



HAL
open science

La ville en mouvement

Noël Jouenne

► **To cite this version:**

| Noël Jouenne. La ville en mouvement. 2023. halshs-04209550

HAL Id: halshs-04209550

<https://shs.hal.science/halshs-04209550v1>

Submitted on 18 Sep 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

La ville en mouvement Noël Jouenne



La ville en mouvement

Chroniques pédagogiques sur la blogosphère
(de septembre 2017 à avril 2023)
dir. Noël Jouenne

Couverture, Berlin, avril 2018 © Noël Jouenne

Impression août 2023

Avant-propos

J'ai mis en place à la hâte ce blog, le 5 septembre 2017, la veille de la pré-rentree, alors que je souhaitais un support pour pouvoir informer les étudiants des activités du séminaire. Ma collègue Clara Sandrini¹ m'avait remis les clefs et j'avais la possibilité de mener mon bateau un peu à mon grès, pas totalement tout de même, mais je pouvais enfin développer une pédagogie plus proche de ce que j'avais envisagé. J'ai donc ouvert ce blog, et petit à petit l'ai alimenté au gré des séances, au gré d'une forme de résonance que je pouvais ressentir d'une semaine à l'autre, et en fonction de la conjoncture économique, politique et sociale. Parfois je demandais une contribution. Mais la plupart du temps je l'ai alimenté seul, et j'ai tenu à y mettre une part de subjectivité, ou plutôt, faire résonner la conjoncture avec mes ressentis, car le cours n'est pas isolé du reste du monde.

Après le 7 avril, les données ont été plusieurs fois perdues à cause d'une attaque virale ou bien d'une mise à jour sans précaution. Pas de back up, et pour la deuxième fois cette année, je n'ai pas pu reconstituer les derniers apports. Alors j'ai décidé de m'arrêter là. Après 28734 visiteurs, je rends mon tablier de blogueur. Il manque quelques billets pour clôturer l'année, mais à lire les six années écoulées, on arrivera sans peine à les imaginer. Il faut un commencement et une fin.

L'idée pédagogique centrale du séminaire est d'accompagner les étudiants dans leur démarche et leur réflexion, de les éveiller à la curiosité « naturelle » du chercheur et à les questionner. L'esprit critique est très présent, il est insinué le plus souvent possible. A partir d'exemples personnels ou concrets, je souhaite faire émerger une réflexion par réflexivité. Je m'appuie sur l'idée d'une transmission des savoirs et des savoir-faire par imitation, essais et erreurs. En quelque sorte, je donne à observer ma pratique qui sert de point d'ancrage et de référence. En cours, c'est aussi valable pour mes collègues, et nous nous nourrissons de chaque expérience. Les étudiants s'en saisissent ou non, selon leur degré de proximité avec un état d'esprit ouvert, fermé ou en attente. Il n'est pas forcément possible d'atteindre la zone proximale, dont parle Vygotski, sans bousculer les cadres de référence des étudiants. Pour cette raison, nous abordons des notions comme la classe sociale, de manière à ce que chacun puisse se positionner dans l'échiquier social, mais aussi dans l'espace géographique, politique et religieux, etc.

Collègues et étudiants ont parfois été mis à contribution, notamment lors du confinement. Avec le recul, je m'aperçois qu'ils ont été peu prolixes, peut-être par manque d'intérêt ou par peur d'être jugé dans leur écriture. Ce blog est rapidement

¹ Clara Sandrini (sous la dir.), *Esthétique sociale des espaces communs. Sofia en Bulgarie*, Paris, L'Harmattan, 2022

devenu mon blog, et si j'avais au départ imaginé un blog coopératif où chacun pouvait s'exprimer, cette ambition est rapidement tombée. Je me suis rendu compte également que laisser cette liberté d'expression était prendre le risque de l'absence d'une responsabilité, ou du renvoi de la responsabilité éditoriale au titulaire du blog, moi en l'occurrence. J'ai donc limité les droits d'accès, mais je précise que cela n'était pas mon intention au départ.

Afin de rendre la lecture plus limpide, j'ai supprimé les billets qui n'apportaient aucun élément didactique ou pédagogique. Il peut s'agir, par exemple, de l'annonce d'une conférence, d'une intervention ou d'un événement propre au séminaire, qui hors contexte, n'a plus de sens. A la relecture, j'ai pu ajouter aussi des précisions et faire des ajustements nécessaires car ces billets ont été, la plupart du temps, écrits sous le feu des événements et des réactions sociétales.

Comme le veut la tradition de la blogosphère, chaque billet est illustré d'une image, c'est ce qui attire le regard. Je me suis plié à cet exercice, et il était parfois amusant et excitant de proposer une image, qui n'avait pas toujours un lien évident ni direct avec le thème traité. Pour des questions de lourdeur technique, mais aussi de droits d'auteurs et de diverses considérations, je n'ai pas souhaité illustrer le présent document, mais j'ai conservé les légendes des illustrations, entre parenthèse et en italiques, lesquelles doivent être prises comme une respiration. C'est un supplément d'âme qui me vient de la lecture d'Alain Damasio, *Les furtifs*, La Volte, 2019.

Quelques billets ont été écrits dans le cadre pédagogique, à la demande. Les contributrices et contributeurs sont Laury Amiel, Thomas Audar, Mélanie Barrès, Vincent Debonnefoy, Guillaume Erner, Marion Hervas, Romane Joyeux, Benjamin Lagarde, Américo Mariani, Choukri Mehdi, Paul Peysson, Marine Pradon, Jade Puyal, Marianne Pommier, Daniel Dos Santos Peyrera, Amandine Wartel, Mohammed Zendjebil, Candida Zigoni. Qu'ils en soient remerciés.



Berlin, avril 2018, © Noël Jouenne

Première année (2017-2018)

Publié le 6 septembre 2017

Bienvenue sur le blog du séminaire Voir la Ville

Voir la Ville : Marges, Limites, Frontières

Structure du séminaire

Thématique et objectifs :

Le séminaire « Voir la Ville » propose d'initier l'étudiant à la recherche en croisant un thème personnel à la question des marges, des limites ou des frontières. Il permet de développer une réflexion critique sur la notion de ville, de son image, à partir du positionnement des territoires : physiques et sociaux. La recherche des limites réelles ou imaginaires, physiques, politiques et/ou sociales permet de dresser des constats et de dégager les logiques à l'œuvre.

À la fois centrée sur les grands enjeux de la postmodernité, la réflexion s'organise autour de la démarche des sciences sociales (géographie, sociologie, anthropologie), de l'architecture et de l'art, sans négliger la dimension historique : le mur à travers la ville.

L'urbanité est questionnée sous ses formes conflictuelles. Sont ainsi mises en question les notions de gentrification, le phénomène NIMBY, les processus de patrimonialisation, le partage des espaces urbains, la conception est l'histoire des grands ensembles, la résidentialisation, etc. L'espace urbain est questionné dans sa requalification public/privée, tout comme le sont les oxymorons développement durable, espace public ou démocratie participative. Cette déconstruction permettra une meilleure réappropriation des concepts, voire leur dépassement.

L'apport théorique se construit à partir des échanges et d'une réflexion collective. De la modernité tardive (Harmunt Rosa) à l'accélération du temps, en passant par la modernité liquide (Zygmunt Bauman), le séminaire est ponctué par des rendez-vous mensuels (cycle de conférences) et/ou une journée d'étude annuelle.

L'étudiant participe au séminaire par son implication et produit un mémoire de Master conforme aux attentes de l'école.

Organisation pédagogique sur l'année (S7 et S8)

Les semestres s'organisent de manière continue en S7 et S8 selon une progression en trois volets : un apport théorique (exposé, cours magistral, film avec débat), un apport méthodologique associé à une mise en application. Une évaluation continue, et deux rendez-vous d'évaluation du mémoire.

Le travail de terrain débute dès octobre et est suivi par un des enseignants du séminaire.

L'équipe :

Noël Jouenne, anthropologue
Samuel Balti, géographe
Carl Hurtin, artiste-plasticien
Clara Sandrini, architecte
Mohammed Zendjebil, géographe
Marjorie Hervé (doctorante en architecture)

Méthode adoptée

La méthodologie adoptée vise à développer l'autonomie de l'étudiant par une succession de choix (photos, images, terrain, méthodologie, mise en forme) qui l'entraîne dans un processus d'aller-retour, du terrain à la théorie, en passant par l'échange et le partage des connaissances.

Les séances de TD sont consacrées à la formalisation de représentations de la pensée (photomontages, dessins, schémas, films, ...) : ces images deviennent les illustrations et servent de supports à l'écriture du mémoire. Les études comportent plusieurs volets : esthétique, urbain, architectural, historique, sociologique et géographique : une grille d'analyse est proposée aux étudiants, dans laquelle ils doivent choisir les éléments les plus appropriés à leur problématique.

Repère bibliographique

Bauman Zygmunt, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris : Seuil, 2007
Haushofer Marlen, *Le mur invisible, Babel*, Arles : Actes Sud, 1992
Niel Frédéric, *Contre les murs*, Paris : Bayard Culture, 2011
Rosa Hartmut, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La découverte, 2012

Objectif pédagogique

Acquérir des notions nouvelles dans les différents champs disciplinaires autour de la question de comment voir la ville à travers ses marges, ses limites et ses frontières.

Un contenu pluridisciplinaire

Les cours sont une proposition d'engager le séminaire dans une réflexion autour de la question des marges au sens large. De l'histoire des murs à travers le monde aux gated communities, nous assistons dans notre société post-moderne à une accélération du temps, à un rétrécissement des espaces et à la naissance d'une obsession sécuritaire. Alors que le discours politique s'anime derrière un vocabulaire où riment euphémismes et oxymores, nous dresserons le constat de ce qu'est une ville et de comment la voir.

Les cours sont menés à plusieurs voix pour favoriser le développement d'une pensée interdisciplinaire.

Un travail sur le terrain

Les ateliers méthodologiques posent les outils nécessaires à la réalisation de l'enquête de terrain : relevés sur le terrain, prise de notes, observation et entretiens. Chaque séance fait le point sur un outil nouveau qui sera appliqué par un exercice.

Les cours visent à effectuer un retour sur la pratique de terrain. Ils permettent d'effectuer une synthèse entre la construction théorique du 1^{er} semestre et du travail de terrain.

Un support d'analyse

Analyse et traitement des données, rédaction du mémoire, production de l'iconographie et des cartes. Suivi dans la réalisation du mémoire.

Un travail collectif permet de dégager une problématique que l'étudiant doit articuler et argumenter par son travail personnel et l'apport théorique. Des points d'étape permettent de mesurer l'avancée du travail et de corriger les objectifs à atteindre.

Une bibliographie adaptée

AGIER, Michel. *La sagesse de l'ethnologue*, L'œil neuf, 2004

BEAUD, Stéphane ; Florence WEBER. *Guide d'enquête de terrain*, La Découverte, 1998

COPANS, Jean. *L'enquête ethnologique de terrain*, coll. 128, Nathan, 1998

PEREZ Patrick, *Petit guide d'introduction aux techniques de recherche et publication*, EAT, nd

POIRIER, Jean; Simone CLAPIER-VALLADON. *Les récits de vie: théorie et pratique*, PUF, 1993

Une année bien remplie

Se préparer à la soutenance du mémoire. Savoir présenter un argumentaire, clarifier ses propos.

Calendrier des séances

Voir la ville : Marges, Limites, Frontières

Séance 1 13 sept	Séance 2 20 sept	Séance 3 27 sept	Séance 4 4 oct.	Séance 5 11 oct	Séance 6 18 oct	Séance 7 25 oct	Séance 8 8 nov	Séance 9 15 nov	Séance 10 22 nov	Séance 11 29 nov	Séance 12 6 dec.	Séance 13 13 dec	Séance 14 20 dec.	Séance 15 10 jan	Séance 16 17 jan	Séance 17 24 jan	
Présentation du séminaire "Amorce" 10h30 - 12h30	Atelier Rédaction de l'intention et Objectifs	Apport théorique Villes et limites Clara	Apport méthodologique Relevé de terrain/ L'enquête Apport méthodologique Prendre des notes/ la biblio	Film Le mur Noël	Atelier lecture 1 Noël	Apport théorique Morphologie sociale Samuel	Apport méthodologique Statistiques et analyses quantitatifs Samuel	Semaine pédagogique Intensif MO	L'art et la ville Frontières et Limites (Carl)	Présentation des premiers résultats	Atelier lecture 2 Noël	Séminaire mensuel 3 Epistémologie et critique du sens Noël	Atelier lectures 3 Noël	Restitution des mémoires pour la soutenance de janvier & Pré-mémoire	Rendu projet	Soutenance Mémoires	
Soutenance session septembre 14h-16h	Sortie A la recherche des limites Exercice de prise de notes	Apport méthodologique Démographie et territoire Mohammed	l'état des lieux Samuel* Noël Mohammed / Marjorie *le matin	La Règle et esprit de la règle à Bagatelle Clara	L'observation des faits sociaux et l'entretien Mohammed/ Marjorie	L'observation des faits sociaux et l'entretien Mohammed Marjorie	Atelier mise en œuvre Noël	Voyage Flovidiv	Apport méthodologique L'art et les territoires Carl/ Marjorie	Du sujet à l'objet 1 devant les aînés	méthodologie La question et l'analyse Samuel Marjorie	Articulation Mohammed Marjorie	Semaine examen			Présentation des premiers résultats Du sujet à l'objet 2 Evaluation	
Tour de table 16h-18h	Noël				Mise en pratique	Mise en pratique	Mise en pratique		Mise en forme		Mise en pratique	Mise en pratique					

Principe du séminaire (base 211 heures/étudiant = 453 heures pour 12 étudiants - 358 heures de travail personnel)

CM 30h TD 90 h le tout sur 15 séances (162 h de travail personnel)

- Construire une pensée scientifique (violet), apport méthodologique (tabac), pratique par l'exercice (saumon)
- Pédagogie centrée sur l'étudiant : choix du sujet, du terrain et des objectifs (une partie de la note repose sur les objectifs personnels)
- Atelier lecture, une fois par mois l'après-midi ou le matin (en intégrant la revue de presse)
- Toutes les méthodes sont livrées au premier semestre
- Apport traitement des données statistiques (et débats qual/quant)
- Séminaire ouvert mensuel en lien avec LISST : question transversale « Marges, limites, frontières » autour d'un livre, d'une question ou d'une pensée.
- Atelier méthodologie et épistémologie, avec des exercices pratiques à chaque fois en lien avec le sujet et le terrain.
- Diagnostic territorial (morphologie urbaine, morphologie sociale)
- Apport théorique CM ou film avec débat
- Validation par contrôle continu, carnet de bord et soutenance en fin d'année
- Intégration des sorties in situ et routine sur quatre séances
- Le deuxième semestre repose sur la fabrication du mémoire (collecte, analyse, rédaction)

S77 - 13 ECTS

Heures encadrées : 120 h (8h hebdo sur 15 semaines)

Travail personnel : 162 h

Initiation à la recherche 30 h

Suivi de mémoire 90 h

1

Publié le 6 septembre 2017

Bienvenue dans le séminaire

La séance commencera exceptionnellement à 10h30.

Les enseignants se présenteront et illustreront à leur manière les attendus de ce séminaire.

10

Chacun prendra le temps d'exposer son point de vue, à travers son expérience et sa discipline, et développera un axe ou un thème en rapport avec le thème général : Marges, Limites, Frontières. Le but : donner des idées et créer des pistes que les étudiants pourront s'approprier. Cela permettra de donner le coup d'envoi d'une année prometteuse.

De leur côté, les étudiants commenceront leur présentation, sous forme de mini-atelier, par binôme. Afin de mieux apprendre à se connaître, chaque étudiant en présentera un autre. Par recoupement, on pourra ainsi constituer des petits groupes (enfin je l'espère) sur des thèmes conjoints.

L'après-midi débutera par la soutenance en deuxième session des étudiants de l'année dernière. Seront-ils trois ou quatre ?

La soutenance se poursuivra par un échange entre les étudiants. J'ai prévu que les aînés viennent à d'autres moments dans le semestre découvrir le travail de cette promotion et échanger avec eux.

En fin de journée, un atelier sera proposé dans lequel chacun rédigera un petit texte sur ses attentes et ses envies. S'agira-t-il de questionner les frontières invisibles d'une ville, de cerner les marges, de poser une limite entre soi et le reste du monde ? À quelle échelle souhaite-t-on travailler ? Quel sujet souhaite-t-on développer ?

On abordera bien sûr la question de la bibliographie, le choix des livres à lire, et aussi comment arriver à produire son mémoire...

https://www.youtube.com/watch?v=z24u_TLhf0A

Publié le 14 septembre 2017

Retour sur la première séance

Ils s'appellent Benjamin, Camille, Candida, Daniel, Guillaume, Juliette, Laury, Luisa, Romane, Rosemarie, Vincent, Yvanna, et ont rejoint le séminaire.

Au cours de la matinée, sont abordés les thèmes du retournement, de la transversalité, de l'articulation aux pratiques hybrides, ou encore la question de l'héritage. Nous commençons tranquillement, sans saturer de lectures ou d'auteurs, laissons venir...

Chacun des étudiants est animé par une sensibilité, un attrait, une idée qui reste encore assez vague. Par trio, ils ont commencé à discuter de leur perception des limites, des marges et des frontières et commencent à entrevoir des sujets possibles.

Parmi les nombreux questionnements, nous retrouvons celui du rapport entre riches et pauvres au Brésil, ou bien celui de la zone et de la perception

(perçu/vécu), celui des seuils entre privé et public, un autre sur « l'entrée de ville », ou encore celui sur la ségrégation dans les mobilités et les déplacements et jusqu'à « l'entre-ville ». Ces questionnements doivent être enrichis, développés, discutés, pour être adaptés à la faisabilité d'un mémoire de Master 1. Il y a du bon là-dedans.

(La zone à la porte Clignancourt, Agence Meurisse, 1928)

Je donne à lire deux textes : Un article de Daniel Terrolle, intitulé « Zones d'ombres et de lumières : de la transmutation du déchet au recyclage social », paru dans la revue *Les Carnets du Paysage*, n°29, Actes Sud, 2016, pp. 64-81, ainsi qu'un entretien inédit d'un chiffonnier né en 1923 et ayant vécu dans la zone parisienne.

Publié le 14 septembre 2017

Premier contact avec la marge, la limite et/ou la frontière

L'atelier du matin sera centré autour de quelques définitions des marges, limites et frontières (MLF) à travers l'élaboration d'une carte mentale collective.

C'est aussi le démarrage des conseils de lectures. D'ici quelques semaines, les étudiants seront amenés à présenter leur lecture à l'oral. Exercice pas si simple.

L'après-midi, le groupe sortira en ville à la recherche de ces MLF. Par petits groupes ils se disperseront dans la ville et feront des croquis, des relevés et des photographies de situation de MLF. Ou bien nous partirons ensemble arpenter les limites de notre secteur. La limite des quartiers, passer d'un territoire à un autre, etc. Depuis les MLF physiques et clairement identifiables, nous chercherons à débusquer les MLF symboliques, invisibles, ou bien là où on ne s'y attend pas.

De retour à l'école, nous dresserons le bilan de cette deuxième journée.

(Le Checkpoint Charlie de Berlin, aujourd'hui lieu de tourisme – Photo 2017 NJ)

Va-t-on partir à Berlin en mai 2018 ?

Toute nouvelle recherche commence par une recherche bibliographique

Carte mentale illustrant le processus engagé dans une nouvelle recherche. Débuter une recherche passe inmanquablement par la recherche bibliographique. Il faut savoir s'il existe déjà des articles ou des ouvrages ayant un point commun avec le thème engagé.

La difficulté en architecture est de croiser les champs disciplinaires, ce qui multiplie des possibilités. Une fois l'état des connaissances effectué, l'étudiant pourra resserrer ses sources à quelques disciplines. À partir d'un sujet énoncé, il sera ainsi possible de construire un objet de recherche.

Les mots-clés

La recherche bibliographique sur base de données s'établit à partir de mots-clés.

Publié le 20 septembre 2017

Vers de nouveaux questionnements

Ce matin, nous sommes repartis sur le questionnement et avons poursuivi sur la définition de frontière, limite et marge.

(Lorsque la nature reprend ses droits, photo NJ)

La marge, cet entre-deux que l'on peut percevoir à travers la notion de liminarité, selon l'expression forgée par Arnold Van Gennep autour de la notion de rite de passage.

La notion de marge interroge celle, fondatrice et universelle, de limite posée par un acte volontaire qui permet de séparer le nous de l'autre. Pourtant, pour Georg Simmel, la frontière est d'abord « entre » : plus que séparer elle induit une réciprocité, car elle se présente comme une interposition dans l'espace qui sépare deux mondes qui s'opposent. Georg Simmel voit dans les antagonismes une source de tension créatrice ; l'étranger reflète cette tension, car il est celui qui vient d'ailleurs et qui s'installe quelque part : il est donc à la fois à l'intérieur et à l'extérieur.

La notion de marge nous intéresse par sa capacité à mobiliser les notions de continuité et de rupture, ainsi que celle de « culture de l'entre-deux ». L'expérimentation de cette culture, celle du migrant, de l'étranger, d'une marginalité sociale, culturelle ou artistique, se perçoit aussi dans la mise en place des pratiques dans l'espace et des usages de l'espace, dans les lieux appropriés de la ville qu'il faudra explorer.

L'après-midi, nous avons fait un long parcours à travers la ville, afin d'établir un tracé du parcours « marcher en ville », sur une carte.

Des photographies illustrent cette randonnée :

Suite de la randonnée,

Poursuite de la randonnée.

Chaque séquence correspond à un temps d'arrêt, à un moment de pause, à un regard porté sur la ville et ses caractéristiques. Quels sont les signes tangibles d'une limite, d'une frontière ? À quel moment pensons-nous nous trouver à un autre endroit ? Être attentif, observer, penser, voir... pour comprendre.

(Le groupe au repos. Nous avons sept minutes avant l'arrivée du bus n°14)

Publié le 22 septembre 2017

Processus d'auto-gestion des grands-ensembles de Sofia, Bulgarie, photo CS Clara Sandrini interviendra à propos des villes de l'Est.

Limites et frontières des transformations socio-spatiales européennes, 1917-2017 (titre provisoire).

La révolution russe inaugure une période nouvelle ou le mouvement moderne en architecture structure une pensée pour la ville, permise par la circulation des hommes et des idées. Dans les années 30, pourtant, ces idées se cristallisent différemment entre les pays de l'ouest et ceux de l'est.

Entre la Seconde Guerre mondiale et la chute du mur de Berlin, l'Europe a été coupée en deux : la modernisation de l'espace urbain s'y est effectuée distinctement, interrogeant ainsi les fondamentaux du « mouvement moderne » en architecture.

Depuis la chute du mur, les enjeux du développement durable se sont imposés en Europe occidentale et partout les projets architecturaux et urbains se disent respectueux de l'environnement et ouverts à la participation des habitants.

En Europe orientale, la privatisation des espaces bâtis et non bâtis a permis une libéralisation de la conception architecturale et urbaine. Elle a aussi engendré une prolifération d'opérations immobilières et un délaissé de gouvernance qui permet aux habitants de s'emparer des espaces libres pour participer à l'édification d'un espace collectif.

Si l'Europe aujourd'hui est unifiée, la comparaison de ces situations européennes amène à reconsidérer le processus de fabrication de l'espace urbain « soutenable ».

Clara SANDRINI, *Esthétique sociale des espaces communs : Sofia en Bulgarie*, coll. Logiques sociales, Paris, L'Harmattan, 2022

(Mur de Berlin, Alexanderplatz, photo NJ)

L'après-midi, Mohammed Zendjebil introduira les méthodes de la cartographie à destination de l'expertise des territoires.

Le diagnostic du territoire passe par comment appréhender le territoire sous toutes ses formes, ses coutures, sa démographie, sa géographie, pour une approche multidimensionnelle du territoire. Il reviendra sur le parcours de la semaine dernière et les étudiants pourront exploiter leurs photographies pour une restitution par une mise en images.

Le planning du semestre a été révisé, maintenant que les uns et les autres ont réussi à caler leur emploi du temps.

Publié le 24 septembre 2017

Contribution de Jade

(Plage de Boltenhagen, Allemagne, photo NJ)

Jade est une étudiante de notre école, partie en Erasmus une année au bord de la mer. Elle a voulu apporter sa contribution sur le thème de la limite.

J'ai alors pensé au livre « Océan Mer », d'Alessandro Baricco, et je me suis dit que cela vous intéresserait peut-être. Peut-être aussi l'avez-vous déjà lu ?

Plusieurs personnages d'origines et histoires différentes, ayant tous un rapport singulier à la mer, habitent un hôtel sur la plage, à quelques mètres de l'eau, et s'y rencontrent. Un de ces personnages, c'est Bartleboom, est là, car il écrit une « Encyclopédie des limites observables dans la nature, avec un supplément consacré aux limites des facultés humaines », et oriente à ce moment ces recherches sur les bords des océans.

page 44

« – C'est là que finit la mer. La mer immense, l'océan mer, qui court à l'infini plus loin que tous les regards, la mer énorme et toute-puissante – il y a un endroit, il y a un instant, où elle finit – la mer immense, un tout petit endroit, et un instant de rien. [page 45] – La nature a une perfection à elle, surprenante, et qui résulte d'une addition de limites. La nature est parfaite parce qu'elle n'est pas infinie. Si on comprend les limites, on comprend comment le mécanisme fonctionne. Le tout est de comprendre les limites. Prenez les fleuves, par exemple. Un fleuve peut être long, très long, mais il ne peut pas être infini. Pour que le système fonctionne, ce fleuve doit finir. Et moi, j'étudie de quelle longueur il peut être avant de finir.

page 249

Son Encyclopédie des limites, et cætera, il continua à y travailler jusqu'au dernier moment. Il s'était mis à la réécrire, maintenant. Il disait que la science faisait des pas de géant et que tout compte fait on n'en finissait jamais de mettre à jour, de préciser, de corriger, de peaufiner. Ça le fascinait, cette idée qu'une Encyclopédie sur les limites finisse par devenir un livre qui n'avait jamais de fin. Un livre infini. C'était absurde, quand on y pense, et lui ça le faisait rire, il m'expliquait ça, encore et encore, émerveillé, et amusé aussi. »

Ce qui est fini, ce qui ne l'est pas, quand est-ce qu'on décide que c'est terminé, ou non, est-ce qu'il y a des choses que l'on peut limiter et d'autres pas, cette absurdité de la fin aussi, un peu, des paradoxes, parfois. Puis, a-t-on toujours besoin de

délimiter les choses pour qu'elles fonctionnent ? Un petit bout de pensées simples, en espérant que ça sera toujours quelque chose qui vous sera, sinon utile, amusant.

Un grand merci à Jade !

Publié le 29 septembre 2017

(Lübeck, Allemagne, photo NJ)

Les méthodes : du quantitatif au qualitatif

Dans son domaine, Samuel Balti fera le tour des tableaux, et de l'importance de l'apport des statistiques dans l'enquête de terrain.

Noël Jouenne et Mohammed Zendjebil prendront le chemin du qualitatif pour accompagner les étudiants dans une découverte (ou redécouverte) des méthodes qualitatives. Un événement particulier : Marjorie Hervé nous rejoindra pour l'occasion et pour la première fois (mais pas la dernière).

L'après-midi sera aussi l'occasion de dresser l'état des lieux des sujets et d'établir une bibliographie en bonne et due forme.

Les étudiants seront bientôt conviés à dévoiler leur sujet. Pour cela j'envisage de leur proposer un article chacun...

Publié le 6 octobre 2017

L'espace public et ses limites

(L'espace public : limites entre les hommes, Toulouse, photo NJ)

Enfin un ouvrage intéressant sur l'espace public ! Celui de Manuel Delgado.

Quatre chapitres composent ce livre de 134 pages, initialement publié à Barcelone en 2011. Il s'agit du premier ouvrage traduit en français de cet anthropologue espagnol, représentant du courant actuel de l'anthropologie sociale. Nous connaissions son existence à travers un article publié en langue française articulé autour de l'histoire de l'anthropologie urbaine où les travaux français dirigés par Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet étaient abondamment cités.

Seul, le premier chapitre aborde la question de l'espace public sous l'angle de la critique épistémologique. Les autres chapitres portent sur la ville et, dirons-nous, une politique anthropologique urbaine.

Dans le premier chapitre l'auteur déconstruit la notion d'espace public en commençant par rechercher l'origine de son emploi à travers des textes importants

des années 1960 à 1980. Peu d'auteurs y font référence, se référant davantage à espace collectif ou espace urbain. Erving Goffman aborde cette notion « d'espace des et pour des relations en public », mais le couple Lyn et John Lofland en donne une définition précise et claire : « par espace public, j'entends ces endroits d'une ville auxquels, la plupart du temps, tout le monde a accès légalement. J'entends par là les rues de la ville, ses parcs, ses lieux de commodité publics. J'entends aussi les bâtiments publics ou les « zones publiques » des bâtiments privés » (p. 28). Se superpose à cette notion, la sphère publique qui constitue le volet politique des rapports sociaux en public pour aboutir à deux sortes de définition de l'espace public : « espace public comme ensemble de lieux en libre accès », et « l'espace public comme milieu où se développe une forme spécifique de lien social et de relation avec le pouvoir » (p. 29).

Cette notion comporte donc une forte connotation politique et des rapports au politique, dans ce que Delgado nomme une « sphère de coexistence pacifique » (p. 30). Il associe cette notion à celle de la société qu'il définit comme « l'association libre et égalitaire de sujets conscients de leur interdépendance, qui établissent entre eux des liens de reconnaissance mutuelle » (p. 31) qu'il associe à la notion de citoyen discutée dans le dernier chapitre. Au centre de ce dispositif se trouve une idéologie pacificatrice, proche de la classe moyenne, qui absorbe les rapports de domination dans une approche de démocratie participative où chacun peut avoir accès au contrôle de son existence. « Ils ne considèrent pas l'exclu et l'abus comme des facteurs structurels, mais comme de simples accidents ou contingences d'un système de domination qu'ils pensent perfectible sur le plan éthique » (p. 32).

L'espace public devient un espace démocratique où le citoyen est acteur d'une médiation tendant à assouplir les rapports de domination ou même à les effacer. « Les stratégies de médiation hégéliennes servent en réalité, selon Marx, à camoufler toute relation d'exploitation, tout dispositif d'exclusion, ainsi que le rôle des gouvernements dans la dissimulation et le maintien de toutes sortes d'asymétrie sociale » (p. 33), pour un but inavoué qui serait de « faire respecter les intérêts d'une classe dominante » (p. 34).

Ainsi posé, l'espace public serait la « matérialisation concrète de l'illusion citoyenne » par laquelle les classes dominantes cherchent à « obtenir l'approbation des classes dominées en se prévalant d'un instrument – le système politique – capable de convaincre les dominés de sa neutralité. Elle consiste également à produire le mirage de la réalisation de l'unité souhaitée entre la société et l'État (p. 34). Les mécanismes de médiation ne sont là qu'au service de l'État pour asseoir sa domination. À ce propos, il n'est pas innocent de voir se profiler l'idée d'une classe moyenne et de vouloir y mettre le plus grand nombre. Cela renvoie aussi à l'idée développée par Pierre Bourdieu selon laquelle les dominés sont dominés par leur domination, le travail de domination étant beaucoup plus efficace lorsqu'il agit sans répression ou que la répression vient de la classe dominée. Dans la mise en place du mécanisme, la transformation des attributs de l'espace en espace idéologiquement pensé permet de passer de la notion d'appropriation à celle

d'incivilité dans un rapport citoyen au « vivre ensemble ». Dans ce prolongement, « le conflit ne peut être perçu que comme une anomalie » (p. 39).

Delgado pose ensuite la question de l'anonymat comme outil permettant d'estomper les différences, et de faire croire à une moyennisation des sujets, dans ce qu'il appelle une « fraternité imaginaire universelle » (p. 41), pour obtenir une « pacification généralisée des relations sociales » (p. 46). Pour autant, l'anonymat n'est jamais total, car les rapports de domination se jouent dans les interactions et les comportements sociaux. Chaque sujet trahit en quelque sorte son statut social dans son rapport aux autres. Le crédo cherchant à vouloir instaurer les valeurs morales de la classe moyenne sont là pour préserver un espace de neutralité, festif, où le citoyen devient acteur.

Manuel Delgado revient sur la notion d'anonymat dans le deuxième chapitre. Mais cela est une autre histoire...

Manuel DELGADO, *L'espace public comme idéologie*, trad. Chloé Brendlé, Toulouse, Les réveilleurs de la nuit, CMDE, 2016

En association avec l'atelier **Cracker la Ville**, coordonné par Clara Sandrini, les étudiants sont invités le matin à un atelier débat autour de la question des limites et de leurs détournements.

Plusieurs interventions seront proposées à travers des échanges sur « règle et esprit de la règle, de l'usage au détournement », avec quatre interventions complémentaires. Les étudiants resteront l'après-midi pendant que d'autres affineront leur sujet. Peut-être sera-ce l'occasion de rédiger leur page dans ce blog.

Publié le 13 octobre 2017

Retour sur la SAM Bagatelle

(Centre aéré du quartier de Bagatelle, photo NJ)

La SAM Bagatelle n'est pas encore terminée, mais nos étudiants ont participé aux quatre interventions mercredi matin. Lors de cette Semaine Architecturale de Médiation, il a beaucoup été question de frontières, de détournement des règles et par conséquent des limites. Des pays de l'Est, de Bristol à Toulouse, en passant par Nantes, ces questions en ont soulevé d'autres. De l'esprit de la règle à la lecture de la règle, nos quatre intervenants ont abordé la question du point de vue, ou plutôt des points de vue.

(Les étudiants de l'atelier Cracker la Ville et du séminaire Voir la Ville réunis pour l'occasion, photo NJ)

Merci à Clara Sandrini pour l'organisation de cette séance. Et merci aussi aux intervenants.

Actuellement, les étudiants ont tous défini des thèmes de recherche et parfois même des sujets assez précis. Ils vont poursuivre cette voie par des lectures, à travers la recherche bibliographique, et en se focalisant petit à petit sur leur sujet. La bonne focale est le titre du dernier ouvrage d'Howard Becker qui arrive à point nommé.

Dans son dernier ouvrage, Howard S. Becker, sociologue américain proche de l'école de Chicago, fait l'éloge de l'analogie comme source d'analyse du terrain. En fait, il dresse un bilan de son activité de chercheur et ce livre est pour lui l'occasion de revenir sur différentes études, qui vont de la musique à la consommation de drogue, en passant par les œuvres d'art, ses thèmes de prédilection. Il aborde ses terrains à travers une démarche de sociologie compréhensive, très éloignée dans le raisonnement de la sociologie critique bourdieusienne, mais néanmoins orientée selon une démarche holistique qui permettrait, éventuellement, de croiser ces deux approches.

Il aborde la question des enjeux (sociologie critique) sous une forme différente : « on ne remarque pas toujours ce qui est en jeu dans une situation étudiée, parce que certains éléments opèrent à l'arrière-plan » (p. 27). Le raisonnement par analogie ou comparaison est sans doute l'apport le plus intéressant d'Howard Becker et de sa méthode, assez proche de l'ethnologie. Il commence par collecter de manière large et sans savoir a priori quoi chercher tout en ayant en tête que « ce que l'on a trouvé dans un cas, quoi que ce soit, doit se trouver ailleurs sous une forme voisine » (p. 31).

Il définit ainsi sa méthode : « raisonner par analogie, c'est donc utiliser ce que l'on sait d'une situation pour savoir quoi chercher dans une autre, en partant du principe que ces deux cas doivent avoir d'autres aspects en commun » (p. 65). C'est précisément cette définition qui peut être mise à profit dans cette journée d'étude. Comment les éléments entendus ce mercredi vont-ils raisonner dans la tête de chaque étudiant pour ouvrir sur de nouvelles idées ? En quelque sorte, il s'agit de repousser les limites de la connaissance, et de croiser par analogie de nouveaux apports qui viendront enrichir un état des lieux en train de se faire.

(Les étudiants du séminaire arrivent, photo NJ)

« Quand j'enquête, je suis à la recherche d'éléments qui semblent avoir de nombreux points communs, mais dont je tâche de voir en quoi ils diffèrent, différences à partir desquelles je découvre de nouvelles variables et de nouvelles dimensions explicatives » (p. 238).

Le côté le plus iconoclaste d'Howard Becker vient de sa démarche qui le positionne davantage du côté des ethnologues que des sociologues. « Lorsque je réunis des données, je renonce au confort d'une problématique ou d'un plan de recherche balisés, au profit de méthodes de travail maximisant les chances de

tomber sur des éléments auxquels je n'avais pas pensé, suscitant la prise de conscience de nouvelles possibilités à traiter de manières systématiques » (p. 238).

Tout chercheur est animé d'une insatiable grande curiosité, de même que toute recherche entamée demande une disponibilité constante. Parce que les idées viennent à tout moment et que les déductions ne sont ni prévisibles ni contrôlables, le chercheur doit conserver une attention flottante continue.

Howard S. BECKER, *La bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2016

Publié le 13 octobre 2017

Lecture de marges

De nombreux artistes travaillent sur la question des marges. Dans la livraison de cet été de la revue *Flash*, un artiste s'est penché sur une petite portion du canal du Midi au nord de Toulouse. Quentin Jouret dresse un relevé précis d'habitats informels sur les berges du canal du Midi, qu'il accompagne de portraits saisis sur le vif.

Le hasard fait souvent bien les choses, et sachant la préparation du séminaire en septembre, ses pages se sont découvertes à moi comme une offrande qu'il fallait consommer sans tarder. J'aime le style du dessin, à la fois Extrait 1 du carte blanche à Quentin Jouret simple et efficace, et surtout les propos. Les mots donnent à ce contenu une efficacité franche, où chaque portrait est saisi dans ce qu'il a de plus parlant.

Extrait 2 de la carte blanche à Quentin Jouret

C'est un bon exemple graphique, mais aussi une leçon d'humanité. Je laisse découvrir ce travail.

Flash Le mensuel, Occitanie pyrénées – méditerranée, 6 juillet – 7 septembre 2017 #1639, pp. 8-9

Publié le 15 octobre 2017

Atelier de lecture

La matin, nous inaugurerons un nouvel atelier tourné sur l'oralité. Chaque étudiant va proposer un livre et en parler. L'argumentation servira de support d'oralité et d'échange. Ce sera l'occasion de revenir sur la bibliographie, sa mise en forme, ses raisons d'être...

Je présenterai deux ou trois livres.

1) Marlène Haushofer, *Le mur invisible*, Arles: Actes Sud, 1992

« Il était incontestable que pendant la nuit un mur invisible était descendu ou bien s'était élevé et que dans la situation où j'étais il ne m'était pas possible de trouver une explication à ce fait » (p. 26)

2) Zygmunt Bauman, *Le présent liquide. Peurs sociales et obsession sécuritaire*, Paris, Seuil, 2007

« La vie sociale change quand les hommes commencent à vivre derrière des murs... » (p. 18)

3) Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris, La Découverte, 2012

« Il semble exister certaines limites à la flexibilisation et à la dynamisation qui sont peut-être en danger d'érosion dans la modernité tardive, où la stabilité des institutions semble être sur le déclin » (p. 50)

L'après-midi, Mohammed Zendjebil, Marjorie Hervé et moi-même animerons un atelier autour de la question des méthodes d'enquête en sciences sociales. Et nous préparerons peut-être un exercice en taille réelle pour la semaine suivante...

Publié le 17 octobre 2017

Le point de vue de Benjamin

« Voir la ville » – Marges, Limites, Frontières

(*Val d'Isère, photo X DR*)

Que m'inspire le séminaire « Voir la ville » – Marges, Limites, Frontières ?

Ces trois mots, souvent fréquents dans notre vocabulaire, sont très complexes dans leurs significations. L'interprétation de ce sujet a laissé place à deux approches.

Tout d'abord, il y a l'approche scientifique : l'huile ne se mélange pas à l'eau, car leur densité diffère. Ainsi, les deux fluides forment un mélange hétérogène : l'eau au fond et l'huile à la surface. Ici, la frontière formée entre l'huile et l'eau s'explique par un procédé scientifique.

Puis, les études d'architecture donnent naissance à une approche plus subjective, presque naïve, des corrélations. Le paysagiste Michel Corajoud dit : « Le paysage c'est l'endroit où le ciel et la terre se touchent »¹. Cette citation exprime le paysage comme une limite entre le ciel et la terre. La limite n'est pas seulement un trait qui divise le ciel et la terre, elle est un élément à part entière, c'est le paysage.

Une limite, une marge ou une frontière peut être nette ou diffuse et incertaine. Si je dessine un cercle, l'intérieur du cercle sera clairement identifiable, de même pour

son extérieur. Cependant, si je dessine une série de 10 points tous les 10 mètres, puis une série de 10 points tous les 9,99m et ainsi de suite, le dessin se terminera en une ligne continue. Le passage des points en une ligne s'opère très progressivement, sur une très longue distance. Il devient ainsi difficile de déterminer l'endroit exact où les points forment une ligne. Et pourtant, l'approche scientifique permet de savoir qu'au bout du 10000ème points, une ligne se forme.

Val d'Isère, dessin BL

Le séminaire « Voir la ville » a pour but de nous faire rédiger un mémoire de recherche sur le lieu d'étude de notre choix, en relation avec la notion de « Marges, limites, frontières ». J'ai depuis longtemps été très intrigué par l'entrée de mon village d'origine, Val d'Isère. En fond de vallée, l'entrée est pratiquée essentiellement que d'un côté du village. J'ai toujours eu le sentiment que cette entrée n'était ni adaptée, ni à l'échelle de sa fréquentation. Elle n'a pas suivi l'évolution du village. Après une longue route sinueuse traversant tous les villages alpins concurrents, on finit à Val d'Isère ! On peut admirer le panneau blanc bordé de rouge qui nous indique notre arrivée. Les jours de grande fréquentation, des flammes scintillent à ses côtes.

Puis, quelques mètres plus loin, la fête est finie. Le rouge barre le nom « Val d'Isère » et annonce un long kilomètre délaissé de vie. Des parkings sur la droite, un squelette de bâtiment en béton sur la gauche. Comme une série de points au milieu d'une ligne continue, ils n'y ont pas leur place. On y roule vite pour retrouver la magie que les agences de vacances nous avaient promise.

¹Texte publié dans *Mort du paysage ? Philosophie et esthétique du paysage* (acte du colloque de Lyon, décembre 1981), sous la direction de François Dadognet, « Milieux », Champ Vallon, Seyssel, 1982

Publié le 19 octobre 2017

Patrick Gaboriau le 7 février 2018

En avant-première... Nous invitons Patrick Gaboriau le 7 février 2018 qui viendra nous parler des *Méditations urbaines*. Son dernier livre porte sur la ville, à travers une démarche singulière et une méthode tout autant originale.

« Dans ces notes quotidiennes rédigées de bon matin, l'auteur se donne comme tâche de dégager deux ou trois réflexions sur des feuillets qu'il glisse ensuite dans une boîte en carton, sorte de boîte à lettres qu'il se confectionne. Dix mois plus tard, il ouvre la boîte et, après une brève recomposition de l'ensemble, cela donne le texte que vous avez sous les yeux, fruit de méditations urbaines d'où se dégage, peut-être, une philosophie de la sincérité. »

(Patrick Gaboriau, juillet 2010, photo NJ)

« Patrick Gaboriau est anthropologue et directeur de recherche au CNRS. Il publie ici son dixième livre. Il a écrit sur les personnes sans logis, les clochards et la sorcellerie. Ses travaux, centrés sur la France, la Californie et la Russie, concernent l'anthropologie urbaine, l'ethnopsychiatrie et l'épistémologie des sciences sociales. »

Patrick GABORIAU, *Méditations urbaines*, Paris, L'Harmattan, 2017

Publié le 21 octobre 2017

Les méthodes : on continue...

Suite des méthodes. Le matin Samuel complètera son approche des méthodes quantitatives et l'après-midi, Mohammed et Marjorie poursuivront le travail entamé la semaine dernière autour des méthodes de l'entretien. Comment se familiariser avec les méthodes d'enquêtes de terrain, l'entretien, notamment. Nous profiterons de l'approche par l'expérience directe pour apprivoiser des savoir-faire. Ils seront utiles au cours de l'enquête.

Certains étudiants, en effet, vont profiter de leur semaine de vacances pour commencer leur exploration du terrain. Les premières collectes sont importantes. Évidemment, chacun va oublier de noter telle ou telle information, formuler une question de travers, bafouiller devant sa grille. C'est le métier qui entre...

(Parvis des Halles, Beanbourg, Paris, photo NJ)

Vue de haut, on peut compter, répartir, ordonner, observer les interactions, suivre les actions... Tout un univers à portée de main.

Publié le 27 octobre 2017

Retour sur la séance du 25 octobre

(L'atelier en pleine réflexion, photo NJ)

Voici un petit retour de la séance de mercredi « Apport théorique : morphologie sociale ».

Après être revenu sur quelques éléments de définition de la ville – essayant du moins de préciser de quelle manière on allait l'aborder lors de la séance... – je suis revenu sur quelques travaux qui ont conduit à proposer une analyse sociospatiale

de la ville (les modèles de l'école de Chicago, et plus récemment ceux de la ville à trois vitesses).

Dans une deuxième partie, à travers une présentation rapide de quelques travaux récents, et des méthodologies mises en place, j'ai montré d'autres lectures de la ville : – l'existence de fragilités « diffuses » dans certains quartiers de Toulouse, peut-être plus difficiles à décrypter que les fragilités « concentrées » dans les quartiers de grands ensembles par exemple, mais bien réelles au regard de certains indicateurs : cartographie des CSP, mais également inquiétudes des habitants vis-à-vis d'une urbanisation rapide et des dynamiques de peuplement en cours, saturation des équipements existants, etc. – la dégradation des « centres anciens » dans les villes petites et moyennes de la région Occitanie : augmentation de la vacance, appauvrissement des ménages, détérioration des conditions de logement et d'habitat – une dynamique qui contraste avec celle des centres métropolitains, souvent valorisés et gentrifiés.

Publié le 29 octobre 2017

Frontières invisibles

(Frontières invisibles, Toulouse, photo NJ)

Le plus souvent les frontières sont invisibles. Pourtant ce que l'on perçoit en premier sont les frontières physiques : potelets, bornes, plots et variations du sol qui marquent les séparations d'usage ou plutôt d'utilisateurs de la voie publique. Ici la route, là le trottoir.

Dans cette image, le cycliste circule à contresens sur la chaussée et se trouve face au véhicule pour qui cette voie a été aménagée. Son allure et sa posture en font un agent social différent des piétons qui restent en contact avec le sol. L'automobiliste est lui aussi hors-sol au sens où ses pieds ne touchent pas la chaussée. À côté d'eux, les passants se dirigent vers leurs destinations en évitant les conflits entre automobiles et bicyclettes. Le cycliste évite les conflits entre piétons et automobile, et ainsi de suite. En cherchant à s'éviter, chacun évite le contact en créant une mini-frontière autour de lui. Entre chaque groupe existent donc des frontières invisibles, où chacun prend conscience de l'autre, mais reste à bonne distance, repliée dans son habitacle ou surmontant la scène de la rue d'une quinzaine de centimètres. Ou bien encore plongé dans sa sphère intérieure, volontairement ou non d'ailleurs.

(Frontières invisibles 2, Toulouse, photo NJ)

Ne faisons pas ici l'éloge de la bicyclette (Auger), mais remarquons que chaque agent social (Bourdieu) participe dans sa logique propre à une action soumise à une rationalité en finalité (Weber), du haut de son objet technique (Warnier), dans la pleine maîtrise des techniques du corps (Mauss); corps physique et corps social

dissociés volontairement pour mieux appréhender la notion de frontière que suggèrent ces images.

Ainsi, le cycliste aurait-il la volonté de s'adresser aux piétons qu'il ne pourrait le faire, déjà éloigné par son allure à la poursuite de sa destination. Voudrait-il s'adresser à l'automobiliste qu'il se heurterait au mur de la carapace elle-même mue par un autre but (la climatisation permet désormais de s'enfermer été comme hiver). Les piétons s'adressent-ils pour autant la parole ou bien restent-ils enfermés dans leur « bulle » ? Au-delà des frontières sociales et culturelles qui séparent les individus entre eux, les premiers paravents sont d'ordres psychologiques, entretenus par un climat d'insécurité (Garnier) permanent.

Publié le 15 novembre 2017

En attendant le train... par Vincent

(Gare Matabiau, 19b08. Photo VD, 2015)

« Avec l'essor urbain du XIX^e siècle, la gare est devenue un lieu multifonctionnel. Elle assure le passage de la ville à la campagne, du fermé à l'ouvert. Son statut de « porte de la ville » lui confère, encore au XXI^e siècle, un rôle central dans l'organisation de l'espace tant d'un point de vue matériel que symbolique. Lieu public le plus récent de l'espace urbain, elle est riche d'enjeux architecturaux, industriels et historiques². »

La gare ferroviaire n'est plus la seule à assurer ce passage « de la ville à la campagne » ainsi que ce rôle de « porte de la ville », des espaces comme cela, il en existe plusieurs de nos jours, des aéroports aux gares routières

de bus en essor depuis 2015³. Ces espaces, qui ont pour rôle de connecter la ville au reste du territoire dans un sens, et d'assurer la liaison aux différentes mobilités dans l'autre, sont symptomatiques de notre rapport à la vitesse et au déplacement.

Néanmoins, la gare, elle, était là depuis le début. Depuis l'avènement de la rapidité différenciée au milieu du XIX^e siècle⁴, ce lieu a vu nombre de voyageurs, de plus en plus divers et venant de plus en plus loin. Il a vu évoluer nos modes de

² David Bàn, « Les sciences sociales françaises face à la gare. Bilan et lecture critique », *Revue d'histoire des chemins de fer (En ligne)*, 38, 2008.

³ « Loi Macron : 70 villes desservies par le nouveau service de transport par autocars », Article, *Le Monde.fr* avec AFP, 21.09.2015. http://www.lemonde.fr/economie-francaise/article/2015/09/21/autocars-les-premiers-effets-de-la-loi-macron-se-font-sentir_4765743_1656968.html

⁴ Jean Ollivro, *L'Homme à toutes vitesses. De la lenteur homogène à la rapidité différenciée*, Presses universitaires de Rennes, 2000.

déplacement, leurs vitesses ainsi que leurs destinations et s'est adapté au fil du temps. De plus, les transports ferrés représentant les réseaux de transports en commun les plus utilisés en France⁵, la gare semble être un lieu idéal pour prendre le pouls de notre société.

Intrigué par notre rapport au temps, à la vitesse et de son impact sur les hommes et sur le territoire, je me dirige donc vers la gare de Toulouse Matabiau en quête d'indices.

Question territoire, une photo du Capitole imprimée sur les marches du souterrain de la gare, accompagnée d'un « Bienvenue à la gare de Toulouse Matabiau » en guise d'accueil, nous donne déjà un élément de réponse. Il ne manquerait presque que le vent d'autan pour se croire sur la place du Capitole.

Mais passons, dirigeons-nous vers le cœur du bâtiment de la gare. Celui-ci est constitué de deux halls comportant des espaces d'attente aménagés, des services de restauration et de Relay, de panneaux d'affichage d'horaires ainsi que d'accès aux quais, halls séparés par un couloir comportant divers services dont une grande salle de guichets SNCF, sorte de salle des doléances du XXI^e siècle.

Ce bâtiment forme un espace de transition entre l'intérieur et l'extérieur, entre le territoire et la ville, entre le train et les autres transports, un espace où l'homme peut « choisir entre le mouvement et la halte »⁶. Mais il est également lieu de vie, de travail, d'attente, de passage et d'information. Entre usagers transitoires, fixes, de passage ou même « en marge », comment cet espace est-il adapté à tous ces usages ?

(Hall principal de la gare. Photo VD, 2017)

Les halls, totalement libres de cloisons, sont à la fois espacés d'attente et de passage, une interaction entre flux constant et pause s'y opère. Pour autant, il est possible de rejoindre aisément le flux perpétuel comme il est possible d'effectuer une halte sans franchir aucun seuil. Les individus en halte, attendant leur correspondance ou l'annonce de leur quai de départ, ne prêtent pas attention au passage de ceux qui n'ont pas le temps

d'attendre. Ce qui est compréhensible, tout est là pour vous aider à passer le temps ! Restaurants, Relay, tables de travail avec prises électriques, fauteuils avec accoudoirs permettant d'être « à la fois face-à-face et isolés »⁷, la SNCF est même

⁵ En 2016, ce sont 103,2 milliards de voyageurs/km sur les réseaux de trains, RER et métros, contre 82 milliards/km pour les bus, cars et tramways et 14,8 milliards/km pour les transports aériens. La voiture individuelle, représente à elle seule 756,4 milliards de voyageurs/km, plus de trois quarts des déplacements dans l'année. « Transports intérieurs de voyageurs par mode », données de l'INSEE et du SDES, 2016

⁶ Jean Ollivro, *L'Homme à toutes vitesses. De la lenteur homogène à la rapidité différenciées*, Presses universitaires de Rennes, 2000.

⁷ Ibid.

là pour vous lire une petite histoire ! Grâce à une borne qui imprime un texte aléatoirement en fonction de temps que vous souhaitez prendre à lire : 1, 3 ou 5 minutes. Pour moi, ça sera *Le crépuscule du soir* de Charles Baudelaire, « La Gare de Toulouse Matabiau vous offre des histoires à lire... sans attendre. »

(Le crépuscule du soir, Ch. Baudelaire & la SNCF, poème)

Tous ces éléments font de la gare un lieu de passage et de halte avérés, en est-il pour autant un lieu de vie et d'interaction ? Cela reste difficile à définir. Lieu en constant changement, la gare est fondamentalement liée au mouvement et à la vitesse. Cette « rapidité des relations modifie le rapport aux autres »⁸, les usagers hésitent à nouer une conversation avec quelqu'un qui risque de partir à la minute qui suit.

Toutefois, un endroit particulier brise la temporalité de ce lieu et réunit quelques individus, celui d'un espace de piano en libre utilisation. Libre à chacun de partager sa musique et de chanter en chœur, après tout, si un art à toujours réussi à réunir les hommes et traverser le temps c'est bien celui de la musique.

« Le jour tombe. Un grand apaisement se fait dans les pauvres esprits fatigués du labeur de la journée ; et leurs pensées prennent maintenant les couleurs tendres et indécisées du crépuscule⁹. » Mais la gare, elle, ne se couche jamais, je la laisse à son rythme effréné, et garde dans mes pensées, sous le crépuscule du soir, ces quelques mots de Baudelaire.

« Crépuscule, comme vous êtes doux et tendre ! Les lueurs roses qui traînent encore à l'horizon comme l'agonie du jour sous l'oppression victorieuse de sa nuit, les feux des candélabres qui font des taches d'un rouge opaque sur les dernières gloires du couchant, les lourdes draperies qu'une main invisible attire des profondeurs de l'Orient, imitent tous les sentiments compliqués qui luttent dans le cœur de l'homme aux heures solennelles de la vie¹⁰. »

Publié le 15 novembre 2017

Premiers pas, premières impressions : La ZAC Vidailhan à Balma par Daniel

(Entrée de la ZAC Vidailhan, photo DEDSP, 2017)

Localisation

⁸ Ibid.

⁹ Charles Baudelaire, « Le crépuscule du soir », *Petits Poèmes en prose*, 1869.

¹⁰ Ibid.

Située au nord de la ville de Balma, la ZAC du Vidailhan occupe une place atypique au sein du tissu « rurbain » de l'agglomération toulousaine. En effet, elle est encerclée par différentes zones très hétérogènes, mais pourtant complémentaires. Au nord, proche de l'accès de la ligne A, on retrouve l'immense centre commercial Balma Gramont et une zone d'activité tertiaire qui mêle commerces, services, bureaux et industries. À l'ouest, la ZAC borde un vaste centre d'essai aéronautique militaire dont l'accès est strictement contrôlé. À l'est, s'étendent à perte de vue des plaines vallonnées peignant une ruralité forte, un paysage façonné par et pour l'agriculture. Enfin au sud, le Vidailhan se connecte à la trame urbaine, confrontant sa vision de l'habitat collectif et/ou groupé, plus dense, au modèle pavillonnaire traditionnel d'un Balma plus diffus.

(Venelle, photo DEDSP, 2017)

Accessibilité

Pour aller et venir à la ZAC du Vidailhan, une seule ligne de bus (n°84) est mise à disposition des usagers. Elle prend son point de départ à la station terminus du métro Balma Gramont puis traverse la ville de part en part, du nord au sud. Avec une fréquence de passage moyenne d'un bus toutes les 20 minutes en semaine (15 minutes en heures de pointe et 25 minutes en heures creuses) il n'est pas étonnant de constater une fréquentation plutôt faible sur la ligne au moment de ma visite. Pourtant elle traverse un bassin d'activité important et la ville compte une population de plus de 15000 habitants, dont plusieurs centaines rien que dans le secteur Vidailhan. De plus, ce dernier ayant vocation d'éco-quartier, il est étonnant de ne pas avoir développé des modes de déplacements doux, comme le vélo par exemple, aucune station Vélo Toulouse n'y est installée.

(Chemin végétal, photo DEDSP, 2017)

Espaces bâtis

L'abord du lieu est similaire à une entrée de ville. Une fois passé le secteur d'activité, la coupure est nette, voire même brutale. Pas de transition progressive ni d'entrelacement entre différentes typologies : c'est la fracture. Le dessin urbain est très sectorisé : d'un côté de la rue c'est l'industrie, de l'autre c'est l'habitat. Pas de communion, on assiste à une cohabitation qui semble presque forcée. Une fois ce seuil passé, la ZAC donne une impression de grande uniformité. Le vocabulaire architectural est très codifié. Matières, matériaux, couleurs, gabarits, etc. Les bâtiments respectent tous scrupuleusement les codes institués par le plan d'aménagement. Néanmoins, aux détours des rues, des ruelles, des passages et autres venelles, on découvre des changements, parfois subtils, mais qui apportent plus de richesse au discours du bâti. Alors cette apparente fadeur se transforme en jeu d'infinies variations de tons, de formes, de typologies et de trames.

(Le parc, photo DEDSP, 2017)

Cette « unité vibrante » et « rythmique » est ponctuée par un artéfact singulier : l'école primaire José Cabanis. Posée au milieu du parc, l'école a fait l'objet d'un

traitement particulier. Elle est vêtue de briques et de bois, ses façades sont largement vitrées et l'ensemble du bâtiment se joue ici et là de la gravité en arborant fièrement quelques porte-à-faux. L'unité architecturale est rompue. Ici il ne s'agit plus de faire corps avec la masse, mais d'en ressortir. Il faut signaler, il faut signifier, il faut faire lieu et ainsi marquer la présence d'une institution publique. Cependant, bien qu'il y est une forme de confrontation architecturale, le bâtiment participe à la cohésion et à la cohérence de l'ensemble. De par sa position dans la continuité du parc, il constitue l'espace public. De par sa forme unique, il contribue à éviter l'uniformisation et continue un repère visuel. Et de par son dialogue avec les bâtiments environnant, il vient articuler le lieu.

(L'école, photo DEDSP, 2017)

Espaces en creux

La notion de « creux » est à comprendre comme l'opposé de « bâtis » et non pas comme synonyme de « vides ». Le Vidahian compte de multiples espaces creux, par leur nombre, mais aussi par leur variété. Une grande partie d'entre eux sont des espaces naturalisés. Parcs, promenades et jardins partagés jalonnent le parcours et offrent une diversité appréciable d'espaces verts. Ils signent aussi le retour de la nature en ville. Les allées sont plantées de diverses essences d'arbres, une multitude de plantes accompagnent les promenades piétonnes et certains chemins sont même bordés de ruisseaux. En faisant abstraction du bâti, cette nature rapportée donne l'illusion d'une vie à la campagne. Le travail sur les trames vertes et bleues venant créer des écosystèmes urbains. Quant aux jardins partagés, ils accompagnent les autres espaces en creux : les places minéralisées, les larges cheminements piétons, etc., et participent à tisser des liens sociaux, créer une vie de quartier et retrouver un esprit de village.

Publié le 15 novembre 2017

Approche du quartier Patte-d'Oie par Romane

La Patte-d'oie : un quartier et ses limites, photos Romane Joyeux

Située dans l'Est toulousain, plus précisément dans le secteur rive gauche de la ville rose, la patte-d'oie se différencie de son quartier administratif St-Cyprien. En effet, on ne peut que constater une forte identité qui se dégage autour de la place de la Patte-d'oie et qui semble rayonner sur quelques îlots alentour et former un quartier autour de cette place « rond-point » en forme de patte-d'oie. Les observations effectuées sur place ont permis de relever les marques du territoire Patte-d'oie. On observe donc les arrêts de bus Patte-d'oie au nombre de trois situés à proximité de la place, puis également les deux bouches de métro situées de part en part de la place. On observe également des commerces qui affichent clairement en façade leur appartenance à ce quartier tel que la pharmacie Patte-d'oie. Voici donc le récit de mon après-midi :

« C'est en remontant l'avenue de Grande-Bretagne que j'aperçois le « Cabinet infirmier Métro Patte-d'oie ». Voilà donc un premier service qui revendique son appartenance à ce quartier et m'informe que je ne suis plus très loin de la Patte-d'oie. En poursuivant mon chemin, je tombe sur l'arrêt qui dessert les bus 14, 66 et 45, avec cette borne qui identifie l'arrêt Patte-d'oie. Passé cette borne, j'arrive enfin sur la place. Des petites plaques accrochées aux façades qui donnent sur ce rond-point m'indiquent la Patte-d'oie.

Aujourd'hui, il fait froid et le bruit incessant des travaux pour l'agrandissement du métro avenue de Lombez, ainsi que le trafic routier, rendent désagréable cette place. Peu de monde en terrasse ou une faible présence sur la place ce jour-là. On trouve seulement les gens qui se pressent pour rentrer dans les bouches de métro ou en sortir. Au niveau du métro, une petite oie dessinée afin de permettre aux illettrés, selon la rumeur, de se repérer dans le métro.

Au niveau de la place, des commerces revendiquent leur appartenance au quartier. On trouve le pressing de la Patte-d'oie et également le Crédit Agricole agence de la Patte-d'oie. C'est donc bien plus qu'une place, mais un quartier avec sa véritable identité et ses commerces de proximité. Cependant peut-on réellement parler de place pour la Patte-d'oie ? Avec ce trafic journalier important et ses axes majeurs, elle devient plus un rond-point place qu'une place. En poursuivant vers St Cyprien, et remontant l'avenue Étienne Billières, je découvre encore quelques commerces de proximité revendiquant l'appartenance au quartier tel que « La pharmacie de Patte-d'oie », ainsi que les arrêts de bus Patte-d'oie. Je découvre également un peu plus loin, la borne de Vélib 130 : la borne de la Patte-d'oie.

La Patte-d'oie semble donc rayonner sur plusieurs îlots se formant en une identité propre et surtout autre que celle de St Cyprien. La Patte-d'oie semble être un quartier, avec une ambiance de « petit village » par la présence de ses commerces de proximité et ses petites maisons. La question maintenant : Où sont les limites de ce quartier ?

Publié le 15 novembre 2017

La vie d'un quartier à travers les images mentales par Candida

(Le quartier des Sept deniers, photo CZ)

La stratégie utilisée pour faire l'analyse était de se promener dans le quartier et de se laisser dériver. Je souhaitais laisser le quartier me conduire avec pour but de construire une image par rapport issue de mon expérience.

(Limites du quartier des Sept deniers, photo CZ)

Au début j'ai pris le bus jusqu'à l'arrêt terminus de la ligne, pour voir jusqu'où l'agence Tisséo nous mène, et cela jusqu'à l'arrêt des Sept deniers/Salvador Dali –

je me suis posée la question – et quand le bus s’est arrêté, il n’y avait que la voirie et des voitures, ainsi que des camions... Je suis sortie des limites du quartier, me suis-je dis. J’étais toute seule et après j’ai pris le même bus pour retourner vraiment dans le centre du quartier.

Plan du quartier

À partir de ce moment-là, j’ai commencé à faire ma dérive à pied. Connectée avec l’ambiance d’une petite ville (sentiments personnels), j’ai décidé de tourner à droite, de regarder le ciel, les personnes qui passent, les arbres et les panneaux existants.

« Nous apprécions les lieux reconnaissables à leur caractère particulier et nous leur appliquons nos sensations et nos significations » dit Kevin Lynch. Par ailleurs, je devrais voir les sentiments et les impressions des habitants et des passants. De cette manière, les entretiens seront un matériel primordial pour la construction d’analyse et l’hypothèse.

(Vue des marches de l’espace Job, photo CZ)

Maintenant, en regardant sur une échelle plus éloignée, les frontières du quartier des Sept deniers, la ville et la banlieue sont à la périphérie avec la Garonne et si l’on observe d’un peu plus près, il est possible de s’apercevoir que le quartier est situé à la marge de Toulouse par rapport aux frontières de la ville. Pourtant, les habitants du quartier voient les limites plus souvent, ce qui les font se sentir dans un autre temps, dans une autre dynamique, dans laquelle il n’y a pas besoin de courir. Le sentiment partagé est de se trouver dans un lieu calme où le temps passe plus lentement. Le quartier se ferme sur lui-même et on s’aperçoit que Toulouse est encore là en regardant les voiries qui longent le fleuve ou le bouchon que l’on aperçoit de temps en temps dans le quartier.

L’environnement affecte la vie quotidienne d’un lieu et les frontières du regard influencent la construction des images mentales.

(Le long des berges, photo CZ)

Publié le 15 novembre 2017

Le rôle du banc dans la ville par Laury

(Un banc place Charles de Gaulle, photo LA)

« Une qualité du banc de ville est de se faire oublier quand on l'a investi, à moins que sa structure singulière ou son inconfort ne le rendent trop présent¹¹. » Le banc, un objet si familier, si présent qu'on l'oublie régulièrement. Malgré tout son rôle dans l'espace public reste primordial.

Dans le square Charles de Gaulle, lieu toulousain connu de tous, la présence du banc est importante, on n'en compte pas moins de 49 placés selon un schéma particulier : celui du touriste qui s'arrête surpris par la statue de Claude Nougaro et qui soudainement à une envie irrésistible de faire une photo avec lui ou encore celui des habitués du square connaissant l'emplacement des bancs par cœur, qui les choisit en fonction du soleil ou du passage, mais on peut aussi voir des amoureux (comme dans la chanson de George Brassens) faisant une escale dans leur promenade. Ce lieu emblématique où l'on s'y retrouve seul ou à plusieurs le temps d'une photo, d'un café, d'une pause, d'une promenade est marqué par le temps qui vient se figer ou au contraire s'accélérer.

(Schéma d'impact de la position des bancs dans l'espace public, L A)

L'apparition de ce square remonte aux années 1870 lorsque la rue Alsace-Lorraine a vu le jour. Ce lieu très marqué par son emplacement qui est l'intersection entre le Capitole, le quartier Jean Jaurès ou encore la rue Alsace-Lorraine est aussi connu de tous pour sa végétation emblématique, car très variée, on y retrouve par exemple un sophoras du Japon ou encore un érable.

Jusqu'alors très végétal, le square se voit modifier à partir de 2011 dans le cadre du réaménagement de la rue Alsace-Lorraine, la présence de pavage et de murets en granite vient fortement modifier ce square le rendant plus harmonieux avec le paysage urbain qui l'entoure.

La forte minéralisation de ce lieu permet de venir répondre à son usage dense – qui ne compte pas moins de 10000 passages quotidiens – mais également de le préserver dans le temps.

La présence de murets en granite que l'on retrouve tout le long de notre cheminement vient jouer un rôle important dans le réaménagement du square. Ils servent en même temps à délimiter les espaces, à protéger la végétation, ou encore d'assise. Malgré la possibilité de se servir de ces murets comme une assise, on peut constater très vite que cela n'est pas étudié pour sa hauteur, et sa matière ne permet pas une position du corps très confortable.

¹¹ Ernest Boursier Mougenot, page 23, chapitre – Si familiers qu'ils passent inaperçus dans le livre L'amour du banc. 2 – Chanson George Brassens – *Les amoureux des bancs publics*.

Pour répondre au besoin d'assises, des bancs sont venus s'accrocher à ces murets venant eux aussi délimiter l'espace et guider le visiteur tout au long de sa promenade.

(Photographie du muret en granite, L A)

On peut constater que la présence du banc dans ce lieu lui permet de ne pas être seulement un lieu de passage. Malgré tout le banc reste un objet très vite oublié, car commun de tous. Chaque acteur de l'espace public reconnaîtra sans problème cet objet, beaucoup l'identifieront grâce à un souvenir, une sensation, une image, etc.

Publié le 16 novembre 2017

Repousser les limites de Val d'Isère par Benjamin

(Village de Val-d'Isère, vu sur la tête de Solaise, photo BL)

J'ai profité de cette semaine expérimentale pour retrouver mon lieu d'étude. La station ouvre le week-end du 25 novembre. La période de mon séjour reflète toute la préparation de la saison hivernale. Beaucoup de chantiers sont encore en cours, les ouvriers coupent du bois dans les rues, les bars et les restaurants ouvrent petit à petit leur porte. Les équipes administratives se préparent à accueillir les nombreux skieurs. L'inter-saison est une période très chargée pour l'ensemble du village, souvent même plus chargé que le milieu de saison.

(Chalet en rénovation au Crêt, photo BL)

Connaissant très bien Val-d'Isère pour y être né, j'ai eu l'occasion d'échanger avec beaucoup d'habitants/saisonniers de manière informelle. Cela a été pour moi l'occasion de discuter autour de l'architecture et de l'urbanisme du village. On remarque que celui-ci se développe d'année en année ; de nouveaux projets naissent constamment bien qu'il ne soit pas facile de trouver du terrain constructible.

Construction traditionnelle dans le vieux village, photo BL
Val-d'Isère a d'abord été un petit village niché au fond de la vallée où coule l'Isère. Dans les années 1960, des immeubles dits « modernes » sont apparus comme dans toutes les stations françaises.

En 1983, un nouveau maire, monsieur André Degouey, a eu l'idée de restructurer totalement le centre de la station et avec l'approche des Jeux olympiques de 1992, Val-d'Isère s'est totalement transformé, facilitant les flux de piétons/skieurs/voitures. À la suite de cela, un code d'urbanisme s'est mis en place pour construire un village homogène, reprenant l'architecture traditionnelle du village avec pour base, le bois, la pierre et les lauses.

Aujourd'hui, pour des raisons économiques et de climat, la construction des projets doit être rapide, le chantier est figé durant la saison hivernale. Ainsi, il y a beaucoup de constructions en béton, parementées de pierre et de bois. Du fait de la forte fréquence de constructions, beaucoup d'ossatures en béton surgissent au milieu des constructions « traditionnelles ». Les habitants qui sont face à l'envers du décor sont moins sensibles à cette intention d'homogénéité. Ils ne retrouvent pas le charme qui peut s'opérer dans le vieux village et reprochent une certaine monotonie. Cependant, certains citent des projets plus contemporains, qui ne cherchent pas à imiter le traditionnel, mais se l'approprient et l'adaptent pour former une nouvelle architecture.

(Nouvel Hôtel contemporain, la Mourra, photo BL) &

(Chantier adosser au vieux village, photo BL)

Lors de mon arrivée dans le village, j'ai eu la grande surprise de découvrir l'avancement d'un projet en particulier. Quelques années auparavant, le même projet avait commencé pour ensuite être stoppé par la municipalité. Depuis plusieurs années, on pouvait voir une structure en béton au bord de la route. Avec le temps, les graffitis sont venus s'installer sur l'ossature. L'Office du tourisme l'a ensuite « cachée » avec de grands panneaux pour promouvoir la station. Le lieu de ce projet est dans une zone sensible aux risques d'avalanches. Mais le fait que la construction ait repris confirme qu'il existe des moyens pour repousser les limites. L'avant-projet mérite sans doute d'être analysé pour comprendre les moyens mis en place pour s'implanter à cet endroit.

Le développement du village est extrêmement lié à ses limites, contraint par des sites inondables/avalancheux/montagneux, l'espace disponible pour le bâti devient une denrée rare. Il est donc essentiel de comprendre par quels moyens on peut étendre ces limites.

(Projet de parking sur la pleine de la Daille, photo BL)

Mon analyse s'est beaucoup portée sur la recherche d'archives et d'informations auprès des intervenants clés de la station. Je me suis rendu à la mairie, à l'Office du tourisme ainsi qu'à la médiathèque municipale. Un musée qui retranscrit l'histoire du village est sensé ouvrir ses portes fin décembre. Les archives n'étaient donc pas disponibles, car déjà prêtées à l'agence qui s'occupe du Musée. Cependant, la visite de ce musée en fin d'année me permettra d'enrichir davantage les connaissances du lieu.

J'ai eu l'occasion de rencontrer Patricia Suilot à la « Maison de Val » qui s'occupe des archives de Val d'Isère. Elle a su me conseiller dans mes lectures et elle s'est proposée de me fournir plusieurs contacts des « anciens » du village ainsi que les intervenants clés de la station après leur accord. Cela me permettra d'avoir des visions plus sensibles sur l'évolution du village.

La visite à l'office du tourisme m'a permis d'apprendre que contrairement à beaucoup de stations de sport d'hiver, Val-d'Isère est complètement transparente

sur sa stratégie de développement. Ainsi, le site : www.valdiserestrategie.com est une source de données et d'informations très précises à exploiter qui compléteront celles présentes sur le site de l'INSEE.

La visite à la mairie m'a permis de rencontrer M. Jovet qui s'occupe de l'urbanisme. Il s'est proposé de me transmettre d'éventuels plans (du village ou de projets spécifiques) lorsque je serai plus précis dans mon orientation de sujet.

Publié le 19 novembre 2017

Pollution en ville

(Graphique de l'état de l'air en fin de semaine, source aqicn.org)

En cette fin de semaine, Toulouse a connu un taux de pollution record. Plusieurs sites internet permettent de suivre cette évolution au fil du temps, jour après jour, semaine après semaine,

<http://oramip.atmo-midipyrenees.org/l-air-de-ma-region/les-chiffres-du-jour/mesures-en-direct>

Il est toujours inquiétant de voir franchir des limites de ce type, touchant à la santé et au bien-être des citoyens. Ici les appareils de mesure permettent d'objectiver une réalité invisible et quasi imperceptible. Les recommandations sont pourtant claires : ne pas faire de vélo aujourd'hui.

Nouveau pic de pollution cette nuit ! Enfin un travail sur les limites qui incorpore le dialogue entre le politique et la société.

(Graphique de l'état de l'air sur une semaine, source aqicn.org)

Les outils de surveillances sont à la portée des citoyens qui font la ville. Ce soir, le taux est redescendu à une limite acceptable. Et si l'on veut relativiser, il n'y a qu'à regarder du côté de l'Asie pour se faire une belle frayeur.

État du réseau de surveillance de la pollution de l'air ce soir.

Cette carte ci-dessus montre l'emplacement des capteurs, dans le centre et au sud de Toulouse. La plupart des logiciels effectuent une moyenne. Ici, nous avons 29, ce qui ne correspond ni à la Zac du Chapitre ni au centre toulousain.

(Au même moment en Chine..., source aqicn.org)

Comme on le voit, les seuils enregistrés en Chine sont d'une tout autre dimension.
<http://aqicn.org/map/europe/fr/#@g/43.5831/1.4758/12z>

Publié le 23 novembre 2017

Retour sur la journée du 22 novembre avec Carl Hurtin, artiste

(Quartier d'Empalot, photo JD)

En attendant les retardataires qui ne sont finalement pas venus, nous avons discuté de l'état d'avancement des mémoires des étudiants présents avec trois propositions : Une définition pour chacun de ce qu'est la limite, une question de fond ou de sens sur un terme qui fait obstacle et une série de questions sur son sujet. Puis nous avons commencé le cours avec une digression sur le corps et ses organes : limites et interconnexions. Individuation des fonctions et fonctionnement collectif.

Puis une digression sur le normal et le pathologique en s'inspirant de Georges Canguilhem. Et une dernière digression à partir de l'écoute de A comme Animal, tiré de l'Abécédaire de Gilles Deleuze. Ces trois digressions étant une manière d'approcher la limite par d'autres chemins (Rome étant peut-être une limite ultime). Puis nous sommes passés à des expressions artistiques qui ont fait charnière entre l'art moderne et l'art contemporain.

Toutes ces façons différentes d'aborder la limite étaient une tentative de démontrer que les limites ne sont que des articulations entre des mondes, que chaque objet de pensée, chaque objet du réel, chaque être vivant, est un monde et que tous ces mondes sont interconnectés et interdépendants, et comme les organes d'un être vivant, ils sont à la fois récepteurs et émetteurs et sont en constante recherche d'un équilibre collectif.

Pour finir, j'ai montré quelques éléments de mon travail récent (exposition en cours jusqu'au 16 12 2017 au Centre d'Art Contemporain La Chapelle St Jacques à St Gaudens) autour de la notion de « Sfumato » (fumées industrielles et abolitions des limites d'une image) et quelques vidéos et documents réalisés dans l'espace public abordant l'idée de limite et de territoire.

(Parc de la ZAC Niel, photo JD)

L'après-midi a été consacrée à la visite accompagnée du quartier St-Agne/Empalot et de sites emblématiques d'une certaine idée de la limite et de l'interconnexion des territoires. L'après-midi s'est terminée par un goûter sur une terrasse avec des Oreillettes, spécialité locale interconnectée avec les Merveilles, les bugnes, les Tourtisseaux et autres beignets frits, mondes vectorisés des cuisines régionales qui n'ont de cesse de se partager.

(Parc de la ZAC Niel, photo JD)

Merci aux étudiants présents, ce fut une bien sympathique journée.

Publié le 27 novembre 2017

Présentation des sujets 1

(TagCrowd du texte de la semaine dernière, source tagcrowd.com)

Cette journée arrive à la onzième séance et sera réservée aux étudiants. Chacun présentera son travail (appelons cela une ébauche) à partir d'une série de trois diapositives qui pourront laisser place à l'incertitude, le doute, mais aussi la découverte, et le partage.

D'ailleurs à midi, nous échangerons autour d'un repas partagé. Pour obtenir un TagCrowd, il faut aller sur un site comme : <https://tagcrowd.com/>

Publié le 30 novembre 2017

Présentation des sujets 2

(La ruée vers Samuel, photo NJ)

Aujourd'hui : présentation des sujets 2

Aujourd'hui, les étudiants ont dû faire un gros effort de synthèse pour présenter leur sujet devant leurs pairs. Nous avons invité les aînés de l'année précédente qui ont pu assister partiellement aux présentations et aux échanges. Une journée donc bien remplie et riche, et épuisante...

(Juliette, photo NJ)

Juliette a commencé la matinée avec sa présentation des territoires qu'elle a étudiés, et plus particulièrement celui du Mirail. Le contexte historique est ici convoqué dans une articulation épistémologique à ce fameux courant de l'architecture moderne. Qu'en est-il de l'acceptation des formes urbaines, et pourra-t-elle faire le lien avec son séjour à Stolipinovo ?

(Rosemarie, photo NJ)

Rosemarie était plus détendue pour sa présentation riche en couleur. Son intérêt pour la question du lien social fut mis en avant, et ses choix ont pu être discutés et approuvés.

(Vincent, photo NJ)

Vincent s'intéresse à la mobilité, mais aussi à la question de l'accélération du temps qu'il place sous la métaphore d'une nouvelle religion. J'ai oublié de lui conseiller le livre de Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance*, notamment pour ce fameux passage sur l'introduction de la hache d'acier chez les Mélanésiens. Comme le dit Pierre Clastres dans sa présentation : «Si l'homme primitif ne rentabilise pas son

activité, c'est non pas parce qu'il ne sait pas le faire, mais parce qu'il n'en a pas envie.» La vitesse nous sépare-t-elle entre générations ?

(Ginette, photo NJ)

Ginette, quant à elle, nous a présenté deux villes dans la ville, avec un exemple en Angola, son pays natal, et un périmètre du quartier du XVIII^e arrondissement de Paris. Elle s'intéresse aux limites verticales de la ville, et pour cela a forgé la notion de « ville bis ».

(Candida, photo NJ)

Candida nous a parlé du quartier des Sept deniers, à Toulouse. Son intérêt pour ce quartier se décline dans le rapport entre l'identité, l'enclavement et la densité. Ce quartier qui abrite le stade toulousain livrera-t-il ses secrets ?

(Romane, photo NJ)

Romane s'intéresse au « quartier » de la Patte d'Oie, qui n'en est pas vraiment un, mais pourrait le devenir. Quelles en sont les limites, et comment cela se recoupe-t-il avec les limites administratives ?

(Moment de convivialité dans l'atelier, photo NJ)

Puis, nous sommes passés par un petit moment de convivialité en temps d'un repas partagé. Là chacun apporte quelque chose qu'il met en commun. Vous remarquez qu'il n'y a pas d'alcool. Pour l'occasion j'ai fait des gaufres de Liège. Non pour mettre en avant mes qualités culinaires, mais pour rebondir sur une scène mémorable du film de Paul Auster et Wayne Wang, *Brooklyn Boogie* (1995) où il est discuté de la particularité de la gaufre belge de Brooklyn, qui n'a rien à voir avec la gaufre belge de Belgique...

(Gaufres Belges, film Brooklyn Boogie, Paul Auster & Wayne Wang, 1995)

L'après-midi, les étudiants ont changé de place pour leur présentation.

(Laury, photo NJ)

Laury a présenté son travail sur le banc. À partir d'un repérage dans le Square Charles de Gaulle, elle remarque les usages, les rôles, les perceptions et les enjeux liés à cet objet urbain. De quoi le banc est-il le symbole ?

(Daniel, photo NJ)

Daniel a ensuite présenté son travail autour de l'habitat participatif. Qu'est-ce que la concertation, en quoi la participation est-elle révélatrice d'un nouvel art de vivre ou bien d'une fumée ? Un questionnement qui devrait

s'enrichir du travail de Bardaguer & Pejus à propos des « maisons qui meurent ».

(Guillaume, photo NJ)

Guillaume s'intéresse aux espaces entre les grandes villes, entre les villes connectées, dans ces espaces ruraux entre deux cultures, celles de l'Aragon et de la Catalogne. Quelles singularités ont-ils ? Une histoire de connexion qu'il pourrait aborder sous forme de cartes mentales.

(Yvanna, photo NJ)

Yvanna s'intéresse à la ville numérique, et aussi à la lumière dans la ville. Alors qu'elle a commencé à pointer un certain nombre de dispositifs numériques, elle compte également aborder l'événement des Lumières de Lyon le 8 décembre prochain. De la Smart City à la ville intelligente, nous sommes ici plongé dans le XXI^e siècle.

(Benjamin, photo NJ)

Pour terminer, Benjamin a présenté son travail sur Val d'Isère. Cela nous a donné envie d'aller faire du ski, ou au moins de tâter la poudreuse... Ici, la question des limites est clairement au centre d'enjeux qu'il faudra comprendre pour penser la ville demain ou en repousser les limites.

Voilà rapidement brossé les onze interventions de la journée. Bon, les images sont de mauvaise qualité, c'est rassurant de voir que tout n'est pas parfait.

Publié le 4 décembre 2017

Atelier lecture

On débute la matinée par un « atelier lectures », dans lequel les étudiants seront amenés à présenter de nouveaux ouvrages. Pour l'occasion je ferai un petit compte rendu de l'ouvrage de Colette Pétonnet, *Ces gens-là*, écrit au début des années 1960, et réédité cette année par le CNRS à l'initiative des ethnologues Daniel Terrolle et de Liliane Kuczynski. C'est une véritable mine d'informations, et de subtilités quant à la démarche ethnologique, et toujours d'une grande pertinence.

L'après-midi, Samuel et Marjorie invitent les étudiants à travailler sur la question de la question et de l'analyse. Voilà de quoi les occuper jusqu'à la fin de l'année. Il sera sans doute question de prolonger les échanges de la semaine dernière, tout en accompagnant les questionnements vers une analyse scientifique.

Publié le 7 décembre 2017

Carla Bley, Jaco Pastorius et l'architecture

(Jaco Pastorius, album Word of Mouth, 1981)

Carla Bley a dit que le jazz était comme de l'architecture en mouvement. Une image bien pesée pour celle qui fut nommée docteur *honoris causa* de l'Université du Mirail en 2012. Tout cela pour dire qu'il y a un lien indéniable et évident entre musique et architecture. Alors que péniblement nous essayons de mettre au point un morceau de Jaco Pastorius, que nous présenterons en mai, je me dis qu'il serait intéressant de chercher les limites entre musique et architecture, d'en croiser les frontières et d'en évaluer les marges.

Publié le 12 décembre 2017

Carte mentale de la réflexion autour du mémoire

Petit point sur l'ensemble des questions autour du mémoire. Si je prends comme exemple le « banc » objet cher à Laury, son sujet peut être celui des bancs de la place Charles de Gaulle cette année : quoi, où, quand ? D'une manière plus générale, son objet est celui des assises dans l'espace urbain. En second lieu, elle pourra envisager de travailler sur le banc de manière plus large et générale : le banc dans l'histoire, le banc à travers le monde, etc. C'est-à-dire qu'elle pourra commencer son mémoire par une histoire du banc à travers le monde, de ses origines à nos jours.

L'hypothèse est étroitement liée à la question de marges, limites et frontières qui définissent le séminaire. La question du contrôle des espaces urbains, ou de ce que plus proprement nous pouvons appeler la « gouvernance urbaine », s'articule avec la problématique de l'enfermement. Jean-Pierre Garnier, Michel Foucault avant lui et d'autres ont travaillé sur cette question.

Aussi, nous pouvons faire l'hypothèse que les personnes stationnées dans l'espace urbain sont aujourd'hui contrôlées (ou plus contrôlées qu'avant, etc.).

La vérification de cette hypothèse se fera sur la base d'observations et d'entretiens, de lectures et de confrontations. L'idéal serait qu'un technicien raconte que cette place a été « reconditionnée » pour en améliorer le contrôle. Mais en faisant le tour des commerces, en questionnant les gens et en observant les pratiques sociales, il est également possible de conforter cette hypothèse...

(La carte mentale ci-dessus illustre ces propos)

Bibliographie

Michel FOUCAULT, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975
Jean-Pierre GARNIER, *Une violence éminemment contemporaine. Essais sur la ville, la petite-bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires*, Marseille, Agone, 2010

Publié le 9 décembre 2017

Franchir les limites du rêve

(Saritea magnifica, portrait de Sarah, huile sur toile, Maria Mestre)

Maria Mestre est une artiste peintre que j'ai connue durant mes études à Paris. Son site nous invite au rêve et à franchir ou non, ses limites.

« Comme Freud, Jung a toujours pensé que le rêve était « la voie royale d'accès à l'inconscient ». Mais à l'opposé de Freud, il sent que le rêve n'a pas besoin d'être décrypté pour en faire venir le sens au jour: « Je doute que nous devions admettre qu'un rêve ne doit être autre chose que ce qu'il paraît être. En d'autres termes, je prends le rêve pour ce qu'il est ».

D'où le recours comparatif aux motifs folkloriques, mythologiques ou traditionnellement religieux : d'où le renfort à rechercher du côté de l'anthropologie ou de la science des religions pour comprendre le sens de nos images oniriques. »

<https://mrmestre.wixsite.com/mestre/portfolio>

Publié le 13 décembre 2017

Les méthodes et la réflexivité

Comment parler des méthodes et de la position réflexive de l'ethnologue en faisant l'économie de son propre travail ? L'adage selon lequel on n'est jamais mieux servi que par soi-même sera repris ici sans scrupules.

Dans mon dernier livre, j'accorde une part importante à l'épistémologie et à la question du rapport que le chercheur a avec la recherche. Il en sera question dans le séminaire, pour éclairer l'étudiant sur un certain genre de limites et pour montrer également que la recherche implique une implication de soi dans cette quête idéologique de la recherche de la vérité.

Publié le 18 décembre 2017

Vous avez \$43 millions, allez vivre au 53W53

(Vue de l'intérieur d'un espace domestique, projet 53W53, Jean Nouvel arch.)

Dans ce cas, vous allez pouvoir investir dans un charmant appartement n°65 d'un immeuble de grand standing, situé juste en face de Central Park à New York.

Quatre chambres, une salle de gymnastique, un dressing, quatre salles de bain, Jean Nouvel s'exprime dans ce projet luxueux. Pourrait-on reprendre à son compte cette phrase « beautiful place for beautiful people ». Un détail pour nous toulousains, le marbre de Moulis « grand antique » est utilisé dans le hall. C'est un peu l'appartement le plus cher que j'ai trouvé (encore libre), d'autres sont plus abordables.

Ce projet financé par Goldman Sachs, Pontiac et Hines, peut être vécu comme un rêve pour nos jeunes architectes, Jean Nouvel étant l'architecte le plus nommé lors des entretiens du concours d'entrée à l'école. Nous touchons à des limites qu'il est intéressant de questionner dans la mesure où elles nous permettent d'entrevoir un état de la richesse dans le monde.

« I really think one of noble aspects of architecture... » « ...is to testify for a generation, » « ...is to reflect a culture in a said instant. »

Dans le même temps, ou à l'autre bout du monde, Sophie Djigo, vient de recevoir un prix pour son ouvrage sur les migrants à Calais. Voilà deux réalités qui font notre monde. Voilà deux instants donnés d'une culture qui se reflète comme le dit si bien Jean Nouvel. Mais lorsque notre regard critique s'appuie sur l'un pour évaluer l'autre, il s'en dégage un sentiment d'absurdité et d'incompréhension totale.

Publié le 28 décembre 2017

Un baromètre sur le vélo

(Enquête « parlons-vélo » en cours, décembre 2017)

La fédération française des usagers de la bicyclette (FUB) a lancé à l'automne une grande enquête via les réseaux sociaux et la presse afin de concevoir un tableau de bord des usages cyclistes. Son but est de sensibiliser les pouvoirs publics sur l'impact positif du cyclisme urbain. Les « mobilités actives » selon le terme inventé que sont la marche à pied et la pratique du « vélo musculaire », sont au centre des interrogations des assises sur les mobilités.

La FUB est un organe idéologique dont le but est de promouvoir l'usage du vélo au quotidien. Avec près de 30 000 membres, cette association est à l'instar de l'Automobile Club de France, une association tournée sur la promotion de la bicyclette sous tous ses angles.

Cette grande enquête qui devrait être livrée au 16 mars 2018 fournit déjà des données, ce qui est en soi une démarche inhabituelle en statistiques. Le site est une véritable mine d'informations qu'il faut cependant savoir utiliser. Pour les 113 000 répondants, il est possible d'effectuer des tris croisés, par âge, sexe (genre), fréquence de déplacement à vélo, etc. La variable « profession » n'est pas renseignée, ni le niveau de diplôme, ce qui laisse sous-entendre que l'expertise

visée à travers l'enquête ne tient pas compte du niveau scolaire ni du métier. Par contre, la variable « niveau de maîtrise » indique qu'en fonction de la maîtrise estimée du vélo ou de la confiance que l'on a dans le maniement de la machine, l'enquête livre des résultats différents. Par exemple, moins on maîtrise moins on a confiance, ou moins on a confiance dans sa capacité à circuler à vélo, moins on a confiance dans la route. Sorte de tautologie qu'il faut pourtant pouvoir vérifier.

L'Insee nous a montré que la pratique du vélo dépendait du statut socioprofessionnel et notamment du diplôme (*Insee première*, 1629). Il est par conséquent dommage que cet indicateur soit absent de l'enquête, mais cela n'enlève rien à son intérêt. D'ailleurs, faisons remarquer qu'il s'agit d'Assises, et non d'une enquête sociologique. Par conséquent, c'est sur la base du volontariat que les fiches sont renseignées et non sur la base d'un arbitraire statistique. Les organisateurs en sont bien conscients puisqu'ils livrent leurs résultats sous la forme de tendance ou de sentiment.

J'ai choisi de me pencher sur la réponse à la question : selon vous, les vols de vélos sont-ils rares ?

Quel que soit le niveau d'expertise du cycliste, ils sont entre 75 et 77% à trouver que les vols ne sont pas rares. Ce sentiment d'insécurité exprimé pose évidemment des questions.

Ce sentiment baisse avec l'âge, mais reste tout de même assez fort, puisque 69% des réponses des personnes de plus de 65 ans pensent que les vols de vélos ne sont pas rares. On pourrait également regarder du côté du genre.

Les femmes sont plus nombreuses à penser que les vols de vélos sont fréquents (inverse de rare). Et globalement, ils sont cette fois 77% à le penser. Comme nous apprécions les tableaux et que l'enquête permet de croiser avec d'autres indicateurs, voyons du côté de la pratique.

Plus les gens pratiquent la bicyclette, moins ils pensent que le vol est fréquent, dans une proportion de 8 points entre ceux qui pratiquent régulièrement et ceux qui ont une pratique occasionnelle du vélo. Les « experts » sont presque à 80% persuadés que les vols de vélos sont fréquents.

D'après un article de la *Dépêche du midi* (du 4 décembre 2017), Toulouse subit en moyenne cinq vols par jour, ce qui correspondait à 1955 déclarations de vol au moment de la rédaction de l'article. Rapporté à la population toulousaine qui passe à 948 000 habitants au 1er janvier 2018 (Insee), cela nous donne 2 vols de vélo pour 1000 habitants. Cela correspond à la moyenne nationale qui est de 1,1 % des ménages, avec 321 000 déclarations de vol en 2016. Même si le nombre de pratiquants demeure bien plus faible, puisqu'évalué à 3% de la population mobile, reste que le taux est beaucoup plus élevé que celui des vols de voitures, qui est de 0,2 % des ménages avec 49 000 véhicules volés en 2016, mais beaucoup moins que celui des vols dans les voitures, qui correspond à 2% des ménages. Et comme il n'est pas demandé dans l'enquête si le répondant s'est déjà fait voler un vélo, il est difficile de mesurer l'objectivité des réponses.

Ces chiffres, bien qu'officiels, méritent toutefois une attention particulière, car on comprend bien que si la déclaration du vol de sa voiture ou dans sa voiture est quasiment évidente, celui du vélo demeure assujéti à la possibilité de remboursement sur facture, ce qui limite forcément le nombre de déclarations. Quoi qu'il en soit, le sentiment que le vol est fréquent pose question, car faute d'apporter une réponse politique appropriée, la pratique de la bicyclette en ville ne pourra pas croître dans la mesure des espérances de la FUB (qui souhaite porter à 12% le nombre de pratiquants).

Publié le 3 janvier 2018

Mais qu'est-ce qui ne va pas en France ?

Le site de la fondation Abbé Pierre. Ce matin, France Culture diffuse une information sur la production du 22ème rapport annuel sur l'état du mal-logement de la fondation Abbé Pierre.

La France ne construit pas suffisamment de logements (sociaux et privés d'ailleurs), et nous savons que cela n'est pas une nouveauté. Cependant, le graphique ci-dessus met en évidence la progression de la force dans l'éviction des logements.

Au mauvais endroit au mauvais moment.

Ainsi, les forces de l'ordre ne sont pas absentes des quartiers, mais le sont-elles au bon moment ? L'article que nous lisons ce matin dans la *Dépêche* pourrait indiquer le contraire.

L'article fait référence à une pétition qui circule en ce moment et qui a pour but d'alerter le préfet de région sur la situation du quartier de Borderouge, suite à un incendie survenu début décembre. Les riverains ont peur pour leur sécurité et font état d'un sentiment d'insécurité grandissant.

L'insécurité est un thème de recherche que j'ai pu cerner à travers une enquête que j'ai menée en 2005-006 en Haute-Loire. Le rapport a été déposé sur le site d'archives libres en ligne HAL-SHS, sous le nom : *une certaine jeunesse*.

« Ce travail est le résultat d'une étude pour une communauté de communes. Il porte sur les questions d'incivilités et d'insécurité en lien avec la population 12-25 ans. L'enquête basée sur la démarche ethnologique fait apparaître les particularités de chaque commune, en termes de population et de spécificités culturelles. Dans un département qui reste un des plus sûrs de France, le sentiment d'insécurité reste ancré à des conflits de rapports entre personnes, d'origines culturelles et sociales différentes. »

La pétition que chacun pourra lire nous interpellera sous le signe de l'idée reçue et du non-dit. Ne pas vouloir devenir un « nouveau Mirail » renvoie à une image

négative sur fond de chômage, de précarité et de l'accumulation de nombreuses difficultés sociales. La ZAC de Borderouge vit depuis quinze ans son démarrage (bientôt, nouveau, développement urbain...). Tant que les gens penseront en termes d'opposition, rien ne pourra avancer.

Dernier espoir en date, le prix de la pyramide d'argent pour un immeuble de studios pour étudiants qui reflète exactement le problème sous-jacent de la parcellisation du programme. Cette juxtaposition d'histoires individuelles et sociales ne peut se rencontrer que dans les espaces urbains, véritables nœuds architecturaux.

(Résidence Newton, groupe LP promotion, Borderouge, 2018)

Cette année, aucun étudiant n'a voulu se pencher sur ce quartier. Une première approche aurait consisté à définir les limites (sociales, mentales, typologiques) du quartier de Borderouge et de questionner les habitants sur ce que signifie « nouveau Mirail », alors que le quartier jouxte celui des Izards. Ensuite, nous aurions dressé la carte des services et de leur implantation (les écoles dans leurs typologies). Pourquoi implanter une résidence universitaire si loin des lieux d'enseignement supérieur (mais ce n'est pas le seul exemple) ? Puis nous aurions parcouru le quartier...

Publié le 5 janvier 2018

Second semestre

Voici la grille du programme du second semestre qui est marquée par un rythme différent de celui du premier semestre, car il aboutit à la production du mémoire de Master et à sa soutenance. Le suivi individuel est plus présent et fréquent.

Dans la première partie, nous poursuivrons sur l'apport théorique et méthodologique, notamment tourné sur la rédaction du mémoire. De la logique de démonstration à l'écriture, nous poursuivrons sur le suivi individuel des mémoires par les directeurs de mémoire.

Le semestre est entrecoupé de rendez-vous, comme la journée d'échange avec l'atelier S10 MAUP, ou la semaine de la recherche qui nous permettra de présenter le travail effectué cette année. Un rythme soutenu donc, et assez rapide, qui commencera par un rendez-vous déjà présenté avec la venue de Patrick Gaboriau, directeur de recherche du CNRS, dès février.

Publié le 16 janvier 2018

Une conférence à venir

Là, je suis en train de travailler sur l'affiche de cette fameuse conférence de l'anthropologue Patrick Gaboriau (1954-). J'attends la validation, mais nous pouvons encore changer pas mal de choses. Comment définir un anthropologue qui a commencé sa carrière en travaillant sur la sorcellerie en Vendée, puis sur les SDF à Paris, avant de travailler sur la pauvreté à Moscou et à Los Angeles, sur les *homeless people* ?

Près d'une dizaine d'ouvrages à son actif, cela peut paraître peu au regard d'autres disciplines, mais suffisamment pour éclairer notre vision du monde. Leonardo Piasere le dit lui-même, à peu près dans ces termes : comment ne pas perdre la face lorsqu'un anthropologue écrit un livre alors qu'un journaliste en écrit trois ? Le temps de maturation est plus important chez l'anthropologue qui se pose des questions à toutes les étapes de la recherche, à commencer par l'origine et la question des sources.

Publié le 18 janvier 2018

Qui est Patrick Gaboriau ?

Docteur en psychologie (1982) et en sociolinguistique (1983), docteur d'État en anthropologie sociale (1988), Patrick Gaboriau est originaire d'une petite ville du côté de Cholet. Remarqué par son travail sur les Sans domicile fixe au début des années 1990 avec *Clochard*, il va rejoindre le CNRS et le Laboratoire d'Anthropologie Urbaine du CNRS, UPR 34, dirigé à l'époque par Colette Pétonnet et Jacques Gutwirth. Avec Daniel Terrolle, il va fonder le Groupe de recherche sur la Pauvreté (GREP), qui sera l'occasion d'un travail collectif dans lequel viendront prendre part : Carole Amistani, Noël Jouenne, Dominique Lebleux, Gilles Teissonnières et Claudia Turra-Magni. Un livre collectif sera publié en 2003 sur la question des rapports de domination des populations paupérisées.

Comme tout chercheur, Patrick Gaboriau travaillera de son côté sur la problématique des sans-logis, notamment à travers les archives de Paris. *La civilisation du trottoir* (1995) est certainement le livre le plus utilisé dans les écoles d'architecture, car il aborde la question des espaces publics d'une façon singulière et humaine.

SDF à la Belle époque (1999), offre une dimension historique qui permet d'ouvrir le regard sur les SDF, et de voir que le traitement de la pauvreté a parfois des airs de ressemblance. Il poursuit son enquête sur le territoire moscovite durant plusieurs années, et enjambe l'atlantique pour rejoindre Los Angeles, où il enseigne comme invité à l'université de Santa Barbara.

Avec Daniel Terrolle, ils publient un ouvrage de synthèse (2007) qui obtiendra le prix décennal Bigot de Morogues, en 2008.

Le regard épistémologique ne quitte jamais le chercheur et dans ce livre (2008), Patrick Gaboriau établit un plaidoyer pour une recherche exempte de collusion avec le pouvoir politique. Un ouvrage qui malheureusement n'est plus édité.

Plus proche de l'être, l'ouvrage publié en 2016 renvoie à une expérience personnelle intime et commune à tous, celle de la perte de son père, conjointement aux premières années de la vie de son fils Pablo. Cela me rappelle un peu le livre de Marc Augé, *Une ethnologie de soi. Le temps sans âge*, paru en 2014.

Dernière livraison (2017), pour un ouvrage plus intime et personnel. Cette fois-ci, Patrick Gaboriau met en place un rite d'écriture, à la manière d'un jeu, il écrit chaque jour un texte qu'il place dans une boîte en carton. Huit ou neuf mois plus tard, il en exhume le texte de ce livre. Moments personnels, prises de conscience, éléments de recherche, quête ou simplement mise à distance de soi au monde. Il viendra nous en parler.

Récapitulation des ouvrages de Patrick Gaboriau (mise à jour en 2023) :

Patrick Gaboriau, *La pensée ensorcelée. La sorcellerie actuelle en Anjou Vendée et en Vendée*, Ouest France, 1987

Patrick Gaboriau, *Clochard*, Juillard, 1993

Patrick Gaboriau, *La civilisation du trottoir*, Austral, 1995

Patrick Gaboriau, *SDF à la Belle époque*, Desclée de Brouwer, 1998

Patrick Gaboriau & Daniel Terrolle, *Ethnologie des sans-logis. Étude d'une forme de domination sociale*, L'Harmattan, 2003

Patrick Gaboriau & Daniel Terrolle, *SDF : Critique du prêt à penser*, Privat, 2007

Patrick Gaboriau, *Le chercheur et la politique*, Aux Lieux d'Être, 2008

Patrick Gaboriau, *La présence et l'absence. Brève introduction à l'existence*, L'Harmattan, 2016

Patrick Gaboriau, *Méditations urbaines*, L'Harmattan, 2017

Patrick Gaboriau, *Le terrain anthropologique*, L'Harmattan, 2018

Patrick Gaboriau, *L'enquête sociologique : sociogenèse du fait social*, L'Harmattan, 2019

Patrick Gaboriau, *Les discours sur la misère*, L'Harmattan, 2020

Patrick Gaboriau & Christian Ghasarian, *Le virus, le pouvoir et la mort*, L'Harmattan, 2020

Patrick Gaboriau, *Les petits soldats du néolibéralisme*, Hors coll., Éditions du Croquant, 2022

Patrick Gaboriau, *Anthropologie critique*, L'Harmattan, 2023

Publié le 21 janvier 2018

Le bienfait des reportages radiophoniques

Les chaînes de radio de **Radio France**, **France Culture** et **France Inter** proposent l'écoute de reportages quotidiennement pour l'une, hebdomadairement pour l'autre. La plupart sont « podcastables », c'est-à-dire que l'on peut les réécouter plusieurs années après. *Interception* propose des reportages sur de grands thèmes de société comme le climat ou la précarité à l'échelle du globe. *L'émission Les Pieds sur terre* revient à une échelle plus centrée sur l'homme et son quotidien.

<https://www.franceinter.fr/emissions/interception>

<https://www.franceculture.fr/emissions/les-pieds-sur-terre>

Les Pieds sur terre, ce sont des centaines de reportages sur tous les thèmes de la société, surtout les plus en marges. Chacun trouvera un reportage capable de l'intéresser. L'intérêt lorsqu'on est à l'écoute réside dans le fait que l'absence de l'image permet de se concentrer sur le récit, et ne pas être pollué par l'image.

Les reportages audios sont utilisables au même titre qu'un livre ou qu'un entretien (sauf qu'il n'est pas de vous). Il suffit de noter en pas de page les références précises, c'est-à-dire le nom de l'émission, le titre du reportage, le nom du reporter, le nom de la chaîne, la date du reportage et la durée. Par exemple, l'émission *Les Pieds sur terre*, « La cité radieuse », Elodie Maillot, France Culture, première diffusion 8 septembre 2005, 28 mn France Culture propose également d'autres émissions centrées sur la société, comme *Sur les docks*,

<https://www.franceculture.fr/emissions/sur-les-docks/saison-31-08-2015-04-07-2016>

À découvrir si vous ne connaissez pas cette dimension de l'espace public...

Publié le 24 janvier 2018

Marge et centralité

(<https://www.grizette.com/patisseries-galette-des-rois-toulouse/>)

Il y a deux thèmes que je souhaiterais rapidement développer sur ce blog, c'est la question des **classes sociales** et celle de la **centralité**.

Pour l'heure, voyons en quoi la centralité permet de réfléchir sur la marge ou la limite.

À l'occasion de la nouvelle année, je me suis demandé dans quelle boulangerie j'allais trouver la meilleure galette des Rois. Sous son aspect trivial, cette quête allait me mettre sur la piste d'un effet de centralité assez évident.

Une simple recherche sur le puissant moteur à inférences me renvoie à plusieurs sites, dont un magazine féminin qui m'indique où trouver la meilleure galette à Toulouse.

(<https://www.toulousscope.fr/vie-pratique/566-ou-trouver-les-meilleures-galettes-des-rois-de-toulouse/>)

Un site d'ailleurs affiché en premier référencement, c'est-à-dire en lien commercial. Le magazine *Grisette* propose donc une liste de cinq adresses toulousaines, toutes circonscrites au centre-ville. Qui plus est, ces boulangeries-pâtisseries se situent toutes dans les quartiers bourgeois et petits-bourgeois du centre-ville. Un effet de centralité, c'est-à-dire de convergence vers le centre (et si l'on regarde par rapport au statut social tel que la société le définit, vers le haut qui édicte une règle selon laquelle le meilleur est ce qui est le plus proche (de quoi ?) du pouvoir, des classes dominantes, des élites, du haut ? Le centre a toujours un pouvoir attracteur, et si l'idée qu'une enseigne placée dans tel ou tel « beau » quartier c'est forcément mieux, renvoie à des prénotions qu'il faut savoir dépasser. Par extension, ce sont aussi les rues adjacentes qui profitent de ce capital symbolique.

Un deuxième site, « Je veux tout goûter », nous donnera la même liste des cinq boulangeries-pâtisseries préparant les « meilleures galettes ». Les critères énoncés sont tous très subjectifs comme peuvent l'être les critères en matière culinaire. Qualité du feuilletage, aspect, goût... A-t-on comparé d'autres galettes d'autres boulangeries-pâtisseries ? Nous n'en savons rien.

Un troisième site nous renvoie sur les mêmes établissements, hormis une exception, sortie du cadre de la centralité. Il s'agit là d'un simple référencement basé sur quoi ? Il y a trop de concordances pour un produit aussi difficile à classer. Peut-être que l'article de *La Dépêche* du 9 janvier 2016 conduira les lecteurs sur une piste. Les résultats de l'enquête annoncée aboutissent à la fameuse liste des cinq boulangeries-pâtisseries. En remontant le temps à travers les sites, nous arrivons peut-être là à la source de cette information.

Lucie Paimblanc, la journaliste en question, fait un reportage sur ce thème et dresse la liste des cinq boulangeries-pâtisseries dont il était question plus haut. Un « reportage » dites-vous, mais cette journaliste n'est pas inconnue, puisqu'elle anime son blog « *Je veux tout goûter* ». Ainsi, une même source peut se diluer à travers l'Internet et contribuer à fabriquer une information qui sera rapportée de sites de sites et qui relève davantage d'enjeux stratégiques que d'une objectivité scientifique. Dame ! Internet n'est pas une source scientifique. N'est-ce pas encore cette même journaliste qui, l'année dernière, était à l'honneur dans un article du magazine *Grisette* ? S'agit-il d'un échange de bons procédés, d'un renvoi d'ascenseur ? Un travail sur le réseau social pourrait nous en dire plus... Voilà un peu l'idée de la démarche.

Pour aller plus loin, j'utilise le site « Société.com » qui référence l'ensemble des entreprises et des sociétés civiles immobilières (SCI) en France. Par croisement

d'informations et avec un peu de patience, on arrive à faire des connexions entre les noms de famille, leur lieu d'habitation et leurs différentes activités. Savoir si la personne possède plusieurs activités connexes, ou bien, plus simplement des biens immobiliers. Et tout cela pour montrer que l'effet de centralité répond parfois à des besoins économiques ou à une stratégie.

Parce qu'à bien réfléchir, peut-on penser juste un instant que le centre-ville serait le centre de production des meilleures galettes ? Il existe des artisans sérieux dans leur démarche qui produisent d'excellentes galettes en périphérie toulousaine. Mais c'est plutôt le bouche-à-oreille qui permet d'en découvrir l'existence.

Nous sommes, me semble-t-il, au centre de l'enquête que Nicolas Jounin a réalisé avec ses étudiants de Paris 8 et qu'il livre dans *Voyage de classes* (éditions La Découverte, 2014). Ou bien encore dans ce que Pierre Bourdieu appelle un rite d'institution et dont la fonction est de consacrer. « En marquant solennellement le passage d'une ligne qui instaure une division fondamentale de l'ordre social, le rite attire l'attention de l'observateur vers le passage (d'où l'expression rite de passage), alors que l'important est la ligne. » (« Les rites de passage comme acte d'institution », *ARSS*, 43, 1982, pp. 58-63)

Ici, évidemment ce n'est pas la galette qui compte, mais l'implantation géographique des établissements.

Publié le 26 janvier 2018

Bref retour sur la dernière séance

(Daniel et la participation des habitants, photo NJ)

Ce mercredi 24 janvier, nous avons commencé par les soutenances des mémoires.

Audrey nous est revenue, après une interruption, en pleine forme pour nous présenter son mémoire sur Varna (2016). Dans son mémoire sur la ville en évolution, Audrey a travaillé sur un quartier de Varna (au nord-est) et aux questions liées à l'appropriation des espaces urbains. Je n'étais ni lecteur ni relecteur, mais sa présentation était convaincante.

Tous les étudiants ne réussissent pas toujours du premier coup leur mémoire. Audrey finalise le sien après trois ans. C'est un travail qui nécessite une mise à distance, une prise de recul, et un engagement certain. C'est une étape personnelle. Parfois, l'étudiant n'atteint pas les objectifs de la réussite. C'est difficile pour tout le monde de devoir refuser un mémoire, mais avant tout et surtout pour l'étudiant.

Venue du Brésil, Candida va y repartir. Elle nous a présenté les résultats de son semestre qui a consisté à arpenter le quartier des Sept deniers. Elle nous a montré que ce quartier tient sa richesse de son enclavement. C'est un travail assez sensible

et fin qui lui a permis de comprendre une caractéristique que l'on pourrait peut-être retrouver ailleurs.

Le truc de Laury c'est le banc, qu'elle scrute de tous côtés. Avec l'histoire, nous sommes descendus bien avant J.C. pour revenir à nos jours. Une exploration s'impose dans les rues de la ville à la recherche du banc. Cet objet absent des espaces urbains qu'il faut fluidifier devient un objet de recherche complexe et politiquement incorrect.

Toute la journée s'est déroulée de manière assez dense, et chaque étudiant et étudiante ont brillamment marqué l'étape de la fin du premier semestre. Bravo à Juliette, Yvanna, Daniel, Romane, Vincent et Ginette pour cette journée et leur participation au repas partagé. Une pensée pour Carl et Rosemarie en convalescence, Benjamin sous la neige de Val d'Isère, Guillaume dans une des dimensions de l'espace (que l'on espère revoir la semaine prochaine), et enfin Fanny et Gaëlle que nous sommes heureux de retrouver.

Publié le 1er février 2018

Politique de la table rase

(Quartier d'Empalot, décembre 2017. L'architecture écrasante, photo NJ)

Lorsque la politique de la table rase sévit dans la ville rose, c'est davantage du côté des quartiers pauvres que du centre-ville. Ici, l'exemple d'Empalot qui voit se dessiner un nouvel urbanisme afin d'endiguer la délinquance et de redonner une image plus « positive » du quartier. Dans ce nouveau bâtiment, les garde-corps sont dorés. Nous sommes en présence d'un phénomène de gentrification classique dont l'heure de vérité sera sa confrontation avec la carte scolaire.

Nous avons consacré la journée d'hier au retour du terrain. Mais tout d'abord, nous avons pu finaliser notre premier semestre avec une présentation du travail en cours de Benjamin, puis de Rosemarie.

Nous avons également accueilli Mathilde qui nous vient tout droit des Pays-Bas après un semestre en Erasmus, et l'après-midi deux autres étudiantes ont souhaité se rapprocher du séminaire Voir la Ville. Mathilde s'intéresse au vélo en ville et elle souhaite réaliser une enquête comparative sur les villes de Eindhoven et Toulouse. Cette idée nous met en joie, car l'idée même d'une comparaison entre deux villes aussi opposées (deux cultures aussi opposées) promet d'être amusante.

(L'équipe au travail (montage), décembre 2017, photo NJ)

En fin d'après-midi, j'ai croisé Candida qui faisait visiter la ville à ses parents. La petite famille brésilienne comptait se rendre à Paris aujourd'hui, pour repartir au Brésil dans la foulée. Nous conserverons de son passage à Toulouse un excellent souvenir.

Enfin, nous devons préparer la venue de Patrick Gaboriau la semaine prochaine. Un repas partagé sera organisé à cette occasion pour rendre la journée plus conviviale et transformer cette journée « séminaire ouvert » en un événement culturel, scientifique et festif.

Publié le 5 février 2018

Dégager une problématique

(Résidence cité Niel, groupe SNI, janvier 2018, photo NJ)

Tous les étudiants ont un sujet qu'ils développent depuis septembre. Recherches bibliographiques, documentaires, tours de table, conseils, doutes ; tout se met en place tranquillement dans les têtes. En fait de tranquillement, il faudrait mieux parler d'orage, car les mini-brainstormings sont là, prêts à tout dévaster et à tout remettre en cause à la moindre contrariété, à la moindre nouvelle lecture. Dans cet atelier, nous recherchons la controverse. Nous ne souhaitons pas conforter les idées reçues ou appuyer une ligne de communication politiquement correcte. Les nouvelles idées viennent du travail de remise en cause et de la critique constructive.

Toutes les questions que chacun se pose à propos de son sujet vont converger vers une grande question. Et la réponse à LA grande question n'est pas 42, mais une hypothèse qu'il va falloir argumenter.

Toulouse est-elle une ville *smart* ? Val-d'Isère aurait-elle pu se développer davantage ? À quoi servent finalement les bancs publics ? Peut-on être d'un quartier même s'il n'existe pas ? Qui sont les habitants qui participent vraiment à leur habitat ? L'accélération du temps nous en fait-elle gagner ? Où est la ville dans la ville ? Voilà quelques questions jetées en pâture. Je pense qu'on n'en sera pas si loin. Pour nous aider à analyser ces corpus, voilà un guide bien pratique.

Ce guide est un très bon outil de travail.

« Vers une problématique » est le titre de la partie consacrée à l'analyse des matériaux de l'ouvrage de Stéphane Beaud & Florence Weber. Dans la démarche ethnologique, que nous adoptons dans ce séminaire, la problématique se dégage à partir du moment où nous avons suffisamment de matériaux pour répondre à quelques pistes d'analyse.

« Vous avez maintenant en main des séries d'observations, des commentaires d'entretiens, sans oublier la contextualisation par l'enquête (son déroulement, l'évolution des relations d'enquête). Ces différents matériaux se répondent entre eux : il faut d'abord comparer vos matériaux d'enquête, puis tenter de dégager, à partir de leur reclassement, une problématique. » p. 274

Stéphane Beaud & Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, (1997), La Découverte, 2010

Publié le 6 février 2018

Patrick Gaboriau arrive à Toulouse

Une partie de la Smart City : l'affiche en temps réel « Ton village est mal connecté ! » lance-t-il avec humour de son siège qu'il n'a pas quitté depuis ce matin. Au lieu d'arriver à 13h11, le TGV inOui débarque à Toulouse avec 3h30 de retard. Effectivement c'est inouï.

Que nous réserve la journée de demain ?

Publié le 8 février 2018

Intervention de Patrick Gaboriau, ethnologue

(Patrick Gaboriau, 7 février 2018, photo NJ)

Une organisation particulièrement efficace hier, grâce aux étudiants matinaux qui ont arrangé les tables en carré de manière à pouvoir accueillir une quinzaine de personnes.

Durant une bonne heure, Patrick Gaboriau a retracé son parcours d'Oxford à Moscou, puis à Los Angeles en passant par Paris, lieu de son premier terrain sur les clochards. Beaucoup de questions ont été abordées, notamment sur la démarche et l'approche des populations sans logis. L'ethnologie serait une valeur sûre en sciences sociales, car elle rapporte des faits plus ou moins objectifs, une certaine vérité dans le grand éventail des sciences sociales aujourd'hui.

L'accent a aussi été mis sur les « filtres de l'époque » qui nous obligent à regarder les choses de notre ici et maintenant sociologique et culturel. On ne voit pas les mêmes faits sociaux de la même manière selon les époques. Nos filtres sont également culturels et sociaux, et changent avec le temps. C'est ce que Patrick appelle des « changements d'univers mentaux à l'échelle d'une vie ».

Il a également abordé la question de la relation d'échange dans l'enquête de terrain, de l'importance de la tenue du journal de bord, et du changement fréquent de l'avis des gens. Son travail auprès des populations dominées lui a donné l'occasion de réfléchir à la méthode comparative, et aux difficultés qu'elle engendre. Quoi comparer lorsque l'on suit les populations sans logis à Moscou ou à Los Angeles ? Évidemment pas les pratiques de toxicomanie, mais plutôt les logiques de répression des polices.

Un autre des points a été celui de l'honnêteté face à l'enquête. Beaucoup de chercheurs, même les plus grands, évitent les précisions sur la durée exacte de l'enquête, le nombre d'entretiens, etc., et évoquent plutôt un ensemble qui les places toujours à leur avantage. Ce manque d'honnêteté est pour Patrick Gaboriau un problème d'éthique où la relation d'enquête nécessite de réfléchir sur la présentation de soi devant des informateurs. Lui préconise de rester dans le vrai tout en arrangeant les raisons de sa présence. En disant, « je fais une recherche historique sur le sujet », plutôt que « j'étudie la sociologie des rapports de domination » permet de sauvegarder une certaine marge dans la relation d'échange.

Beaucoup d'exemples ont permis d'illustrer ses propos. Il s'en est suivi un débat autour de questions pertinentes, grâce à une bonne participation des étudiants. Certains, venus d'autres départements (de l'Université) et même une doctorante, ont pu profiter de ces échanges assez généreux. Vers 13h, un repas partagé a permis de poursuivre les discussions en comité plus restreint, et bien sympathique. Un bonus pour les étudiants qui ont réussi l'organisation de cette matinée. Vers 15h15, je raccompagnais Patrick à son hôtel, il devait reprendre un train pour Paris, et rejoindre le Grand Nord enneigé.

Évidemment, ce petit compte rendu n'est qu'une réinterprétation d'une interprétation, comme il le dit lui-même. L'idéal aurait encore été d'être présent. Ce qu'en ont pensé les étudiants est un exercice que je vais m'empresser de faire.

Publié le 9 février 2018

Mise en place du plan et de l'analyse

(Empalot sous la neige, février 2018, photo NJ)

Pour la Saint-Valentin, nous allons travailler sur la mise en place du plan et de l'analyse (cette semaine et la suivante).

Après une collecte fructueuse de matériaux, d'entretiens et d'observations, de notes de lectures critiques, il paraît maintenant possible d'effectuer une analyse de ce corpus pour en tirer des idées nouvelles. C'est cela qui va permettre aux étudiants d'édifier leur mémoire.

« Vous voici devant la phase la plus angoissante pour la plupart d'entre vous. Vous avez accumulé entretiens et observations, passé du temps avec des enquêtés, vécu la découverte d'un monde et des relations personnelles toujours intenses. Que faire de ses matériaux ? » (Beaud & Weber, 1998, p. 235)

Publié le 13 février 2018

Le point de vue de Laury

(Square Charles de Gaulle avant la réhabilitation. Mise en avant de la notion de proxémie, mars 2011, photo NJ)

Comme tout un chacun, Laury a un point de vue sur la conférence de Patrick Gaboriau. Merci à elle pour nous en livrer un résumé.

La séance avec la présence de Patrick Gaboriau a été pour ma part enrichissante sur de nombreux points, mais surtout sur la manière d'aborder un site de recherche et ces usagers.

Lorsque Patrick Gaboriau nous raconte une partie de ces travaux et de son vécu, on comprend que son discours est structuré et qu'il place chacune de ces histoires dans son contexte, comme le pays où ça se situe, l'époque à laquelle ça s'est passé, mais aussi un contexte historique et politique, permettant ainsi de comprendre tous les rouages de l'histoire.

Il nous explique que lors d'une enquête il est plus simple de prendre position sur un sujet lorsque l'endroit se trouve loin de chez soi (pour sa part cela fut à Moscou ou encore à Los Angeles). Cela peut être aussi moins dangereux pour préserver sa vie privée. En prenant position sur un sujet donné, il explique qu'il est nécessaire d'avoir une connaissance de soi, que tout n'est pas soit blanc soit noir et que, selon le pays (exemple avec le communisme en Russie) il faut savoir se placer sans entacher son enquête, pour ne pas trop prendre parti, mais plutôt relater le constat que l'on peut faire.

(Un peu de bois et d'acier, Christophe Chabouté, Vents d'Ouest, 2012)

Lors d'une enquête, savoir se placer face au lieu et aux personnes étudiées est important. Selon lui, il faut prendre un peu de distance, ne pas trop s'impliquer, mais toutefois se présenter de façon cohérente à son interlocuteur. Comme par exemple éviter de dire : « je suis étudiante en architecture et je fais des recherches sur les bancs publics... ». Sans le vouloir en s'introduisant de cette façon l'interlocuteur peut très rapidement orienter ses propos dans la conversation. Or ce n'est pas l'intention recherchée. Il est donc préférable de dire : « j'écris sur les bancs publics, pourriez-vous me donner votre avis... ». Cela donne plus d'attrait à notre enquête.

En conclusion Patrick Gaboriau m'a apporté plein de petites notions qui jusqu'alors m'avaient paru un peu sommaires, mais qui peuvent complètement changer la tournure d'une enquête.

Publié le 16 février 2018

Problématique et hypothèses

(Mesurer le niveau de l'eau permet de prévoir les débordements. Vue du pont de balage de Tounis, janvier 2018, photo NJ)

Je reviens sur cette notion, car beaucoup d'étudiants et non des moindres confondent hypothèses et problématique. Et cela malgré les multiples remarques faites depuis septembre. L'information n'est donc pas arrivée au bon moment. Et c'est pour cela qu'il faut revoir ces notions aujourd'hui.

À la question : Qu'elles sont vos hypothèses ? Certains donnent pour réponse un ensemble de questions qu'ils se posent. Là ce sont **les hypothèses**. Pour bien comprendre le rapport entre hypothèse et problématique, il faut saisir les hypothèses sous la forme d'hypothèses. Prenons un exemple inventé : « **Je fais l'hypothèse que** les voyageurs en train s'ennuient » revient à poser une question au sujet de laquelle il va falloir apporter des réponses. La problématique sera la question de l'ennui dans les voyages en train.

Au cours de l'enquête de terrain, j'ai remarqué que sur 40 personnes dans une voiture, 12 somnolaient entre Bordeaux et Paris. Un calcul proportionnel permet de dire que sur ce voyage, 30% des voyageurs ont « dormi » ou se sont assoupis. Mon hypothèse n'est que partiellement validée, puisque seul un tiers des passagers ont dormi, et non l'ensemble. Cependant, je peux maintenant affirmer qu'un tiers des passagers ont dormi. J'ai aussi remarqué que durant le trajet, un certain pourcentage jouent sur leur téléphone ou leur tablette, que d'autres lisent un roman ou un magazine, et d'autres encore écrivent sur leur ordinateur portable. Tous les objets techniques sont branchés sur les prises disposées au niveau des sièges... Cela nous permet de dégager une problématique de la parade à l'ennui.

Bien sûr dans la réalité des terrains, les hypothèses sont souvent plus complexes, parce qu'elles dépendent de plusieurs facteurs qu'il faut identifier et valider.

Par exemple, se demander si Toulouse est une « ville intelligente » renvoie à un grand nombre de facteurs, qui ont tous plusieurs indicateurs d'évaluation, comme le nombre de bornes Wi-Fi, la couverture Wi-Fi, la qualité du réseau, etc. Mais ces indicateurs peuvent facilement être mesurés et quantifiés. Les hypothèses dont il a été question pour le moment sont donc « validables » statistiquement. Il suffit de compter et de faire des moyennes. Une représentation graphique peut y être associée.

D'autres hypothèses sont plus complexes encore, et nécessitent un travail de fond. Notamment celles qui concernent les croyances, ou des systèmes de valeurs. Comment mesurer l'amour porté à ses enfants ?

Pour cela, la preuve exigée et exposée dans le mémoire sera parfois discutable. Mais c'est le croisement des arguments, plus ou moins convaincants qui permettra de valider ou non les hypothèses, et par là même, de cerner la problématique.

Publié le 21 février 2018

Quel plan ?

Il existe toute sorte de plans, du plus simple au plus compliqué, du plus orthodoxe au plus iconoclaste. Le séminaire est à la fois un lieu de découverte, d'expérience et d'ouverture. L'apprentissage des règles de la recherche passe par celui des plans les plus académiques, mais rien n'empêche ensuite de se distinguer...

Le plus courant dans le monde académique est le plan **IMRAD**. Cet acronyme désigne la structure selon un découpage : Introduction; Matériels et Méthodes; Résultats; Et (And); Discussion.

En téléchargeant le document lié à l'acronyme, chacun pourra découvrir et approfondir cette notion qui reste commune à la plupart des types de plan. Il convient bien aux travaux des « sciences dures », mais s'applique également aux « sciences molles ». J'en ai fait l'expérience dans un **rapport sur la jeunesse**. En effet, le plan utilisé est Imrad. Le rapport est divisé en 9 chapitres, dont un chapitre pour les années, et la conclusion placée en 8.

L'introduction comporte une partie sur la problématique, où le dégagement de la question de départ, et une partie sur les méthodes utilisées. Ensuite, les matériaux sont répartis sur les chapitres 2 et 3, et les méthodes sur le chapitre suivant. Les résultats s'échelonnent sur les chapitres 5 et 6. La discussion intervient au chapitre 7. Voilà comment à partir d'une structure classique il est possible d'aménager son plan en fonction des besoins de son travail de recherche.

Retenez bien qu'il faut commencer par une introduction dans laquelle il faudra aborder le sujet (de quoi on va parler), la question (ce que l'on va en dire) et les méthodes (comment on va s'y prendre).

Le développement suivra la logique du sujet : présentation des lieux, d'un point de vue géographique et historique (pouvoir situer le lieu), présentation des méthodes d'enquête de manière développées (quantitatif, qualitatif, questionnaire, grille, etc.), le contenu de l'enquête (les éléments issus de l'enquête qu'on appelle les matériaux), et présentation des résultats (l'analyse).

La conclusion va conclure, et généralement, on conclut aussi sur les méthodes, sur les hypothèses et sur ce qu'on aurait aimé pouvoir faire si on en avait eu le temps. Faut-il préciser qu'il ne faut rédiger l'introduction qu'après avoir écrit la conclusion ?

Chacun pourra se faire une idée en suivant son cheminement, mais aussi en allant voir d'autres mémoires de Master, qu'ils portent sur son sujet ou non d'ailleurs. Enfin, comme notre école est dotée d'une histoire, il est important d'aller voir le **guide proposé par Patrick Perez** où chacun trouvera des conseils avisés, notamment sur la mise en forme. *Petit guide d'introduction aux techniques de recherche et publication*, ENSA Toulouse, 2000

Publié le 22 février 2018

Compter pour prouver

(Source : <https://twitter.com/copenhagenize>)

La preuve de l'utilité de tel ou tel mode de circulation est souvent un argument en faveur du déplacement cycliste en ville. Ici, à Copenhague, les mouvements pro-cycles sont de fervents défenseurs de la bicyclette. Il faut dire que les aménagements urbains et une certaine culture (*éthos*) rendent cette perspective possible. Le comptage vaut pour preuve, et nous nous rendons compte qu'à superficie égale, les cyclistes utilisent moins d'espace (après le bus). La voiture est ici pointée du doigt.

Ce type d'images est assez parlant et bien pensé.

L'anthropologue Manuel Delgado traduit en français

Dans cette conquête de la rue, la lutte mi-voilée des moyens de transport n'est-elle pas à rapprocher plus généralement d'un déplacement de la lutte pour l'espace public (ou de l'espace des rues comme espace public), ou bien de l'espace public comme idéologie, comme le prétend Manuel Delgado dans son livre paru l'année dernière.

Alors que le piéton n'a pas sa place sur la surface goudronnée de la route, le cycliste, lui, s'aventure aussi bien sur les différents bitumes et des dallages des routes et des trottoirs, des places et des parcs. Il va partout. Il empiète sur l'espace du piéton comme sur celui de la voiture, sur les couloirs de bus ou des taxis. Pourtant les conflits sont rares puisque la légitimité n'est pas acquise. Le « mode doux » doit négocier sa place et entretenir des rapports de domination pour préserver ou conquérir son espace. Il n'est donc pas surprenant que la bicyclette trouve un engouement auprès des classes dominantes. Ceux-là mêmes qui prennent possession des trottoirs, des rues et des espaces publics en général. C'est par la classe dominante que le vélo gagnera son droit à l'espace.

« La notion d'espace public, en tant que matérialisation concrète de l'illusion citoyenne, fonctionnerait comme un mécanisme dont la classe dominante use pour dissimuler les contradictions sur lesquelles elle repose, et en même temps pour obtenir l'approbation de la classe dominée en se prévalant d'un instrument – le système politique – capable de convaincre les dominés de sa neutralité » écrit Delgado (p. 34). La lutte pour la conquête de l'espace cyclable est engagée.

Dans ce rapport de domination, il est en effet curieux de constater que les livreurs à vélo, qui appartiennent de fait à la classe dominée – des serviteurs de la classe dominante – n'empruntent que rarement les trottoirs et les espaces dédiés aux piétons, préférant les rues et les couloirs cyclables.

Publié le 1er mars 2018

Journée partagée

Une **journée partagée** dédiée au travail en commun. Une journée collective où chacun s'intéresse au travail des autres. Pour ce faire, la matinée sera consacrée à la préparation des « exposés » de l'après-midi. Les étudiants mettront de l'ordre dans leurs notes, leur documentation et leurs sources. L'idée principale est de proposer en quinze-vingt minutes un exposé sur leur sujet, une sorte d'état des lieux à un moment crucial puisque nous arrivons bientôt à l'étape de la rédaction du mémoire.

L'après-midi, les étudiants seront réunis par petit groupe de trois ou quatre, en fonction de la thématique ou du sujet (liste pré-établie). Un enseignant accompagnera les groupes, et à tour de rôle, chaque étudiant fera sa présentation orale en s'accompagnant d'une carte mentale ou d'images réfléchies. Les documents qui accompagnent ces présentations auront été imprimés le matin, car nous ne disposons pas de quatre vidéoprojecteurs. Il faut savoir s'adapter et limiter leur nombre.

Le rôle de l'enseignant sera de contrôler la bonne marche du dispositif, et de maintenir le niveau du débat. Mais pour l'essentiel, ce sont les étudiants entre eux qui poseront leur regard sur le travail de leurs pairs. Attention ! Il ne s'agit pas d'évaluer, mais de discuter la démarche, les enjeux, les méthodes et les résultats avec un esprit constructif et positif.

En fin de journée, une synthèse sera dressée collectivement pour mesurer la progression du séminaire. La journée aura-t-elle été bien remplie ?

Rogers Carl. R., *Le développement de la personne*, Paris, Dunod, 1968

Paru en 1968, puis réédité en 1988, cet ouvrage fait partie des ouvrages qui ont changé ma vision du monde et de mon rapport aux autres. L'ouvrage et aussi la personne. Carl R. Rogers propose d'inscrire son rapport aux autres en ayant soin, au préalable, de bien se connaître soi-même. « Dans mes relations avec autrui, écrit-il, j'ai appris qu'il ne sert à rien à long terme d'agir comme si je n'étais pas ce que je suis » (p. 15). Ou encore cette phrase : « J'attache une valeur énorme au fait de pouvoir me permettre de comprendre une autre personne » (p. 17). Tout cela parce que la personne s'inscrit dans un processus en perpétuel devenir. Nous ne sommes pas ce que nous avons été et nous ne serons pas non plus les mêmes demain.

Carl Rogers a été longtemps mis sur la touche parce que son côté iconoclaste le plaçait en mauvaise posture face aux spécialistes des apprentissages. Ainsi, dans sa réflexion sur la pédagogie, il écrit : « J'en suis arrivé à croire que les seules connaissances qui puissent influencer le comportement d'un individu sont celles qu'il découvre lui-même et qu'il s'approprie » (p. 198). C'est une posture

dérangeante, car dans sa conclusion, il affirme que « les résultats de l'enseignement sont ou insignifiants ou nuisibles » (*ibid.*).

Sa méthode repose sur une connaissance de soi et une liberté pédagogique, contrôlée certes, mais nécessaire. « Donnez le degré de liberté que vous êtes capable de donner » (p. 114), revient à poser ses propres limites. Enfin, son approche du développement de la personne est soumis à cette question essentielle : « Est-ce que notre système d'enseignement nous prépare à vivre comme des êtres responsables, capables de communiquer avec autrui, dans un monde où augmentent les tensions internationales en même temps qu'un nationalisme absurde ? (p. 23). Il écrit cela en 1969 !

Publié le 6 mars 2018

Pédale douce sur la ville

(*Hong Kong, Gobe Bike, 2017*)

La guerre des territoires et la conquête de l'espace urbain en jeu.

Que se joue-t-il en ce moment lorsqu'une compagnie « start-up » chinoise vient implanter sa « flotte » de bicyclettes sur le territoire français ? L'article de Wikipédia parle de « destruction massive » à propos de la dégradation d'une partie des cycles. Mais ce ne sont pas les seuls. Arrivée en octobre 2017 en France, l'entreprise Gobe Bike déploie son principe novateur dans quatre grandes villes, dont Lille, Paris, Lyon et Reims, respectivement en octobre puis en février 2018.

Le principe du « free-floating » repose sur la possibilité de récupérer un vélo via une application qui répertorie chacun d'eux et le positionne dans l'espace urbain. Car la bicyclette peut se trouver n'importe où dans l'espace urbain. Le système d'attache reste fixé sur la bicyclette qui la rend non solidaire d'un point fixe. Le vélo est dit « flottant ». D'autre part, il n'est pas prévu d'attacher le vélo à un point fixe comme il est d'usage en France.

Rapidement, la presse s'empare de cet événement pour distinguer deux catégories de cycles en location, celle des vélos fixés comme Vélib à Paris, et celle des vélos « flottants », qui sont tous proposés par un pays d'Asie. Encore appelée vélos « papillons » par opposition aux vélos « moutons » stationnés aux bornes fixes, cette « offensive » est souvent qualifiée à partir de termes pris dans le registre du vocabulaire de la guerre.

Très rapidement, ces vélos sont victimes de dégradations. Lorsqu'ils sont abandonnés sur les trottoirs, à même le sol, personne ne les relève. Certains sont jetés dans la Seine, et d'autres sont « privatisés » selon les termes employés par l'entreprise. Aux côtés des vélos à stationnement fixe, nous trouvons des vélos en « free-floating » dont la location est encore assurée par Ofo et Mobike sur Paris.

Ces deux géants chinois disposent de plus de 10 millions de vélos à travers le monde.

Posons-nous la question de savoir que reproche-t-on à ces vélos ?

Techniquement, ces vélos ne sont munis que d'une seule vitesse, ils sont moins chers à fabriquer que les vélos Vélib et ont des pneus pleins, évitant la crevaison. Qualifiés de bas de gamme, et aussi moins lourd qu'un Vélib qui pèse 22 kg, nous ne savons pas combien pèse un vélo vert. Les vélos Mobike sont de meilleure facture, équipés de freins à disque, et d'un design moderne. Par contre, l'offre commerciale est réellement une nouveauté. Il se profile en effet la question d'un abonnement national qui permettrait de pouvoir profiter du service sur tout le territoire. Voilà, à mon sens, l'invention qu'il faut combattre puisque depuis 2005, date de l'implantation des premiers services de stations vélos, rien n'a été fait pour permettre cette qualité de service. De plus, une levée de fonds de 9 millions de dollars rend crédible cette initiative (*Business Insider*, 5 octobre 2017). Gobeek Bike s'est donc lancée dans la course.

(Page d'accueil d'Ofo/fr, 2018)

Qui est responsable de la dégradation de ces vélos ?

Le profil des voleurs ou des emprunteurs ne semble pas spécifique à ces types de bicyclettes. Au rang des incivilités, le vandalisme cycliste sévit depuis l'installation des parcs de vélos en libre-service depuis leur installation. C'est d'ailleurs pour JCDecaux une somme importante dépensée chaque année, qui touche plus de 4% de son parc, soit grosso modo un millier de vols par an. L'entretien du parc est assuré par 290 salariés, dont une centaine de mécaniciens. Cela permet d'imaginer l'importance de la maintenance : crevaisons, dégradations, etc. Certains vélos sont même retrouvés dans le canal Saint-Martin, à l'occasion de la vidange (*Le Parisien*, 3 mars 2018) . Ainsi, en 2009, un article nous apprend que près de 16.000 vélos, soit la flotte entière, ont été vandalisés après les deux premières années de service. 8.000 vélos auraient été volés (*Le Parisien*, 7 janvier 2013) . On nous dit encore que la plupart des actes de vandalisme sont commis par des adolescents, le tout engendrant un coût dépassant les 15 M€. En novembre 2008, un article tiré du Parisien indiquait que les salariés de l'entreprise Cyclocity touchaient entre 900 et 1000 euros par mois, alors que la flotte dépassait les 20.000 bicyclettes et que les abonnés se chiffraient en centaines de milliers (200.000) (*Le Parisien*, 15 novembre 2008) . Voilà pour les chiffres. De son côté, Gobeek Bike propose dès novembre 400 vélos à Reims, d'où il ne restera deux mois plus tard que 20 en état de rouler (*Le Parisien*, 3 mars 2018). Petite flotte peu impressionnante pour les grandes entreprises, qui fera se retirer la start-up avant la fin de l'hiver.

Qui profite de ces dégradations ?

L'annonce le 5 octobre 2017 de l'arrivée de la start-up de Hong Kong, pilotée par un Français (Raphaël Cohen), fit vibrer les deux principales entreprises de marketing publicitaire et de transport que sont Clear Channel et Jean Claude Decaux (*Business Insider*, 5 octobre 2017). L'offensive annoncée est de supplanter

le marché des vélos stationnaires. Ici, le « free floating » permet de laisser le vélo emprunté n'importe où, et c'est d'ailleurs là le problème tout comme l'avantage. Directement, les propriétaires des stations fixes profitent de ces dégradations, même si de leur côté, le coût de l'entretien annuel reste également élevé. Dans un autre registre, les vendeurs de cycles peuvent se frotter les mains, car tout nouveau vélo représente la perte d'une vente. Cela ne signifie pas pour autant que les détériorations sont commanditées, préparées ou organisées. Ce genre d'accusation sans preuve équivaut à une diffamation. Loin de nous cette idée. Cependant, mettre en rapport le grand nombre de préjudices et l'inefficacité d'une surveillance ou d'une politique d'action en faveur de ces incivilités relève du jeu politique des espaces urbains. Remarque-t-on un laisser aller en matière de sécurité des biens dans l'espace urbain ? Mais peut-être faut-il se demander ce que représente un vélo sans propriétaire ?

(Sur le site de *Mobike/fr*, 2018)

À qui appartient l'espace urbain ?

Cela pose aussi la question de savoir à qui appartient l'espace urbain, plus communément appelé espace public lorsqu'il s'agit des portions partagées du territoire. Ainsi, lorsque la ville de Paris annonce la mise en place d'une réflexion sur une taxe de stationnement, on s'aperçoit vite que l'espace dit public appartient à la ville. Sans être mathématicien, un rapide calcul d'aire nous fait comprendre qu'une saturation est envisageable à court terme si la croissance du nombre de vélos augmente sur le modèle des Pays-Bas. À Copenhague, l'effort des politiques en matière de circulation à bicyclette place cette ville au premier rang des villes cyclables (<http://www.cycling-embassy.dk/>). Avec 26% des utilisateurs réguliers, la gestion des espaces urbains de stationnement reste un problème de première importance. Que faire du vélo lorsqu'il ne roule pas ? Ce n'est pas le très faible pourcentage des vélos pliants qui réglera le problème et l'arrivée sur le marché et donc dans l'espace urbain, des vélos à assistance motorisée devraient voir fleurir le parc des garde-corps dans la ville. Dès novembre, la Ville de Paris annonçait l'idée de demander une redevance aux opérateurs dans le cadre de l'utilisation de l'espace public. Ce dernier appartient à la ville qui l'entretient et le gère. L'idée d'une taxe n'est pas nouvelle puisqu'elle s'est généralisée pour le stationnement des véhicules motorisés depuis les années 1990 un peu partout en France. Son origine date du décret du 21 août 1928 qui pose la question de la légitimité du stationnement dans l'espace public (Sylvie Mathon. *Le stationnement résidentiel sur l'espace public: état des lieux, problèmes et perspectives: une application à l'agglomération lilloise. Géographie*. Université Paris-Est, 2008. Français. <NNT: 2008PEST3012>. <tel-00576142v2>). Une question qui s'est posée tardivement pour la voiture, se pose aujourd'hui pour la bicyclette. Et ce n'est qu'à l'occasion des déconvenues d'une start-up que l'on s'en rend compte. Cela pose aussi la question de la responsabilité des usagers et de leur sens civique. Peut-on laisser le vélo n'importe où ? Doit-on laisser un vélo en mauvaise posture ou bien rétablir l'équilibre ?

Sans une politique efficace contre les incivilités, les vélos en libre stationnement vont devoir relever un sacré défi. Un modèle économique, un modèle écologique, Mobike/fr, 2018

En quoi ces dégradations concernent-elles ceux qui dégradent ?

Au rang des « dégradeurs », la presse reste assez floue pour ne citer que des adolescents. Un article parle même de jeunes adultes, à propos du vol d'un Vélib (*Le Parisien*, 1^{er} novembre 2017). Un autre article parle d'un Vélib découvert en Roumanie (*Le Parisien*, 18 juin 2008). Cependant, le Vélib se transforme au pluriel et devient un phénomène de bande organisée, ce qui n'est pas prouvé. L'article nous informe également qu'après une année d'exercice, près d'un millier de Vélib ont déjà été volés. Ce phénomène n'est donc ni transitoire ni exceptionnel. Les vols de vélos ont toujours eu lieu, dès la fin du XIXe siècle d'ailleurs. Mais s'en prendre massivement à un nouveau venu devrait questionner davantage. S'agit-il d'un phénomène de rejet dont les médiateurs seraient des adolescents, c'est-à-dire les agents sociaux dépourvus d'une responsabilité personnelle, mais agissant pour le compte de la société ? Laisser faire c'est cautionner. L'absence d'une politique répressive ou pédagogique à l'égard des voleurs soulève la possibilité d'un laisser-faire qui agit certainement de manière inconsciente. L'invasion chinoise n'est-elle pas au centre des peurs véhiculées par la presse ?

Du point de vue de la recherche, il manque encore beaucoup d'informations, et certains points sont rendus obscurs (nombre réel de vols, poids du vélo notamment) intentionnellement. C'est ce que Normand Baillargeon appelle la « suppression de données pertinentes » et qui montre que nous sommes bien ici au centre d'enjeux importants.

Publié le 7 mars 2018

Conférence de Lucas Kanyo et Anaëlle Mahéo

Tous deux sont doctorants au LRA EA 7413. Le Laboratoire de Recherche en Architecture de l'ENSA de Toulouse a été reconnu comme équipe d'accueil (EA) par le ministère de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche (2016-2020).

Lucas parlera de son expérience à Brasilia, sa ville natale. Anaëlle, quant à elle, abordera la question des zones délaissées à Berlin, et leur récupération par des collectifs d'habitants. (Atelier H si non squatté.) L'après-midi sera réservé au suivi des étudiants, à la demande.

Publié le 12 mars 2018

Les limites de la perception et la mémoire défaillante

(Occupation de l'espace urbain devant la place du Capitole, Toulouse, juin 2009, photo NJ)

Nous sommes tous munis d'une mémoire défaillante, et l'aide des moteurs de recherche n'est parfois pas si précieuse que cela. Qui se souvient de cette occupation de l'espace urbain en 2009 ? Le mouvement DAL (Droit Au Logement), soutenu entre autres par Albert Jacquard et l'abbé Pierre, installe une quarantaine de tentes devant le Capitole, place symbolique de Toulouse.

Dans un article portant sur l'histoire de la tente, France Poulain relate l'expérience de DAL au moment de la campagne de sensibilisation pour un logement digne du canal Saint-Martin à Paris. Elle remarque que la célèbre marque des tentes « deux secondes » ne souhaite pas être associée au mouvement. « Les barrières entre loisir et précarité sont respectées. Ainsi, si au premier jour de reportage, les journalistes ont indiqué que les tentes utilisées par les SDF du Canal Saint-Martin étaient des Décathlon; la marque n'a pas tardé pour leur indiquer qu'elles ne souhaitent plus être citées. De la même manière, aucun lien n'est fait entre les « chalets » utilisés pour reloger les SDF et les mobile homes vendus pour les vacanciers de l'été » (*Anthropologie des abris de loisirs*, ss la dir. Gilles Raveneau & Olivier Sirost, PUPPO, 2011, p. 266).

Ce qui pose problème c'est l'amalgame possible entre l'habitat de loisir et son utilisation illégale dans l'espace urbain. France Poulain écrit que « le système, en laissant une large place à la tolérance de pratiques alternatives, tient bien actuellement parce que nul ne fait de rapprochement entre ces habitats précaires et leur existence officielle de loisir (*ibidem*, p. 267).

En tapant « DAL Capitole » sur le moteur de recherche, on trouve quand même un grand nombre d'images se référant à cet événement. Cependant que les événements se succèdent, notre mémoire efface ou brouille nos souvenirs. D'où l'indispensable photographie.

Publié le 15 mars 2018

Anaëlle Mahéo & Lucas Kanyo Retour sur la séance du 14 mars

(Anaëlle Mahéo sous l'écoute attentive de Mohammed Zendjebil, photo NJ)

Deux belles interventions ce matin devant un atelier plein. Nous avons eu l'agréable surprise de voir une habitante du quartier venir écouter les interventions. C'est une des douze représentantes du conseil citoyen de quartier. Signe d'ouverture ou réseau informel qui fonctionne ?

Anaëlle Mahéo nous a présenté son parcours de chercheuse doctorante depuis Berlin et Nantes. Les friches soumises à la *vox populi* deviennent des aires de jeu

social et politique. « Adopter la méthode à la problématique » nous dit-elle, en parlant de ces occupations transitoires des friches et nombreux délaissés dans le contexte de la réunification de l'Allemagne.

Un Lucas Kanyo décontracté devant une assistance attentive.

Il était également question de gentrification, lorsque Lucas Kanyo nous a fait profiter de son expérience du dedans avec Brasilia et les grandes mégapoles du Brésil. Son questionnement sur les frontières visibles et invisibles a été passionnant et formateur. Un découpage très clair entre classes sociales. La ville de Lucio Costa qui affiche une certaine modernité en façade cache une réalité plus troublante.

Les étudiants se sont bien retrouvés dans ces approches, tant du point de vue de la démarche et la méthode, avec Anaëlle, que du questionnement et des limites personnelles, avec Lucas, et réciproquement.

Publié le 16 mars 2018

Limites et frontières entre cirque et musique

(Le Lido est une école de cirque à Toulouse, métro Argoulets)

Dans l'idée de développer le séminaire à d'autres formes d'écriture et de langage, je souhaite favoriser les échanges interdisciplinaires. Le cas se présente mercredi prochain, avec une soirée organisée au Lido, espace circassien, en collaboration avec l'association Music'Halle de l'Espace Job.

J'ai déjà parlé de Carla Bley qui a dit que pour elle le jazz était comme de l'architecture en mouvement, fluide, ou liquide si on peut rapprocher cette idée avec les théories de Zygmunt Bauman (1925-1917). Cependant, je tombe hier soir sur une phrase de John Coltrane qui dit que « la musique est un instrument qui peut amener les gens à penser différemment » (Franck Kofsky, *John Coltrane Conversation*, Lenka Lente, 2017, p. 18).

Nous repoussons ici les frontières avec cette double participation musique/cirque, lors de cette soirée gratuite.

Publié le 22 mars 2018

Soirée cirque

(Sous le chapiteau du Lido, hier soir, photo NJ)

Soirée cirque. Comme nous pouvons le voir sur l'image, le chapiteau était bondé pour cette soirée de restitution entre les élèves des associations Music'Halle et du

cirque du Lido. Un échange de compétences, de dispositions, de cultures aussi. C'était génial !

A priori on peut penser que les arts du cirque et la musique actuelle ont beaucoup de points communs, et qu'il est facile d'associer ces deux formes artistiques. Bon, alors quoi faire avec des architectes ? J'étais parti avec cette idée et je me suis dit que le plus important était de mettre ensemble deux « manières-de-voir-le-monde » et d'en tirer quelque chose. On en a discuter avec Mohammed qui était présent, lui.

J'aurais aimé avoir le point de vue des étudiants à ce sujet, mais comme ils n'étaient pas là hier soir... Étaient-ils devant leur écran, se préparant à une nuit de charrette pour réaliser leur projet ? C'est possible.

(Un mur de briques, photo NJ)

Nous sommes devant un mur de briques. Chacun doit trouver sa place, chacun doit pouvoir se faire un petit espace à lui. Dedans ou dehors. L'ensemble forme un mur stable, une société séparée par des limites sur lesquelles il est possible d'agir. Sur ce principe, pourquoi des élèves de l'école du cirque n'auraient-ils rien à retirer d'une expérience avec des élèves d'une école d'architecture ? Et réciproquement. N'appartiennent-ils pas au même monde, à la même société ? N'appartiennent-ils pas à la même classe d'âge, cette génération Y dont on nous dit que « les Y ont tous en eux une culture commune qui en fait véritablement une génération unique » (Olivier Rollot, *La génération Y*, PUF, 2015, p. 15).

Quoi qu'il en soit, le métier d'enseignant doit permettre de proposer des solutions et des ouvertures, car « les Y sont autant plus en quête d'un sens à donner à leur vie qu'ils n'ont guère le temps d'y réfléchir (*ibidem*, p. 7).

Publié le 26 mars 2018

Une frontière invisible : la radioactivité

Une association indépendante qui surveille la ville, les territoires et les personnes

Il n'y a pas de frontière pour la radioactivité et son invisibilité la rend d'autant plus dangereuse. Cette énergie invisible est utile et efficace dans le traitement de certaines maladies, comme le cancer, mais lorsqu'elle est mal utilisée, ou non contrôlée, elle peut être nocive.

Au détour d'une recherche sur mon mini-compteur Geiger Quartex, je tombe sur la mise en garde au sujet d'une publicité relative à un collier énergisant, très facile à trouver sur les sites de vente aux enchères.

(Pendentif Quantum Science)

Il existe différents modèles se ressemblant. Vraisemblablement, tous ces modèles contiennent des éléments radioactifs en plus ou moins grande quantité. La CRIIRAD a effectué deux tests à partir de cinq modèles. Exemple de pochette Quantum Science

L'association a mesuré le flux radioactif émis par ce type de pendentif, et a conclu à un objet dangereux, contenant de l'Uranium, du Radium et d'autres éléments radioactifs (voir la fiche sur le site de l'association).

Contrôle de l'émission radioactive. Le contact permanent avec l'objet directement sur la peau peut entraîner à plus ou moins long terme le risque de développer un sarcome. Pour plus de détails, voir la fiche complète sur ce lien.

Ce n'est pas nouveau d'utiliser la radioactivité comme source d'énergie. À la fin du XIXème siècle, l'on trouvait des objets contenant du Radium censé apporter bienfaits et revitalisation. La crédulité n'a pas changé, elle non plus, cependant que les associations concourent à démasquer ces pratiques. Nous vivons toujours dans un monde de croyances où la rationalité a ses propres limites.

Par analogie nous voyons que la ville recèle parfois des dangers invisibles que seule la recherche peut mettre à jour. Cela nous enseigne aussi que le danger n'est pas forcément là où on penserait qu'il est.

À signaler, la parution en trois tomes du « journal d'un travailleur de la centrale nucléaire 1F », écrit par Kazuto Tatsuta et intitulé *Au cœur de Fukushima*. Éditions Kana – Dargaud, 2016. Ce manga est passionnant et très détaillé.

Publié le 27 mars 2018

L'écriture du mémoire 1

(Pierre Bourdieu, sociologue, 1930-2002)

Dans son cours de sociologie générale (1983-1986), Pierre Bourdieu revient longuement sur la notion de violence symbolique qu'il utilise à propos de la fabrication littéraire. Je ne peux résister à écrire cette citation qui caractérise bien Pierre Bourdieu et sa façon de penser.

« Le sociologue qui prétend comprendre le monde dans lequel il est compris n'a quelque chance de le comprendre scientifiquement qu'à condition de comprendre à partir d'où il comprend et de prendre en compte dans sa compréhension le fait qu'elle est produite quelque part, comme les autres, avec cette différence que la compréhension du point de vue à partir duquel se produit la compréhension scientifique a des effets scientifiques » (p. 52)

Cela place le chercheur dans la théorie des champs et les rapports de domination que les champs entretiennent entre eux, celle-ci maintenue par une certaine

violence symbolique. Pour celle-ci, rappelons-le, « la violence symbolique est une violence qui s'exerce sans en avoir l'air » (p. 40).

La production du mémoire de Master dépend du champ dans lequel elle s'inscrit. Le rapport de domination s'effectue d'une part entre l'évaluateur et l'évalué, entre l'évalué et le champ des évalués, et entre l'évaluateur et le champ des évaluateurs.

Pourquoi je veux parler de violence symbolique au sujet du mémoire de Master ? À propos du classement ou de l'appréciation par exemple. Pierre Bourdieu nous dit qu'il « n'y a pas de mot classificatoire qui n'implique pas un jugement de valeur ». Le rapport d'autorité qui fait autorité dépend donc de l'autorité autorisée et légitime qui elle-même dépend du degré de légitimité qu'on lui autorise (c'est de moi). Le « on » étant dans le champ de l'école le premier cercle faisant autorité, c'est-à-dire possédant le capital symbolique le plus proche du champ (réputation, renommée, célébrité). Ce cercle définit les règles qui font autorité.

Les forces qui poussent l'étudiant à rédiger son mémoire ont parfois des poussées contradictoires et opposées. « Faire de la sociologie ne serait pas si difficile si l'intention de comprendre n'était pas si difficile ; l'objet est pour une part quelque chose qu'on n'a pas envie de comprendre » (p.110). C'est-à-dire que l'étudiant est conduit par des forces invisibles à ne pas terminer son mémoire, non pas parce que le temps lui manque, mais parce qu'il a déjà compris ce qu'il n'accepte pas de comprendre. Cela vient s'interférer entre la règle et les enjeux (l'intérêt), mais « dès le moment où une règle existe, il existe un intérêt à être en règle » (p. 121). S'il n'y avait pas d'évaluation, beaucoup n'écriraient pas leur mémoire, car ils se rendent compte de la difficulté qui les place à un endroit inconfortable dans l'espace social.

Les sciences sociales font partie des régions dominées dans le champ des écoles d'architecture. « Pour affirmer son appartenance au champ, il faut affirmer la reconnaissance des gens reconnus dans la région dominante du champ au sein duquel on occupe une position culturellement dominée » (p. 138). Cela dit, à une époque où l'architecture se trouve désemparée face à la situation du monde de demain, des forces s'exercent pour maintenir cette sorte de suprématie dans le champ. « Plus les structures objectives d'un espace sont floues, plus le pouvoir symbolique pourra s'exercer » (p. 138).

Voilà une des conditions de production du mémoire. L'étudiant en est-il vraiment conscient ?

Publié le 30 mars 2018

L'écriture du mémoire 2

Quand c'est un peu embrouillé dans la tête.

Pour reprendre les paroles de Tim Ingold, anthropologue anglais dans le feu de l'actualité, « la tâche de l'enseignant ne consiste pas à expliquer le savoir à ceux que

l'on suppose, par défaut, ignorants en la matière, mais à leur fournir l'inspiration, les conseils et les critiques utiles pour les guider vers la vérité » (Tim Ingold, *L'anthropologie comme éducation*, PUR, 2018, p. 10). Voilà une première idée du contenu de son dernier livre, traduit en français. J'en lis actuellement la préface et j'aimerais arriver au bout avant d'en dire davantage...

Le projet de Tim Ingold est ambitieux. Il part du principe que lorsqu'un ethnologue travaille sur un terrain d'étude, il travaille *avec*, et non se contente de faire des observations, comme ont pu le faire des ethnologues de la première génération. Dans cette formulation, « nous n'étudions pas les autres, mais avec les autres » (*Ibid.*) la relation à l'autre devient source de sens. Il en est de même dans la relation de transmission, si l'on considère enseigner *avec*. Au passage, c'est tout l'intérêt d'enseigner avec et non à distance (même si parfois il y a des interactions possibles). C'est tout à fait l'esprit du séminaire : celui de s'enrichir mutuellement. Effectivement, nous communiquons beaucoup par mail avec les étudiants.

Il n'y a pas d'un côté celui qui sait et de l'autre celui qui ne sait pas, mais un ensemble qui fait cohérence parce que tous apprennent de tous, et réciproquement. Ce point de vue se rapproche énormément du travail de Clémentine Laborderie qui mène sa thèse au LRA sous la direction de Pierre Fernandez et de mon assistance pour la partie anthropologique. Du moins, c'est ce que j'en pense.

L'écriture du mémoire est donc une écriture à quatre mains, si l'on peut dire, bien que l'étudiant soit quand même le plus investi dans son travail de rédaction. L'enseignant relit le travail, conseille sur le plan, sur les lectures, mais écrit rarement. Les pairs ont aussi leur importance, et non des moindres, puisque je conseille une relecture par les pairs et un travail d'aller-retour entre leurs productions. Se motiver, fixer des échéances et des objectifs à atteindre, organiser son planning, voilà des activités effectuées en dehors du cadre du séminaire, mais effectuées tout de même. Car la dimension pédagogique n'est pas que le résultat du travail en atelier.

Publié le 2 avril 2018

Festival Indélébile 6-7-8 avril 2018

Le **collectif Indélébile** fêtera ses dix ans en avril prochain. Dans une cité, un collectif est souvent en marge ou à la lisière d'une activité, d'une pratique ou d'une manière d'être. Ici, il réunit des artistes et des plasticiens indépendants cherchant une autre voie que celle des grands groupes monopolistiques.

J'ai voulu diffuser cette annonce par sympathie et parce que j'ai souvent rencontré des étudiants de l'école d'architecture à l'occasion des festivals. C'est aussi un lieu où l'architecte peut tisser des liens...

Il y a deux ans, j'avais acheté l'autobiographie de Shigeru Mizuki à moitié prix ! Ce grand mangaka a vécu une vie assez surprenante et a traversé une histoire peu banale. Il est mort en novembre 2015, à 93 ans.

Voilà ce qui est écrit à ce sujet :

« Indélébile fédère les acteurs régionaux de la petite édition graphique et promeut les formes innovantes de bande dessinée .

Indélébile met en place des événements présentant la diversité des productions de l'édition de création graphique narrative, un festival (unique événement régional dans ce domaine, qui fêtera au printemps sa 8ème édition), des conférences thématiques, des interventions et ateliers en direction de publics variés. Indélébile produit également des éditions collectives, promeut et diffuse les publications locales, organise des rencontres, des expositions autour du travail d'auteurs contemporains...

À l'heure des grands mass médias, il est important de souligner que le livre, l'édition, la culture, la diffusion d'images n'appartiennent à personne, et qu'il appartient seulement à tous de s'en emparer.

Publié le 4 avril 2018

L'écriture du mémoire 3

(Sarah Bernhardt dans « Macbeth », tragédie de William Shakespeare, adapt. de Jean Richelin, 1884, fonds BNF)

« Le séminaire, écrit Pierre Bourdieu, est une invention des philologues allemands du XIXe siècle : les gens sont assis à la même table, en rond, ils ont lu préalablement un certain nombre de textes... » (p. 385). Il est d'ailleurs curieux de voir que l'on appelle aujourd'hui « séminaires » des cours magistraux ou des sortes de forums à sens unique où sont professées des grands-messes (sur la scène politique par exemple).

Comme pour tous les outils, le séminaire est une invention historique. En avoir conscience permet de repousser les limites du rapport au savoir et à l'écriture ou de les franchir. Par exemple, Pierre Bourdieu prend l'exemple de l'artiste et de la tradition qui fait de l'artiste un artiste. À la question de savoir comment il travaille, il répond : « je travaille la nuit, en buvant du café ». « Beaucoup entrent dans le travail intellectuel à partir de ces fantasmes, nous dit-il. C'est un facteur d'ajustement d'inertie : si l'on pense qu'être écrivain, c'est avoir une plume ou un style, cela exclut des foules d'utilisations possibles d'instruments. » (*Ibid.*). En quelque sorte, les idées que nous avons des choses que nous faisons nous limitent dans nos actions et nos faires.

(Parentbèse)

« Secrètes et noires mégères de la nuit que faites-vous ? Un faire qui n'a pas de nom » (Macbeth, Acte IV, scène III, W. Shakespeare, 1623) Autre version : Macbeth – Eh ! que faites-vous là sorcières de minuit ? Toutes – Nous faisons un forfait sans nom dans ce grand muid. (Macbeth, trad. le Chevalier de Chatelain, 1862, BNF)

(Les sorcières, Gustave Doré, BNF fonds iconographique)

Le séminaire comme outil et organisation pédagogiques est aussi un outil intellectuel, une matière à organiser la pensée collectivement. Il s'oppose au discours *ex cathedra*, au cours magistral ou à la prise monopolistique de parole (que l'on trouve parfois dans certains séminaires). Parce que la difficulté à travailler de manière collective s'oppose à cette vision de l'artiste isolé, et que la prise de parole est rassurante. *Note* : Je reconnais les défauts de ce blog qui est une écriture à sens unique. Mais ce n'est pas le seul outil du séminaire. C'est un des outils du séminaire *Voir la Ville*, sans plus. Un prolongement du séminaire en somme.

De même, « l'index est une invention technique qui donne un rapport au livre très spécial. De même, la table des matières, ça ne va pas de soi. On peut associer beaucoup de ces choses qui nous paraissent coextensives à l'art de penser. Le plan en trois points est une invention [...], c'est ce que saint Thomas appelle le principe de clarification... » (p. 387). Cette invention date du XIV^e siècle. « Le manuscrit clarifié devient organisé, en trois points, comme une cathédrale gothique. » Toutes ces inventions nous facilitent la vie et nous la rendent plus compliquée aussi. Si l'on veut s'en affranchir, il faut passer par une historicisation pour comprendre à quel point ces outils façonnent notre manière de penser.

« Savoir qu'il s'agit d'inventions historiques donne une liberté par rapport à ces choses que souvent le système d'enseignement transmet comme des exigences éternelles de l'esprit, les éternisant donc au-delà de leur utilité sociale » (*Ibid.*). Comme Pierre Bourdieu le rappelle lui-même, il est parfois difficile d'exposer une idée en deux parties, lorsqu'il en faudrait trois ou quatre. « Cette histoire des technologies de la pensée aurait donc aussi une fonction épistémologique capitale » (*Ibid.*).

Par conséquent, l'étudiant est pris dans une représentation de l'idée qu'il a de l'intellectuel au travail, au moment de la rédaction de son mémoire tout comme le sont les enseignants pris dans leurs représentations du monde intellectuel. Cette idée n'est malheureusement pas discutable en ce moment, car les étudiants écrivent. Tout comme nous demandons quelle est leur représentation de la ville, il faudrait aussi leur demander quelle est leur représentation de l'intellectuel, du chercheur, et quelles idées ils s'en font. Parallèlement, il faut demander à l'enseignant quelles sont ses représentations de l'étudiant-chercheur ? Pouvoir faire le tri entre ce qui est de l'ordre du fantasme ou l'outil historique devrait permettre d'ouvrir sur une liberté d'action et d'écriture. Franchir les limites de sa personne, de ses convenances, de sa propre créativité, franchir les limites du monde social.

L'idéal serait effectivement d'aller lire Bourdieu. À ceux qui me sollicitent pour leur apporter quelques éléments bibliographiques, je propose la lecture de trois ouvrages :

Pierre BOURDIEU, *Esquisse pour une auto-analyse*, Raisons d'Agir, 2004 ; *Questions de sociologie*, Éditions de Minuit, (1980), 2002 ; *Le bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Points Seuil, 2015

Publié le 9 avril 2018

Retour sur le festival Indélébile

(Festival Indélébile, 7 avril 2018, photo NJ)

Pour ses dix ans, ce festival m'a semblé contrarié. Moins d'éditeurs alternatifs, et disparition des ateliers de fabrication de fanzine par exemple. Cela ne nous a pas empêché de constater que le public n'était pas le même qu'ailleurs dans Toulouse. « Ce sont des gens que l'on ne voit jamais ailleurs ! » s'est exclamée ma femme. À partir de cette sociologie spontanée, qu'est-il possible de dire ?

Nous touchons ici à une particularité des villes, celle du cloisonnement et de l'étanchéité. Chaque groupe humain se cantonne à vivre dans un ou plusieurs quartiers, mais pas dans tous. Les gens se croisent, mais ne se parlent pas. Entre les activités professionnelles et les activités de loisir, les secteurs physiques de la ville sont appropriés ou délaissés, suivant des logiques complexes ou de bon sens. Mais tous ces espaces ne sont pas mis en commun. D'où cette étrange impression de voir là des gens que l'on ne voit pas d'habitude, qui n'ont pas prise dans nos habitudes. Mais tous semblent se connaître...

(Festival Indélébile, 7 avril 2018, photo NJ)

Tenue vestimentaire, coupe de cheveux, piercings, tatouages, et manières d'être forment les quelques critères de base perçus à travers une sociologie spontanée. L'âge également est un critère qui globalement regroupe ces gens dans la classe des 25-35 ans. Il y règne une forte mixité de genre. Eh oui, le festival fête ses dix ans, donc cela correspond à une sorte de « fidélité » d'une classe d'âge.

Le festival a lieu dans une ancienne entreprise reconvertie en ateliers d'arts graphiques, derrière Matabiau, appartenant à l'association Lieux communs. Pour l'occasion, l'espace a été dédié aux exposants. Cet espace urbain offre des **porosités** qui nous permettent de nous croiser le temps de l'événement. Ces **porosités** sont justement ce que nous cherchons dans ce séminaire.

Théorie de la porosité

Ces instants figurés par ces **zones vertes**, c'est ce que propose cet événement : mettre ensemble des gens qui d'habitude ne sont pas ensemble (nous et eux), se croisent peut-être, mais ne se disent rien. Il y a aussi ceux qui se croisent tout le

temps à la manière d'un entre-soi permanent. Ici, ce lieu offre la possibilité d'un échange. Les événements [du latin *evenire* « avoir une issue »] de ce genre en ville sont des moments d'articulation entre un dedans et un dehors, des moments d'échange entre plusieurs champs sociétaux. Vouloir les observer, c'est s'obliger à le faire. Cette porosité est offerte, à condition de s'y rendre. C'est vrai que nous avons fait le constat qu'il y avait plutôt une forme d'entre-soi propre au milieu alternatif des arts graphiques.

Là encore, je ne parle pas des extensions du festival dans les galeries de la ville qui vont accueillir des expositions durant tout le mois d'avril, et jusqu'en mai. D'autres « lieux-moments » d'échange existent à travers la ville. À nous de les découvrir... Cela pourrait se rapprocher de l'analyse que fait Georg Simmel des groupes sociaux.

Dans son article intitulé « Comment les formes sociales se maintiennent » (*Sociologie & Épistémologie*, trad. L. Gasparini, PUF, 1981) Georg Simmel aborde la question des groupes sociaux qui forment la société. Tout groupe humain appartient à la société dans cette apposition de « combinaisons variées » de formes sociales. Les individus qui la composent appartiennent ou peuvent appartenir à d'autres formes sociales, et peuvent tour à tour disparaître sans que l'unité sociale soit atteinte. « La conservation de l'unité collective pendant un temps théoriquement infini donne à l'être social une valeur qui, *ceteris paribus*, est infiniment supérieure à celle de chaque individu » (p. 177). Toutes choses étant égales par ailleurs, ceci fonctionne lorsque le groupe n'est pas initié ni animé par un leader, dirions-nous en d'autres termes.

Ce groupe, plus proche de ce qu'on appelle aujourd'hui un collectif, est formé « d'une pluralité de personnes. Dans ce cas, l'unité du groupe s'objective elle-même dans un groupe » (p. 183). Le sentiment d'unité et de solidarité nécessaire au maintien d'un groupe doit être présent à travers des valeurs communes. Celles-ci sont énoncées dans l'édito de la présentation du festival : indépendance face au marché dominant, croisement des courants alternatifs dit « sous-marins », liberté de création... Ce qui, à la longue, devient problématique puisque la professionnalisation n'est pas collective, mais individuelle, et nécessite des prises de position personnelles entre notoriété-richesse et pureté-pauvreté, par exemple. La trajectoire sociale de chacun s'en vient bouleverser l'unité même du collectif. Ce que Pierre Bourdieu a longuement discuté à propos de l'écrivain.

« Qui peut dire que je suis écrivain ? Qui peut dire que je suis le meilleur écrivain ? Suis-je le mieux placé pour dire que je suis le meilleur écrivain ? Plus largement, dans la vie quotidienne, qui a le droit de dire qui je suis ? Qui a le droit de dire des autres qu'ils sont vraiment ce qu'ils sont ? » (Pierre Bourdieu, *Sociologie générale*, volume 2, Paris: Seuil, p. 189).

Publié le 20 avril 2018

Berlin et les limites des quartiers

(Molecule de Jonathan Borofsky (1999), Spree, Berlin, photo NJ 2018)

Au carrefour entre les quartiers de Treptow, Kreuzberg et Friedrichshain, au beau milieu de la Spree, se trouve cette sculpture monumentale de 30 mètres de hauteur qui représente la réunion ou la rencontre des trois quartiers. En dehors des visites touristiques, s'imprégner de la vie d'un quartier permet d'envisager « toucher » un peu de cette vie. En fait, en face c'est l'ancienne Allemagne de l'Est, le mur passe ici au milieu du fleuve.

Le quartier de Kreuzberg, aujourd'hui réputé pour ses soirées festives, reste assez surprenant de par la diversité des cultures qu'on y rencontre. Mais c'est surtout le pays des vélos en tout genre. Il faut dire que Berlin compte 13% d'utilisateurs de cycles contre 3% à Toulouse, d'après l'EPOMM.

(À bicyclette ! Kreuzberg, Berlin, photo NJ 2018)

Par analogie (nous y voilà), on peut établir des comparaisons entre la pratique du vélo à Toulouse et à Berlin. Des observations répétées tout au long de la journée nous font prendre conscience d'une différence dans les pratiques, comme la circulation dans les couloirs cyclables, la courtoisie lors des dépassements, etc. Mais il y a aussi les tenues (port du casque), vêtements fluo. L'image montre l'exception de la journée. À Toulouse, on verrait dix fois plus de cyclistes casqués et vêtus de fluo. Mis bout à bout, ces constats formeront la matière d'une réflexion à venir...

Publié le 23 avril 2018

La Case de l'Oncle Tom à Berlin

(Habitat collectif, Bruno Taut archi. 1928, photo NJ)

La station Onkel Toms Hütte est située au sud-ouest de Berlin le long de la ligne U3. Dans son livre Guerre du toit et modernité architecturale, Christine Mengin (*Guerre du toit et modernité architecturale : loger l'employé sous la république de Weimar*, Paris: Publications de la Sorbonne, 2007) aborde la question de ce lotissement sous l'angle du combat entre l'architecture moderne et la traditionaliste (régionalisme). La cité de Berlin-Zehlendorf fut érigée entre 1926 et 1932 par les architectes Taut, Hugo Häring et Otto Rudolf Salvisberg, sous la direction de Martin Wagner.

Ce quartier pour classe moyenne vit des jours paisibles assez loin du vrombissement de la ville. Selon Christine Mengin, « l'hypothèse sur laquelle

repose ce travail (sous ouvrage) est que la mise au point d'un modèle pertinent pour l'habitat de masse est d'origine syndicale et non, contrairement à ce qui est fréquemment affirmé, municipale (§. 6) ». On ne trouvera pas dans ce livre de témoignages d'habitants ni d'éléments ethnographiques permettant de savoir si on vit mieux ici qu'ailleurs. Et ce n'est pas quelques heures passées à travers le quartier qui donneront le change.

(Immeuble construit par Bruno Taut, jardin d'enfants, photo NJ)

L'originalité de ce lotissement tient à beaucoup de choses, notamment une implantation assez loin du centre de Berlin, avec la création à l'époque d'une station de métro. Les immeubles ou les maisons en bandes sont distribués de façon peu dense, et chaque coin d'immeuble est réservé à un service, comme un coiffeur, un kiné ou un jardin d'enfants. Aucune résidentialisation n'est perceptible dans l'immédiateté des immeubles. On passe de la rue au trottoir à l'entrée, sans franchir des grilles, et taper des codes. Cependant, l'accès aux entrées est protégé par un digicode. Des arceaux devant chacune d'elles hébergent des vélos (souvent deux à trois).

(Immeuble collectif de Bruno Taut, photo NJ)

Le toit plat, signe distinctif du courant de l'architecture moderne, fut l'objet d'une controverse et d'après l'ouvrage de Christine Mengin, défendu par les syndicats ouvriers (de gauche) qui entreprirent la construction de ce lotissement. Le nom curieux vient de celui d'une guinguette située à l'origine dans le secteur. La cité est bercée par de grands espaces boisés et une longue coulée verte qui offrent aux habitants des promenades et des loisirs (jeux, jogging, vélo). Réhabilité dans les années 1980 avec les habitants, ce quartier apparaît paisible et sans dégradation. Il offre un fort contraste avec celui de Kreuzberg ou bien juste au-dessus, autour du Mauerpark, submergé de monde hier après-midi.

(Mauerpark, 22 avril 2018, photo NJ)

Comme dans la plupart des parcs de la capitale, les gens viennent se reposer ou écouter de la musique en buvant une bière. Juste en face, un marché aux puces permet de trouver l'objet vintage convoité, ou de s'offrir un cornet de frites (et/ou une bière). Des musiciens viennent tester leur « tour de chant » devant des parterres plutôt jeunes. Du folk à la musique techno, en passant par la chorale et une interprétation plutôt réussie d'une chanson extraite de *La La Land*.

Publié le 25 avril 2018

Quoi dire du Mur ?

(Mur de Berlin, East Side Gallery, photo NJ)

Quoi dire du Mur qui n'a pas encore été dit ? Pourtant, il faut bien en dire quelque chose. D'une part parce que le Mur est l'élément qui a déterminé les grands axes de ce séminaire et qu'il fêtera ses trente ans l'année prochaine. Ensuite, parce qu'il y a encore des choses à dire. Au lendemain de la chute du mur de Berlin, en novembre 1989, des artistes ont demandé à ce que soit conservée une portion du mur et qu'elle serve à l'expression d'artistes internationaux. D'un côté, nous avons l'expression d'artistes, sur des thèmes souvent proches du rapport est-ouest durant la période 1961-1989 : une frise dresse le bilan des morts, où chaque année est marquée par des roses correspondant au nombre de morts durant leur fuite. Les messages ne sont pas toujours limpides. Une des images actuellement les plus connues et les plus médiatisées est celle du baiser de Brejnev et de Honecker en 1979, réalisé par Dmitri Vruble d'après une photographie du reporter Régis Bossu. On la retrouve sur des t-shirt (15 euros), des cartes postales (1 euro), des mugs, etc. L'œuvre a été restaurée en 2009 à l'occasion des vingt ans de la chute du mur et a été réalisée en 1989. Une autre image très populaire est celle de la Traban (Trabi) sur fond bleu. Elle est déclinée en toute sorte de produits dérivés. Ce qui est surprenant c'est que dans une version antérieure, la trabi est associée au baiser. L'œuvre originale de Dmitri Vruble fut détruite dans les années 2000. Nous la revoyons aujourd'hui dépouillée du fameux baiser et signée de Birgit Kinder, une autre artiste de la galerie.

(La Traban à l'honneur, East Side Gallery, photo NJ)

Sur un ton un peu sarcastique, on pourrait dire que les œuvres les moins populaires sont remplacées par d'autres. Cette galerie en plein air évoque la période du mur tout en faisant recette. Elle permet à des artistes de s'exprimer au monde entier, mais de quelle manière ? Qui choisit qui, comment et pourquoi ?

(Mur de Berlin, East Side Gallery, photo NJ)

À bien regarder les images des archives des années 1980 – ou la longue promenade de Wim Wenders dans *Les ailes du désir* (1988) – il n'y a pas de rapport immédiat entre les fresques d'alors et celles d'aujourd'hui. Les plus célèbres ont été restaurées, mais beaucoup ont disparu. Les 43 km de mur entre Berlin Est et Berlin Ouest ont été enlevés, hormis les 1,2 km de cette partie, le long de la Spree. Seule une trace persiste au sol à certains endroits. Une ligne d'une trentaine de centimètres de largeur marque le tracé du « Mur » et s'interrompt lorsqu'elle bute sur un immeuble. Aujourd'hui, le *voluptuaria murus* persiste dans les imaginaires aux carrefours de la ville. Que viennent voir les touristes ? En fait, « rien ». Ils viennent se faire photographier devant le mur, ou ce qu'il en reste. Témoignages touristiques, les photographies attesteront de leurs passages : c'est avant tout *eux-mêmes* qu'ils veulent voir sur les photos.

(Mur de Berlin, East Side Gallery, photo NJ)

Le mur est aussi prétexte à événements plus ou moins spontanés. Quelques musiciens solitaires, armés d'un amplificateur portatif, entonnent un tour de chant là, juste devant le mur. Ils ont choisi l'emplacement et font dos au mur. Ils espèrent

récolter quelques pièces ou vendre leur CD (5 euros). Le mur draine un public potentiel ou un touriste amusé et peut-être généreux.

Des artistes (ou une entreprise) nettoient les graffitis sur une portion du mur, enlevant du même coup la fresque. Vont-ils peindre autre chose ? Les images se chevauchent, se superposent et perpétuent une idée du mur utilisé comme support médiatique. Mais pour quoi dire ? Fallait-il conserver les premières fresques, celles de l'origine, du nouveau départ ? Le renouvellement peut être vu comme une continuité dans cette ville qui change et se transforme. En face du mur, de nouveaux bâtiments sont annoncés. Certains sont déjà terminés. Les grues et les baraquements de chantier témoignent du changement et de l'ère nouvelle.

Il ne s'agit pas d'une véritable « enquête de terrain », mais de repérage de terrains possibles. Ici, on a clairement plusieurs options : – étude comparative du mur de 1961 à nos jours (évolution des fresques, graffs et tags, des messages, les couleurs et les matières) ; – l'économie formelle autour du mur (question foncière, de propriété, qui gagne combien, etc.) ;

– l'économie informelle autour du mur (les petits métiers, la récupération du mur) ;

– les représentations des touristes (répartition par pays, quelle image, quel sens) ;

– les pratiques associées au mur (fétichisme, dégradations, photos souvenirs, diurnes/nocturnes, etc.) ;

– le mur comme pèlerinage (recueillement, photographie, vidéographie, témoignage, lieu de mémoire, commémoration) ;

– etc.

« Le Mauerkunst était une violation de frontière avec un message sans frontière, souvent subversif et souvent d'une ironie ludique. Cette frontière ne devait pas être et pourtant on ne pouvait l'éviter : « l'imagination ne connaît pas de frontières » et « Let my paint die with the wall '84 » étaient les paroles intéressantes ripolinées sur le Mur. » (p. 76)

Heinz J. Kuzdas, *Berliner Mauer Kunst*, Mit Esta Side Gallery, Berlin, Espresso, 2015

Publié le 26 avril 2018

Marges, limites et frontières : Le Mirail, un territoire, une entité, quelques éléments d'appréciation

Texte produit par Mohammed Zendjebil, géographe

(Le lac de la Reynerie, octobre 2009, photo NJ)

Les événements qui ont embrasé les différents quartiers du Mirail (sans pour autant entrer dans les raisons de cette colère), nous interrogent sur la notion de territorialité en temps de crise. Cela a néanmoins montré les limites d'une politique de la ville peu ou pas profilée pour ces territoires de la géographie prioritaire (« Intégrer les quartiers en difficulté », OCDE (Organisation de coopération et de développement économiques), 1998, 186 pages).

Aux marges de la ville, ces derniers sont mis au banc de la ville, bien qu'ils soient inscrits dans celle-ci, ils font partie incontestablement de la ville (Collectif, « En marge de la ville, au cœur de la société : ces quartiers dont on parle », Ed. de l'Aube, 1999, 349 pages). Longtemps enclavée, la frontière entre ces quartiers et la ville-centre était flagrante physiquement et dans l'esprit des habitants. L'arrivée du métro a permis en partie de les rapprocher du reste du territoire communal. Cette frontière s'est un peu dissipée, mais pas au point de les sortir de leurs marges périphériques. Les violences urbaines de ces derniers jours montrent en fait que les frontières, les limites, entre ces différents quartiers, s'effacent quand des événements fédérant une identité surviennent.

(Ancienne dalle de Bellefontaine, octobre 2009, photo NJ)

Ces frontières, jusque-là objectives, dans l'esprit des habitants, s'effacent comme pour montrer que les problèmes auxquels ces territoires sont confrontés, sont les mêmes et donc rassembleurs ; produisant ainsi, une seule et même entité territoriale. Plus encore, la question des frontières territoriales s'est posée, puisque dans les médias, celle-ci s'est agrandie, élargissant les limites du quartier historique (Le Mirail) au reste des quartiers du sud-ouest de la ville. Ainsi, Le Mirail (Bellefontaine, Reynerie et Mirail-Université) est devenu le temps de ces événements, le « Grand Mirail ». Cette appellation relativement récente et employée seulement par l'INSEE pour des raisons statistiques, englobant en sus les quartiers de Lafaourette et Bagatelle.

(Ancienne dalle de Bellefontaine, octobre 2009, photo NJ)

Les frontières entre ces différents quartiers seraient-elles mouvantes ? Une identité territoriale commune serait-elle attribuée à tous ? On uniformise donc ! Les sciences humaines veillent à ce que cela n'en soit pas le cas, car la méthode d'enquête et d'observation est là pour éviter les écueils ! Cela questionne, et fait penser qu'un territoire n'est aucunement unique, mais traversé de différences intrinsèques à chaque quartier. Les échelles que l'on convoque pour en parler sont également importantes pour ne pas se tromper de point de vue et ne pas loger l'ensemble de ces quartiers à la même enseigne.

(Ancienne dalle de Bellefontaine, octobre 2009, photo NJ)

Les limites vécues, perçues dans ces territoires sont plus pertinentes à l'échelle des individus, des habitants, dont les histoires individuelles et collectives construisent et déconstruisent les limites et les frontières qu'on voudrait leur signifier dans ces espaces, contrairement aux politiques publiques qui uniformisent

le discours et tendent à construire un seul et même territoire au détriment de ce qui s'y passe réellement.

Publié le 30 avril 2018

Lorsque l'anonymat disparaîtra

(Postdamerplatz, Berlin, avril 2018, illustration de la couverture, photo NJ)

« Tous les habitants d'une même cité, qui portent son nom, ont d'elle une perception différente, parce que singulière. Il n'est peut-être pas d'autre objet que la ville pour se dérober autant à l'objectivité. Elle se présente comme une évidence et demeure une énigme. Sa connaissance est illusoire, fragmentaire, ou, devenue intime, s'évapore du champ de la conscience. Seul un citoyen peut en parler d'expérience, mais tout citoyen ne parle que de son expérience. « La ville pour celui qui y passe sans y entrer est une chose, et une autre pour celui qui s'y trouve pris et n'en sort pas ; une chose est la ville où l'on arrive pour la première fois, une autre celle qu'on quitte pour n'y pas retourner ; chacune mérite un nom différent », écrit Italo Calvino (*Les Villes invisibles*, traduit de l'italien par J. Thibaudeau, Seuil, Paris, 1974) ». Voilà le premier paragraphe d'un texte incontournable écrit par Colette Pétonnet en 1987.

Voilà trente et un ans que ce texte circule chez les ethnologues et les grands amateurs de sciences sociales. Au cœur de l'anthropologie urbaine, les ethnologues n'ont pas voulu faire de l'anthropologie de la ville, mais plutôt dans la ville. Car ce qui intéresse les sciences sociales ce sont les gens et non les choses.

La ville est une organisation complexe d'agents sociaux soumis aux rapports de domination consentis et entretenus. Les uns commandent un dîner, les autres viennent livrer ce dîner sur leur bicyclette. Les uns font la fête, les autres viennent nettoyer le lendemain, etc. Cependant, ce qui permet cette organisation est le fait que les agents restent dans un anonymat relatif. L'article de Colette Pétonnet est édifiant à ce propos.

Pétonnet Colette, 1987, « L'anonymat ou la pellicule protectrice », *Le temps de la réflexion*, VIII (La ville inquiète), pp. 247-261

« L'anonymat est au cœur du problème urbain. Il règne en maître dans les lieux publics, protecteur de chacun, du soi non révélé, condition aussi nécessaire que la précédente à la coexistence de millions d'habitants » nous dit-elle, pour ajouter plus loin : « L'anonymat recèle des lois d'équilibre, des mécanismes intrinsèques. »

Cependant, les médias nous annoncent la venue de la ville intelligente. En Chine, les caméras vidéos sont capables de reconnaître les agents qui circulent dans l'espace urbain. Avec 176 millions de caméras et bientôt 626 millions à l'horizon 2020, la ville va devenir le lieu où les agents sociaux seront connus, reconnus et

identifiés. Quelle va être le résultat d'une telle mesure ? Nous ne sommes plus à l'heure de la science-fiction.

Bien sûr, l'anonymat restera collectivement partagé, car les individus qui composent les villes ne sauront pas qui sont les gens qui les entourent. Mais nous pouvons penser également qu'un service de « dés-anonymisation » pourra être proposé via une interface sur son smartphone. Dès lors, personne ne sera à l'abri dans son cocon individuel, retranché derrière une image ; la loi de l'équilibre sera rompue. Surveillé en permanence, l'agent social deviendra un produit de la ville. Il devra respecter scrupuleusement la loi et la norme tout comme aujourd'hui il est possible de verbaliser sans contact les automobiles mal stationnées. Nous vivrons donc dans un monde où la violence dans l'espace urbain sera bannie ou réprimée instantanément, et où chacun sera identifié et identifiable. Est-ce la fin des harceleurs, des violeurs, des voleurs ou le crime prendra-t-il une autre forme ? Restera-t-il des recoins pour les amours adolescentes ?

Publié le 6 mai 2018

Art Zoyd et les limites de la ville

Un des fondateurs du groupe Art Zoyd, Gérard Hourbette (1953-2018), est mort vendredi 4 mai. Pour lui rendre hommage, j'aimerais présenter un travail en cours (ou plutôt une démarche) que je mène sur le rapport entre musique et la ville. Au départ, je me suis dit qu'il s'agissait plutôt du rapport entre musique et architecture, mais en fait, c'est bien la ville qui est au centre du questionnement.

Ce travail s'articule autour de leur première œuvre (œuvre de jeunesse) *Symphonie pour le jour où brûleront les cités*, réenregistrée plus tard, rééditée depuis et disponible en plusieurs versions. D'autres pièces évoquent la ville et le tumulte qu'elle engendre. Il n'est jamais question de ville idyllique, mais de ville soumise au contrôle, où les gens sont tantôt des fourmis, tantôt des simulacres.

Art Zoyd est né d'une histoire qui débuta à la fin des années 1970, avec des rencontres fortuites et la création en 1976 de cette « symphonie » pour deux violons, une basse, une guitare et des percussions. Dans cet exercice assez complexe, j'essaie de traiter de l'œuvre musicale sans toutefois trop investir le champ ethnomusicologique. Je cherche à faire ressortir les particularités musicales, l'harmonisation des pièces et l'utilisation de thèmes musicaux, d'univers sonores, etc.

(Art Zoyd en concert, photo X, droits réservés, Art Zoyd Studio)

Un autre aspect est de croiser le contexte de l'œuvre avec le moment historique de sa production. Ici, nous trouvons un pamphlet sur le béton, lié à l'imaginaire et à l'histoire des compositeurs. Gérard Hourbette est né en 1953 à Maubeuge, ville du Nord qui fut reconstruite après la Seconde Guerre par André Lurçat. Dans la

plupart des entretiens que j'ai pu écouter, Gérard revient souvent sur cette image de la ville en construction et du bruit des machines, des grues et des marteaux piqueurs. Plus tard, il va associer cet imaginaire à celui de Philip K. Dick, auteur de science-fiction. Parallèlement, il publie un recueil de poèmes qui offre une matière littéraire pour éprouver cet imaginaire (*Écrits*, Paris : La Pensée Universelle, 1988).

« La vie est triste à Maubeuge. Mais la tristesse y a une valeur. Vivrons-nous assez longtemps pour en comprendre le sens ?... » (p. 94).

C'est enfin, un troisième axe qui me permet d'analyser cette œuvre : celui de ma découverte du groupe au début des années 1980. Cette musique aura-t-elle été assez puissante pour orienter ou guider une trajectoire ? De quel impact ces « messages » ont-ils pu être l'objet ? Voilà trois axes qui devraient me permettre de proposer une analyse de cette musique, de ce courant musical et de l'influence de ce courant musical sur ma trajectoire. Par extension, je cherche à mesurer l'influence de cette musique sur le monde, toutes proportions gardées. Car ce n'est pas dans la musique qu'il faut aller chercher ni dans la parole des créateurs. Pour cela, rappelons-nous cette phrase de Pierre Bourdieu : « Se situant au-delà des mots, la musique ne dit rien est n'a rien à dire. » (« L'origine et l'évolution des espèces de mélomanes », in *Questions de sociologie*, Ed. de Minuit, 1984/2002, p. 156).

Pour faire cela, j'ai effectué des entretiens avec les membres du groupe (des années 1980) et eu plusieurs échanges avec Gérard Hourbette, par e-mail. Sa mort m'empêche aujourd'hui de valider certaines hypothèses, mais nos derniers échanges n'indiquaient aucune réfutation de sa part, notamment sur les bénéfices d'une influence familiale. Car il est des mystères dont on voudrait qu'ils ne soient jamais révélés.

Enfin, pour celles et ceux qui voudraient écouter un des derniers entretiens de Gérard Hourbette, voici le lien : Gérard Hourbette

(*Stolperstein, Berlin, avril 2018, photo NJ*)

Lorsque l'on s'intéresse à l'espace urbain, et que l'on parcourt l'Allemagne, on tombe forcément un jour sur ces petits carrés de laiton posés sur le sol, juste devant certaines entrées d'immeubles.

J'en ai vu à Lübeck, Hambourg, Essen et Berlin, là où je suis allé. Les **Stolpersteine** sont des cubes de béton d'une arête de 10 cm recouverts d'une plaque de laiton sur lesquels sont inscrits les noms prénoms des Juifs déportés par les nazis durant la Seconde Guerre. L'artiste Gunter Demning en est à l'origine. Son idée a d'abord été élaborée à Cologne, durant l'année 1994. Comme beaucoup d'artistes qui travaillent dans l'espace urbain, il a opéré sans l'autorisation de la municipalité. Un événement : 250 Stolpersteine sont posées devant une église à Cologne (*Antonitekirche*).

Demning souhaite par ce geste redonner un nom aux personnes qui durant une période noire n'étaient plus que des numéros. Il veut aussi montrer que personne ne pouvait ignorer ce qu'il se passait. Il faut attendre 2000

pour que Demning soit autorisé à poser des pierres à Cologne légalement. D'autres villes emboîtent le pas et sous la pression d'institutions, plusieurs lieux sont investis de la sorte.

Dans les années 2010, on en trouve dans d'autres pays comme les Pays-Bas, la Belgique, l'Italie, la Norvège, l'Autriche, la Tchétchénie, la Hongrie, le Danemark et l'Ukraine, mais en France il faut attendre 2013 pour voir les premières poses en Vendée et en Gironde.

(« Ici a vécu Max Matschke, né en 1897, qui a fui dans la mort le 19 février 1939 », Berlin, avril 2017, photo NJ)

Parfois controversées, ces *pierres-qui-font-trébucher* attestent d'une histoire, d'une présence et d'une mémoire. L'espace de la ville est ainsi recouvert d'une forme de honte et ne peut plus être caché. Le coût d'une pierre

est d'une centaine d'euros. Cette visibilité est néanmoins problématique, car elle n'offre pas une réelle visibilité ou une visibilité totale de la destruction par les nazis d'un peuple. On est loin de voir plusieurs millions de pierres dans l'espace urbain, ce qui amorce forcément une interrogation sur le nombre. Mais cela donne aussi une visibilité, et le sentiment que chacun assume (enfin) sa part de responsabilité.

C'est poignant de voir ces pierres, et d'essayer de comprendre la vie de ces personnes à partir de ces quelques informations, mais aussi à partir de l'espace qui les entoure (rue, immeuble). Certaines de ces pierres sont

brillantes, peut-être préservées ou entretenues. Parfois, des fleurs sont posées à côté. À d'autres endroits, elles sont laissées à la souillure du trottoir. Tout dépend du quartier. Tout dépend des gens. Cette frontière avec le temps est pour certains difficile à franchir.

Merci à ma fille Zélie pour la traduction.

Publié le 13 mai 2018

Nature, culture et ressources terrestres

(Jardins de la Maourine, mai 2018, photo NJ)

Éléments de correction du devoir sur table du 26 avril 2004 TD Perspectives sociologiques, Noël Jouenne. Ces éléments pourront nous être utiles en cycle Master.

« Il n'y a pas de nature en soi, il n'y a qu'une nature pensée disait Robert Lenoble ».

Éléments de correction

À partir du texte (deux lectures), vous faites ressortir les concepts pertinents dans l'optique de la question : l'idée centrale reste la notion de nature, de « nature pensée » et renvoie à la notion de culture. Il y a donc grosso modo un débat à établir entre les rapports nature/culture.

« Nature »

« nature pensée »

« Principe de relativité linguistique »

« Univers symbolique japonais »

« espace peuplé »

« milieu »

« nature construite »

« nature sauvage »

Ensuite vous faites ressortir les grands thèmes du texte, toujours dans l'optique de la question :

– Le texte est découpé en deux parties, la première étant une critique d'un premier ouvrage, la deuxième étant la critique d'un deuxième ouvrage, complémentaire au premier. N'oubliez pas les références.

Le « principe de relativité linguistique » renvoie à l'idée selon laquelle « la langue oriente et guide toute l'activité mentale des individus ». La vision du monde est propre à chaque groupe. Chez les Japonais, la notion de nature est liée à l'univers linguistique aussi bien qu'à l'univers symbolique. La préhension du monde reprend la structure de la société japonaise, de la composition de la famille (cellulaire), etc.

« La manière dont ils se sont approprié leur territoire est révélatrice de l'univers mental des Japonais » Deuxième partie, d'où sort la question ?

Selon Robert Lenoble, cette référence renvoie à un auteur (1969), qui est plus une métaphore surtout si l'on n'a pas lu Lenoble. Dans ce cas, on mobilisera d'autres auteurs comme Claude Lévi-Strauss, André Micoud, par exemple.

Décomposition de la notion de « nature » en deux aspects : nature construite qui fait référence à la culture, à la technicité (Gilbert Simondon) et la nature sauvage qui elle aussi renvoie à la culture, car pensée et créée par les Japonais.

Rapport nature/culture, collectif/individuel, subjectif/objectif, différentes oppositions sémantiques renvoient à un dualisme obligé. Éléments que l'étudiant peut puiser dans ses cours (exemple) :

Selon Philippe Descola le rapport d'une société à son environnement naturel s'exprime sous forme « d'interaction dynamique entre les techniques de

socialisation de la nature et les systèmes symboliques qui les organisent » (Descola, 1986, *La nature domestique*).

Selon Claude Lévi-Strauss « l'univers est objet de pensée, au moins autant que moyen de satisfaire des besoins » (Lévi-Strauss, *La pensée sauvage*, 1962). À partir de tous ces éléments, vous composez un commentaire sans oublier la conclusion ouverte ou fermée. »

Ce détour par une épreuve d'examen à l'Université Jean Monnet montre que l'intérêt pour les questions liées à la nature n'est ni récent ni original. Les anthropologues s'y sont penchés depuis la création de l'anthropologie.

Cette question fait partie d'un tout sociologique incontournable. La nature se pense dans sa diversité, et l'homme qui en fait partie doit penser la même chose. C'est la diversité humaine qui en fait sa richesse.

(Jardins de la Maourine, mai 2018, photo NJ)

Questionner la nature c'est question notre place sur la terre, et notre présence à l'échelle terrestre. Après cette promenade cet après-midi dans les jardins de la Maourine, je me dis qu'il faudrait venir en octobre prochain avec les étudiants, histoire de découvrir en situation la nature domestiquée et une nature sauvage, histoire de réfléchir aux limites que l'homme impose et s'impose à lui-même face à la nature, et dégager un *bio-logos* que nous pourrions réinvestir dans le séminaire...

LENOBLE Robert, (1969), *Histoire de l'idée de nature*, Albin Michel.

Publié le 16 mai 2018

Notes à propos de la nuit

(Maison de l'emploi, Saint-Étienne, archi. Rudy Ricciotti, avril 2015, photo NJ)

Le mot nuit est issu du latin *noctem, noctis*, nuit, qui a donné nocturne, et prend le sens de « repos de la nuit », « obscurité », « ténèbres », et par la base grecque *nyx*, qui donne en Allemand Nacht et en Anglais Night. Le latin *noctua*, chouette, hibou, a donné *noctubundus*, celui qui voyage pendant la nuit, le noctambule. *Nocturnus* est le dieu de la nuit.

On retrouve des racines indo-européennes dans les langues slaves et baltiques. La nuit prend le sens dès son origine du temps qui s'écoule entre le coucher du soleil jusqu'à son lever dans cette opposition jour et nuit.

Le sens commun utilise également cette opposition pour rendre concret une situation ou un comportement : « c'est le jour et la nuit ». C'est une période durant laquelle l'ordre des choses se trouve en position de marge ou d'incertitude : « Il ne passera pas la nuit ». La nuit est noire, on peut le constater dans l'expression «

passer une nuit blanche », cet oxymore qui signifie ne pas dormir. Mais il y a des nuits plus noires que d'autres : pleine lune.

(La nuit berlinoise, avril 2018, photo NJ)

La nuit est destinée au repos. C'est la période durant laquelle les choses se reposent. C'est donc une période où l'être humain est le plus fragile, le plus vulnérable. L'homme va donc chercher à apprivoiser la nuit et à s'en protéger. Le bonnet de nuit, forme de protection contre les agressions symboliques. La nuit est aussi, de par l'obscurité, le moment des ébats amoureux, mais aussi des agressions et des violences. Aussi, l'obscurité est artificiellement combattue, dans les parkings par exemple où le sentiment d'insécurité est amoindri par un éclairage adapté et parfois un fond sonore. La nuit est la période du silence, où le moindre bruit est amplifié.

L'obscurité renvoie à la méconnaissance, à l'ignorance, aux ténèbres, à la mort. L'expression « la nuit des temps » renvoie à un passé très lointain, à l'origine inconnue du monde, où l'on imagine la naissance de l'univers dans l'obscurité. La lumière est une matière, l'absence de lumière est l'absence de matière. La nuit signifie rien, le néant.

La perception qu'ont les individus de la nuit dépend de la culture dans laquelle ils vivent.

Le dictionnaire des symboles, pour les Grecs, la nuit (*nyx*) était la fille du Chaos et la mère du Ciel (Ouranos), et de la Terre (Gaïa). Elle engendre le sommeil et la mort, les rêves et les angoisses, la tendresse et la tromperie.

La nuit dans les sociétés eskimo

La lecture de Marcel Mauss montre qu'il y a le temps de l'été et le temps de l'hiver. La religion de l'été et la religion de l'hiver, ou plutôt l'été laïque et l'hiver religieux, l'été individualiste/jour, l'hiver en groupe/nuit. Les enfants de l'été et les enfants de l'hiver. La vie religieuse apparaît en hiver pendant la période de la nuit. Peut-on penser que la religion apparaît avec la nuit ou avec la volonté de maîtriser la nuit ? de trouver une réponse ?

On trouve encore les éclipses chez les Incas et le sacrifice d'une jeune personne vierge (événement dramatique universel).

La nuit chez les Dowayo, et la représentation pendant la nuit. (Nigel Barley, *Un anthropologue en déroute*, Payot, 1983, lecture p.77 et suivantes.)

Edward T. Hall et le temps culturel

La notion de temps recouvre une très large réalité : en termes de phénomène, de rythme, de concept. Dans les différentes catégories du temps qu'il définit, E.T. Hall pose la question du temps culturel, c'est-à-dire du rapport culturel que les

hommes entretiennent avec le temps. La nuit dans tout cela n'est qu'une « tranche » de temps. Mauss montre qu'il existe un temps profane et un temps sacré. Nous retrouvons ces mêmes notions à l'intérieur de nos sociétés, mais appliquées suivant un autre axe.

Temps profane/jour/été temps sacré/nuit/hiver (4 mois) Temps profane quotidien/temps sacré ritualisé selon un cycle annuel, cycle de vie.

1/ **temps biologique** : ce temps nous est donné par le donné physique des éléments naturels, le rythme entre le jour et la nuit, les saisons, etc., sont données. Si les périodes dans l'histoire de la terre ne sont pas toutes identiques, et se succèdent, par contre le jour et la nuit sont depuis l'origine les mêmes. Avec cette alternance jour/nuit, il y a une alternance chaud/froid, humidité/sécheresse, qui ont permis à la vie de se développer. Sans ces alternances, la vie n'est pas possible.

L'harmonie du corps avec l'environnement est aujourd'hui bousculée par les artifices. Pourtant chaque fonction biologique ou sociale dépend du moment à l'intérieur d'une journée, se lever, manger, boire, jouer, apprendre, sortir en boîte, s'accoupler, naître, mourir, toutes ses fonctions ne sont pas faites par hasard et n'importe quand. (ex 1 : étude dans des grottes, rythme hors du temps). (ex 2 : L'horloge interne, voyage en avion et décalage horaire).

2/ **temps individuel** : porte sur la perception du temps par chaque individu. Trouver le temps long, ou très court, ex : prof/élève. À l'hôpital, le soignant ou le soigné ne perçoivent pas le temps de la même manière. La souffrance allonge la perception du temps. L'attente d'un remède ou d'une opération allonge la perception du temps. La nuit le temps paraît long, interminable. « Pourquoi l'infirmière ne vient-elle pas ? »

3/ **temps physique** : Les astrologues ont cherché très tôt à mesurer le temps. Calculer le rythme des saisons, les périodes culminantes de l'année (21 juin 22 décembre). La relativité du temps d'Einstein, l'échelle humaine du temps, la vitesse de la lumière. Dans le métier de l'infirmière, le temps physique joue à fond : le temps entre le début du traitement et l'action d'efficacité du remède. Le temps entre deux prises de température. Le rythme cardiaque, etc. La maîtrise du temps est un vieux rêve. La nuit, l'horloge permet de mesurer et de prendre conscience du défilement du temps. Elle étalonne le temps individuel.

4/ **temps métaphysique** : le temps est affaire de perception. L'impression de vivre une scène déjà vue fait appel à ce temps métaphysique, on sait aujourd'hui que ce phénomène arrive suite à un défaut entre émission et perception du cerveau. Il fait appel aux croyances des individus, et doit être pris en considération, car il sert à rassurer. La méditation permet de s'extraire du temps physique. Relaxation.

(Barcelone, février 2011, photo NJ)

5/ **micro-temps** : le micro-temps est un des fondements essentiels de chaque culture. Entre les peuples du Nord et les peuples du Sud, les micro-temps sont présents dans chaque culture. Le rapport au travail, le temps c'est de

l'argent, l'importance du temps dans nos sociétés qui fait que l'automobiliste cherche à aller le plus vite possible pour se rendre d'un point à un autre, sans pour autant que cette rapidité soit justifiée. On a des exemples à foison, comme celui du rendez-vous des peuples africains, on trouve aussi ça chez les SDF. La notion du temps est incorporée dans chacun d'entre nous, en fonction de son statut socio-pro, de sa place dans la société. Culture monochrome et polychrone (faire plusieurs choses à la fois). Certains sont capables de faire plusieurs choses à la fois, d'autres non.

Au niveau du genre la monochronie est masculine, la polychronie est féminine.

6/ **synchronie** : dans un groupe les individus synchronisent leurs gestes et leurs mouvements les uns avec les autres. « les individus qui ne sont pas synchrones avec un groupe dérangent et ne s'adaptent pas ». L'exemple des danseurs, musiciens, « on ne va pas plus vite que la musique », mais surtout de l'équipe chirurgien/anesthésiste/infirmiers. La mauvaise synchronisation des gestes engendre l'erreur.

7/ **temps sacré** : rite initiatique, fête religieuse, passage d'un diplôme, ritualisation et donc sanction en cas de transgression. Rite de passage.

8/ **temps profane** : le temps quotidien qui rythme la vie quotidienne de chacun d'entre nous. Les horaires de travail, les jours de la semaine, les vacances, le feuilleton télé.

9/ **méta-temps** : temps philosophique ou anthropologique issu de discussion entre les différentes conceptions du temps. Que sommes-nous dans l'univers ?

Le temps est une donnée culturelle qui appartient à chaque société. La perception du temps est incorporée à travers la socialisation des individus. « dépêche-toi ! », « n'arrive pas en retard », « prends ton temps », « perdre son temps », fait naître une pression sociale à l'égard de celui qui « perd son temps ». Faire attendre est une marque de pouvoir, de domination.

E.T. HALL, *La danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, Seuil, 1992

(Barcelone, décembre 2010, photo NJ)

Le rapport de la nuit aux croyances

Les croyances nous sont inculquées par la socialisation dès l'enfance, à travers la famille, les amis, l'école, etc. La peur du loup ou de la nuit, de l'ogre, sont des éléments culturels destinés à maintenir l'enfant dans un carcan social. « Ne sors pas la nuit, tu vas te faire attraper par un loup ! ». Cela est renforcé par les rituels dont nous disposons chaque soir, fermer la porte à clef, vérifier si la porte est bien

fermée, fermer les volets, se protéger en somme. La pleine lune fait plus peur que la nuit noire.

Que perçoit l'enfant de ces rituels profanes ? Cela conforte et renforce l'idée d'une insécurité. Ces croyances vont habiter l'enfant, puis l'adulte dans son inconscient. Aux périodes les plus angoissantes (être à l'hôpital) ces croyances vont ressortir sous forme de peurs, d'appréhension, d'angoisse, d'anxiété. L'hôpital est anxiogène, de par les odeurs, l'inconnu de son fonctionnement, la peur d'être isolé et seul (temps individuel différent).

Cela est lié à l'incertitude de son rétablissement, à sa fin proche. Souvent les gens meurent la nuit, est-ce que cela est lié au rythme biologique ? La nuit est pour le malade un espace liminaire où l'aube serait ce moment d'agrégation « ça passe ou ça ne passe pas ».

Il peut être important de bien connaître le patient (celui qui patiente). « la patience a des limites », bien mesurer les limites du patient. La religion est un indicateur, l'origine géographique en est un autre, le cadre familial également. Ces notes m'ont servi à introduire cette notion auprès des élèves des écoles de soins infirmiers.

Publié le 21 mai 2018

Quelques éléments d'observation à Bellefontaine au Mirail à propos de l'espace public dans un grand ensemble

Texte rédigé par Mohammed Zendjebil

(Dalle de Bellefontaine – Reynerie, 1970, DDM)

L'espace public d'un grand ensemble répond de manière générale à peu de chose près aux problématiques que l'on rencontre ailleurs. Néanmoins, ces espaces publics ont un fonctionnement qui diffère des autres. La composition sociologique est relativement homogène, ce qui amène des usages dans l'espace public de ces quartiers, spécifiques, faits de limites, de frontières plus ou moins tacites et qui sont difficilement perceptibles aux premiers abords.

La dalle, espace public désenchanté

Créées à la fin des années 60, les limites de l'ancienne dalle subsistent, mais ont tendance à s'estomper face aux différents aménagements qui y sont apportés depuis quelques années. La disparition quasi complète de la dalle a remis en question un certain nombre de choses en termes de « sociabilisation » dans l'espace public. Espace de rencontre, de côtoiement et d'échange, elle fut le lieu de séparation entre le piéton et la voiture, jadis, elle est devenue progressivement un lieu où les limites de sa fréquentation se sont posées.

Au début des années 2000, cet espace public, colonne vertébrale du projet de Georges Candilis, s'est peu à peu mué en un espace en crise : peu adaptée au changement social du quartier, dans un contexte de rénovation urbaine. Elle est mal utilisée : « problème d'ordre morphologique (coût d'entretien élevé), contentieux nombreux notamment en raison de la délimitation de la propriété. De nombreux intervenants participent, en effet, à la réalisation d'une dalle avec par la suite, la gestion de la question des limites physiques et juridiques » (Nathalie Montarde, Nathalie Coulaud, « Aménagement, l'urbanisme sur dalle est à réinventer », *Le Moniteur*, n° 4918, 27/02/1998).

« Le manque de flexibilité, mais également de la forme, secteurs en déshérence, la plupart des commerces d'origine alimentaires et de proximité ferme boutique, l'un après l'autre », reléguant cet espace public en position de marge (crainte d'y aller, mauvais éclairage nocturne, sentiment d'insécurité, désertion, détériorations). La dalle se détache progressivement de l'ensemble du quartier. Le coup de grâce donné à cet espace interviendra dès le début des années 2000 avec le déménagement des commerces vers le nouveau centre commercial ainsi que sa démolition censée redonner une dynamique au quartier avec son « noyau villageois » (Guénola Capron, Pédro José Garcia Sanchez, « L'urbanisme moderne de dalle, histoire d'un lent échouage urbain : le cas du centre-ville de Choisy-Le-Roi », *Flux*, 2002/4, n°50 Oct. /Déc., p. 23).

Démolition de la dalle – « Le Titre », journal d'information et d'expression du quartier de Bellefontaine, n°11, Février 2004

Ce nouveau centre redessine les limites de fréquentation et d'appropriation notamment par des usages plus contraints, car il faut désormais cohabiter avec la voiture qui était exclue avec l'ancienne dalle. Cela nécessite donc de réapprendre à circuler selon de nouvelles règles, mais très vite des conflits d'usages apparaissent et mettent en lumière une difficile cohabitation dont les frontières et les limites d'appropriation ne sont pas clairement établies. De plus, le sous-dimensionnement des voies d'accès à ce nouveau centre crée très vite des difficultés de circulation et de stationnement que l'on ne connaissait pas auparavant avec l'ancien modèle, car les voitures et les bus restaient en rez-de-chaussée de la dalle, marquant ainsi, des limites claires et indiscutables.

(L'ancien centre commercial sur dalle Le nouveau centre commercial ou « noyau villageois » Photos patrimoines midi-pyrénées.fr & La Gargouille, DR)

L'espace public, comme lieu de dualité des genres et de pratiques

En cela, les espaces publics de grand ensemble sont particuliers. Leur lecture sociologique et anthropologique n'est pas évidente. Ils sont comme partout ailleurs le lieu de la dualité des genres, mais avec des spécificités propres. La présence masculine y est sans conteste. L'espace public reste « le lieu de la coprésence entre individus, dans le respect mutuel et quasi muet » (Isaac Joseph, *La ville sans qualités*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1998) . Néanmoins la présence de

la femme dans ces espaces est bien réelle et souvent adossée à la notion de nécessité (faire les courses, le marché hebdomadaire, aller au travail). Les espaces sont donc mixtes, mais démontrent des frontières tacites de genre. Les cafés par exemple sont le lieu des hommes et limités à la gent féminine. La discussion dans les espaces alentour reste par endroit compartimenté. Ici, un regroupement masculin, à un autre endroit des femmes. On cohabite, on pratique l'évitement qui permet d'installer des limites invisibles et convenues. Il y a dès lors, des codes et des règles liés aux usages et à la coprésence dans la sphère publique comme lors du marché hebdomadaire le mercredi matin. La culture d'origine des individus n'est jamais loin et elle vient s'ajouter à des relations dans l'espace public par moment relativement communes. Il y a pour ainsi dire un mélange des pratiques héritées à la fois du pays d'origine et de celles du pays d'accueil. La frontière reste tenue et c'est un aller-retour incessant entre ces cultures selon des situations particulières dans l'espace public.

(Le marché hebdomadaire de Bellefontaine, photo MZ, septembre 2008)

Publié le 28 mai 2018

Préparation à la soutenance – première session

(Soutenance publique à Firminy le 17 avril 2015 de Justine Lasserade et Adèle Chalumeau, photo NJ)

Jeudi 13 juin sera le jour de la soutenance de la première session. J'aimerais bien que les étudiants soutiennent tous à la première session, mais ce n'est pas toujours possible.

Une soutenance de Master n'est pas une soutenance de thèse, mais à y regarder de plus près, ça y ressemble (en plus petit).

D'abord parce que c'est un rite de passage profane, qui comporte les mêmes lois sociales que tout rite de passage : avant, pendant et après. Le tout étant de passer la phase d'agrégation (tiens ! un nom connu dans les grades universitaires) avec succès.

Bien entendu il y a les jeux d'acteurs et les enjeux, le mémoire a été lu par le directeur et le relecteur qui ont chacun validé une note, et l'oral sera le moment où tous les membres du jury vont pouvoir évaluer la prestation. Pour cela, quelques conseils concernant la tenue vestimentaire, la posture et les gestes, l'aisance dans la prise de parole, la maîtrise du sujet et la qualité de l'éloquence. Pour le jury, il est composé de l'équipe *Voir la Ville* (un invité pourrait être membre également). Les étudiants les connaissent, il n'y a donc pas de grand danger de ce côté-là.

La durée de la soutenance est de quinze minutes, suivie de quinze minutes d'échanges avec le jury. Il est préférable à ce moment-là de prendre des notes, et

d'être attentif aux remarques (comme si c'était intéressant). L'ordre de passage est tiré au hasard pour ne favoriser personne, mais les étudiants peuvent échanger leur place entre eux.

C'est important que tout le groupe soit présent, d'une part car cela renforce la cohésion de groupe, et soutient ceux qui passent. En plus, cela permet de se préparer pour sa propre soutenance, par apprentissage vicariant comme dirait l'autre. Par vicariance, chacun peut apprendre des erreurs des autres.

Bonne préparation !

(Soutenance Séminaire Images de Ville du 10 avril 2016, photo NJ)

Publié le 24 mai 2018

Présentation du séminaire aux futurs Erasmus

Une ambition qui trouve ses limites

Un défaut d'organisation hier m'a empêché de présenter le support de diapositives. Voilà le lien pour le récupérer. Les futurs étudiants qui partent à l'étranger l'année prochaine doivent s'inscrire dans un séminaire et auprès d'un directeur de recherche.

Nous réfléchissons au meilleur moyen d'intégrer ces étudiants dans notre séminaire. Ce blog semble un bon outil de liaison et de réflexion. C'est un outil didactique. Évidemment, les étudiants qui viendront chez nous devront participer à ce blog, sur le modèle des pages précédentes.

Par conséquent, j'invite les visiteurs à fouiller sur l'année à la recherche d'une motivation ou d'un déclic. Nous approchons des 3000 visiteurs, ce qui me rend perplexe compte tenu du fait qu'il n'est pas référencé. Nous focalisons notre attention sur les champs en vert.

Publié le 3 juin 2018

Bonus Track

(Concert de fin d'année Atelier Jazz de Laurent Mar, MusicHalle, Espace Job, 30 mai 2018, photo DR)

Le 7 décembre 2017, j'avais posté un billet sur le thème musique, architecture et limites. Afin de me ridiculiser jusqu'au bout, voici l'extrait des efforts annuels pour mettre en place le fameux morceau de Jaco Pastorius. Merci au soutien de Lionel, Olivier, Etienne, Fabien et Evan, tous d'excellents compagnons.

Le musicien amateur se situe entre deux horizons; il vise la technique et la qualité du professionnel tout en étant limité dans sa pratique par ses activités professionnelles et familiales. Le saxophoniste David Pautric disait à ce propos : « ils ont un vrai métier », soulignant avec ironie, mais sans fausse modestie, la difficulté à produire une pièce audible en seulement deux heures par quinzaine.

Bonus Track

Je poursuis ma réflexion sur le rapport entre musique et ville, comme j'ai pu le souligner au cours de l'année.

<http://lewebpedagogique.com/voirlaville/2017/12/07/carla-bley-et-larchitecture/> Publié le 1er juin 2018 1er juin 2018

Fin de la saison universitaire – Voir la Ville

(1955. New York, NY, VM1955W00012-02-MC, DR)

Pour clôturer cette année bien remplie, je propose à nos étudiants de venir assister à la représentation de la pièce de Bertolt Brecht *Dans la jungle des villes*. Pour illustrer ce billet, j'ai utilisé deux images tirées du fonds

(Vivian Maier. La vie et l'œuvre de Vivian Maier est suffisamment remarquable pour justifier de ce choix. Juin 1954. New York, NY, VM1954W02925-12-MC, DR)

Venant se joindre à la politique d'ouverture de l'enseignement, l'école participe au financement de cette soirée. Reste à trouver des étudiants. Une semaine après la soutenance, ils la plupart sont repartis dans leur famille ou en stage.

« Vous vous trouvez à Chicago. Vous observez deux êtres humains se livrer, comme sur un ring, un inexplicable combat, et assistez au déclin d'une famille, venue de la savane jusque dans la jungle de la grande ville. Ne vous cassez pas la tête sur les motifs de ce combat, mais prenez part aux enjeux humains, jugez sans parti pris la manière de combattre de chaque adversaire, et portez toute votre attention sur le dernier round. »

Publié le 12 juin 2018

Franchir les limites du récit avec la BD

(Haut de l'affiche du 4ème Workshop, Marseille)

Alors que se tiendra le quatrième workshop au Mucem (Marseille) en cette fin de semaine sur le thème raconter autrement le récit scientifique, l'occasion de vous livrer quelques informations supplémentaires m'est donnée avec la livraison du dernier *Lanfeust Mag* n° 220. Bas de l'affiche du 4ème Workshop, Marseille

Pour couronner cette première année de séminaire *Voir la Ville*, qui portait, je le rappelle, sur le thème du mur, Augustin n'a pas trouvé mieux que d'illustrer à sa

façon l'histoire du mur de Berlin. Pamela Hérodote dans toute son érudition nous livre les moments clés des événements qui marquèrent pour quarante ans le destin du monde global. Le lien avec la première information devient évident lorsque l'on sait qu'Augustin est diplômé d'architecture. Nous entrons là dans la diversification du métier d'architecte.

Pamela Hérodote, Augustin Rogeret, Lanfeust Mag, n° 220, juin 2018, pp. 12-13

À des fins pédagogiques, je reproduis ici le premier et le dernier bandeau de cette BD qui tient sur deux pages. Ceci afin de vous inciter à aller voir dans le magazine. Les éléments historiques sont rapportés autour de vignettes qui forment comme des cartes mentales. La bande dessinée est assurément un moyen mnémotechnique intéressant pour retenir les informations. De plus, la sensualité de Pamela Hérodote ajoute ce décalage amusant à cette BD qui se veut ni sérieuse ni scientifique.

Pamela Hérodote, Augustin Rogeret, Lanfeust Mag, n° 220, juin 2018, pp. 12-13

Cependant, les messages sont parfois dissimulés en arrière-plan comme dans la vignette ci-dessus où l'on aperçoit le président américain lancer des invectives à l'encontre des Canadiens, alors que Pamela Hérodote conclut « Construire des murs... ça a toujours été une idée à la con ! ».

Comme Augustin Rogeret a autorisé la diffusion des deux planches, je m'empresse de les ajouter ci-dessous. Mais ne partez pas sans aller faire un tour sur son blog.

Copyright Augustin Rogeret 2018, Lanfeust Mag, 220, juin 2018, pp. 12-13

Publié le 14 juin 2018

Mémoires soutenus

(Photo de groupe, séminaire Voir la Ville, 13 juin 2018)

En respectant l'ordre de passage, voici les thèmes des mémoires soutenus pour cette première session.

Gaëlle sur l'écoquartier de Vidailhan qui malgré un travail en cours n'a pas su convaincre le jury. Il va lui falloir revoir la problématique. Ce n'est que partie remise, et nous allons redoubler d'efforts pour lui permettre de réussir.

(Carl Hurtin, notre plasticien, photo NJ)

Benjamin a traité son objet sous l'angle de la monographie avec la vie et les activités économiques de Val d'Isère à travers la notion de limites (géographiques, économiques, sociales, urbaines, techniques, etc.). Un terrain très proche, et nous lui souhaitons de trouver une mise à distance nécessaire pour la suite.

(Annabelle et Manon, photo NJ)

Fanny nous a fait profiter de son séjour en Hollande pour nous parler de Rotterdam et du rapport aux populations alloctones (entendez les étrangers). Un travail sérieux et abouti dans sa totalité.

(Annabelle, Manon, Gaëlle, Fanny, Samuel, Clara et Mohammed, photo NJ)

Annabelle dans sa passion pour les églises et les cultes a su retracer l'histoire des religions à Toulouse, à travers l'architecture et les communautés depuis 1905 jusqu'à nos jours. Visibilité, invisibilité, le jeu n'est pas simple dans cette dynamique des communautés religieuses.

(Le groupe Voir la Ville, presque au complet, photo NJ)

Manon qui a rapporté de la Finlande une source d'inspiration pour un travail singulier proche de la monographie, mais emprunt de réflexivité. Là aussi, elle aura besoin d'un retour critique ou d'une mise à distance réflexive d'avec son objet pour continuer sa progression.

(Le groupe Voir la Ville avant la soutenance, photo NJ)

Une demi-journée assez dense et très chouette qui nous a permis de mesurer la distance entre les limites perçues des objectifs pédagogiques et leur concrétisation. J'espère que nous aurons encore de belles surprises. En fait, le séminaire ne s'arrête pas là. Les étudiants ont découvert des méthodes, et les ont appliquées à un sujet. C'est une étape qui va les suivre toute leur vie professionnelle, et même personnelle. Ils ont découvert qu'ils étaient doués de ressources en analyse et en écriture, doués de qualités insoupçonnées. Ce travail de lecture et d'écriture doit se poursuivre. Plus tard, cela fera toute la différence.

Publié le 22 juin 2018

Les étudiants en mobilité préparent leur séjour

(Parc du château vu du LRA, juin 2018, photo NJ)

À partir de cette rentrée 2018, les étudiants qui partent en mobilité (Ersamus+) doivent s'inscrire dans un séminaire. Mais comment se préparer avant de partir un an (ou six mois) dans un pays très loin ? Le contact avec une culture différente (malgré de village global) nécessite un minimum de préparation, sans quoi le choc culturel peut-être violent.

Portes dérobées, Toulouse, juin 2018, photo NJ

Les lectures de l'été sont souvent légères, mais pour ma part je propose un film et deux lectures, histoire de récupérer un certain état d'esprit. Avant cela, chacun pourra étudier le contexte sociologique, économique et géographique du pays dans

lequel il souhaite se rendre. Espagne, Pérou, États-Unis, etc., trop de diversité pour pouvoir proposer un ensemble cohérent et universel.

- Wim Wenders, *Tokyo-Ga*, 1985
- Claude Levi-Strauss, *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 1955
- Hermann Hesse, *Siddhartha*, (1922), Paris, Grasset, 2010

Le film de Wim Wenders et le livre d'Hermann Hesse sont des voyages initiatiques, et comme leurs noms l'indiquent ils vont aider l'étudiant à préparer son voyage, car en définitive, ce que l'étudiant cherche, c'est lui. Wim Wenders part sur les traces du cinéaste Yasujiro Ozu et de la ville de Tokyo. Une quête entre le cinéma et le Japon nous conduit dans certains recoins de la ville. Wenders finit par retrouver un de ses acteurs, son caméraman et découvre la tombe d'Ozu sur laquelle est inscrit ? qui signifie « Rien » en japonais.

Siddhartha est le fondateur du bouddhisme. Hermann Hesse construit son roman en racontant la jeunesse de Siddhartha, avec ses doutes et ses questions. Le chemin est long pour atteindre la sagesse. Ce roman permet à chacun de se poser les bonnes questions et de tenter d'y répondre. Hermann Hesse a reçu le prix Nobel de littérature en 1946.

Levi-Strauss commence son livre en écrivant cette phrase aussi célèbre que celle de Proust : « Je hais les voyages et les explorateurs » qui amorce une polémique, mais également situe l'ethnologie par rapport au tourisme. Il s'en expliquera bien plus tard à l'occasion d'un reportage sur son œuvre. « Pour l'ethnologue, le voyage n'est pas un but, mais un moyen » (1991) dit-il devant le micro de Bernard Rapp.

Après, toute lecture est bonne à prendre, et chacun va construire son parcours en fonction de ses envies et de ses rencontres. L'été est souvent un bon moment pour reposer (re-pauser) les choses.

Publié le 3 juillet 2018

Quand on est fier de Zoé Riolet

On dirait un film...

Eh bien on l'exprime !

Zoé est partie un an à Santa Fe, en Argentine, en 2015-2016. À son retour, elle a passé une année à rédiger (ou digérer) son voyage. Le résultat a été stupéfiant puisqu'elle a produit un petit texte d'une vingtaine de pages dont la lecture vaut le détour. Ici, elle sort carrément des limites de l'exercice. Ce type de mémoire serait difficile à réaliser maintenant, avec l'intégration des mobilités en séminaire. Il faut donc lire ce texte avec un certain recul, et un certain détachement.

Comme le document n'est pas diffusable par Internet (restriction de l'auteur), je laisse la référence pour que les étudiants puissent aller le lire.

Et puis la semaine dernière, Zoé a soutenu son PFE, avec brio. Le jury lui a décerné une mention spéciale parce qu'évidemment on ne pouvait pas s'attendre à autre chose qu'à du spécial. Je lui souhaite une trajectoire brillante pour un renouvellement en pleine conscience du métier d'architecte, car je suis fier d'elle, et j'espère que nos étudiants sauront s'en inspirer.

Bien entendu, nous suivrons avec plaisir son parcours, et peut-être même l'inviterons-nous sur une séance prochaine...

Publié le 10 juillet 2018

Ville, musique et guitare

(Poster élaboré dans le cadre du colloque « Quand la ville s'électrise », NJ)

La musique ne date pas d'hier, et les témoignages sont nombreux pour indiquer qu'elle pourrait être à l'origine du langage (Leroi-Gourhan). Produire des sons et les répéter. Reconnaître ces sons et les apprécier, voilà le démarrage du « tube ». Les musiques accompagnent les récits, ceux des explorateurs comme les grands faits divers de tout temps.

Alors lorsque l'on s'intéresse à la ville, il peut être légitime de se questionner sur le rapport que peuvent entretenir certains instruments avec la ville dans sa globalité. On nous dit « ville globale », « ville mondiale », mais alors qui sont les instruments capables d'évoquer cette globalité ?

Il y a quelque temps, j'avais répondu à un appel à communication sur le thème « Quand la guitare s'électrise » de la Cité de la Musique à Paris. Ce billet sera l'occasion de revenir sur cette proposition et d'amorcer quelques pistes possibles en matière de recherche. Parallèlement, les illustrations proviennent d'un corpus « le coin guitare » que je collecte à partir d'images de forum.

(Le coin guitare, photographie récupérée sur un forum, photo X)

Une première recherche concerne le rapport entre la ville et la guitare électrique. A priori, il pourrait être facile de penser que la guitare électrique côtoie la ville, dès son introduction, au début des années 1930. En effet, l'arrivée des premières guitares amplifiées dans les orchestres de jazz, avec Charlie Christian, notamment, évoque davantage la ville que la campagne. Les grandes formations se produisent en ville, et les thèmes musicaux sont souvent en lien avec la ville. Dans le domaine du blues, un guitariste comme Robert Johnson clame son amour pour Chicago (*Sweet Home Chicago*) alors qu'il n'a encore qu'une guitare à cordes en acier, et non électrifiées. Cependant, ce tube de l'époque sera repris par de nombreux groupes de blues ou de rock par la suite (Blues Brothers). Le lien entre électrification et

ville n'est donc pas si évident. J'ai donc demandé à des musiciens de réfléchir à cette question.

Pour ce faire, j'ai contacté différents guitaristes en leur posant la question de savoir si la guitare électrique était plutôt du côté de la ville que du côté campagne. Les réponses ne sont pas tranchées puisque certains mettent le blues du côté de la campagne alors que le rock est clairement du côté de la ville, de même que le jazz.

(Amédée Ozenfant, Fugue, Guitare et Architecture, 1922)

L'invention de la guitare électrique a eu lieu dans un contexte d'évolution technique considérable, du domaine de l'amplification et la production et à la diffusion des sources sonores. Parallèlement, de nouveaux genres musicaux sont nés ou se sont confortés grâce à l'apport des musiques amplifiées. La guitare électrique est un instrument qui vit parfaitement en solitaire, lorsqu'elle n'est pas accompagnée d'un groupe de rock ou de jazz.

(Le coin guitare, photographie récupérée sur un forum, photo X)

Poser la question à des guitaristes, repérer dans les écrits le rapport entre le guitariste et la ville, comparer les thèmes abordés au style musical et au genre musical. S'intéresser aux guitaristes et à leurs compositions. Dans quel contexte la ville est-elle au centre de la composition .

Exemple, Paul Davies dans *New York Trader* renvoie au trader de New York, la ville est précisément définie et la fonction aussi (le commerce), *Machine Do It Now*, renvoie au monde de la machine que l'on peut rapprocher de la ville... La ville est pleinement présente.

Art Zoyd dans *Les fourmis* de Rocco Fernandez, la guitare est utilisée comme métaphore des gens courant comme des fourmis dans la ville. Ici en son clair, Gibson Les Paul à l'époque. La guitare est associée à la ville. La guitare électrique est aussi associée à la fée électricité, et par conséquent à une certaine idée de l'émancipation urbaine. La ville électrique avec ses faubourgs éclairés et ses tramways, eux-mêmes suggérés ou chantés par les guitares.

(Le coin guitare, photographie récupérée sur un forum, photo X)

Au contraire, la guitare jazz, dès les débuts de son amplification, va jouer en son clair. Aujourd'hui, des luthiers comme Gérard Defurne travaillent la guitare jazz comme un instrument du quatuor. Les bois, les vernis au tampon, le travail de la table et du dos, la touche en ébène, les bois précieux... Comment imaginer jouer en son saturé sur un tel instrument ? Le jazz, musique cérébrale, évoque la ville, et l'urbanité dans ce qu'elle a de plus évolué.

Le compositeur Rodolphe Burger nous dit qu'avant « la saturation était interdite », en parlant de l'utilisation des pédales d'effets comme la fuzz. Aussi pouvons-nous comprendre que lorsque Hendrix utilise ce genre de pédale, il cherche à transgresser les limites dans l'utilisation de son instrument.

Dans un autre registre, Steve Seasick est un représentant du blues rural capable de se produire en concert une *cigare-box* guitare en mains, confectionnée par lui-même. On peut le voir en concert à Bern en 2014 une casquette John Deere (fabricant de matériel agricole) sur la tête, chemise à carreaux et cote d'agriculteur élimée, donnant l'image d'un bluesman pur jus. Il joue sur des instruments plus improbables les uns que les autres, comme une *cigare-box* guitare à une seule corde, d'une demi-caisse à trois cordes, un manche de Danelectro montré sur une planche encapsulée de micros rafistolés, etc. Des instruments qu'il confectionne lui-même dans son garage et qu'il rafistole à l'aide de ruban adhésif. Les traces sont apparentes et laissent penser qu'elle participe au jeu. Le son est saturé dans l'overdrive grâce à deux vieux amplificateurs (Kustom 100 et Fender Tremolux). Évidemment, ces amplificateurs ont l'apparence de vieux objets de quarante ans, mais s'agissant d'un musicien professionnel, comment croire que les condensateurs et les transformateurs n'ont pas été changés ? Cela nous incite à penser qu'il y a une mise en scène savamment orchestrée. Et même si l'idée n'est pas de tromper le fan, il faut reconnaître que l'artifice fonctionne. Nous voilà en présence de guitares des campagnes, pour ce qu'elles ont de plus rustique. Par certains côtés, cela n'est pas sans rappeler les reliquages opérés par des mains expertes de luthiers qui, au fil des ans, se sont spécialisés dans la patine et l'usure prématurée des instruments. La qualité du son justifie l'utilisation d'objets éloignés des critères du haut de gamme de la lutherie. Du reste, il serait d'assez mauvais goût d'utiliser un modèle haut de gamme dans ce contexte. Et cela incline à penser que s'il est affaire de valeurs c'est qu'en retour, nous sommes en présence d'une construction sociale. Certains guitaristes ont essayé de flirter avec ces limites, entre transgressions de l'objet en rapport au son émis, comme Ted Nugent, dans les années 1980 qui utilisait une Gibson Birdland tout en jouant en son saturé et cherchant le larsen. Nugent est d'ailleurs connu pour être un collectionneur de Birdland, guitare qu'il semble apprécier pour son esthétique et qui se prête assez bien à l'utilisation en hard rock.

(Le coin guitare, photographie récupérée sur un forum, photo X)

Le reliquage consiste à vieillir artificiellement les objets en accentuant les traces d'usure. Pour paraître le plus réaliste possible, cette opération est confiée aux meilleurs luthiers des entreprises comme pour des modèles signature qui vont de Rory Gallagher à des éditions Relic 1955 réalisées par le Custom Shop de Fender. Se sont avant tout les modèles basés sur la forme des Telecaster et Stratocaster qui subissent ce genre de transformations, les guitares à caisse ou à demi caisse étant vraisemblablement plus choyées.

La Telecaster est un des modèles emblématiques de l'histoire de la guitare électrique, puisqu'inventée en 1950, elle a traversé le temps et les modes à tel point qu'il est difficile de lui donner l'exclusivité d'un style musical. Les modèles des années 1950 sont non seulement recherchés par les collectionneurs ou les musiciens professionnels, mais ont atteint des prix très élevés, sans toutefois atteindre la valeur d'un violon ou d'un violoncelle de concert. Du reste, le nom de

Telecaster proviendrait de « télé »-vision et la couleur blonde permettrait de mieux être remarquée à l'époque du noir & blanc.

(Le coin guitare, photographie récupérée sur un forum, photo X)

Federico Casagrande joue sur une Nocaster blonde (plaque noire à cinq vis, sans le nom Telecaster), un jazz épuré en son clair qu'il travaille en finger picking. L'usure du manche semble naturelle. Ici, nous faisons le lien avec l'origine de la guitare électrique.

Les utilisateurs de Telecasters sont pléthores, et quelques noms célèbres illustrent cette tendance, associée à la cote en hausse des modèles les plus anciens. Keith Richards, des Rolling Stones, sans être un inconditionnel de la Telecaster, possède une collection remarquable dont sa Micawber de 1950. Il utilise un son saturé par un overdrive. Ce genre d'artiste a beaucoup fait pour contribuer à la notoriété de marques comme Fender ou Gibson, mais dans le même temps, a contribué à figer l'aspect de la guitare à un modèle et à une couleur propre. Il sera difficile ensuite de faire appel à des luthiers, même si à un certain moment de sa carrière, Richards (Ronnie Wood également) s'est retourné vers Zemaitis, un luthier anglais.

Les luthiers ont une toute petite part dans ce marché mondial de la guitare. Rares sont ceux qui ont réussi à franchir la barrière de l'anonymat.

Marc Ducret joue sur une guitare du luthier Vendramini, en son clair comme saturé. Ses thèmes de prédilection nous poussent vers la ville (Tower Bridge), comme la configuration très avant-gardiste de sa musique peut le laisser penser.

(Le coin guitare, photographie récupérée sur un forum, photo X)

Julien Desprez, qui joue sur une Stratocaster blanche, un style très personnel entre jazz inde et noise, considère que la guitare appartient au monde. « Je dirai que la guitare appartient au monde, en général. Donc tout autant à la campagne qu'à la ville. Après il est vrai que les sons que j'utilise (et aussi comment ils s'organisent) peuvent faire référence à la ville. Mais je dirai plutôt à un certain monde industriel. Qui traverse finalement tout autant la ville que la campagne. Après en termes d'énergie, je pense être tout autant influencé par la rapidité des villes, d'internet, des connexions rhizomatiques que par de grandes étendues statiques, telles que plaine, désert, mer, etc. »

Paul Davies, musicien de jazz, explore également les arcanes de l'écriture depuis une trentaine d'années. Après avoir essayé un grand nombre de guitares, il s'est reporté vers la Stratocaster qu'il prépare lui-même. Il a notamment squalopé la touche dans le haut du manche, à partir de la quinzième case afin de l'adapter à son style de jeu. Pour lui, la guitare appartient à la ville indéniablement. D'ailleurs, son œuvre est souvent associée à la ville, avec *New York Trader* ou *Machine do it now*, par exemple. Il utilise un son clair, retravaillé par une réverbération, qui passe quelquefois en son saturé dans les moments intenses.

Cette réponse, que je livre ici de manière partielle, n'a pas eu l'écho escompté auprès du comité scientifique de la Cité de la Musique. Peu importe, j'ai le

sentiment d'avoir ouvert une porte et d'avoir posé quelques limites qu'il faudra désormais franchir.

Lectures conseillées :

Rodolphe BURGER, *Avec la guitare*, coll. Les petites conférences, Paris, Bayard, 2013

Nicholas COOK, *Musique, une très brève introduction*, Bordeaux, Alia, 2006

Peter GURALNICK. *À la recherche de Robert Johnson*, coll. CastorMusic Bordeaux, Le Castor Astral, 2008

Jean-Philippe VELU (sous la dir.), *Architecture et musique. Espace, Sons, Sociétés*, Éditions Delatour, 2015

Publié le 17 juillet 2018

La marge, la foule et le libre arbitre en question

(« Le capitaine et gardien de l'équipe de France Hugo Lloris brandit la Coupe du monde, à l'arrivée à Roissy le 16 juillet 2018 » photo Thomas Samson, AFP, La Dépêche, DR)

Quelle marge a-t-on pour exprimer son libre arbitre lorsqu'il y a mouvement de foule ? Telle est la question que je me suis posée en voyant le résultat de la dernière coupe du monde de football. À Toulouse, *La Dépêche* annonce 200.000 personnes dans les rues de la ville pour fêter l'événement sportif.

Pour tenter d'y répondre, je m'appuie sur le travail du sociologue Jean Stoetzel, qui travailla en son temps sur la psycho-sociologie des foules. Le comportement des individus lorsqu'ils composent une foule est-elle de l'ordre de l'individu ou bien d'autres choses ? Au-delà des phénomènes psychologiques qui caractérisent chaque individu, d'autres phénomènes d'ordre sociologiques ne sont-ils pas en jeu ? Voilà le genre de questions qu'il se posait.

Comme tout phénomène collectif, la foule exprime une somme d'individualités qui dépassent la psychologie individuelle. « Quand la conduite devient franchement collective, c'est après réception d'un message rationnel que tout le monde a reçu et compris en même temps : il y a simultanéité, non-interaction » nous dit Jean Stoetzel en faisant la critique de ses prédécesseurs. En cela, il propose une autre vision des choses, car pour lui la psychologie individuelle n'est pas la même que celle des « hommes en foule ». « Le seul fait de faire partie d'une foule modifie l'individu » écrit-il. Dans le cas qui nous intéresse, l'équipe de France de football vient de gagner la coupe du monde. Le message est clair et rationnel, et la foule va s'organiser pour montrer son contentement.

(Les supporters en liesse (détail), photo La Dépêche, DR)

« Placés dans une foule, même une assemblée d'élite, les individus les plus intelligents acquièrent une mentalité de barbares et de primitifs » nous dit-il encore.

La foule agit comme un seul homme, pourrions-nous dire, et l'étude de quelques débordements nous permettra d'en mesurer l'importance. L'individu n'est plus maître de lui, et son libre arbitre a volé en éclat. Reprenant les analyses de Le Bon, Stoezel démonte les mécanismes des mouvements de foule qu'il regroupe en trois thèmes que je reprends ici.

En premier lieu, l'unanimité, qu'il appelle loi mentale des foules. Il écrit que « dans une foule, les émotions, les convictions, les interprétations, les intentions, les actions des individus sont unanimes. Et cette unanimité s'accompagne de la conscience d'elle-même, entraînant comme conséquences le dogmatisme et l'intolérance, un sentiment de puissance irrésistible, et aussi une idée d'irresponsabilité. » « On a gagné ! » scandent les supporters de l'équipe de France. Quand on est dans une foule, on finit par perdre toute notion de responsabilité individuelle, une sorte d'ivresse nous envahit et notre libre arbitre disparaît. Mais c'est aussi l'agression de deux individus portant un drapeau « autre que le Français » qui sont pris à partie et agressés, comme le rapporte le témoignage d'un lecteur impliqué (voir l'article du 16 juillet). Dans ce cas, la foule fait obstacle à tout ce qui se positionne contre ses valeurs.

En second lieu, Stoezel nous dit que « les individus en foule sont toujours sous le coup d'émotions, et ces émotions sont soudaines, simples, extrêmes, intenses et très changeantes ». Cela peut expliquer qu'une centaine d'individus se soient jetés du haut des ponts dans la Garonne, ou que certains individus se soient donnés en spectacle.

En troisième lieu, « les foules pensent et raisonnent, mais leurs pensées sont simplistes et leurs raisonnements rudimentaires ». Chaque supporter reprend à peu près les mêmes idées se résumant en « Ça fait tellement plaisir, c'est une belle France qu'on a. Tout le monde est joyeux, tout le monde est cool » ou encore « On est super fiers de cette équipe, ils sont vraiment devenus nos joueurs ». Les expressions marquent le ton et le prénom, l'âge et parfois la profession donnent ce sentiment que le collectif déborde des catégories sociales. Mais c'est aussi cet homme qui agresse une femme souhaitant entrer dans la *fan zone*, espace sans doute réservé aux hommes, tout du moins dans sa représentation. Posons-nous aussi la question de la représentativité de la population française dans cette démonstration patriotique.

Sans une enquête sociologique précise, il est difficile de faire ressortir certains aspects représentatifs d'une idéologie nationaliste. S'agit-il de phénomènes marginaux ou bien cet esprit est-il partagé plus largement ? Les Français sont-ils les seuls à fêter cet événement mondial ?

(Image de La dépêche publiée le 16 juillet 2018, republiée ici à titre scientifique et culturelle)

Quelques débordements rapportés par la presse locale témoignent de ces comportements collectifs. L'étude des marges est ici signifiante. L'exemple des plongeurs dans la Garonne du haut des ponts d'une centaine de « supporters » montre ce besoin d'imiter le meneur, forcément un homme.

Notons au passage l'emploi du terme francisé qui n'est jamais utilisé au féminin (supportrice ou supporteuse). Le meneur est indispensable pour canaliser la foule et pour la guider. « La foule est un troupeau qui ne saurait se passer de maître » ajoute-t-il. Mais sans une enquête *in situ*, nous ne reprendrons cette analyse qu'à titre spéculatif. Malgré tout, les nombreux matériaux diffusés par la voie de l'Internet permettraient une approche plus objective de ce phénomène. À chacun de s'en saisir...

Les Bleus champions du monde font le retour triomphal en France ; 200 000 personnes fêtent la victoire de Bleus à Toulouse sur fond d'alcool ; Victoire des Bleus : quelques dérapages lors d'une nuit de fête très arrosée ; Jean Stoetzel et le phénomène des foules.

Publié le 21 juillet 2018

Marion, Clara, Marie, Paul, Pauline, Marine, Valentine et les autres

(Marion lors du rendez-vous d'avant le départ, photo NJ)

Ils ou elles sont sept étudiants et étudiantes à partir un an à l'étranger et à s'être inscrits dans notre séminaire. Nous leur souhaitons bonne chance pour leur installation et leurs premiers pas dans cet environnement nouveau. Après le dépaysement des premiers jours viendra le sentiment de familiarité, et peu à peu l'appropriation de l'immeuble ou de la maison, de la rue, du quartier, puis de la ville. Les habitudes vont s'imprégner dans les postures et les manières de faire, sans que l'étudiant s'en aperçoive. Ce que Leonardo Piasere nomme la *perduction*. J'y reviendrai.

Avant de partir, Marion a rédigé un petit message :

« Cette première année de Master, je l'imagine riche d'un point de vue pédagogique, mais surtout culturel. Le choix de mon thème de mémoire m'est apparu comme une évidence. Partir sur un autre continent est l'occasion de découvrir de nouveaux lieux, une nouvelle ville. J'ai hâte de parcourir ces paysages et ces villes d'Argentine, particulièrement Santa Fe où je vais passer les dix prochains mois de ma vie d'étudiante. C'est avec un mélange d'appréhension et d'excitation que je prépare mon départ. »

Publié le 1er août 2018

Repousser les limites : l'exemple de la musique spectrale

(Rebecca Wenbam, violoncelliste, interprète une œuvre de Kaija Saariaho intitulée Sept papillons, 2012, DR)

Comment l'intérêt pour la musique contemporaine peut-il aider à comprendre la question des limites face à la Ville ?

Partir d'une idée simple et l'exploiter d'un domaine à l'autre. Voilà comment ce billet commence. Faire des aller-retour entre avant et maintenant, entre le courant moderne, et nos jours, entre la musique contemporaine et l'architecture moderne.

(Rebecca Wenham, violoncelliste, interprète une œuvre de Kaija Saariaho intitulée Sept papillons, 2012, DR)

Quelle école ou quel courant se rapproche-t-il le plus de ce style de musique ? Le déconstructivisme ? Le spectralisme ?

Selon les propos de Florent JEDRZEJEWSKI, dans sa thèse consacrée à la musique spectrale chez les percussionnistes, notre compositrice finlandaise Kaija SAARIAHO évolue dans le courant de la musique spectrale. Nous avons déjà dépassé le déconstructivisme.

Ce courant qui consiste à utiliser dans sa totalité « la manière spectrale de traiter les possibilités sonores spécifiques de chaque instrument » (Jedrzejewski, p. 140) permet de repousser les limites instrumentales comme celles de l'écriture. Il ne s'agit pas simplement de déconstruire, mais d'utiliser l'ensemble du spectre de chaque instrument. « Par leur recherche des qualités spectrales des sonorités, les compositeurs de ce mouvement ont dégagé des propriétés qui leur permettent de mélanger les sons en se fondant sur les caractéristiques de leurs spectres » (Jedrzejewski, p. 145). Il y a par conséquent un au-delà de la musique, que l'architecture, semble-t-il, n'a pas encore atteint.

Si l'on considère la ville dans son aspect spectral, cela reviendrait à réinventer le rapport à la norme établie en la dépassant. Les règles figées sont transgressées, dépassées pour aboutir à de nouveaux usages, mais également à de nouvelles règles. Par exemple, l'utilisation d'un espace vacant comme lieu de rencontre ou de co-voiturage, transformer pour un temps une rue en fête de quartier. Pour faire évoluer la ville, il faut forcément revoir les règles et les renouveler. Définir de nouveaux usages et de nouvelles limites. C'est ce que cette musique semble évoquer.

Dans le domaine de l'architecture, posons-nous la question des squats et de la réécriture de ces architectures dans leurs usages. La réglementation n'offre pas cette possibilité de développement humain que l'on pourrait penser attendre d'une ville spectrale.

Aucune réponse définitive ne viendra de ce billet. Je lance cette question qui trouvera peut-être une réponse dans un ailleurs et plus tard.

JEDRZEJEWSKI Florent, *Le son dans le son : les percussions dans la musique spectrale*, Thèse sous la direction de Pierre MICHEL, Université de Strasbourg, 2014

SEAY Albert, *La musique au Moyen Âge*, Arles : Actes Sud, 1988

Publié le 7 août 2018

La ville rêvée

(La Tentation de Saint Antoine. RF3936. Huys Pieter (vers 1520-vers 1577). Huile sur toile, 70 x 103 cm. Localisation : Paris, musée du Louvre. (C) RMN / Gérard Blot)

La ville rêvée, non pas celle dont on rêve, mais celle que l'on voit en rêve. Voilà un projet passionnant que l'on pourrait constituer à partir de la création d'une onirothèque et de récits parallèles. Cette bibliothèque qui rassemble les rêves des gens au sujet de la ville pourrait nous permettre de mesurer l'écart entre « la ville rêvée » celle que chacun de nous souhaiterait ou imaginerait, et celle qui apparaît dans nos rêves. En soi, l'écart mesuré pourrait être très intéressant.

Pour collecter les rêves, il faut un certain entraînement, car les rêves sont fugaces et s'évaporent le matin à notre réveil. Des techniques existent pour collecter ce genre de matériaux. L'une d'elles consiste à consigner dès le réveil les derniers éléments du dernier rêve sur un carnet, et d'essayer de se remémorer le rêve dans son intégralité. Petit à petit et avec patience, il est ainsi possible de constituer une onirothèque personnelle. Chaque rêveur doit être identifié sociologiquement, à travers une « biographie sociologique », comme le soumet Bernard Lahire. Je n'entre pas dans le détail ici.

Dans les techniques de l'entretien, cette méthode consiste à relancer la personne en essayant de s'approcher de détails. Il ne s'agit d'interpréter les rêves, mais de guider le rêveur sur les détails. Car nous avons besoin de détails pour cerner avec la meilleure acuité possible la ville dont nous rêvons. Une des grosses difficultés du rêve c'est qu'il ne peut être appréhendé qu'à travers le récit, et donc à travers une forme plus ou moins romancée, censurée, modifiée du rêve.

(Salvador Dalí, Banlieue de la ville paranoïaque-critique, 1936, DR)

Ensuite, nous pourrions rechercher les origines des matériaux de nos rêves. Où puisons-nous nos sources ? Dans les films, dans les livres, dans notre créativité ? Et quelles sont les différences d'avec la réalité ? Les villes rêvées sont-elles simples et banales ou bien extra-ordinaires et délirantes ? Le plus souvent, dans un rêve, on ne perçoit pas la ville dans son entièreté, mais à un endroit : cela se passe dans un magasin, dans la rue, sur une place, etc. Pouvez-vous décrire cette place ? Quels sont les éléments caractéristiques ? Quels en sont les liens avec la réalité vécue ?

Il existe de nombreux témoignages d'auteurs racontant leurs rêves, ou de peintres ayant pris le rêve comme médium, comme le montre Nicolas Heckel, à qui j'ai emprunté l'image de Jérôme Bosch. Mais le plus actuel et important travail revient au sociologue Bernard Lahire qui vient de publier le premier tome d'une enquête sur le rêve.

Près de 500 pages pour élaborer un programme de recherche pour une sociologie du rêve, voilà de quoi bien terminer l'été. Page 97, je note : « un rêve ne peut donc

être correctement interprété si le récit de rêve n'est pas articulé aux dispositions incorporées du rêveur dont une partie a pu commencer à être formée dès la petite enfance, à l'état de sa problématique existentielle dans la période où il rêve [...], aux éléments contextuels déclencheurs du rêve dans le passé immédiat [...] et au cadre du sommeil dans lequel prennent forme les images animées du rêve ».

Pour nous aider à collecter et à décrypter ces rêves, voici plusieurs ouvrages qu'il serait important de parcourir, avant ou pendant la lecture du travail de Bernard Lahire qui apporte un regard critique à l'histoire de cet objet :

Sigmund FREUD, *L'interprétation des rêves*, (1899), Paris, Points, 2013 ; Michel JOUVET et Monique GESSAIN, *Le grenier des rêves : essai d'oniologie diachronique*, Paris, Odile Jacob, 1997 ; Carl Gustav JUNG, *Sur l'interprétation des rêves*, Paris, Livre de Poche, 2000 ; Bernard LAHIRE, *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, 2018

Publié le 25 août 2018

Pourquoi regarder les animaux ? Un ethnologue à PlanetOcean

(Public devant l'aquarium aux requins, Planet Océan, Montpellier, photo NJ)

Ce titre renvoie directement à l'ouvrage que John Berger publia en 2011, qui est en réalité un recueil de textes rédigés entre 1974 et 2009. Ce penseur (1926-2017) attirait l'attention sur le fait que ce que nous regardons en allant au zoo, c'est nous-même. Il ne s'était pas trompé si l'on en juge par la teneur de l'image prise à l'aquarium de Montpellier cette semaine.

J'ai vu une femme en vidéo-conversation avec une amie qui montrait le vaste écran de verre nous séparant du monde aquatique. Elle faisait une visite à distance. Au même endroit, des dizaines de personnes saisissant leur téléphone cellulaire à la recherche d'une prise de vue, faisant de grands gestes, ne se souciant plus des autres visiteurs pourvu que leur cliché soit « réussi ». J'ai vu d'autres personnes la main serrée contre la poignée d'une perche attentive aux mouvements des poissons colorés, mais plus au reste. J'ai vu d'autres personnes, souvent des femmes, se photographiant elles-mêmes à l'aide de la fonction *ad hoc* : *le selfie*. On prend les enfants devant les vitres, avec pour arrière-plan un poisson. Peu importe, les noms ne sont ni lus ni mémorisés. On reste dans l'à peu près. Certains s'essaient à la devinette, mais se trompent souvent, même devant les requins. J'ai vu énormément de gens se photographier et photographier à l'aide de leur téléphone. Ces actes répondent-ils au besoin insatiable de saisir, ou de cumuler ces micro-événements de leur journée ? Pour se souvenir une fois rentré chez eux, ou pour témoigner de ce bon moment passer à ne pas voir, mais à filmer, flasher ou shooter. Enregistrer toute sa vie, voilà le vrai sujet. Malgré tout, les gens restent seuls et ne communiquent pas entre eux (sauf à l'intérieur de leur famille).

Dans ce texte écrit en 1977, John Berger aborde la question des limites entre l'homme et l'animal. Il écrit que le zoo est apparu au moment où l'animal en peluche (l'imitation) faisait son apparition. C'est aussi à cette période que les espèces commencèrent à disparaître. « Les zoos publics sanctionnaient le pouvoir colonial contemporain. La capture d'animaux figurait symboliquement la conquête de terres lointaines et exotiques (p. 44- 45) ». Cependant les zoos ont aujourd'hui repensé leur rapport à leur histoire et certaines espèces ne vivent quasiment plus à l'état naturel. Le zoo reste le seul espoir de voir « vivant » ces animaux.

« Les animaux s'avèrent rarement à la hauteur des réminiscences adultes, tandis qu'aux enfants ils apparaissent la plupart du temps étonnamment mous et ennuyeux (p. 48) ». À l'intérieur des aquariums, le regard est beaucoup plus complexe à analyser, car l'œil du poisson ne cligne pas. A-t-on l'impression de croiser quelque chose en croisant l'œil d'un requin ? Ou bien est-il comme le lion au zoo inerte à notre présence, car dépecé de son instinct animal qui le consacrait jadis roi de la jungle ?

« Le zoo est un révélateur de la relation entre l'homme et les animaux » nous dit John Berger. Mais c'est aussi un révélateur des comportements de l'espèce humaine. Dans la seconde partie des bâtiments, Planet Océan abrite un espace dédié à l'espace. J'ai été confronté à une scène qui en dit long sur les comportements humains et sur ce que viennent chercher les gens. Devant un écran géant des gens se trémoussaient en regardant leur image restituée à partir d'une caméra infrarouge. On ne devinait que le contour des corps, les parties non protégées par des vêtements prenaient une couleur rouge alors que les parties protégées étaient vertes, en passant par le jaune. Chacun bougeait ses bras et ses jambes en essayant de se repérer sur l'écran. Ensuite, armé de son téléphone cellulaire, chacun prenait des photos de ces scènes qui visiblement comblaient davantage les « visiteurs » que les précédentes scènes devant les aquariums.

« Le zoo ne peut que décevoir » nous dit encore John Berger, car « le visiteur de zoo non accompagné se retrouve seul » (p. 54). Comme on le perçoit, c'est avant tout soi-même le centre d'intérêt principal, et finalement se voir, se filmer ou se photographier sont les raisons qui motivent cette théâtralisation.

John BERGER, *Pourquoi regarder les animaux ?*, Éditions Héros-Limites, 2011

Deuxième année (2018-2019)

Publié le 30 août 2018

C'est la rentrée ! Première séance le 19 septembre

(Plage de Narbonne-Plage avant la rentrée, août 2018, photo NJ)

Tout d'abord, voici le Programme 2018-2019 tel qu'il est proposé en première lecture. Quelques aménagements auront peut-être lieu dans le courant du semestre, mais rien de très essentiel. Il est calibré pour douze étudiants, notamment concernant le suivi au second semestre. Nous avons intégré les cinq séances en matinées destinées aux étudiants de retour de mobilité. Ces séances seront utiles aux S9 comme aux S7 qui verront en amont comment structurer leur pensée pour en produire un mémoire...

Cette rentrée s'accompagne également en ouverture du séminaire d'une lecture intitulée Des paradigmes en sciences sociales constituée de deux articles de Francis de Chassey, publiés respectivement en 1997 et en 2003. Le sociologue s'intéresse à un débat passionnant centré sur les paradigmes des sciences sociales et notamment le vieux conflit entre le modèle holiste et le modèle de l'individualisme méthodologique. Il dresse également le panel des modèles de pensée utilisés depuis Auguste Comte ou Émile Durkheim, et bien sûr, à l'orée des années 2000. Son recul historique lui permet de mesurer l'impact d'un modèle au détriment d'un autre, à travers une analyse historique, économique et politique qu'il articule dans ce qu'on appelle généralement le contexte.

« La société est-elle une totalité qui est toujours plus que la somme de ses parties, c'est-à-dire que le comportement et les représentations des individus qui la composent, ou n'est-elle en définitive que l'effet d'agrégation de ces comportements et représentations individuels, soit d'une multitude de choix rationnels individuels ? » nous demande Francis de Chassey. Voilà une question auxquels les étudiants devront répondre et se positionner. Ces deux articles se complètent, car ils portent sur la même thématique. Il y a donc des redondances et des précisions qui font qu'il n'est pas inutile de s'abstenir de les lire. Certains étudiants trouveront ces textes compliqués, mais c'est pour bien montrer les enjeux au centre des sciences sociales. Une ville n'est pas un assemblage d'immeubles, mais la mise côte à côte d'institutions, et tout ce qui fait société (suivant le paradigme) avec, c'est-à-dire les gens.

Publié le 3 septembre 2018

Se déplacer en ville 3.0 : franchir les limites du ridicule

(Le président Emmanuel Macron dans les rues de Copenhague, 29 août 2018, photo AFP)

Le déplacement en « mode doux » est à la mode dans les plus hautes sphères de l'État. Bien entendu il s'agit de la bicyclette, objet centenaire qui a fait ses preuves, qui plus est dans une des villes les plus cotées en matière de cycle. Le vélo incarne à la fois un esprit jeune et sportif, distingué et « dans le coup ». C'est aussi le signal que la terre souffre.

Cela dit, les moyens de transport individuels ont largement débordé des formes traditionnelles de la bicyclette ces dernières années. Très subjectivement, cela nous permet d'aborder la question du déplacement en ville à travers une revue d'objets pensés pour le déplacement dit « intelligent ». J'utilise pour cela un site de vente en ligne.

Topmate Mini vélo électrique ES-30 Gris – 599 euros

JX SMLRO Vélo électrique avec Deux Batteries Tricycle Électrique Vélo Scooter 14 Pouces 250 W 36 V 14.4A H – 1539 euros

6.5" Self Balance Board Bluewheel HX420 Smart APP Hover Scooter – 249 euros

Les overboards sont de plus en plus souvent utilisés par les enfants dans leur version « jouet ». Un adaptateur permet d'ajouter une roue et un siège, ce qui rend l'objet plus attrayant à la manière d'un karting. La position debout nécessite une stabilité et un équilibre qui peut poser problème dans l'espace urbain, notamment au moment du franchissement des voies.

Inmotion P1F Mini-Scooter Mixte Adulte, Noir/Or – 900 euros

On assiste à la présence d'objets de taille réduite allant de pair avec le besoin de le stocker facilement et n'importe où. Reste un objet lourd et parfois encombrant du fait de l'électrification et du poids des batteries. Dès l'instant où la vitesse dépasse les 25 km/h, la réglementation impose le port du casque et la circulation sur la route exclusivement.

INMOTION V10F Gyroroue électrique Mixte Adulte, Noir – 1790 euros

Tous ces véhicules ont en commun d'être électrique, c'est-à-dire de consommer de l'électricité stockée dans des batteries. Disons-le tout de suite, le partage de la route avec des véhicules pouvant dépasser les 30 tonnes pose problème. Le pilote ne dispose d'aucune armure comme il peut en être pour les motards, par exemple. Le corps reste vulnérable, d'autant plus que les pilotes sont souvent en costume, puisque ces objets s'adressent avant tout aux businessmen et aux professions du secteur tertiaire, nous dirions également au monde urbain, dans toute son urbanité.

Tous ces objets ont en commun un « vide juridique » sur leurs positions dans l'espace urbain vis-à-vis des autres usagers, piétons, cyclistes et chauffeurs. Faut-il être spécifiquement assuré, et faut-il porter un casque ? Peut-on rouler sur les trottoirs ou les pistes cyclables ? La motorisation offre la possibilité d'une allure plutôt rapide, et parfois supérieure à 25 km/h. Dans ce cas, les pistes cyclables ne sont plus appropriées, mais la voie publique l'est-elle pour autant ?

L'accidentologie est en manque de données et il faudra attendre encore quelques mois ou quelques années pour savoir si ces modes de transports sont plus sûrs ou plus dangereux que les modes « traditionnels ». Reste qu'ils sont assez rares, ce qui renforce cet aspect distinctif. Enfin, la question du ridicule posée à la manière d'un concept sociologique permet de penser que l'enjeu central reste celui de la distinction. Vouloir se montrer autrement, par un objet surprenant, et surprendre à son tour. L'individu est au cœur de cette pratique. Par exemple, la monowheel, que les adeptes nomment « gyroroue » fait partie des objets ostentatoires autant que procurant une distinction. Faut-il être jeune et en forme physique pour oser se tenir debout sur plusieurs kilomètres ? Faut-il ne pas avoir peur du ridicule ?

Nous pourrions amorcer une étude dans ce sens, et poser la question à brûle-pourpoint. Dans le même temps, n'est-il pas curieux de revoir ce déploiement d'objets étonnants comme nos ancêtres ont pu le voir au début du XXe siècle ? Pour preuve, voici quelques illustres objets roulants.

(18-12-13, Parc des Princes, bicyclette Bunau-Varilla [vélo torpille, l'ingénieur Bunau-Varilla et Marcel Berthet] : [photographie de presse] / [Agence Rol] – BNF)

([24/6/20, Parc des Princes, jubilé en l'honneur du cycliste Thormald Ellegaard], Marcel Durand [sur un monocycle et, sur sa petite bicyclette, le] jeune Evrard : [photographie de presse] / [Agence Rol] – BNF)

Publié le 8 septembre 2018

Marine à Madrid

Faites une photographie (format horizontal) depuis la fenêtre de votre chambre, et donnez-en une légende.

Voilà la consigne envoyée à nos huit étudiants en mobilité. Par retour de mail, Marine nous envoie sa photographie, accompagnée d'une légende.

(Madrid, Photo Marine P.)

« Petit immeuble d'une rue calme du quartier de Lavapiés, raconte Marine, tout proche du métro La latina. Je suis perchée au quatrième et dernier étage. Les seules fenêtres que je possède sont des velux, difficile alors d'apercevoir l'extérieur. Je peux juste sentir la chaleur des rayons du soleil qui traverse les vitres et voir le ciel

et ses quelques nuages. L'appartement est mansardé et ne mesure pas plus de 9m², il m'est encore difficile de me l'approprier. »

Voilà une mise en contexte à partir du lieu dans lequel elle va, durant l'année universitaire, apprendre à voir la ville de Madrid.

Publié le 10 septembre 2018

Marie à Santa Fe

(Manque d'horizon et de profondeur, vue sur un mur, Santa Fe, photo Marie B.)

« Je suis arrivée en Argentine il y a maintenant un peu plus d'un mois. Je suis restée une semaine à Buenos Aires, une ville immense, mais qui se rapproche des grandes capitales occidentales tout de même. Ensuite avec Marion, nous avons été à Rosario pendant cinq jours, une ville plus abordable que Buenos Aires pour moi, plus facile de se repérer et de se déplacer. Puis nous avons continué notre chemin vers le Nord jusqu'à Santa Fe, la ville de notre échange. C'est une ville beaucoup moins attractive culturellement que les deux autres, c'est complètement différent. Nous sentons bien plus le « rythme argentin », ville plus « typique », avec plusieurs quartiers bien distincts du plus pauvre à la « piétonnale » la rue piétonne « chic » de Santa Fe. Notre arrivée a été agitée à cause de nombreuses manifestations (avortement, la défense de l'université publique) et de nombreuses grèves, ce pourquoi nous n'avons pas eu l'opportunité d'assister à beaucoup de cours. »

Le trajet de Marie, 426 kilomètres à vol d'oiseau

Publié le 11 septembre 2018

Un passage entre deux murs où seul le vent court

(Un passage Entre deux murs Où seul le vent court, Santa Fe, photo Marion H.)

Marion vit en colocation avec Marine, d'où le concours de la plus belle fenêtre. À travers le monde, la colocation est un mode d'habiter que nous rencontrons de plus en plus. Dire qu'il va devenir le mode dominant est prématuré. Mais il n'y a pas que les étudiants qui vivent ainsi. C'est peut-être dû à ces échanges internationaux qui finissent par se transformer en mode d'habiter. Quoi qu'il en soit le partage de l'espace domestique permet l'échange et offre une expérience de vie en communauté.

« Mon nouveau lieu de vie est paisible. Il s'agit d'un quartier résidentiel, où de nombreuses familles occupent de petites maisons ainsi que des immeubles de petites tailles. À la tombée de la nuit, un rose pâle vient recouvrir les nombreux toits-terrasses de la ville. Santa Fe est accueillante, beaucoup d'étudiants vivent ici.

La maison où j'habite se compose de deux colocations. Nous sommes en rez-de-chaussée et n'avons pas d'espace extérieur pour nous aérer et profiter du soleil. Je partage ma chambre avec deux autres filles, dont Marie qui vient aussi de l'ENSA Toulouse. Nous vivons avec des Mexicains et un Espagnol ce qui permet d'améliorer chaque jour notre langage. »

Publié le 15 septembre 2018

Mercredi c'est la rentrée du séminaire

(Jardin Raymond VI, septembre 2018, photo NJ)

Profitions de la ville et de ses ressources le temps d'un week-end, et dirigeons-nous vers la rentrée universitaire. Les étudiants ont fait leur pré-rentrée cette semaine, les enseignants la semaine précédente. Pour information, mercredi, nous aurons notre première séance salle C109 au LRA. Voilà à quoi cela ressemble.

(Le château qui abrite le LRA, photo NJ)

Le LRA c'est le Laboratoire de Recherche en Architecture qui dépend directement de l'ENSA de Toulouse. Pour des raisons historiques (AZF) les bureaux du LRA ont été transférés plusieurs fois depuis septembre 2001, et aujourd'hui ils sont situés dans ce château qui fait la fierté des enseignants de l'école. Alors pour le séminaire il était à mon avis important de prendre place dans le lieu de la recherche.

Le séminaire étant un lieu d'initiation à la recherche par la recherche, ce lieu nous conduira tout droit vers la réussite.

En musique de fond, je mets Ernest Chausson, *trio pour piano, violon et violoncelle en sol mineur opus 3*, écrit en 1881, mais joué 37 ans plus tard. J'expliquerai pourquoi ce choix mercredi. Je souhaite d'ores et déjà la bienvenue à nos nouveaux étudiants pour une année riche, complexe et fructueuse.

Publié le 20 septembre 2018

Laurie expose les résultats de son année

(Préparation de l'oral du 19 septembre, photo NJ)

Derrière la vitre du côté de la terrasse, je prends cette photo qui immortalise la préparation de l'oral de Laurie. *Le banc dans tous ses états* nous a permis de voyager dans l'histoire de cette assise, et d'ouvrir vers des accents plus politiques et actuels dans la régulation du mobilier urbain des villes. Un grand merci à Laurie pour son

exposé, et son assiduité tout au long du séminaire. Elle va pouvoir maintenant poursuivre son parcours vers une cinquième année qui sera couronnée par le PFE.

Pour l'occasion, Laurie avait convié plusieurs amies à la soutenir (soutenance), et nous avons pu profiter de cette belle salle toute la journée. Chose qui semble être remise en question. La semaine prochaine, attendons-nous à nous réunir ailleurs...

(Le campus de Jean Jaurès ex-Mirail, photo NJ)

Retour sur la journée :

Après la rituelle présentation des enseignants, nous avons commencé à faire un tour de table.

Le matin, quatre nouveaux étudiants sont venus se présenter et ont chacun abordé des questions en rapport avec leur thématique :

Marianne s'interroge sur les grands ensembles à différentes échelles, et semble s'orienter vers la maison individuelle ou l'habitat intermédiaire (pour des gens intermédiaires).

Océane s'interroge sur le rapport entre musique et ville, et peut-être « l'urbanisme sonore » (Xénakis ??), mais la question des refuges l'interroge aussi. Mostafat lui aussi s'intéresse à la musique, et surtout à la pratique musicale en ville, ou dans les espaces urbains. Formelle, informelle, spontanée, la musique s'entend dans des aspects et des dimensions très vastes. Quant à Romuald, il focalise sur les grands ensembles et surtout sur celui de Bagatelle. Nous entrevoyons un travail réflexif du fait de son histoire personnelle.

Un étudiant inscrit n'est pas venu, nous l'attendons avec impatience la semaine prochaine. Ce petit effectif cache nos huit étudiants en mobilité, et nos cinq redoublants qui ont été relativement présents l'après-midi.

(Les nouveaux encore timides, photo NJ)

La semaine prochaine, nos étudiants auront fouillé les bibliothèques et les bases de données (nous y reviendrons) pour construire une bibliographie à partir de leur thème (ou thématique), qu'ils affineront par la suite. L'idée est d'aller lire quelques titres, de récupérer quelques articles, de souligner quelques livres et ainsi d'élaborer un sujet. La musique en ville est un domaine en soit, il reste à savoir quoi chercher en particulier.

La semaine prochaine nous continuerons ces recherches, tout en allant fouiner à travers la ville (ou un morceau de ville) à la recherche des marges et des limites. Prévoyez un appareil photo ou un carnet de croquis. Nous chercherons certainement des endroits où la pratique musicale a lieu...

Publié le 21 septembre 2018

La Ville inquiète / Colette Pétonnet

Si Marcel Mauss (1872-1950) est considéré en France comme le père de l'ethnologie française, Colette Pétonnet (1929-2012) pourrait être considérée comme la mère de l'anthropologie urbaine. Avec Jacques Gutwirth (1926-2012), ils ont tous deux participé au développement de cette discipline dans la discipline qu'est l'ethnologie au sein du CNRS.

Le Laboratoire d'Anthropologie Urbaine a ainsi évolué pour se fondre aujourd'hui dans le IIAC-LAU. Son histoire est étroitement liée à celle de ces deux chercheurs. Voici ici un texte fondamental sur l'anonymat dans la ville, à lire absolument !

(L'ethnologue Colette Pétonnet 1929-2012)

On retrouvera tous les articles de Colette Pétonnet sur le site HAL-SHS, la base de données des textes en archives ouvertes du CNRS. On retrouvera ses principaux textes dans un recueil publié aux éditions du CNRS à venir prochainement.

Publié le 29 septembre 2018

Enchanter la ville

Affiche des trois journées de performances des habitants et de la compagnie La compagnie *Les 198 os* travaille sur le quartier d'Empalot depuis presque une dizaine d'années, à la faveur de la requalification du quartier.

Imaginons que la scène serait la ville, que la salle où sont assis les spectateurs serait l'intérieur d'un bus. Voilà une scène de théâtre qui se déplace avec les spectateurs. Mais quel est le sujet ? C'est la vie des gens, les histoires singulières que chacun est venu raconter au préalable dans le local du quartier général de la compagnie. Un questionnaire à la Proust et des réponses, parfois inattendues, qui feront le matériau de base pour une mise en scène à travers un parcours construit.

(Derniers réglages place Ste-Germaine, Saint-Agne, 1980s, © Noël Jouenne)

Des entretiens sortent des « attributs » images de ce que l'on aurait voulu être, connaître, savoir, vivre...

Ces « attributs » sont reproduits en grandeur réelle et disposés ou plutôt présentés par leur « créateur ». Ils seront placés judicieusement sur le parcours qu'emprunte le bus. Une préparation minutieuse, longue et parfois entremêlée d'imprévus.

(L'âne aux baskets, 1980s, © Noël Jouenne)

Il y a eu un accident avec l'âne au moment de le descendre et de le mettre en scène. Les rivets ont lâché et l'âne est tombé sur le sol. Pendant la répétition générale, les curieux venaient voir cet animal qui, de loin, faisait croire à un vrai. Avec des

baskets, c'est plus surprenant. Il faut lui faire faire du sport. Comme habitant du quartier élargi, j'étais nommé pour remplacer la titulaire de cet attribut. Pendant les trois quarts d'heure d'attente, de nombreux enfants et quelques adultes sont venus se renseigner sur le pourquoi de cette présence. Un roumain qui habite en face est venu me voir après plusieurs hésitations et m'a dit qu'il croyait que c'était un vrai comme chez lui, en Roumanie. On dit « m?gar » me dit-il en caressant la photo de l'âne. Et « m?garit » pour une femelle. Il a traversé le rue et est reparti souriant chez lui. Quelques automobilistes se sont arrêtés soit pour photographier soit pour me saluer. Un vieil algérien s'est arrêté et m'a demandé ce que je faisais. Je lui ai dit que j'essayais d'apprendre le sport à cet âne vraiment bourrin. Il m'a répondu « comme toi ! » et a continué sa route. En situation de performance, il ne faut pas avoir peur du ridicule.

Voilà un temps dans la ville qui mobilisa une quarantaine de participants pour trois représentations *in vivo*. Théâtre participatif, vivant, au cœur des quartiers, moment enchanteur, instant fragile qui vient déstabiliser les conventions, éveiller l'éclair de l'idée qu'il est possible de réaliser collectivement quelque chose pour *enchanter la ville*. La dernière c'est ce soir !

D'après une idée originale de Virginie Baes et Hélène Olive. Cie Les 198 os. 2018

Publié le 1er octobre 2018

Paul en Argentine

(L'immeuble d'en face, © Paul Peysson 2018 Paul nous envoie ce message d'Argentine)

« Lorsque j'ouvre la fenêtre de ma chambre, la première chose que je vois est ce bâtiment gris d'environ six niveaux. Ma chambre se situe au quatrième étage de mon bâtiment. À première vue, nous pouvons croire que le quartier où je vis est un quartier dense constitué de bâtiments relativement hauts qui évoquent presque une sensation d'étouffement.

Cependant, je vis dans le quartier de San Telmo à Buenos Aires, qui est ,par rapport au reste de la ville, un quartier constitué d'anciennes maisons coloniales ne dépassant pas deux niveaux. La particularité de ce quartier est justement l'hétérogénéité de ses bâtiments. Par exemple sur l'immeuble d'habitation qui se situe en face du mien, celui-ci est entouré de maisons coloniales ne dépassant pas deux étages. Ce qui fait que les tours qui composent San Telmo sont des édifices assez isolés les uns des autres venant ponctuer le quartier d'éléments verticaux.

La proximité de ces deux bâtiments fait que nous pouvons voir dans les logements d'en face. Cela crée un lien entre les habitants de ces deux immeubles. En effet, ce sont des personnes que nous pouvons voir souvent dans la journée. Ainsi cela devient une habitude de vivre avec ces personnes-là. »

Publié le 10 octobre 2018

Journée d'étude Ville partagée du 17 octobre

Détail de l'affiche créée pour l'atelier S91

Le Programme de la journée :

L'atelier de réflexion sur la Ville partagée est une journée d'étude permettant de confronter des points de vue différents, des méthodes originales et des questionnements soumis à la controverse. Elle est associée à l'atelier de projet de Clara Sandrini. Cette journée sera donc intéressante dans la mise en place du sujet de recherche, car l'étudiant pourra poser des questions directement en rapport avec sa thématique, ou par analogie, envisager une voie à laquelle il n'avait pas pensé. La richesse vient du collectif.

Publié le 12 octobre 2018

Événement ! Variations sur la Ville

Voici un événement à l'approche de l'automne avec ce recueil de textes choisis de Collette Pétonnet.

Textes réunis par deux membres du LAU (Laboratoire d'anthropologie urbaine), Liliane Kuczynski et Daniel Terrolle, une unité particulière du CNRS puisque l'équipe avait été classée Unité Propre de Recherche, ce qui était assez rare aux débuts des années 1980, et Thierry Paquot, philosophe parisien.

Comme je n'ai pas encore reçu l'ouvrage, je ne peux en dire plus, sinon que ce corpus a nécessité près d'une année de travail, entre la reprise des textes, leur choix et l'écriture d'une introduction... Mais je complétera ce billet. Il fait suite à l'hommage rendu à sa mémoire. On y trouvera forcément l'observation flottante, l'anonymat dans la ville, et quelques perles issues de son travail qui ont marqué l'ethnologie française et surtout l'ethnologie urbaine.

Publié le 17 octobre 2018

Atelier de réflexion du 17 octobre 2018

(Variations sur la ville ou la ville partagée, © NJ)

Ville Partagée :

Une journée de partage entre deux ateliers de projet et notre séminaire. Une initiative remarquable par notre directeur, Pierre Fernandez, et une journée riche en foisonnement d'idées.

Pour ce qui nous concerne, seulement trois étudiants étaient présents pour partager leur sujet : Marianne, Océane et Romuald. Un grand merci pour les efforts d'intégration, la rapidité avec laquelle ils ont dû préparer leur intervention et un point positif pour l'appropriation du logiciel Xmind et le traitement de la carte mentale. On attend de nos deux autres étudiants un travail similaire pour la semaine prochaine.

(Une assistance attentive dans le cadre de la salle du château (LRA), photo © NJ)

Dans leur conclusion, nos deux initiatrices ont parcouru la journée en pointant les quatre idées découlant du partage : objet, action, temps et participation. En effet, on peut partager suivant un de ces quatre biais ou en associant ces biais. La démarche méthodologique a été remarquable elle aussi, autour des conditions d'observation, qui vont de l'observation flottante à l'observation provocante, en passant par l'observation participante. On ne peut rester passif et mener une observation directe dans ce genre de sujet. La proximité existe aussi dans la place de l'intervenant, du militant à l'acteur engagé, elle ne peut rester neutre. Les enjeux liés à l'implication doivent cependant être décrits, décortiqués et assumés.

(Clara Sandrini et Anaïs Leger-Smith, nos deux initiatrices en action, photo © NJ)

Publié le 22 octobre 2018

Choix du sujet ?????

(La place du vélo comme vecteur de socialisation, © NJ)

Quel sujet choisir se demande Marine ? Peut-être sera-t-elle intéressée par l'étude de la pratique du vélo en ville, mais peut-être que ses centres d'intérêt sont tout autre. Pourtant, l'étude de la pratique du vélo chez les enfants scolarisés en maternelle ouvre sur des perspectives en termes de gentrification, rapports de genre, de domination, d'exclusion, etc. J'expliquerais plus tard pourquoi et comment.

N'oublions pas que nous naviguons entre les marges, les limites et/ou les frontières. Nous sommes dans la ville, et nous explorons ses frontières. Il faut donc que ce sujet se positionne quelque part au bord, à la marge, à la frange de quelque chose. Cela peut aider à trouver un sujet, en abordant un thème par ses limites. Par exemple, celui de « la colocation et les limites du vivre ensemble », ou bien « le street art et les limites du discours politique ». L'habitat social, dans ses marges, serait un autre sujet.

Pour résumer comment vous aider à trouver un sujet, pour ceux qui cherchent encore, il vous faut partir d'un centre d'intérêt et chercher à le percevoir à travers une limite, dans ses marges ou à la frontière de quelque chose, par un de ses bouts.

Publié le 24 octobre 2018

Développement autour de la notion de marge

(Institut d'Urbanisme et de Géographie Alpine, Grenoble, © NJ)

La notion de marge interroge celle, fondatrice et universelle, de limite posée par un acte volontaire qui permet de séparer le nous de l'autre. Pourtant pour Georg Simmel, la frontière est d'abord «entre» : plus que séparer elle induit une réciprocité, car elle se présente comme une interposition dans l'espace qui sépare deux mondes qui s'opposent. Georg Simmel voit dans les antagonismes une source de tension créatrice ; l'étranger reflète cette tension, car il est celui qui vient d'ailleurs et qui s'installe quelque part : il est donc à la fois à l'intérieur et à l'extérieur. Le sociologue Robert Ezra Park propose la figure de l'homme marginal découlant, elle-même, de l'image de l'étranger. L'homme marginal est l'individu de l'entre-deux par excellence : il habite entre deux sociétés, entre deux cultures. Il est déchiré par cette ambivalence et porte en lui la « richesse » de ce mélange. Il peut transformer son sentiment social de perte en une ressource culturelle.

Cette perte génère parfois l'expression d'une sous-culture particulière dont l'homme de la rue, le « SDF », figure emblématique de l'espace public et paradigme de l'entre-deux, constitue un exemple.

La notion de marge révèle donc un espace potentiellement « créateur et créatif », un espace où se mettent en place des dispositifs rituels qui s'emploient à séparer des individus ou des groupes d'un statut pour les agréger à un autre. Pour Arnold Van Gennep, entre les deux moments de séparation et d'agrégation, des moments incertains (espace liminaire) et des lieux incertains (sorte de *no man's land*) existent : dans ces zones d'attente, de repli ou de transition, où l'individu est suspendu (en marge), s'accumulent les procédures les plus déconcertantes.

La marge peut parfois répondre à des configurations spécifiques dont les gardiennes et gardiens d'immeubles sont un exemple. Mais elle peut aussi, comme chez les « SDF », devenir l'expression d'une situation qui s'éternise, empêchant toute sortie et toute réagrégation au corps social.

La notion de marge nous intéresse donc par sa capacité à mobiliser les notions de continuité et rupture, ainsi que celle de « cultures de l'entre-deux ». L'expérimentation de cette culture, celle du migrant, de l'étranger, d'une marginalité sociale, culturelle ou artistique, se perçoit aussi dans la mise en place des pratiques dans l'espace et des usages de l'espace, dans des lieux spécifiques de la ville qu'on pourra explorer.

La notion de marge implique également un retour sur le concept d'hétérotopie (du grec *topos*, « lieu », et *hétéro*, « autre » : « lieu autre ») forgé par Michel Foucault. Les hétérotopies (localisations physiques de l'utopie) sont des espaces concrets qui hébergent l'imaginaire (une cabane d'enfant ou un théâtre). Elles servent aussi pour la mise à l'écart (les « hétérotopies de déviation ») comme les maisons de retraite, les hôpitaux psychiatriques, les prisons, les asiles ou les cimetières : il s'agit des lieux qui, à l'intérieur d'une société, en constituent le négatif, ou les marges.

Les marges peuvent être aussi examinées comme des interstices des villes, des terrains vagues, des friches, des espaces en chantier, des « zones blanches » non définies sur les cartes, des zones grises ou brunes... Des « tiers paysages » (Gilles Clément) délaissés dont la diversité « n'est pas répertoriée comme richesse » et où il se passe pourtant quelque chose, des « espaces du possible », des laboratoires pour de nouvelles pratiques. Quelles sont ces expériences ? En quoi permettent-elles de réinventer l'espace urbain ? Comment investir ces interstices tout en leur laissant leur qualité d'incertitude et de questionnement de la ville ?

Finalement, la notion de marge interroge, d'un point de vue structuraliste, la société, car cette dernière, dans ses contours « contient le pouvoir de récompenser le conformisme et repousser l'agression » (Mary Douglas). La marge, comme la structure elle-même, est donc un réservoir de symboles de la société.

Je dois à mon ami Gilles Teissonnières ce texte qu'il a co-écrit avec Barbara Morovich. Nous avons ces auteurs en commun.

Bibliographie :

CENTLIVRES Pierre, HAINARD J. (dir.), 1986, *Les rites de passage aujourd'hui*, Neuchâtel, L'Âge d'homme.

CLÉMENT Gilles, 2004, *Manifeste pour le Tiers-paysage*, Paris, éd. Sujet Objet.

DE BIASE Alessia, et BONNIN Philippe (dir.), 2007, *L'espace Anthropologique, l'abécédaire anthropologique de l'architecture et de la ville*, Cahiers de la recherche architecturale et urbaine, n. 20-21.

DOUGLAS Mary, 1992, *De la souillure, études sur la notion de pollution et de tabou*, Paris, éd. la Découverte.

FOUCAULT Michel, 1993, *Surveiller et punir. Naissance de la prison*, Paris, Gallimard.

FOUCAULT Michel, 2001, « Des espaces autres », (conférence au Cercle d'études architecturales, 14 mars 1967), dans *Dits et écrits*, vol. 2 : 1976-1988, Paris, Gallimard.

GOFFMAN E., 1968, *Asiles. Étude sur la condition sociale des malades mentaux*, Paris, éd. De Minuit.

GEREMEK B., 1987, *La potence ou la pitié, L'Europe et les pauvres du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Gallimard.

GRAFMEYER Yves & JOSEPH Isaac, 1984, *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Aubier.

HALL E.T., 1978, *La dimension cachée*, Paris, Seuil.

SIMMEL Georg, 1993, « Le pont et la porte » in *La tragédie de la culture et autres essais*, Paris, Rivages.

SIMMEL Georg, 1999, « Excursus sur la frontière sociale » in *Sociologie : Études sur les formes de la socialisation*, Paris, PUF.

SIMMEL Georg, 2009 (1908), « Digressions sur l'étranger » in Yves GRAFMEYER, Isaac JOSEPH, *L'école de Chicago : naissance de l'écologie urbaine*, Paris, Champs Essais.

TURNER Victor W., 1990, *Le Phénomène rituel. Structure et contre structure*, Paris, PUF.

VAN GENNEP Arnold, (1909), rééd.1981, *Les rites de passage*, Paris, Picard.

Voyez, au passage, que l'on peut rédiger la bibliographie sous cette forme, et qu'elle apparaît différemment dans le corps de cet ouvrage.

Publié le 5 novembre 2018

Débordement et prise de parole

(Sur le Pont-Neuf, La Machine, Toulouse, © NJ)

L'événement de cette semaine a été l'installation officielle de la compagnie *La Machine* à Toulouse. La performance sur quatre jours a perturbé la ville dans ses orientations et ses règles. Nous tenterons, à partir des articles de presse et de nos observations, de dresser un bilan sur la question de savoir que venaient faire les gens ?

Pierre Bourdieu disait que les faits divers font diversion, mais concernant cet « événement », ne pourrait-on pas en dire autant ? Nous présentons qu'il va y avoir beaucoup de questions dans ce billet.

Petit rappel : L'association loi 1901 *La Machine* possède initialement son siège social à Tournefeuille, qui est transféré à Nantes en juillet 2017 (J.O. n°799). Son installation sur le site de Montaudran (20 avril 2018, J.O. n°455), au sud de Toulouse, relève d'une longue histoire politique. Les déclarations au J.O. nous permettent de suivre cette évolution mouvementée.

« Déclaration à la préfecture de la Haute-Garonne. **LA MACHINE.** *Objet :* Promouvoir les métiers du spectacle vivant, plus particulièrement au travers de créations ; réalisations de décors et d'objets de spectacles. *Siège social :* l'Usine, 18, chemin du Canal, 31170 Tournefeuille. *Date de la déclaration :* 19 janvier 1999. »

« Déclaration à la préfecture de la Haute-Garonne. **LA MACHINE**. *Nouvel objet* : promouvoir les métiers et savoir-faire du spectacle, plus particulièrement au travers de la création, la réalisation et la cession de décors, machines et objets de spectacles ; la création, la réalisation et la cession de tous biens, mobiliers ou immobiliers, en rapport avec le spectacle ou mettant en œuvre, directement ou indirectement, les métiers et savoir-faire du spectacle ; la création, la production et la diffusion de spectacles ; et, accessoirement pour faciliter l'exécution des objectifs précédents, toute opération industrielle, commerciale, financière, mobilière ou immobilière, se rapportant directement ou indirectement à l'objet de l'association. *Siège social* : l'Usine, 18, chemin du Canal, 31170 Tournefeuille. *Courriel* : machine@club-internet.fr. *Date de la déclaration* : 7 juin 2005. »

« Déclaration à la préfecture de la Haute-Garonne. **LA MACHINE**. *Siège social* : 18, chemin du canal, 31170 Tournefeuille. *Transféré ; nouvelle adresse* : À l'usine, 6, impasse Marcel Paul ZI Pahin, 31170 Tournefeuille. *Date de la déclaration* : 9 février 2009. »

« Déclaration à la préfecture de la Loire-Atlantique. **LA MACHINE**. *Ancien siège* : À l'usine, 6, impasse Marcel Paul ZI Pahin, 31170 Tournefeuille. *Transféré, nouvelle adresse* : 2, boulevard Léon Bureau, 44000 Nantes. *Site internet* : <http://www.lamachine.fr>. *Date de la déclaration* : 26 juillet 2017. »

« Déclaration à la préfecture de la Haute-Garonne. **LA MACHINE TOULOUSE**. *Ancien siège* : 1, chemin Carrosse, 31400 Toulouse. *Transféré, nouvelle adresse* : 3, avenue de l'Aérodrome de Montaudran, 31400 Toulouse. *Date de la déclaration* : 20 avril 2018. »

François Delarozière (1963-) en est le principal personnage. Il fait ses classes dans la compagnie Royal de Luxe qui s'installe également à Nantes en 2003. À l'époque, il n'est qu'un des rouages de ce théâtre de rue, basé sur l'efficacité du peu, ou la mise en abîme par le décalage. Les pièces sont profondément humaines, l'homme est au centre de l'univers théâtral. Les machines sont peu nombreuses dans les années 1990, et beaucoup moins spectaculaires qu'aujourd'hui. On peut trouver une voiture découpée, où ce grand livre de l'histoire de France, dans lequel des acteurs évoluent. Aujourd'hui, les manipulateurs de ces machines ne sont plus acteurs, mais « techniciens ». Le rôle a été inversé.

Cependant, les histoires racontées ne reposent pas sur la seule démonstration du déplacement de machines. Là, je me garderai de parler de la trame du spectacle toulousain. Hormis la convocation de la mythologie revisitée, la scène tourne autour du déplacement très lent des monstres et de leur rencontre (ou affrontement) inévitable. S'agit-il d'une scène de bataille ou de guerre ? Qui sont les symboles en jeu ? Y a-t-il un alibi artistique ?

(Ce que les gens regardent, La Machine, Toulouse, © NJ)

Une foule immense, évaluée à 200 mille personnes le premier jour, puis 450 mille personnes (cumulées). Les chiffres annoncés pour cet événement planétaire vont jusqu'à 600 mille personnes (cumulées en double, voire triple compte). Le nombre

semble avoir une importance. La quantité, comme s'il s'agissait de faire masse. La « populace », elle, est indifférenciée, plutôt de milieu populaire. Lorsque je me promenais à vélo, je surpris un vieil homme à dire « les prolétaires prennent le soleil ». Avait-il identifié une couche particulière de la population ? Tout du moins, les jeunes d'Empalot sont absents de la manifestation. A-t-on une idée de qui vient à ce genre d'événement ? Et qui n'y vient pas ?

(Astérior Le Minotaure photographié, Toulouse, © NJ)

La réinterprétation du mythe d'Ariane est ici un prétexte au déploiement de deux « machines » de formes monstrueuses. Une araignée géante, censée représenter la gardienne du Temple où vit le Minotaure qu'elle doit guider. Durant les trois derniers jours, de vendredi à dimanche, le centre-ville a véritablement été paralysé, ce qui est une des implications du spectacle, et peut-être certainement voulu. La ville est ainsi plongée dans une rupture totale de ses habitudes. Des barrières physiques et policières bloquent certains accès. Le déploiement de la sécurité est à son comble. La presse ne révèle pas le nombre d'agents mobilisés pour l'occasion, mais indique que trois dispositifs sont convoqués (police privée, police municipale et police nationale).

(Témoigner en direct, La Machine, Toulouse, © NJ)

De nombreuses personnes prennent en photographie l'événement, via leur téléphone cellulaire. On peut imaginer qu'elles envoient ces témoignages à d'autres personnes absentes, membres de leurs familles, amis éloignés, ou réseaux sociaux de type Facebook. Contempler le spectacle n'est pas suffisant, il faut partager ce moment à distance, quitte à rater quelque chose. Dans les longs moments d'attentes, les gens ne savent pas quoi faire. Ils observent le Minotaure, reste à proximité des fois qu'il se réveille, pendant que d'autres décident de partir voir l'araignée.

Mais la route est coupée, il faut rebrousser chemin, prévoir un autre itinéraire, et ainsi passer le temps jusqu'au soir. Les longs moments d'attente font partie du spectacle. Mais quoi faire ? Aller discuter avec des inconnus, aller contrarier l'anonymat des grandes villes, ou commencer à entretenir une discussion avec ses voisins (de fortune) ?

Quelqu'un m'interpelle en disant que mon vélo est vraiment le haut de gamme des vélos pliants. J'acquiesce en commençant à rédiger le tableau de cette merveille tel un dépliant publicitaire. L'interaction ne dure que quelques minutes, mais le courant est passé, et je me dis qu'il en faut peu pour que l'échange ait lieu. Voici donc des conditions de partage réunies, mais peu s'en emparent, faute d'alibi ou de prétexte à la parole.

Le spectacle de *La Machine* offre la possibilité de délier la parole, d'échanger entre « amis » d'un jour. Certains s'en emparent, alors que d'autres s'ennuient entre deux événements. Ils prennent une photographie pour avoir l'air de faire quelque chose. François Delarozière ne nous donne pas toutes les clefs. À nous de les découvrir...

Publié le 7 novembre 2018

Retour sur une idéologie de l'espace pour tous

(Seul face au Minotaure, Toulouse, © NJ)

La Machine n'a pas eu le temps de refroidir que le magazine d'informations Toulouse publiait déjà le compte rendu de ce long week-end. « Il nous a fait rêver, vibrer, frissonner. Pendant quatre jours le Gardien du Temple a arpenté les rues de Toulouse. L'émotion était si forte... » est-il écrit alors que les délais d'impression et de livraison sont tels que le texte n'a pu être rédigé qu'avant les événements. Utiliser le passé revient à rédiger un compte rendu avant une réunion. Nous voilà face à une manipulation médiatique visant à transformer l'événement en un moment partagé par tous. Il était prévu que l'émotion soit forte. Et si cela n'avait pas été le cas ?

Aucun événement n'a eu une telle ampleur dans le média *La Dépêche*, puisque pas moins d'une dizaine d'articles ont été consacrés ce week-end à la manifestation. Événement médiatique, nous ne nous intéresserons pas ici au rôle des médias dans la médiation (télévision, journaux et autres relais).

« 450 000 spectateurs attendus : La Machine, événement planétaire à Toulouse » titrait *La Dépêche* au 31 octobre. La bataille des chiffres commence à travers une concurrence du toujours plus entre les différentes villes dans lesquelles se sont produits ces spectacles populaires, sans que l'on soit informé du mode de comptage. « En interaction avec la ville, elles visent aussi à transformer le regard que nous portons sur nos cités », souligne François Delarozière qui entend créer « un acte fédérateur » apprend-on encore de la plume du journaliste Jean-Noël Gros.

Le lundi 5 novembre, à peine refroidi de la veille, le journal titre « Entre 800.000 et 900.000 spectateurs à Toulouse pour voir le Minotaure ». Les chiffres ont dépassé les espérances puisque le nombre de spectateurs a doublé. Mais comment ce chiffre est-il produit ? Y a-t-il de doubles comptes ? Inévitablement puisque le chiffre record annoncé fait état du cumul du nombre des spectateurs. Or, la plupart sont venus les quatre jours et au moins les trois jours consécutifs. Par exemple, il est indiqué que le dimanche, c'est 200.000 spectateurs qui assistent à la dernière scène du spectacle. En outre, l'article informe également de l'augmentation de la fréquentation du métro, avec 44% de plus que l'année dernière à la même date. En reprenant les chiffres, une brève arithmétique nous permet de mesurer cet apport. 507.527 personnes supplémentaires sur quatre jours, ce qui nous donne une fréquentation de 126.000 spectateurs quotidiens, ce qui n'est déjà pas si mal. Ne nous perdons pas dans cette bataille de chiffres, car l'enjeu est de montrer la popularité du spectacle afin de conquérir de nouveaux marchés à l'international. Ce qui est clairement visé ici est la Chine, le Japon et les États-Unis. Voilà une belle carte de visite pour la compagnie La Machine. Une référence à un article du *New York Time* est d'ailleurs citée en exemple de la performance. Comme il sera précisé dans un article daté du 8 novembre, « Le

Minotaure, machine à séduction géante pour Toulouse » a été vu au Japon, à New York et dans les principales grandes villes du monde.

L'interview de François Delarozière, peut-être dépassé par les événements, apporte aussi quelques clés de compréhension face à ces enjeux internationaux. « La ville devient un décor extraordinaire. » précise-t-il. Cette vision de la ville comme scène du plaisir et de la poésie est-elle partagée avec l'ensemble de la population ? Les réactions des lecteurs de *La Dépêche*, faisant état d'une forme de démocratie, ou d'une sorte d'opinion publique, permettent de prendre la mesure, une fois l'événement passé. Certains mettent en avant le coût exorbitant de l'événement, qui va de l'achat par la ville des marionnettes à 2 millions d'euros (mais qui n'appartiennent pas à la communauté urbaine), au coût du hangar destiné à sanctuariser les monstres (15 millions d'euros). D'autres déplorent le spectacle lui-même, et dénoncent une forme de manipulation des mythes. Un retour à la polémique d'il y a cinq ans nous permet d'apprécier le changement d'attitude. Mais c'est aussi la posture anti-démocratique de certains lecteurs qu'il faut souligner, traitant de « pisse-froid » les points de vue divergents ou contestataires. Faut-il faire consensus et trouver cet événement génial ? Mais qu'apprend-on en définitive et que ressort-il au lendemain de la fête ?

Par exemple le Minotaure ailé ressemble davantage à une manticoire ou à un griffon qui aurait une tête de bœuf, mais cet aspect mélangeant la mythologie n'a d'intérêt que dans la mesure où l'on recherche une authenticité qui n'existe pas ici. On est loin du mythe d'origine et traiter la ville comme un labyrinthe ressemble davantage à un alibi qu'à une réalité. Plaire au plus grand nombre reste le vœu partagé du concepteur et du politique.

Si l'on considère qu'un minimum d'esprit critique est nécessaire pour bien comprendre le monde dans lequel nous vivons, cela renvoie inévitablement au livre de Manuel Delgado (*L'espace public comme idéologie*, Les réveilleurs de la nuit, 2016), dont il a déjà été question. La disparition des classes sociales se fond dans un amalgame du spectacle pour tous, et du plus grand nombre. Nous assistons à ce « grand projet bourgeois de pacification généralisé des relations sociales » (p. 46) que décrit Delgado. Les gens sont gentils, courtois, et prêts à parler ensemble. Le font-ils vraiment ?

(Où sont les 800.000 spectateurs ? La Dépêche du 1er novembre, DR)

Mais c'est aussi Gilles Lipovetsky et Jean Serroy (*L'esthétisation du monde*, Gallimard, 2013) qui nous viennent en aide pour nous aider à comprendre ce qui se joue dans ce spectacle de plusieurs millions d'euros. Dans cet embellissement de la ville où règne la « poésie », « l'enchantement » et le « rêve », « la beauté est devenue un nouvel Eldorado du capitalisme en même temps qu'une obsession et une pratique narcissique de masse » (p. 361).

(Pour certains, la ville devient un terrain de jeu géant, Toulouse, © NJ)

La photographie ci-dessus illustre bien, à mon avis, cette tendance de l'urbanité qui revient à se faire plaisir et à imaginer la ville comme un vaste terrain de jeu. Le

père de famille et ses deux enfants sont équipés de rollers, les enfants ont également un équipement supplémentaire, casque, genouillères et coudières, pour bien montrer leur importance aux yeux du père et de la société. « Le look jeune ou ado est devenu le référentiel dominant des vêtements des adultes : il fallait autrefois exhiber les signes honorifiques de la richesse, il faut maintenant paraître jeune, éternellement jeune » (*L'esthétisation...* p. 376).

Ainsi, nous assistons à une forme d'hédonisme où chacun côte à côte va pouvoir goûter individuellement à cette « beauté » spectaculaire dans une forme de communion événementielle. Voir la ville à travers ses marges donne ici tout son sens à notre séminaire.

Publié le 12 novembre 2018

En avant-première de la conférence sur le handicap

(Espace sensoriel, Médiathèque José Cabanis, Toulouse, ©Handi'Apt 2018)

Le mercredi 19 décembre prochain, nous recevrons l'association Handi'Apt pour approfondir ensemble la question des limites dans l'espace lorsque celui-ci accompagne des personnes handicapées (autistes, troubles mentaux, etc.).

Cette petite association, composée de deux jeunes architectes, Océane de Matos et Mélanie Barrès, travaille autour de la question du handicap mental et de sa prise en compte en architecture. Nous sommes bien confronté ici aux limites.

Le 21 novembre prochain, elles donneront à la médiathèque Cabanis une conférence sur le thème : « Architecture, quand le handicap est moteur d'innovation ». Depuis ce week-end, un abri sensoriel a été installé au rez-de-chaussée de la médiathèque. Des visites sont prévues (inscription sur le site).

Publié le 25 novembre 2018

Déambulation urbaine sensorielle

(Abri sensoriel, Bibliothèque Cabanis, Toulouse, © Mohammed Zendjebil)

Déambuler pour mieux entendre, sentir et appréhender la ville.

Texte de Mohammed Zendjebil.

La séance de séminaire du mercredi 21 novembre 2018, a été l'occasion l'après-midi avec les responsables de l'association « Handi-Apt » (Océane de Matos et Mélanie Barrès), les étudiants présents du Master « Voir la Ville » (Marianne Pommier, Romuald Villac et Mostefa Zemouli) ainsi que des patients d'une structure médico-psychiatrique de Blagnac, de faire une expérience sensorielle en

milieu urbain. Cette séance nous a amené dans un premier temps à une déambulation urbaine sensorielle. La balade débuta à la sortie de la station de métro Jean-Jaurès, en mettant en avant notre ressenti par rapport à l'environnement immédiat (visuel, sonore, odorat et toucher) à l'aide d'une fiche technique. Lieu passant, les discussions et les éclats de rire des usagers ponctués par notre présence. Les façades de briques rougeoyantes des bâtiments sous un soleil automnal ont accaparé le regard ! Une seconde halte sur la place d'Arménie devant la fontaine sur les « ramblas » en cours d'aménagement nous a permis de reproduire la même démarche que précédemment. À cet endroit, le bruit des machines du chantier ainsi que l'odeur du goudron, nous a particulièrement « dérangés ». Notre ultime halte nous amena devant la médiathèque José Cabanis. Là nous attendaient les patients sensibles. Le lieu est passant, mais finalement peu bruyant, une ambiance feutrée baignait par un beau soleil de fin de journée. Cet exercice a été finalement l'occasion de se centrer sur l'environnement urbain pour recueillir nos impressions exaltées par nos sens en éveil. Cette démarche nous apprend beaucoup sur nous même, car ce sont des réflexes auxquels nous ne faisons pas vraiment attention en temps normal, par contre, exacerbé pour les patients qui nous accompagnaient.

(Dans l'abri sensoriel, Bibliothèque Cabanis, Toulouse, © Mohammed Zendjebil)

Des limites, des frontières pas si évidentes

Cet exercice a été l'occasion de voir dans cette déambulation, les différentes limites et frontières qui jonchent le parcours et auxquelles on ne prêterait pas attention en temps normal : tapis sensoriel au niveau des feux tricolores, bandes rugueuses au sol pour diriger/indiquer des parcours aux non-voyants, feux tricolores sonores, etc. On remarque que l'espace urbain est fait de limites, de frontières sensorielles si on y prête une certaine attention. Le son est également soumis à ces limites, car, en évoluant d'un espace à un autre, on repère bien ces successions de sons voire de bruit qui jalonnent le parcours. Le final de cette déambulation nous a amené dans l'abri sensoriel installé dans le hall d'entrée de la médiathèque. Dans cet abri, on est isolé du reste du monde, le bruit extérieur est atténué. C'est un lieu qui est calme, reposant, qui conforte les personnes sensibles aux différents sons de la ville. Il est un lieu qui apaise, qui calme, qui redonne confiance. Cet abri marque une limite subjective pour certains, objective pour d'autres, mais qui ne laisse pas indifférent de par sa structure. Il impose une limite dans laquelle on peut se réfugier pour s'isoler physiquement et psychologiquement. Cet outil de médiation (l'abri) a été utile pour les patients qui nous accompagnaient, car leur réaction était tout unanime quant à l'intérêt d'un tel outil. Sa structure en bambou, briques de bois et autres tissus colorés suggère la nature comme le voilage au plafond, bleu et blanc, rappelant le ciel. Une multitude de papillons en origami suspendus nous transporte vers un autre environnement comme pour nous extirper des limites de la ville sonore ! Les assises constitutives de ce lieu appellent à la contemplation et à la pause, pour se détacher de ce qui nous entoure, et abolir les frontières d'un espace urbain trop présent par le son et le bruit, vers une sensation de quiétude.

Publié le 3 décembre 2018

Urbanité et franchissement des limites

(« Scènes de violence dans le centre-ville de Toulouse le 1er décembre/ photo DDM Michel Viala » © DDM Michel Viala)

Qualifiés de « violences urbaines », les événements de cette fin de semaine interrogent quant à leur violence réelle et à leur emplacement. *Le Monde* titre « Après les violences du 1er décembre, le gouvernement face à une crise majeure ». Les journalistes sont-ils dépassés et les mots employés, alors que certains parlent déjà d'insurrection ? De quelle « crise majeure » s'agit-il ? D'une crise de la majorité ou bien d'adolescence ? « Selon le procureur de la République de Paris, Rémy Heitz, 378 personnes étaient toujours en garde à vue dimanche soir, dont 33 mineurs » (10%) est-il encore indiqué dans l'article. Y a-t-il un franchissement des limites urbaines, des limites démocratiques et du dépassement des symboles ? Comment peut-on analyser un tel phénomène ?

L'atteinte aux symboles de la république, comme l'attestent les dégradations de l'Arc de Triomphe dépasse les « traditionnelles » atteintes aux biens de personnes anonymes ou collectives, comme les voitures ou le mobilier urbain. Sur *France Culture* ce matin, il est question de la « crise des gilets jaunes » et du recul des lois concernant la « taxe carbone ». L'environnement est-il au centre du conflit social ou bien seulement un prétexte ? Les « gilets jaunes » n'ont pas de porte-parole, ils ne s'agit pas d'un mouvement syndical ou politique, mais d'un mouvement spontané issu des classes défavorisées, mais également des milieux populistes. Que se passe-t-il ? Voilà à peine un mois, les rues de Toulouse étaient envahies par une foule venue voir « les machines », ces monstres géants qui arpenaient les rues et ce week-end, la foule saccageait la place Jeanne d'Arc. Mais s'agit-il des mêmes personnes ?

« La réalité quotidienne des masses laborieuses » comme l'écrit *The Guardian*, s'exprime-t-elle autour de la culture française ?

Emmanuel Todd, présenté comme « anthropologue et historien » à la radio, fait autorité en la matière. Il est titulaire d'une thèse d'anthropologie historique soutenue à Cambridge en 1976, et issu de la bourgeoisie éclairée parisienne. Ces méthodes n'ont rien à voir avec celles de l'anthropologie, il n'a jamais fait de terrain au sens exprimé par Patrick Gaboriau. Invité ce matin à la radio, il tente d'expliquer cette « cartographie des colères des français ». Il commente l'État de la France depuis plus de quarante ans. Cet historien et démographe est donc représentatif d'une parole officielle. Il met en avant le côté culturel des Français et de ce qui fait la culture française sur le versant de l'égalité et des valeurs égalitaires, une des spécificités françaises. De par ses traditions, les Français seraient capables de franchir les limites imposées par l'État pour montrer l'absence des valeurs égalitaires. « Le mouvement a quelque chose de défensif » dit-il. L'hypothèse serait que la stratification éducative qui se retrouve dans les cartes montre que les valeurs

traditionnelles françaises entre centre et périphérie se sont déplacées, et que les frontières entre les villes de province et les grandes villes sont marquées aujourd'hui, notamment en termes d'éducation, par des différences de traitement du point de vue des inégalités, en termes de transport, de service, mais aussi économiques.

Selon lui, l'État ne serait en aucun cas dépassé par les événements, mais au contraire entreprendrait une stratégie pour mieux contrôler à terme la population. « Le gouvernement cherche le chaos pour provoquer cette rupture » dit-il. Pour s'exprimer, il dispose des cartes commandées par RTL et M6 à l'Institut Harris Interactive et donc en connaît les détails. Si comme le prétend RTL 72% des Français soutiennent le « mouvement » des Gilets jaunes, en revanche, il ne représentent que 33% des cadres, etc. Nous ne disposons pas de ces informations, mais les services de la préfecture de Paris et lui oui. Nous ne pouvons simplement qu'observer et attendre.

Dans le même temps, le quartier d'Empalot s'embrasait et pas moins de six voitures ont brûlé ce week-end, d'après mon voisin. S'agit-il du même phénomène ou bien un simple mimétisme ? L'urbanité est ainsi attaquée dans ses valeurs et ses limites, ce qui est particulièrement intéressant au titre de notre séminaire. Par urbanité, nous entendons « manière civile des anciens Romains » selon les Trésors de la Langue Française. L'urbanité caractérise ce qui fait la ville par opposition à la campagne. L'urbanité, c'est aussi cette « politesse fine et délicate, manières dans lesquelles entrent beaucoup d'affabilité naturelle et d'usage du monde. » L'urbanité c'est encore ce qui était mis en avant pour plaire aux automobilistes lors de la campagne de lancement de la sécurité routière, en 2008.

(Campagne de publicité de la sécurité routière, 2008)

Notons, au passage, que tous les automobilistes disposent d'un gilet jaune, par obligation réglementaire du Code de la route depuis le 13 février 2008. C'est un objet commun à tous, que l'on peut voir sur le coin droit à l'avant de certains véhicules depuis quelques semaines. Dans les années 1980, autour du mouvement Solidarno?? les populations polonaises avaient initié le port d'une résistance (composant électronique) au revers de leur veste pour symboliser l'opposition au pouvoir en place. Une sorte de révolte douce. À l'approche de Noël, les opposants au mouvement coifferont-ils les traditionnels bonnets rouge et blanc ?

Publié le 6 décembre 2018

Le terrain et les analogies

(Saint-Jean-de-Luz en hiver, © NJ 2018)

L'enquête de terrain est un moment particulier dans le travail de recherche en sciences sociales. C'est un espace mental comme le définit Patrick Gaboriau, qui

se construit à mesure que progresse l'enquête. « Il suppose un décalage du regard qui permet d'étudier ceux qui agissent sans percevoir nécessairement les principes qui organisent leurs agissements » (Gaboriau, 2018, p. 23). Parce que ce qui différencie le chercheur de l'individu lambda c'est cette capacité à objectiver les faits sociaux et à en donner une explication. Cela n'est pas donné d'emblée, et un long travail de mise à distance est nécessaire. « Le rapport au terrain obligera à penser autrement et instaurera peu à peu une manière de percevoir et un mode de pensée » (Gaboriau, 2018, p. 25).

Cela dit, nous pensons souvent par analogie. De la prime enfance à l'âge adulte, notre manière de voir et de comprendre le monde s'organise à travers nos expériences passées et le fonds constitué des relations vécues. « C'est donc parce que les êtres humains sont en mesure d'intérioriser leurs expériences passées sous la forme de schèmes ou de dispositions, et qu'ils sont soumis par ailleurs en permanence à de nouvelles situations, parce qu'ils sont des produits de l'histoire et qu'ils ont une histoire qui se poursuit, que l'analogie est un phénomène central de leur fonctionnement psychique (Lahire, 2018, p. 298). L'analogie est au centre de notre compréhension du monde. « Avec le cerveau et le système nerveux qui les caractérisent, les êtres humains sont donc naturellement contraints à opérer des rapprochements analogiques entre les expériences passées et les nouvelles situations qu'ils sont amenés à affronter (Lahire, 2018, p. 298).

(Livreur de repas à vélo et coureur professionnel, Toulouse, © NJ 2018)

Voilà à peu près où j'en étais ce matin en lisant ce fameux livre de Bernard Lahire sur *L'interprétation sociologique des rêves* (La Découverte, 2018). En faisant une analogie avec le séminaire et les étudiants plongés dans leur enquête de terrain, je me suis demandé ce qu'il se passe en situation de terrain lorsque le chercheur est confronté à une expérience originale qu'il ne peut concevoir à partir d'analogies ? Comment faire pour trouver le moyen d'analyser une situation nouvelle sans plonger dans l'angoisse, si l'on n'a pas de repères ?

(Le bâtiment du Laboratoire de Recherche en Architecture, © NJ 2018)

La réponse qui s'impose est de se plonger dans les lectures afin de trouver, par analogie, une situation comparable à celle vécue. D'où l'intérêt de lire et de relire sans cesse. C'est un peu le principe du *soap opera* des années 1950 dans lesquels ils étaient toujours question d'exposer des situations que la ménagère pouvait vivre à son tour.

Ma lecture se poursuivant, je tombe sur cette autre réflexion digne d'enrichir le contexte de la méthode.

« Ce sont donc des schèmes relationnels qui sont en jeu, dans la cure ou dans l'entretien sociologique comme dans n'importe quelle autre relation interpersonnelle » (Lahire, 2018, p. 309). Ce que Bernard Lahire appelle des analogies par transfert et qui montre l'importance de la relation qui se noue lors des entretiens, des observations participantes et autres relations interactives en générale. Cet élément doit être pris en compte et discuté lors de la restitution.

Patrick GABORIAU, *Le terrain anthropologique*, Paris, L'Harmattan, 2018

Bernard LAHIRE, *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, 2018

Publié le 11 décembre 2018

La question et le questionnaire

Quelle est la question ?

En fait, tout peut se résumer à : quelle est LA question que l'on se pose ? Certains étudiants n'ont aucune idée au sujet d'une question à poser. Cela pose-t-il vraiment ? Il y a de grandes questions, dites fondamentales, que chacun d'entre nous se pose; elles sont parfois trop intimes pour être écrites, mais elles sont là.

Ce sont ces questions-là qu'il faut arriver à poser, à travers un terrain, un objet d'étude qui n'est finalement qu'un prétexte à LA question. Par exemple, l'image que j'ai placée en haut du billet renvoie-t-elle à une seule question ? Chacun d'entre nous peut en élaborer plusieurs :

- Que fait une canette de bière à cet endroit ?
- Y a-t-il confrontation entre dedans/dehors, habitants/étrangers ?
- Dans quel quartier sommes-nous ?

Bref, on peut pousser le questionnement jusqu'à épuisement. Et se questionner à nouveau sur ses propres questions :

- Pourquoi cette canette est-elle intrigante ?
- Comment peut-on en arriver à poser une canette à cet endroit ?
- La canette est-elle vide ?

Pour commencer à répondre à ces questions, nous allons élaborer une méthode. Se renseigner auprès des riverains et des habitants, de l'appartement, de l'immeuble, du quartier. Se renseigner sur la fréquentation de la rue, du quartier, sur la fréquence de cet événement. Provoquer des rencontres et être présent pour observer les lieux, les interactions, les événements de la rue... Au bout de quelques heures, nous aurons une réponse à notre question. Mais nous aurons aussi d'autres questions.

En revenant sur l'ouvrage de Bernard Lahire à propos du rêve, il est possible d'admettre que la formulation des questions peut prendre la forme d'une métaphore ou d'une analogie et qu'elle contient en elle la problématique qui nous intéresse. Dans le cas présent, la problématique tourne autour de la question de la fête dans l'espace urbain, sous-entendue que l'alcool participe au festif, et qu'il est peu probable qu'une personne boive seule dans la rue devant une fenêtre. La canette indique soit le lieu de l'événement, soit un moment du trajet. On

s'intéressera au regroupement dans l'espace urbain, et par cercles concentriques, aux espaces festifs dans la ville (formels et informels). Inévitablement, le rythme circadien sera convoqué pour délimiter les moments de présence du « monde festif » dans la rue. Est-ce un passage ou une étape, d'où à où ? Etc. Il faudra donc revenir le soir, la nuit, et observer ce qu'il se passe.

Publié le 15 décembre 2018

Handi'Apt et les limites de l'inclusion

(Affiche Ville & Handicap)

La démarche pédagogique très innovante qu'initient nos deux intervenantes se fera à partir d'un travail *in situ* sur le programme de Bordeblanche. En effet, Handi'Apt accompagne un groupement Architectes (David Weidknet de IDP) et Promoteurs sur un projet d'habitat intergénérationnel à Bordeblanche (phase concours) – Populations cibles : PSHM/P, personnes âgées et familles.

Une matinée qui s'annonce plutôt créative et qui consiste à déambuler dans le quartier de Bordeblanche à la recherche d'indices permettant d'étayer des arguments en faveur de l'inclusion ou de l'exclusion des personnes handicapées.

Publié le 21 décembre 2018

Retour de conférence gesticulée

(Les membres d'Handi'Apt et l'équipe du séminaire (une partie), © NJ)

Bien vue ! cette initiative de donner la conférence sous forme de balade dans le quartier de Bordeblanche. Océane et Mélanie nous ont rejoint place des Pradettes à 9h30. Petit problème d'organisation, mais après avoir laissé des consignes à l'accueil et au LRA, nous sommes partis tranquille espérant retrouver quelques auditeurs en route, hélas !

Un petit effectif donc pour cette « conférence gesticulée » qui nous emmena sur le site d'un futur projet d'inclusion. D'ici quelques mois, un ensemble collectif prendra place et accueillera des personnes handicapées, des personnes âgées, et bien portantes. Comment se fera l'inclusion ?

(Sur le site de Bordeblanche, © NJ)

Nous sommes allés au centre du terrain, entre nature et culture, puisque le but du jeu a été d'ouvrir ses sens à l'écoute des limites et des frontières. Nous avons cherché à délimiter le territoire, à le contourner et à mesurer le degré d'ouverture avec le quartier. De plus, le soleil était au rendez-vous, ce qui ne gâchait rien.

Comme nous étions peu nombreux, nous avons parcouru ensemble ces terres, puis avons envisagé de faire le tour du quartier. Par la rue Pierre Molette, nous avons pris le sens des aiguilles d'une montre, avons marché puis tourné à droite, etc. Un quartier pavillonnaire où d'anciennes Toulousaines côtoient des maisons plus récentes, un artisan pâtissier à domicile, parfois une résidence sécurisée, parfois un établissement scolaire (école Germaine Tillon, l'ethnologue), la Dépêche du Midi, la bibliothèque, peu de commerces.

(Bilan devant notre nouvel écran interactif, © NJ)

De retour dans notre salle, en fin de matinée, Océane a utilisé le tableau blanc interactif pour nous aider à faire le bilan de cette matinée d'observations. En violet nous avons tracé le parcours effectué, en bleu nous voyons les sens d'inclusion, le cercle rouge indique la place des Pradettes, en jaune les voies rapides traversantes...

Publié le 29 décembre 2018

LA NOTION DE GENTRIFICATION

Texte de Marianne Pommier

La gentrification, définie dans le Larousse comme une tendance à l'embourgeoisement d'un quartier populaire, fait partie entière des problématiques actuelles de la ville.

(Le projet de la tour Occitanie, Illustration DR, © La Dépêche)

Souvent appelée dans les médias français « boboïsation », il s'agit d'un phénomène urbain, par lequel des quartiers dits « populaires » perdent de leur identité face à l'arrivée de nouveaux habitants, plus aisés financièrement. Ainsi, les aspects sociaux et économiques du quartier s'en trouvent modifiés, ne permettant pas aux habitants « originels » de rester par la suite.

La gentrification pourrait au début s'apparenter à une mixité sociale, permettant de réunir des personnes de diverses catégories socioprofessionnelles. Cependant, de par l'attractivité décuplée du quartier par les nouveaux arrivants, le prix du foncier augmente par palier, jusqu'à l'uniformisation des revenus de la nouvelle population.

Ainsi, les premiers arrivants peuvent être des artistes intéressés par la vie d'un quartier populaire. Puis, cette nouvelle visibilité de la zone attire des investisseurs immobiliers, de secteur public ou privé, permettant un nouveau développement économique. Les commerces s'adaptent à cette nouvelle population ayant plus de moyens, devenant inaccessibles pour les autres personnes. Par conséquent, on peut observer deux flux principaux de migrations liés à la gentrification : les habitants « originels » du quartier, qui se voient repoussés plus en marge de la ville ; et les nouveaux habitants, qui « prennent leur place » dans le quartier convoité.

En réhabilitant d'anciens domiciles, la question du mal-logement n'est pas pour autant traitée. Chaque réhabilitation destine le logement à une population ayant plus de revenus et ne permet pas de reloger les habitants les plus pauvres. Ainsi, la question de l'insalubrité semble réglée, mais il ne s'agit que d'une relégation loin des regards, où les seuls logements financièrement disponibles pour ces personnes « expulsées » sont ceux présentant les mêmes défauts. Cette migration se fait vers des quartiers plus pauvres, étant souvent plus en périphérie des villes, mettant donc les populations en difficulté encore plus à l'écart des centres urbains.

(Les ramblas de Jean Jaurès, Xavier de Fenoyl, © La Dépêche)

À Toulouse, c'est dans le quartier Marengo que se recourent les interrogations actuelles sur la gentrification. Les travaux, commencés cette année et rejoignant la vision de Toulouse 2030, doivent apporter au secteur de la gare une nouvelle mixité sociale.

Mais ce renouvellement urbain est vécu par certains habitants avec une crainte, celle d'être évincée du quartier pour laisser place à des catégories socioprofessionnelles plus élevées. Sur le site de la mairie de Toulouse, on peut lire que le projet de Toulouse EuroSudOuest est un tremplin pour la métropole toulousaine, et que l'objectif serait d' « étendre le centre-ville de Toulouse pour qu'il soit à la hauteur de son rang de capitale ». Et c'est justement dans ces mots que prend racine l'appréhension de gentrification : étendre le centre-ville, c'est donner la même qualité au quartier Marengo qu'au centre de Toulouse. Et ces qualités, comme dit précédemment, s'accompagnent d'une valorisation du foncier et donc d'une hausse des loyers, conduisant à un début de gentrification.

Ce programme visant à « valoriser les quartiers aux abords de la gare » remet donc en question le public auquel ces travaux sont destinés. Pour qui construit-on des ramblas sur les allées Jean-Jaurès ? À quoi servira le pôle multimodal à Matabiau ? Faisons-nous enfin venir la ligne grande vitesse jusqu'à Toulouse ? Les habitants actuels du quartier Marengo bénéficieront-ils de ces modifications, ou au contraire en seront-ils victimes ?

Pour aller un peu plus loin :

- <http://www.hypergeo.eu/spip.php?article497>
- <https://www.mediacites.fr/toulouse/enquete-toulouse/2017/11/14/lombre-de-lembourgeoisement-plane-sur-le-futur-quartier-matabiau/>
- http://www.gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=1199394
- https://www.toulouse.fr/web/projet-urbain/amenagements-urbains/centre-ville/un-centre-ville-mieux-partage/point-infos-toulouse-centre?p_p_id=101&p_p_lifecycle=0&p_p_state=maximized&p_p_mode=view&_101_struts_action=%2Fasset_publisher%2Fview_content&_101_assetEntryId=323095&_101_type=content&_101_urlTitle=toulouse-eurosudouest-un-projet-strategique-avec-l-arrivee-de-la-l-1&inheritRedirect=false

Publié le 4 janvier 2019

Jean-Louis Siran (1943-2018) nous a quitté

(Jardin japonais, Toulouse, avril 2009, © NJ)

C'est une formule lapidaire et bien euphémisée pour signifier que cet anthropologue vient de mourir, et qu'en ce début d'année, nous prendrons le temps de relire un de ses textes, lui qui a beaucoup travaillé sur la notion de marge.

Jean-Louis Siran (1943-2018) a travaillé sur le périurbain, ce qu'il a appelé à l'époque de sa thèse les nouveaux villages. Son regard mérite une relecture à l'heure où on se penche sur les « captifs » du périurbain, ceux qui ont crié haut et fort qu'ils ne pouvaient plus vivre comme cela, tous les samedis de décembre. La question était peut-être déjà présente en 1980, date de sa thèse, et sans doute aurait-il fallu lire ce texte et le comprendre.

Vers l'anthropologie est un texte plus récent qui reprend les notes de terrain qu'il effectua entre 1968 et 1974 en terre africaine. Elle nous donne un aperçu de l'homme et de ses espérances (ethnologiques ou anthropologiques). Ce texte est-il très lointain de la thèse de troisième cycle intitulée *Nouveaux villages, nouvelles banlieues*, dirigée par Louis-Vincent Thomas ? Rien de moins sûr. Voici une réflexion sur la notion de terrain. En conclusion, il écrit « Quand j'étais étudiant, nos professeurs nous enseignaient que l'ethnographie décrivait telle ou telle société, l'ethnologie opérant des synthèses régionales, et l'anthropologie des synthèses maximales. Mais non. L'ethnographie n'est qu'une méthode, un chemin, un mode de recueil des données. Et selon le mode de construction de ces données qu'on pratiquera, on sera ethnologue ou anthropologue. L'un est bien le contraire de l'autre : qu'on soit d'ici ou bien d'ailleurs, et où que l'on travaille, il faut choisir. »

Il est toujours intéressant pour soi d'écouter l'expérience de nos aînés. D'une part parce que cela évite de retomber dans les mêmes travers, et d'autre part, car l'expérience n'est pas reproductible, seulement communicable après coup. Notons aussi que Jean-Louis Siran fait figure de pionnier en matière d'étude du périurbain. Nous allons prévoir une séance autour de cet homme et de son travail.

Pour l'anecdote, Jean-Louis Siran avait réussi le concours de recrutement au poste de professeur à Paris V, et ce recrutement a été cassé par le conseil d'administration, ce qui en fait un événement exceptionnel qui, en théorie, n'arrive jamais. Depuis, je n'achète jamais de champagne avant d'avoir reçu confirmation écrite de quoi que se soit.

Publié le 20 janvier 2019

Grand jeu-concours

(Jardin japonais, Toulouse, avril 2009, © NJ)

À destination des étudiants du séminaire *Voir la Ville*

Produire un texte illustré de deux images (horizontales 500 Ko chacune) portant sur un point particulier de la thématique développée durant le terrain d'enquête. Texte libre, style libre, etc. Le texte peut porter sur un point de méthode, une question épistémologique, une approche de la démarche, le développement d'une hypothèse, la mise en évidence d'un concept, etc.

Limite du texte à 3000 signes (espaces compris). Le producteur du texte le plus original, le mieux rédigé, gagnera un exemplaire du dernier ouvrage de Colette Pétonnet *Variation sur la Ville*, éditions du CNRS 2018. Envoyez-moi vos contributions avant le 30 janvier minuit (Greenwich).

Publié le 22 janvier 2019

Chiisakobé

(Chiisakobé de Minetarô Mochizuki, d'après Shûgorô Yamamoto, Le Lézard Noir, 2016-2017)

Les frontières culturelles trouvent leurs limites entre les peuples. L'histoire en quatre tomes que raconte Minetarô Mochizuki en est une illustration. Cette adaptation du roman de Shûgorô Yamamoto (1903-1967) retrace en quatre volumes l'histoire de la reconstruction de l'entreprise d'architecture Daitomé suite à l'incendie d'un quartier de la banlieue de Tôkyô. Le fils Sigeji, architecte ayant effectué un tour du monde pour voir l'architecture, se retrouve devoir reprendre l'entreprise de son père, suite à son décès dans le tragique incendie. Ce manga traite de la complexité des sentiments au Japon et des nombreux détails que l'on peut lire dans l'expression du visage pour essayer de comprendre les personnes.

Ritsu, une jeune femme de vingt ans, s'installe dans la maison de Shigeji avec une bande d'orphelins, suite à l'incendie du quartier situé en marge de la ville. Shigeji est en deuil, mais il ne pourra dépasser cette épreuve que lorsqu'il aura achevé la reconstruction de l'entreprise familiale. Aussi, il accepte d'héberger les enfants rescapés, car il éprouve des sentiments envers Ritsu, mais évite de les montrer. Il en est de même pour Ritsu, dans ces relations subtiles et complexes que seuls les Japonais peuvent avoir. Chacun épie l'autre et tire des conclusions à partir de petits détails. Petit à petit l'histoire avance et la reconstruction de l'entreprise d'architecture ne se fait pas sans heurt. Shigeji devra surmonter plusieurs obstacles. Pour ne pas mettre d'autres artisans dans l'embarras, Shigeji décide d'affronter seul l'adversité. Il parviendra à remonter la pente et dans une crise ultime, à avouer son amour pour Ritsu. Tout est lié : la découverte de l'architecture, le métier d'artisan

architecte (maître-artisan spécialiste de charpente et de construction bois), la vie de famille, l'amour. Ce manga peut aussi être appréhendé comme un voyage initiatique à la recherche de ses propres limites et de celles des autres.

Publié le 5 février 2019

Où en sont les étudiants ?

Le grand jeu-concours n'a pas eu un franc succès, je dirais même qu'il n'a pas eu de succès du tout. Comme le dit le proverbe : qui ne tente rien, n'espère pas trouver un texte dans sa boîte mail le matin.

(Traces-empreintes, © NJ 2018)

Au terme du premier semestre universitaire, les étudiants se sont appuyés sur une idée principale pour trouver une orientation vers un sujet possible. Ils ont essayé de construire un sujet à partir d'une idée et des échanges entre pairs et enseignants. À plusieurs reprises, ils ont eu l'occasion de tester ces idées, grâce à des séances de présentation. Ils ont ensuite trouvé le terrain de leur enquête, lieu où ils effectuent leur collecte de donnée, et lieu d'interaction entre eux-mêmes et les autres. Petit à petit ils ont façonné les grands traits de leur objet de recherche.

Les voilà enfouis sous un monceau d'informations, sous des lectures et des notes. Dans la phase qui arrive, ils terminent leur collecte de données, et commencent à en faire une analyse précise. Pour cela, ils s'appuient sur leurs lectures, car ils ont pointé des concepts qui vont leur servir de point d'articulation entre leur terrain, leurs idées, et leurs hypothèses. Ils vont maintenant forger une problématique qu'ils renforceront encore par des lectures.

(Rue Marceau, © NJ 2017)

Qu'en est-il de nos étudiants Erasmus ? Peu de contact depuis leur départ, j'imagine qu'ils ne savent plus où donner de la tête, qu'ils courent entre la fac et leur domicile, qu'ils découvrent sans cesse de nouvelles alliances, à travers les cultures et les échanges multicolores.

À leur retour, ils auront **cinq séances** pour peaufiner leur mémoire, prendre les bonnes décisions et articuler le tout. Les exigences sont aujourd'hui les mêmes que pour les mémoires « at home », et il faudra donc rédiger 50 pages (ce qui est une petite moyenne, les mémoires faisant généralement entre 70 et 100 pages). **Les étudiants Erasmus doivent donc collecter toutes leurs informations avant leur retour.** Même si l'Internet permet de récupérer après coup des données (statistiques, vidéo, documents, etc.), les entretiens et l'iconographie (photographie, croquis, etc.) doivent impérativement être faits au moment de l'échange universitaire. En effet, il est difficile de retourner dans le pays pour faire un dernier entretien, et il ne faut pas compter sur les bonnes intentions des

habitants laissant croire à des échanges possibles une fois rentrés. Loin des yeux, loin du cœur, dit-on en Auvergne.

Au retour, il restera la mémoire des événements vécus, les détails de quelques anecdotes, et si par chance les étudiants ont pris des notes, et des bonnes, ils pourront s'en servir pour retrouver des moments que l'analyse rehaussera.

Nous sommes déjà en février, il ne faut pas traîner...

Publié le 6 février 2019

La grille d'analyse

(Cycliste en livraison, Toulouse, © NJ 2018)

Il y a différents moyens ou outils pour analyser un phénomène social, comme l'analogie, la comparaison, la juxtaposition, le croisement, le récit ethnographique, etc.

Dans un premier temps, nous allons regrouper les éléments à analyser : notes de terrain, entretiens, images (description des images). Puis nous allons répartir les éléments dans leur unité, avec pour principe une phrase, une idée, dans un tableau à double entrée. Un exemple de croisement de données est montré ci-dessous.

Sur une grande feuille A3, ou dans un tableau Excel, nous poserons les idées les unes sous les autres, en ligne, et les agents sociaux en colonne. Le croisement des unes et des autres donnera une idée de la variation même de l'idée. Par exemple, à partir de trois entretiens et d'une seule question, que pouvons-nous dire ?

– Comment avez-vous pris la décision d'utiliser un vélo pour vous rendre à votre travail ? Exemple d'analyse par tableau croisé. Dans un tableau croisé, on a des colonnes et des lignes, par exemple, on peut mettre en ligne les données par informateurs et en colonnes le type de réponse en fonction de la question. Ce que l'on va croiser c'est l'ensemble des réponses par rapport à chaque question. Ce tableau permet de visualiser instantanément les réponses, et de voir une tendance émerger.

(Noël Jouenne en plein travail devant le tableau blanc, © MZ)

La réponse à cette question nous donne trois propositions différentes que l'on peut essayer de croiser. Le vélo tient une grande place dans la vie des trois informateurs. Dans le premier entretien, il s'agit de répondre à une attente : « c'était l'occasion de dire adieu à cette routine », dans le second, le vélo fait partie de la vie quotidienne de l'informateur : « m'a accompagné tout au long de ma vie », et dans le troisième, l'informateur appartient déjà au « milieu vélo » avant son recrutement.

De là, nous pouvons émettre l'hypothèse que la pratique cycliste s'adresse d'abord à ceux qui ont une expérience de la bicyclette. À partir de là, nous pouvons réorienter les entretiens en cherchant des informateurs qui ne pratiquent pas la bicyclette. Nous pouvons également nous rapprocher des associations qui proposent un apprentissage de la bicyclette, type vélo-école. Mais globalement, les gens qui utilisent un vélo pour se rendre à leur travail ont fait ce choix sans se dire qu'ils allaient apprendre à faire du vélo.

Dans le cours de la rédaction, nous pouvons invoquer les trois réponses, pour nuancer nos propos. Ici, nous pouvons retravailler la parole des informateurs pour rendre cette parole plus fluide, sans toutefois rien changer aux mots prononcés. L'entretien 3 sera soumis à cette tâche, car la parole est davantage saccadée et il est important d'en restituer la logique. Voilà ce que cela peut donner :

« Je connaissais la personne qui s'occupait du recrutement parce qu'on se connaissait déjà dans le milieu du vélo. Elle m'a proposé de rejoindre le groupe pour assurer un complément de revenu, c'était la base du contrat. »

Ici, on met l'accent sur l'interconnaissance et le réseau qui a permis à cet informateur d'être recruté chez un livreur à vélo. On apprend également que l'informateur faisait déjà du vélo, et qu'il appartenait au « milieu du vélo » que l'on peut peut-être comprendre comme le milieu cycliste de la compétition, par exemple. Une question plus précise pourra être posée dans le cours de l'entretien, si nécessaire.

À vous de jouer !

Voir dans les précédents billets :

Le terrain et les analogies => L'écriture du mémoire 3 => L'écriture du mémoire 2

L'écriture du mémoire => Compter pour prouver => Quel plan ?

Problématique et hypothèses => Dégager une problématique

Publié le 8 février 2019

Poser les limites des incivilités

(DAE détruit, place des Carmes, Toulouse, © NJ 2019)

Voilà ce que j'appelle une incivilité : détruire un appareil pouvant sauver une vie humaine, en l'occurrence un défibrillateur automatique externe ou DAE. En France, sur les 46.000 personnes faisant un arrêt cardiaque 80% meurent à 30 jours (<https://restenvie.com>). L'utilisation du défibrillateur dans les quatre minutes est un moyen d'augmenter les chances de survie à 30 jours. S'en prendre à du matériel de survie est une atteinte aux règles de civilité. Mais quelles sont-elles ?

Le réseau des transports en commun toulousain affiche sans scrupule une communication sur ses portes de métro depuis avril 2018 :

« Manger, boire, fumer, vapoter... Ensemble tirons un trait sur les incivilités ! »

Avons-nous franchi une limite dans la communication ? Je m'explique : le caractère « incivil » d'un comportement n'est à ce jour pas clairement défini par le législateur. Je reviens sur un travail de recherche déjà ancien dans lequel j'essayais de qualifier le terme d'incivilité (écrit en 2006).

« Le terme d'incivilité renvoie à une absence ou un manque de civilité, à un oubli des convenances ou d'un savoir-vivre. Sebastian Roché définit ces formes de micro-agressions comme des « actes qui ne sont ni des vols (cambriolages ou vols de voiture), ni des agressions, ni des menaces » (Roché, 1998, p. 21). Si elles ne sont pas classées dans les agressions physiques, on ne peut négliger le fait que ces actes témoignent d'une violence symbolique les plaçant du même coup au rang des agressions symboliques. Ces micros – agressions que sont les actes d'incivilités travaillent sur le long terme, comme il en est des formes de harcèlement moral. »

Ce travail concernait la question des incivilités face à la jeunesse dans une intercommunalité en Haute-Loire.

« Le lien avec le sentiment d'insécurité n'est ni direct ni immédiat, et ne découle pas d'une réalité observable. Les différents travaux consultés ne permettent pas d'affirmer à coup sûr qu'il existe un lien étroit entre incivilité et insécurité. Les observations que nous avons menées durant cette étude vont dans le même sens. Reste que les incivilités « pèsent sur la collectivité et endommagent la vie sociale » (Ibidem). »

« Assimilées à la délinquance, et en particulier à la délinquance des jeunes, les incivilités ont vraisemblablement connu une explosion durant ces dernières années. Ceci a eu pour conséquence d'interpeller les pouvoirs publics et d'aboutir à la loi sur la lutte contre les incivilités, votée en mars dernier. Les incivilités, ou plutôt leur perception dans le champ du politique sont apparues dans les années 1990. La frontière avec les délits empêche d'apporter une définition précise des actes d'incivilité bien que le sens commun éprouve une certaine facilité à en établir la liste. Le sénateur Xavier Raufer apporte sa contribution dans ce sens : feu de poubelle, tags et graffitis, injures sur la voie publique, petite dégradation de biens comme des sièges, des cabines de téléphones, des bris de glace, pour celles qui constituent une infraction. Il en est encore qui restent en dehors du Code pénal comme le non-respect des règles de vie en société, l'abandon d'objet dans l'espace public (bouteilles de bière, papiers de cigarettes), ou le rassemblement de jeunes dans les halls d'immeubles. C'est à propos de cette deuxième catégorie que le législateur s'est penché afin d'essayer de résoudre la difficile question de la lutte contre les incivilités. »

« Le projet de loi pour l'égalité des chances, voté en mars 2006, aborde cette question dans la redéfinition des articles 26 et 27 — qui deviendront les articles 50 et 51 — de la lutte contre les incivilités. L'intervention d'Eliane Assassi lors de la

séance au sénat du 3 mars 2006 expose la liste des contraventions dorénavant considérées comme des incivilités : « la divagation d'animaux dangereux, les menaces de violences, les bruits ou tapages injurieux ou nocturnes, l'excitation d'animaux dangereux, la diffusion de messages contraires à la décence, l'abandon d'ordure et de déchets, enfin, les destructions, dégradations et 17 détériorations légères ». Reste qu'à ce jour, nous sommes en attente du décret du Conseil d'État devant établir cette liste. »

À ma connaissance, ce décret n'a jamais été signé et nous sommes toujours dans l'attente d'une liste précise. S'agissant du fait de boire ou de manger dans l'espace public, nous pouvons nous interroger sur cette qualification d'incivilité que l'entreprise de transports publics range à côté d'une interdiction sanctionnée par le Code pénal (fumer et vapoter, Loi du 15 novembre 2006). L'entreprise prend donc la liberté d'ajouter « manger et boire » deux fonctions qui ne relèvent pas des mêmes besoins physiologiques.

En effet, d'autres réactions ont vu le jour au lendemain du début de la campagne. Au 30 avril, le journal *Actu.fr* relatait ainsi que « s'il est désormais acquis que fumer est une incivilité, que Tisséo mette les actions de boire et manger dans cette case a semble-t-il étonner certains usagers des transports toulousains et susciter quelques réactions sur les réseaux sociaux... »

« Et pourtant, « il est bien interdit de consommer boissons et aliments à l'intérieur des véhicules, confirme Tisséo. C'est une règle édictée par rapport à l'hygiène et au confort des passagers qui pourraient être incommodés par les odeurs alimentaires. C'est une règle pour éviter les débordements et c'est une règle qui est appliquée avec une forme de souplesse selon les circonstances. Si une femme est enceinte, il est admis qu'elle puisse boire dans une rame de métro par exemple. Le but de ces règles simples, c'est juste que tout se passe bien dans les véhicules sans être trop coercitif » . » (*Actu.fr* David Saint-Sernin du 30 avril 2018).

Bon, l'information n'est pas toute fraîche, mais au regard du premier événement, il faut savoir faire la part des choses et affuter sans cesse son esprit critique. L'écart entre manger en sandwich et détruire un DAE est tout de même inquiétant.

(*Dans un supermarché, Toulouse, © NJ 2019*)

Et puis en faisant quelques courses, je me retrouve nez à nez avec ce calicot placardé sur le mur d'un supermarché. « Non aux incivilités » est-il écrit en blanc sur fond rouge, mais pas de manière agressive. Dessous, un article 4, sans référence, indique que la « liberté consiste à pouvoir faire tout ce qui ne nuit pas à autrui ». Et puis une belle phrase avec une belle faute de typographie renvoyant à deux articles du Code pénal dans sa version de 1881 (ces articles ont été modifiés par la Loi 2017-86 du 27 janvier 2017 relative à l'égalité et à la citoyenneté, art. 170). Cette information concerne en premier lieu les clients et le personnel du magasin et s'applique en fait à tout citoyen.

Avoir recours à ces messages laisse penser que la limite doit être surveillée comme le lait sur le feu, et que son maintien n'est jamais évident. Pourtant, l'amalgame

entre des actes pénalement condamnables et des actes de moindre ampleur ne règle rien. Pourquoi avons-nous besoin de rappeler les règles de civilité partout où nous allons ? Parce qu'elles sont transgressées. Alors que certains parlent d'une société en déclin, comme Jane Jacob dans *Retour à l'âge des ténèbres*, faut-il y voir ici des traces ? Voilà un sujet qui pourrait être développé et donner lieu à un mémoire de master.

Références :

JACOB Jane, *Retour à l'âge des ténèbres*, Montréal, Boréal, 2005

JOUENNE Noël, *Une certaine jeunesse*, Incivilités et sentiment d'insécurité en milieu rural périurbain, Communauté de communes Les Marches du Velay, 2006, 112 p.

SAINT-SERNIN, David, « Est-il interdit de boire et de manger dans les transports en commun à Toulouse ? », Actu.fr du 30 avril 2018

Publié le 25 février 2019

Repousser les limites « around the clock »

(Profil social selon les revenus. Ici hauts revenus à 8 heures. Mobiliscope 2017)

L'annonce d'une conférence de Julie Vallée autour du projet Mobiliscope à l'IFERISS a mobilisé toute mon attention. « L'Institut Fédératif d'Études et de Recherches Interdisciplinaires Santé et Société est une fédération de recherche inter-universitaire dont l'objectif principal est de promouvoir et de dynamiser l'activité scientifique autour des thématiques Santé Société dans une approche interdisciplinaire. » Basé à Toulouse III, ce laboratoire de recherche s'intéresse lui aussi à la ville. Il invite en mars une chargée de recherche du CNRS, Julie Vallée, qui viendra présenter l'outil informatique.

Mobiliscope est un outil créé par le laboratoire Géographie-cités UMR 8504 du CNRS. Il évolue, et en attendant d'avoir une version libre sur Toulouse, nous allons voir au niveau de la région parisienne ce que cela donne. Les plus de 65 ans répartis sur le territoire à 8 heures du matin. Mobiliscope 2017

jusqu'à présent, la cartographie statique montrait un état des choses à un moment donné, figé. Par exemple, la répartition des personnes selon l'âge était montrée en rapport au lieu de l'habitat, mais pas dans le courant de la journée. Or, les populations se déplacent et c'est tout l'intérêt de cet outil.

Où sont les 35-44 ans à 8 heures du matin. Mobiliscope 2017

Pouvoir cerner une population à travers le temps, de manière dynamique, c'est mesurer l'impact des politiques de la ville sur le territoire. Lorsque l'on s'intéresse aux populations les plus pauvres, savoir si elles sont plutôt fixes ou bien si elles se déplacent durant la journée sont des données importantes. Cela permet aussi de

voir les rapports humains autrement. Sur le tableau du bas à droite nous voyons comment la population se disperse (ou pas) sur le cycle de 24 heures.

(Population à haut niveau d'éducation à 8 heures, Mobiliscope 2017)

Sur la carte ci-dessus nous voyons comment est répartie spatialement la population à haut niveau d'éducation. Elle est particulièrement représentée sur les arrondissements de Paris, en dehors des 19 et 20ème arrondissements, et dans les Yvelines. Mais le tableau du bas à droite montre que cette population se déplace au cours de la journée. Le 9ème arrondissement est celui présenté dans notre exemple.

(Où se trouvent les plus bas niveaux d'éducation à 8 heures, Mobiliscope 2017)

Dans la carte et les tableaux ci-dessus, nous voyons comment se répartit la population qui dispose du plus bas niveau d'éducation tout au long de la journée. Elle bouge peu au contraire des classes moyennes (haute et basse) qui se déplacent beaucoup. Ce que l'on appelle les « populations captives » nécessitent des offres sociales particulières. Par exemple, comment toucher certaines catégories si elles se déplacent ou si elles ne se déplacent pas ?

Les populations aux plus bas revenus sont plutôt dans villes du nord-est de la région parisienne, traditionnellement la Seine-Saint-Denis, Mobiliscope 2017

Les plus bas revenus sont des populations plutôt figées. Ici, dans le 9ème arrondissement, cela correspond à la deuxième bande en jaune-vert, et nous voyons que la classe « moyenne basse » se déplace dans la journée. Cela pourrait signifier qu'elle ne travaille pas sur son lieu de résidence puisqu'elle est davantage présente aux heures de travail (8 à 17 heures).

Difficile de résumer cet outil tant il est puissant et dynamique. Une version toulousaine est annoncée que nous attendons avec impatience. D'autres villes suivront... J'invite tous les étudiants à aller s'en rendre compte par eux-mêmes.

La version incluant Toulouse sera mise en ligne en mars !

Géographie-cités (2017). Mobiliscope (Version 2). Available from <https://mobiliscope.parisgeo.cnrs.fr/>.

Publié le 11 mars 2019

Imaginaire et vélo en ville

Voici quelques jours, j'ai initié un questionnaire pour recueillir quelques données sur les *a priori* autour des dangers de la bicyclette. Nous avons tous une idée plus ou moins précise de ce qui se passe à vélo, et nos sources d'informations restent pour l'essentiel la presse écrite et les légendes urbaines.

Ventilation des réponses selon l'âge du capitaine

Avant de voir dans le détail les résultats de cette mini-enquête, nous allons retracer le profil sociologique des répondants. Comme le montre le camembert ci-dessus, le panel est assez large en termes d'éventail de population selon l'année de naissance. À peu près tous les âges sont représentés, ce qui permet de penser que les réponses ne seront pas centrées sur une seule classe l'âge, par exemple celle des étudiants ou celle des enseignants (même si à l'intérieur nous trouvons aussi des disparités).

Les quasi deux-tiers à avoir répondu sont des femmes

Six personnes sur dix sont les femmes, cela aurait pu nous donner une indication si le questionnaire avait été diffusé largement, mais ici il s'agit du réseau par adresse mail, et le croisement des données pourrait nous dire si ces deux groupes sont homogènes ou bien, par exemple, plutôt composés d'étudiantes. Bien sûr cette répartition par genre a un sens, et si elle se fait par catégorie socioprofessionnelle, cela nous donnera d'autres indications.

En termes d'accidentologie, « selon une étude, les femmes ont un risque environ deux fois supérieur d'accidents en ville que les hommes » nous rapporte Alice Billot-Grasset, même si historiquement les hommes représentent la part la plus importante des tués, avec 63% en 1973 (et 55% des blessés graves). Les hommes représentent 64% en 2006.

Répartition selon le niveau scolaire : une grosse majorité de diplômés

Nous ne sommes pas représentatif des Français, mais plutôt du monde universitaire et étudiant. A priori, s'il s'agissait de former une classe particulière, celle des fortement diplômés, on pourrait s'attendre à ce que les réponses soient plus « éclairées », mieux maîtrisées, voire plus critiques.

Une grande majorité de cadres supérieurs, et beaucoup d'étudiants

Nous retrouvons ce déploiement dans la répartition selon les sept groupes des catégories socioprofessionnelles, selon la nomenclature de l'Insee. Dans cette nomenclature, les étudiants sont regroupés avec les « inactifs » ce qui a été pointé dans les commentaires : « Catégorie socioprofessionnelle non représentée ». Cette nomenclature est suffisante ici pour confirmer ce que dit le camembert précédant au sujet des diplômés.

Nous avons donc sur notre centaine de réponses, une majorité de femmes (6 sur 10), une répartition assez homogène de l'âge des répondants, et une concentration au niveau des diplômés et du métier. Une grosse proportion est constituée par les étudiants et les enseignants. Effectivement, cela pourrait être un problème si je

cherchais à connaître le point de vue des ouvriers sur ce thème de l'imaginaire face aux accidents, mais ce n'est pas le propos.

Voyons les résultats :

Répartition du nombre de victimes selon l'estimation personnelle
En l'absence d'informations précises diffusées par les médias, il est difficile de se rendre compte du nombre de victimes d'accidents à vélo. Concernant la mortalité cycliste, l'année 2018 a vu le nombre de victimes passer à 167, contre 173 l'année précédente. Cependant, l'Onisr pointe une progression du nombre d'accidents mortels de 14% entre 2013 et 2017.

Toutes proportions gardées, ce nombre est à rapprocher des 653 morts en 1973 (à 6 jours), soit 3,9 fois plus et laisse penser qu'il pourrait y avoir un nombre incompressible de décès en deçà duquel il n'est pas possible d'aller. Dans un autre ordre d'idées, que dire de la comparaison avec les accidents domestiques, responsables de plus de 20 000 décès, et toujours en progression. Par exemple, les accidents de la vie courante concernent 500 décès par noyade chaque année, et sont responsables de 70% des chutes d'escalier. Si l'on revient dans le domaine de la circulation routière, le nombre de décès de piétons concerne 475 personnes en 2018, soit 2,8 fois plus. Et comparé aux 1647 victimes automobiles, cela représente 9,8 fois moins. Cependant, l'évolution du nombre de cyclistes depuis les années 1980, et plus tard, à partir des années 2000, ne permet pas de comparer ces valeurs absolues entre elles et les données à notre disposition restent lacunaires. Ces chiffres sont très difficiles à extraire puisqu'ils sont construits à partir du nombre de vélos neufs vendus et de la part modale selon les villes, notamment pour le trajet-travail. Or, ces dernières sont loin d'être équivalentes.

Il faut toutefois apporter une précision sur les chiffres du décès des cyclistes qui implique la totalité des décès en agglomération et hors agglomération. En 1973, sur les 665 décès enregistrés, 55% avaient eu lieu en agglomération, alors que cette proportion est passée à 43% en 2006. Cette inversion est concomitante avec le changement des pratiques et avec l'équipement des ménages en termes d'automobile.

Le principal responsable est la voiture

Selon 9 personnes sur 10, la voiture est la principale cause des conflits avec les cyclistes. Nous pouvons comparer cette donnée avec les études en notre possession. Selon l'Onisr la confrontation du cycliste avec une voiture concerne 46% des tués en 2016, 6% avec un véhicule utilitaire (livraison) et 15% avec un camion. Notons également 7% des confrontations multiples mettant en cause plusieurs véhicules (et types de véhicules). Nous sommes loin des 90,9%, mais l'image de la voiture agressive est bien ancrée. Un grand nombre d'accidents représente en fait les chutes seules (47%). Les trottoirs, les trous dans la chaussée, les poteaux ou les voitures stationnées, et aussi les animaux, représentent près de la moitié des accidents (toutes gravités confondues).

Une question qui fait polémique

« Une étude avance que la mesure du risque de blessure grave ne serait que peu influencée par le port du casque (OR=0.9), car ce risque s'expliquerait principalement par les facteurs impliqués dans les collisions avec un véhicule motorisé (OR=4.6) » est-il écrit dans la thèse qu'Alice Billot-Grasset a soutenue en 2015. Mais cela n'exclut pas l'intérêt du port du casque, surtout si le cycliste chute seul. Cependant, le nombre croissant de cyclistes casqués n'empêche ni les accidents ni les décès. Le bénéfice est sans doute à chercher du côté des blessés, données statistiques manquantes pour le moment. Beaucoup d'autres paramètres doivent être pris en compte pour mesurer le réel bénéfice du port du casque (et surtout du bon casque).

Ventilation selon l'usage du vélo

Pour conclure sur cette enquête, voyons qu'ici plus de la moitié des participants ne font que peu de bicyclette ou n'en font jamais. Par cette remarque anodine, il faut pointer le gros défaut des « enquêtes vélo » où la plupart du temps seuls les cyclistes sont sollicités. Ici, chacun peut s'exprimer, et il est intéressant de constater que cela influence peu le résultat. Là encore, nous avons la possibilité de croiser ces données entre elles, ce qui fera l'objet d'autres billets.

Outre ce tri à plat que permet le logiciel en ligne, un tri croisé offrirait l'avantage d'une acuité dans le découpage entre genre, par exemple, ou selon le métier... Cela invite donc à d'autres rendez-vous. Merci à tous les participants de cette mini-enquête ! Et bonne route !

BILLOT-GRASSET Alice, *Typologie des accidents corporels de cyclistes âgés de 10 ans et plus : un outil pour la prévention*. Santé publique et épidémiologie. Université Claude Bernard – Lyon I, 2015. < NNT : 2015LYO1002.

Dossier de la FUB sur le port du casque.

Publié le 13 mars 2019

Le décentrement

La semaine prochaine aura lieu la **semaine de la recherche** de notre école, un moment important de partage et d'échange d'informations qui regroupe les chercheurs et les étudiants. C'est aussi l'occasion d'inviter de nombreux participants (voir le programme).

Et comme un événement n'arrive jamais seul, l'anthropologue Maurice Godelier donnera une conférence le mardi 19 mars dans le grand amphi de l'UFR à 15 heures sur le thème : *Questions et enjeux pour une science du social*.

Dans une interview accordée au journal *Libération* en septembre 2018, Maurice Godelier abordait la question du décentrement et de l'engagement, à travers de la délicate question éthique de la procréation assistée jusqu'à celle de l'assistance dans la mort. Nos sociétés évoluent et le rapport à la famille également. Un thème qui intéressera sûrement Romuald dont l'enquête consiste à voir comment se débrouillent les personnes âgées dépendantes. Mais décentrons-nous un instant avec Sakamoto Hiromichi.

Le violoncelliste japonais Sakamoto Hiromichi convoque à sa manière ces deux notions : celle du décentrement, parce qu'il pratique une musique décalée, défiant les lois de l'harmonie et la technique du violoncelle, et de l'engagement, notamment à travers sa posture ambivalente entre « s'en foutre de la musique » et se produire sur scène. Un travail qui devrait intéresser Océane qui porte son regard sur la Halle aux grains de Toulouse.

Arriver à se décentrer pour mieux voir le monde et le comprendre, voilà tout un programme auquel les chercheurs sont attachés.

GODELIER Maurice, *La pratique de l'anthropologie : du décentrement à l'engagement*, interview de Michel Lussault, PUL, 2016

Publié le 18 mars 2019

La ville à plusieurs vitesses

(Course de caisses à savon rue de la Colonne, Toulouse, 16 mars 2019, © NJ)

Même jour ce samedi 16 mars avenue de la Colonne, le carnaval bat son plein avec la célèbre course de caisses à savon, remise au goût du jour depuis quelques années. Des familles fabriquent des engins dans leur garage et viennent participer à la course, sans compétition et dans la bonne humeur. J'ai l'impression de me retrouver dans un village. Autour de moi, des visages souriants et un sentiment de fraternité. Les gens ont l'air heureux.

(Course de caisses à savon rue de la Colonne, Toulouse, 16 mars 2019, © NJ)

Le seul Gilet jaune présent s'occupe du service d'ordre de la course afin d'assurer la sécurité du public et des coureurs. En face, une fanfare anime la fête et crée une bonne ambiance : deux banjos, un tuba, un saxophone, une trompette, une flûte traversière, un piccolo, des percus...

(Course de caisses à savon rue de la Colonne, Toulouse, 16 mars 2019, © NJ)

Une foule nombreuse dont il ressort que beaucoup sont du quartier proche, de Jolimont à la Colonne, un public plutôt jeune, la plupart vêtus de manière décontractée d'un jogging, d'un sweet ou d'un pull un peu lâche. On y trouve des étudiants, d'anciens élèves de l'école d'architecture (comme Cristina Cosma,

maintenant architecte), des Anglais, des Espagnols. On n’y trouve pas les jeunes d’Empalot, du Mirail ou des Izards, ni les moins jeunes d’ailleurs.

(Atelier participatif de Simon, Villa Maricant, © NJ)

À quelques dizaines de mètres des festivités, Simon mène son atelier participatif durant la semaine de la médiation organisée par son atelier de projet. Je suis son directeur d’étude et je vais lui rendre visite pour voir si tout avance bien. Le parc de la Villa Maricant abrite d’anciennes salles de classe, dont une est reconvertie pour le club du troisième âge, et que Simon a investies pour l’après-midi. Dehors, deux couples jouent au Mølkky. Le souci de Simon est de rendre le quartier plus agréable possible en proposant que chacun s’exprime autour de parcelles en friches.

En contrebas, la ville s’échauffe entre Gilets jaunes et les forces de l’ordre habituées maintenant pour cette dix-huitième semaine à canaliser les sursauts d’humeur qui un temps paraissaient sympathiques et qui aujourd’hui divisent les opinions. Avec mon vélo je passe à travers les cortèges et les policiers, histoire de traverser sans encombre. Partout il y a du monde, mais pas le même, et pas pour les mêmes raisons. Pourtant, tous ces gens font la ville. Je me dis que la ville est à cette image, une mosaïque socio-politique dont les articulations (ce mouvement unique et unifiant) sont encore à dessiner.

Dans cette ville à trois vitesses dont parle Jacques Donzelot, l’auteur se questionne sur cette apparence que la ville devrait faire société, ou aurait dû faire société. A-t-elle fait société un jour, en dehors du Moyen Âge ? Il n’en est plus question et déjà en avril 2004, Jacques Donzelot portait un regard critique sur le devenir de la ville. « Au lieu d’un mouvement unique et unifiant les espaces de la ville, c’est à l’avènement d’une ville à trois vitesses que l’on assiste : celle de la relégation des cités d’habitat social, celle de la périurbanisation des classes moyennes qui redoutent la proximité avec les « exclus » des cités, mais se sentent « oubliés » par l’élite des « gagnants » portés à investir dans le processus de gentrification des centres anciens » (p. 17). Nous sommes en présence de ce que Samuel Balti appelle une fragmentation sociospatiale.

Publié le 25 mars 2019

Mobiliscope ! C’est sorti !

La version intégrant la plupart des grandes villes françaises vient de sortir sur le site Mobiliscope.

Une intervention de Julie Vallée, chargée de recherche au CNRS est prévue jeudi 28 mars dans le cadre du séminaire IFERISS : « La ville et ses inégalités au fil des heures ».

En attendant l'exploitation de cette plate-forme...

Publié le 27 mars 2019

Les villes se transforment... mais depuis quand ?

Le vélo électrique a 118 ans !

Avec la mise en place du Plan vélo, la place accordée à ce mode de transport écologique va prendre de l'ampleur. Tout le monde va y gagner. L'idée générale, semble-t-il, est de substituer la voiture par le vélo, mais pas n'importe lequel. L'accent est davantage mis sur les véhicules assistés d'un moteur auxiliaire électrique, dont certains modèles propulsent à 45 km/h (*speedelec*). De quoi se faire de grandes frayeurs !

Le terme de vélomoteur est lui-même ancien. Il date de 1894, et est attesté dans le brevet FR 233588 du 9 avril 1894 de l'ingénieur Camille Alphonse Faure pour un « Vélocipède perfectionné dénommé vélomoteur ». Cette machine fonctionne grâce à un moteur à vapeur fixé sur la fourche avant, qui actionne un système bielle-manivelle comme sur une locomotive. Très pratique en hiver.

Mais le premier brevet d'un vélo électrique européen revient à l'allemand Albert Hänsel, de Zeitz, sous Leipzig, qui déposa le 1^{er} février 1899 le brevet d'un « electric bicycle » selon plusieurs déclinaisons. La version proposée ci-dessus est un modèle « lady », plus facile à enfourcher avec une robe. La transmission se fait par galet sur la roue arrière. Il n'est donné aucune indication de la vitesse ni de la puissance qui dépendent évidemment du moteur. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, après les moteurs à vapeur, viennent les moteurs électriques. Les moteurs à explosion sont inventés plus tard, et trop gros pour être montés sur une bicyclette. Alors l'idée viendra d'adjoindre deux bicyclettes sur lesquelles un plateau permettra la pose d'un moteur, d'abord à vapeur, puis électrique et enfin à explosion : l'automobile est née.

La ville se transforme à mesure que changent les moyens de transport et de locomotion. La voiture a eu la part belle depuis le début du XX^{ème} siècle, mais la bicyclette a aussi quelques droits. Par exemple la Loi 96 sur l'air prévoit des aménagements spécifiques pour les vélos, ce qui a été repris dans le code de l'environnement, avec l'Article **L228-2** :

« À l'occasion des réalisations ou des rénovations des voies urbaines, à l'exception des autoroutes et voies rapides, doivent être mis au point des itinéraires cyclables pourvus d'aménagements sous forme de pistes, marquages au sol ou couloirs indépendants, en fonction des besoins et contraintes de la circulation. »

« L'aménagement de ces itinéraires cyclables doit tenir compte des orientations du plan de déplacements urbains, lorsqu'il existe. » Voilà une avancée ! Qui date déjà de 1996.

Publié le 29 mars 2019

Agnès Varda in memoriam

(*Agnès Varda dans Visages Villages*, © JR et Agnès Varda 2016)

Agnès Varda (1928-2019) nous a quitté ; elle aurait eu 91 ans dans deux mois. Cette petite bonne femme a marqué de son empreinte toute une génération, voire davantage, et je voudrais rappeler quelques moments de son œuvre qui ont

marqué ma trajectoire, mon futur et sans doute ma vie. Pour les grands détails de son histoire, vous lirez les nombreux papiers que les journalistes vont s'empressez d'écrire. Je n'interviendrais ici que sur quelques détails.

Au début de ma vie d'adulte, je voulais être photographe. Agnès Varda animait une émission sur la troisième chaîne qui s'intitulait « Une minute pour une image » (1982) et chaque soir, durant une minute elle parlait en voix off d'une seule photographie. La caméra faisait un gros plan sur des détails et Agnès Varda nous apprenait à lire une image, à y passer du temps. Pas seulement le temps de la contemplation, mais du temps pour réfléchir, du temps pour comprendre. Cette émission et cette démarche m'ont accompagné et j'ai toujours essayé de faire des photographies en pensant à ces éléments. À la même époque, Pierre Boulez essayait à son tour de faire comprendre la musique contemporaine, mais cela n'a pas eu un grand succès...

Et puis, Agnès Varda c'est *Les Glaneurs et les glaneuses* (1999), un documentaire surprenant d'une grande humanité sur le glanage et le grappillage, et toute une réflexion sur les surplus des champs, des vignes, des jardins ; cette abondance que nos sociétés refusent comme ce calibrage de la pomme de terre qui faisait à l'époque des tonnes d'inventures. C'est une enquête sur les reliquats. Aujourd'hui, les pommes de terre en forme de cœur se trouvent parfois dans les sacs... Sans doute grâce à elle. On y rencontre des personnages pittoresques, d'autres surprenants. Deux ans plus tard, elle fit une suite, intitulé *Deux ans après* (2002) où l'on revoit certains personnages, comme cet homme qui vit en mangeant ce qu'il trouve dans les poubelles. Elle questionne notre système économique et notre système de production alimentaire. Elle montre l'envers du décor, c'est souvent ce qui l'anime.

Et puis très récemment, un autre documentaire, cette fois réalisé avec l'artiste JR intitulé *Visages Villages* (2016), où ensemble ils parcourent la France à la recherche de visages et d'une mise en contexte économique-socio-politique. JR fait des tirages en très grand format et les collent sur les murs d'une ville, sur une citerne de wagon, sur une cuve de raffinerie, etc. Un travail graphique qui met en valeur les gens, qui rehausse le petit peuple, et montre encore une fois une grande humanité. À voir absolument...

(*Les orteils d'Agnès Varda, dans Visages Villages*, © JR et Agnès Varda 2016)

Et puis Agnès Varda c'est aussi des films comme *Sans toi ni loi* (1985) sur une jeune femme SDF, ou encore *La pointe courte* (1954) où l'on voit Philippe Noiret dans son premier rôle. Un film aux qualités ethnographiques sur un petit village dans les environs de Sète. Une merveille... Bref, c'est un ensemble de 42 films et documentaires dont un certain nombre que tout être humain doit avoir vu pour pouvoir se qualifier d'être humain.

Au revoir Madame.

Publié le 7 avril 2019

L'avant-dernière ligne droite

Nous arrivons dans la phase de rédaction du mémoire. Les rendez-vous hebdomadaires sont ainsi consacrés à des entrevues individuelles, lorsque nécessaire, et l'étudiant doit garder en tête l'objectif final s'il veut soutenir son mémoire en juin (mercredi 12 juin).

Mais soutenir en septembre impose aussi une rigueur et un travail en continu. Chaque semaine compte, et si chacun avance à son rythme, il est nécessaire d'avancer quand même. Deux pages par semaine ou deux pages par jour, ce n'est pas la même chose, mais ce qui compte c'est le résultat. L'étudiant a besoin d'écrire entre 40 et 60 pages, hors bibliographie et annexes. Ce moment de solitude est un moment révélateur pour chacun d'entre nous, car il permet de prendre conscience de nos limites et du franchissement de ces limites. Évidemment, la plupart sont capables d'écrire 40 pages, mais comme c'est une première expérience, beaucoup en doutent.

(Sièges des bus de la ligne L9 arc-en-ciel, © NJ 2019)

Cette touche de couleur pour rappeler que nous construisons nous même notre palette de couleurs avec laquelle nous peignons notre monde.

Publié le 12 avril 2019

Patrick Perez est mort

(Patrick Perez au centre, Vœux de l'école, janvier 2019 © NJ)

Triste nouvelle en cette fin de semaine, Patrick Perez (1962-2019), architecte et anthropologue, vient de nous quitter, dans sa 57^{ème} année. Il était présent aux vœux de l'école en janvier dernier. Il se savait malade depuis décembre 2014, et c'est avec un courage immense et une force de caractère sans défaut qu'il a combattu cette terrible maladie dont le nom à lui seul fait peur.

Véritable pilier de l'école et du champ SHS dans lequel il excellait depuis de très nombreuses années, il laissera un grand vide. Il avait suspendu son cours sur l'anthropologie de l'habitat à partir de 2015, dans lequel il faisait montre d'une grande érudition. Il était capable d'aborder à peu près n'importe quel sujet, mais s'était spécialisé sur la culture des Indiens Hopis d'Arizona, ce qui me faisait le qualifier « d'ethnologue classique ». Son travail restera une source intellectuelle enrichissante qu'il ne faudrait pas oublier. Fin 2014, il m'avait « offert » (formulation consacrée*) un texte engagé sur le plan écologique dans lequel il aborde la question des énergies, des matériaux et des ressources. Il parle des vertus du vernaculaire, et à l'occasion d'une mission scientifique qu'il avait effectuée en Guyane, il remarquait que « d'un habitat largement autoconstruit, bon marché, agréable et autonome, on est passé à un habitat importé, cher, déqualifiant, énergivore. »

Au revoir Patrick !

Ses travaux et sa pensée nous accompagneront encore de nombreuses années. Il faut absolument lire ou relire ses textes. En août 2023, la revue *L'Homme* publiera mon compte rendu sur son ouvrage posthume, co-dirigé avec Frédéric Saumade, sur Tenatsali, un pionnier américain de l'enquête par immersion dont le nom est Frank Hamilton Cushing (1857-1900).

*Il est de tradition chez les chercheurs de s'offrir les textes dont on est l'auteur. Cela ajoute du capital symbolique.

Publié le 18 avril 2019

Présentation du séminaire 2019-2020

(Guitares par Paul Davies, walking, et Noël Jouenne, thème de Freddie Freeloader de Miles Davis, 1959)

Publié le 26 avril 2019

Le périurbain amène

(Depuis les berges d'Ur, mars 2019, © NJ)

Dans le discours ambiant, le périurbain est vécu comme négatif, la cause du repli des classes moyennes cantonnées à des territoires éloignés des villes et privées de leur urbanité. Le périurbain serait en crise. C'est notamment le cas des analyses qui décrivent le mouvement national des Gilets jaunes depuis décembre 2018 et qui envahissent chaque samedi les centres-villes. C'est sans compter que le périurbain

est également un territoire qui abrite les classes moyennes aisées, et une plus forte proportion de diplômés que dans les faubourgs de la ville. Il faut donc reconnaître que le mouvement des Gilets jaunes n'est pas représentatif de l'ensemble des populations vivant sur les territoires périurbains.

(Du côté d'Hasparren, mars 2019, © NJ)

L'article de Philippe Sahuc dont j'aimerais parler dans ce billet concerne l'étude des chemins en zone périurbaine, ou plus précisément l'étude des pratiques sociales de ces chemins, dont le but est de « comprendre le sens que peut prendre la fréquentation de chemins de randonnées » (p. 147). À la recherche d'aménités, l'étude montre que les usagers de ces chemins entretenus par les collectivités sont plutôt destinés à des personnes de classe aisée, résidents sur le territoire, que l'auteur retrouve même dans les brochures destinées à « légitimer la position dominante de cette majorité supposée d'habitants pour lui en préserver la jouissance, y compris celle de l'espace intercommunal et de ses aménités » (p. 156).

(Du côté d'Hasparren, mars 2019, © NJ)

Cette étude du périurbain « par la marge » nous intéresse particulièrement, car elle révèle une face cachée des débats du moment, laissant entrevoir un territoire muselé pour une population captive, celle du périurbain, alors qu'en contrepartie, cette même population « profite » d'aménités dont sont exclues une autre population captive des villes, beaucoup moins diplômée et beaucoup moins riche. Cela étant, l'aménagement et l'entretien des chemins de randonnées participent à un rapport de domination en termes de normes sociales qui joue comme une forme de discrimination vis-à-vis des classes populaires. En quelque sorte, les chemins de randonnée sont destinés à une pratique « écologiquement correcte » pour une population distinguée, nous pourrions dire, qui s'exprime dans son urbanité même. Quel paradoxe !

DOI:10.1051/nss/2010019 disponible sur www.nss-journal.org

Note : Les images présentées ici en illustration ne sont pas vraiment représentatives du paysage périurbain au sens où elles ne sont pas prises sur des territoires périurbains, mais elles pourraient très bien l'être.

Publié le 12 mai 2019

Voir la ville sous l'effort

La ville peut être appréhendée de différentes manières, nous l'avons déjà vu. Au regard des nouvelles modalités du rapport au travail, il est intéressant de voir comment les coursiers à vélo appréhendent la ville. Deux articles vont illustrer mes propos et nous aider à cerner cette question. Je découvre cette *Nouvelle revue du travail* avec la livraison de ce numéro 14 qui n'est pas spécifiquement lié à la ville, mais qui traite d'activités dans la ville. Laissons de côté les murs des immeubles,

des bâtiments publics et autres activités pour voir ce qui se passe à l'échelle humaine.

Les coursiers à vélo forment une communauté très particulière à New York, tout comme les nettoyeurs de vitres des gratte-ciels, mais ici à Toulouse, ils sont relativement récents. Ceci est lié, en partie, à l'arrivée des formes d'ubérisation du travail que connaissent bien les étudiants, puisque la plupart d'entre eux doivent passer par de l'autoentrepreneuriat pour s'insérer professionnellement. Du reste, et comme le montrent les articles suivants, ces nouvelles formes de rapport au travail introduisent, par ailleurs, de nouvelles formes de rapport à la ville, où l'accélération et la prise de risque vont de pair.

Fabien Lemozy analyse dans cette enquête participative les ressorts de l'activité de l'entreprise Deliveroo et montre comment les « partenaires » sont maintenus dans une forme de soumission vis-à-vis de la plate-forme. Toujours pressés par les courses, pressés par l'attente, sous le regard déshumanisé de l'algorithme qui calcule les meilleurs rendements, les meilleurs « partenaires » et les plus dociles. Comment voir la ville lorsque le rapport qu'entretiennent les livreurs est optimisé grâce à des liens économiques ? La ville raccourcie, la ville à contresens, la ville de tous les risques...

Arthur Jan, quant à lui, dresse le profil des trois types de livreurs rencontrés durant son enquête. Il met en avant les stratégies destinées à valoriser cette activité qui reste, pour la plupart d'entre eux, une activité temporaire et renvoie à une précarisation du travail pour ceux qui n'ont que cette possibilité comme ressources.

L'un comme l'autre ne positionne pas leur axe d'analyse au regard des trajets effectués, en termes d'intentionnalité par exemple, même si nous comprenons que la logique des trajets vaut pour une recherche de rationalité en finalité, puisque seul le temps compte. Les livreurs sont donc conduits à aller toujours plus vite, au péril de leur vie. D'autres études à venir combleront ces axes de recherche. Pour l'heure, ces lectures sont déjà assez éclairantes.

Et puis cela montre que la ville se dessine suivant deux grands types d'individus : ceux qui servent et ceux qui se font servir, dans des rôles qui sont parfois presque interchangeables (le cas des étudiants qui se font livrer par exemple). Dans un monde où la sueur est bannie, où l'effort est proscrit, quelle métaphore s'offre à nous lorsque nous voyons que chaque soir, lorsque les travailleurs sont rentrés chez eux, que d'autres travailleurs arpentent les rues et gagnent leur vie à la sueur de leur front.

Fabien Lemozy, « La tête dans le guidon », *La nouvelle revue du travail* [En ligne], 14 | 2019, mis en ligne le 07 mai 2019, consulté le 12 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/nrt/4673> ; DOI : 10.4000/nrt.4673

Arthur Jan, « Livrer à vélo... en attendant mieux », *La nouvelle revue du travail* [En ligne], 13 | 2018, mis en ligne le 29 octobre 2018, consulté le 12 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/nrt/3803> ; DOI : 10.4000/nrt.3803

Publié le 16 mai 2019

Une liste des thèmes possibles...

(Coursiers à vélo, Toulouse, photo NJ)

Comme avant d'aller faire les courses, cette liste permet d'éviter d'oublier le thème auquel on pense très fort et que l'on oublie juste au moment d'en parler. Mais il s'agit aussi de donner quelques pistes, en évitant ce qui a été trop traité, et en insistant sur ce qui ne l'a pas été. Les étudiants qui vont choisir ce séminaire devront évoquer leur motivation au travers d'un thème, d'un sujet ou d'un lieu. Par exemple : *j'aimerais travailler sur le développement durable (thème)*, ou bien *j'aimerais travailler sur l'agriculture urbaine (sujet)*, ou bien encore *j'aimerais travailler sur Carcassonne (lieu)*. Bien sûr, un étudiant pourrait vouloir travailler sur l'agriculture urbaine à Carcassonne dans une problématique de développement durable. Voici quelques idées, sans souci d'exhaustivité, mais en progression constante...

Les territoires en crise : du centre-ville au périurbain

- Depuis l'événement social des Gilets jaunes, en octobre 2018, la société a été confrontée à des discours et des populations souvent absentes des débats politiques. Comment ces événements agissent-ils sur notre perception de la ville ? Qui sont ces gens ? Quelles perspectives pour l'avenir ?

La ville à l'heure de la transition énergétique

- Comment nos villes vont-elles faire face à la transition énergétique ? Quels sont les plans pour les années à venir ?

Les mobilités et la question des distances

- Favoriser les déplacements en modes doux est-il envisageable à grande échelle ?

Les frontières invisibles : la ville à quatre vitesses

- La ville à quatre vitesses. Après Donzelot et la ville à trois vitesses, n'est-on pas face à des écarts toujours plus grands entre riches et pauvres, d'où la possibilité d'une quatrième vitesse... voire une cinquième.

Les animaux dans la ville

- Entre chiens et chats, leurs propriétaires, les réseaux de sociabilité, les points de rencontre en ville (exemple quartier de Saint-Étienne)...

L'apprentissage de la ville

- Les enfants en draisiennes à l'école, comment certains enfants apprennent-ils à mesurer la ville ?
- Comment les enfants apprennent-ils à lire leur quartier, à le définir et à l'approprier ? (On peut imaginer le même travail avec des nouveaux venus).

Les déplacements en ville : réseaux et raisons

- Chaque groupe social envisage son rapport à la ville en fonction de sa consommation, des lieux d'approvisionnement et des lieux d'activité comme de loisir. On entrevoit ici les questions de classe d'âge, de genre et de niveau social.

La carte mentale de la ville et les représentations

- Quelles sont les habitudes d'une famille ou d'un groupe social qui conduisent à des cartes mentales spécifiques, et donc à un rapport à la ville spécifique.

Que veut dire smart city ?

- Le futur est-il un élément à prendre en compte dans nos représentations de la ville et dans notre quotidien ?

À quoi sert le street art toulousain ?

- Mode d'expression, mode d'appropriation de la ville, le street art toulousain a une histoire, des spécificités, une identité...

Les espaces verts en ville

- Le poumon vert est aussi un espace de détente et de rencontre.

Culture et compostage : la conscience écologique

- Les pratiques des jardins ouvriers aux pratiques informelles. Du rapport à la nature aux pratiques de subsistance.

(Démonstration aikido, Toulouse, août 2014, photo DR)

Le jeu et la ville

- Qui joue en ville : de l'échappé game au laser game, la ville devient un espace de jeu permanent, mais pour quoi ?

Les sports en ville

- Comment ont évolué les pratiques sportives au cours des vingt dernières années ?

La trottinette électrique et les déplacements urbains

- Qui sont ces utilisateurs de moyens de déplacement individuel, quel est leur regard sur la ville, et leur regard sur la société et les autres ?

Les lieux festifs en ville et la vie nocturne

- Le temps personnel se transforme, l'accélération du temps y est sûrement pour quelque chose.

L'approvisionnement en ville : du marché bio à la livraison à domicile

- L'accélération du temps et la gentrification ont-elles à voir avec les nouvelles formes d'approvisionnement en ville ?

Coursier à vélo et autoentrepreneur

- Nouvelles pratiques professionnelles et nouvelle forme de salariat.

Montaudran et la Halle des Machines

- Quel nouveau rapport au quartier pour cet équipement culturel ?

Les collectifs d'artistes

- Depuis 30 ans, les collectifs d'artistes de rue créent un nouveau rapport à la ville. Comment ont-ils évolué ?

Les nouveaux commerces ambulants

- Le vélo aujourd'hui s'affiche comme un argument écologique et responsable. C'est un objet urbain par excellence, du réparateur en triporteur, au livreur, en passant par les Tiny Restaurants en vélo cargo.

L'habitat et la cohabitation

- L'étude des formes d'habitat relève du fonds de commerce du séminaire, de l'habitat individuel à l'habitat collectif, en passant par les formes d'autoconstruction (type Castors) à l'habitat participatif.

Le bio comme vecteur d'urbanité

- Les circuits courts mais aussi la consommation bio nous font entrevoir une dimension nouvelle de la ville. De la production du miel béton aux Amaps, comment ces nouvelles pratiques organisent-elles la ville ?

Le handicap et la ville

- La prise en compte du handicap physique ou autre, de la vie quotidienne à l'accès aux services. La ville pour tous...

L'habitat informel

- En relation avec la pauvreté (les sans-abris) ou bien les questions politiques (réfugiés politiques, squats), ou de migration économique (globalisation économique), ces questions ouvrent sur une vision de la ville par en-dessous.

Faites votre choix, partez d'une idée et améliorez la !

Publié le 25 mai 2019

Liste des sujets développés en Erasmus

(Détournement culturel, Lycée Saint Sernin, mai 2019, © NJ)

Pour aider les étudiants à choisir un thème ou un sujet, voici la liste non exhaustive des sujets que Mohammed Zendjebil et moi-même avons pu suivre avec les étudiants en Erasmus (mémoire de S87) et autres parcours recherche (mémoire de

S10), où plus spécifiquement sur Toulouse (marketing urbain). Vous pouvez cliquer sur les liens pour voir le résumé et accéder au mémoire :

Calabuig, Charlotte, *El Rio Turia – la mémoire d'un fleuve*, École nationale supérieure d'architecture, 2011

Laurie Lalanne, *Retour sur une expérience – entre quartier du Born et ETSAB, entre vie quotidienne et études d'architecture*, École nationale supérieure d'architecture, 2011

Caroline Duprat, *Des hommes et des natures*, École nationale supérieure d'architecture, 2012

Auriane Pontaud, *Histoire des femmes architectes en France – l'ENSAT comme étude de cas*, École nationale supérieure d'architecture, 2012

Pic, Mélisande, *Urbanisme et espace public en Amérique du Nord*, École nationale supérieure d'architecture, 2012

Marjorie Hervé, *L'îlot commun : hybridation des sols et gestions des interfaces public-privé à Bagatelle*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse , 2017

Zoé Riolet, *Les inspirantes*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse, 2017

Colette Zdan, *De la ville historique à la ville moderne*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse , 2017

Elena Mary, *Basurama ou les collectifs d'architectes en Espagne : manifeste d'une pratique en mouvement*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse , 2017

Marthe Grézaud, *La ville et le labyrinthe ou comment se perdre dans les méandres urbains*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse , 2016

Agnès Barth, *L'urbanisme tactique au Québec, de l'éphémère au long terme : l'urbanisme tactique à Québec et Montréal depuis 1990*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse , 2016

Maiwèn Roudaut, *Étude du processus de résilience urbaine : l'exemple du quartier de Trochevo à Varna, Bulgarie*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse, 2015

Pierre Proust-Langlois, *Le marketing urbain : la métropole So toulousaine*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse, 2016

Alexia Vasseur, *Qu'est-ce qui influe sur la perception que l'on a d'un espace public ?*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse , 2015

Des repères croisés

Fanny Landart, *Images de villes : Casablanca : quels sont les repères qui façonnent l'image de la ville, de l'échelle urbaine à l'échelle du quotidien*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse, 2017

Malak Zizi, *L'appropriation des espaces publics par des centralités communautaires*, École nationale supérieure d'architecture de Toulouse , 2015

Bien évidemment le choix d'un sujet est personnel, car il dépend à la fois de la trajectoire de l'étudiant, mais aussi de sa sensibilité et de ses centres d'intérêt. Se rendre dans un pays étranger pour un an, c'est reposer la question de son identité, de ses valeurs et mettre à l'épreuve ses acquis. C'est prendre un gros risque et c'est accepter de dépasser ses propres limites. L'étudiant peut donc commencer par se questionner sur le pourquoi du pays avant d'envisager d'aller plus loin. S'intéresser aux populations pauvres, s'intéresser aux phénomènes urbains, se passionner pour la construction à partir de matériaux de récupération, adorer la musique et la pratiquer, vouloir comparer ses origines à d'autres cultures, etc. Il y a forcément un point de départ qu'il faut trouver... Ensuite viendra le sujet.

Publié le 28 mai 2019

Voir la ville de chez soi depuis un arbre blanc, une folie

(*L'arbre blanc*, Fujimoto/Laisné/Rachdi, 2014-2019, Montpellier © Fujimoto/Laisné/Rachdi)

À chaque génération d'architectes, les médias cherchent des portes-paroles de demain. Dans ce domaine, la starisation est un phénomène de reconnaissance qui supporte des rites d'institution très symboliquement marqués. Croire au futur est une ambiguïté, car ce qui est construit aujourd'hui appartient déjà au passé. Mais en voulant en faire une architecture de demain, les médias ne se perdent-ils pas dans la subjectivité qui ne repose que sur l'emploi d'adjectifs comme « folie », « folle », etc. mais à quel titre ?

J'en suis venu à m'intéresser à ce projet parce que durant la journée de l'oral d'entrée à l'école d'architecture, beaucoup d'élèves ont parlé de l'arbre blanc de Montpellier. J'ai donc voulu en savoir plus.

Un petit détour par la presse paraît essentiel. D'abord, il faut s'entendre sur les termes. En étiquetant l'objet « une folie architecturale », la presse écrite confond-elle et parle-t-elle d'autre chose ? Selon l'étymologie, récupérée à partir du site Ortolang on peut lire que :

« **Étymol. et Hist. 2.** 1690 (Fur. : Il y a aussi plusieurs maisons que le public a baptisées du nom de *la folie*, quand quelqu'un y a fait plus de despense qu'il ne pouvoit, ou quand il a basti de quelque maniere extravagante).

Prob. altération d'apr. *folie** (cf. *Hubertifolia*, 1077, *Dict. topographique de la France*, Calvados ds *Romania, loc. cit.*) de *feuillée** qui présentait dans le domaine pic. des formes anc. en *-ie* (*foillie, fullie, folie*, v. T.-L.) : à

partir du sens de « abri de feuillage; petite maison, cabane », le mot a désigné une maison de campagne, et l'étymol. pop., qui le rapprochait depuis longtemps de *folie*(cf. *loculus stultitiae*, 1080, *Dict. topogr.*, Eure-et-Loir, ds *Romania, loc. cit.*) a justifié ce terme en faisant référence à une idée de construction dispendieuse ou

extravagante (v. Ch. Nyrop, *Ling. et hist. des mœurs*, pp. 229-238; *FEW* t. 3, p. 679b et 686a note 13). »

(L'arbre blanc, Fujimoto/Laisné/Rachdi, 2014-2019, Montpellier © Fujimoto/Laisné/Rachdi)

Le *Petit Robert* fait référence au XVII^e et XVIII^e siècle pour ces maisons de plaisances et cite Proust dans le texte : « Des parcs du XVII^e et XVIII^e siècle, qui furent les « folies » des intendants et des favorites ». Mais la folie est avant tout une altération de la santé psychique, un trouble du comportement et de manière adoucie une bizarrerie. Quant vers 1956, les marseillais nommèrent la « maison du fada » l'immeuble conçu par Le Corbusier, c'est de l'architecte dont il était question et non de ses habitants. Le terme de folie va-t-il se diffuser parmi les habitants de cette tour ?

Si l'on se réfère à l'étymologie, il s'agit bien d'une construction dispendieuse (6.000 euros le m² annoncé), et extravagante de par sa forme « d'arbre », d'une folie comme on pouvait en voir au XVIII^e siècle (mais qu'on ne voyait pas sous cette forme-là). Au centre du projet, trois architectes dont le pilier japonais Sousuke Fujimoto, star à 40 ans, et deux anciens de l'atelier Jean Nouvel, de la même génération.

Et c'est bien d'une folie proustienne dont il est question, comme le remarque le blog *Homunity*. Montpellier, nous dit-on, a lancé un appel pour la construction de onze folies, afin de renouer avec son histoire architecturale. D'un point de vue social, nous pourrions dire également afin de renouer avec un passé bourgeois extravagant, décadent et ostentatoire.

Mais il s'agit de travailler sur l'image de la ville elle-même, sur la perception qu'en ont les habitants comme les touristes. « Une icône dialoguant, depuis les nuages, avec un monde qui ne connaît plus de frontières » est-il écrit dans le dossier de presse. Décryptage : « depuis les nuages » fait référence à cet immeuble de 17 étages, de 56 mètres de hauteur, donc soumis à la réglementation IGHZ, puisqu'abritant un bar au dernier étage. Quant aux frontières, non seulement elle existe bien, mais ce genre de projet affiche en toutes lettres le pouvoir de l'argent et par conséquent la frontière entre la richesse et la pauvreté. Comparée à New York, cette frontière est tout de même plus modeste puisque d'un appartement de standing à 42 millions de dollars dans l'immeuble de Jean Nouvelle, nous passons à un studio de 45m² pour 220.000 euros, soit environ 5.000 euros le m². Mais le duplex de 300 m² au 16^e étage coûtera 1,8 million d'euros.

Y verra-t-on la ville plus belle ? Cela me rappelle l'étude assez originale de Monique Eleb et Jean-Louis Violeau, *Entre voisins*, livre qui traitait des relations dans un immeuble à Saint-Nazaire à partir d'une enquête créée au moment de l'ouverture de l'immeuble. Bien sûr il était question de mixité sociale, ce qui ne semble pas exister ici. Pris dans le budget global des 50 millions d'euros de ce programme, une enquête ethnographique sur la réception aurait été un plus. Gageons que les

étudiants de l'ENSA de Montpellier s'en saisissent, et viennent faire la part des choses entre la folie et l'habitabilité.

Comme ce bâtiment sera inauguré en juin (19 juin), beaucoup d'encre va encore couler. Une phrase lâchée en conseil municipal en 2018 résume le projet : « Michaël Delafosse (PS), ancien adjoint à l'urbanisme d'Hélène Mandroux, se souvient que l'Arbre blanc faisait partie d'un projet global. Celui "de douze folies architecturales prévues, le long du tramway, sur douze terrains publics. La parcelle de l'Arbre blanc aura ainsi rapporté 6 M€ (4 M€, corrigera le maire). Et ce projet a permis à Montpellier de figurer dans 1 500 articles internationaux. Sans un euro d'argent public !" (Midi Libre du 5 avril 2018).

Monique Eleb et Jean-Louis Violeau, *Entre voisins, dispositif architectural et mixité sociale*, éditions du Linteau, 2000

Publié le 14 juin 2019

Soutenance de Romuald Villac

(Page de garde, © Romuald Villac 2019)

En cette première cession de soutenance, seul un étudiant a rendu son mémoire dans les temps. Ceci promet une liste plus longue pour la cession de septembre (qui aura lieu le **mercredi 18 septembre**). Romuald a produit un mémoire portant sur la question des personnes âgées handicapées dans le grand ensemble de Bagatelle. Avec pour titre : *La personne âgée fragilisée dans un grand ensemble non adapté. Le cas du quartier d'habitat social de Bagatelle à Toulouse*, dirigé par Mohammed Zendjebil, Romuald nous a livré un aperçu assez documenté sur l'histoire sociale du peuplement du grand ensemble de Bagatelle et du vieillissement de la population. Aujourd'hui, il reste quelques dizaines de personnes âgées, et leur maintien nécessite un logement adapté.

Grâce à des aides, il est possible d'aménager les espaces. Cependant, lorsqu'il s'agit de locataires, les bailleurs offrent des réponses pas toujours adaptées à la demande. De sorte que les vieux habitants préfèrent parfois s'en remettre à un réseau rétréci, ou à une association, plutôt que d'avancer vers l'inconnu. Ce travail d'initiation à la recherche lui a tellement plu qu'il envisage de poursuivre cette voie l'année prochaine en cinquième année.

Nous lui souhaitons une bonne continuation...

Publié le 26 juin 2019

Le renouvellement urbain et ses limites

(Le Minotaure sur le parvis de la Halle, juin 2019, © NJ)

Avec mon collègue Mohammed Zendjebil nous travaillons actuellement sur le secteur de Montaudran, et plus particulièrement sur le site de la Halle des mécaniques qui abrite depuis novembre 2018 les machines de la compagnie La Machine.

C'est une histoire assez mouvementée qui illustre la question du renouvellement urbain dans un contexte de création d'un quartier. L'idée que nous développons est de concrétiser ce travail par un article et par une convention entre l'école d'architecture et la Halle des machines afin de suivre les activités dans le temps. Comment le quartier va-t-il se développer, comment ses habitants vont-ils s'approprier cet équipement dont l'objectif est de rayonner à l'international ?

Les étudiants qui viendront rejoindre le séminaire seront conviés à réfléchir à cet équipement.

(Brûle chandelle, La Halle des machines, © NJ 2019)

Le prochain rendez-vous aura lieu le **mercredi 18 septembre** pour la deuxième session des soutenances. Bel été à toutes et tous !

Publié le 18 août 2019

Comment la ville nous fait-elle rêver ?

(Astérix veille sur le quartier de Montaudran, août 2019, photographie Noël Jonenne)

De la ville rêvée au rêve d'une ville meilleure, la notion de rêve est convoquée d'un bout à l'autre du discours sur la ville. Qui fait rêver ? Comment rêver sa ville, et comment faire rêver ?

Voilà quelques questions qui vont nous accompagner cette année dans le séminaire *Voir la Ville*. Pour nous aider, notre semaine intensive de novembre sera réalisée dans le cadre d'une immersion à la Halle des Machines de la compagnie La Machine. S'il existe un lieu où le rêve appartient au quotidien, c'est bien à la Halle de la Machine. Tout du moins, c'est un souhait très « cher » de nos élus et un pari sur le quartier de Montaudran.

D'un côté, nous avons un quartier qui n'en finit pas de sortir de terre, avec une première phase d'habitat collectif construite voilà plus de dix ans, et de l'autre un nouveau quartier baptisé pour le moment « écoquartier », en phase deux de la labellisation. Au centre, un dispositif muséal dont l'objectif à l'échelle du quartier

est de l'animer, et à l'échelle de la métropole de rayonner simplement par sa présence.

Nous sommes plongés, immergés, dans un quartier en devenir. Les paris sont ouverts, et en attendant de voir comment ces éléments vont s'enchevêtrer pour former un « vrai quartier », nous le parcourons à la recherche des rêves. Qui rêve dans ce quartier, est-il à la hauteur des rêves, etc. ?

À partir du questionnement de savoir comment la ville nous fait-elle rêver, nous pouvons nous demander également pourquoi la ville essaie-t-elle de nous faire rêver ? Ou bien, la ville a-t-elle encore la capacité de faire rêver ?

Pour ce faire, chaque enseignant nous fera suivre un cheminement personnel issu de sa discipline. Pour ma part, j'utiliserai l'ouvrage de Bernard Lahire, *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris : La Découverte, 2018, dont voici le résumé de l'éditeur :

« Le rêve peut-il être appréhendé par les sciences sociales ? Objet devenu indissociable de la psychanalyse, étudié par la psychologie et les neurosciences, il était jusqu'à ce jour largement ignoré des sociologues. Certes, quelques chercheurs ont pu s'interroger sur la manière dont le rêve a été perçu selon les époques et les milieux. Mais ce que propose Bernard Lahire ici, c'est d'entrer dans la logique même de sa fabrication et de relier les rêves aux expériences que les individus ont vécues dans le monde social.

L'ambition de cet ouvrage, inédit en sociologie, est d'élaborer une théorie générale de l'expression onirique. En partant des acquis du modèle d'interprétation proposé par Freud, Bernard Lahire s'efforce d'en corriger les faiblesses, les manques et les erreurs, en tirant parti des nombreuses avancées scientifiques accomplies depuis *L'Interprétation du rêve*.

À l'issue de cette recherche, le rêve apparaît, à l'opposé de ce que croyait Freud, comme l'espace de jeu symbolique le plus complètement délivré de toutes les sortes de censure, tant formelles que morales. La communication de soi à soi dans laquelle s'exprime le rêve fait de lui le plus intime des journaux intimes. Il livre, à qui veut s'y intéresser, des éléments de compréhension profonde et subtile de ce que nous sommes. Son étude permet de voir frontalement *ce qui nous travaille obscurément*, et de comprendre *ce qui pense en nous* à l'insu de notre volonté.

Cette théorie de l'expression onirique contribue aussi à la transformation de la sociologie en lui donnant de nouvelles ambitions. Si le rêve fait son entrée dans la grande maison des sciences sociales, ce n'est pas pour laisser le lieu en l'état, mais pour en déranger les habitudes et en agencer autrement l'espace. »

Sigmund Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, Point Seuil, 2013

Rem Khoolaas, *New York délire*, Marseille, Parenthèses, 2002

Michel Juvet et Monique Gessain, *Le grenier des rêves : essai d'oniologie diachronique*, Paris, Odile Jacob, 1997

Bernard Lahire, *Interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, 2018

David Mangin, *La ville franchisée, formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Éditions de la Villette, 2004

Troisième année (2019-2020)

Publié le 2 septembre 2019

Liste des étudiants et des destinations Erasmus

(Les animaux fantastiques, Lycée Saint Sernin, © NJ 2019)

Voici la liste des **étudiants en mobilité** pour cette nouvelle année, et leur destination.

Je ne présente que par les prénoms, ils ou elles se reconnaîtront, et les autres les reconnaîtront également. De Munich à Chicago, de Lima à Grenade, en passant par Barcelone, Madrid ou Rio, voilà de belles destinations qui vont suivre ce séminaire. Comment les intégrer un peu mieux que l'année dernière ? Voilà une question que nous allons développer tout au long du premier semestre. Bien sûr, en demandant une « participation active », comme par exemple rédiger un billet, envoyer une photographie... Mais nous aurons d'autres rendez-vous avec ces « sentinelles » autour du monde.

Comme vous le savez, cette année, nous proposons de réfléchir autour de la question du rêve. Le rêve est à la fois l'espérance et l'utopie. Mais où se trouve la limite entre ces deux notions ? Chacun d'entre vous peut se saisir de cette question et essayer de rédiger une dizaine de ligne...

Anna (Munich, Allemagne)

Anaëlle (Chicago, USA)

Margaux (Lima, Pérou)

Medhi (Barcelone, Espagne)

Léa (Grenade, Espagne)

Aurélie (Madrid, Espagne)

Justine (Lima, Pérou)

Jacques (Rio, Brésil)

Pauline (Madrid, Espagne)

Nous souhaitons une bonne installation et un bon séjour à toutes et à tous.

Publié le 10 septembre 2019

Le jeu du décalage

(Alessandro Pignocchi, *Petit traité d'écologie sauvage*, Steinkis éditions, 2017)

Clémentine Laborderie m'a fait découvrir ce livre d'Alessandro Pignocchi, intitulé *Petit traité d'écologie sauvage*, Steinkis éditions, 2017. Titulaire d'une thèse de doctorat en philosophie de l'EHESS soutenue en 2008, son travail consiste à aborder les choses à partir de dessins. Dans l'ouvrage, il opère par retournement en mettant en scène un ethnologue d'Amazonie devant des scènes occidentales. Cet exercice n'est pas original en soi, car depuis Hérodote, la méthode a été plusieurs fois employée pour faire prendre conscience de l'écart entre les cultures. Mais elle mérite de poser le doigt sur des problèmes souvent liés à nos modes de compréhension du monde. Un tome 2 est sorti en 2018. Un autre suivra...

« Ancien chercheur en sciences cognitives et en philosophie, Alessandro Pignocchi s'est lancé dans la bande dessinée avec son blog, Puntish. » Je dirais qu'il n'a pas vraiment eu le temps (ou qu'il ne s'est pas donné le temps) de faire carrière. Avec beaucoup d'humour, l'auteur reprend des scènes de la vie quotidienne vues sous l'angle d'un décalage culturel grâce à une influence descolienne (de Philippe Descola) certaine.

L'anthropologue canadien, Horace Miner, est connu à travers le monde des anthropologues pour son fameux texte portant sur la tribu des *Nacirema*. Des traductions en français circulaient dans les années 1980 lorsque j'étais à Paris 8. Et nous étions surpris par la découverte des rituels et des formes d'interprétation du monde, tout en découvrant la forme de supercherie initiée de manière scientifique. Cette peuplade aux coutumes étranges n'est autre que celle des Américains (*Nacirema* à l'envers). Mais alors, l'écriture anthropologique est elle-même porteuse d'interprétations et de biais !

Cela nous rappelle également les *Lettres persanes* (1721) de Montesquieu. Cela fait également écho à un colloque à venir à Liège, le 25 septembre prochain, sur le thème « **Écriture et dessin ethnographiques : bousculons nos pratiques !** », étonnant non ?

Publié le 11 septembre 2019

Le Programme du séminaire

Voici le **pdf du programme** dans sa trame flexible. Les cinq premières matinées, à partir du 25 septembre, seront consacrées à la rédaction du mémoire. Ces séances sont construites pour les étudiants en retour de mobilité, mais intéresseront

également les étudiants de la promotion, car elles leur permettront d'anticiper sur les objectifs à atteindre. (Je devais être fatigué quand j'ai écrit la première version !)

Les séances démarrent le matin à 9h, et seront l'occasion de commencer par un tour de table, et aussi de présenter un livre. Petit à petit les étudiants, à leur tour, présenteront un livre (en lien avec les activités du séminaire). Les séances auront lieu en **atelier H**

Publié le 22 septembre 2019

Aborder la ville à son rythme

(La Garonne, la prairie des filtres, le Pont-Neuf, quelles légendes adopter ? Toulouse, © NJ 2019)

Découvrir une ville, c'est s'y perdre disait l'autre, c'est s'y perdre en marchant. Ce texte de **Pascal Amphoux** nous aidera à parcourir la ville à la recherche de traces, d'indices, de limites et de données qui font la ville, en l'abordant par la marche. Cette activité motrice retrouvée sera aussi l'occasion de se questionner sur les fonctions de la marche en ville, alors que l'accélération du temps social pousse les urbains à recourir à d'autres outils de la mobilité comme les « engins mobiles individuels ».

Dans ce texte, l'auteur propose de découvrir trois notions qui s'attachent à la mobilité : la motricité, la mouvance et l'émotion. Que reste-t-il de ces notions aujourd'hui, compte tenu des évolutions techniques de ces dernières années ?

La motricité, vers un retour à la marche ; longtemps ignorée par les études portant sur la mobilité, la marche à pied est aujourd'hui de retour, portée par un discours et des valeurs lui étant favorable. Peut-être pouvons-nous développer cette idée que l'on peut accoler aux *mouvements* écolos, aux injonctions pour retrouver un corps sain (marcher, bouger, manger moins, etc.).

La mouvance s'accorde avec l'espace social et socialisé. La marche devient par conséquent une pratique sociale qui tend à urbaniser la nature, surtout lorsque la marche s'effectue sur les pourtours des villes. On se reportera à l'article complémentaire de **Philippe Sahuc** sur les Chemins périurbains et des aménités qu'ils procurent, notamment dans les formes de sociabilité et les nouvelles pratiques face à l'environnement. Par exemple, la diminution de la tolérance vis-à-vis des pratiques anciennement « normales » dans la nature, comme la coupe d'une branche, ou la progression hors des sentiers battus, etc., qui se caractérise aujourd'hui par des rappels à l'ordre...

L'émotion est enfin le moteur de cette composante. L'étymologie elle-même renvoie à la notion de mouvement (*motio*), et participe à sa manière au rêve. Pour reprendre l'anthropologue Pierre Sansot, « ce n'est pas moi qui rêve la ville, c'est la ville qui rêve en moi ». Là encore, on pourra rapprocher ce texte de celui de

Sahuc et de la notion d'aménités. Par aménités, on entend les formes d'attrait du paysage, tout ce qui procure du bien-être, de l'affabilité, du charme. Cette notion relève sans doute d'une subjectivité qu'il faut objectiver. Cependant, en termes de patrimoine, par exemple, nous avons des appuis solides. Le texte de Philippe Sahuc est en cela remarquable, car il est à la fois concret, informatif et formatif.

Une lecture comparée restera enrichissante. Nous irons par conséquent en ville, à la recherche de traces, et, pourquoi pas, d'aménités.

Pascal Amphoux, (2004), « Marcher en ville », *Annales de la recherche urbaine*, 97, pp. 137-140

Philippe Sahuc, (2010), « Chemins périurbains: aménités vécues et enjeux réels », *Natures Sciences Sociétés*, 18, pp. 147-157

Pierre Sansot, (1971), *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck

Publié le 24 septembre 2019

La bibliographie : l'éternel retour

(*Sans titre*, © NJ 2019)

Chaque année c'est pareil, les étudiants ont du mal à comprendre le sens et les objectifs de la bibliographie. Donc, on y revient. **À quoi ça sert ?**

La bibliographie permet d'évaluer vos capacités de lecture, d'apprécier vos lectures et les supports théoriques que vous avez utilisés dans votre mémoire. C'est pourquoi elle est importante, mais il ne faut ni tricher ni en ajouter. La bibliographie doit refléter votre pensée. Elle s'organise à partir de vos lectures qui ont un rapport plus ou moins évident avec le sujet de votre mémoire. Mais comme ces lectures servent à alimenter votre réflexion, et que par **analogie** vous pouvez aller chercher des idées assez loin du sujet, plus vous en avez mieux c'est. Ça, c'est un principe théorique.

Ensuite, vous devez trouver du sens à votre bibliographie, mais le lecteur aussi. Pour cette raison, il faut l'organiser de manière conventionnelle, et c'est là que ça devient drôle. D'abord parce que la plupart des revues ou des éditeurs ont leurs propres critères de classement, d'autre part, parce que ces critères évoluent, notamment à cause ou grâce à l'Internet.

Classer votre bibliographie par **ordre alphabétique des auteurs**.

À,
B,
C...

Le nom propre est indispensable si l'on veut savoir qui a écrit l'article ou le livre. Par exemple : HERODOTE, 1964, *Œuvres complètes*, Paris : Gallimard, 1876 p.

HERODOTE : Nom de l'auteur en majuscule. Ici, il n'a pas de prénom, sinon on écrit soit la première lettre de son prénom, soit son prénom en entier. Cas particulier lorsque le prénom commence par la même lettre, pour le distinguer on écrit les deux premières lettres si il s'agit de consonnes, comme par exemple Patrick et Philippe. Sinon comment distinguer Patrick GABORIAU et Philippe GABORIAU ? Lorsqu'il s'agit d'un ouvrage collectif, on note les auteurs s'ils ne sont pas plus de quatre ou cinq, après ça devient long. Alors on note *et alii* pour signifier qu'il y en a d'autres.

1964 : L'année d'édition, parce qu'Hérodote ça date d'avant Jésus Christ. Mais là il s'agit d'une traduction, et d'une édition française. On pourrait ajouter le traducteur et la collection, mais ici on devrait pouvoir s'en sortir. Lorsque l'ouvrage est réédité, on notera quelque part l'année de la première édition, soit après l'année, soit après le titre.

Œuvres complètes : Le **titre** est en **italiques**, parce qu'il s'agit d'un ouvrage entier de l'auteur. S'il s'agissait d'un **article**, il serait écrit **entre guillemets**, et le titre de l'ouvrage serait porté plus loin. Le nom de la revue est en italiques.

Paris : Ville d'édition. Dans certains vieux livres, on ne trouve que la ville, d'éditeur était alors un imprimeur. Aujourd'hui, les villes ont leur importance, car chaque éditeur est lié à une ville. Gallimard, Flammarion, L'Harmattan pour Paris, Actes Sud pour Arles, Agone et Parenthèses pour Marseille, etc. Pour les éditions universitaires c'est pareil, PUF pour Presses Universitaires de France à Paris, PUR pour Presses Universitaires de Rennes, PUL pour Presses Universitaires de Lyon, ou PUM Presses Universitaires du Mirail pour Toulouse, etc. Ça peut être aussi Londres, New York, Berlin... pour les éditions étrangères.

Gallimard : C'est l'éditeur, qui donne une indication sur l'idéologie véhiculée et sur son prestige. Je m'explique. On peut rapidement classer les éditeurs selon leur couleur ou leur tendance politique ou idéologique. Certains auteurs cherchent à augmenter leur capital symbolique (voir Bourdieu) et se retournent vers des éditeurs « prestigieux ». Mais c'est aussi une affaire de réseaux... Des maisons d'éditions, il y en a des dizaines. On rencontre même de l'auto-édition ou de l'auto-édition masquée.

1876 p. : Ce n'est pas l'année d'édition, mais le nombre de pages. Pourquoi indiquer le nombre de pages, pour faire sérieux et pour donner une idée du livre. On peut s'en passer, sauf lorsqu'il s'agit d'un article, car il faut indiquer à quel endroit il se trouve dans une revue ou dans un livre collectif.

Voyons maintenant un article :

HASSOUN, Jean-Pierre (2005), « Dernières séances au palais Brongniart (1988 et 1998) Événement et contre-événement », *Ethnologie française*, tome XXXV, Vol. 4, pp. 627-642

Munissez-vous de patience et commencez à rédiger votre bibliographie.

Publié le 27 septembre 2019

Comment choisir un livre ?

(L'équipe du séminaire aux pieds de l'université Jean Jaurès, Toulouse, © NJ 2019)

Et voilà une première image de l'équipe du séminaire mercredi dernier lors de la « marche en ville ». Après cette balade, que peut-on se poser comme question ? Par exemple : que connaissons-nous de la ville ? De notre ville ou de la ville ? La ville vue comme une juxtaposition de quartiers, de morceaux de ville, mais qui font ville. Comment appréhender la ville dans ses aspects les plus retranchés, dans ses variations intimes ?

Il faut de l'expérience, du temps passé à observer, à regarder et à voir (ce qui n'est pas la même chose). Pour cela, on va s'équiper d'outils méthodologiques (on y viendra dans une quinzaine), et d'outils théoriques : le livre.

Une question qui peut paraître toute bête, mais qui, en fait, en dit long : comment choisir un livre ?

La dernière fois, j'ai parlé d'éditeur et l'on comprend assez rapidement que si un éditeur en vaut un autre, en revanche, son poids académique n'est pas le même. Mais cela peut paraître être une question secondaire au regard de l'auteur.

(L'observation passe parfois par la photographie, jardin de Niel, Toulouse, © NJ 2019)

Lorsque l'on ne connaît pas son sujet, et que l'on a une idée très approximative de ce que l'on cherche, le premier réflexe est d'aller à la bibliothèque pour **chercher un livre en rapport avec son sujet**. Évidemment, il ne faut pas s'attendre à **trouver l'ouvrage** qui va répondre à toutes les questions, mais il faudra plutôt chercher par petites touches.

Il peut exister des cas où l'étudiant croule littéralement sous les informations. Par exemple, dans le domaine de la ville intelligente, *smart city*, il existe de très nombreuses publications qui font que l'on a du mal à savoir lesquelles lire en premier. Dans ce cas précis, on peut commencer par lire toutes les dernières publications, et remonter à la source. Mais dans les cas les plus fréquents, on commencera par reprendre l'histoire du sujet à travers les premiers livres sur le sujet. On classera donc les textes par **ordre chronologique**.

L'auteur appartient à un champ scientifique, à un courant scientifique, à une chapelle idéologique, à un courant politique et religieux, à une classe sociale. Il a par conséquent beaucoup de raisons de vouloir influencer par son savoir et ses écrits. La neutralité n'existe pas et c'est en lisant un texte d'un auteur que chacun va se faire un point de vue sur l'argumentation et sur, finalement, l'auteur. De

proche en proche, et grâce à la bibliographie que l'on trouve en fin d'ouvrage, on va pouvoir se construire **sa propre bibliographie**. Mais c'est finalement parce que l'on a beaucoup lu que l'on peut cerner véritablement un sujet.

Voyez que la difficulté se transforme, et qu'à partir de la question de savoir comment choisir un livre, on arrive à celle du choix de l'auteur. Et cela dans chaque discipline. Or, la richesse de l'enseignement de l'architecture tient à la diversité des disciplines convoquées : architecture, bien sûr, mais aussi sciences sociales (sociologie, géographie, ethnologie, démographie), sciences humaines (philosophie, histoire), sciences appliquées (résistances des matériaux, mathématiques, écologie, science des sports), sans oublier les arts plastiques.

Les enseignants sont là pour guider l'étudiant dans ses choix, mais c'est à lui, en définitive, de faire ses propres choix, qui contribueront à construire sa personne.

Publié le 8 octobre 2019

Le cours de Clara

(Les escaliers, UJM, © NJ 2019)

La semaine dernière, Clara Sandrini a consacré une partie de la séance au cours sur le plan.

Ce cours s'adresse en priorité aux étudiants en retour de mobilité S97, mais également aux étudiants inscrits en S77, car l'anticipation leur permettra de prendre en compte différents éléments à venir.

Publié le 11 octobre 2019

L'espace public comme idéologie

Cette semaine, j'ai proposé une méthode pour déchiffrer un article, à partir des outils de surlignage disponibles sur certains logiciels. Sur papier, il suffit de s'armer de la panoplie des surligneurs Stabilo Boss ®. Je vais donner un autre exemple à partir d'une note de lecture rédigée autour de l'ouvrage de l'anthropologue espagnol, Manuel Delgado. Les couleurs ne sont là que pour renforcer la visibilité des citations.

DELGADO Manuel, *L'espace public comme idéologie*, trad.. Chloé Brendlé, Toulouse, Les réveilleurs de la nuit, CMDE, 2016

Quatre chapitres composent ce livre de 134 pages, initialement publié à Barcelone en 2011. Il s'agit du premier ouvrage traduit en français de cet anthropologue espagnol, représentant du courant actuel de l'anthropologie sociale. Nous connaissions son existence à travers un article publié en langue française articulé autour de l'histoire de l'anthropologie urbaine où les travaux français dirigés par Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet étaient abondamment cités.

Seul, le premier chapitre aborde la question de l'espace public sous l'angle de la critique épistémologique. Les autres chapitres portent sur la ville et, dirons-nous, une politique anthropologique urbaine. Nous ne verrons ici que le premier chapitre.

Dans ce premier chapitre, l'auteur déconstruit la notion d'espace public en commençant par rechercher l'origine de son emploi à travers des textes importants des années 1960 à 1980. Peu d'auteurs y font référence, se référant davantage à l'espace collectif ou l'espace urbain. Erving Goffman aborde cette notion « d'espace des et pour des relations en public », mais le couple Lyn et John Lofland en donne une définition précise et claire : « par espace public, j'entends ces endroits d'une ville auxquels, la plupart du temps, tout le monde a accès légalement. J'entends par là les rues de la ville, ses parcs, ses lieux de commodité publics. J'entends aussi les bâtiments publics ou les « zones publiques » des bâtiments privés » (p. 28). Se superpose à cette notion, la sphère publique qui constitue le volet politique des rapports sociaux en public pour aboutir à deux sortes de définitions de l'espace public : « espace public comme ensemble de lieux en libre accès », et « l'espace public comme milieu où se développe une forme spécifique de lien social et de relation avec le pouvoir » (p. 29).

Cette notion comporte donc une forte connotation politique et des rapports au politique, dans ce que Delgado nomme une « sphère de coexistence pacifique » (p. 30). Il associe cette notion à celle de la société qu'il définit comme « l'association libre et égalitaire de sujets conscients de leur interdépendance, qui établissent entre eux des liens de reconnaissance mutuelle » (p. 31) qu'il associe à la notion de citoyen discutée dans le dernier chapitre. Au centre de ce dispositif se trouve une idéologie pacificatrice, proche de la classe moyenne, qui absorbe les rapports de domination dans une approche de démocratie participative où chacun peut avoir accès au contrôle de son existence. « Ils ne considèrent pas l'exclu et l'abus comme des facteurs structurels, mais comme de simples accidents ou contingences d'un système de domination qu'ils pensent perfectible sur le plan éthique » (p. 32).

L'espace public devient un espace démocratique où le citoyen est acteur d'une médiation tendant à assouplir les rapports de domination ou même à les effacer. « Les stratégies de médiation hégéliennes servent en réalité, selon Marx, à camoufler toute relation d'exploitation, tout dispositif d'exclusion, ainsi que le rôle des gouvernements dans la dissimulation et le maintien de toutes sortes d'asymétries sociales » (p. 33), pour un but inavoué qui serait de « faire respecter les intérêts d'une classe dominante » (p. 34).

Ainsi posé, l'espace public serait la « matérialisation concrète de l'illusion citoyenne » par laquelle les classes dominantes cherchent à « obtenir l'approbation des classes dominées en se prévalant d'un instrument – le système politique – capable de convaincre les dominés de sa neutralité. Elle consiste également à produire le mirage de la réalisation de l'unité souhaitée entre la société et l'État » (p. 34). Les mécanismes de médiation ne sont là qu'au service de l'État pour asseoir sa domination. À ce propos, il n'est pas innocent de voir se profiler l'idée d'une classe moyenne et de vouloir y mettre le plus grand nombre. Cela renvoie aussi à l'idée développée par Pierre Bourdieu selon laquelle les dominés sont dominés par leur domination, le travail de domination étant beaucoup plus efficace lorsqu'il agit sans répression ou que la répression vient de la classe dominée. Dans la mise en place du mécanisme, la transformation des attributs de l'espace en espace idéologiquement pensé permet de passer de la notion d'appropriation à celle d'incivilité dans un rapport citoyen au « vivre ensemble ». Dans ce prolongement, « le conflit ne peut être perçu que comme une anomalie » (p. 39).

Delgado pose ensuite la question de l'anonymat comme outil permettant d'estomper les différences, et de faire croire à une moyennisation des sujets, dans ce qu'il appelle une « fraternité imaginaire universelle » (p. 41). Devenue anonyme, l'individualité du passant est gommée, « les différences de statut et de classe ont été bannies » (p. 41) dans ce que Delgado nomme un « effet d'optique démocratique ». Cette idéologie ne résiste pas à l'épreuve du réel. Dans l'espace public, certains sont stigmatisés, niés, et ont l'apparence d'un non-citoyen. L'espace public se transforme en arène, en une scène publique qui attribue un marquage social qui « accentue dans beaucoup de cas leur vulnérabilité » (p. 42).

Derrière cette notion, la théorie des sciences sociales joue un rôle important puisqu'elle formalise et diffuse la notion. De Durkheim à l'école de Chicago, l'auteur dresse un portrait des différents courants des sciences sociales qui ont contribué à produire et diffuser cette idéologie. « Souvenons-nous, nous dit l'auteur, que “le public” est dans une large mesure comme domaine voué à la dilution des grandes luttes de religion qui caractérisent le XVII^e siècle, c'est-à-dire comme milieu voué à la réconciliation et au consensus entre les secteurs sociaux aux identités et intérêts opposés » (p. 44).

Delgado utilise ensuite le concept de “foule” et en fait une comparaison avec cet autre agrégat social qu'est le public. C'est parce que la foule est inquiétante, et qu'elle constitue un élément irresponsable – infantile – considéré comme la principale actrice des émeutes et des révolutions par la psychologie qui s'en empare au XIX^e siècle, que celle-ci forgera, en opposition, la notion d'opinion publique, définie comme l'« opinion du public comme ensemble discipliné et responsable d'individualités, la catégorie de base pour la gestion étatique des foules » (p. 45). Le « grand projet bourgeois de pacification généralisée des relations sociales » est en marche avec l'appui des principaux porteurs des théories sociales en Europe comme outre-Atlantique. On le voit, les efforts pour convertir les “acteurs” en “citoyens” responsables et pacifistes fleurissent dans nos villes et nos quartiers. Ainsi, les politiques sont-ils aidés dans leur démarche par les architectes et autres

médiateurs, qui véhiculent une pédagogie de la citoyenneté et du civisme. Des actions dans l'espace public, sous forme de fêtes, ont pour visée la diffusion de valeurs communes à la classe dominante, cherchant à neutraliser et pacifier le reste de la communauté humaine. L'auteur nous donne comme exemple l'action de la ville de Barcelone qui souhaite « préserver l'espace public comme lieu de vivre ensemble et de civisme » (p. 48), mais qui n'est en fait qu'un paravent qui masque en réalité des mesures de tolérance zéro vis-à-vis des populations les plus pauvres, marginales et précaires.

Devant l'affichage de ces valeurs morales, le mécontentement et le refus d'un consensus, d'une partie de la population, passent pour de l'incivilité et un refus de se convertir à cet « idéalisme de l'espace public » (p. 49). La responsabilité n'est plus du côté de la société, mais de l'individu a-social.

Publié le 16 octobre 2019

Lectures, citations, organisation des citations

(Emmanuel Lepage, Voyage aux îles de la Désolation, Futuropolis, 2011)

« Ce qui est étrange avec le voyage, c'est qu'on ne comprend qu'après – et encore pas toujours – ce qu'on est allé chercher » est-il écrit au début de la bande dessinée d'Emmanuel Lepage intitulée *Voyage aux îles de la Désolation*. Ce livre raconte la vie à bord du Marion Dufresne, ce navire chargé de correspondre avec les îles Kerguelen, notamment pour l'approvisionnement. Mais j'ai trouvé que cette citation pouvait correspondre à beaucoup d'entre les étudiants partis loin de chez eux... et aux autres aussi. Parce que la recherche est comme un voyage intérieur.

Et voilà justement l'exemple d'une citation issue d'un ouvrage qui pourrait être judicieusement incorporée au mémoire de Master.

Ce matin nous avons donc abordé la question de savoir à quoi vont servir les livres et les articles que chacun va lire (est en train de lire) ?

- Ils vont servir à emmagasiner un savoir, et une expertise venant d'ailleurs;
- Ils vont aider à comprendre une thématique parce que d'autres ont déjà réfléchi sur cette thématique;
- Ils vont former la matière grise qui va venir enrichir le mémoire;
- Les citations vont servir d'outil d'analyse sur le principe d'écriture suivant : Comme le souligne Emmanuel Lepage, « ce qui est étrange avec le voyage, c'est qu'on ne comprend qu'après – et encore pas toujours – ce qu'on est allé chercher » (Lepage, 2011 : 7). Ou bien encore, nous sommes d'accord avec Emmanuel Lepage lorsqu'il écrit que « ce qui est étrange avec le voyage, c'est qu'on ne comprend qu'après – et encore pas toujours – ce qu'on est allé chercher » (Lepage, 2011 : 7). Ou bien, pouvons-nous être d'accord avec Emmanuel Lepage lorsqu'il

écrit que « ce qui est étrange avec le voyage, c'est qu'on ne comprend qu'après – et encore pas toujours – ce qu'on est allé chercher » (Lepage, 2011 : 7) ? Voyez l'idée ?

Publié le 18 octobre 2019

Attractions : préparez vos carnets de rêve

(Haut de l'affiche officielle, © Compagnie La Machine, 2019)

Le week-end du 25, 26 et 27 octobre aura lieu un événement culturel sur la piste des Géants à côté de la Halle de La Machine à Montaudran.

Cet événement est l'occasion de présenter l'espace sur lequel nous allons naviguer durant le workshop du 4 au 7 novembre prochain.

Pour ceux qui pourront venir, vous trouverez des attractions sur le thème des manèges, de la fête, du feu, et du rêve. Vous pourrez aussi vous entraîner à observer, prendre des notes, des photos, des croquis et discuter avec les gens. Une très bonne entrée en matière, tout en s'amusant.

Et si vous cherchez bien, vous me trouverez...

(Extrait de l'affiche officielle, © Compagnie La Machine, 2019)

Publié le 28 octobre 2019

Gérer les coquilles

Tout est dans l'image...

Le travail d'écriture est un travail parfois fastidieux. Il faut sans cesse traquer les coquilles et les erreurs. Notons qu'il n'y a pas de fautes, qui elles relèvent du domaine du péché, mais des erreurs qui peuvent être corrigées. Au-delà du style et de la poésie littéraire, il existe des techniques d'écriture et surtout des règles. Voyons ensemble deux d'entre-elles.

L'ouvrage le plus important s'intitule le Grevisse. Nous le devons à un grammairien belge, Maurice Grevisse (1895-1980) qui a consacré sa vie au bon usage de la grammaire française. D'abord, voyons **la place de la virgule**. Huit pages sont consacrées à la place de la virgule. Nous ne faisons ici que pointer cette complexité assez logique.

La virgule fait partie de la ponctuation. Elle sert à aérer la lecture du texte et à séparer les propositions entre elles. « La virgule marque une pause de peu de durée à l'intérieur de la phrase » nous dit Grevisse. Et il ajoute plus loin que « la virgule

s'emploie obligatoirement entre les termes coordonnés sans conjonction (mots, syntagmes, propositions) ». Mais la conjonction *or* vit autre chose de particulier. Précédée d'une ponctuation plus forte que la virgule, elle permet de renforcer à l'oral la marque du retournement évoqué.

On comprend que la virgule sert de support à l'oralité. Elle permet des respirations, mais aussi des accentuations. Par exemple, devant *et* et *ou*, nous ne mettrons pas de virgule lorsque l'un ou l'autre sont positionnés dans le dernier terme d'une phrase. « Je pars à cheval, courir par les monts et les vaux, suivre ma route et prendre les sentiers détournés » (de moi).

Mais c'est aussi la virgule dans la subordination, la virgule est les termes libres, et en définitive, les principes où l'on ne met pas de virgules. « Entre le sujet et le prédicat, entre le verbe et ses compléments essentiels, entre la copule et l'attribut »...

Comme j'essaie de le souligner, l'emploi de la virgule est un art qui doit se comprendre dans l'oralité du texte. Pour bien maîtriser sa place, il faut lire dans sa tête ou à haute voix.

Deuxième point : **la maîtrise du subjonctif**. Comme le remarque Maurice Grevisse, ou peut-être son gendre André Goosse, « beaucoup d'écrivains vivants restent fidèles aux deux temps (imparfait et plus-que-parfait), qui sont comme une marque de la langue littéraire ». Une règle que j'utilise, sans qu'elle soit généralisable, est d'utiliser le présent avec le subjonctif présent, le passé avec le subjonctif passé, et le plus-que-parfait avec le subjonctif plus-que-parfait, et ainsi de suite. Parce qu'en fait, tout dépend de l'intention, de la durée des actions et de leurs antériorités mutuelles.

Cette dernière remarque appelle les réflexions de Pierre Bourdieu à propos de *Ce que parler veut dire*. La maîtrise de la langue, parlée comme orale, est un élément de pouvoir.

Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard, 1982

Maurice Grevisse, *Le bon usage*, 16ème édition refondue par André Gosse, Louvain-la-Neuve, De Boeck, 2016

Publié le 3 novembre 2019

Montée des eaux

(*Cartographie de la montée des eaux*, © <https://coastal.climatecentral.org>)
Un centre d'étude américain, Climate Central, propose une lecture de la montée des eaux à l'horizon 2030 (jusqu'à 2100) en fonction de paramètres plus ou moins critiques sur tout le globe.

Au regard d'autres pays, la France n'est pas particulièrement touchée par la montée des eaux, en dehors de quelques territoires au nord et sur les côtes ouest. Par exemple, nous nous abstiendrons d'investir entre Calais et la Belgique, dans la région bordelaise, et autour de La Rochelle. Même le bassin de la Seine subira des inondations jusqu'au Val-de-Reuil. En revanche, en ce qui concerne une partie de l'Inde où des régions entières vont être submergées, les choses seront différentes, et beaucoup plus dramatiques.

=> <https://coastal.climatecentral.org>

(Submersion au nord de l'Europe, © <https://coastal.climatecentral.org>)

À partir de ces prospectives, il est possible d'envisager des solutions, des scénarios, d'imaginer des architectures et des dispositifs architecturaux capables de s'adapter à ces nouvelles conditions géographiques. Ainsi, il faudra à la fois penser au déplacement des populations, à l'accueil des vagues de migration climatique, et au relogement des populations inondées. Enfin, pour les sceptiques, rendez-vous dans dix ans...

Publié le 4 novembre 2019

La compagnie La Machine

(Carte mentale de la structure de la compagnie à Toulouse, escargogramme)

Essayer de représenter en carte mentale la structure de la compagnie La Machine à travers ses fonctions.

D'un côté il y a le public, et de l'autre le politique : la recherche du rayonnement, du plus grand nombre, de l'attractivité. Nous avons par conséquent plusieurs échelles dans ce dispositif culturel : l'échelle du quartier, de l'immédiateté, l'échelle de la ville et du regroupement, l'échelle internationale et la compétition entre les villes et les pays. Mais au centre, les Véritables Machinistes qui font le spectacle au quotidien.

1/ Dans cette carte mentale, il manque les Véritables Machinistes. Mais où va-t-on les disposer ? 2/ Comment s'opère la « magie du rêve » ?

La place du Véritable Machiniste dit VM

Publié le 9 novembre 2019

La Machine, ça vend du rêve...

(La balade d'Astérion, La Halle de La Machine, © NJ)

Du lundi 4 au jeudi 7 novembre, quatre jours d'un intensif remue-méninges à la hauteur du quartier de Montaudran Aérospace.

Comme nous le voyons sur l'image, le beau temps n'était pas au rendez-vous, et il a fallu travailler entre deux averses. La matinée était réservée au débriefing de la veille et à l'échange entre nous. Ensuite, les étudiants sont partis par binôme ou trio pour arpenter le quartier à la recherche d'une parole vraie. Quelques entretiens, des impressions, des échanges et des rencontres ont été la base des matériaux collectés. Il a fallu ensuite les mettre en scène, et chaque groupe a préparé un visuel que nous avons projeté devant la direction de la Halle de La Machine.

(L'équipe en plein effort, © NJ)

Une séance la semaine prochaine permettra de revoir tout cela et d'en produire un document de synthèse. Le texte d'Américo y sera joint, comme toutes les contributions des enseignants. En avant-première... « La Machine, ça vend du rêve...

David Harvey (Harvey 2014) rapporte qu'en Papouasie Nouvelle-Guinée, les iliens avaient remarqué que parfois une manne de marchandise tombait du ciel. Ce phénomène, qu'ils ne s'expliquaient pas, semblait pourtant se répéter selon un rite bien réglé : une longue bande dégagée au milieu de la forêt où venait se poser un avion-cargo aux soutes bien remplies. Dès lors pour assurer ce ravitaillement providentiel il ne suffisait que d'entretenir cette fameuse piste d'atterrissage et attendre que veuille bien se poser un avion. Cette « culture du Cargo », pour Harvey c'est aussi celle du rêve métropolitain. « Pour vendre la ville, il est d'abord impératif de lui donner une image séduisante, et les élus municipaux misent parfois sur le développement des spectacles pour attirer les investissements dans d'autres domaines » (2014, p. 120).

Peut-être que l'on peut filer la métaphore pour la Machine. Elle serait alors dans cette production d'un rêve qui permet de faire décoller l'image d'une ville à l'international, d'en faire une métropole mondiale, et en retour de faire atterrir des « cargos » pleins de marchandises diverses. La piste d'aviation de l'aéropostale semble tout indiquée pour faire vivre ce rêve. Il y a sans doute plusieurs plans d'expérience selon que l'on ait le recul suffisant pour avoir une vision d'ensemble ou que l'on se retrouve au ras de la rue. Le Hall 1 de l'aéroport de Toulouse métropole la machine ne vend pas le même rêve selon que l'on monte dans l'avion ou qu'on les regarde passer au-dessus de soi depuis le sol. Le quartier Montaudran Aerospace pourrait bien rester coincé au sol à regarder passer les rêves de grandeur d'une fabrique métropolitaine qui en oublie la ville. »

Américo Mariani, sociologue

David Harvey, *Brève Histoire du néolibéralisme*, Paris, Les Prairies ordinaires, coll. « Penser/Croiser », 2014, 320 p

(Moment de détente avec le goûter organisé au Minotaure Café, © NJ)

Publié le 21 novembre 2019

Workshop du 4 au 7 novembre 2019

Sur le thème de la ville et du rêve, nos étudiants ont bien planché durant quatre jours de cet intensif. Le résultat est présenté publiquement sous forme d'un dossier téléchargeable au format PDF est accessible sur la plate-forme Archires.

La Machine/ENSA Bravo à toute l'équipe !

- Le résultat ne semble pas faire l'unanimité chez les étudiants qui proposent un contre-projet qui sera bientôt disponible. Effectivement, lorsque le travail devient médiatisé, d'autres enjeux se font jour, comme l'image, la promotion, etc. D'un point de vue pédagogique, il sera intéressant de mesurer l'écart entre ces deux restitutions.

Publié le 24 novembre 2019

Second rendu sur La Machine

Travail du groupe Ahizi, Amandine & Clara

La diffusion de la première restitution du travail de nos étudiants a donné lieu à un mécontentement de la part d'une partie des étudiants qui ont décidé de proposer une reformulation du dossier que nous présentons à présent.

Nous conservons les deux dossiers, d'une part car cela montre l'émulation au sein de l'atelier, et d'autre part, car le blog constitue également l'histoire du séminaire.

Élément du second dossier, non corrigé

Et puis, ce nouveau dossier m'a été livré en version PDF, ce qui implique l'impossibilité de corriger ni le fond ni la forme. Un exemple : ces deux pavés se ressemblent, pourtant il manque la dernière phrase.

LIVRET RENDU HALLE 2019 (disponible à la bibliothèque)

Et puis il manque le dossier du groupe 5. Même si ce groupe n'a pas été très présent, ni très impliqué, il reste qu'il appartient à l'atelier. Nous devons l'intégrer au travail collectif, ce qui annonce sans aucun doute une troisième version à venir...

Mais nous devons également travailler sur l'implication de chacun et montrer de quoi nous sommes capable, en montrant le meilleur de nous-même.

Publié le 26 novembre 2019

Présentation des sujets de recherche

(Amandine présente sur sujet en PowerPoint grâce à nos beaux écrans interactifs © NJ 2019)

Première présentation des sujets :

Voyons quels sont les centres d'intérêt de nos étudiants cette année. (Si vous souhaitez un PowerPoint en particulier, adressez-vous directement à l'étudiant concerné.)

Thomas V. souhaite travailler sur la vigne et plus largement sur une problématique liée à l'environnement et au tourisme. La question identitaire autour du chai Perraudin, par exemple, inscrit son sujet dans une étendue vaste autour de la culture du vin et des alcools...

Amandine W. montre une forme d'engagement autour de son sujet très fort et sensible qui pourrait s'inscrire dans une étude sur la pauvreté. Autre particularité, les gens en question vivent dehors dans des abris précaires ou dans des organismes d'entraide. Comme disait Foucault ou Geremek, des logiques se croisent entre assistance et punition...

Roxane G. a beaucoup marché avant de trouver son sujet dans les interstices de la ville. Elle qui souhaite travailler sur le rêve en ville, à l'échelle humaine, elle a choisi les intersections (croisement) comme lieu d'observation...

Inass M. travaille sur le renversement qui nous mène du réel au virtuel, et finalement nous ramène dans le réel. Mais dans quelles limites ? Beaucoup de discussion autour de son sujet, car certains étudiants sont férus de jeux vidéos et l'expérience de chacun pourra lui être utile...

Ahizi K. qui travaille sur la ville idéale ou sur l'idéalisation revient sur son sujet qui le conduira peut-être à rechercher les traces d'idéalité dans chaque ville ?

Pablo B. s'intéresse quant à lui au bistro, et à Toulouse il va falloir être perspicace : ressources, méthodes, bibliographie, observations, entretiens, toute la panoplie des sciences sociales sera déployée pour mieux cerner cet objet en devenir.

Fabien S. se pose la question de savoir si l'architecture est un métier qui fait rêver ? Sans doute qu'il faudra chercher la controverse parce que dans ce domaine personne n'est jamais totalement pour ou totalement contre, mais affirme ses penchants esthétiques...

(Samia répond aux questions © NJ 2019)

Omar T. se penche sur la démocratisation du savoir des architectes, de l'architecture ou plus simplement architectural. Dans son modèle, le médiateur se place entre l'agent social et l'architecte, mais quelle place a-t-il ?

Samia B. se penche sur le retour du vélo dans nos villes. L'utilisation d'un terme désuet est très bien vue pour affirmer l'écart entre un objet du passé et une ville de la modernité.

Yacine C. travaille sur les mouvements sociaux et leur influence sur la ville, notamment sur la transformation de l'espace public. Ses premiers contacts avec les Gilets jaunes lui ont valu d'être gazé et il apprécie moyennement les méthodes d'immersion des sciences sociales. Il devra trouver d'autres biais pour une approche moins invasive...

Thomas A. approfondit son sujet centré sur le pigeonnier et sa raison d'être. De l'identité à la patrimonialisation, il s'intéresse au processus de patrimonialisation grâce à la recherche d'érudits locaux, mais aussi de sources qui le conduisent jusqu'à la Grande Guerre.

Clara L. s'intéresse à la ville japonaise rêvée. Peut-être sera-t-elle amenée à réfléchir sur le rêve japonais, tout comme à une époque il était question du rêve américain.

Publié le 29 novembre 2019

Parution d'un livre sur le vélo

En fait, je suis bien placé pour savoir que ce livre vient de sortir, car j'en suis l'auteur.

Avec ce livre, c'est une première étape qui est franchie, à commencer par légitimer un objet de recherche au sein du LRA. Ensuite parce que ce livre pourra lancer des vocations et/ou des envies d'entrer dans le monde du cycle et d'apporter sa pierre.

Il s'agit d'une modeste contribution qui pose un certain nombre de jalons tant du point de vue socio-technique que du point de vue socio-politique.

JOUENNE, Noël. *Notes sur le vélo et la bicyclette. Regard ethnologique sur une pratique culturelle*, Coll. Logiques sociales, Paris : L'Harmattan, 208 p.

Publié le 12 décembre 2019

La Halle de La Machine 3

Il faut du temps pour bien faire les choses, et nous voilà arrivé au terme de cet intensif de début novembre. Vous trouverez donc la version 3 du dossier qui devient la version officielle. Un grand merci à toute l'équipe, et un « spécial merci » à Thomas Velay pour la mise en forme finale, la correction des coquilles et le temps consacré.

LIVRET RENDU HALLE

À l'approche des vacances de Noël, les étudiants se concentrent sur leur travail d'enquête, de lecture et d'approfondissement de leurs sujets. Les étudiants en retour de mobilité, eux, peaufinent leur mémoire qui devra être restitué le 9 janvier.

Publié le 12 janvier 2020

L'habitus est un individuel collectif

(Étudiant attentif, Dortmund 2019)

Pour bien démarrer l'année 2020, voyons un peu ce que Pierre Bourdieu pensait et souhaitait exprimer à travers cette formule : « l'habitus est un individuel collectif ».

La notion d'habitus n'est pas réductible à une seule et simple définition. C'est un ensemble de « dispositions durables, permanentes et relativement systématiques » qui structure chaque agent social de sorte que son comportement va être plus ou moins prévisible, toute chose égale par ailleurs. L'idée que « nous sommes en quelque sorte des individus collectivisés » renvoie au fait que chaque agent social agit à l'intérieur d'un espace social propre. De là, Pierre Bourdieu nous donne l'exemple des goûts qui « ne sont pas distribués de manière aléatoire dans l'espace social ». Mais dans cet espace, il est aussi question de proximité et de limite.

Tous les agents sociaux n'occupent pas la même position dans un espace social donné. Certains sont plus à la marge que d'autres, et certains sont plus au centre que d'autres. Par exemple, Pierre Bourdieu donne l'exemple de l'homogamie sociale qui est le fait que les gens se marient préférentiellement dans un même groupe social, dans une même profession, etc. Cela est mis en évidence par les statistiques.

Bourdieu résume cette tendance en disant que « les gens proches dans cet espace ont des goûts proches ». Les goûts sont le fait de « conditionnements sociaux » dans chaque classe, qui fait aussi qu'il existe des classes différentes pouvant se résumer à des tendances particulières en matière de goûts. « L'habitus est donc un individuel collectif et la notion fait disparaître l'alternative entre individu et société ». Chaque individu porte en lui une grosse part du social, une part de la société

dans laquelle il évolue. Parce que « les individus sont socialisés, c'est-à-dire soumis à des conditionnements propres à les transformer durablement, conformément aux contraintes caractéristiques d'une condition sociale. L'individuel, le subjectif est donc social, collectif ».

À l'époque de cette séance de cours au Collège de France, Pierre Bourdieu vient de sortir *La misère du monde*, un ouvrage collectif vendu à des dizaines de milliers d'exemplaires. À travers les entretiens singuliers, l'équipe de Bourdieu montre à quel point « le plus singulier est social », et que les subjectivités sont toujours le produit du social et que « l'idée même de subjectivité est le produit du social ». Partant de là, il est tout à fait pertinent et légitime d'utiliser sa propre personne comme informateur de première main, pour peu qu'un travail réflexif soit mis en œuvre. On utilisera les textes réunis par Christian Ghazarian à ce propos.

Pour revenir à l'image du pull chargé de bicyclettes que ce doctorant porte, et qui orne ce billet, je ferais remarquer que ces dernières années, une vague déferlante investit la scène vestimentaire ayant pour but de véhiculer l'image du vélo à toutes les sauces. Cet intérêt pour la bicyclette n'a de sens que dans un mouvement idéologique prônant le retour de la bicyclette comme véhicule individuel, écologique et durable. Le bon goût étant de porter ce symbole, le conditionnement social qui a pour but de faire admettre comme bien ou bon le fait de porter ce genre de pull est tout à fait moralisateur et par conséquent soumis à des pressions idéologiques qui font passer le porteur de pull comme moderne, dans le vent, ou encore progressiste. Ce genre de pull en dit tout autant sur l'agent social qui le porte que sur le climat social dans lequel il évolue. Mais un costume cravate en dit tout autant.

En sautant du coq à l'âne, j'aimerais également pointer cette phrase qui intéressera les étudiants en passe de valider leur mémoire de Master pour la session de janvier : « communiquer les acquis d'une recherche suppose malheureusement de créer les conditions de croyance propres à favoriser la réception de ces acquis ». Parce que les étudiants ont été amenés à créer ces conditions, notamment à travers le suivi, et la régularité du suivi qui a permis de mettre en place un dialogue, et donc un cadre de pensées commun qui, le jour de la soutenance permettra d'éviter le désappointement, ils sont préparés à communiquer les résultats de leur recherche dans les meilleures conditions. Ce qui n'est pas le cas lorsque l'on publie un livre. Cela sera peut-être l'objet d'un billet à venir...

Pierre Bourdieu, *Anthropologie économique, cours au collège de France 1992-1993*, Raison d'agir, Paris: Seuil, 2017, pp. 240-245

Christian Ghazarian, (sous la direction), *De l'ethnographie à l'anthropologie réflexive. Nouveaux terrains, nouvelles pratiques, nouveaux enjeux*, Paris : Armand Colin, 2002

Publié le 22 janvier 2020

Soutenances du 22 janvier 2020

(Clara en soutenance, © NJ 2020)

Aujourd'hui ont eu lieu les soutenances des étudiants partis en mobilité l'année dernière, et ceux qui ont pris plus de temps pour peaufiner leur mémoire. Tous n'ont pas réussi brillamment, mais ce n'est que partie remise.

La réussite dépend de l'investissement et de l'engagement que l'on porte à son mémoire. Dans ce registre, nous pouvons saluer le travail de Clara Duffaud qui s'est attelé à une description très « immergée » dans le quartier des 36 métiers à Hanoi. Quand on aborde un travail sur le Viet Nam, il faut savoir où commencer, ou plutôt par où commencer. Ici, Clara débute avec l'histoire du Viet Nam, et les différentes emprises tant du côté de la Chine que du côté colonialiste. Mais on y sent aussi une immersion, et une volonté de partage. L'Erasmus c'est souvent pour les étudiants un moyen de prendre du recul par rapport à leur existence. « L'année d'échange universitaire est, à mon sens, l'enseignement qui nous permet de réinterroger ces vérités que l'on croit posséder » nous dit-elle.

Clara s'est intéressée à la morphologie urbaine des quartiers régis par un artisanat en mono-activité, comme la rue des potiers ou la rue du bois, la rue de la soie, etc. Ces activités sont aujourd'hui pour certaines remplacées par d'autres, au fil de la demande économique, et aussi touristique. La notion de patrimoine est bien différente de celle que l'on trouve en France. Dans son mémoire, on y trouve des relevés des espaces habités, où l'artisan vit et travaille dans le même lieu. Clara nous offre une découverte à travers ce qu'elle appelle une déambulation, ce qui rend ce mémoire particulièrement poétique, tout en restant très construit et précis.

Elle a aussi abordé la question de l'objet technique à travers son rapport à l'habiter. Dans les formes d'artisanat et de proto-industrie, l'artisan fait corps avec son métier, ses matériaux et les objets qu'il fabrique. La limite entre l'intérieur et l'extérieur n'apparaît pas évidente aux yeux de l'observateur.

Vincent Lebihan nous a fait part de son année d'Erasmus passée à Tallin, en Estonie. À travers l'histoire mouvementée de l'Estonie, nous nous demanderons ce qu'est l'identité estonienne, et comment ce pays a-t-il pu se relever (on parle de résilience) et orienter sa politique urbaine vers le numérique. L'arrivée du libéralisme, après la chute du mur de Berlin, a des conséquences que l'on peut encore voir aujourd'hui. Par exemple, les grands ensembles ont perdu leurs commerces de proximité au profit des supermarchés et du tout voiture.

Nous avons ensuite survolé l'Atlantique pour nous rendre en Argentine qui était le pays d'accueil de Marion Hervas. Elle nous a montré comment à Santa Fe, le quartier d'Alto Verde, peut-être un ancien bidonville, se transforme et s'urbanise face à l'autre rive du fleuve qui exhibe richesse et entre-soi. Le fort contraste entre le centre-ville et ce quartier, où les habitants ont même construit un pont en auto-construction, n'efface pas la mémoire des mères de la place de Mai.

Valentine Médan a travaillé sur Mexico, à l'échelle de la ville sur la problématique des transports. Mexico où le vélo se développe pour permettre aux plus pauvres de pratiquer la ville, dans ce flux quotidien où les riches croisent les pauvres. On remarquera un travail soigné sur l'icônographie, et une histoire de Mexico très intéressante. Je ne savais pas que la ville avait été construite sur un lac, asséché avec l'invasion espagnole.

Enfin, Yvanna Kisela nous a présenté son travail sur les Smart-City, et la ville de Toulouse vue sous l'angle de la mobilité et des transports. À mesure que la ville se numérise, viennent des services et des automatismes qu'il faut savoir critiquer. Le tout numérique fera-t-il des citoyens plus heureux ?

Publié le 25 janvier 2020

Copinage Catherine Reginensi, Anthropologue urbaine

(Catherine Reginensi lors de la signature de son livre, © DR)

Publier un livre est toujours un évènement tant pour la communauté scientifique que pour son auteur.

Notre collègue Catherine Reginensi vient de publier un livre, en portugais, synthèse de son habilitation à diriger des recherches, qu'elle avait soutenu en 2012. Cet ouvrage porte sur l'anthropologie urbaine et la question des marges. Dommage qu'il soit écrit en portugais, mais depuis la retraite Catherine vit à Rio de Janeiro, comment le lui reprocher ? Espérons qu'il y aura une traduction en français un jour. On peut tout de même se procurer son mémoire d'habilitation intitulé *A la rencontre des vendeurs ambulants et autres informels*, éditions Universitaires, 2015.

(Une belle couverture très colorée, © DR)

Sur la quatrième de couverture (la dernière page), on pourra lire sa biographie, son parcours et le résumé de son ouvrage. Nous pourrons peut-être profiter de son expertise l'année prochaine dans le séminaire (à condition que ses vacances coïncident avec le redémarrage du semestre).

Catherine Reginensi, *A Cidade como Cenário de Oportunidades : Ethnografia das Margens*, Editora Appris, 2020

Publié le 30 janvier 2020

Une matinée d'inclusion

(Espace sensoriel, Matabiau, © Handi'Apt 2019)

Cette année encore nous invitons l'association Handi'Apt pour une matinée de travail autour de la question de la prise en considération du handicap dans la conception.

Le mercredi 5 février prochain, atelier G.

Pour préparer cette matinée, je suis allé rendre visite à nos deux architectes, Océane de Matos et Mélanie Barrès à l'espace de coworking de Jean Jaurès. Nous nous sommes installés à la cafétéria et devant un très bon café, nous avons pu échanger sur cette journée. Une matinée d'échange et de travail à partir des cartes qu'apporteront les étudiants.

(Océane et Mélanie à la cafétéria de l'espace de coworking Etincelle, © NJ 2020)

Le lieu s'appelle étincelle. C'est un vaste espace de travail partagé qui fait tout le tour d'un immeuble. On y trouve des salles collectives et des salles de plus ou moins grande taille pour les réunions. L'intérêt principal à mes yeux est de pouvoir sortir de la solitude des petites entreprises, et d'échanger des savoir-faire et des astuces. Des animations sont prévues en fin de semaine ou le midi de manière à permettre d'enrichir le contact avec d'autres coworkers.

Les vestiges ont un sens. En ressortant, je remarque cette affiche placardée sur le mur de la cour de l'immeuble. Il est toujours intéressant de s'attarder sur le vocabulaire employé et de mettre en résonance une injonction : **interdit de garer**, et un but : **rester libre**. Mais de quelle liberté s'agit-il, pour un espace devant rester **vide** ?

Retour sur la matinée inclusive.

(Roxane et Choukri présentent leurs résultats, © NJ 2020)

Nos deux architectes de l'association Handi'Apt, Océane et Mélanie, ont ouvert cet atelier avec une activité ludique pour sensibiliser au problème du handicap dans la ville. Après un exercice où chacun a pu se présenter rapidement et lancer la boulette de papier au suivant, nous nous sommes regroupés par binôme et avons réfléchi autour de plans cadastraux, et d'images représentant un morceau de ville. En l'occurrence, il s'agissait du secteur de Compans Caffarelli. Pour nous aider, nous avons une fiche représentant un type de handicap : trisomie 21, surdité, malvoyant, autisme, récupérée sur le site Haudacity.

Tour à tour, nous avons ensuite présenté nos résultats devant le groupe. La plupart du temps, les étudiants ont cherché des solutions et ont anticipé sur le résultat, alors qu'il s'agissait plutôt de faire un diagnostic. Mais l'ensemble a donné lieu à un contenu assez riche et complémentaire. Lorsque l'on commence à s'intéresser aux diverses situations de handicap, on se rend compte à quel point la ville devient agressive et mal conçue.

(Les enseignants planchent à leur tour, © NJ 2020)

Bien évidemment, nous avons également participé aux activités pédagogiques. Derrière le handicap mental, nous trouvons aussi le handicap social, et chacun

développe des stratégies pour faire face à des situations parfois angoissantes. Et lorsque les stratégies ne suffisent plus, l'architecte peut alors intervenir à différentes étapes du processus, de la création à la remédiation. Par exemple la *Loi Elan*, ou le *Vivre ensemble...*

Pour aller plus loin, Océane et Mélanie nous enverrons une bibliographie. Mais en attendant, voici un ouvrage paru récemment sur la question. On y découvrira 27 termes, critiqués, définis et approfondis.

Jean-Luc Charlot, (2019) *Petit dictionnaire [critique] de l'habitat inclusif*, Paris, L'Harmattan, 142 p.

Publié le 11 février 2020

Mon plan tient-il la route ?

(L'aube d'un nouveau jour © NJ 2020)

Nous arrivons à une étape où il peut être intéressant de regarder son plan, sa construction, sa logique, et voir s'il tient toujours la route.

Outre le plan classique, dit **Imrad**, il existe une variété de plans destinés à rendre le mémoire plus clair. Le plan est finalement une succession d'étapes qui ont entre elles une certaine logique. Du général au particulier, du global à l'étude de cas, de la dimension historique, etc., il y a toujours une logique dans la construction du plan. Le bon sens peut être utile pour évaluer son plan; mais encore faut-il avoir recueilli toutes les informations que l'on souhaite développer.

Cela n'a rien à voir avec l'hypothèse qui reste un fil conducteur. Mais l'hypothèse est sous-tendue par la qualité et la quantité de données disponibles. Par conséquent, avant de se demander si le plan tient la route, il faut se demander si les éléments collectés sont suffisants, utiles, nécessaires, etc.

Dans l'ouvrage de Stéphane Beaud & Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain*, il n'est pas question du plan de rédaction du mémoire, mais seulement de l'avant-rédaction, c'est-à-dire de la collecte des données et de leur analyse. Le chapitre 8, « interpréter et rédiger » donne les derniers conseils avant l'analyse. Par exemple, au sujet des informateurs, qu'ils appellent l'enquêté, il est primordial d'informer sur son statut social et culturel : Son nom (même un pseudonyme qui permet de donner le genre), son âge (et parfois son année de naissance), la profession de ses parents, son lieu d'origine, le nombre de frères et sœurs.

Son diplôme le plus haut et sa profession, son statut au regard de son habitation (locataire ou propriétaire), son lieu de résidence, ses préférences politiques et sa tendance religieuse (ex: catholique non pratiquant). Le nombre d'enfants, leur âge, et leur statut vis-à-vis de la scolarité.

Ces éléments indispensables permettent de cerner à travers la singularité de l'informateur, sa position sociale, et donc d'éclairer son point de vue. Vous pouvez organiser tous ces éléments dans un tableau croisé, de manière à faciliter l'analyse par comparaison, ou analogies.

Bien souvent, le plan ne tient pas la route parce que les éléments collectés ne sont pas assez importants pour permettre d'argumenter. Il relève donc du bon sens de savoir si l'on a suffisamment d'informations, avant de se demander si le plan tient la route.

Stéphane Beaud & Florence Weber (1998), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, La Découverte, 338 p. (réédité depuis en livre de poche)

Publié le 20 février 2020

Lorsque les mots grimpent

Ngram réalisé par le moteur Google Ngram Viewer à partir des termes « vélo » et « bicyclette » sur la base de données mondialisée

Parmi les nombreux outils inexplorés sur Google, celui de *Google Ngram Viewer* est à découvrir comme un outil puissant et signifiant. Le moteur calcule les inférences de termes à partir des numérisations d'ouvrages et d'articles contenus dans les bases de données de Google Books. Pour des questions de droits d'auteurs, ces sources ne sont pas disponibles en France, mais il est toutefois possible de travailler dessus et de rechercher les sources.

Les deux termes qui nous intéressent ici sont « vélo » et « bicyclette », deux synonymes qui expriment toutefois de subtiles variations. Par exemple, l'emploi du terme de « bicyclette » est plus distingué et était autrefois le substantif à utiliser dans un texte scientifique. Celui de « vélo » est davantage lié au « peuple » et plus proche d'une idéologie qui colle bien avec « écolo » et « bobo ».

Même si la mise à jour de ce moteur s'est arrêtée en 2013 selon Wikipédia, il est intéressant de remarquer que ces deux termes n'ont pas eu la même trajectoire, et que l'utilisation de « vélo » a dépassé celui de « bicyclette » juste après 1990. Le dépassement a lieu en 1993 précisément. Mais nous remarquons également l'ascension de l'emploi de « vélo » à travers le temps. De 1940 à nos jours, il n'a fait que progresser. Et si son utilisation a aujourd'hui remplacé officiellement celui de « bicyclette », c'est qu'il se passe quelque chose.

Les deux courbes vivent leur vie.

Si l'on effectue le même type de travail sur l'intervalle complet, à partir de 1840, on se rend compte que le décollage du terme de vélo ou de bicyclette a lieu en même temps, après 1880. Alors que la bicyclette va progresser dans les écrits jusqu'en 1900, puis amorcer une inflexion pour se stabiliser jusque vers 1930, puis

amorcer une remontée jusqu'en 1950 et reprendre la même trajectoire, comme par des vagues successives, la notion de vélo suit une courbe tout à fait différente. Elle progresse lentement, même très lentement jusqu'à couper la courbe « bicyclette » en 1993, et la dépasser.

Le mot « vélo » est tellement en vogue aujourd'hui que le législateur a remplacé le vocable « bicyclette » par « vélo » dans la loi du même nom et du Plan Vélo : « À la fin du dernier alinéa dudit article L. 2531-5, les mots : « de la bicyclette » sont remplacés par les mots : « du vélo » ; (Loi n°2019-1428 du 24 décembre 2019 d'orientation des mobilités.

Bref, l'idéologie de la mobilité est convoquée ici. Et grâce à ce nouvel ouvrage paru ce moi-ci, la notion de mobilité n'a plus de secret. Mais je me réserve de donner les explications dans un autre billet... C'est les vacances !

Katja Ploog, Anne-Sophie Calinon, Nathalie Thanin, *Mobilité. Histoire et émergence d'un concept en sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, 2020, 353 p.

Publié le 27 février 2020

L'écriture du mémoire

(Hommage à Marcel Duchamp, Toulouse, © NJ 2018)

Wouah ! À lui seul ce thème vaudrait un livre, et même plusieurs, puisque certains auteurs, sociologues, ethnologues ou autres se sont spécialisés dans l'écriture d'ouvrages spécialisés dans l'écriture de mémoire.

Howard Becker (2004). *Écrire les sciences sociales*, préface de Jean-Claude Passeron, Paris, Economica, 180 p.

N'entrons pas dans les détails. Savoir rédiger, ça se travaille au quotidien, sur toute la vie. Il n'y a pas de fatalité. S'améliorer fait partie d'une culture de la progression. N'est-on pas sur terre pour progresser, pour aller de l'avant, pour ajouter sa pierre à l'édifice de la connaissance de l'Homme ? Waouh (2) !

Alors il faut savoir rester humble et avancer à son rythme. En l'occurrence, il vaut mieux écrire de petites phrases que de grandes (en longueur). Il vaut mieux rédiger simplement plutôt que d'essayer des phrases alambiquées. Il faut utiliser les auteurs lorsque l'on a quelque chose à dire de fort. Il ne faut pas oublier de citer les auteurs, au lieu de les plagier. Il faut être honnête avec soi-même, et ne pas chercher à impressionner à tout prix.

Je propose un texte autour du travail d'écriture et de l'expérience du métier, rédigé par Yves Winkin et intitulé « Brûlures fertiles : traces mnésiques et travail ethnographique » . Le sociologue Yves Winkin, disciple de Bourdieu, de Ray Birdwhistell et de Erving Goffman, revient ici sur son passé et son expérience, sur son mode d'écriture et sur quelques conseils éthiques en la matière.

Yves Winkin, 2017, « Brûlures fertiles : traces mnésiques et travail ethnographique », in *L'Homme-trace*, dir. Béatrice Galinon-Méléneq, CNRS éditions, pp. 183-197

Publié le 12 mars 2020

La vie des gens vue de divers points de vue

J'aimerais présenter plusieurs restitutions à propos de la vie des gens. <http://retrohd.com/critiques/cinema/721-la-vie-des-gens.html>

Paru en 2015, un documentaire d'Olivier Ducray qui durant l'année 2013 a suivi le travail d'une infirmière circulant à trottinette dans la ville de Lyon. Elle s'occupe des personnes dépendantes, soit par maladie, soit par accident, soit par vieillesse, et circule à travers la ville. 4290 kms parcourus à trottinette pour aller de foyer en foyer. Un regard, une humanité...

La Vie des Gens Textes de François Morel La vie des gens, texte de François Morel, illustration de Martin Jarrie, Éditions Les Fourmis Rouges 2013

En 2013, se met en place ce projet autour d'une résidence d'artiste. Martin Jarrie, peintre et illustrateur, est accueilli en résidence en région parisienne (Saint-Gratien 95). En voyant le résultat, sa femme, l'éditrice Valérie Cussagnet, lui propose alors d'éditer les quinze portraits en un ouvrage, et demande à François Morel d'inventer un texte. Ces quinze portraits donnent lieu à quinze récits de vie assez percutants.

François Morel, et Martin Jarrie, *La vie des gens*, Les Fourmis Rouges, 2013

Elsa « J'aimerais changer. Et c'est le moment ou jamais. C'est ce que je me suis dit l'autre nuit quand je n'arrivais pas à dormir. Aurélie est grande. Pour l'instant Cédric a un bon travail. Mais quand je vais à Pôle Emploi, ils ne me voient pas comme une personne... »

Ce qui est intrigant dans ce livre et dans ces textes, c'est que cette réalité augmentée ne se distingue pas d'une réalité propre. Ces portraits sont si « vrais » qu'ils pourraient très bien être vrais. Quelque part, ils le sont, car François Morel a puisé dans son imaginaire, dans son entourage et dans son expérience. Mais je me dis quand même que les personnes qui ont prêté leur image à ce jeu de portrait n'ont peut-être pas apprécié leur histoire. C'est par conséquent un peu dérangent de tricher avec une réalité qui n'a souvent pas besoin d'être inventée.

Revenons un peu en arrière, en 2005, Jacques Winderberger, très connu pour son approche de la société et de l'image, publie un recueil de photographies qui retrace son expérience de 1969 à 2002. Des images qu'il a prises montrant des gens dans leur quotidien. En arrière-fond, les paroles de la chanson de Léo Ferré. Derrière toutes ces formes de représentation, la question de comment montrer la vie des

gens reste en suspens. Allier l'écriture et le dessin (ou la photographie) permet d'en dire un peu plus, d'aller plus loin dans la description parce que l'image apporte ce supplément d'âme que le texte a du mal à approcher. Si l'image témoigne à sa façon, le texte précise et rend plus vivant. Ce rapport étroit entre l'image et le texte est à questionner, surtout chez celles et ceux qui se demandent encore comment traduire leur terrain, en restant au plus près des gens qu'ils ont croisés.

Pierre Fournier, *La vie des gens*, Ed. du Square, 1971

Les années 70 nous offrent aussi leur regard du monde dans un contexte de guerre froide où l'affrontement entre les Russes et les Américains est encore très présent. La bande dessinée offre aussi cette possibilité de raconter un point de vue en image et en récit.

Publié le 14 mars 2020

La géographie au secours de la pédagogie

(*Gustave Courbet, Le ruisseau de la Brême, 1865, Musée des Beaux-arts de Besançon*)

Histoire d'un ruisseau est un livre écrit par le géographe Elisée Reclus (1830-1905) vers la fin du XIX^e siècle (en 1869). Réédité par Actes Sud en 2005, ce petit texte, disponible également sur Gallica mérite une attention particulière en cette période de remise à plat des outils pédagogiques.

De la source au fleuve, en passant par la grotte ou le moulin, — ce qui sans doute aura inspiré Georges Perec pour *Espèce d'espace* — nous nous arrêterons sur les considérations pédagogiques :

« Dans nos écoles et nos lycées, nombres de professeurs, sans trop le savoir et même croyant bien faire, cherchent à diminuer la valeur des jeunes gens en enlevant la force et l'originalité à leur pensée, en leur donnant à tous même discipline et même médiocrité ! Il est une tribu des Peaux-Rouges où les mères essaient de faire de leurs enfants, soit des hommes de conseils, soit des guerriers, en leur poussant la tête en avant ou en arrière par de solides cadres de bois et de fortes bandelettes; de même des pédagogues se vouent à l'œuvre fatale de pétrir des têtes de fonctionnaires et de sujets, et malheureusement il leur arrive trop souvent de réussir. Mais, après les dix mois de chaîne, voici les heureux jours de vacances : les enfants reprennent leur liberté; ils revoient la campagne, les peupliers de la prairie, les grands bois, la source déjà parsemée des feuilles jaunies de l'automne; ils boivent l'air pur des champs, ils se seront impuissants à faire disparaître de leur cerveau les souvenirs de la libre nature. Que le collégien sorti de la prison, sceptique et blasé, apprenne à suivre le bord des ruisseaux, qu'il contemple les remous, qu'il écarte les feuilles ou soulève les pierres pour voir jaillir l'eau des petites sources, et bientôt il sera redevenu simple de cœur, jovial et candide. »

Rappelons que ce texte date de 1868 et qu'à cette période, la pédagogie est encore loin d'avoir acquis une expertise telle que nous la connaissons aujourd'hui. Aussi, ne pourrait-on pas profiter de cette période de liberté pédagogique pour susciter des vocations nouvelles, des intérêts particuliers et nous adapter aux circonstances qui nous sont imposées.

Elisée Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, récit (1868), coll. Babel, Arles : Actes Sud, 2005, 224 p.

Publié le 20 mars 2020

L'économie du pigeonnier a-t-elle encore un sens aujourd'hui ?

(Carte d'implantation des pigeonniers (extrait), d'après Raymond Laurans par Thomas Audar)

C'est à partir de cette problématique qui a évoluée de nombreuses fois que j'ai décidé de mener mes recherches sur les pigeonniers et notamment sur les pigeonniers du Tarn-et-Garonne qui semblent représentatifs pour évoquer la question de l'économie dans le département.

Réparties en grand nombre dans le sud, ces constructions font partie intégrante du paysage et forment le petit patrimoine rural que l'on connaît bien. Au cours de mes recherches, il apparaît que la plupart d'entre elles ont connu plusieurs phases de leur vie avant d'être aujourd'hui réaménagées et tirées d'affaire de l'oubli et du délaissement. Je me suis donc questionné sur ces différentes phases historiques, périodes pendant lesquelles le pigeonnier a joué un rôle à la fois utilitaire et symbolique.

Parcourir l'histoire m'a fait découvrir les richesses de ce petit patrimoine ne serait-ce que dans ses typologies. En effet, le Tarn-et-Garonne concentre non seulement un nombre important de pigeonniers, mais leurs particularités font que chacun d'eux possède des différences dans leurs formes. Certains sont rattachés à un corps d'habitations, la ferme, tandis que d'autres y sont vraiment éloignés. Il est d'ailleurs aujourd'hui parfois difficile de savoir à quelle ferme a appartenu tel ou tel pigeonnier au regard de sa distance vis-à-vis d'elle fortement variable. De plus, certaines fermes ont disparu et seul le pigeonnier présente encore un signe de vie.

(Revue La Vie à la Campagne, 1905)

Si des pigeonniers se retrouvent perdus en plein milieu des champs, c'est pour répondre à la volonté de ses hôtes de rester dans des endroits paisibles et Alfred Gritton préconisait de les « *placer toujours sur un terrain sec et salubre, car, si les pigeons sont peu sensibles aux modifications de température, ils redoutent beaucoup l'humidité* ». (Alfred Gritton, *Revue La Vie à la Campagne*, 1909-1926)

(Exemple de randières, © Thomas Audar 2020)

S'il apparaît que le pigeonnier est synonyme de diversité, tous possèdent des attributs communs tels que les trous d'envols ou les randières qui respectivement limitent l'intrusion d'autres oiseaux plus gros dans le pigeonnier et qui évitent l'ascension de prédateurs terrestres dans la caisse (volière plus communément). Intéressons-nous toutefois au Pied-de-Mulet, ce pigeonnier méridional qui tire son nom de la forme de sa toiture à 2 pans inclinés de la même manière et dont sa base rectangulaire mesure souvent 4×5 m ou 6×5 m de côtés. Construit entre 1820 et 1850, ce pigeonnier a rapidement connu ses années de gloire pour ses qualités intrinsèques : économique à la construction, capacité importante de boulins (cavités à l'intérieur du pigeonnier pour nicher les pigeons), forme banale, mais efficace, car mono-orientée à l'encontre des vents dominants, rez-de-chaussée de 20 ou 30m² pouvant servir de lieu de stockage ... Il apparaît ainsi comme une construction vernaculaire tout à fait pragmatique, nécessaire à la vie paysanne. En effet, si ce petit patrimoine s'est aussi bien répandu sur nos terres c'est pour une raison simple. Droits jusqu'alors réservés aux seigneurs, ce n'est qu'à partir de 1789 avec la fin des privilèges que tout à chacun pouvait bâtir son propre pigeonnier.

Le premier avantage de ce dernier est de fournir de l'engrais. En effet, la colombine, matière fécale produite par les pigeons « *donne un engrais de grande chaleur, préférable à tous les autres fumiers pour améliorer les sols argileux froids* » comme il était inscrit dans *Corps complet d'agriculture* de M.Hale. Les paysans qui s'en servaient pour leurs cultures y voyaient un intérêt économique particulièrement intéressant. C'était un moyen de fournir de l'engrais sans pour autant se préoccuper de la vie du pigeon que quiconque n'avait besoin de nourrir. Cet animal se nourrissait de céréales et notamment de blé qu'il trouvait dans les champs alentour. D'ailleurs, si l'on se penche sur la carte de la France agricole de la période antérieure au XIX^{ème} siècle, on constate une adéquation entre la répartition des terres à blé, et la concentration en pigeonniers. J'ai donc voulu voir par le calcul ce que représentait la quantité de colombine amassée pour l'exemple d'un pigeonnier de 320 boulins situé à Valence d'Agen. Au résultat, le pigeonnier permet d'amasser 2400kg/ an de Colombien soit, 48 hectolitres. Or, le site internet *Cours d'agriculture, des engrais végétaux* explique que 25 hectolitres de fientes par hectare sont nécessaires pour les cultures de lin, de colza.

(Pigeonnier, © Thomas Audar 2020)

Un pigeonnier comportant 320 boulins pourrait réaliser tous les ans la production d'engrais pour 2 hectares de champs qui lui permettrait de multiplier les rendements des cultures en les faisant grossir plus vite. Cependant, ce que l'on doit comprendre c'est s'il était question d'une production personnelle ou d'une production qui permettrait de faire tourner l'économie du pays en la revendant. La réponse se trouve dans *LA CRISE AGRICOLE A LA FIN DU XIX^e SIÈCLE, EN FRANCE, Essai d'interprétation économique et sociale* de Jean Lhomme qui disait qu'en « *1892, il existe encore en France 3,5 millions d'exploitations s'étendant sur moins d'un hectare ! Et l'on songera qu'à la même date, les établissements qualifiés officiellement de « petits » et couvrant des surfaces de 0 à 10 hectares, forment 85 % du total des établissements et 26 % de la superficie cultivée.* » Ces données nous montrent alors que la quantité de

colombine par un état suffisante pour les agriculteurs qui, pour la plupart, ne possédaient pas plus d'un hectare de terre.

Le pigeonnier demeurait également essentiel pour l'économie, car il avait une vocation de garde-manger. Apprécié pour ses qualités gustatives, le pigeon était un mets de choix, à l'encontre de la viande rouge qu'il était difficile de trouver pour manger.

Cette première phase d'utilité du pigeonnier a vite été remplacée par une seconde phase qui ne lui était pas réservée. Effectivement, avec l'arrivée des produits azotés et la découverte des phosphatières en 1865 au hameau de Cos près de Caylus par Jean-André Poumarède, médecin et chimiste à Caussade, l'agriculture se tourne vers cet engrais miracle qui s'épuise toutefois dans la région dès 1887. Ajouté à cela, le département diversifie ses cultures et ses terres deviennent de plus en plus maraîchères. Les pigeons sont alors contraints de quitter les pigeonniers, car la nourriture qu'ils cherchent se trouve de plus en plus éloignée. Ceci n'est pas la seule raison, on peut la rapprocher d'une seconde raison que l'on repère dans *l'Essai d'interprétation économique et sociale* qui évoque une crise agricole. Celle-ci n'impacte pas directement l'économie tirée des pigeonniers, au contraire; elle invite à une réflexion sur les moyens de transport qui permettent d'importer des marchandises lointaines et à bas prix au lieu de favoriser l'économie des cultures de proximité. Cela provoque directement un impact sur les productions céréalières et notamment le blé qui devient un produit d'import.

C'est justement à cette période que les activités diffèrent dans les pigeonniers. Ce que j'appellerai la seconde phase est en réalité une seconde utilisation du pigeonnier pour un usage lié à l'économie rurale. En effet, je reprends pour exemple le pigeonnier de Valence d'Agen qui a connu cette seconde phase pendant laquelle le rez-de-chaussée de ce dernier a été utilisé comme lieu de stockage de vin dans des cuves. La particularité de son architecture érigée en a fait un endroit où les paysans pouvaient verser le contenu de leurs récoltes de raisin du haut du premier étage, c'est-à-dire au-dessus des cuves. Mes recherches m'ont d'ailleurs fait prendre conscience que c'était aussi un endroit pour placer du bétail, des lapins entre autres dont les ventes étaient parfois inscrites sur les murs.

Plus généralement, la localisation en pleine nature de ces pigeonniers était propice pour stocker du matériel agricole. Cette troisième et dernière phase et d'ailleurs encore visible dans le département et notamment vers Réalville (82). Les propriétaires ont investi les lieux de matériel, de bois, dont ils se servent l'été pour allumer des BBQ ou l'hiver pour se réchauffer au coin de la cheminée. Bien que distant d'un modèle économique visant à gagner de l'argent avec son bien hérité, d'autres pratiques plus contemporaines ont vu le jour comme la transformation du pigeonnier en gîte ou meublé de caractère. Ne voyons-nous pas en ce sens, un moyen d'attirer du monde dans les campagnes le temps d'une saison ? Peut-on toujours parler d'une économie de subsistance lorsque le pigeonnier est loué tel un habitat de vacances ? Mes entretiens avec les personnes possédant des pigeonniers destinés à la location ont été révélateurs d'une pratique qui se

développe encore, mais qui n'est pas viable économiquement. En effet, les travaux de restaurations et de maçonneries représentent une enveloppe colossale pour un simple particulier. Plusieurs dizaines de milliers d'euros sont nécessaires pour restaurer l'extérieur du bâtiment...

Il est alors compréhensible que beaucoup de propriétaires préfèrent délaissé leur bien plutôt que d'engager des frais pour le voir sous un nouveau jour. Pourtant, des aides de L'État sont mises en place pour rénover le petit patrimoine rural comme en témoigne la communauté des communes et le département qui versent chacun d'eux 3.708 €. La région quant à elle alloue une enveloppe de 10% du prix des travaux extérieurs comprenant la maçonnerie, les menuiseries, l'électricité et les peintures extérieures. Cette somme est encore plus importante lorsqu'elle est délivrée par l'organisme des gîtes de France dès lors que le patrimoine reçoit un label. D'autres aides peuvent aussi être additionnées pour garantir une préservation du patrimoine.

Néanmoins, on peut supposer que l'enjeu majeur n'est pas forcément la préservation de la culture architecturale vernaculaire, mais plutôt l'économie tirée du tourisme grâce au patrimoine. Si autant de fonds sont attribués pour la sauvegarde, c'est parce que la France est une destination touristique majeure. Les étrangers y trouvent une certaine authenticité; ils y trouvent tout le confort de l'habitat classique au sein d'un cadre de verdure où le paysage est souvent magnifique. En effet, en dominant les autres bâtiments par leurs hauteurs, les pigeonniers savent vers quoi regarder pour attirer de plus en plus de monde à la recherche de calme. L'économie du pigeonnier est donc relativement à modérer dès lors qu'elle se retourne vers le tourisme qui comme on le sait n'est effectif que pendant un semestre. Les bénéfices tirés de la transformation d'un pigeonnier sont donc très en deçà des coûts de réhabilitations. C'est pourquoi il faudrait des années pour se dégager de véritables revenus de cette pratique comme me l'expliquait la propriétaire du pigeonnier de Valence d'Agen...

Publié le 23 mars 2020

La ville est un rêve : histoire d'un livre

(La couverture en bilague proposée)

Par sérendipité, je tombe sur cette page d'un site de financement participatif bien connu. Une dessinatrice et écrivaine japonaise propose un livre sur la qualité de la ville, entre Tokyo et Paris, en collaboration avec un auteur français, Jean-Philippe Lheureux.

Voilà une thématique attirante, et en deux clics je tombe sur l'offre de l'ouvrage sur un site de vente par correspondante (mais pas le plus connu). Paru en octobre 2013, ce livre que je ne connaissais pas va m'être livré dans la semaine, si toutefois

cette livraison est jugée « de première nécessité ». Mais s'agissant de la ville et du séminaire, pourquoi cet ouvrage ne pourrait-il pas l'être ?

Nos villes doivent continuer de vivre. Les injonctions au confinement bousculent nos représentations de la ville et nos rapports humains. La crise sanitaire s'annonce longue et nous devons trouver en nous les ressorts d'une humanité à reconsidérer et à reconstruire. Comment allons-nous nous saluer dorénavant ? Je pense que dans quelques semaines nous verrons arriver des livres sur cette guerre au Coronavirus. Et ce thème de la ville rêvée est tout à fait pertinent dans ses contradictions avec la conjoncture.

Page principale de la demande de participation financière et son résultat : 140% !

Pour le moment, je présente juste le projet issu du site de financement participatif. En allant se balader sur la page, on peut avoir une assez bonne idée de ce que l'on va trouver. Mais déjà, le rouge a cédé sa place au noir dans l'encrage du titre. Ce qui m'intéresse dans ce livre, c'est la rencontre entre deux cultures, deux sexes, et deux manières de voir le monde. Deux villes, deux points de vue, deux écritures, deux langages...

Version proposée à la vente

Les espoirs de financement ont été dépassés et l'ouvrage a pu voir le jour. Outre le fait de permettre de faire découvrir une illustratrice japonaise, je compte m'inspirer du concept pour m'aider à réfléchir sur le support illustration-texte, comme une forme possible de langage. J'attends aussi de lire les images et le texte pour m'approcher de cette proposition, et ensuite la rediffuser sur ce blog pédagogique.

J'attends donc la livraison... Ce livre est épuisé.

Publié le 23 mars 2020

Chroniques d'un printemps perdu (1)

À Toulouse, Fer à Cheval, vendredi 20 mars 2020 par Marine Pradon

Aujourd'hui, je sens que la nature reprend ses droits. Le cosmos rétablit l'ordre des choses, il nous met en garde.

Enfermée depuis 4 jours maintenant, dans 17m², je trouve un réconfort qui m'était jusqu'à présent inconnu. Bien que la solitude ne soit pas une habitude pour moi, je prends le temps de regarder par la fenêtre. La vue est dégagée, je vois au loin qu'il n'y a aucun nuage. Le chant des oiseaux, et le vent qui fait crépiter les feuilles sont les seuls bruits que j'entends, mère Nature qui se réveille ? Ou est-ce plutôt moi qui enfin écoute ce que jusqu'ici je n'entendais pas ? Tout est plus calme, tout est plus tranquille. J'ai pris le temps ces 4 derniers jours de lire un livre. Ce livre je

l'ai traîné partout avec moi depuis deux ans, il m'accompagnait dans des voyages fous à l'autre bout du monde, au Pérou, en Bolivie, à Chicago.

Et pourtant je ne l'avais jamais ouvert. Vous savez pourquoi ? Parce que chaque minute était comptée, que le temps était toujours à autre chose. Le rythme de nos vies bouscule tout. Je me souviens alors d'un livre que j'ai lu il y a déjà bien 7 ans. La guérison du monde de Frédéric Lenoir. Bien que le discours soit alarmiste sur notre situation, nous disant que notre monde est malade, il nous conduit pourtant à voir qu'il y a des voies de guérison, une autre logique que celle quantitative et mercantile. Il plaide une redécouverte des grandes valeurs universelles : la vérité, la justice, le respect, la liberté, l'amour, la beauté. Il nous fait également part dans ce livre d'une réflexion, qui me semble doit entrer dans nos consciences, la conscience collective. À l'époque de nos grands-parents, les personnes se mariaient jeunes, la plupart d'entre elles ne connaissaient qu'une fois l'amour. Elles ne déménageaient que 1 ou 2 fois dans leur vie.

Aujourd'hui, nous nous marions, puis divorçons, peut-être plusieurs fois même. Quand je me rends compte qu'à 22 ans j'ai déjà déménagé 11 fois, je sens que quelque chose cloche. À l'heure où la terre s'est considérablement rétrécie, quand il ne nous faut pas plus de 6 heures pour rejoindre New York. Aujourd'hui nous retrouvons le temps, comme infini, que nous avons cru perdre et jamais retrouver. Ce temps on doit le saisir, et calmer le jeu. Cette pause imposée est une bénédiction, une respiration qui fait battre notre cœur plus grand. Hier soir j'ai vu une solidarité qui m'a émue. La nuit venait de tomber, j'ai alors passé la tête par la fenêtre. Toutes les lumières face à moi étaient allumées. C'est alors que j'ai aperçu des centaines de silhouettes au bord de leurs fenêtres et de leurs balcons. Dans un tumulte d'applaudissements qui faisait vibrer la ville entière, j'ai souri.

(Illustration de Marine © Marine Pradon 2020)

À Toulouse, Fer à Cheval, Lundi 23 mars 2020

Aujourd'hui je me réveille avec un mal de crâne colossal. Les allergies ont eu raison de moi. Évidemment, en ces temps de confinement, après être passée au travers de l'épidémie du covid-19 (je crois), ce sont les allergies qui frappent à ma porte. Ce matin, j'ai pris des nouvelles de ma mère. Elle est si forte. Ma maman est infirmière. Tous les soirs elle part travailler à l'hôpital ; elle enfile sa tenue, son masque, ses gants et elle veille toute la nuit sur les patients de cardiologie. Récemment certains lits ont été réservés pour les patients souffrant de la pandémie qui ravage le monde en ce moment. Et vous savez, j'ai peur. J'ai peur toute seule dans mes 17m² que ma mère soit infectée à 700 kilomètres de moi et que je ne puisse rien y faire. Hier je suis allée faire les courses et je suis indignée. Je n'avais pas mis le pied dehors depuis 6 jours, car je n'en avais pas la nécessité. Mais les frigos étudiants ne sont pas extensibles. Alors hier, je suis partie, attestation dans la poche, acheter quelques légumes. On était dimanche, et j'ai croisé tout un tas de personnes faisant leur jogging, traversant le pont Saint-Michel à vélo, en voiture, les fenêtres grandes ouvertes. Et là je suis restée quelques secondes dans le flou. C'était un dimanche comme un autre au final. Les gens continuaient leurs vies. Et

je suis indignée. Quelles satisfactions tous ces gens retirent-ils de défier les paroles d'un politique, quelles que soient leurs aspirations ? Quelles satisfactions tirent-ils à braver les règles, tandis que tant d'autres s'efforcent d'endiguer cette pandémie et restent chez eux, confinés, comme prescrit ?

Les soignants nous mettent en garde tous les jours. Ils se tuent à la tâche et demandent sans cesse au gouvernement de renforcer les mesures. Et ma maman, elle est de ces gens-là. C'est ma maman, et je ne veux pas qu'elle fasse partie des victimes, ça non. Alors je reste chez moi, comme elle me le dit. Je lui écris tous les soirs avant qu'elle parte travailler. Je lui dis que je l'aime et de faire bien attention. Et du mieux que je peux de ma petite personne, je reste confinée pour ma maman et pour tous les autres, tous ceux qui sont là à faire en sorte que notre confinement ne soit pas un enfer. On ne manque de rien, en tout cas je ne manque de rien, et merci à tous ceux qui ont permis cela. Il n'y aura sûrement pas assez de ligne pour les citer tous. Mais aujourd'hui, j'ai envie de crier à celui qui se balade sans raison qu'il a tort et qu'il est égoïste. J'ai envie aussi de crier à ceux qui nous aident un grand merci. Et ces applaudissements, chaque soir, sont la preuve que la solidarité existe encore. C'est le cri de solidarité d'une ville que j'entends tous les soirs à 20h et qui me fait du bien.

Publié le 25 mars 2020

La recherche en archives numérisées

(Maison de Maurice Archambaud en 1936, © Google Maps 2020)

De chez soi, il est possible d'accéder aux archives numérisées d'un grand nombre d'établissements, comme des musées, des bibliothèques ou des archives municipales et départementales. Lorsque l'on travaille sur la ville, l'accès aux archives départementales peut nous être utile, comme par exemple, dans le cas des recherches des personnes.

Les registres d'État civil conservent des données précieuses lorsque l'on souhaite faire la généalogie d'une famille. L'acte de naissance nous permet de connaître, selon l'époque, l'adresse de la résidence des parents, ainsi que les noms, l'âge et la profession des parents. En outre, l'acte peut comporter en mention marginale des annotations comme un mariage, un divorce et le lieu et la date du décès.

Les actes d'État civil concernent également les actes de mariage et les actes de décès. De mon point de vue, c'est l'acte de mariage qui donne le plus d'informations, puisqu'il permet d'avoir les noms, prénoms, date de naissance, profession et adresse des parents des mariés. Cependant, il est difficile à trouver si on ne connaît pas précisément la date du mariage.

L'acte de décès donne peu d'information, hormis le lieu et la date du décès. Il est souvent recopié en mention marginale sur l'acte de naissance, ce qui évite une

recherche supplémentaire (mais pas toujours). Mais l'acte en lui-même renvoie à une date précise. Lorsque l'on ne connaît pas de date précise, on doit d'abord rechercher sur des tables décennales où sont enregistrés tous les actes, classés par Naissance, Mariage ou Décès (NMD) par ordre alphabétique et par période de dix ans.

Dans le cadre d'une recherche sur un grand coureur cycliste, Maurice Archambaud pour ne pas le nommer, je suis partie d'articles de presse diffusés sur *Gallica*, et des sources fournies par Google. Le site *Wikipédia* donne pour date de naissance le 30 août 1908 à Paris 14ème. L'année a été corrigée, car il était indiqué 1906, comme on peut le voir sur d'autres sites. Pour vérifier cela, j'ai utilisé la table décennale du 14ème arrondissement de Paris.

Par bonheur, nous trouvons également le nom et la date d'une certaine Marguerite, née plus tôt et que nous supposons être sa sœur. Une vérification sera nécessaire directement à partir de l'acte de naissance.

8ème ligne lire : Archambaud Maurice Georges 1er septembre 1908

Dans les registres de l'État civil, nous allons voir à la date du 1er septembre 1908 qui correspond au jour de déclaration de la naissance. Le père de Maurice, qui s'appelle Georges, a trois jours pour venir déclarer la naissance. Sur l'acte, c'est bien la date du 30 août qui est écrite.

Une bonne vue et de la patience sont des atouts nécessaires et utiles. La page des actes de naissance au 30 août 1908.

L'acte de Maurice Archambaud se trouve en bas à droite. Il faut noter également que pour la ville de Paris, les actes sont répartis en deux volumes, numérotés pairs et impairs, ce qui multiplie les recherches, et les espoirs.

(Acte de naissance de Maurice Archambaud, registre d'État-Civil du 14ème arrondissement de Paris)

Voilà l'intérêt des mentions marginales, car nous y apprenons deux mariages, le divorce et le décès. Avec un peu de patience, parfois de chance et d'obstination, on arrive à construire un arbre généalogique qui, dans mon cas, me sert dans la négociation d'informations plus récentes avec un des fils encore vivants.

Extrait de l'arbre généalogique de la branche Archambaud, © NJ 2020
J'ai procédé de la même façon pour récupérer les informations sur ses deux femmes, Réjane Belval et Lydie Briant, à partir des actes de mariage. Comme il s'agit d'un personnage illustre, champion du record du monde de

vitesse en novembre 1937, il est facile de recouper ces informations avec d'autres types d'archives, notamment celles du journal *L'Auto* ou le *Miroir des sports* que l'on trouve sur *Gallica*.

Pour arriver à la photo du pavillon de Clamart qui est présenté en première illustration, j'ai dû balayer le registre du recensement de 1936 de Clamart, en espérant trouver parmi les milliers d'habitants, le nom d'Archambaud.

Registre du recensement de 1936, page 130. Noter qu'il y a trois registres.

En haut de la page, nous avons le nom de la rue, et le numéro à gauche correspond au numéro de la maison. Les informations correspondent : nous avons bien Maurice né en 1908 et Réjane née en 1911 à Lille, une information qui, par ailleurs, sera donnée dans la presse au moment du mariage.

Tour de France 1937, Lille-Charleville, 1er juillet, Maurice Archambaud (à dr., équipe de France) vainqueur de l'étape et Robert Godard (Individuel français) arrivée deuxième [K274787] BNF- Gallica 2020

Ce travail qui peut paraître long n'est qu'une étape de cette recherche qui porte sur les valeurs mises en avant à travers la presse écrite pour qualifier l'épreuve de la course cycliste. Par là même on obtient une idéologie de l'abnégation, de la souffrance, de la ténacité, et de tous ces qualificatifs qui font du coureur cycliste et du sportif de compétition en général, un être extra-ordinaire.

Recherche en cours...

Publié le 27 mars 2020

Une ville juste est-elle possible ?

Une approche de la pauvreté à travers le logement par Amandine Wartel.

Depuis plus de 15 ans les gouvernements et leurs politiques d'une « ville sociale » (nous pouvons par exemple citer la loi Borloo ou encore récemment la loi Elan) ont échoué à faire diminuer la pauvreté, et l'ont même aggravée; or globalement les pauvres sont en ville.

On compte 5 millions de logements sociaux(1) en France, il n'y en a jamais eu autant. Pourtant nous nous trouvons dans une « crise du logement » depuis une vingtaine d'années. Engorgées, saturées, les villes deviennent de plus en plus inaccessibles. Le parc du logement social insuffisant conduit les plus précaires à s'éloigner de plus en plus des centres, s'excluant chaque jour un peu plus.

Toulouse, métropole de l'Occitanie n'échappe pas à cette règle. Avec un taux de pauvreté de 18,6 % et un taux de chômage de 17,6 %(2), la ville rose abrite 73.000 pauvres(3). Cela fait d'elle la 3ème métropole hébergeant le plus de pauvres en France, après Paris et Marseille. La question de l'évolution du parc social se pose donc afin de perdurer et redonner une forme de mixité à cette dernière.

Toulouse compte douze Quartiers Prioritaires de la Ville. La construction massive dans ces lieux entre les années 1950-1989 où pas loin de 21.132 logements sociaux ont vu le jour pose aujourd'hui des questions de rénovations et de réhabilitations. Par la suite, l'essoufflement de ces hébergements pour les personnes à faibles revenus, entre les années 1989-2010, ont amené les politiciens à prendre des mesures afin de garantir un minimum de construction de logements sociaux.

Malgré 12.573 bâtiments réalisés depuis 2010, ce parc reste insuffisant et pas loin de 14.800 personnes étaient toujours dans l'attente d'un logement fin 2019.

« Dans le grand théâtre de la métropole, les injustices sociales se révèlent toujours plus sous la forme d'injustices spatiales. ». La Ville des Riches et la Ville des Pauvres : Urbanisme et Inégalités – Bernardo Secchi

(1) Insee 2018

(2) L'estimation des volumes et de la répartition des populations pauvres est réalisée par croisement entre les taux de pauvreté (données Insee), la population fiscale de 2013, les populations fiscales par critères socio – démographiques issues des données de revenus fiscaux de 2011 et la population par type de ménage issue du recensement au 1er janvier 2013.

(3) Insee 2016

Publié le 29 mars 2020

Vers une mobilité viable, confrontation entre deux villes

(Metro de Barcelone, réglementation respectée, mais insuffisante (rampe, hauteur, espace entre quai et train). © X Droits réservés)

Comparaison entre BARCELONE et TOULOUSE

par Choukri MEHDI

La mobilité est un terme assez vaste, mais elle recouvre un ensemble de dispositifs et de dispositions afin qu'elle soit possible partout et pour tout le monde. Est-ce une réalité ? Ce qui nous amène à la question

d'accessibilité suivante : est-ce que la mobilité est accessible à tout type de personnes, et principalement aux personnes en situation de handicap, partout dans la ville ?

Il existe des réglementations aujourd'hui, en termes d'accessibilité, qui permettent d'adapter les villes, notamment les espaces publics, les transports en commun et les établissements recevant du public. Ces réglementations sont des directives auxquelles on se réfère lorsqu'on veut réaliser des travaux ou lors d'une construction nouvelle.

Les réglementations les plus anciennes en France datent de 1975 :

30 juin 1975 : Loi 75-534 d'orientation en faveur des personnes handicapées.

9 décembre 1975 : Adoption par l'Assemblée générale des Nations Unies d'une déclaration des droits des personnes handicapées.

Aujourd'hui, la loi la plus récente est celle du 11 février 2005, également appelée « Loi pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées » prévoyant qu'à compter du 1er janvier 2015, tout établissement recevant du public (ERP) doit être accessible à tous, y compris aux personnes en situation de handicap, quel que soit leur handicap. « Accessible » ne signifie pas seulement entrer et sortir de ces établissements, mais aussi que les prestations fournies doivent être adaptées.

Selon l'INSEE, 12 millions de Français sur 65 millions sont touchés par un handicap. Parmi eux, 80% souffrent d'un handicap invisible, 1,5 million sont atteints d'une déficience visuelle et 850 000 ont une mobilité réduite.

Personnes handicapées, souffrantes d'une incapacité ou d'une limitation d'activité d'après l'Enquête HID de l'INSEE de 2001.

Brièvement, nous devons considérer tous les types de handicap : visuels, sensoriels, mentaux et physiques. Bien sûr, tout ceci sera détaillé dans mon mémoire.

La ville de Toulouse, est une ville en plein développement, qui tente de devenir un exemple en ce qui concerne la mobilité, avec notamment la smart city. Une ville à petite échelle et avec moins de contraintes que des villes économiques comme Barcelone, où les circulations et les flux sont plus difficiles à gérer. Mais dans quels domaines la ville se mobilise pour devenir un exemple de capital de la mobilité.

En termes d'emplois, par exemple, il est intéressant de se pencher sur la ventilation des emplois réservés aux personnes handicapées. Comme nous le voyons dans le tableau ci-dessous, ce sont les entreprises privées qui emploient le plus de travailleurs handicapés, ce qui tord le cou à une idée reçue qui concerne les emplois dans l'administration.

Du côté de l'école et de la scolarité, quelles places sont réservées aux enfants handicapés durant toutes leurs études ? Le tableau ci-dessous donne une idée du nombre d'élèves concernés et de leur intégration dans le système scolaire ordinaire.

Les personnes handicapées face à la scolarité

La problématique d'aujourd'hui est qu'entre les réglementations et leur application il y a parfois de gros écarts. C'est-à-dire que bien souvent, les réglementations sont respectées, mais elles sont inadaptées à leur usage. D'une manière, il faudrait vérifier et valider les différents cas pour pouvoir les utiliser sans difficulté ou sans être empêché de les utiliser. Comme l'illustre l'image en haut, il suffit d'un très léger écart pour que les accès soient inaccessibles.

Ce mémoire sera donc l'occasion pour moi de retravailler ces notions de **mobilité**, d'**accessibilité** et bien évidemment d'**inclusion** que l'on voit fleurir un peu partout comme si les choses étaient enfin réglées.

La loi du 11 février 2005 « pour l'égalité des droits et des chances, la participation et la citoyenneté des personnes handicapées. »

<https://www.20minutes.fr/societe/1537391-20150211-loi-handicap-bilan-amer-dix-ans-apres-vote>

Publié le 30 mars 2020

Chroniques d'un printemps perdu (2)

(Claude Monet, Le printemps, 1886 © Fitzwilliam Museum, UK)

par Marine Pradon

À Toulouse, Fer à cheval, Mardi 24 mars 2020

C'est le printemps, et c'est le premier printemps que nous passons confiné à la maison, pour tous. J'ai fait de France 5 et Arte mes chaînes de prédilection ces derniers temps, et si vous entendiez le nombre de podcasts que j'écoute la nuit quand je ne trouve pas le sommeil, vous seriez surpris. Au final, ne va-t-on pas en sortir plus riches de cette crise ? Je crois que oui, parce que même en étant seul.e.s nous nous ouvrons aux autres. En tout cas, c'est l'effet que cela me fait. Je prends des nouvelles de mes proches. Je regarde des reportages sur l'histoire du monde et c'est fascinant. Quand on voit tous ces glaciers fondre et qu'on sait que c'est de notre faute, ça me brise le cœur. Je vous jure, j'ai peur.

Le monde entier a pris une pause dans un rythme effréné de transactions, de communications, de déplacements. Mais c'est un mal pour un bien, ça c'est certain. Pourtant, à la fin de cette crise, combien serons-nous à avoir réellement pris conscience de ce qu'il s'est passé les 50 dernières années ?

J'habite la terre depuis 22 ans et j'ai l'intime conviction qu'elle souffre de plus en plus. Mais depuis 8 jours, le soleil brille et les oiseaux chantent à ma fenêtre. Les poissons sont revenus à Venise et l'eau est claire. J'ai peur qu'après cette pause imposée, tout reprenne son cours habituel : destruction des forêts, extinctions d'espèces partout sur le globe, pollution, extraction de pétrole encore et toujours, discours politique « écologiste » sans jamais en voir un à la tête d'un pays. Ce ne sont que des exemples, mais je crois qu'il est temps d'accepter cette pause et de la prendre comme une chance. Sans oublier tous ceux qui se battent pour endiguer la propagation de ce virus et pour éviter de tuer nos proches, ou d'autres. On devrait tous se sentir concernés.

(Jackson Pollock, Convergence, 1952, © DR)

À Toulouse, Fer à cheval, Mercredi 25 mars 2020

Les rumeurs courent, mais le soleil brille toujours à travers les velux. Tout est toujours aussi calme, même si nous sentons que les esprits s'échauffent. Pays en ébullition, chaos incontrôlable diront certains. Mais tout repose sur nous, soyons des gens civilisés. L'annonce d'un confinement minimum de 15 jours a été prononcée il y a déjà 10 jours. Il a pris effet il y a 9 jours. Mais ce n'est que le

début. Si les politiques peinent à prendre les décisions adéquates pour un confinement plus long et plus restrictif c'est simplement qu'ils réagissent en fonction de la population. Nous l'avons bien vu, le français n'est pas très discipliné, ça c'est certain. Et bien que le français tente de cacher son incompréhension en défiant les lois, il a peur. Alors c'est sans doute pour cela qu'on ne nous a pas annoncé un confinement immédiat de 6 semaines, ce qui se dessine pourtant à l'horizon. Parce qu'on a vu des milliers de gens se ruer dans les grandes surfaces à la recherche de PQ, de pâtes, et j'en passe... Imaginez alors l'ampleur que cela aurait pris si le président avait annoncé un confinement de 6 semaines. Était-ce la bonne solution ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais aujourd'hui c'est que beaucoup ne comprennent pas, et que 15 jours cela paraît dérisoire à côté de nos amis chinois qui commencent à peine à sortir d'un confinement qui a duré 2 mois. C'est certain, un confinement de 15 jours fait bien moins peur qu'un confinement de 45 jours. Mais peut-être aurions-nous réalisé l'ampleur de ce qu'il se passe sur notre territoire, et dans le monde entier.

Hier, mon cœur s'est arrêté de battre l'espace d'un instant. Madrid, ma ville de cœur, celle dans laquelle j'ai vécu 9 mois, est devenue un des foyers épidémiques les plus graves. Une patinoire a même été transformée en morgue. Cela me glace les veines, j'ai mal au cœur et j'ai envie de vomir.

(Roy Lichtenstein : « M-Maybe » – 1965 – Huile sur toile, © DR)

À Toulouse, Fer à cheval, Dimanche 29 mars 2020

Nous voilà confiné jusqu'au 15 avril (pour le moment...). Comme la solitude est anxiogène. Elle me permet de comprendre à quel point l'Homme est un être sociable qui puise sa force dans l'amitié, et l'amour. Le contact des autres commence à me manquer. J'ai envie de serrer ma mère dans mes bras, de rire avec mon père, d'embrasser mes amis. Bientôt 15 jours passés, je ne suis sortie que deux fois. Cette isolation nous pousse à nous tourner vers le seul lien qu'il nous reste avec l'extérieur : les médias et les réseaux sociaux.

Et je ne sais pas si cela nous est bénéfique. Tous les jours les mêmes discours, les médias contribuent à accroître cette atmosphère anxiogène. On nous parle de la situation alarmante en Italie, en Espagne, en France et surtout aux États-Unis. Ces derniers sont touchés de plein fouet par ce « qu'ils » appellent « la vague épidémique ». Dans ce système inégal d'accès aux soins, les plus démunis sont en danger. Mais bien qu'aux États-Unis l'accès aux soins soit réservé aux privilégiés, il s'agit d'un pays développé. Qu'en est-il de la situation dans les pays moins développés ? Qu'en est-il de l'Inde, de tous les pays d'Afrique, de l'Amérique Latine ? Ces pays où les conditions d'hygiène sont bien moins évoluées que dans nos pays occidentaux.

La moitié de la population du monde est confinée et je crois qu'aujourd'hui nous avons tous très peur. Hier, j'ai pris conscience que nous vivons dans un monde rude. Une crise sans précédent s'abat sur la terre entière, une guerre contre un ennemi invisible, pour citer Monsieur Macron. Les impacts de cette crise sont

encore inconnus et sont à craindre. Et il y a une chose qui me fait particulièrement peur. Une conséquence de cette crise qui touche le fondement même de notre humanité. Hier soir, j'ai allumé la télé après avoir dévoré un livre de Jacques Expert, *La théorie des six* (un chef-d'œuvre soit dit en passant). C'était l'heure du journal télévisé. À la fin de celui-ci, ils ont pris l'habitude de répondre aux questions des internautes en direct avec des professionnels de santé. Un homme a alors posé cette question : « Ma femme devient agressive avec les enfants, et les enfants deviennent envahissants, que faire ? » C'est alors qu'une psychologue prit la parole pour lui répondre. Et je suis choquée des propos tenus. Elle nous dit qu'évidemment ce n'est pas facile d'être une maman et d'avoir une profession, mais que ça l'est encore moins dans ces conditions. Pourquoi ? Parce que la mère devient et je cite « une maman, la maîtresse d'école qui fait faire les devoirs, la cuisinière, la femme de ménage, la baby-sitter ». Elle dit ensuite que pendant ces temps de confinement, il faut essayer de partager les tâches du quotidien le temps de cette crise. Comment, aujourd'hui, pouvons-nous laisser un professionnel de santé dire de telles absurdités ? (professionnel, qui plus est, et une femme dans ce cas...) Non, la femme n'a pas à avoir cette étiquette, et encore moins dans ces moments. La femme n'est pas l'unique qui doit accomplir toutes les tâches du quotidien.

Comment la chaîne télévisée la plus regardée de France accepte-t-elle des propos comme ceux-là ? Non, la femme n'a pas à être réduite à cela. Et pour accentuer ce que je viens de vous raconter, figurez-vous que dans la même journée, au nom de la lutte contre la pandémie, de nouveau coronavirus Covid-19, les états du Texas et de l'Ohio ont ordonné la suspension de toutes les opérations médicales non-urgentes avec, dans leur viseur, les interruptions volontaires de grossesses (IVG). Manipulation idéologique ? Oui, je crois qu'on peut dire ça. Simone de Beauvoir disait « N'oubliez jamais qu'il suffira d'une crise politique, économique ou religieuse, pour que les droits des femmes soient remis en question ».

Maman, j'ai peur.

Publié le 31 mars 2020

L'enquête par questionnaire (1)

La fameuse courbe de Gauss

En ces temps d'incertitude, nous voyons arriver des « enquêtes par questionnaire » destinées à mesurer l'impact du confinement sur les comportements et les modes de vie. Comme toutes les enquêtes quantitatives, elles se basent sur la construction d'un échantillon, réalisé à partir des réponses obtenues.

C'est cet échantillon qui va fournir la base sur laquelle nous allons nous appuyer pour valider ou invalider nos hypothèses. Cet échantillon est donc très important, et de sa constitution va dépendre sa représentativité.

La fabrication du questionnaire est un art. Elle repose sur une expérience et un savoir-faire. Il existe des ouvrages portant sur la construction du questionnaire, comme celui de François De Singly, et d'autres sur l'analyse des données quantitatives, comme celui de Olivier Martin. Cependant que l'étudiant en école d'architecture souhaiterait pouvoir recourir à un outil simple et rapide, dans l'espoir de valider ses a priori.

Mon propos ne sera pas de synthétiser les deux ouvrages présentés, mais d'essayer de donner quelques « trucs » pour réaliser un questionnaire efficace, simple et fonctionnel.

Comme le souligne François de Singly dans son introduction, « désormais ce sont plutôt les chiffres qui doivent orienter l'action des citoyens et qui servent d'argument majeur ». La production de chiffres est à la base de l'enquête quantitative, comme l'illustre la théorique courbe de Gauss. C'est la même courbe qui organise la distribution des A, des B, des C chez les étudiants. Comme vous pouvez le voir c'est une courbe très théorique et les scrutateurs attendent avec impatience que le pic des personnes atteintes du Coronavirus atteigne le plafond et redescende. (Même si la courbe des personnes contaminées n'est pas une courbe de Gauss, car elle est cumulative, on n'est bien d'accord.)

(L'évolution des patients contaminés, guéris et décédés en France, <https://gisanddata.maps.arcgis.com>)

Par exemple, le nombre d'hospitalisations ne fait que progresser, et nous sommes encore loin du plateau (ou du sommet) de la courbe. Dans la mesure où le confinement devrait permettre de réduire le nombre de personnes contaminées, l'amorce du plateau devrait se faire un jour, mais quand ? Pour nous aider à comprendre cette courbe, nous pouvons aller comparer d'autres courbes dans d'autres pays. Cependant, les politiques et le système de santé étant différents, nous ne pouvons pas comparer les données point par point.

(Évolution globale du nombre de personnes atteintes du Coronavirus, <https://gisanddata.maps.arcgis.com>)

Voyez la courbe générale des personnes contaminées par le Coronavirus qui amorce un début de cloche de Gauss. Si nous prolongeons cette courbe, par calque, plusieurs hypothèses se profilent. Mais nous n'avons aucune idée du sommet : se produira-t-il à 1, 2 ou 3 millions de personnes ?

(Courbe des personnes atteintes du Coronavirus en Tchécoslovaquie, <https://gisanddata.maps.arcgis.com>)

Cette courbe montre que dans un pays comme la Tchécoslovaquie, il est possible d'arriver au plateau après 2000 individus atteints et pas plus. Reporté à la population totale estimée, cela fait environ 18 cas pour 100.000 individus. C'est très approximatif. En France, nous sommes à 70 cas pour 100.000 individus. *Cela soulève évidemment des questions comme la sincérité des chiffres et la validité des chiffres.* Justement, c'est de cela qu'il est question ici.

Je laisse le lecteur parcourir les ouvrages cités, pour aller plus loin. Dans *l'enquête par questionnaire* réalisée par les étudiants en architecture, la plupart cherchent en réalité à valider des hypothèses ou des affirmations, ou bien à chercher des points de vue différents, partagés, ou cumulatifs. La question de la légitimité de l'enquête ou de sa représentativité pèse peu, bien qu'elle soit toujours présente au moment du jury, par exemple lorsque les invités sont extérieurs à l'école.

Peut-on par conséquent s'affranchir de toute représentativité ou de toute légitimité ? Cela n'est pas certain, mais *il faut alors expliquer en quoi l'enquête n'est pas représentative ou légitime.*

L'idéal statistique et l'esthétique de la courbe de Gauss font défaut dans la crise que nous traversons à l'échelle mondiale. Car la politique de confinement vise à réduire le nombre de décès, estimé en première hypothèse à 2% de la population, soit 1.280.000 individus (j'ai entendu ça à la radio). C'est-à-dire que le plateau se situerait dans ce cas à la moitié, soit 640.000 décès, ce qui est énorme, et reprend les comparaisons que font les journalistes avec la grippe espagnole ou la peste. Les espoirs du confinement permettent d'envisager de réduire par 100 le nombre de décès dus au Coronavirus, soit 12.800 individus. Bien entendu, les chercheurs disposent d'outils beaucoup plus performants que la régression linéaire et l'extrapolation pour explorer les hypothèses.

Bref, un autre problème qui apparaît dans la constitution de l'échantillon est le quota. *Combien d'individus doivent participer à l'enquête pour établir une base solide ?*

À l'échelle d'un quartier de milliers d'habitants, les étudiants se contentent souvent d'une dizaine de personnes. Par exemple, la population d'Empalot est estimée à 5.502 habitants en 2013.

La fiche émise par le SIG-Ville donne une répartition démographique de la population, en genre, en âge, qu'il faudra retrouver dans l'enquête, ou bien s'en distancer, et donne quelques indications pour notre questionnaire.

Nous devons savoir qui sont les enquêtés : homme ou femme, âge, avec une précision relative. Donc, quelques petites questions pour commencer :

- Genre, c'est important pour analyser par sexe (homme/femme);
- Date de naissance, juste l'année selon les besoins. Ce qui permettra de regrouper par tranche d'âge (0-4, 5-9, 10-14, etc., ou 0-14, 15-34, 35-54, etc.);
- Profession (ou le diplôme, le niveau scolaire, etc.);

Dans ce talon sociologique, on pose les questions essentielles pour pouvoir croiser les analyses.

Les étudiants en architecture cherchent davantage des variables qualitatives, qui sont souvent des points de vue, ou des idées nouvelles. Pour cela, il faut introduire des *espaces de parole* en commençant par :

- Selon vous, ou que pensez-vous de...

En mélangeant les questions quantitatives et les questions qualitatives, on obtient un amalgame qui permet à la fois de recueillir des idées nouvelles et de légitimer ses réponses. Les deux méthodes sont par conséquent complémentaires et bienvenues pour les architectes.

à suivre...

François De Singly, *Le questionnaire*. Coll. L'enquête et ses méthodes, (1992), Armand Colin, 2006

Olivier Martin, *L'analyse de données quantitatives*, Coll. L'enquête et ses méthodes, Armand Colin, 2007

Publié le 2 avril 2020

L'enquête par questionnaire (2)

(L'espace public occupé aux 1980s, décembre 2019 © NJ)

« oui », « non », « peut-être » ou « ne sait pas »

Dire que la ville bouge est, en partie, un abus de langage. Même si les bâtiments changent, qu'ils se transforment ou que les places changent au fil du temps, les plus grands changements sont dus aux agents sociaux qui en composent la matière. Une parenthèse s'impose dans notre contexte très particulier de confinement, car à bien réfléchir, serait-il encore pertinent de mener des enquêtes dans l'espace public alors que celui-ci s'est rétréci au point que l'image montrée ci-dessus appartient au déjà passé. Pour le moment, elle ne serait plus reproductible, ou alors, dans un contexte de transgression.

Ces changements témoignent des époques qui nous traversent. Mais comme l'homme n'est pas éternel, ils servent aussi à mesurer les écarts entre les générations, par exemple dans les tenues vestimentaires, et plus généralement ce qu'on appelle la mode.

Mais à l'échelle individuelle, les changements affectent nos vies tout au long de notre trajectoire sociale, culturelle et territoriale. Il est donc important de relier les trajectoires des agents de manière à mieux comprendre les logiques et les mécanismes à l'œuvre, et, en définitive, ce que les gens font ensemble.

Ainsi, les sociologues se servent des catégories socio-professionnelles pour regarder les changements. Par exemple, en demandant quelle est la profession des parents d'un agent social, et en mettant en relation celle de l'agent social, on peut voir comment celui-ci s'est déplacé dans le champ social.

- Quelle est la profession de votre père ?
- Quelle est la profession de votre mère ?
- Quelle est votre profession ?
- Quelle est la profession de votre conjoint.e.x ?

Évidemment, ce type de question concerne davantage l'étude des trajectoires sociales ou de ce qu'on nomme la mobilité sociale. Mais rien ne dit que vous n'aurez pas besoin de ces informations, notamment sur tout ce qui touche à la gentrification et au changement de style d'un quartier.

(L'espace public occupé, décembre 2019 © NJ)

Encore une image irréalisable aujourd'hui, ce qui soulève de nouvelles questions, car ici les liens entre les hommes sont patents, mais ils n'ont pas disparu pour autant. Où sont-ils donc aujourd'hui ?

On peut regrouper les individus par grandes catégories socioprofessionnelles (PCS), selon les nomenclatures établies par l'Insee. Mais un simple tableau à cinq entrées pourrait faire l'affaire :

- 1) Commerçant, artisan, chef d'entreprise
- 2) Cadre, profession intellectuelle
- 3) Employé
- 4) Ouvrier
- 5) Inactif, retraité

Si l'on veut maintenant faire ressortir le groupe des étudiants, généralement classés dans les inactifs (ce n'est pas moi qui classe), on ajoute une nouvelle rubrique. Si en plus les étudiants sont salariés à mi-temps, cela complique encore un peu les choses, et rend vraiment cette notion d'inactivité peu opératoire.

L'idée derrière ces questions est de *connaître la position d'un agent social*, et sa trajectoire. Cela est graphiquement très sympathique à représenter, et pour l'architecte, très efficace. Un exemple avec ce travail de cartographie mentale réalisé dans le cadre pédagogique avec le travail de Sarah Mekdjian et Marie Moreau. Ici, les chercheurs ont utilisé des données qualitatives, ce qui est beaucoup plus original qu'un simple camembert (même en couleur).

(Re-dessiner l'expérience. Cartographie heuristique. Marie Moreau, Sarah Mekdjian, 2015)

D'autres informations du même ordre sont importantes à demander, si l'on s'intéresse au niveau scolaire, au capital santé, etc. Le degré de précision dépend des raisons qui poussent à faire ces demandes. Par exemple, savoir si l'agent social est étudiant, savoir s'il est étudiant en école d'architecture, savoir s'il est étudiant en école d'architecture en quatrième année, etc.

On a plusieurs moyens à notre disposition :

a) Demander par une question ouverte qui nécessitera un encodage : quel est votre niveau scolaire exact ? (L'encodage est la phase qui précède l'analyse dans laquelle nous allons regrouper les informations.)

b) Dresser une liste : parmi cette liste, trouvez-vous votre établissement universitaire ? (ENSA, INSA, IEP, ENAC, etc., Autre). Il ne faut pas oublier « autre » pour le cas où vous n'auriez pas pensé à tout. De même lorsque vous posez une question fermée, la réponse ne doit pas être oui/non, mais « oui », « non », « peut-être » ou « ne sait pas ».

Souvenez-vous que le plus important est de faire répondre les agents sociaux à des questions que vous vous posez. Inutile de poser des questions dont vous n'avez rien à faire. Cela dit, il faut encore insister sur le comment vous posez la question.

(L'espace public comme lieu de confrontation des points de vue, décembre 2019, © NJ)

Howard Becker, dans une interview que l'on trouve sur le Net, dit d'une manière un peu définitive qu'il ne faut jamais poser de question commençant par « Pourquoi », mais qu'il faut poser les questions en demandant « Comment ». C'est un point de vue qui ne fonctionne pas toujours, mais j'ai beaucoup réfléchi à cette proposition — venant de lui, ça paraît sérieux — et j'ai le plus souvent possible essayé de commencer mes questions par « Comment... »

Cela renvoie au fait qu'*il faut attacher beaucoup d'importance à la formulation de la question*, car un biais est toujours possible. Et cela a été montré par Jeannine Richard-Zappella dans les années 1990. Plusieurs études ont permis de mettre à jour le rapport étroit entre la formulation posée et la réponse. Mais le plus surprenant, c'est qu'en posant les deux questions : « Pensez-vous que Dieu existe ? » ou « Est-ce que Dieu existe ? », les résultats affichent un écart de 15 points entre les réponses. Alors qu'ils étaient 81% à répondre « oui » à la question « Croyez-vous en Dieu ? », ils n'étaient plus que 66% à répondre « oui » à la question « Est-ce que vous croyez en Dieu ? ». « Le « Est-ce que » diminue l'évidence de la croyance en Dieu, le fait de croire apparaissant moins comme la norme de référence » commente De Singly.

Armé de ces recommandations, vous voici plein de bonnes dispositions pour affronter l'enquête par questionnaire. À vous de jouer !

François De Singly, *Le questionnaire*, Coll. L'enquête et ses méthodes, 2ème édition refondue, Armand Colin, 2007 (4ème édition 2016)

Jeannine Richard-Zapella, « Mobilisation de l'opinion publique par les sondages », in *Mots, les langages du politique*, 1990, 23, pp. 60-75

Publié le 6 avril 2020

C'est les vacances ! Profitons-en pour faire plein de choses

(Image du dilettante, © DR)

Les *vacances scolaires* sont un moment *pédagogique* d'autant plus indispensable compte tenu de ce que nous traversons. C'est un moment pour soi, que l'on peut mettre à profit pour changer de point de vue, pour réfléchir à sa situation et à son avenir. C'est un moment à l'intérieur de cette parenthèse troublante du confinement.

Personne autour de nous ne peut prétendre avoir vécu de genre de situation auparavant. Il faut remonter à la Seconde Guerre mondiale et être en situation d'exclusion sociale comme ont pu l'être les juifs, ou alors ceux qui ont vécu les couvre-feux, comme vont peut-être le vivre certains dans les quartiers toulousains.

Les vacances sont l'occasion de faire autre chose, comme de changer ses routines (heures de coucher et de lever), et quitte à s'ennuyer, il faut s'ennuyer et savoir en tirer parti. Le cerveau lui continue de travailler, il ne s'arrête pas. Ce moment apparaît donc incontournable dans la maturation pédagogique des idées. C'est un instant de respiration qui va permettre de rebondir par la suite, et d'aller plus loin.

Alors profitons de nos vacances pour aller plus loin, méditer sur notre être, plonger dans les romans, les aventures, regarder des séries, écrire et téléphoner à ses proches et à ses amis, faire de la musique, chanter, écouter les oiseaux (profitez-en, ça ne va pas durer), faire du sport, se détendre, ne rien faire, élaborer de nouveaux projets (pour après), faire la cuisine, de la couture, des tâches manuelles inhabituelles, faire du pain, des croissants (c'est pas si compliqué), rire, aimer. Réfléchir sur la vie, la mort, et qu'en définitive, le sens de tout cela ce n'est peut-être que

42 !

Publié le 13 avril 2020

Être utile à la collectivité

(Horloge Nakache à un kilomètre de chez moi, © NJ 2020)

Pendant le confinement lié à la Covid-19 qui coïncide avec les vacances de Printemps, voici une liste d'études statistiques réalisées par différents laboratoires de recherche. Quelques-unes concernent des résultats déjà accessibles. De quoi passer son temps en étant utile :

Cyril ATKINSON-CLEMENT (Equipe Mov'It, ICM, <https://icm-institute.org/fr/team/equipe-vidailhet-lehericy/>) propose une enquête sur les représentations et sensibilités associées au Covid-19 en France.

Durée : moins de 10 minutes

Lien : <https://forms.gle/KdL9xezz6jnAFPja9>

Camille SANREY (Laboratoire de Psychologie Sociale, <http://lps.recherche.parisdescartes.fr/>) propose une étude sur l'école à la maison pendant le confinement.

Durée : 10 minutes environ.

Lien : <https://tinyurl.com/wu9nexz>

Johan LEPAGE (Laboratoire Inter-universitaire de Psychologie, <https://www.lippc2s.fr/>) propose une étude sur les conséquences psychologiques et sociales du confinement, sur les états de stress et d'anxiété, sur la santé (par exemple sommeil, poids, consommation d'alcool) et sur les conditions de vie (par exemple revenus, logement). Elle doit permettre d'évaluer l'impact du confinement, d'identifier des facteurs de vulnérabilité et des facteurs de résilience.

Durée : 30 minutes environ

Lien : <https://ecostudies.frama.site/>

Pellerin NICOLAS (Laboratoire de Psychologie Sociale et Cognitive, <https://www.lapsco.fr/>) propose une étude sur le confinement, pour savoir comment le confinement et la crise sanitaire sont vécus en fonction des valeurs et des croyances des gens.

Durée : 20 minutes environ

Lien : https://ufrpsycho.eu.qualtrics.com/jfe/form/SV_9KQQbFDKEYs4YAt

Sylvie DROIT-VOLET (Laboratoire de Psychologie Sociale et Cognitive, <https://www.lapsco.fr>) propose une expérience sur la perception du « passage du

temps » en dehors et au cours du confinement, et sur les facteurs psychosociaux impliqués à la fois dans cette perception et dans le respect des comportements de distanciation sociale.

Durée : 5 minutes environ

Lien: <https://enquetes.lapsco.fr/index.php/689961?lang=fr>

Thuilier JULIETTE (Laboratoire Cognition, Langues, Langage, Ergonomie, <http://clle.univ-tlse2.fr>) propose une expérience de linguistique, dans laquelle vous allez lire des phrases et les juger selon vos intuitions de locuteur natif.

Durée : 20 minutes environ.

Lien : <http://spellout.net/ibexexps/pegah/rhododendron/experiment.html>

Hoï-tong WONG (Laboratoire Parisien de Psychologie Sociale, <https://lapps.parisnanterre.fr/>) propose une expérience sur le traitement de l'information et plus particulièrement sur la description des pays dans le monde.

Durée : une dizaine de minutes.

Lien: <http://grpps-lapps.fr/limesurvey/index.php/1?lang=fr>

Vasiliki MYRODIA (Laboratoire des Sciences Cognitives & Sciences Affectives, www.scalab.cnrs.fr) propose une expérience pour tester votre sensibilité à discerner des différences de qualité dans une image photo-réalistes.

Durée : 40 minutes

Lien : <https://diran.univ-littoral.fr/expe2/>

Avec deux collègues du labo de sociologie de l'université de Reims, nous avons préparé un questionnaire sur les conditions du confinement des étudiant.e.s afin d'interroger la mise en œuvre de la continuité pédagogique. La passation du questionnaire ne prend que 10 minutes (pas plus !). Serait-ce possible de lui donner la diffusion la plus large auprès de étudiant.es ?

Le lien pour répondre au questionnaire se trouve ici.

Et le lien « en claire » ici :

https://docs.google.com/forms/d/e/1FAIpQLScnEZI_dcIumf6rN7f0ReOcYhBn4kg_P6sAYOQG1TLRIEXWA/viewform?usp=sf_link

Merci de votre contribution !

Enquêter sur les répercussions de la pandémie COVID-19 et du confinement

La crise sans précédent à l'échelle humaine que nous traversons nous affecte ainsi que nos proches. Les recommandations de confinement et de distanciation sociale perturbent notre quotidien, et beaucoup s'inquiètent des conséquences collatérales. L'ensemble de la population est touché. Il nous semble, par conséquent, indispensable de mesurer l'impact psychologique et les répercussions du virus et des restrictions sur les personnes afin d'en prévenir les conséquences et développer des outils d'aide adaptés.

Un collectif interdisciplinaire de chercheurs des Universités de Toulouse propose une étude sur le vécu de la pandémie du COVID 19 et du confinement associé (en savoir plus sur le programme EPIDEMIC). L'enquête diffusée ici concerne les répercussions émotionnelles, sociales, comportementales du COVID 19 sur les individus dans le temps, portée par le Centre d'Études et de Recherches en Psychopathologie et Psychologie de la Santé (CERPPS) de l'Université de Toulouse Jean Jaurès.

Si vous êtes âgés de plus de 18 ans, et si vous logez actuellement en France, nous vous proposons de participer à une étude en ligne, en trois volets : dès maintenant ; puis, à la fin du confinement ; enfin, 3 mois après la fin de celui-ci. Cela prend 30 minutes pour remplir ce premier questionnaire.

Pour participer à l'étude : <https://enquetes.univ-tlse2.fr/index.php/875689>

Cette étude est portée scientifiquement par Florence Sordes (sordes@univ-tlse2.fr) et associée Aurélie Croiset, Psychologue et Membre associé du CERPPS (EA 7411) ; Enzo Cipriani et Cassandra Guillemot,

Étudiants en Master Psychologie de la santé.

Charlie Marquis

Coordinateur Plateforme Aapriiss

Chargé d'animation scientifique IFERISS Tél. : 05.61.14.56.15

(Alfred Nakache, le « nageur d'Auschwitz », © NJ 2020)

Je me permets d'utiliser les listes de diffusion de SO-MATE et MATE-SHS pour vous transmettre un message un peu à la marge. Je m'en excuse par avance.

Il s'agit d'un lien vers une enquête sur le thème « **Confinement et COVID** ». J'ai participé au montage, mais elle est destinée à **trois étudiant.e.s stagiaires en sociologie** dont les stages ont été bouleversés par la situation.

<https://bit.ly/2JxM25D>

Si vous pouviez y répondre, ce serait très sympa, et plus encore, diffuser à votre entourage !

Grand merci d'avance pour ce coup de pouce (je sais qu'il y a déjà plusieurs enquêtes qui tournent...) J'espère surtout que tout le monde va bien dans le réseau. Bon courage à tou.te.s et encore merci,

Quelques enquêtes :

<https://enquetes.univ-tlse2.fr/index.php/875689>

<https://t.co/0Rg19b8ADp?amp=1>

<http://loterr.univ-lorraine.fr/content/enquete-confinement-et-consommation-semaine-1> <https://forms.office.com/Pages/ResponsePage.aspx?id=NNNoX1M-8S0ezEEkSOIHbw8N8dfyrgPxAnEc3PnsdlBRUMDM4QTRCOVpGRVIHVVFUQVVaUlcwNjY0VC4u>

Et quelques ressources et outils SIG pour mesurer la diffusion de l'épidémie :

<https://www.cnrs.fr/fr/cnrsinfo/un-outil-pour-cartographier-la-recherche>

<https://covprehension.org/>

<https://www.onehealth-oi.org/covid-19>

Sous les liens ci-dessous, vous trouverez les résultats d'enquêtes menées auprès des étudiant-es, de Dauphine, de Paris-Nanterre et de Paris 8 relativement au confinement.

Dauphine :

https://sharedocs.huma-num.fr/wl/?id=DJDWRXIKxtes2UellIoj5QKJoyrOg26rI&path=conditions_de_travail_dans_le_cadre_du_confinement_dauphine_l1_l2_iso.pdf&mode=grid&fbclid=IwAR3SxcNEoUtUftcAE-GZ06f_Z_q41v4KJFVZBMBORRmo8M-9EH7b6F0AOiM

Nanterre:

<http://www2.univ-paris8.fr/sociologie/wp-content/uploads/2010/09/Conditions-confinement-e%CC%81tudiants-P10-VF.pdf>

Paris 8 :

<http://www2.univ-paris8.fr/sociologie/wp-content/uploads/2010/09/Conditions-d%C3%A9tudes-en-p%C3%A9riode-de-confinement-de-nos-%C3%A9tudiant-es-M.P-COUTO-et-P.-HOBEIKA.pdf>

D'autres enquêtes ont été réalisées ou sont en cours dans différents établissements (Grenoble, Le Havre, Rouen, notamment).

Bien à vous,
Marie-Paule Couto.

En cette période si singulière, des chercheurs de l'Hôpital Pitié-Salpêtrière (Institut du Cerveau) et de l'Université Gustave Eiffel (Laboratoire Ville Mobilité Transport) réalisent **une enquête sur les représentations et sensibilités associées au Covid-19 en France**.

Vous trouverez le questionnaire ici : <https://forms.gle/KdL9xezz6jnAFPja9>
L'enquête est **anonyme**, dure **moins de 10 minutes** et est ouverte aux adultes.

Avec des collègues du Lisst, de Grenoble, d'Aix et de Paris, nous venons de lancer un questionnaire en ligne sur la vie sociale en situation de confinement.

https://sms.univ-tlse2.fr/parcours-de-vie-et-reseaux-personnels-/enquete-relations-sociales-et-solidarites-en-période-de-confinement-confinement-729547.kjsp?RH=ACCUEIL_SMS

N'hésitez pas à diffuser le lien, de préférence en dehors des milieux universitaires.

Amitiés,

Michel Grossetti, EHESS-CNRS

Cher·es collègues,

Il y a quelques semaines, je vous ai fait part sur cette liste, de mon projet d'analyse concernant l'aménagement des espaces domestiques, de travail et d'apprentissages en période de confinement. Vous avez été nombreux·ses à dire votre intérêt.

Cette période particulière de confinement se poursuit...

Derrière l'abstraction du mot et les portes closes de nos lieux de réclusion, il y a nos stratégies pour vivre le mieux ou le moins mal possible ce chemin de vie, nos agencements et nos aménagements de temps et d'espace, nos lassitudes, nos « empêchements », nos solitudes ou nos cohabitations ...

Le questionnaire, essentiellement qualitatif, tente de comprendre comment, individuellement et collectivement, nous peuplons cet espace-temps du confinement. **Voici le lien** : <https://urlz.fr/cnlK> Un grand merci à celles et ceux qui prendront le temps de répondre.

N'hésitez pas à partager le lien auprès de vos proches, et dans vos divers réseaux.

Excellent week-end à tou·tes. Et vivement la vie d'après...

Dominique Chevalier

Publié le 18 avril 2020

Chroniques d'un printemps perdu (3)

(JAN I BRUEGHEL L'ANCIEN Danse de noces © Mairie de Bordeaux, Lysianne Gauthier)

Vendredi 17 avril 2020, Fer à cheval, Toulouse

par Marine Pradon

J-32. Plus d'un mois est passé, on pourrait croire que nous sommes plus proche de la fin de ce confinement que du début. Pourtant, une étrange sensation m'envahit. Cette sensation que le plus dur reste à venir. Nous ne retrouverons sans doute pas notre « vie d'avant » de sitôt. La vie reprendra son cours petit à petit et cette année restera gravée dans nos mémoires, c'est certain. Comme il est étrange, ce sentiment que le temps a cessé de s'écouler. Les journées sont quasiment toutes identiques, la routine s'installe et on s'y habituerait presque, comme si nous avions toujours vécu dans cette situation. Mais j'avoue que mes 17m2 commencent à me sembler étroits, alors la nuit je rêve de la plage, d'espaces immenses avec pour seule limite l'horizon.

Ces temps-ci, un flou s'installe, sur tout ce qui se passe à l'extérieur, sur ce que ressentent les 3 milliards d'êtres humains confinés. Mais surtout sur l'avenir. Je pense à ceux qui vivent dans la précarité et l'insécurité. Je pense à ceux qui ont la chance d'avoir de grands espaces et d'être entourés par les personnes qui leur sont chères. Je pense aux femmes qui sont enfermées avec un homme violent, mais aussi aux hommes qui peuvent subir des maltraitements. Je pense aux enfants qui vivent ce genre d'horreur, cette prison dans laquelle ils sont enfermés sans moyen de s'en échapper. Je pense aux personnes âgées sans les visites de leurs proches. Je pense aux personnes fragiles, je pense aux soignants, à tous ceux qui œuvrent depuis toujours dans l'ombre.

Tous nos plans sont chamboulés, l'avenir est incertain. Nous sommes contraint à vivre au jour le jour.

Mon immeuble est quasiment vide, nous ne sommes que quatre à être resté. Les autres sont sans doute rentrés dans leur famille. Lorsque nous nous croisons, nous échangeons quelques mots, à distance bien évidemment. Cela fait du bien d'échanger quelques mots. L'Homme est un être sociable. Le partage, le contact avec autrui sont des caractéristiques de notre humanité. Comme cela me manque de partager des moments avec mes amis, ma famille, d'échanger un sourire avec un inconnu dans la rue par simple politesse. Comme cela me manque de ne plus embrasser ma mère, de ne plus rire avec mes amis en buvant une bière en terrasse,

de ne plus cuisiner avec mon père. J'ai pourtant l'habitude de vivre loin de ma famille, cela fait 5 ans bientôt que j'ai quitté le nid, que je me suis installée à 700km de chez moi. C'est ici chez moi maintenant, à Toulouse. Mais aujourd'hui, jamais ma famille ne m'a autant manquée. Alors je dirais que chez moi, c'est ici, et partout à la fois, ce sont ma famille et mes amis mon véritable « chez moi », parce que ces temps-ci, la seule véritable liberté qu'il nous reste est celle d'aimer nos proches.

Publié le 21 avril 2020

L'après-confinement et le métier d'architecte

(Illustration pour une ville dystopique, récupérée sur <https://rcf.fr/culture/la-dystopie>, © DR)

Une fois mise de côté toute cette pesanteur du climat qui nous entoure, nous pouvons peut-être espérer penser à **l'après-confinement**.

La MJC du Roguet met à notre disposition et notre esprit critique une nouvelle série de textes, issus pour la plupart, cette fois, de philosophes. Sans vouloir radoter, il est intéressant de se pencher sur QUI écrit QUOI. C'est d'ailleurs ce principe qui préside à la fondation d'une méthode critique d'analyse qui part de l'idée que l'auteur apporte ou influence déjà par sa position et ses dispositions. Dans ce que Pierre Bourdieu nomme la théorie des champs, chacun d'entre nous est placé à un endroit précis sur l'échiquier social, à un moment donné et dans un champ donné. Cette place est repérée par une position sociale (statut professionnel, héritage, piston) issue en partie par des dispositions particulières (diplôme, capital culturel, capital social, réseau de relations, etc.). Comme les champs sont au centre d'enjeux de lutte, pouvoir comprendre de quelle place parle un auteur en dit aussi long, ou tout autant, que l'article lui-même.

L'article de Camille Ferey, doctorante en philosophie à Nanterre, interroge sur cette sorte de manichéisme présent dans le découpage du monde qui nous entoure. N'y aurait-il que d'un côté des bons et disciplinés citoyens, et de l'autre, des mauvais et méchant récalcitrants ? En lutte contre **l'individualisme méthodologique**, doctrine chère au sociologue Raymond Boudon, calquée sur la doctrine économique capitaliste, Camille Ferey explique que « L'individualisme méthodologique, c'est cette petite voix à la fois grisante et terriblement culpabilisante qui nous murmure ou nous aboie, selon les circonstances, que les phénomènes sociaux sont le résultat direct de nos actions individuelles, que chacun de nous peut provoquer ou empêcher le réchauffement climatique, ou la diffusion planétaire d'une pandémie mortelle. »

C'est cette idéologie que nous voyons à l'œuvre et qui essaie de nous faire croire que nous sommes responsable des causes et des conséquences du Covid-19. « Transformer les comportements plutôt que les modes de production et d'organisation collective, c'est là une stratégie vieille comme le capitalisme. » Aussi, selon elle, il ne s'agit pas de se laisser berné par cette propagande et d'agir dès

aujourd'hui pour penser notre monde de demain. Pour Camille Ferey, la société entretient nos peurs, qu'il nous faut dépasser pour prétendre aller plus loin. « Il est urgent de reconnecter la responsabilisation avec la possession du pouvoir, sans quoi les crises entraineront sans relâche un usage autoritaire et arbitraire de la force. »

(Illustration du film Arès de Jean-Patrick Bènes, 2016, récupérée sur <http://www.syfantasy.fr/23412>)

Une réflexion qu'il ne faut pas négliger si l'on veut comprendre le monde. Et qui sera appuyée par l'article assez court du second intervenant. Pour le philosophe Michaël Foessel, professeur à l'École Polytechnique, « Chacun fait désormais pour soi-même l'expérience de ce que le coronavirus ne vient pas de nulle part. » Et il ajoute : « Que gagnerait-on à reproduire les causes qui, de la réduction du nombre de lits d'hôpitaux à la délocalisation de la production des moyens de survie, ont mené la moitié de l'humanité au confinement ? »

Mais pointer les responsables ou la responsabilité ne suffit ni pour comprendre comment nous en sommes arrivés là, ni comment nous allons pouvoir en sortir ? Michaël Foessel dresse le bilan d'une planète à la déroute, et amorce à travers son questionnement une tentative de prise de conscience. Et si ce qu'on connaissait avant n'était, en définitive, pas si mal ? Il faudra donc faire le tri, en espérant que l'après ne soit pas pire.

Lorsque j'avais dix ans, je m'étais membre du WWF, par amour pour les animaux, et parce que l'emblème de la fondation était bien sympathique. Le petit panda paraît bien innocent même si dans l'animalité il y a une violence sous-jacente. La lettre du WWF renvoie à nos responsabilités en matière d'écologie : « Les pressions que nous exerçons sur la nature à travers nos modes de consommation et de production non soutenables sont en grande partie à l'origine de la crise sanitaire. » En demandant l'instauration d'un « filet de sécurité » le WWF fait l'annonce d'un véritable programme politique. En relayant l'appel d'Isabelle Autissier, présidente du WWF, cette lettre appelle à la réflexion pour une prise de conscience immédiate et sans concession.

(« Brno est une très belle ville, pleine d'opportunités, d'entreprises et d'étudiants », CCI France Internationale, source <https://www.cci-france-international.org/le-keiosque/economie-business/n/brno-le-paradis-des-entreprises-technologiques-1.html>, © DR)

La dernière contribution est encore le fait d'un philosophe, Abdennour Bidar, qui émane d'un blog. Une fois encore, je précise que je ne suis pas responsable de ces choix, mais qu'il me paraît intéressant d'en proposer le contenu à la réflexion de ce séminaire, étant entendu que ces choix ont été l'objet d'intentions conscientes ou inconscientes de la part de la MJC du Roguet.

Dans ce post, Abdennour Bidar, « français issu d'une famille de convertis à l'islam par le soufisme », propose l'idée que nous étions déjà confiné avant le confinement. Pensons alors à cette sortie de crise sur le mode du changement. « À tout faire, tous ensemble, pour qu'ait lieu *enfin* la grande révolution que nous

attendons hors de ce système insensé qui détruit tout le vivant, nature et société, qui asservit nos existences et étouffe nos âmes... » Car il ne suffit pas croire en un lendemain meilleur, avec un certain optimisme, si nous ne mettons pas la main à la pâte. « Notre optimisme n'aura donc raison que si nous sommes assez nombreux à prendre, dans cette période même de confinement, la décision, la vraie détermination à ressortir demain de chez nous pour nous engager, nous battre au quotidien et au long cours, en commençant par changer notre propre façon d'être et de vivre. »

Ensuite, nous avons un manifeste pour un après meilleur qu'un avant. Je laisse le soin à chacune et chacun de lire ces textes et de prendre le temps de réfléchir à votre futur métier d'architecte. Quel texte préférez-vous et pourquoi ? Quelle sera votre responsabilité dans la construction d'une ville ? De l'urbanisme tactique à l'écologie urbaine, il y a différents moyens d'entrer en résilience, selon les vœux d'Isabelle Autissier. Quelle voie choisirez-vous ?

Publié le 23 avril 2020

Chroniques d'un printemps perdu (4)

(Marine confinée, © Marine Pradon, avril 2020)

Lundi 20 avril 2020, Fer à cheval, Toulouse par Marine Pradon

Eh oui ! notre vie « d'avant » ne reprendra pas tout de suite. Il reste encore beaucoup de questions sans réponses aujourd'hui, alors que nous entamons nos 5 semaines de confinement. Les semaines se ressemblent toutes, et elles vont continuer à se ressembler. Le télétravail me permet de maintenir un rythme qui m'est indispensable. Le télétravail ne cessera pas le 11 mai, ce sont encore de longues semaines de travail à la maison qui s'annoncent. Mais j'ai de la chance de pouvoir continuer mon stage durant cette période. Cette année pour moi était une année charnière. Avant d'entamer ma dernière année d'étude, et après être rentrée d'un an à l'étranger, il m'était indispensable de me rapprocher du métier qui va devenir le mien. Je voulais être sûre de mon choix, appréhender au mieux toutes les contraintes qui s'appliquent au métier d'Architecte. Je savais d'ores et déjà que cette année serait riche d'apprentissages.

Mais cela surpasse mon entendement. Il a fallu s'adapter, d'abord d'une structure à une autre, car j'avais fait le choix de scinder mon année en deux, dans deux entreprises différentes. Mais il a fallu s'adapter également à cette crise sanitaire. Il a fallu comprendre les mécanismes de l'entreprise et les répercussions qu'un tel confinement pouvait provoquer. L'économie du pays entier est touchée, et les petites entreprises sont, malgré les mesures mises en place par l'État, les plus fragiles. Il a fallu s'adapter et répondre présent. Le télétravail n'est pas une situation facile, bien que dans ce secteur cela reste plus adapté que dans d'autres. Mais le

télétravail implique une communication parfois plus lente et plus difficile que d'habitude.

Pour ma part il est difficile de séparer le travail du privé, puisque depuis 3 semaines, les deux sont confondus. Je dors, je déjeune, je me douche, je me repose à mon lieu de travail. Inversement, je travaille, je téléphone, je participe à des visioconférences sur mon lieu de vie personnel. **La limite n'existe plus**, d'autant plus que mes relations sociales personnelles n'existent qu'au travers d'un écran. Cette situation nous rend davantage dépendant des nouvelles technologies, mais sans elles nous ferions face à une crise, il me semble, bien plus grave.

Même si de s'habituer à ces nouvelles méthodes de travail n'est pas facile, je sais que cela reste temporaire. Bien que cette situation puisse durer jusqu'à la fin de mon stage, ce qui correspondrait à 4 mois sur 5, je m'estime chanceuse d'avoir pu continuer cette activité. Je le prends comme une chance, une chance de pouvoir améliorer mes capacités d'adaptabilité, d'autonomie et de communication.

Et puis je pense à Mary Mallon qui a passé 26 ans de sa vie confinée de force, car porteuse saine d'une maladie contagieuse, et je me dis que nous sommes chanceux tout compte fait. Relativisons...

Il s'agit donc d'une année riche d'apprentissages, autant sur le plan professionnel, que personnel. Se retrouver seul et isolé nous permet aussi de ralentir nos vies l'espace d'un instant et de profiter des petites choses de la vie. Mais il ne faut pas se mentir, les moments de repos et les week-ends sont souvent propices à l'ennui. Dans moins de 20m², les activités sont largement réduites, et il faut se le dire, on se lasse très vite de ces 4 murs. Mais cela me laisse le temps aussi d'effectuer une petite rétrospective de ces 22 dernières années. Vous savez toutes ces (bonnes) résolutions qu'on prend chaque premier janvier, qu'on ne tient jamais. Alors **j'ai décidé qu'après ce confinement, l'heure des vraies bonnes résolutions serait arrivée**. C'est maintenant ou jamais. Mieux consommer, consommer local pour aider les producteurs de nos régions qui sont touchées de plein fouet. Marcher davantage et ne prendre les transports en commun qu'en cas de stricte nécessité. Avant je prenais le tramway tous les matins pour me rendre à mon stage, alors qu'il ne me faut que 5 minutes de plus pour faire ce même trajet à pied. Diminuer mon empreinte carbone et rationaliser mes trajets en voiture en faisant davantage de covoiturage (avec un masque tant que ce virus se ballade impunément, évidemment). Faire du sport en plein air. Profiter de mes amis, simplement et pleinement. **Dire à mes proches que je les aime, sans avoir à le remettre à plus tard**. Prendre des nouvelles des personnes à qui je tiens.

Lire. Dessiner. Profiter. Rire, oui rire, c'est important !

Publié le 26 avril 2020

Les couilles sur la table et les gender studies

Dit comme ça crument, ça peut paraître un peu osé. Mais le titre est explicite et parle bien de ce rapport du genre que les sciences sociales classent dans les *gender studies*. Dans ses émissions, Victoire Tuaillon s'intéresse à la question du genre, ou plutôt du rapport entre les hommes et les femmes. Le genre, c'est autre chose que les hommes et les femmes, car les sciences sociales ont montré qu'être un homme ou une femme relève d'une construction sociale. Et c'est à l'occasion du confinement que j'ai été écouter certains podcasts plus particulièrement axés sur la ville, comme celui du géographe Yves Raibaud venu parler des villes viriles.

Là, je recopie le texte que l'on trouve aussi sur le podcast.

« La façon dont nous investissons la rue, les bars ou les transports dépend beaucoup de notre genre. Qu'est-ce que ça veut dire, de grandir et de vivre comme un homme en ville ? Comment les choix d'urbanisme et d'architecture façonnent-ils les masculinités contemporaines ? Pourquoi les hommes se sentent autorisés à stationner dans l'espace urbain, et les femmes à seulement le traverser ? On discute du nom des rues, des skateparks, des statues avec le géographe Yves Raibaud, auteur de "La ville faite par et pour les hommes" (éditions Belin). »

Sur le podcast du blog de Victoire Tuaillon

Voilà un sujet qui devrait intéresser toutes et tous les architectes de ce séminaire, car elles ou ils auront affaire à ce genre de barrières, ou de frontières, ou de limites tout au long de leur carrière. Cela me conduit à relire un article un peu ancien (à l'échelle d'un étudiant) d'Alain Birh et Roland Pfefferkorn sur la domination masculine. « Comme les inégalités sociales, celles entre sexes se répètent et se cumulent : elles s'engendrent et se nourrissent mutuellement, en multipliant les avantages au profit des uns et les handicaps au détriment des autres ». Je recherchais un autre article dans les archives du *Monde Diplomatique*, mais je ne l'ai pas trouvé.

Les podcasts de Victoire Tuaillon sont assez singuliers, très vivants et crus dans leur manière d'aborder concrètement la problématique. Au départ, on se penche sur le nom des rues, « 94% des rues ont un nom de mec »...

Une série de podcasts (73 à ce jour) qui dépasse la question de la ville, mais qui aborde toujours la question du genre. Et dans ce contexte de confinement, ces émissions sont à écouter sans modération. Pour aller plus loin, on ira lire l'ouvrage d'Yves Raibaud, et peut-être aussi ceux de Didier Eribon.

Yves Raibaud, *La ville faite par et pour les hommes*, Paris : Belin, 2015

Victoire Tuaillon, *Les couilles sur la table*, Paris : Binge audio, 2019

Publié le 29 avril 2020

Pendant le confinement, certaines choses s'arrêtent...

(La pratique du vélo en ville, photomontage, source Instagram)

De nombreuses recherches ont été impactées par le confinement depuis le 16 mars dernier. C'est le cas pour toutes celles qui s'occupent des mobilités, et principalement du vélo en ville. J'ai également dû arrêter mon enquête sur le mouvement Castors toulousains, au moins les entretiens. Les contraintes en matière de sortie excluent la pratique du vélo pour les loisirs; seuls les déplacements pour aller faire les courses ou aller au travail sont autorisés.

Il faut donc prendre le temps de réfléchir à cette situation inédite et repenser notre rapport à la recherche. Évidemment, ce temps de confinement est propice à l'écriture, à la lecture et à la réflexion. Cependant, l'état psychologique général associé aux contraintes familiales (l'école à la maison des enfants, le partage de l'espace domestique, la gestion des tensions familiale, etc.) laisse une part d'incertitude quant à l'efficacité du temps consacré. En d'autres termes, on va moins vite et on fait moins de choses parce que le rapport au temps et à l'espace ont changé.

(Carte de l'état de la pollution de ce matin, <http://aqicn.org/map/toulouse/fr/>)

Pourtant il y a des choses qui changent, comme cette carte de la pollution en France qui montre une nette amélioration. J'avais montré la même carte en 2017 (malheureusement l'image a disparu), et l'ensemble virait davantage sur le jaune, voire l'orange. Aujourd'hui tout est vert, à par un capteur à Toulon, suite à un incendie. Cela dit, nous nous éloignons du sujet.

La pratique cycliste a considérablement régressé ces dernières semaines, laissant le temps de penser à l'après-confinement, et aux nouvelles questions que nous allons pouvoir poser. Va-t-il y avoir une envolée de vélos en ville ? Les cyclistes vont-ils se saluer en se croisant ? Globalement, les cyclistes seront-ils plus affables et plus propices à la discussion ? Les gens vont-ils laisser leur voiture au garage et prendre une bicyclette ? La crise aura-t-elle permis une prise de conscience à l'échelle individuelle comme mondiale ?

Pour nous permettre de réfléchir davantage, voici le texte d'Edgar Morin proposé par la MJC du Roguet. Il s'agit d'un texte profond qui ne laisse aucune perspective à nos fonctionnements actuels et interroge sur nos certitudes comme sur nos incertitudes. Après tout, c'est bien l'humanité qui est responsable de cette situation. La réponse doit donc être collective.

Pour pousser un peu notre réflexion d'un cran, la MJC du Roguet a ajouté ce lien du mouvement Fridays for Futur qui devrait aider les derniers sceptiques à prendre une décision.

Publié le 3 mai 2020

Interlude : Wes Montgomery Full House theme

(John Leslie Montgomery, dit Wes Montgomery (1925-1968), © DR)

Un peu de culture ne nuit pas, et dans ces temps de confinement, voici une version massacrée du thème de *Full House* de Wes Montgomery (1925-1968). Cet autodidacte débute la guitare jazz à 19 ans, alors qu'il souhaite reproduire les solos de Charlie Christian (1916-1942). Ouvrier métallurgiste le jour, il s'entraîne et joue la nuit dans les clubs de jazz d'Indianapolis (Indiana) dont il est originaire. Comme il travaille sa guitare le soir, et qu'il ne veut pas déranger ses sept enfants, il joue avec le pouce, une technique qui le rendra célèbre (ainsi que son jeu des doubles cordes à l'octave).

Full House date de 1962. À l'époque, Wes Montgomery a 37 ans. Il se produit en Europe, en Belgique (1965), Londres, Hambourg, hauts lieux du jazz des années 1960.

--:--

Voici le thème de *Full House* interprété par mes soins, qui évoque pour moi le rapport musique et ville des années 1960. Évidemment avec deux guitares ça paraît un peu sec, mais avec de l'imagination... et de l'indulgence. Une version avec solo viendra peut-être plus tard.

(Wes Montgomery (1925-1968), et sa célèbre L-5 CES © DR)

Publié le 11 mai 2020

Chroniques d'un printemps perdu (5)

(Edward Hopper, Morning sun, 1952, © DR)

par Marine Pradon

Dimanche 10 mai 2020, Fer à cheval, Toulouse

J-1. Ça y est, l'heure est au compte à rebours. Demain ressemble au moment qu'on aurait rêvé toute notre vie. Bien qu'à mon avis, il en sera autrement. La pluie va s'abattre sur le pays entier et inonder nos rues. Cela ressemble presque plus à un ultime avertissement qu'à un retour à la normale. Si quelqu'un pouvait m'expliquer pourquoi il a fait beau durant 7 semaines (sur 8) et que le jour de notre sortie tend à ressembler aux images du film le jour d'après de Roland Emmerich (2004).

La solitude est pesante, quoique parfois apaisante. Je crois que j'ai compris une chose dans ce confinement : la musique et les livres ont ce pouvoir de combler le vide. Le vide dans notre quotidien, ou le vide dans notre cœur. Et j'écris ce texte avec en fond les douces paroles de *Living in a ghost town* des Rolling Stones. Je crois

qu'il n'y a pas vraiment de chanson plus appropriée aux circonstances que ce tube sorti il y a quelques semaines.

Demain devrait être un jour presque historique, après 56 jours de confinement, nous sommes « libres ». Mais au final, pour ma part il ne s'agit que d'un déconfinement à moitié. Le télétravail continue et je ne sais pas encore pour combien de temps. Je reste enfermée dans moins de 20m² à travailler sur un ordinateur bien trop grand pour si peu d'espace. Ces conditions me donnent de plus en plus l'impression que mes pensées sont aussi enfermées dans 20m². Comment l'architecte (ou l'architecte en devenir), qui puise sa créativité au contact des autres et de l'extérieur peut-il travailler efficacement dans une pièce de 17m² tout au plus ?

Alors j'ai dû apprendre à m'adapter. Peut-être aussi, car je savais que cette situation serait temporaire. J'ai pu m'impliquer dans mon travail et rester concentrée, mais cela ne peut pas durer éternellement, je le sais. Cette date de véritable déconfinement, je ne la connais pas encore, et c'est frustrant. Frustrant d'apprendre ce métier au travers d'échanges téléphoniques et de visio-conférences.

Nous avons tous dû apprendre à gérer le confinement. Certains dans moins de 20m² seuls, d'autres dans des maisons à la campagne, mais avec 3 enfants à qui il faut faire école; d'autres sur la route entre la maison et le service Covid de l'hôpital où chaque jour on enfile une blouse et un masque 200 fois par jour. Et au final, toutes les situations sont différentes, autant qu'il y a d'individus confinés. Nous ne réagissons pas de la même façon à cette situation. Mais ce qui est sûr, c'est que nous avons tous pris conscience que la vie ne ressemblerait plus à celle que nous avions 2 mois plus tôt. En tout cas, pas en 2020. On retentera notre chance en 2021, peut-être sera-t-elle plus clémente cette fois.

Je n'ai pas vraiment envie de faire de plan sur la comète, imaginer à quoi pourrait bien ressembler cette journée du 11 mai 2020, je risquerai d'être déçue. « *I'm a ghost, living in a ghost town, i'm going nowhere* »

(Rue Cany, Toulouse, © Marine Pradon 2020)

- (1) Edward Hopper, *Morning sun*
- (2) Rolling Stones, *Living in a ghost town*

Publié le 14 mai 2020

Subjectif, subjectivité

Lorsque Nonna Mayer s'attaque au travail monumental que Pierre Bourdieu initie avec *La misère du monde*, elle ignore sans doute qu'elle prendra ses distances d'avec la méthode de l'entretien pour ne recourir le plus souvent qu'à l'analyse statistique. Habillée en donnesse de leçon, et face à une critique pas toujours objective, la

sociologue, devenue par la suite politologue, s'engage dans une critique bercée d'idéologie que l'on peut percevoir au détour d'une formule. Par exemple, lorsque l'auteure s'étonne : « pourquoi n'y a-t-il rien sur les organisations caritatives de toutes confessions, pourtant aux premières lignes de la lutte contre la misère ? » (Mayer, 1995 : 359), c'est ne pas voir ce poncif qui ferait des organisations caritatives des instruments de lutte contre la misère, alors qu'un point de vue plus objectif les positionnerait comme des structures organisant, gérant et finalement entretenant la misère (Terrolle & Bruneteaux, 2010).

De même, dans sa formule lapidaire « un bon sociologue n'est pas forcément un bon enquêteur » (ibid., 363), le lecteur s'étonne de l'emploi de l'adjectif « bon » qui par sa subjectivité et son renversement pose également des questions : un bon enquêteur est-il un bon sociologue ? Rien n'est moins sûr ! Cette pique lancée à l'encontre de Pierre Bourdieu témoigne d'une dureté d'âme à l'égard du sociologue, et si l'auteure constate à plusieurs reprises qu'en matière de méthodologie Bourdieu amorce un virement, change de posture, la posture de Nonna Mayer, elle-même réactionnaire mérite de s'interroger sur la validité de ses propos et de l'origine de cet article. Ce que nous ne ferons pas dans le paysage intellectuel des années 1995, des enjeux de lutte et de l'obtention des postes de prestige. Au demeurant, dans son travail de recherche, Nonna Mayer utilise peu, voire quasiment jamais, l'entretien. Cet article n'est autre qu'un exercice d'application d'une rhétorique sensée donner le change, montrer que Bourdieu se trompe, qu'il fait fausse route, etc. En d'autres termes, Nonna Mayer véhicule implicitement un discours réactionnaire, réducteur et de mauvaise foi, lorsque dans sa conclusion, elle signale, en parlant de la nouvelle génération de sociologues, qu'« ils intervieweront leurs amis et leurs proches, parce que c'est plus facile » (p. 369). J'enseigne justement le contraire, et passant sur le fait que le verbe interviewer ne caractérise pas le domaine de la sociologie dont il est question ici, nous dirons que cette forme conclusive est la tentative échouée d'un trait d'humour. Nous sommes d'accord : la proximité est une facilité de façade qui verse rapidement dans le non-dit et les sous-entendus. Il est beaucoup plus complexe de s'entretenir avec sa propre famille ou ses amis qu'avec un inconnu. Tous les sociologues savent cela. Mais cela n'empêche pas de pouvoir et/ou de vouloir le faire. Il appartient ensuite au chercheur d'objectiver ses rapports sociaux, sa propre subjectivité tout en continuant d'essayer de garder ses amis.

Dans *La misère du monde*, Bourdieu élabore une nouvelle palette d'outils épistémologiques, à partir de sa connaissance, de son expérience et des limites qu'il s'impose et qu'il impose à son équipe. Effectivement, il s'oppose aux tableaux statistiques et au traitement de l'analyse factorielle des correspondances de *La distinction*, car il souhaite se rapprocher des agents sociaux qu'il étudie, et leur donner la parole à partir de leur parole elle-même. Certes retravaillée, comme une transcription littéraire, afin de ne pas tomber dans la discrimination par le verbe.

Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, (1993), édit. Seuil, 2007, 1460 p.

Nonna Mayer, « L'entretien selon Pierre Bourdieu. Analyse critique de La misère du monde ». In: *Revue française de sociologie*, 1995, 36-2. pp. 355-370

Terrolle Daniel & Patrick Bruneteaux. *L'arrière-cour de la mondialisation, ethnographie des paupérisés*, édit. Du Croquant, 2010, 403 p.

Publié le 16 mai 2020

Méthodologie : Lire et comprendre un texte

Je vous présente une petite méthodologie personnelle basée sur l'intérêt de l'emploi des couleurs lorsqu'on lit un texte avec pour but d'en chercher toute la profondeur. Elle a pris naissance avec l'utilisation des Stabilos fluo (en pochette de dix), ce qui est une extension du travail de lecture que l'on peut faire avec un seul Stabilo, voire un crayon à papier.

À partir d'un paragraphe, pris dans un article publié (donc bien écrit), je présente cette méthode. Le choix des couleurs se fait *a priori*, bien que je réserve le jaune pour les notes, le bleu pour les concepts, le rouge pour les conjonctions de coordination, et le vert pour les citations. Les barres rouges séparent les phrases. C'est aussi important de voir comment s'articule le texte. Dans le paragraphe ci-dessus, je cherche les oppositions, les enjeux conceptuels que l'auteur met en avant.

À partir du même paragraphe, j'effectue le même travail en prenant d'autres couleurs, ce qui permet d'approfondir l'analyse. Comme je ne dispose pas de dix couleurs, mais de cinq, l'idée générale est de faire ressortir des idées-forces, et les définitions que l'auteur donne à ces concepts. Tout dépend ce que l'on cherche. Les conjonctions servent à marquer un revirement ou une opposition. L'auteur cherche à démontrer que l'action de jouer est un phénomène transitionnel chez Winnicott, un psychanalyste connu. Je vous renvoie à la lecture complète de l'article si vous voulez en saisir le sens.

Ici, j'ai commencé par souligner en bleu les noms des auteurs en jeu. On pointe alors la filiation depuis Freud jusqu'à Winnicott, en passant par Mélanie Klein. Les conjonctions sont toujours soulignées en rouge, les phrases ne sont pas découpées. Winnicott ne s'oppose pas aux travaux de Mélanie Klein, *mais* bifurque vers une théorie plus ouverte dans le prolongement de leurs travaux respectifs. Le vert pointe des éléments importants se rapportant à la notion de jeu, et notamment ici à l'avancée théorique. Le jaune souligne des éléments de phrase importante dans la compréhension du paragraphe. Ce codage est personnel, et l'importance des couleurs reprend une convention personnelle qui peut être redéfinie à chaque fois. Hormis le rouge qui peut être d'un emploi systématique, les autres couleurs servent à renforcer la pertinence des mots.

Je me sers de cette méthode également pour « annoter » les textes des étudiants. Dans ce cas, j'utilise les couleurs chaudes comme le rouge, le jaune ou le violet pour pointer des erreurs, mais aussi pour marquer les articulations des phrases, et les couleurs froides comme le vert et le bleu pour marquer les concepts, et les éléments bien pensés. Cette méthode m'aide à comprendre.

Vous pouvez utiliser cette méthode empirique pour relire vos propres textes et analyser des articles, des ouvrages ou toute sorte de textes. Cette méthode vous aidera à éclaircir votre pensée comme celle des auteurs, qui, d'une personne à l'autre, n'a pas la même logique. Sur vos propres textes, cette méthode fera ressortir les incohérences, les sous-entendus, les erreurs logiques d'articulation, etc. C'est une bonne manière pour aller plus loin.

Remi Bailly, « Le jeu dans l'œuvre de D.W. Winnicott », ERES, « Enfance & Psy », 2001/2, n°15, pp. 41-45

Publié le 19 mai 2020

Détente : Après tout c'est mon blog !

Amandine vient de m'envoyer un message dans lequel elle m'annonce d'un entretien de **Patrick Bouchain** sur France Inter, dans l'émission de Laure Adler, *L'heure bleue*. « Bonsoir,

Je ne sais pas si vous avez écouté l'entretien de Patrick Bouchain sur France Inter, je me permets donc de vous transférer le lien :

https://www.franceinter.fr/emissions/l-heure-bleue/l-heure-bleue-13-mai-2020?fbclid=IwAR2uxlh4rr555_x2JGqd-w6cqYaAbRhRZHvBC4SV0WRK1m189vRT-yz-suc

Bonne soirée »

(*Max Klinger (1857-1920), L'heure bleue (1890), Leipzig, Museum d.bild. Künste*)

Patrick Bouchain est une star dans son domaine. Sur le site de France Inter, on y voit l'annonce également d'un film d'**Encore Heureux** programmé pour octobre. De quoi prolonger ce moment...

En passant, *Encore Heureux* est une des agences qui a concouru pour le projet de réhabilitation de notre école, et au sujet duquel nous attendons les résultats avec impatience. Pour patienter, et parce que je ne supporte pas la programmation musicale de Laure Adler, voilà une nouvelle version de *Full House* de Wes Montgomery jouée en *play along* à partir de la version de Jamey Aebersold.

Publié le 21 mai 2020

Urbanisme tactique : une mise au point s'impose

Au moment du déconfinement en France, un plan de mobilité permet de développer les axes cyclables de manière temporaire pour favoriser l'utilisation du vélo en ville. Le **Cerema** (anciennement CERTU) proposait une visioconférence pour dresser un premier bilan des mesures d'aménagement mises en place en France.

Plusieurs interventions étaient titrées « **urbanisme tactique** » ce qui nous a fait sursauter, car ce terme se situe historiquement loin des instances gouvernementales.

L'urbanisme tactique se définit comme la mise en place par des groupes activistes, en opposition aux politiques publiques, d'une tactique destinée à améliorer les conditions de vie des habitants d'un secteur ou d'un quartier. Elle prend naissance à San Francisco au début des années 2000. Il peut s'agir de collectifs d'artistes et/ou d'architectes et/ou sociologues en lien avec les populations locales qui unissent leurs compétences à des fins de détournement des stratégies urbaines classiques mises en place par les collectivités. Ce sont des petits détournements des codes et des usages que l'on peut voir au détour d'un coin de rue, d'une place de parking ou d'une place publique. Les actions sont souvent de petites ampleurs, réalisées à partir de matériaux de récupération, ou d'objets précaires, et ne sont pas destinées à durer, même si l'idée derrière rejoint les questions écologiques et durables. Si au départ, il y a « une volonté de remise en question des politiques urbaines de la municipalité », les villes ont compris l'intérêt de faire alliance avec les collectifs pour mieux contrôler les possibles débordements (Barth, 2016).

Agnès Barth, lors de son séjour à Québec, a bien montré l'émergence de ce mouvement social et de son application dans les villes de Montréal et Québec. Petit à petit, une récupération des collectifs a eu lieu, ce qui permettait de désamorcer les foyers de luttes, qui est un principe de la récupération, tout en y associant une démarche participative.

Dans le cas qui nous occupe, si le caractère éphémère reste présent (surtout présent dans le peu coûteux), c'est qu'il a déjà été pensé, non pas comme la fin d'un processus de dénonciation, mais comme la fin du dispositif, lorsque le déconfinement sera terminé. Les opérations ne doivent pas coûter cher, car elles ne sont pas destinées à être pérennisées (hormis une ville comme Montreuil qui a décidé d'investir dans l'aménagement de réelles voies cyclables). Les actions sont vécues comme des tests, et comme des alternatives à la voiture, mais aussi aux transports en commun. Dans le même temps, les métropoles favorisent l'achat et la remise en état des vélos de sorte qu'elles misent sur un changement des comportements rapide et efficace. L'État propose 50 euros hors taxe pour la remise en état d'un vélo, et certaines villes comme Lyon doublent la mise.

Pourtant l'**urbanisme tactique** s'inscrit au départ dans une démarche contestataire. Or, cette particularité a été effacée de cette communication. Qu'en est-il lorsque les métropoles s'approprient ce terme ? La récupération du terme destiné à l'origine aux mouvements activistes se voit détournée de son sens premier. En quelque sorte, cela contribue à diminuer son intensité, à évacuer le côté contestataire, à renverser la fonction du terme par une appropriation injustifiée. Un économiste toulousain, Matthieu Poumarède, énonce les grands principes qui font que « l'**urbanisme tactique**, par le tracé de pistes cyclables temporaires et sécurisées, offre une réponse adaptée aux déplacements à vélo des travailleurs, mais aussi des enfants qui devront se rendre à l'école. » (*Le Monde* du 24 avril 2020).

Dans la plupart des articles, l'**urbanisme tactique** se résume à la mise en place de voies cyclables provisoires. Mais de quelle tactique s'agit-il ? Celle de la réappropriation d'une notion transgressive à des fins de marketing urbain ? Ici, il s'agit d'une stratégie et non d'une tactique, c'est-à-dire d'une forme d'imposition de plan d'urbanisme, comme le soulignait Agnès Barthes dans son mémoire, en se référant à Michel De Certeau :

« Michel De Certeau, dans *L'invention du quotidien*, oppose la tactique à la stratégie : « Les stratégies sont capables de produire, quadriller, imposer alors que les tactiques peuvent seulement les utiliser, manipuler et détourner. » Ce qui différencie la tactique de la stratégie, c'est le fait que la tactique utilise un terrain et des règles imposées pour créer des occasions et des surprises. « Il lui faut utiliser, vigilante, les failles que les conjonctures particulières ouvrent dans la surveillance du pouvoir propriétaire. [...] Il lui est possible d'être là où on ne l'attend pas. Elle est rusée. » La tactique est là pour détourner les règles de la stratégie établie. »

En effet, l'**urbanisme tactique** ne peut être le fait du propriétaire, puisque c'est un acte en réaction à un ordre établi ou un dispositif imposé. En se réappropriant cette notion, les villes et les métropoles passent par-dessus les collectifs citoyens, démocratiques et participatifs. Ici, l'**urbanisme tactique** définit un urbanisme temporaire ou transitoire qui nous éloigne des premières intentions liées à cette notion.

Agnès Barth, *L'urbanisme tactique au Québec, de l'éphémère au long terme : l'urbanisme tactique à Québec et Montréal depuis 1990*, ENSA de Toulouse, 2016

Publié le 17 juin 2020

Deux soutenances pour cette première session : ¡ Pero no menos importante !

(« *Votre street art augmente mon loyer* », Marina Saenz, 2020)

Avec Marine et Marina, nous avons deux soutenances étroitement liées tant par la thématique que par le lieu. En effet, Marine est partie l'année dernière à Madrid en Erasmus, et Marina nous vient de Madrid, cette année, au titre de l'Erasmus.

Marine s'est penchée sur la problématique des places publiques à Madrid, et à partir de l'histoire de la ville, a cherché à comprendre quel rôle peuvent jouer les places publiques. Pour cela, elle a travaillé plus particulièrement sur trois places qui illustrent sa page de couverture : la Plaza Mayor, la Plaza del Dos de Mayo et la Plaza de Tirso de Molina. Dans son chapitre sur la régénération urbaine, Marine fait intervenir des auteurs comme Manuel Delgado, Ariela Masbungi ou encore Jean-Pierre Garnier pour découvrir une lecture critique des places publiques madrilènes.

Travailler sur les usages et les pratiques des places publiques dans une comparaison critique permet de mesurer la part accordée à ce qu'elle nomme *in fine* la ségrégation sociospatiale.

Son regard est d'autant plus pertinent qu'elle part de sa situation d'étudiante en Erasmus, de touriste en quelque sorte, pour se questionner sur ce qu'elle ne voit pas. À certains moments, elle a intégré quelques passages plus personnels, plus subjectifs, de sa vision des places. Avec le confinement, elle nous avait habitué à son journal avec les « chroniques d'un printemps perdu », et je lui avais demandé de restituer quelques ambiances sous cette forme. D'un point de vue plus « scientifique », elle a imaginé un mode de représentation des cycles pour chaque place (mais je n'ai plus de place pour le montrer, il faudra attendre la version PDF).

Dans sa conclusion, elle revient sur ces remarques :

« Le recul que j'ai pu prendre après cette analyse m'a permis de mettre en avant ce que je n'avais pas vu. Au sens littéral, il y a des groupes sociaux que je n'ai effectivement pas vus, alors comment voir ceux qui ne sont pas là ? Il existe en effet une ségrégation sociospatiale forte sur les places publiques. Les individus qui ne seraient pas acceptés dans de tels lieux par la société, en effet, ne les fréquentent pas. Les institutions politiques ont alors ce rôle à jouer, comment lutter contre cette ségrégation invisible ? »

Cela est d'autant plus intéressant que Marina, au même moment, travaillait sur la problématique de la *gentrification* du quartier de Lavapiés à Madrid.

Ces deux mémoires sont assez complémentaires, car ils illustrent la transformation politiquement encouragée des villes. Dans une première partie, Marina retrace l'histoire de la *gentrification* et de ses mécanismes qu'elle applique à ce quartier si cher à Almodovar. Elle ne va pas faire l'histoire de Madrid, mais seulement des dernières décennies de manière à poser le phénomène de gentrification au regard des événements de ces dernières années. D'un côté, les habitants sont amenés à quitter leur lieu de résidence, et de l'autre, nous assistons à une « touristification » de ce quartier, accaparé par les locations Airbnb. La ville se transformerait-elle en énorme parc d'attractions pour touristes ? Marina se penche alors sur les mouvements de résistance à l'œuvre, dont 15M, mouvement né du 15 mai 2011.

Dans sa conclusion, Marina pense que le projet global de Madrid s'inclue dans une sorte de marketing urbain, avec la création de la marque « Madrid ». Cela n'est pas sans nous rappeler un processus similaire à l'œuvre à Toulouse, avec la déclinaison de So Toulouse, issue de la création de l'agence d'attractivité. Nous voyons que les mêmes logiques s'emparent des grandes villes.

Enfin, l'apport de Marina réside dans l'utilisation d'auteurs espagnols, ce qui donne un véritable sens à cette notion de séminaire.

Bonne chance donc à nos deux brillantes étudiantes pour la suite de leurs études.

Marine Pradon, (2020), *La place publique à Madrid : une construction architecturale, sociale et sociale*, ENSA, Toulouse, 142 p.

Marina Saez Esteban, (2020), *A qui appartient la ville ? Le processus de gentrification dans le quartier de Lavapiès à Madrid*, ENSA, Toulouse, 100 p.

Publié le 22 juin 2020

Voir la Ville tourne la page

Après trois années d'activité pédagogique, le séminaire Voir la Ville change de nom et devient à la rentrée : La Ville en Mouvement acronyme LAVEM.

(Photo de Marine Pradon, Toulouse, 2020)

Suite au départ de Clara Sandrini sur Val-de-Seine, et l'arrivée de Marc Raymond, nous avons besoin de recomposer l'équipe, et avec elle la maquette pédagogique. Même si les intentions sont les mêmes, nous avons poussé un peu plus loin cette question du mouvement de la ville. À partir des marges, des limites et des frontières, nous allons observer cette évolution dans ce tourbillon qui nous a fait perdre pied ce printemps.

C'est pourquoi nous allons resserrer sur la dimension urbaine, sociale, architecturale... La suite à la rentrée !

Quatrième année (2020-2021)

Interruption sur le premier semestre 2020-2021 pour congé pour études et recherches.

Durant le premier semestre de la rentrée 2020-2021, j'ai bénéficié d'un congé pour études et recherches accordés par le ministère de la Culture pour une durée de six mois. Cela m'a permis de mettre à jour ma notice, de rédiger ma note de synthèse, de finaliser ma recherche sur le vélo en ville et de fabriquer le tome 3 du recueil de textes de cet ensemble qui devait former mon dossier pour ma demande d'HDR. C'est un long travail qui permet de revenir sur son histoire personnelle et d'y trouver une cohérence. Parallèlement, j'étais en relation avec ma garante, Agnès Jeanjean, professeure à l'université de Nice, et il fallait concevoir un jury pertinent, programmer la soutenance, relire les épreuves des deux tomes, poursuivre le travail de recherche sur le vélo, etc. Ce temps n'a pas été de trop.

La guitare, l'aïkido et la pédagogie¹²

J'ai moi-même enseigné les méthodes des sciences sociales, depuis mes années de vacataire à l'Université Jean Monnet de Saint-Étienne, jusqu'à nos jours. Elles ont forcément évolué. Par exemple, parce que les techniques de collecte ont évolué, notamment le magnétophone qui aujourd'hui est devenu numérique. On peut penser raisonnablement qu'à terme, les transcriptions seront livrées après l'entretien, et cela posera un problème épistémologique, mais également technique, lorsque l'on sait l'importance de réécouter les entretiens. Dans d'autres domaines, le recours aujourd'hui aux archives numériques, évite les déplacements « chronophages », mais supprime les rapports sociaux avec les personnels des bibliothèques et des centres de documentation. Même si l'on invente le terme de

¹² Texte inédit écrit pour le mémoire de synthèse, et finalement écarté pour réduire le nombre de pages. J'y reviens ici pour deux raisons : la première est qu'il a été écrit durant cette période, et la deuxième parce qu'il concerne ma vision de la pédagogie et le séminaire.

sérendipité pour signifier que la plupart du temps nous papillonons sur nos ordinateurs, ne sommes-nous pas réduits à vivre derrière un écran ? Durant ma thèse, les contacts et les relations sociales que j'ai pu tisser m'ont été d'une grande importance, et m'ont permis de trouver des éléments dont je n'avais aucune idée. Par exemple, je me souviens d'être arrivé un matin aux archives municipales du Puy-en-Velay et de trouver sur la table un carton rempli de dossiers sur le bureau de bienfaisance. L'archiviste était tombée sur ce carton non encore inventorié et me l'avait destiné. À moins d'avoir un algorithme habilité pour ce genre de chose, ce n'est pas certain de pouvoir revivre ce genre d'expérience derrière un écran et un clavier.

Bien évidemment, le numérique apporte beaucoup en termes de gain de temps et de possibilités. Les ressources des archives départementales, encore imparfaites, prédisent que les recherches se feront de plus en plus par ce biais. Reste qu'il existera toujours des sources inédites, et à découvrir. Et puis de chez soi, on a accès aux archives de la Bibliothèque Nationale, ce qui permet d'affirmer que le gain de productivité a été démultiplié au cours des dernières décennies.

Les méthodes de l'ethnographie, l'observation, l'écoute et les entretiens ont encore de beaux jours devant elles. La prise de vue a évolué. Je ne me sers plus de mon Minox GT35 qui rendait envie Jacques Gutwirth, ni de mon Leïca M4 qui trône sur mon bureau. Je me sers aujourd'hui le plus souvent de l'appareil photographique de mon téléphone. Mais le contact, ou l'immersion sur un terrain ne peut être remplacé par le numérique. C'est cette raison qui m'a poussé à modifier ce parcours pour poursuivre la recherche sur le vélo, plutôt que de travailler sur le mouvement des Castors toulousains. Sans cette alternative, j'aurais été en peine de produire un mémoire inédit, ce qui n'est pas tout à fait vrai.

À la périphérie de cette évolution personnelle, deux éléments sont à prendre en compte. D'une part, la pratique de la musique, la flûte traversière et la guitare amplifiée, et d'autre part, l'aïkido. Généralement, les loisirs sont conservés dans un antre secret et appartiennent davantage au domaine privé. Mais ce découpage peut être légitime lorsqu'il s'agit de connaître le fond des choses. Nous sommes tous impliqués dans différents domaines de la vie publique et privée. Ces domaines ont-ils un rapport avec nos activités de recherches ? N'ont-ils pas un impact sur ce que nous faisons, sur ce que nous pensons, et ce sur quoi nous souhaitons agir ? La guitare et l'aïkido ont été pour moi une source d'économie épistémologique dans la mesure où ces activités m'ont permis de contribuer à prendre conscience de moi-même, et de mon rapport à l'autre. Je m'explique. Alors que je jouais dans un groupe de jazz un morceau pas forcément très compliqué, mais qui nécessitait une mise en place précise, je me suis rendu compte que d'une quinzaine à l'autre, je faisais toujours les mêmes erreurs. À un moment donné, je devais jouer une note plus longue ou plus courte qu'elle n'était en réalité. Et c'est en pratiquant l'aïkido que je me suis rendu compte que je « bâclais » certains éléments dans

l'apprentissage des gestes efficaces, qui ne me permettaient pas d'effectuer les bons gestes aux bons moments.

Pour comprendre ce que j'avais compris, il faut revenir aux principes de l'aïkido. La définition du terme japonais renvoie à la maîtrise de l'énergie, exprimée par la voie que l'on doit suivre pour arriver à cette maîtrise. Dans les principes, il s'agit de travailler des gestes efficaces, dont l'efficacité repose à la fois sur nos propres gestes, mais aussi sur les gestes que nous renvoie notre partenaire, comme les inflexions et la rapidité. Il s'agit d'un apprentissage minutieux qui nécessite des années d'entraînement, pour peu que l'on soit attentif à cet ensemble. L'aïkidoka et pédagogue Thierry Pardo répond aux questions de l'apprentissage en disant que « l'apprentissage est un phénomène interne à chaque apprenant ». La prise de conscience que l'on pourrait nommer *kairos* se réalise différemment pour chaque pratiquant. Mais il y a dans cette volonté pédagogique une dimension que l'on peut facilement transposer dans sa pratique d'enseignant-chercheur.

Par analogie, dire que l'aïkido, lorsque l'on regarde un arbre, correspond à l'espace entre les branches, revient à proposer une image de la société qui serait, comme l'aïkido, cet espace entre les branches, lesquelles seraient les institutions. C'est une image simple que j'utilise parfois en première année de licence. Donc, pour revenir à ma pratique de la guitare, mon travail sur l'amélioration de l'efficacité de mes gestes en aïkido m'a permis de comprendre qu'il fallait davantage maîtriser les détails d'une partition et la rigueur des rythmes. En aïkido, utiliser la force du partenaire (ou de l'adversaire en cas de combat) tient à d'infimes détails, et à un déplacement minutieux, le tout porté hors de conscience, puisque réalisé à la vitesse des réflexes. Tout le travail de l'aïkidoka repose sur le travail de centrement et le décentrement.

Dans ce que j'essaie d'expliquer, c'est que mon apprentissage de l'observation a évolué également, grâce à la prise de conscience d'aptitudes nécessaires à une bonne pratique d'un instrument de musique et d'un art martial. « C'est le corps qui doit comprendre » explique Thierry Pardo. Il ne s'agit pas d'être plus rigoureux, mais de savoir ce qui est nécessaire et efficace pour acquérir plus de rigueur. Ces pratiques contribuent à la réflexion. Mais comme elles me sont propres, et non généralisables, c'est mon parcours d'enseignant et de chercheur qui marquent une singularité à la fois dans mon parcours et dans mes dispositions. « La seule voie à emprunter est celle de la patience, de la répétition, de la constance » nous dit encore l'aïkidoka. Cette idée n'est pas si éloignée de ce que pense Michel Agier de l'ethnologue au sujet duquel j'avais écrit en compte rendu.

Bien sûr, il ne s'agit ni d'apprendre à un étudiant à jouer de la guitare ni de pratiquer l'aïkido. Il s'agit d'indiquer la voie à suivre pour opérer un décentrement, puis en recentrement dans sa pratique de l'observation et de sa réflexion.

J'ai découvert le métier d'enseignant aux débuts des années 1990, par l'enseignement de l'ethnologie à l'école d'infirmière de l'institut de formation en soin infirmer du Puy-en-Velay, puis dans ma fonction de maître auxiliaire en lycée, dans les Ardennes. Ce contact avec l'apprenant m'a appris l'humilité et la gestion des conflits (intellectuels, sociaux, culturels). Faire face, non pas à l'ignorance, mais à une forme de connaissance autre, tout simplement parce que l'autre a une autre vision du monde à lui (ou à elle). Lorsque l'enseignement consiste à inculquer des savoirs et des savoir-faire, l'enseignant se heurte immanquablement à des résistances. Le métier de l'enseignant revient à transformer ou à superposer au savoir déjà acquis (ou à l'absence de savoir) un savoir nouveau, légitimé et validé par l'institution. La pédagogie est au centre de l'outillage, mais comme nous naviguons à travers des contrées humaines, cet outillage doit être constamment adapté et repensé en fonction des savoirs à transmettre et en fonction des apprenants.

C'est un peu la même chose dans le travail du chercheur : adapter, recomposer et réfléchir. L'avantage lorsque l'on fait de la recherche, c'est d'acquérir une expérience concrète que l'on peut utiliser comme exemples, et ainsi construire une autorité. Soit à travers une immédiateté (en *live*) pendant un cours, soit grâce aux publications que l'on peut afficher comme témoignage de légitimité et d'autorité. Cette expérience nous permet également de réagir aux questions, aux doutes et aux problèmes que se pose l'apprenant. Cette expérience est mise à contribution auprès des étudiants en Master, lors de la réalisation de leur terrain et jusqu'à la rédaction de leur mémoire, et dans le suivi de deux doctorants.

Jusqu'en 2019, il y avait deux types de mémoire de Master : ceux soutenus dans le cadre d'une mobilité étudiante, et ceux soutenus dans le cadre du séminaire. Dans le premier cas, les étudiants s'inscrivaient auprès d'un enseignant avant leur départ, et choisissaient un sujet qu'ils développaient tout au long de leur immersion. Pour ma part, je laissais le temps aux étudiants de prendre contact avec leur « territoire », d'évaluer la faisabilité et d'affiner leur sujet avant de concrétiser cette tâche. Sur le principe des méthodes de l'ethnologie, il est plus intéressant de s'immerger et d'observer avant d'élaborer un sujet, une hypothèse, et d'envisager de problématiser un sujet. Sur cette période, j'ai suivi dix-sept étudiants pour des destinations dispersées entre le Viet Nam et le Nouveau-Mexique, en passant par le Canada et l'Espagne. Les sujets ont porté sur des thématiques proches des territoires sur lesquels les étudiants vivaient, comme le réseau des artisans au Viet Nam, ou la bicyclette à Rotterdam. Souvent, les sujets sont axés sur des problématiques liées à l'espace public, plus accessible que l'espace domestique. L'étude des places, à l'échelle individuelle, ou bien à l'échelle de la ville, permet d'offrir un moment propice à cette initiation à la recherche. L'apport méthodologique se fait grâce aux échanges via les moyens de communication moderne, ce qui permet d'individualiser les outils, et de construire une pédagogie différenciée.

Dans le cadre du séminaire, les étudiants s'inscrivent dans ce dernier, et nous répartissons les suivis en fonction des thématiques et des sujets. Notre équipe pluridisciplinaire — c'est une volonté politique liée au programme — permet des échanges et des dialogues à plusieurs voix, tout en donnant le dernier mot à un coordinateur/directeur de mémoire. Chaque étudiant est suivi par deux enseignants, mais des échanges réguliers permettent à tous de cerner l'ensemble. Chaque année, nous avons entre douze et dix-neuf étudiants, ce qui représente une charge de huit étudiants, en suivi, en lecture et relecture. Depuis que j'assure la coordination du séminaire *Voir la ville en mouvement : marges, limites, frontières*, les étudiants choisissent librement leur sujet. Auparavant, nous étions tenus par une convention avec la métropole toulousaine qui imposait certains territoires, pour ses besoins et ses perspectives. Cela coïncide avec l'idée de la recherche que l'on trouve souvent en école d'architecture, liée à des acteurs locaux, et qui répond à un besoin de légitimité, mais aussi de contrat. Cette formule ajoutait une part d'autocensure ou de censure réelle que nous avons trouvé incompatible avec l'esprit de cette initiation. C'est pourquoi nous avons interrompu la convention.

Le doctorat d'architecture est, quant à lui, assez nouveau puisqu'il a été mis en place vers 2010. J'ai la chance de superviser deux thèses en co-direction. La première concerne l'étude d'un grand ensemble au Maroc, et ma participation a été requise pour permettre un soutien méthodologique et une réflexion. Comme c'est toujours le cas, ce doctorant est aussi architecte, et travaille dans sa propre agence, ce qui n'est pas le cas pour ma deuxième doctorante qui est engagée dans une convention avec le ministère de la Culture, et qui peut dégager tout son temps pour réaliser son terrain. Cette doctorante s'attèle à mener une réflexion autour de la transmission des savoirs et des savoir-faire dans l'éternel combat entre les artisans et les architectes. Quant à savoir si chacun d'eux arrivera à boucler sa thèse, c'est une autre histoire.

La co-direction de thèse reste une bonne école pour comprendre les enjeux et les attentes, non seulement des doctorants, mais aussi de l'institution. Cependant, la co-direction lorsque l'on est ethnologue en école d'architecture reste une sous-direction annexée à une direction principale. C'est pourquoi une habilitation à diriger des recherches me permettra d'apporter ce regard ethnologique aux doctorants en pleine conscience, et sans arrière-pensée. Il est inutile de nier que la part des sciences sociales en école d'architecture reste souvent limitée à un saupoudrage ou à une caution scientifique qui n'est pas sans être inquiétante face aux mécanismes auxquels les universités sont confrontées. Imaginer la disparition de l'enseignement de l'ethnologie dans quelques années ne relève, hélas, pas du fantasme. Les écoles d'architecture n'y échappent pas.

Thierry Pardo, *Aïkido : le chemin commun du maître et de l'élève*, Budo, 2017

Publié le 2 janvier 2021

Meilleurs vœux 2021 redémarrage du blog

(Rond-point route d'Espagne au coucher du soleil, décembre 2020 © NJ)

Le séminaire ne s'est pas endormi durant ces quelques mois « de coupure », loin de là. Nous reviendrons sur la liste des mémoires réalisés dans le cadre du séminaire (et hors séminaire) depuis une dizaine d'années.

Pour l'heure, nous allons bientôt reprendre la plume pour alimenter ces pages, et plutôt que d'ouvrir un nouveau blog, je me suis dit qu'il fallait poursuivre celui-là, et construire ainsi cette histoire du séminaire ***Voir la Ville en mouvement.***

D'abord, je tiens à souhaiter une très bonne nouvelle année à toutes et tous, étudiants comme enseignants, car nous allons avoir besoin de nous soutenir. L'année 2020 est maintenant derrière nous, et elle va laisser des traces durables sur plusieurs années. L'après-Covid n'est pas encore d'actualité, mais nous pouvons toujours y penser et réfléchir ensemble à ce que nous aimerions faire ensemble.

Pour illustrer cette proposition, je vais utiliser une analogie à partir du livre de Marc Elsberg, *Black Out*, que l'on vient de m'offrir. Dans la famille chaque année, nous nous offrons des livres, ceux que nous avons lus, et ceux qui nous ont apporté quelque chose. Le livre est considéré comme un bien précieux, quelque chose de valeur. C'est un objet rare qu'il faut protéger.

Dans ce roman de fiction, Marc Elsberg imagine une crise basée sur l'attaque du réseau d'électricité européen. On y apprend que le réseau électrique est géré au niveau européen, et non pas par la nation ou les départements. L'essentiel de l'électricité est fourni par des centrales nucléaires et comme chacun le sait bien, une centrale, ça ne s'arrête pas !

De catastrophe en catastrophe, l'Europe va être bientôt plongée dans une crise (le mot est faible) sans précédent. Ce livre a eu un tel impact auprès des activistes écologiques, mais aussi des ingénieurs de l'industrie que l'auteur est invité à venir parler de ses scénarios régulièrement. En fait, son livre est basé sur une étude méticuleuse du réseau électrique et des failles possibles. Ici, le point de départ est le « compteur intelligent » que l'on trouve désormais dans toutes les maisons et entreprises d'Europe.

L'analogie est évidente avec la crise du Covid, car elle touche également l'ensemble des pays, et ne pourra se résoudre que globalement. Les conséquences sanitaires sont bien moins grandes avec le coronavirus, mais nous entrevoyons des parallèles, tant dans la gestion de la crise que dans les solutions apportées. Par exemple, l'absence d'anticipation d'une crise inévitable que certains spécialistes avaient prévu au début des années 2000. Mais la rentabilité passe avant la prévoyance. Cela devrait nous enseigner quelque chose.

Marc Elsberg, *Black out, demain il sera trop tard*, Babelio, Livre de poche, 2016, 552 p.

Publié le 4 janvier 2021

Quels sont les sujets des mémoires soutenus ?

(*Manifestation dans l'espace public, Toulouse, décembre, © NJ 2020*)

Eh oui tout finit par arriver, et au 1er mars 2021, je reprendrais le chemin de l'école d'architecture.

C'est pour cette raison que nous pensons déjà à l'après-demain. Voici la liste des mémoires déposés à la bibliothèque depuis 2009. Ce n'est pas exhaustif, car certains étudiants (ou étudiantes) ont « oublié » de le faire. D'autres sont en cours de dépôt. Malgré tout, cela donne déjà un bon aperçu des sujets développés et du foisonnement des idées qui circulent. Il s'agit des mémoires dirigés par des enseignants et ex-enseignants du séminaire, soit dans le cadre du séminaire, soit dans le cadre de la mobilité. Depuis 2018, les mémoires de mobilité ont intégré les séminaires.

Liste des mémoires (produits dans le cadre du séminaire ou dont le directeur appartient au séminaire)

Auteur (Nom, Prénom), Titre, Directeur d'études, Ville : Éditeur, Date

- Maury, Camille, *Usages et projet : évolution des usages dans deux projets urbains : Toulouse – Boukharra*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2007
- Jarnoux, Fanny, *Conception et usages des espaces collectifs – de l'espace public à l'espace privé dans le secteur 15 de Chandigarh*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2008
- Lambert, Stéphanie, *Culture politique et cultures spontanées à Chandigarh*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2008
- Vochré, Sophie, *Impact des loisirs pour tous sur les formes urbaines et sociales de Chandigarh*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2008
- Boukéro, Réda, *Quels avenir pour les ensembles hérités de l'Union Soviétique ? – cas du Sovietski gilo-rayon à Rostov-sur-le-Don*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2008
- Grenier, Roxane, *Brutalité privé/public et privatisation de l'espace – Toulouse-Boukharra*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2008
- Dupuis, Cédric, *Chandigarh – le city-center comme fragment d'une pensée pour la ville*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2008
- El Kabbaj, Youssef, *Chandigarh, Canberra, New Delhi, Ankara, Brasilia, Toulouse*, dir. Sandrini, Clara & Papillault Rémi, Toulouse : Ensa, 2009

- Ranaivozafy, Liana, *Dysharmonie sujets-objets – hybridation espace public et espace privé*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2009
- Lalanne, Laurie, *Retour sur une expérience – entre quartier du Born et ETSAB, entre vie quotidienne et études d'architecture*, dir. Noël Jouenne & Papillault Rémi, Toulouse : Ensa, 2011
- Calabuig, Charlotte, *El Rio Turia – la mémoire d'un fleuve*, dir. Noël Jouenne & Papillault Rémi, Toulouse : Ensa, 2011
- Lequoy, Thomas, *Altération des pratiques de l'architecture – l'architecte dans l'action collective, du vécu à la rencontre*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2012
- Sulmont, Marine, *Tallin 2011 : capitale européenne de la culture*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2012
- Pic, Mélisande, *Urbanisme et espace public en Amérique du Nord*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2012
- Duprat, Caroline, *Des hommes et des natures*, dir. Noël Jouenne, Master 2, Toulouse : Ensa, 2012
- Pontaud, Auriane, *Histoire des femmes architectes en France – l'ENSAT comme étude de cas*, dir. Noël Jouenne, Master 2, toulouse : Ensa, 2012
- Faurisson, Florian, *D'ouest en est : la construction du territoire : œuvre en mouvement*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2013
- Calvet, Emilie, *Le détournement social des espaces du logement à la rue : les pratiques habitantes à Sofia (Bulgarie)*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2013
- Pouy, Chloé, *Les arts émergents dans l'espace public : l'art de la performance entre participation des habitants et désenclavement urbain*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2013
- Hermani Paris, *Quand la planification des transports en commun régénère le renouveau urbain*, dir. Pierre Weidknett, Toulouse : Ensa, 2014
- Julie Claire, *Le vélo à Séville. Développement d'un usage*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2014
- Cécile Marzorati, *L'architecture révélatrice de la ville plurielle : Sofia où l'informel devient visible*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2014
- Malak Zizi, *L'appropriation des espaces publics par des centralités communautaires*, dir. Mohammed Zendjebil, Toulouse : Ensa, 2015
- Maïwenn Roudaut, *Étude du processus de résilience urbaine : l'exemple du quartier de Trochevo à Varna, Bulgarie*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2015
- Lara Fraisse, *Les transformations post-communistes : la relation entre forme sociale et forme spatiale*, dir. Clara Sandrini & Pierre Weidknett, Toulouse : Ensa, 2015

- Adèle Chalumeau, *Comment l'image d'une œuvre architecturale se reflète-t-elle dans ses photographies ? Cas de l'Unité d'habitation de Le Corbusier à Firminy*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2015
- Justine Lasserrade, *Mémoires collectives et Firminy-vert*, dir. Noël Jouenne & Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2015
- Alexia Vasseur, *Qu'est-ce qui influe sur la perception que l'on a d'un espace public ?*, dir. Mohammed Zendjebil, Toulouse : Ensa, 2015
- Margot Rozet, *De la mémoire au support de l'image d'une ville : compréhension des mécanismes de conception, de réalisation et de réinterprétation de l'ensanche madrilène : plan Castro 1860*, dir. Pierre Weidknett, Toulouse : Ensa, 2016
- Marthe Grézaud, *La ville et le labyrinthe ou comment se perdre dans les méandres urbains*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2016
- Agnès Barth, *L'urbanisme tactique au Québec, de l'éphémère au long terme : l'urbanisme tactique ? Québec et Montréal depuis 1990*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2016
- Margot Lacoste, *Architecture et dictature : la politique du logement sous la dictature de l'État nouveau au Portugal*, dir. Pierre Weidknett, Toulouse : Ensa, 2016
- Pierre Proust-Langlois, *Le marketing urbain : la métropole So toulousaine*, dir. Clara Sandrini & Mohammed Zendjebil, Toulouse : Ensa, 2016
- Eve Gros-Rosanvallon, *Architecture et relief*, dir. Pierre Weidknett, Toulouse : Ensa, 2016
- Séverine Savignac, *Étude des relations entre une ville et son réseau ferroviaire. L'exemple de Santa Fé*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2016
- Chloé Coudraud, *Firminy, identité et mémoire collective du quartier du centre-ville*, dir. Pierre Weidknett, Toulouse : Ensa, 2016
- Natacha Lucadou, *Partager l'image d'une ville : exemple de Firminy, France*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2016
- Francesca Damonte, *Le territoire péruvien : entre contrastes, inégalités et corruption*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2016
- Jean-Luc Bertolo, *Analyse urbaine de Borderouge, Toulouse*, dir. Clara Sandrini & Mohammed Zendjebil, Toulouse : Ensa, 2017
- Elena Mary, *Basurama ou les collectifs d'architectes en Espagne : manifeste d'une pratique en mouvement*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2017
- Fanny Landart, *Des repères croisés*, dir. Mohammed Zendjebil & David Esteban, Toulouse : Ensa, 2017
- Colette Zdan, *De la ville historique à la ville moderne*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2017
- Nicolas Hillaire, *La ville se construit*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2017

- Emilie-Marie Celle, *Grands ensembles et politiques urbaines : le cas de Firminy-Vert*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2017
- Ingrid Jung, *Couture urbaine : entre espace et temps à Varna*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2017
- Tiffany Chan Hong Tai, *Habiter Shanghai*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2017
- Zoé Riolet, *Les inspirantes*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2017
- Benjamin Lagarde, *Les limites du développement de Val d'Isère*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2018
- Pierre-Louis Castro, *Quarante épreuves photographiques, quarante souvenirs*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2018
- Annabelle Rodrigo, *Dynamique des communautés religieuses et des lieux de cultes dans la ville de Toulouse*, dir. Mohammed Zendjebil, Toulouse, Ensa, 2018
- Manon Jauzac, *Parcours initiatique : la Finlande au cœur d'une quête de compréhension*, dir. Mohammed Zendjebil, Toulouse : Ensa, 2018
- Marine Pradon, *La place publique à Madrid : une construction architecturale, sociale et sociétale*, dir. Noël Jouenne, Toulouse : Ensa, 2019
- Mathilde Chesneau, *La pratique du vélo en ville. L'analyse du contexte toulousain à la lumière de l'expérience néerlandaise d'Eindhoven*, dir. Clara Sandrini, Toulouse : Ensa, 2019

Publié le 19 janvier 2021

Hommage à Patrick Williams

(Patrick Williams chez France Culture en 2013 – Crédits : Radio France)

J'apprends hier par Patrick Gaboriau la mort de Patrick Williams, décédé vendredi. C'est une nouvelle très triste pour plusieurs raisons. Il me semble qu'il est né après la Guerre dans un petit village de la Creuse. Il commençait à profiter de sa retraite.

Patrick Williams (1947-2021) a été directeur de recherche au CNRS, et directeur du LAU-UPR 034 du CNRS de 1996 à 2004. Il a succédé au couple Gutwirth-Pétonnet qui avait fondé le Laboratoire d'Anthropologie Urbaine du CNRS douze ans plus tôt. Ce fut également mon co-directeur de thèse attiré au LAU.

Il a reçu la médaille d'argent du CNRS, c'est dire si son travail a été apprécié par l'institution. Ce qui lui a valu cette médaille, c'est son travail sur les Tziganes, sur l'histoire du peuple Rom ou Manouche si l'on préfère. On lui doit plusieurs livres dont *Nous, on n'en parle pas* qui traite de la mort et de la perception de la mort chez

les Tziganes. Il faut peut-être préciser que dans ce peuple, lorsqu'une personne est morte, on n'en parle plus, on ne cite plus son nom, et on brûle tous ces biens. C'est un petit livre à l'écriture d'une qualité remarquable qui a toujours été un modèle pour moi.

Patrick Williams a été un amateur de jazz manouche, et de jazz tout court. Il a écrit un recueil avec Jean Jamin, et également un livre sur Django Reinhardt dans lequel il lui invente plusieurs vies possibles. En fait, c'est un excellent livre pour comprendre la ville et son évolution à travers celle de la vie d'un artiste. À un moment il décide de vivre à New York, et l'on peut même y voir les plans de son appartement... C'était un passionné de Django.

Une autre raison qui me pousse à lui rendre hommage c'est cette traduction de Leonardo Piasere, *L'ethnographe imparfait*, sous le pseudonyme de Renauto Dauthuille, avec la complicité de Gilles Teissonnières. Il s'est senti obligé d'utiliser un pseudonyme parce que Piasere cite plusieurs fois son travail, et en bien. C'est cette humilité qui témoigne des grands chercheurs. Et puis parce que Piasere invente la notion de perduction, une notion complexe qui est très importante pour comprendre comment nous nous imprégnons d'une culture en contexte de recherche. Ce n'est pas tout à fait un équivalent d'acculturation, car la réduction reste souvent inaccessible.

Pour l'anecdote, Patrick Williams aimait à raconter à ses collègues du LAU qu'il était le fils d'un GI venu durant la Seconde Guerre mondiale. En réalité, il est le petit-fils d'un riche Américain nommé Robert Futhey Williams (1874-1949) qui eut trois fils en seconde noces. Il vécut avec Angèle Dumazet-Williams (1875-2017), qui légua à sa mort, en 1917, une partie de ses biens. En reconnaissance, la ville attribua à une de ses rues le nom Williams-Dumazet. Robert Williams se maria avec Marie Laure Graff (1895-1970), de vingt ans plus jeune, avec qui il eut Robert Geoges (1919-1992), le père de Patrick, Charles Pierre (1921-1990) et Maurice Edmond.

Leonardo Piasere, *L'ethnographe imparfait*, Paris, EHESS, 2010

Patrick Williams, « *Nous, on n'en parle pas* ». *Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, MSH, 1993

Patrick Williams, *Django*, Marseille, Parenthèses, 2008

Patrick Williams, *Les quatre vies posthumes de Django Reinhardt*, Marseille, Parenthèses, 2010

Patrick Williams et Jean Jamin, *Une anthologie du jazz*, Paris, CNRS, 2010

Patrick Williams, *Tziganes ou ces inconnus qu'on appelle aussi Gitans, Bobémiens, Gens du voyage...*, Paris, Puf, 2022

Publié le 21 janvier 2021

La ville est en mouvement

(Manifestation du samedi, décembre 2020 © NJ)

Pour revenir aux sources de l'ethnologie urbaine comme le définissait Colette Pétonnet, voyons comment ce chercheur analysait la ville. Le mouvement est chez elle souvent convoqué pour évoquer la ville dans ses nombreuses particularités. Le mouvement est un flux, et le recours aux métaphores des fluides sonne particulièrement bien pour décrire la ville.

La ville industrielle obéit au même mouvement...

« Depuis plus d'un siècle, la ville industrielle obéit au même mouvement, régulier comme une respiration. Elle gagne par ondes successives et recouvre ses confins où des populations pauvres avaient afflué. Des bourgeois aisés quittent le centre étouffant pour peupler ces quartiers neufs, et leur vague repousse à la périphérie celle, indésirable, des premiers occupants, cependant que s'infiltré, dans la place délaissée, une nouvelle couche pauvre. Les vieilles maisons non entretenues se « taudifient ». Mais que des travaux d'aménagements et des démolitions surviennent, et les bourgeois reconquièrent les quartiers du centre. »

Colette Pétonnet « Réflexion au sujet de la ville vue par en dessous », *L'année sociologique*, Vol. 21, 1970 : 151-185

La ville est un mouvement perpétuel...

« La ville est un mouvement perpétuel : mouvement des gens, qui possèdent tous divers lieux d'élection et d'activités, ou qui dérivent ensemble à la même heure, évoquant un flot parce qu'on ne peut rattacher personne à son territoire, mouvements pendulaires et orbites individuelles des gens; mouvement des choses, vitrines qui se renouvellent à chaque saison, commerces qui changent de destination, qui changent la rue, et ceux qui assurent la continuité des générations; vieillissement, mort, et re-naissance des maisons. »

Colette Pétonnet « L'ethnologie urbaine en France », *Großstadt. Aspekte empirischer Kulturforschung*, 24. Deutscher Volkskunde-Kongreß in Berlin vom 26. bis 30. September, herausgegeben von Theodor Kohlmann und Hermann Bausinger, 1983, Berlin : 133-137

(JAN I BRUEGHEL L'ANCIEN Danse de nocés © Mairie de Bordeaux, Lysianne Gauthier)

La ville est composée du mouvement perpétuel des gens...

« Or la ville est composée du mouvement perpétuel des gens, mouvement garant, à mon sens, de la possible coprésence du grand nombre. Elle est conçue pour la circulation des hommes et des marchandises et recèle peu d'aires de stationnement. Une foule d'inconnus s'y croisent constamment. Il est une manière

d'être citoyen, inculquée dès l'enfance, qui consiste à marcher dans la rue sans sauter comme un cabri ni montrer les passants du doigt, sans se faire remarquer, individu semblable aux autres, neutres et anonymes. »

Colette Pétonnet « L'anonymat ou la pellicule protectrice ». *Le temps de la réflexion*, 1987, VIII (La ville inquiète) : 247-261

L'anonymat protecteur...

« Celle-ci est en partie contenue dans le mouvement perpétuel, la foule et l'anonymat protecteur des individus, et la combinaison de ces trois termes recèle des mécanismes d'équilibre dont il me plairait bien de déceler les lois. Peut-être faudra-t-il aborder la mécanique des fluides. Pour l'instant j'essaie d'approcher ces phénomènes de manière moins fugitive que dans la rue et de trouver des repères.

J'ai donc choisi comme terrain d'enquête des espaces publics particuliers et différents où le mouvement lent du passage des gens me laisse un peu de temps pour l'observation. »

Colette Pétonnet « La ville et les citoyens ». André Leroi-Gourhan ou les Voies de l'Homme. Actes du colloque du CNRS, mars 1987 (ouvrage collectif, préface de Lucien Bernot), 1988, Albin Michel : 115-121

Groupe de l'année dernière, début septembre lors de la balade urbaine, © NJ

Être ethnologue urbain...

« Cependant certains se demandent encore comment on peut être ethnologue urbain. Effectivement, les villes étant douées d'un mouvement incessant et les sociétés urbaines fort hétérogènes, la position de l'observateur n'y est pas toujours confortable. »

Colette Pétonnet « Présentation du Laboratoire d'anthropologie urbaine. Inédit. Discours prononcé devant l'assemblée des personnels et des chercheurs de l'administration déléguée d'Ivry-sur-Seine, le 6 octobre 1989, dans le cadre du cinquantenaire du CNRS (Conférencière invitée), Oct 1989, Ivry-sur-Seine, France.

Désormais hommes, villes et parcs sont qualifiés d'urbains...

« Jadis il y avait des villes et des citoyens qui flânaient parfois dans les jardins publics. Désormais hommes, villes et parcs sont qualifiés d'urbains, deux syllabes aussi rudes que béton et bunker. L'urbain sera-t-il indestructible ? Au mot urbanisme, cette « science de l'urbanité », l'usage vulgaire substitue souvent urbanisation, qui martèle à nos oreilles « la concentration croissante des populations dans les agglomérations urbaines », tandis que l'espace vert s'efface un peu, trop vague et terne pelouse qui a sévi dans les banlieues, au profil de jardin, planté, rythmé, et miniaturisé. »

Colette Pétonnet. « Entre nostalgie et prospective, le temps présent. » *L'état de la France et de ses habitants*, ss la dir. Minelle Verdié, La Découverte, 1989, L'état du monde : 46-50

La ville occidentale est propre...

« La ville occidentale est propre parce que cet univers artificiel, lieu par excellence de la domestication du temps et de l'espace, de la lumière et des saisons, est tendu depuis des siècles par l'effort de parfaire la maîtrise de la nature. Ont été successivement chassés l'eau stagnante, la boue, la neige et la poussière, les animaux et les déchets, vaincus le froid et la nuit. La ville est « verte » de sa végétation enclose, fleurie, chauffée, éclairée, et chaque jour toilettée par les jets d'eau à haute pression, les souffleuses, les aspirateurs et les balayeuses motorisées. »

Colette Pétonnet « Le cercle de l'immondice ». Post-face anthropologique. *Les Annales de la Recherche Urbaine*, PUCA, 1992 : 109-111

Publié le 6 février 2021

Quoi faire pendant le confinement ? Réfléchir à son avenir

« Novembre 2020, nous revoilà confiné de nouveau. Le Covid-19 nous a ramené chez nous. Mais « nous avons appris du premier confinement ». Nous voilà donc mieux préparés à prendre part de nouveau au sacrifice national pour le bien commun, pour nous protéger les uns les autres. »

« Étudiants, nous sommes donc une nouvelle fois coincés chez nous. Chez nous et donc pour beaucoup loin de l'école, répartis dans les villes et les campagnes. Formidable opportunité à saisir que cette variété des regards sur cette nouvelle situation. Dans le cadre de notre séminaire « La ville en mouvement », nous nous échappons donc chacun notre tour quelques instants de nos murs pour s'évader dans les villes et villages figés dans le temps du confinement, le temps de la menace. »

« Prêt à éterniser les images d'un paysage fantôme semblable à celui du premier confinement. Et pourtant... route bouchée par la circulation, enfants jouant dans les parcs avec leurs parents à la sortie de l'école, promeneur... le silence de mars et avril laisse place au bruit des klaxonne et des moteurs. Confinement est-tu là ? »

« Incompréhension et questionnement sur ce confinement bien différent du premier, semblent être le reflet de nombreux débats et doute que l'on observe autour de ces nouvelles règles. »

« Ce constat nous le retranscrivons ici à travers un reportage photo réalisé par les étudiants du séminaire LAVEM, dans les limites du périmètre de 1 km autour de nos foyers, à Toulouse, Bordeaux, en campagne... »

« Nous avons structuré notre reportage en fonction des deux thèmes que nous avons relevés comme « majeur » dans notre compréhension de ce nouveau confinement : Une vie en deux temps, celui du travail et celui du loisir, ainsi que le confinement fonction du lieu, centre-ville, périphérie, campagne... »

(Photo droits réservés, Lavem 2020 Extrait de l'album Où est Coco ?)

16h55

Lundi 26 Octobre 2020, Jardin du Pech, 31100, centre-ville

« C'est l'heure du goûter, les enfants sortent du primaire et ils ont besoin de se détendre, on va peut-être leur supprimer la récré et ils veulent s'amuser. Les parents en profitent pour prendre l'air, car les journées de télétravail sont assez longues. J'en profite pour prendre l'air, car moi aussi j'ai passé une longue journée. Pendant que les hôpitaux se remplissent de plus en plus, les élèves sortent. »

Droits réservés, Lavem 2020

Publié le 10 février 2021

La solidarité existe-t-elle encore ?

(Attroupement rue Alsace-Lorraine, 9 février 2021 à 17h30, © NJ)

En cette période de crise sanitaire, et de peur largement entretenue par les médias, on pouvait se demander comment réagirait une foule lors d'un accident. Et devant mes yeux, un e-trottineur glisse subrepticement devant un vélo. Sa tête heurte le sol, et il reste par terre quelques secondes sans bouger. La cycliste s'arrête, laisse son vélo sur la béquille et court le voir, une autre personne se porte à sa hauteur, ainsi que deux autres badauds. Bientôt, ils sont cinq autour de lui à essayer de voir s'il va bien, s'il ne s'est pas fait mal, s'il faut appeler les pompiers...

Cinq minutes plus tard, il se relève. Il a le côté de sa tête nue rougie par le choc, peut-être un hématome, mais il semble ne pas souffrir, ne se plaint pas, ne saigne pas... Fallait-il appeler les secours ?

Il repart sur sa trottinette, cette fois moins rapidement, son sac de pâte feuilletée et sa boîte d'œufs au guidon.

La solidarité, c'est cette forme d'empathie envers l'autre lorsque l'on vient en aide. Alors qu'on aurait pu s'attendre à une mise à l'écart les uns des autres, sous prétexte de contamination, les gens ont spontanément été porter secours. C'est à mon sens révélateur qu'il existe encore un fort lien social. Pour qu'il y ait solidarité, il faut que les gens voient en l'autre un « eux » potentiel. Il faut une identification du sujet, et peut-être que le masque permet davantage cette identification, car le visage est à moitié couvert. On voit bien que la plupart des gens ne croient plus aux vertus anti-virus du masque, d'une part parce que la propagation continue

malgré tout, et que d'autre part, le temps joue dans l'expérience de chacun et amenuise la violence de l'angoisse.

Une société ne peut pas fonctionner sans solidarité, et l'exemple dont j'ai été le témoin montre qu'elle existe toujours, qu'elle est là, tapie dans tout individu, et prête à resurgir au moindre problème.

Dans le principe de solidarité, comme le décrit Pierre Bourdieu, il faut que chacun improvise selon le contexte et les événements. Bourdieu réfute cette notion de « rôle social », car, dit-il, « dans le monde social, cela ne se passe pas du tout ainsi », sous-entendu comme devrait le prévoir un chef d'orchestre et des agents sociaux jouant chacun un rôle. La métaphore du théâtre a ses limites. Et nous avons vu que sous l'impulsion d'un événement comme un accident de la circulation, les agents sociaux sont spontanément allés secourir la personne accidentée, alors que leur « rôle social » dans le contexte de la « crise sanitaire » était de rester à « distance sociale », c'est-à-dire de ne pas intervenir. L'injonction gouvernementale n'a ici pas été écoutée.

« La solidarité sociale, écrit Bourdieu, repose sur le fait que tous les agents sociaux partagent le même système symbolique, la même vision du monde, la même théorie du monde social ». Nous pouvons concevoir que les individus partageaient beaucoup de points communs, d'un point de vue symbolique, politique et social. Leur défiance à l'égard du pouvoir, même spontanée, évoque une mise à distance temporaire du pouvoir politique.

Pierre Bourdieu, *Sociologie générale*, vol. 2, Cours au Collège de France 1983-1986, Raison d'Agir, Paris : Seuil, 2016

Publié le 9 mars 2021

Les petites bêtes dans la ville

(<https://www.banquedumiel.org/installations.html>)

En dehors de milliers d'habitants qui peuplent les villes, de leurs milliers d'animaux domestiques, chats, chiens, oiseaux et autres bestioles, les villes sont peuplées de millions d'insectes, de coléoptères et autres espèces animales qui, la plupart, restent invisibles à notre regard.

Tim Ingold s'est penché pour observer de très près l'écorce d'un arbre. À partir d'une relecture de Jakob von Uexküll, il réfléchit sur la notion d'*Umwelt*, qui se rapproche de celle de milieu.

« Pour von Uexküll, l'*Umwelt* — c'est-à-dire le monde tel qu'il se constitue à travers la vie quotidienne d'un animal spécifique — doit être clairement distingué de l'environnement, terme par lequel il désignait le milieu naturel de l'animal tel qu'il se manifeste à un observateur humain indifférent. Nous autre être humain ne

pouvons entrer directement dans l'*Umwelten* d'autres créatures, même si une étude minutieuse peut nous permettre d'imaginer ce à quoi il ressemblent. »

L'exemple du chêne abrite une multitude d'espèces, du renard à la fourmi en passant par l'écureuil et le scarabée pour aller vers l'infiniment petit des espèces qui évoluent dans un environnement à chaque fois différent. « Le même arbre occupe donc une place différente au sein des *Umwelten* respectifs de ses divers habitants » dit-il. « Mais il n'a aucune existence *en tant qu'arbre* pour aucun d'entre eux » ajoute-t-il. Une petite pause :

L'abeille est l'ambassadrice des espèces en voie de disparition. Parce qu'elle apporte douceur et vie, sa présence en fait un acteur de la transition urbaine plus emblématique que peut l'être le moustique. Cependant que l'éco-système a besoin de toutes et tous pour trouver son équilibre. Et ce que nous apprend Ingold est que chaque espèce n'a pas forcément conscience de l'existence de l'autre ni conscience de l'environnement dans lequel chacun vit. Cependant, des liens d'interrelation pas forcément symétrique existent, ne serait-ce que parce que l'homme a besoin du produit de l'abeille, alors que le contraire est moins vrai.

(Le miel béton toulousain, sur <http://www.toulouse.aerport.fr/passagers/boutiques-services/boutiques/miel-beezou>)

Depuis plus d'une dizaine d'années, des associations proches de l'écologie initient à l'environnement écologique par la sensibilisation aux insectes. Les abeilles sont un bon moyen d'éduquer les populations, et la production de miel vient renforcer cette idée d'une interrelation asymétrique (même si aujourd'hui les abeilles ont besoin de l'homme pour entretenir leurs ruches). André Micoud s'est penché sur les lépidoptères dans nos villes qui pourraient être un bon indicateur de l'état de santé de nos villes.

Cela dit, Ingold en vient à affirmer que « la manière dont les êtres humains construisent le monde ne repose pas sur ce qu'ils sont, mais sur leurs propres conceptions et possibilités existentielles. »

Voilà pourquoi les représentations et les imaginaires autour de la ville sont aujourd'hui convoqués, car en cette période de crise et d'incertitudes profondes, nous avons besoin de renforcer nos croyances, quelles qu'elles soient.

Le Ngram du mot « ville » rebondit depuis 2009, comme nous pouvons le voir : la ville a le vent en poupe. L'emploi de ce terme est à son paroxysme en 1888. Cette remontée en flèche depuis dix ans pointe une réelle préoccupation.

Ngram de « ville », GoogleNgram

Tim Ingold, *Marcher avec les dragons*, Essais, Zones sensibles, 2013

André Micoud, « Place aux petites bêtes... », in *Ethnologie française*, vol. 40, 2010, pp. 669-671

Publié le 10 mars 2021

Les mots, toujours les mots : espace public, morale, mobilité

(Carrière de marbre antique, Moulis, © NJ 2018)

On revient toujours sur les mots, car c'est à partir d'eux et grâce ou à cause d'eux que l'on pense ce que l'on pense. Ces dernières années, les concepts les plus opérationnels (opératoires) pour penser la ville et ses espaces sont triturés, discutés, argumentés. Ce n'est pas nouveau, les concepts sont discutés comme celui d'espace public, forgé par Jürgen Habermas en 1961 (à proprement parler, il faudrait plutôt parler de sphère publique). Mais de manière récurrente, il est bon de revenir et de rediscuter les notions que l'on utilise, car insidieusement, des traces idéologiques peuvent s'y installer.

Par exemple l'idée d'**espace public** que Manuel Delgado triture pour en faire sortir la part idéologique.

« L'espace public devient un espace démocratique où le citoyen est acteur d'une médiation tendant à assouplir les rapports de domination ou même à les effacer. « Les stratégies de médiation hégéliennes servent en réalité, selon Marx, à camoufler toute relation d'exploitation, tout dispositif d'exclusion, ainsi que le rôle des gouvernements dans la dissimulation et le maintien de toutes sortes d'asymétries sociales » (p. 33), pour un but inavoué qui serait de « faire respecter les intérêts d'une classe dominante » (p. 34). »

« Ainsi posé, l'espace public serait la « matérialisation concrète de l'illusion citoyenne » par laquelle les classes dominantes cherchent à « obtenir l'approbation des classes dominées en se prévalant d'un instrument – le système politique – capable de convaincre les dominés de sa neutralité. Elle consiste également à produire le mirage de la réalisation de l'unité souhaitée entre la société et l'État (p. 34). »

Et puis celle de **morale** qui récemment fait écho avec une idéologie néo-libérale qui émerge depuis une trentaine d'années. Bernard Hours & Monique Selim se penchent sur cette notion.

« Bernard Hours y aborde la question des inégalités entre les hommes, et notamment des inégalités liées à l'absence de la répartition des richesses qui découlent des principes du capitalisme. L'auteur convoque la notion d'immoralité, puis de moralité et nous entraîne dans une spirale qui conduit les entreprises capitalistes à redorer leur blason par des processus de remoralisation. Les ONG en sont un des éléments, qualifiées « d'entreprises de moralité » [45]. « Parce que la richesse des uns s'accumule nécessairement sur le dos d'autres moins gâtés, loin de l'escroquerie du slogan « gagnant-gagnant », elle produit une injustice qui porte atteinte à la dignité des plus modestes et à leurs droits » [*ibid.*]. L'auteur distingue d'ailleurs les « droits de » des « droits à » qui, pour ces derniers, sont plutôt du domaine de l'horizon à atteindre. Entre l'État et le marché, dont il sera question

dans les chapitres suivants, la société civile apparaît comme le troisième élément de la triade. »

« Ce livre ouvre vers des perspectives intéressantes en termes de réflexion sur le capitalisme et ses prolongements. La pandémie du Covid-19 semble avoir porté un coup sévère aux mécanismes du néolibéralisme. Cet événement globalisé met à l'épreuve le capitalisme et son éthique douteuse (comme par exemple l'absence de régulation des biens sanitaires de première nécessité), voire immorale. »

Ngram « mobilité », google Ngram

Et puis la notion de **mobilité**, qui est discutée dans un ouvrage récent par une main à six voix. Comme nous le voyons sur le graphique ci-dessus, cette motion (comme les autres d'ailleurs) augmente considérablement dans sa fréquence d'utilisation. À propos de cette somme d'ouvrages, nos auteurs écrivent :

« Les occurrences citées ci-dessus conçoivent en réalité la MOBILITE comme un déplacement effectif, dont on suppose qu'il modifie positivement la manière dont l'individu actualise les relations avec son environnement social ».

Cependant, « l'hypothèse d'une relation entre MOBILITE spatiale et symbolique rend la couverture référentielle de la notion de MOBILITE floue. » Les auteurs cheminent autour de cette notion et en découvrent beaucoup d'aspects. Parmi ceux-ci, « l'idéologie mobilitaire joue sur le paradoxe qui consiste à projeter une représentation du monde conçue par les élites pour les élites — l'individu mobile — mais donnant l'impression, voire l'illusion d'un phénomène total, normalisé et égalitaire, alors que la majorité de la population vit sans cette représentation ou hors d'elle ».

Nous trouvons encore d'autres perspectives qui confirment ce rapport à l'idéologie.

« Positivement survalorisée dans les sociétés dominées par la perspective néolibérale, la MOBILITE est une figure amplement promue dans la publicité. » Etc. Etc. « Toute la conception de l'espace semble désormais dominée par la MOBILITE. »

Toutes ces notions font apparaître l'existence d'une idéologie que les non avertis laissent passer pour s'emparer d'elles et diffuser à leur tour cette idéologie. Ils se font surprendre par la beauté de la chose, et n'ont pas ce réflexe méthodologique de réfléchir à leur utilisation. Pourquoi tels mots sont plus couramment pratiqués que tels autres ? Pourquoi certains mots sont à la mode ?

Il y a le langage courant, le langage diffusé par les *Think tank* et repris par le politique et les médias, et puis ceux que les chercheurs utilisent. Parfois, il s'agit des mêmes mots, mais leur sens est plus nuancé. Hier encore, ma garante de HDR me déconseillait d'utiliser la notion de résilience, car elle est aujourd'hui galvaudée, et sert à définir la moindre forme de résistance.

Il faut donc se méfier des concepts utilisés et les discuter avant de s'en servir. Il faut cerner leur définition et l'histoire de leur utilisation. Il faut parcourir les textes et pointer les auteurs, ou les inventeurs. Pourquoi la notion de territoire est-elle si fréquemment employée pour parler de ce qu'on nommait auparavant les banlieues, les quartiers sensibles, la province ? La province est un terme qui a été évincé du discours politique, mais le chercheur peut-il encore s'en saisir ? La notion de **territoire** sert à tout (et donc à rien). Peu précise, elle englobe des situations très différentes, très amalgamées pour évacuer certainement une sorte de malaise dans la civilisation (Freud). Elle est multi-échelles. Elle sous-entend beaucoup de choses, et c'est précisément ces sous-entendus que le chercheur doit comprendre.

« Le choix des termes n'est donc pas neutre » écrit Marc Lits à propos de la notion d'espace public.

Manuel DELGADO, *L'espace public comme idéologie*, trad.. Chloé Brendlé, Toulouse, Les réveilleurs de la nuit, CMDE, 2016

Bernard HOURS & Monique SELIM, *L'empire de la morale*, Paris, L'Harmattan, 2020

Katja PLOOG, Anne-Sophie CALINON, Nathalie THAMIN, *Mobilité. Histoire et émergence d'un concept en sociolinguistique*, Paris, L'Harmattan, 2020

Publié le 20 mars 2021

Et si les extra-terrestres c'était nous ?

(L'image du monde, Yona Friedman, L'humain expliqué aux extra-terrestres, 2016, p. 1007)

Lorsque l'architecte Yona Friedman est mort, le 14 décembre 2019, aux États-Unis, il a fallu attendre le 21 février 2020 pour que la presse internationale en parle.

Première vérité simple : « nous ne pouvons pas comprendre l'univers », Yona Friedman

Yona Friedman est né à Budapest en 1923. Il commence ses études d'architecture à Budapest, puis à Haïfa, en Palestine. Il débute sa carrière en Israël à partir de 1940. C'est à l'occasion de 10ème congrès du CIAM de Dubrovnik, en 1956, qu'il rencontre Jean Prouvé. Sur invitation de ce dernier, il arrive à Paris à l'âge de 34 ans avec des idées plein la tête.

Première vérité noble : « Personne ne devrait dépendre d'un autre pour sa survie », Yona Friedman

Marc Raymond nous apporte deux images du livre *L'humain expliqué aux extra-terrestres*, (1976), éditions L'éclat, 2016 qui vont illustrer le dépliant de notre séminaire.

Troisième vérité triviale : « Vous-même vous êtes unique », Yona Friedman
Ce livre est rédigé en bande dessinée. 1264 pages de dessins pour exprimer le monde et sa philosophie. Maintenant je n'ai plus honte de mes dessins.

AMC

Biographie de Yona Friedman => Yona Friedman's biography

Publié le 31 mars 2021

La nuit dans l'espace urbain

(Orange la nuit, la couleur inversée, juillet 2020 © NJ)

En 2018, j'avais posté une note à propos de la nuit sur ce blog. Parce que la nuit fait partie de la ville et que nous ne pouvons découper, tronçonner le jour et la nuit. Pour prolonger l'intervention de Luc qui a fait un exposé sur la nuit (valorisation de son travail de thèse en 2002), j'indique la revue *Émulations* a publié en 2020 un numéro consacré à la nuit urbaine. Sorte de contrepoint destiné à faire découvrir sous un autre angle l'approche de la nuit en ville.

Numéro coordonné par Héléne Jeanmougin et Emanuele Giordano.

« L'appropriation de la nuit urbaine par des activités économiques, sociales et culturelles a connu au XX^e siècle une accélération sans précédent. L'intérêt croissant des sciences sociales pour cet objet de recherche a permis de mieux connaître les dynamiques caractérisant l'évolution de l'espace-temps nocturne dans les différentes parties du globe. Ce numéro souligne la nécessité de poursuivre l'exploration de cet espace-temps complexe. En réunissant des contributions de différentes disciplines et sur des régions géographiques variées, il propose de lier tendances globales et spécificités locales qui (re)configurent la nuit urbaine dans la ville contemporaine. Les apports de ces contributions sont présentés et articulés autour de quatre axes : lieux et usages différenciés des pratiques nocturnes, attractivité et conflits, inégalités nocturnes, méthodologies des enquêtes sur la nuit. »

(Cinéma en plein air, caserne Niel, Empalot, juillet 2020, © NJ)

L'article introductif nous emmène à visiter l'histoire des études sur la nuit urbaine dans le champ européen.

« L'une des principales conséquences de la transformation progressive des grands rythmes urbains traditionnels par le processus de néolibéralisation a en effet conduit à la nocturnalisation (sic) d'un nombre croissant de pratiques de production et de consommation (ouverture prolongée de certains commerces, fonctionnement nocturne de transports publics, etc.). »

L'article fait état des premiers travaux portant sur la nuit, dans le registre de l'économie nocturne, en anglais, *Night-Time-Economy* ou NTE. Issue de *Think Tank* néolibéraux, l'idée que les ressources économiques pouvaient être mobilisées la nuit a permis de développer de nombreux axes dans les villes désœuvrées. Nous pensons en particulier aux bars, aux boîtes de nuit, et aux épiceries de nuit. Nous voyons également se dessiner des activités festives de nuit, comme ne témoigne la photographie en légende.

Reconnaissons la valeur du travail de notre collègue Luc à travers cette volonté de sortir des sentiers battus des premières études sur la nuit. Ainsi, à propos de son travail, les auteurs écrivent qu'« une série de nouvelles études propose une approche plus holistique de la nuit urbaine, en explorant la multiplicité des pratiques culturelles, sociales et économiques qui caractérisent la ville nocturne ».

Aujourd'hui de nouveaux objets d'étude diversifient le champ de recherche tout en se spécialisant sur des thématiques spécifiques comme la gentrification, la pollution lumineuse ou encore les rythmes temporels.

« L'ensemble de ces travaux de recherche permet d'appréhender la croissante complexité de la temporalité nocturne et de dépasser une vision stéréotypée de la nuit comme un temps homogène, en produisant une connaissance plus nuancée et critique des dynamiques qui caractérisent l'évolution de l'espace-temps nocturne dans les différentes parties du globe. »

Cela me rappelle que dans les années 1990, le frère dominicain Pedro Meca (1935-2015) avait créé un lieu ouvert seulement la nuit, *La Moquette*. Ce lieu était au départ destiné à accueillir les sans-domicile-fixe, mais en réalité, beaucoup de gens venaient, des noctambules, des riverains, ce qui montrait que beaucoup de gens ne dormaient pas la nuit. Il a fait beaucoup plus pour les SDF que beaucoup d'entre nous. Cela me rappelle l'ouvrage d'Elsie, *Viens chez moi, j'habite dehors*, éditions Jalan, qui est un recueil de croquis réalisé à *La Moquette*.

Publié le 5 avril 2021

L'espace public en ville et les nouvelles mobilités

(Montage photo amusant pour illustrer l'augmentation de la part des vélos d'appartement durant la pandémie)

Une tribune du *Monde* (le journal) du 27 avril évoque les difficultés qu'a le vélo à se faire une place parmi les autres modes de déplacement, à commencer par la voiture. Le géographe Matthieu Adam propose une lecture et une interprétation des données statistiques concernant les parts modales des moyens de transport.

(Graphiques issus d'une étude statistique du ministère de l'Environnement)

L'auteur commente notamment le graphique ci-dessus issu des études statistiques du ministère de l'Environnement. La voiture représente la part la plus importante des modes de déplacement, avec deux tiers pour les hommes comme pour les femmes, avec toutefois une nuance de 1,6 point de moins pour les femmes. Elles sont par contre plus nombreuses à marcher, avec 25,7 % de la part modale, et 4,5 points de plus que pour les hommes. Idem pour l'utilisation des transports en commun, avec 10,1 % de la part modale et 2,1 points de plus par rapport aux hommes. Par contre, l'utilisation du vélo dans les déplacements représente 4% des cinq modes pour les hommes, et seulement 1,5% pour les femmes. Ce décalage s'explique par une différence dans les raisons des déplacements : accompagnement des enfants, course de proximité, peur de la circulation.

Des différences qui sont à la fois liées au genre, mais aussi à la taille de la ville, et au rapport ville/campagne. Le modèle type du jeune cadre dynamique vivant et travaillant en centre-ville domine. Aux États-Unis, des chercheurs montrent que ce phénomène accompagne le processus de gentrification de sorte qu'à côté des populations pauvres qui se rabattent sur le vélo comme seul moyen de déplacement, nous retrouvons les classes moyennes supérieures dont les valeurs se rapprochent d'une écologie et d'une « bonne pratique ». Qui plus est, les aménagements sont plutôt orientés sur la ville et son centre, ce qui favorise les classes dominantes. « Les cadres, qui sont nombreux à vivre et à travailler en centre-ville, sont ainsi de facto la catégorie de la population la plus susceptible de pédaler dans de bonnes conditions et sur de courtes distances. »

Le géographe lyonnais montre à travers ses études que la ville de Lyon (mais elle n'est pas la seule) cherche à favoriser une population attirée par les « modes doux » qui généralement est aussi une population diplômée et au pouvoir d'achat élevé. Au demeurant, « l'image du vélo en ville reste dans cette perspective marquée par son histoire populaire, qui conduit de nombreuses personnes à le considérer encore comme le mode de déplacement du pauvre ou du ringard. »

(Stationnement des vélos comme marqueurs d'une bonne conduite, La Halle des Machines, © NJ 2018)

J'ai pu montrer dans un travail encore inédit que les pays qui ont su développer la pratique du vélo ont pu le faire au moment de crises (pénurie de carburant), notamment à la Havane dans les années 1990. La logique française du tout voiture n'a pas été favorable à la mise en place d'une culture vélo, et il serait prétentieux de prédire un retour de la bicyclette alors que la culture française n'est pas prête à en accepter les inconvénients.

Cette forme de remoralisation du capitalisme et de la bonne conscience est à contrecarrer si l'on veut harmoniser le partage de la Terre. Il ne suffira pas de transformer la ville du quart d'heure en une ville accessible aux plus riches pour rééquilibrer les usages entre la ville et la campagne. La fuite des pauvres vers le périurbain et des plus pauvres vers les déserts urbains ont donné lieu à une prise de conscience lors des manifestations spontanées des Gilets jaunes à l'automne 2018. Ce mouvement a été stoppé par les confinements successifs, mais je pense que les consciences sont toujours présentes, prêtes à resurgir lorsque la crise sanitaire sera passée.

Il y a beaucoup de travaux de recherche sur ce qu'on pourrait appeler une « esthétique sociale », où comment le capitalisme articule « bonnes conduites » et écologie. Je me propose dans un avenir proche d'en faire l'écho.

Publié le 7 avril 2021

Une journée à la radio

Américo a proposé une animation à la radio CanalSud 92.2 Mhz ce mercredi. Les étudiants seront interviewés autour de leur recherche comme s'ils étaient à la radio. En fait, l'émission est enregistrée. En respectant les règles de distanciation (1m, 6 par salle, tousser dans son coude) ajouté avec le port du masque obligatoire, nous voilà paré pour une journée à la radio.

(Page d'accueil de Canal Sud 92.2 Mhz)

Comme je ne connais pas la radio je me connecte via mon ordinateur pour tomber sur un quart d'heure de punk hardcore du groupe Black Flag avec le morceau Nothing Left Inside. On enchaîne avec la groupe Sarcasm et le titre Empathologic al Necroticism. Là je dirais que c'est plutôt du *death metal*. Ça met dans l'ambiance !

Il est vrai que les émissions se succèdent sans vraiment de rapports entre elles. Cela me rappelle inévitablement les radios libres des années 1980 en région parisienne. C'est dans ce contexte que nos étudiants vont apprendre à verbaliser devant un micro : attention aux mots, aux censures, aux lapsus, sauf lorsque la verbalisation est lue comme chez France Culture. Nous aurons la synthèse de cette journée un peu plus tard.

(Plan d'accès à Canal Sud 92.2 Mhz)

Si nous récapitulons un peu, Elodie nous parlera du quartier Bayard, Alexandre se penchera sur une cartographie de Blagnac/Toulouse, Mélanie abordera la question de la dévitalisation de sa ville, Saint-Gaudens, Thomas fera une carte sensible du Mirail, Telida se penchera sur l'habitat informel sur l'île du Ramier. Emmanuel travaille sur Conakry et nous parlera de la Guinée, Chaime travaille sur le grand ensemble de Negreneys, et Carlotta observe la gentrification place des Carmes.

Bien évidemment, les sujets évoluent à mesure de la progression dans la collecte des données.

(La salle de débriefing, Les étudiants et les enseignants se préparent pour l'après-midi, CanalSud, 7 avril 2021, © NJ)

La matin, les étudiants sont allés faire des micro-trottoirs pour s'essayer à l'interview. Ils ont ensuite répété les entretiens qu'ils feront l'après-midi « pour de vrai ». Comment se comporter devant un micro, comment choisir ses mots, autant d'interrogations qui confronte l'étudiant à l'effet testing, à l'action et à l'apprentissage entre pairs. Un dispositif de pédagogie active que les étudiants semblent avoir apprécié. Les résultats seront d'abord validés avec le groupe avant d'être diffusés sur les ondes.

Une expérience à reproduire !

Écoutez l'émission

Publié le 24 avril 2021

Un fanzine au service de l'urbanisme tactique

(Fanzine Contre-écrou #3, avril 2021)

Quelle est la réelle définition de l'urbanisme tactique ? C'est celle d'un urbanisme spontané mu par un activisme citoyen et critique qui tente par ses actions d'ouvrir les yeux des citoyens au dialogue social, politique, écologique. Par exemple, récupérer une place de parking et la transformer en jardin potager.

Pour cela la parole a besoin de s'exprimer, et c'est ce que ce fanzine briochin a choisi de faire. Le fanzine trouve son origine dans le courant du DIY (Do It Yourself) de la fin des années 1970. Assez proche du courant de musique punk qui consistait à tout faire soi-même, et court-circuiter les circuits traditionnels des grandes maisons de disques. La musique punk se propageait grâce aux cassettes audio qui étaient copiées à la main. Autour de ce mouvement naissaient des fanzines, magazines souvent spécialisés dans un domaine qui étaient entièrement fabriqués à la main, à partir d'une machine à écrire, de ciseaux et de colle. On y trouvait des illustrations originales, des textes, de la poésie, etc.

C'est cette formule qu'ont choisie nos briochins, des activistes du cyclisme, pour s'exprimer autour du vélo. Ils expriment des idées, ils font des constats, ils inventent des possibilités, et témoignent de leur énergie par des dessins, des mots croisés, des textes et beaucoup d'humour. Il s'agit du collectif « Presse Cuvettes » dont nous ignorons tout.

Le numéro #3 vient de paraître, et comme je soutiens cette initiative, je profite de ce blog pour en parler.

(Contre-écrou #3, pages intérieures, avril 2021, DR)

Ce fanzine de 52 pages aborde l'histoire du vélocipède avec Ernest Michaux, né à Saint-Brieux, fils de Pierre Michaux, les inventeurs de la pédale. J'ai une autre théorie, mais j'en parlerais plus tard. Donc, une partie historique sur les courses de vélocipède, dans laquelle on voit bien le tournant des années 1880 avec l'arrivée des « bicyclettes de sécurité », celles qui empêchaient de faire un soleil. Un conte de Noël écrit par un véritable écrivain, Jean-Huges Oppel, Des blagues, des récits, etc. La plupart des auteurs sont anonymes et utilisent un sobriquet comme « martine-fait-du-vélo », et un papier sur l'expansion urbaine, d'où l'image sur le rêve pavillonnaire.

Le fanzine lance même un concours de photographie argentique sur le thème du vélo. Cette initiative née à l'occasion du premier confinement (mars 2020) pourrait faire naître d'autres initiatives dans d'autres villes. Il suffit d'un peu d'imagination, de beaucoup d'humour, d'un savoir cycliste, et de beaucoup d'huile de coude.

Le fanzine est vendu à prix libre, coût de fabrication 1 euro.

contre-ecrou@mailo.com

Publié le 30 avril 2021

L'œil de Vivian Maier

(Photographie de Vivian Maier, Fonds Vivian Maier, John Maloof, 2021)

En juin 2018, j'avais parlé de la photographe franco-américaine Vivian Maier (1926-2009). C'est à l'occasion de la consultation d'un livre lui étant consacré que je vais relater son parcours assez exceptionnel, et commenter son travail. Vivian Dorothy Maier est née à New York le 1er février 1926 d'une mère française, Maria Jaussaud, née à Saint Julien en Champsaur (Alpes) le 11 mai 1897. Sa mère, Eugénie n'a que 16 ans lorsqu'elle enfante de Maria, d'un père inconnu ? Maria sera reconnue par légitimation lors du mariage de ses parents, Nicolas Baille et Eugénie Jaussaud, le 12 août 1932. Rétrospectivement, Maria portera le nom de Jaussaud-Baille.

Le parcours de Vivian Maier est parsemé d'aller-retour France-Etats-Unis, et le village d'origine de sa mère, Saint-Julien-de-Champsaur, où la vente d'une propriété au lendemain de la Seconde Guerre la fera revenir. Peut-être parce qu'elle a hérité d'une somme conséquente, elle voyage dans plusieurs pays jusqu'en 1956 où elle s'installe à Chicago dans une famille pour s'occuper des deux enfants.

Où a-t-elle appris la photographie, la composition, la technique de prise de vue ? Quoi qu'il en soit, elle ne quitte jamais son Rolleiflex, ou rarement un Leica IIIc. Visiblement, elle était plus à l'aise avec son Rolleiflex, car on la voit toujours

prendre ses photos à hauteur de poitrine ou au niveau du ventre. Cette technique de prise de vue permet de rester concentré sur le sujet photographié et d'être plus discret.

Plus de 100.000 clichés lui sont attribués, et le plus curieux est que la plupart des photographies n'ont jamais été tirées du vivant de Vivian Maier. Était-ce un accent de folie douce ou compulsive de ne jamais sortir sans son appareil photographique et de prendre des centaines de clichés par semaine. Elle sort beaucoup dans la rue et capture le moindre détail de la vie contemporaine. Elle réalise des portraits de gens singuliers, souvent des portraits de gens que la vie a malmenés, ou des femmes en fourrure, des enfants qui jouent dans la rue ou qui montent sur une échelle improvisée pour regarder à l'intérieur d'un grand carton. Ses photographies sont d'une grande esthétique, très bien composées, et sont des témoignages sur le vif de ce qu'elle a vu. Un géant regardant à travers une vitrine, un homme usé par le temps ou l'alcool, un homme handicapé qui se sert d'une canne pour avancer, un homme assoupi assis devant un magasin, une jupe qui se soulève, des mains qui s'étreignent, des femmes qui attendent. Elle photographie aussi la mort et la misère, un homme allongé dans le sable, une jambe repliée, sa tête reposant sur son chapeau. Un cheval mort, allongé dans la rue. Un homme hirsute et crasseux qui semble regarder dans le vague. Un fauteuil calciné encore fumant sur le trottoir. La dépouille d'un chat. Trois hommes assoupis dont un semble surpris par le flash. Telles sont les images de la vie quotidienne que Vivian Maier a surprises tout au long de sa longue vie. Elle meurt à 83 ans, dans le dénuement, seule, et si John Maloof, un agent immobilier amateur de photographies n'avait pas acheté aux enchères une partie du fonds Vivian Maier, tout aurait été détruit, annihilé, et personne n'aurait vu ce travail phénoménal. Vivian Maier aimait se photographier dans les reflets des vitres et des miroirs qu'elle trouvait dans la rue. Toujours sérieuse, à la limite de la froideur, que cherche-t-elle à montrer ? Elle regarde par le viseur « sport » de son Rolleiflex, impassible et imperturbable. Cherche-t-elle à laisser une trace de son passage, ou bien à témoigner d'une réalité objective qu'elle saisit. Rien n'est moins sûr, car elle n'a jamais cherché à montrer ou à publier son travail de son vivant. Elle n'a visiblement pas laissé de texte ou d'explications. C'est donc un mystère qui va encore rester longtemps avant d'être résolu.

Il semble qu'à partir de 1973, elle utilisera une pellicule couleur Ektachrome et un appareil Leica IIIc, ce qui est assez anachronique puisqu'il s'agit d'un vieil appareil photographique, le Leica à l'époque étant un M4. C'est par conséquent un appareil qu'elle achète d'occasion. Elle possède aussi d'autres appareils photographiques, comme un réflex.

En attendant, John Maloof, qui s'est improvisé « conservateur » a créé une fondation Vivian Maier, et travaille à la numérisation de l'ensemble de l'œuvre. Mais qu'a-t-on vu depuis 2009 ? Quelques photographies, une série d'images choisies pour leurs compositions. Faute d'un véritable travail d'inventaire et de recoupements, notamment ethnographiques ou historiques, l'exploitation de ce fonds, s'il fait gagner beaucoup d'argent à un homme qui malgré tout a le mérite de faire découvrir cette œuvre, n'en est pas moins réduite à quelques tirages.

Personnellement, je pense que cette œuvre devrait appartenir au patrimoine mondial, et qu'il ne peut être la propriété d'une seule personne, qui plus est, sans lien familial. Ce n'est pas du tout la même chose que de trouver un puits de pétrole et un fonds photographique de cette importance. John Maloof restera à mes yeux un génial profiteur.

Pour argumenter dans ce sens, et ne laisser aucune place à la rancœur ou à la jalousie, je parlerais du photographe anglais Michael Kenna, avec qui j'ai eu la chance de travailler. Il a fait don de 301 tirages à la France, qu'il a réalisés sur le thème des camps de concentration. Un travail qui lui a pris des années. Il ne pouvait pas déceimment s'approprier ce travail photographique et en tirer profit.

Comment saisir la ville ?

Michael Kenna, *L'impossible oublié. Les camps nazis cinquante ans après*, Paris, Marval, 2001

John Maloof, *Vivian Maier, Street photographer*, Brooklyn, NY, PowerHouse Books, 2011

Publié le 6 mai 2021

La plaquette du séminaire en avant-première

En avant-première, voici la plaquette du séminaire La ville en mouvement.

Extrait du programme du séminaire La ville en mouvement 2021-2022

Comme nous pouvons le lire, l'intensif se ferait à Esch/Alzette dans le contexte du programme Esch, capitale européenne de la culture 2022. Selon toutes vraisemblances, nous pourrions nous transporter dans cette région et participer au projet de Pierre de Mecquenem autour des arts du feu.

L'orientation du séminaire serait alors tournée sur le feu dans sa dimension symbolique, sociale, culturelle, religieuse, et politique. Une année qui s'annonce riche et plurielle.

Publié le 18 mai 2021

La ville est en mouvement

(Le Pont-Neuf, Toulouse, décembre 2016, © NJ)

Un exercice simple en début de semaine : que suis-je en mesure de dire à propos de la ville en mouvement sur une page ?

La ville est en mouvement depuis sa création même, voilà 15.000 ans (Valla, 2008). Du point de vue de sa forme, de sa morphologie physique, elle évolue dans la manière d'habiter et par la forme de ses institutions. Les commerçants, les services, les habitats, les entreprises et les usines changent de lieu à l'échelle d'une décennie. Les fonctions de la ville qui reprennent les besoins de l'être humain (Malinowski, 1968) évoluent, changent et se diversifient. L'arrivée des secteurs de l'économie marchande à distance a modifié le rapport à la ville et dans la ville. De la ville industrielle et industrielle du XIXe siècle, elle est passée à la ville des loisirs pour la petite bourgeoisie, à la ville médicalisée pour les générations les plus âgées, à la ville du spectacle permanent et de la mise en scène pour son image. Le mouvement imposé dans la ville par l'obligation de circuler s'adapte aux crises perpétuelles (Revault d'Allonnes, 2012) et se transforme par l'adoption de moyens individuels de transports, au détriment de moyens collectifs. L'ère de la transition écologique néolibérale incite à réduire les émissions de CO2 sans pour autant réduire les distances ni mettre des moyens de transport collectif à disposition des populations captives, entre le périurbain et la ville centre.

D'un point de vue politique et idéologique, elle se recompose à mesure des prises de conscience de la finitude de l'espèce humaine, à l'ère de l'anthropocène (Malaurie, 2008). Les places publiques deviennent plus vastes et mieux contrôlables (Garnier, 1997). L'espace public comme idéologie (Delgado, 2016) transforme la ville en un lieu privilégié pour les classes dominantes. Parce qu'elle est réservée aux hommes, la ville est le fruit d'enjeux de lutte entre les genres et sources des émergences d'identités nouvelles (Ribaud, 2015). L'écologie, récupérée par l'idéologie néolibérale, est perçue comme une alternative à l'extinction de l'espèce. Les luttes pour un droit à la ville — Reclaim The Street — appartiennent en propre à la ville (Klein, 2000).

Du point de vue de sa morphologie sociale (Mauss, 1968), la ville évolue à travers des systèmes de parentés et d'alliance matrimoniale (Ghasarian, 1996). De nos jours, les formes sociales de la famille (Segalen, 1981) ont éclaté le modèle traditionnel et se développent dans une multitude d'aspects : famille monoparentale, polyandrie, polygynie, famille homosexuelle, communauté taissable et *communitas* (Turner, 1990), et s'accompagnent de formes d'habiter particulières (*tiny house*, nomadisme, squat). Mais c'est aussi l'alternance des espaces domestiques qui modulent la ville dans un mouvement pendulaire plus ou moins régulier. Du point de vue de la ville réputée appartenir au monde, la culture reste la boussole (Warnier, 1999) qui guide et conduit sa population et ses institutions dans et hors du temps économique (Galbraith, 1998). Du point de vue religieux (Mauss & Hubert), la cristallisation du monothéisme accapare l'essentiel des luttes et des guerres à travers le monde. Cependant, les évangélistes et le pentecôtisme d'un côté, l'animisme de l'autre, conservent une place importante et croissante grâce à l'avènement des nouveaux médias (Gutwirth, 1998), aux côtés des religions asiatiques, shintoïsme, taoïsme, bouddhisme, etc. Dans ses rythmes, la ville change sur le cycle circadien et offre une facette jour/nuit toujours plus complexe (Gwiazdzinski, 2016). À l'image de *La Moquette*, lieu convivial ouvert la nuit dans

les années 1990 à Paris, se créent aujourd'hui des lieux capables d'accueillir une vie nocturne, des « maires de nuit » cherchant à réguler cet espace mental.

Depuis la crise sanitaire et l'état de guerre déclaré au virus (Selim, 2020), la ville a vécu plusieurs confinements, sans jamais être revenue à son état de départ. C'est dans cette ville, dans sa globalité et dans ses multiples facettes, que nous allons nous rendre.

Bibliographie

- Delgado M., 2016, *L'espace public comme idéologie, Les réveilleurs de la nuit*
- Galbraith K., 1998, *Voyage dans le temps économique*, Seuil
- Garnier J.-P., 2010, *Une violence éminemment comptemporaine : essais sur la ville, la petite bourgeoisie intellectuelle et l'effacement des classes populaires*, Agone
- Ghasarian C., 1996, *Introduction à l'étude de la parenté*, Seuil
- Gutwirth J., 1998, *L'église électronique. La saga des télévangélistes*, Bayard
- Gwiazdzinski L., 2016, *La nuit, dernière frontière de la ville*, Rhythmos
- Klein N., 2000, *No Logo, la tyrannie des marques*, Acte Sud
- Malaurie J., 2008, *Terre Mère*, CNRS
- Malinowski B., 1968, *Une théorie scientifique de la culture*, Seuil
- Mauss M., 1968, *Sociologie et anthropologie*, PUF
- Mauss & Hubert, 1904, *Esquisse d'une théorie générale de la magie*, Gallimard
- Revault d'Allonnes M., 2012, *La crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Seuil
- Ribaud M., 2015, *La ville faite par et pour les hommes*, Belin
- Selim M., 2020, *Anthropologie d'une pandémie*, L'Harmattan
- Turner V., 1990, *Le phénomène rituel*, PUF
- Valla F., 2008, *L'homme et l'habitat, l'invention de la maison durant la préhistoire*, CNRS
- Warnier J.-P., 1999, *La mondialisation de la culture*, La Découverte

P.S. Mon père aurait eu 88 ans aujourd'hui.

Publié le 21 mai 2021

Ceteris paribus sic stantibus

(Ariane ?, *La Halle de la Machine, Montaudran, mai 2021*, © NJ)

La littérature scientifique est parfois jonchée de formules latines qui, *ceteris paribus*, servent à maintenir une distance entre les arguments énoncés et une réalité trop vaste pour être englobée à l'intérieur de ces arguments. La formule *ceteris paribus sic stantibus* signifie « toutes choses égales par ailleurs ». Il est de bon ton de l'utiliser dans sa version courte *ceteris paribus*. On l'aura compris, ce n'est pas la formule dans son ensemble qui compte, mais l'idée qu'elle véhicule. « Toutes choses égales par ailleurs » est à employer lorsque l'on tient à développer un argument, mais qu'on ne peut toutefois pas généraliser.

En fait, on emploiera souvent cette locution afin de se préserver d'éventuelles critiques, notamment face à la critique récurrente de la représentativité. Lorsque l'on travaille sur un petit échantillon, la représentativité est faible. Les statistiques et la loi normale montrent que la représentativité augmente légèrement à mesure que la population grimpe de façon exponentielle. La loi de Fisher dresse un tableau de probabilités qui permet d'évaluer le pourcentage d'incertitude en rapport avec l'échantillon. Plus l'échantillon est grand, et plus sera grande la certitude d'avoir obtenu une information fiable et représentative. Mais jamais à 100%. Les calculs de probabilités permettent d'éviter d'avoir à questionner la population entière, compte tenu d'une certaine marge d'incertitude.

En ethnologie, nous n'avons pas toujours recours aux statistiques et aux questionnaires quantitatifs. Certains chercheurs rejettent même cette idée. Cependant, la question de la représentativité est souvent posée, et si le singulier prime sur la grande quantité, il faut toujours prévoir cette marge d'incertitude que l'on peut résumer par la locution « *ceteris paribus* ».

Cependant, les locutions latines sont souvent utilisées dans les textes scientifiques. Colette Pétonnet nous en donne la preuve :

« Les sociétés modernes doivent continuellement trouver leurs réajustements. Plutôt que de regarder en arrière pour constater les pertes avec une nostalgie parfois légitime, mieux vaut mobiliser un peu d'imagination ou assez de curiosité pour contempler les phénomènes *in statu nascendi* qui conservent aux villes leur pouvoir enchanteur. » Extrait tiré de Colette Pétonnet, « L'anonymat ou la pellicule protectrice », in *Variations sur la ville*, Paris, CNRS, 2018, p. 205

In statu nascendi signifie « en état de naître », mais l'utilisation de la locution latine renforce cette situation à la manière d'un concept. Alors que la littérature scientifique anglo-saxonne privilégie l'utilisation des locutions latines, nous pouvons tout à fait écrire leur traduction en français, à plus forte raison (*a fortiori*) lorsqu'il s'agit d'affirmer une position par rapport à l'écriture.

Publié le 3 juin 2021

Qu'est-ce qu'un prolo ?

(https://www.lemonde.fr/idees/article/2020/01/17/antifasciste-antitotalitaire-george-orwell-penseur-visionnaire-du-xxie-siecle_6026153_3232.html)

Dans la littérature orwellienne, le terme de « proles » désigne la classe la plus basse qui règne dans les quartiers « chauds » de la ville. Une immensité populaire de corps dépenaillés qui arpentent les faubourgs et se rassemblent dans des lieux emblématiques pour scander des slogans xénophobes à la gloire de Big Brother.

De « prole » à prolo, il n'y a qu'un pas, allègrement franchi dans le contexte des années 1940 et qu'Orwell associe au petit peuple sans éducation, sans écriture et sans culture. Mais les prolétaires ne sont-ils réduits qu'à cette image ?

Les Trésors de la Langue Française (TLF) nous permettent de mieux cerner cette notion. « Dans l'antiquité romaine, le prolétaire était le citoyen de la dernière classe déterminée par le cens; exempt d'impôt, n'ayant d'autre bien que sa personne il tenait cette dénomination du fait que son seul espoir de richesse était dans les enfants qu'il pouvait procréer (proles: lignée) (BERN.-COLLI 1981) », nous est-il rapporté. Cette définition coïncide bien avec le sens que donne Orwell dans son livre, réédité en France cette année dans sa version intégrale.

Mais où vivent les prolétaires, ces « gens de peu » qui triment leur vie durant à la recherche d'une ascension sociale qui n'arrivera jamais ? Dans les « quartiers prioritaires » ? Dans les Zones urbaines sensibles ? Sensibles à quoi ? Où vivent les femmes de ménage, des employés destinés à remplir les distributeurs de boissons des gares, les agents de nettoyages, les hordes de livreurs à vélo qui dès le soir venu parcourent la ville pour livrer les victuailles (du Mc Do au sandwich Sarran) ? En plein confinement, cette population a pourtant été en première ligne pour assurer la continuité économique.

(Contrat de ville – quartiers prioritaires, SIG-Ville 2021)

Dans cette carte tirée du SIG-Ville, les quartiers prioritaires sont en bleu, et en rouge nous avons les ZUS (zone urbaine sensible). Nous noterons que les « quartiers prioritaires » sont ceux dans lesquels les RASED (réseau d'aide spécialisé aux élèves en difficulté) ont été supprimés. De quelle priorité s'agit-il ? Ces données sont pourtant connues des preneurs de décision.

(Conférence d'Eric Uytendaele de l'université Libre de Bruxelles, mai 2021)

Le tableau ci-dessus, tiré de l'observatoire des inégalités, montre en bleu clair la part des enfants de cadres supérieurs en fonction du diplôme, alors que les bâtons noirs montrent la même chose, mais pour les enfants d'ouvriers. Nous remarquons une inversion des tendances, alors que la proportion des enfants de cadres supérieurs et d'ouvriers est légèrement plus élevée au collège. Si le « collège unique » institué en 1975 offre à toutes les classes sociales l'idée d'un enseignement commun, nous constatons un éclatement à la sortie qui illustre les disparités entre classes sociales, et le rapport entre classe sociale et le niveau scolaire acquis.

Cependant, le terme de « prolo » semble avoir disparu du vocabulaire au profit de la « classe moyenne » qui n'est pas un synonyme, plus valorisante, plus floue, plus incertaine. La société souhaite-t-elle cacher cette classe « honteuse » ?

George Orwell, *1984*, traduit par Celia Izoard, Marseille, Agone, 2021

Publié le 9 juin 2021

Bravo à Chaimæ et Telida !

(Planche extraite du Noël d'Anggie Wren, Paul Auster, illustration de Jean Claverie, Actes Sud Junior, 1998)

En cette fin de semestre et cette fin d'année universitaire, le calendrier nous a congratulé de deux soutenances à la fois différentes et assez proches, puisqu'il s'agissait, finalement, de réfléchir à la question du partage des espaces urbains autour des populations paupérisées.

Le travail de Chaimæ tournait pour sa part dans un petit « grand ensemble » au nord de Toulouse. Elle a abordé les difficultés de dialogue entre les habitants et les responsables de la politique de la ville. Le tout dans un contexte de pandémie, d'accessibilité problématique aux personnes et aux associations, etc. Elle a malgré tout su bien se débrouiller.

Quant à Telida, elle a investi son temps et la démarche de recherche sur l'ensemble des îles du Grand Ramier pour effectuer un travail de recherche sur les populations en habitat précaire. Son travail s'est appuyé sur des relevés cartographiques, et des récits de témoignages des habitants et de personnalités municipales.

Ces mémoires seront disponibles à la bibliothèque l'année prochaine, et mon intention n'est pas d'en faire un résumé. Comme j'ai récupéré le train en marche, j'ai découvert des travaux « en chantier » ou en voie d'aboutissement. Cet après-midi, en assistant aux soutenances, une image a ressurgi et j'ai couru feuilleter le livre de Jane Jacobs pour livrer ici son point de vue sur la notion de « poumon vert ».

À propos des urbanistes et des aménageurs, Jane Jacobs écrit en 1961 :

« Mais ce qu'il faut d'abord faire, si l'on veut vraiment comprendre la façon dont les villes et leurs espaces verts s'influencent réciproquement, c'est cesser une fois pour toutes de confondre le rêve et la réalité comme le font les urbanistes. Ceux-ci cultivent en effet une idée absurde venue tout droit de la science-fiction, qui consiste à affirmer que les espaces verts sont « les poumons de la cité ». Or, il faut plus d'un hectare de bois pour absorber l'anhydride carbonique dégagé par la respiration, la cuisine et le chauffage d'un foyer composé de quatre personnes. En réalité, ce sont les grandes masses d'air qui circulent au-dessus de nos têtes qui sauvent les cités de la suffocation, pas les espaces verts ».

Thierry Paquot n'avait pas à l'époque de cette réédition sa propre maison d'édition (Terre urbaine), car je pense qu'il l'aurait publié chez lui. Ce cheminement m'a conduit à ouvrir la biographie de Gilles Clément à la page du tiers-paysage.

« Le Tiers-Paysage — fragment indéfini du Jardin Planétaire — désigne la somme des espaces où l'homme abandonne l'évolution du paysage à la seule nature. Il concerne les délaissés urbain ou ruraux, les espaces de transition, les friches, marais, landes, tourbières, mais aussi les bords de routes, rives, talus de voies ferrées... »

Voilà comment les cheminements permettent d'ouvrir à de nouvelles connexions ou bien à re-découvrir cette ville en mouvement perpétuel. Car comme le dit Siri Hustvedt, la femme de Paul Auster : « On est en mouvement perpétuel jusqu'à notre mort ».

Alors longue vie à nos deux futures architectes !

Paul Auster, *Le Noël d'Auggie Wren*, illustrations de Jean Claverie, Actes Sud Junior, 1998

Gilles Clément & Louisa Jones, *Une écologie humaniste*, Genève, Aubanel, 2006

Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, (1961), Marseille, Parenthèses, 2012

Publié le 25 juin 2021

Des vacances roboratives ou pas

(Christian Darles, architecte, archéologue, 1949-2021)

En mémoire de Christian Darles

Le temps des vacances est un temps social destiné à reprendre pied dans la longue course des illusions néolibérales. C'est un temps personnel de réaffirmation d'un savoir-être, un temps de prise de recul ou de distance qui va permettre un travail sur soi. C'est un temps socialement accepté pour permettre de rebondir sur des activités passées, et de prendre des décisions (de bonnes décisions) pour un retour social à la rentrée.

Le calendrier grégorien ne coïncide pas avec le calendrier de l'entreprise et de l'école. Mais la vie économique est à la fois calquée sur le rythme scolaire et sur le rythme annuel, notamment pour tout ce qui concerne l'impôt et les taxes. Rite de passage profane, l'été entre en vacances, mais la réalité pour beaucoup d'étudiants c'est de devoir travailler pour provisionner leur compte. Pour d'autres, c'est faire des stages et acquérir de l'expérience professionnelle. Une enquête de l'Insee

montre qu'un quart des étudiants travaillent durant leurs études en région Auvergne-Rhône-Alpes. Ce qui correspond tout de même à plus de 81 mille jeunes.

Insee Flash Auvergne, n°70, février 2020

Il est par conséquent discutable de proposer une liste de lecture de vacances alors que certains étudiants et étudiantes n'auront pas le temps d'en éplucher les premières lignes. C'est pourtant ce que j'ai l'habitude de faire. Et si cette année, mon conseil serait de ne rien faire, ou plutôt de faire autrement et autre chose que ce que l'on fait d'habitude ? Il y a par conséquent quelque chose de l'ordre de la morale dans cette injonction à utiliser son temps libre à des fins utilitaires. Doit-on se sentir coupable si l'on n'ouvre aucun livre durant l'été ?

Pour ma part, j'ai terminé cette année avec un article de pédagogie et j'entends consacrer une partie de mon temps à approfondir un certain nombre de notions. C'est très curieux. J'ai rencontré l'œuvre de Paulo Freire au début des années 2000, lorsque j'ai commencé mon enquête de terrain sur l'unité d'habitation Le Corbusier à Firminy. Un anthropologue qui vivait là-bas avait passé quelques années au Brésil et était revenu au début des années 1970 avec un ouvrage sur la cause amérindienne. Juste avant sa mort, il a traduit un ouvrage de l'architecte Lucio Costa. Mais cela ne m'avait pas accroché à l'époque. Et il a fallu attendre vingt ans pour que je me décide enfin à entrer dans son œuvre. Paulo Freire appartient au courant de la pédagogie critique très développée hors de France, et qui commence à trouver sa place ici. Elle permet de conscientiser l'apprenant sur les formes d'inégalités économiques, de genre, sociale, etc. Cette approche résonne avec les intentions pédagogiques du séminaire et les attendus critiques que nous essayons de transmettre.

La lecture alimente une réflexion. D'autres formes sont tout aussi valables, comme la méditation, le recueillement, l'auto-analyse. Mais la lecture permet de ne pas tourner en rond. Se changer les idées comme on dit, c'est faire un pas de côté, c'est prendre une décision sur le long terme, c'est entrevoir des perspectives d'avenir. Finalement peu importe ce que l'on va faire cet été, pourvu que l'on revienne rassuré et impliqué pour une nouvelle année, dès septembre.

Publié le 9 juillet 2021

Tenir son journal de terrain

(De Marees, Pieter. Description et récit historial du riche royaume d'or de Guinea, aultrement nommé la Coste d'or de Mina, gisante en certain endroit d'Afrique.... 1605. BNF)

« Quelle différence entre l'image qu'un homme se fait de sa vie, et ce qui lui advient en réalité » (Malinowski 1985 : 36).

Se préparer à un nouveau terrain de recherche passe par différentes étapes que nous allons voir : aujourd'hui le journal de bord.

Bronislaw Malinowski (1884-1942) est un anthropologue polonais, considéré comme le père de l'anthropologie fonctionnaliste anglaise et père de la méthode dite de l'observation participante. Pour le lecteur profane, voilà déjà trois notions qu'il faudra approfondir sur l'Internet. Mort à 58 ans en 1942, il faudra attendre 1967 pour que sa femme publie les deux campagnes (1914-1915) et (1917-1918) de son journal de terrain australien. Cette publication a produit un choc dans la communauté des ethnologues et anthropologues à travers le monde (sa lecture vous permettra de comprendre pourquoi).

Le journal de terrain est le carnet dans lequel l'ethnographe note tout ce qu'il se passe au cours de ses journées sur son terrain. Chaque jour, l'exercice de cette discipline lui permet de mesurer l'évolution de sa pensée, de confirmer ou d'infirmer ses hypothèses, de noter et de mémoriser ses impressions, ses déceptions, ses attentes, etc. Avant la publication de son journal, beaucoup d'ethnologues plaçaient Malinowski sur un piédestal, et je crois même qu'il avait une sorte d'auréole au-dessus de sa tête. Non pas qu'il était considéré comme un saint, mais qu'il avait une droiture et une méthode rigoureuse qui servira de modèle à des générations entières.

L'étonnement et la déception de ses écrits a plongé l'anthropologie dans une crise passagère, mais il a fallu attendre 1985 pour lire ce texte en français traduit par l'anthropologue Tina Jolas. (Tina Jolas a fait partie du groupe des quatre femmes de Minot qui se sont penchées dans les années 1980 sur l'ethnologie d'un village français. Mais on lui doit surtout des traductions d'auteurs variés (poètes, écrivains et anthropologues). Elle a notamment participé à la traduction du Seigneur des anneaux de J.R.R Tolkien. C'est pas rien !)

Ce qui deviendra le journal de bord est plus proche du journal intime que du carnet d'enquête dans lequel on note à la volée des expressions, des idées ou des croquis pris sur le vif pendant la journée. Lorsqu'arrive le soir, on revient sur sa journée de terrain et on écrit ses pensées, ses réflexions, et les différents moments importants qui ont marqué la journée. Je reproduis ici la première page de son journal.

« Port Moresby, le 20 septembre 1914. Le 1er septembre a marqué une nouvelle époque de ma vie; j'entreprends ma propre expédition en zone tropicale. Le mardi 1-9-1914, j'avais été avec l'Association britannique jusqu'à Toowoomba. Rencontré Sir Oliver et Lady Lodge. Je bavardais avec eux, et il m'offrit son aide. La fausseté de ma position et les tentatives de Stas pour « rétablir les choses », mes adieux à Désiré Dickinson, ma colère envers Stas, qui s'est muée en une rancune tenace, laquelle persiste à ce jour — tout ça appartient à la période précédente, celle du voyage en Australie avec l'Association britannique. Je suis retourné à Brisbane tout seul, dans un wagon-salon, lisant le *Handbook* sur l'Australie. À Brisbane, je me suis senti abandonné de tous et j'ai dîné seul. Soirée avec [Fritz] Gräbner [ethnologue allemand] et Pringsheim, qui espèrent pouvoir rentrer en

Allemagne. Nous parlons de la guerre. Étroitement liés à mes souvenirs de cette période, il y a le vestibule de l'hôtel Daniell, son mobilier de pacotille, l'escalier bien en vue. Je me rappelle mes visites matinales au musée en compagnie de Pringsheim... »

Malinowski raconte ses journées, ses impressions, les personnes qu'il rencontre, etc., dans son journal de terrain que les ethnologues ont après lui consacré parmi les outils d'enquête. Pour toutes celles et tous ceux qui voudront approcher les méthodes de l'ethnographie, il vous faudra par conséquent un carnet d'enquêtes et un journal de bord. Dans la mesure où le journal de bord ne sera lu que par vous, vous pourrez y coucher vos réflexions les plus intimes, vos frustrations et vos joies les plus secrètes. Sa destinée n'est pas d'être publiée, et l'exemple du journal de Malinowski est une exception, jugée nécessaire et utile à la communauté anthropologique.

Au niveau de la préparation, Malinowski n'emmène pas avec lui de manuel d'ethnographie, car cela n'existe pas. Il prend quelques livres et l'équivalent du *Guide du routard* pour découvrir le peuple et la région. Faites-en autant.

Sur tous les lieux où vous allez vous rendre, vous pouvez consulter l'histoire, la géographie, l'économie des lieux. Aujourd'hui, vous trouverez des sociologies, voire des ethnologies des lieux d'accueil. Renseignez-vous sur les expressions les plus courantes, les habitudes alimentaires, mais aussi les habitudes de vie, ce qu'on appelle sauvagement la culture dans laquelle vous allez être plongé·e durant un an. Et notez chaque jour tout ce qui se rapporte à votre découverte des lieux et du milieu que vous allez partager avec d'autres.

Bronislaw Malinowski, *Journal d'ethnographie* (1967), traduit de l'anglais par Tina Jolas, Paris: Seuil, 1985

Publié le 17 août 2021

L'initiation à la recherche en Master

(Symétrie au carrefour de la rue de Metz, Toulouse, 2018 © NJ)

La présentation des billets va devenir plus austère du fait que nous sommes arrivés à la limite de la capacité de la mémoire disponible. Sauf à trouver une solution pérenne, je n'ajouterais plus d'images nouvelles. D'ailleurs, la plupart n'étaient pas de mon fait, ni de ma production ni de ma création (excepté pour certaines photographies). À la place d'une image, j'y mettrais le lien comme dans notre exemple du jour qui concerne l'étendue de ce que peut être **la recherche** en milieu universitaire.

L'image trouble la représentation et pose un biais épistémologique qu'il faut nécessairement contourner pour évacuer les sous-entendus qu'elle contient

implicitement. De toute évidence, l'image vient renforcer le propos et parfois l'orienter.

Dans la **carte mentale** dont il est question, et que vous pouvez télécharger en format PDF, nous avons une représentation de ce qu'est la recherche. Comme je suis fan des cartes mentales, je propose cette lecture en cinq points élaborés par le département de Rennes 1 sous la responsabilité de Julien Le Bonheur, que je remercie.

Le premier point concerne la « **communauté scientifique** » que l'on pourrait envisager sous la forme d'un cloud, parce qu'elle est partout et nulle part à la fois, et qui regroupe les lieux d'échanges des outils et des travaux, des recherches en cours, mais aussi les instances de censure et de validation, de promotion et d'autoconsécration. Le monde de la recherche n'est pas un monde de bienveillance, mais un monde de lutte. Il en sera peu question dans le séminaire puisque cette dimension n'est pas encore à l'ordre du jour.

Le second point aborde la question du « **métier de chercher et de chercheuse** » qui pointe l'aspect « en équipe » et en « collaboration » ce qui, de mon point de vue, est à relativiser. Dans son récent livre sur la controverse, Bruno Latour évoque justement les nombreux conflits présents autour des faits sociaux que l'on nomme « controverse ». L'idée essentielle étant que deux chercheurs vont s'affronter sur le versant de la preuve pour faire valoir leur hypothèse ou leur thèse. Nous sommes bien dans la lutte.

Derrière ces sept branches, nous entrevoyons que le métier de chercheur est aussi une discipline : éthique, déontologique, exigeante, et de partage des connaissances et des savoirs. C'est ce dernier point qui intéressera nos étudiantes et nos étudiants, car la fabrication du mémoire est une pièce essentielle dans la démarche de l'apprentissage de la recherche par la recherche.

Le troisième point questionne « **la méthode scientifique** ». D'un côté nous avons l'état de l'art, et la mise à plat des savoirs concernant un sujet donné, et de l'autre, nous avons les méthodes à proprement parler : observation, questionnement, enquête et analyse. Les méthodes ne sont pas universelles, et chaque discipline organise ou hiérarchise ses méthodes. Par exemple, l'observation que l'on trouve au fondement même de la recherche n'a pas la même valeur que l'on soit sociologue, anthropologue ou géographe. Il y a aussi un rapport d'échelles qui fait que l'on n'observe pas la même chose ou pas à la même distance. Évidemment, les méthodes sont au centre des apprentissages et nous y consacrerons une bonne partie du premier semestre. Cependant nous retrouvons la même démarche intellectuelle et la même volonté de découverte.

Le quatrième point porte sur la « **société** », un terme assez obscur, car qui peut vraiment dire de quoi il s'agit ? Par exemple, quelle est l'origine de la demande sociale ? Qui sont les destinataires et les promoteurs d'une recherche ? Cela pose la question du regard critique et de la critique des sources comme des enjeux. Mais le point de départ est de considérer que la société existe, contrairement à ce que

pouvait prétendre Margaret Thatcher (1925-2013), et qu'elle est constituée d'individus dont la somme est supérieure à la somme des individus qui la compose. Ainsi la ville, c'est d'abord une somme d'individus en mouvement (curieusement, une situation fixe peut être perçue comme un mouvement zéro).

Enfin, le cinquième point concerne la « **qualité des chercheurs et des chercheuses** » que l'on peut approcher par des adjectifs qualificatifs positifs : curiosité, rigueur, intuition, ténacité, goût pour l'exploration, honnêteté intellectuelle, doute constructif, etc. C'est la dimension du savoir-être qui forme un des axes d'apprentissage du séminaire.

Voilà pourquoi cette carte heuristique me paraît coller avec les attendus du séminaire et qu'elle offre une qualité visuelle assez large. Comme me l'a suggéré Julien Le Bonheur, nous pourrions contribuer nous aussi à cette démarche didactique et produire notre propre carte mentale autour de la Ville en mouvement : marges, limites, frontières...

Clémence Seurat & Thomas Tari, *Controverses. Mode d'emploi*, Forccast, Sciences Po, 2021

Cinquième année (2021-2022)

Publié le 30 août 2021

Éthique et déontologie

(Confinement, illustration de Marine Pradon, mars 2020)

Suite aux événements récents concernant la position sociologique face à l'enquête sur la possible conséquence létale du vaccin contre le Covid-19, le CNRS a rappelé la charte déontologique co-signée en 2019. Il était temps !

Faisons tout de suite le constat qu'aucune charte de déontologie n'existait jusqu'à ce jour, et que l'initiative a été prise par le HCERES (haut conseil de l'évaluation de la recherche et de l'enseignement supérieur). Alors que deux INSA sont signataires de la charte, nous ne trouvons aucune école d'architecture. Ce billet prendra donc le relais du point 7 qui préconise :

« Les règles déontologiques doivent être intégrées aux cursus de formation, en particulier au sein des cursus de master et de doctorat, et leur apprentissage doit être considéré comme participant à la maîtrise du domaine spécifique de recherche. »

Mais la déontologie, c'est quoi ?

Selon le Petit Robert, la déontologie est formée du Grec *deonontos*, devoir et de *logos*, discours. « Ensemble des devoirs qu'imposent à des professionnels l'exercice d'un métier ». On parle alors d'un Code de déontologie. Alors que les architectes ont un Code de déontologie, les chercheurs n'en étaient pas pourvus. Cela était dû pour une part aux conséquences de la Seconde Guerre mondiale et du refus de coopérer avec les origines vichyssoises des codes établis à l'époque (médecine, architecture). Comme nous le percevons, il y a une grande dimension morale dans la notion même de devoir, ce qui pose un certain nombre de questions d'ordre éthique.

L'éthique toujours selon le même dictionnaire, est « l'ensemble des valeurs, des règles morales propres à un milieu, une culture, un groupe ». On parle alors d'intégrité, un principe de base qui fonde la présente charte.

Chaque étudiant doit prendre part à cette information, lire la charte et en discuter parce que la dimension morale renvoie à des valeurs. Or, les valeurs appartiennent

à l'histoire incorporée de chaque agent social. Cette charte s'adresse à tous les chercheurs et pas seulement aux chercheurs en sciences sociales. Mais nous y trouvons des bases communes, comme la rigueur méthodologique, l'intégrité face à la fraude, la transparence des données, l'honnêteté intellectuelle, le droit d'auteur, etc. Cette charte établit un certain nombre de règles sur lesquelles nous allons nous appuyer pour découvrir les outils et la méthodologie d'enquête.

L'apprentissage de la recherche doit se faire au contact des règles déontologiques de manière à éviter par la suite des déboires, des inconvenances et de mauvaises surprises. Par exemple, le plagiat est sanctionné et selon son importance, il peut aller jusqu'à l'exclusion ou l'annulation du diplôme. Dans notre école, les étudiants signent une charte anti-plagiat depuis 2011 (voir le règlement des études).

Publié le 19 septembre 2021

À l'origine de l'anthropologie urbaine « à la française »

(D'après Paul Auster, Le Noël d'Auggie Wren, illustration Jean Claverie, Actes Sud Junior, 1991)

Maurice Halbwachs (1877-1945) n'est pas considéré comme un anthropologue, en regard de ses travaux sur la ré-interprétation du suicide ou de la mémoire collective. Il est plutôt considéré comme un sociologue, issu de l'école d'Emile Durkheim, père de la sociologie française. Son contemporain Marcel Mauss (1872-1950) est quant à lui le père de l'anthropologie française, neveu d'Emile Durkheim (1858-1917). Il s'agit d'une histoire de famille et ce découpage est très arbitraire.

Dans le travail qui nous occupe, le texte de Maurice Halbwachs peut être considéré comme un travail d'anthropologue, et ceci pour plusieurs raisons que nous allons voir à présent.

Alors que son étude sur le suicide reprend les grandes lignes du travail d'Emile Durkheim, grâce notamment à l'apport des séries statistiques entre la France et l'Allemagne, le texte intitulé *Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte*, rédigé en 1941, s'intéresse à la lecture des évangiles à partir d'une grille d'analyse constituée sur la base de ses travaux portant sur la mémoire collective. Il s'agit concrètement d'un travail de relecture de textes sacrés et de textes anciens, à travers lesquels, Maurice Halbwachs cherche à positionner topographiquement les grands événements de la vie du Christ, de sa naissance à sa mort. Il y a un très gros travail de traduction de textes anciens, et un croisement des données des évangiles dans une lecture historique des faits.

Ce texte porte sur une réflexion historiographique, c'est-à-dire, de « comment on écrit l'histoire », et une réflexion épistémologique, c'est-à-dire, de « comment on écrit la connaissance ». Mais il explique aussi sa démarche et sa méthode, ce que

beaucoup d'auteurs n'ont pas interrogé, car portés plutôt sur les résultats en histoire des religions.

Le but du cours magistral sera de mettre à plat ces données et de les articuler avec des textes plus récents, faisant appel à cet ouvrage. Nous utiliserons pour l'occasion trois textes disponibles en version PDF, classés par ordre chronologique.

Mazzella Sylvie, « La ville-mémoire. Quelques usages de La mémoire collective de Maurice Halbwachs », in *Enquête*, 4/1996, La ville des sciences sociales, pp. 177-189

Bulle Sylvaine, « Espace et mémoire collective à Jérusalem », *Annales HSS*, 3, 2006, pp. 583-606

Bernier-Farella Hélène, « Maurice Halbwachs, la Topographie légendaires des évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective », *Revue de l'histoire des religions*, 1/2012, pp. 131-133

Et bien sûr,

Halbwachs Maurice, *Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte. Étude de mémoire collective*, (1941), coll. Quadrige, Paris : PUF, 2017

La version d'origine du texte de Maurice Halbwachs est disponible sur le site ssoar.

Outre le travail d'ethnologue en cabinet, propre à toute une génération d'ethnologues de l'époque, y compris de Marcel Mauss en France, ou de James George Frazer (1854-1941) en Écosse (à qui l'on doit le cycle du Rameau d'Or), Maurice Halbwachs est allé sur le terrain deux fois pour mener son enquête (qui a duré cinq jours en tout). Or, le terrain est ce qui fait l'ethnologue. Maurice Halbwachs s'est rendu à Jérusalem et dans la région, et a visité les « prétendus » endroits de la destinée du Christ. Il s'est entretenu avec la communauté chrétienne et a mené des observations *in situ*. En faisant cela, il fait de l'ethnographie. Cette démarche qu'il initie bien après son expérience au contact de l'École de Chicago, lorsqu'il rédige le texte intitulé « Chicago, expérience ethnique », en 1932, publié dans l'ouvrage *L'école de Chicago* d'Yves Grafmeyer & Isaac Joseph, nous permettra de rebondir sur une ethnologie urbaine en devenir...

Grafmeyer Yves & Joseph Isaac, *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Alençon : Ed. Aubier, 1990

Publié le 24 septembre 2021

D'où vient le mouvement ?

Extrait de Yona Friedman, *L'humain expliqué aux extra-terrestres*, L'éclat, 2016

Nous avons vu que de nombreux auteurs parlent du mouvement de la ville. Cela a donné le nom à ce séminaire, et ce mouvement perpétuel, mouvement des uns et des autres s'exprime à travers l'ensemble de la société. Évidemment on pense aux flux de la circulation et des agents sociaux qui vaquent à leurs occupations quotidiennes. À une échelle plus dilatée, on pense aux commerces qui changent, et à une échelle encore plus large, on pense aux changements des quartiers qui illustrent ce mouvement perpétuel. Le mouvement est perceptible à plusieurs échelles de temps, parfois très proche de l'échelle humaine, parfois très distant comme il en est pour l'échelle politique.

Mais alors, d'où vient de mouvement ? Pierre Bourdieu, dans un article de 1980 portant sur les relations entre l'histoire réifiée et l'histoire incorporée, écrit que « le principe du mouvement perpétuel qui agite le champ ne réside pas dans quelque premier moteur immobile, — ici le Roi Soleil —, mais dans la lutte même qui, produite par les structures constitutives du champ, en reproduit les structures, les hiérarchies. Il est dans les actions et les réactions des agents qui, à moins de s'exclure du jeu, et de tomber dans le néant, n'ont pas d'autre choix que de lutter pour maintenir ou améliorer leur position dans le champ, c'est-à-dire pour conserver ou augmenter le capital spécifique qui ne s'engendre que dans le champ, contribuant ainsi à faire peser sur tous les autres les contraintes, souvent vécues comme insupportables, qui naissent de la concurrence ».

Pour comprendre cette affirmation, il faut revenir au tout début du paragraphe de son article, lorsqu'il écrit que « la relation originaire au monde social auquel on est fait, c'est-à-dire par et pour lequel on est fait, est un rapport de *possession*, qui implique la possession du possesseur par ses possessions ».

De ceci, nous pourrions dire que la lutte perpétuelle des agents est au centre de ce mouvement perpétuel, puisque le mouvement qui est à l'origine ne peut être que celui des agents sociaux qui composent la ville. Chacun essaie d'augmenter son capital, de progresser sur l'échelle sociale, mu par cette injonction. Cette propriété des champs sert à expliquer d'où vient ce mouvement, et surtout sa raison d'être. Dès lors, il est facile de comprendre qu'une ville ne peut que bouger, car les agents sociaux qui la composent ont ce besoin irrépessible d'accroître leur capital symbolique, économique, culturel, etc., dans un champ donné, et parfois essaient de changer de champ. Une ville serait-elle stable, équilibrée, immobile, qu'elle serait transformée en un objet patrimonial (c'est un peu l'idée des AVAP). Mais les agents n'en seraient pas pour autant immobiles, décidant et accroissant leurs capitaux, accumulant dans la discrétion du patrimoine et des symboles. C'est ce que reprennent le couple de sociologues, Michel Pinçon et Monique Pinçon-

Charlot dans leur dernier ouvrage autobiographique, lorsqu'ils écrivent que « la ville est un fait social à l'état objectivé : rapports sociaux et vie sociale cristallisés dans des objets matériels (les formes urbaines bâties), mais aussi dans des institutions, des textes ou des règlements. Mais si la ville est constamment remodelée par les pratiques sociales qui la constituent, ces pratiques sont le fait d'agents sociaux qui sont eux-mêmes du social incorporé sous la forme de dispositions durables ».

Delpierre Alizée, *Servir les riches. Les domestiques chez les grandes fortunes*, La Découverte, 2022

Bourdieu Pierre, « Le mort saisit le vif », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 32-33, 1980, pp. 6-17

Pinçon Michel & Pinçon-Charlot Monique, *Notre vie chez les riches. Mémoires d'un couple de sociologues*, Paris, Zones, 2021

Publié le 8 octobre 2021

Qu'avez-vous lu cette semaine ?

(Les premières enquêtes ethnographiques... © Gallica)

Le travail de chercheur consiste à s'informer et à réfléchir. En dehors des périodes de recherche « sur le terrain », qui correspondent à ce que l'on appelait jadis des « campagnes de recherche », le chercheur passe un temps relativement long seul devant son bureau, à reprendre ses notes de terrain, à lire des livres et des articles, à réfléchir sur son objet.

La semaine dernière j'ai sauté sur le nouvel ouvrage de Jean-Pierre Digard, anthropologue, né en 1942, et qui vient de publier *Tristes tropiques, souvenirs anthropologiques, passions et questions*, chez L'Harmattan, 2021. Ce clin d'œil à Claude Lévi-Strauss (jeu de mots entre tropiques et topiques que je n'ai pas remarqué tout de suite) invitait à une lecture critique et certaines « mises au point » de sa part. Ce spécialiste de l'Iran et du monde animal paysan — notamment le cheval — se pose ici comme un « lanceur d'alerte », pour employer une expression du monde moderne, face à la suprématie des courants animalistes. Avant cela, il explique dans une courte biographie son enfance et ses relations à l'animal qui lui ont permis de développer cette passion en métier. Jean-Pierre Digard a suffisamment réfléchi à la question animale pour pouvoir affirmer qu'« il n'est en effet pas du tout exclu que la domestication ait reposé aussi, voire avant tout, sur un désir plus ou moins inconscient, lié au processus d'humanisation, d'appropriation et de transformation de la nature et des êtres vivants » (p. 75).

Il porte un regard comparatif entre l'Iran et l'Europe qui a vu se développer l'attrait pour les animaux domestiques « de tous poils », et ce paradoxe dans la prise en compte des uns et des autres (animaux d'élevage / animaux domestiques). « Les animaux de compagnie, surprotégés, survalorisés, voire anthropomorphisés à outrance et assimilés à des membres de la famille, et, en bas, les animaux de rente, tenus à l'écart et exploités, parfois intensément, pour leurs services ou leurs produits » (p. 77).

L'anthropologue replace les choses et dresse des constats plutôt alarmants sur le contrecoup de la nouvelle moralisation du capitalisme, que l'on peut voir à travers la prise en compte des droits de l'animal (au singulier), qui selon lui, forme une dérive dans ce rapport nature/culture, lorsque les « non-humains » se rapprochent des humains.

Ne mâchant pas ses mots, puisqu'aujourd'hui à la retraite, l'anthropologue critique la posture de Philippe Descola et son modèle analytique en quatre secteurs du rapport nature/culture à l'échelle mondiale. Pour peu qu'elle ait une vertu pédagogique, cette réduction à quatre ontologies n'est pour autant qu'une version simplificatrice des réalités anthropologiques à l'échelle du monde. Pour aller au fond de sa pensée, Digard se questionne : « L'anthropologie serait donc appelée, dans le projet descolien, à n'être plus la science de l'Homme, mais celle des « existants » (p. 91). On a déjà vu cela chez Bruno Latour, et un courant d'anthropologie cognitive se penche désormais sur l'invisible...

Dans le sillon des anthropologues du vivant, de nombreux chercheurs avancent aujourd'hui à découvert et font de nouvelles émules. Je m'abstiendrais ici de divulguer les noms des personnes concernées, mais cela pose de nombreuses questions quant à la finalité de l'anthropologie et à ses objectifs. Si la personne est, selon le dictionnaire, « un individu de l'espèce humaine », faire de l'animal une personne, comme le prétendent certains auteurs, déborde des questions ontologiques, voire spirituelles : l'animal croit-il en Dieu ? Dans ce constat, Digard écrit qu'un « tournant animaliste est bien en passe de se produire en anthropologie » (p. 97). Faut-il s'en inquiéter ?

Cette réflexion rejoint celle que j'ai déjà abordée avec Monique Sélim et Bernard Hours (voir dans le blog). La posture du chercheur n'est-elle pas de remettre cent fois sur le métier des notions et de les critiquer ?

Jean-Pierre Digard profite de ce livre pour régler quelques comptes avec son entourage. Par exemple, il revient sur l'histoire de la création du musée du quai Branly, donne son point de vue éclairé et argumenté, mais il faut aussi savoir tourner la page.

Dans un autre registre, il aborde la question de la musique et du jazz. Grand amateur de jazz aux côtés du regretté Patrick Williams, et de Jean Jamin, il témoigne des travaux et des actions menées en faveur d'une musique liée à la culture et à l'autre. Les séminaires de l'EHESS ont donné naissance à de nombreuses publications et conforté ce nouvel objet de recherche.

La conclusion « pour une anthropologie positive » ne s'annonce pas pessimiste, et compte tenu des chapitres précédents, on pouvait s'attendre à un quart d'heure dépressif, mais il n'en est rien. Digard souhaite « plaider pour une approche positive des faits sociaux et culturels » (p. 180). Aux côtés d'André Leroi-Gourhan, son mètre étalon, il revient sur les préceptes acquis au fil du temps, et dresse une série de sept points qui pourraient être compris comme une forme testamentaire qui fait de l'ethnographie à l'anthropologie les bases de la discipline. En premier lieu nous trouvons « la collecte systématique sur le terrain et la description précise et aussi objective que possible d'un corpus de faits » (p. 180). Ensuite vient l'esprit français d'une imagination débordante au détriment d'une rigueur scientifique. Beaucoup d'anthropologues, nous dit-il, débordent d'une « agilité intellectuelle » et s'écartent d'une « véritable rigueur scientifique ». En troisième lieu, ne pas oublier que la « culture fait partie de la nature de l'Homme » (p. 183). Le changement de paradigme doit être maîtrisé. Ensuite, Digard prône une « recherche fondamentale entièrement libre » et est favorable à l'utilisation de la « sérendipité » cette capacité à trouver quelque chose en allant voir ailleurs. Plus, la « découverte possible d'allotélies », c'est-à-dire autre chose que ce qui était prévu, est pour Digard une des pistes à ne pas sanctionner. C'est tout à fait ce que j'ai montré mercredi en utilisant Tim Ingold et sa démarche exploratoire dans une recherche sans hypothèse a priori, mais dans une avancée, sans doute par sérendipité. Nous nous rejoignons donc.

En cinquième position, nous avons « la rigueur de la démarche scientifique » qui n'est pas en contradiction avec cette possibilité d'explorer des voies nouvelles dont il était question à l'instant. En sixième position, faire la critique de son corpus et de sa recherche : critique des sources, critiques des agents sociaux, critiques des modes de pensée (des pensées à la mode)... Enfin, c'est la connaissance de l'Homme qui est au centre du projet anthropologique. Cela nécessite de faire une critique épistémologique, mais aussi écrire de manière claire et limpide, en évitant la surinterprétation des faits sociaux.

« L'ordinaire de l'anthropologue, c'est, pour les neuf dixièmes du temps, un labeur obscur, routinier, répétitif, de lecture, de prise de notes, de classement de documentation dont les plus grandes parties ne seront jamais utilisées » (p. 186). Rester humble et patient, et ne pas espérer une gloire trop éphémère de son vivant, renvoie à la posture de l'artisan face à une discipline secouée par des remous et des enjeux personnels sans rapport avec elle.

Jean-Pierre Digard, *Tristes topiques. Souvenirs anthropologiques, passions et questions*, Paris, L'Harmattan, 2021

Publié le 10 octobre 2021

L'accélération... de quoi ?

Notre découverte du livre d'Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération*, nous a permis de toucher une des composantes de la « modernité tardive » et d'en percevoir les tenants et aboutissants. En couplant cette notion à celle « d'inégalités », nous avons pu imaginer les relations entre cette accélération et ces inégalités. Nous avons l'impression qu'elles aussi sont prises dans l'accélération : par exemple, alors que les richesses augmentent sans cesse, la pauvreté s'installe et les écarts se creusent, de sorte que nous assistons à une accélération des écarts et des inégalités.

La critique de cette modernité peut être tempérée par les événements dus à la « crise sanitaire », laquelle a eu pour impact le monde du travail, et peut-être un sursaut de conscience qui serait une piste à développer. Je veux parler du manque d'employés dans les services comme dans les cafés et restaurants.

Dans ce monde devenu « trop rapide et trop instable pour permettre une analyse approfondie de ses caractéristiques » (p. 139), Rosa dresse un constat assez pessimiste que d'autres auteurs fondent dans la théorie de l'effondrement. Mais ces théories n'aboutissent pas systématiquement à la dystopie (je pense ici aux travaux de Yves Citton & Jacopo Rasmì). Dans sa critique, Rosa expose plusieurs conséquences liées à l'accélération : en premier lieu, il en résulterait une forme d'aliénation entre soi et le monde, parce que « l'accélération sociale crée une plus grande mobilité et un plus grand désengagement de l'espace physique » (p. 117). En second lieu, notre détachement aux choses qui nous environnent provoque une aliénation par rapport à ces choses. Parce que les objets qui nous entourent participent à la constitution de notre identité, leur remplacement accéléré réduit l'attachement et le lien qui en découle. Troisièmement, nous sommes aliénés à cause de l'impossibilité d'aller au fond des choses, au fond de nos actions. « La surcharge d'information est l'une des raisons de notre sentiment d'aliénation » (p. 121).

Qu'en est-il de notre rapport au temps ? Dans ces formes d'aliénation, c'est-à-dire, d'incapacité à prendre une décision, et réfléchir par soi-même ou à écarter la conscience, le temps joue en défaveur puisqu'il n'est plus long et lent, il réduit ou limite les possibilités d'ancrage mémoriel. La succession des temps brefs de nos expériences brèves écarte nos possibilités de souvenirs. « Il semble que ce soit la présence ou l'absence de traces mémorielles (profonde) qui détermine si le temps est perçu, avec le recul, comme étant bref ou long » (p. 130). Les expériences qui laissent des traces sont moins nombreuses dans notre modernité tardive. Se référant à Walter Benjamin, il écrit que « nous devenons de plus en plus pauvres en expériences vécues (*Erfahrungen*) » (p. 132). Les conséquences sont graves pour nous dans notre rapport aux autres. Rosa écrit que « l'accélération mène simplement et directement d'abord à la désintégration, puis à une érosion de l'attachement » (p. 132). Les conséquences de ce principe ont pour but de nous éloigner les uns des autres.

D'où l'idée d'entrer en résistance face à cette modernité tardive. Bien entendu, les inégalités ont pour conséquence que l'accélération n'est pas partout la même et n'est pas vécue avec la même intensité d'une catégorie sociale à une autre. Sans doute que les populations des centres-ville subissent avec plus d'acuité ces forces obscures, sans doute que les professions de cadres ou celles qui subissent davantage de pression sociale sont contraintes également à suivre le mouvement d'accélération (toujours plus vite). Mais il existe aussi des couches de la société moins sujettes à ces pressions, car pour elles le temps n'est pas une donnée pertinente et qu'aller plus vite ne sert à rien. Nous pensons aux boulangers des campagnes, ceux qui élèvent encore leur levain. Nous pensons aux artisans pour qui le temps est un élément qualitatif qui entre en compte dans le travail bien fait. Nous pensons au temps nécessaire à la réalisation d'une recherche et à la rédaction d'un mémoire...

Hartmut Rosa, *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, Paris : La Découverte, 2012

Yves Citton, Jacopo Rasmi, « Le plantationocène dans la perspective des undercommons », *Multitudes*, 2019/3, n° 76, pp. 76-84

Publié le 11 octobre 2021

Hommage à Alban Bensa (1948-2021)

(Petit traité de l'écologie sauvage, Alessandro Pignocchi, 2018, Steinkis éditions)

Patrick Williams (1947-2021) nous a quitté en janvier, Marshall Shalins (1930-2021) en avril, Martine Segalen (1940-2021) en juin et voilà qu'Alban Bensa (1948-2021) décide à son tour de tirer sa révérence.

Quatre anthropologues et nous des moindres viennent de partir pour un autre univers en l'espace de quelques mois, et à en croire les statistiques, cette accélération va se poursuivre compte tenu du nombre d'anthropologues issus de cette seconde génération née dans les années 1950-1970.

Décédé ce week-end, Alban Bensa était spécialiste du peuple kanak de Nouvelle-Calédonie, mais pour les architectes, il reste celui dont le travail de collaboration a marqué les débuts d'une architecture ancrée sur le vernaculaire, la compréhension de l'autre et l'écologie. Dans un dialogue ouvert, Alban Bensa porte un regard sur le travail de Renzo Piano au moment de la conception du célèbre Centre Jean-Marie Tjibaou (1995-1998).

À propos de la ville, Renzo Piano dit que « l'architecture est quelque chose de dangereux. C'est un art socialement dangereux, parce qu'imposé à tous » (p. 85). Renzo Piano considère l'architecte comme un artiste.

« L'artiste est celui qui réussit à dominer une *tekné* et parvient à l'utiliser pour atteindre son objectif, qui est l'art. L'architecte puise ce qui lui est utile dans l'histoire de l'art et le transforme en quelque chose de nouveau : c'est ce que font tous les artistes » (p. 20). À propos du Centre culturel Tjibaou, il écrit : « L'architecture est un phénomène local en ce qu'elle est liée aux traditions, aux cultures, à l'histoire, aux croyances religieuses, mais elle est aussi universelle, parce que les idées de protection et de religiosité sont universelles : de la cabane à la maison, à l'église » (p. 58).

On trouvera une conférence où Alban Benza explique son implication dans le projet de Piano donnée en 2017 à l'école d'architecture de Lyon.

Alban Bensa, 2000. *Ethnologie et architecture. Le Centre culturel Tjibaou, une réalisation de Renzo Piano*, Paris, Adam Biro, 207 p.

Renzo Piano, 2009. *La désobéissance de l'architecte*, Paris, Arléa, 180 p.

Publié le 14 octobre 2021

Tour de table des thématiques

Un petit tour de table nous permettra de mesurer l'étendue des thématiques qui seront développées cette année :

Malak a choisi de s'intéresser au chien dans son rapport au propriétaire et à la ville. De quelle manière ce rapport à l'animal domestique entretient-il un lien avec une portion de la ville ?

Lou, quant à elle, s'intéresse à l'enfermement et se demande si cette sanction est une bonne réponse pour les délits mineurs ? Peut-être sera-t-elle amenée à questionner l'urbanité qui fait de la ville un lieu où l'on accepte certains groupes sociaux et où l'on rejette certains autres.

Lyed s'intéresse à l'informatique et au numérique, à la ville virtuelle dans son interaction au réel. Existe-t-il un Toulouse numérique ?

Rym souhaite travailler sur le quartier des Moulins à Nice, qui est l'objet d'un NPNRU (vive les sigles !). Elle nous offrira un regard sur ce dispositif à travers la perception qu'en ont les familles résidentes.

Valéria s'intéresse au manège et à sa place dans la ville. Le manège est-il un simple élément de décors ou bien un outil économique ?

Sacha se concentre sur la place comme élément perçu/vécu à l'échelle de la rue et du quartier. Tout un programme !

Sara se penche sur le rapport entre musique et ville, un thème qui m'inspire depuis plusieurs années déjà. Quel est le dialogue entre la ville et la musique ? Alors que Goethe s'exclame : « Architecture is frozen music », Carla Bley prétend que le jazz est de l'architecture en mouvement. De toute évidence, il y a quelque chose.

Baptiste s'intéresse aux modes de vie dans les marges de la ville, du handicap aux mouvements des squatters.

Carla s'intéresse aux espaces publics, et principalement souhaite se pencher sur une zone de rencontres, un tronçon dans les allées Jules Guesde, au croisement des interactions (voitures, cyclismes, piétons, commerces de rue).

Makhum s'intéresse à la rénovation urbaine en Turquie, et souhaite traiter des « Gecekondu » types d'abris pour les populations pauvres. Il aura tout intérêt à lire *Espaces habités* de Colette Pétonnet.

Nassima, quant à elle, s'intéresse au rapport entre cinéma et architecture, un domaine vaste qui nécessitera de faire des choix.

Le véritable travail d'appropriation du sujet débouchera sur la construction d'un objet de recherche. Il faut maintenant lire, comprendre, réfléchir, saisir, articuler, développer, penser, imaginer, choisir, entreprendre, méditer, organiser, définir, suspendre, et écrire.

Publié le 19 octobre 2021

Les Nacirema, un peuple étonnant !

(Explorer le confinement, 2020)

En 1956, un jeune anthropologue du nom d'Horace M. Miner (1912-1993) relate dans un article publié dans la revue *American Anthropologist*, la vie surprenant du peuple *Nacirema*. La lecture de ce texte nous apporte encore aujourd'hui une réflexion sur l'écriture et sur la manière dont on voit les autres.

Le rituel du corps chez les Nacirema

Horace Miner, University of Michigan

American Anthropologist, 1956, 58 (3), 503-507

L'anthropologue s'est tellement familiarisé avec la diversité des comportements des différents peuples dans des situations similaires qu'il n'est pas en mesure d'être surpris par les coutumes les plus exotiques. En fait, si toutes les combinaisons logiquement possibles de comportements n'ont pas été trouvées quelque part dans le monde, il est enclin à penser qu'elles doivent être présentes dans une tribu non encore décrite. Ce point a, en fait, été exprimé à propos de l'organisation des clans par Murdock (1949:71). Dans cette optique, les croyances et pratiques magiques des *Nacirema* présentent des aspects si inhabituels qu'il semble souhaitable de les

décrire comme un exemple des extrêmes auxquels le comportement humain peut aller.

Le professeur Linton a porté pour la première fois le rituel des *Nacirema* à l'attention des anthropologues, il y a vingt ans (1936:326), mais la culture de ce peuple est encore très mal comprise. Il s'agit d'un groupe nord-américain vivant sur le territoire situé entre les Cris du Canada, les Yaqui et les Tarahumare du Mexique, et les Caribes et les Arawak des Antilles. On sait peu de choses sur leur origine, même si la tradition veut qu'ils soient venus de l'Est. Selon la mythologie *Nacirema*, leur nation a été créée par un héros culturel, *Notgnihsan*, connu pour deux grands tours de force : le lancement d'une pièce de *wampum* à travers la rivière Pa-To-Mac et l'abattage d'un cerisier dans lequel résidait l'Esprit de Vérité.

La culture *Nacirema* se caractérise par une économie de marché très développée qui a évolué dans un riche habitat naturel. Si une grande partie du temps de la population est consacrée aux activités économiques, une grande partie des fruits de ce travail et une partie considérable de la journée sont consacrées aux activités rituelles. Cette activité est centrée sur le corps humain, dont l'apparence et la santé constituent une préoccupation dominante dans l'éthique des gens. Si cette préoccupation n'est certainement pas inhabituelle, ses aspects cérémoniels et la philosophie qui y est associée sont uniques.

La croyance fondamentale qui sous-tend l'ensemble du système semble être que le corps humain est laid et que sa tendance naturelle est à la débilité et à la maladie. Incarcéré dans un tel corps, le seul espoir de l'homme est d'éviter ces caractéristiques en recourant aux influences puissantes des rituels et des cérémonies. Chaque foyer possède un ou plusieurs sanctuaires consacrés à cette fin. Les individus les plus puissants de la société possèdent plusieurs sanctuaires dans leurs maisons et, en fait, l'opulence d'une maison est souvent exprimée en fonction du nombre de centres rituels qu'elle possède. La plupart des maisons sont construites en torchis, mais les salles des sanctuaires des plus riches sont entourées de murs de pierre. Les familles pauvres imitent les riches en appliquant des plaques de poterie sur les murs de leurs sanctuaires.

Si chaque famille possède au moins un sanctuaire de ce type, les rituels qui y sont associés ne sont pas des cérémonies familiales, mais sont privés et secrets. Les rites ne sont normalement discutés qu'avec les enfants, et seulement pendant la période où ils sont initiés à ces mystères. J'ai cependant pu établir des relations suffisantes avec les indigènes pour examiner ces sanctuaires et me faire décrire les rituels.

Le point central du sanctuaire est une boîte ou un coffre encastré dans le mur. Dans ce coffre sont conservés les nombreux charmes et potions magiques sans lesquels aucun indigène ne croit pouvoir vivre. Ces préparations sont obtenues auprès de divers praticiens spécialisés. Le plus puissant d'entre eux est l'homme-médecine, dont l'aide doit être récompensée par des cadeaux substantiels. Cependant, les hommes-médecine ne fournissent pas les potions curatives à leurs clients, mais décident des ingrédients à utiliser et les écrivent ensuite dans une langue ancienne et secrète. Cette langue n'est comprise que par les hommes-

médecine et par les herboristes qui, pour un autre cadeau, fournissent le charme requis.

Le charme n'est pas jeté après avoir rempli sa fonction, mais il est placé dans la boîte à charmes du sanctuaire de la maison. Comme ces matériaux magiques sont spécifiques à certains maux, et que les maladies réelles ou imaginaires du peuple sont nombreuses, la boîte à charmes est généralement pleine à craquer. Les paquets magiques sont si nombreux que les gens oublient à quoi ils servaient et craignent de les utiliser à nouveau. Bien que les indigènes soient très vagues sur ce point, nous ne pouvons que supposer que l'idée de conserver tous les anciens matériaux magiques est que leur présence dans la boîte à charmes, devant laquelle les rituels corporels sont effectués, protégera d'une certaine manière l'adorateur.

Sous la boîte à charmes se trouve une petite façade. Chaque jour, tous les membres de la famille, l'un après l'autre, entrent dans la salle du sanctuaire, s'inclinent devant le coffret à charmes, mélangent différentes sortes d'eau bénite sur le devant et procèdent à un bref rite d'ablution. Les eaux saintes proviennent du temple des eaux de la communauté, où les prêtres organisent des cérémonies complexes pour rendre le liquide rituellement pur.

Dans la hiérarchie des praticiens de la magie, et au-dessous de l'homme-médecine en termes de prestige se trouvent des spécialistes dont la désignation se traduit le mieux par « hommes de la bouche sainte ». Les *Nacirema* ont une horreur et une fascination presque pathologiques pour la bouche, dont l'état est censé avoir une influence surnaturelle sur toutes les relations sociales. S'il n'y avait pas les rituels de la bouche, ils croient que leurs dents tomberaient, que leurs gencives saignent, que leurs mâchoires rétrécissent, que leurs amis les abandonnent et que leurs amants les rejettent. Ils croient également qu'il existe une forte relation entre les caractéristiques orales et morales. Par exemple, il existe un rituel d'ablution de la bouche pour les enfants qui est censé améliorer leur fibre morale.

Le rituel corporel quotidien effectué par chacun comprend un rituel buccal. Malgré le fait que ces personnes soient si pointilleuses sur les soins de la bouche, ce rite implique une pratique qui semble révoltante pour l'étranger non initié. On m'a rapporté que le rituel consiste à insérer un petit paquet de poils de porc dans la bouche, avec certaines poudres magiques, puis à déplacer le paquet dans une série de gestes très formels.

En plus du rite buccal privé, le peuple recherche un saint homme buccal une ou deux fois par an. Ces praticiens disposent d'un attirail impressionnant, composé d'une variété de tarières, d'alènes, de sondes et d'aiguillons. L'utilisation de ces objets dans l'exorcisme des maux de la bouche implique une torture rituelle presque insupportable pour le client. Le saint-homme de la bouche ouvre la bouche du client et, à l'aide des outils susmentionnés, agrandit les trous que la carie a pu créer dans les dents. Des matériaux magiques sont introduits dans ces trous. S'il n'y a pas de trous naturels dans les dents, de grandes sections d'une ou plusieurs dents sont arrachées afin que la substance surnaturelle puisse être appliquée. Pour le client, ces soins ont pour but d'arrêter la carie et d'attirer des

amis. Le caractère extrêmement sacré et traditionnel de ce rite est évident dans le fait que les indigènes reviennent vers les saints-boucheurs année après année, malgré le fait que leurs dents continuent à se carier.

Il est à espérer que, lorsqu'une étude approfondie des *Nacirema* sera réalisée, une enquête minutieuse sera menée sur la structure de la personnalité de ce peuple. Il suffit d'observer la lueur dans l'œil d'un homme à la bouche sainte, alors qu'il plante un poinçon dans un nerf exposé, pour soupçonner qu'une certaine dose de sadisme est impliquée. Si cela peut être établi, un modèle très intéressant émerge, car la plupart de la population montre des tendances masochistes définies. C'est à ces tendances que le professeur Linton s'est référé en parlant d'une partie distinctive du rituel corporel quotidien qui n'est pratiqué que quatre fois au cours de chaque mois lunaire, mais ce qui manque en fréquence est compensé en barbarie. Dans le cadre de ces cérémonies, les femmes font cuire leur tête dans de petits fours pendant environ une heure. Le point théoriquement intéressant est que ce qui semble être un peuple majoritairement masochiste a développé des spécialistes du sadisme.

Les hommes-médecine ont un temple imposant, ou *latipso*, dans chaque communauté, quelle que soit sa taille. Les cérémonies les plus élaborées, nécessaires au traitement des patients très malades, ne peuvent être réalisées que dans ce temple. Ces cérémonies impliquent non seulement le thaumaturge, mais aussi un groupe permanent de vestales qui se déplacent calmement dans les chambres du temple dans un costume et une coiffe distinctifs.

Les cérémonies du *latipso* sont si dures qu'il est phénoménal qu'une bonne partie des indigènes vraiment malades qui entrent dans le temple se rétablissent. On sait que de jeunes enfants dont l'endoctrinement est encore incomplet résistent aux tentatives de les emmener au temple parce que » c'est là que l'on va vomir « . Malgré cela, les adultes malades sont non seulement disposés, mais aussi désireux de subir la longue purification rituelle, s'ils en ont les moyens. Quelle que soit la maladie du suppliant ou la gravité de l'urgence, les gardiens de nombreux temples n'admettent pas un client s'il ne peut pas offrir un riche cadeau au gardien. Même après avoir été admis et avoir survécu aux cérémonies, les gardiens ne permettront pas au néophyte de partir avant qu'il n'ait fait un autre cadeau.

Le suppliant entrant dans le temple est d'abord dépouillé de tous ses vêtements. Dans la vie de tous les jours, le *Nacirema* évite l'exposition de son corps et de ses fonctions naturelles. Les actes de bain et d'excrétion ne sont accomplis que dans le secret du sanctuaire domestique, où ils sont ritualisés dans le cadre des rites corporels. Le choc psychologique résulte du fait que le secret corporel est soudainement perdu lors de l'entrée dans le *latipso*. Un homme, dont la propre épouse ne l'a jamais vu dans un acte d'excrétion, se retrouve soudain nu et assisté par une vestale alors qu'il accomplit ses fonctions naturelles dans un vase sacré. Ce type de traitement cérémoniel est rendu nécessaire par le fait que les déjections sont utilisées par un devin pour déterminer l'évolution et la nature de la maladie

du client. Les clientes, quant à elles, découvrent que leurs corps nus sont soumis à l'examen minutieux, à la manipulation et à l'incitation des guérisseurs.

Il reste un autre type de praticien, appelé « auditeur ». Ce sorcier a le pouvoir d'exorciser les démons qui se logent dans la tête des gens qui ont été échangés. Les *Nacirema* croient que les parents ensorcellent leurs propres enfants. Les mères sont particulièrement soupçonnées de jeter une malédiction sur les enfants tout en leur enseignant les rituels corporels secrets. La contre-magie du sorcier est inhabituelle par son absence de rituel. Le patient raconte simplement à « l'auditeur » tous ses problèmes et ses peurs, en commençant par les premières difficultés dont il se souvient. Le souvenir affiché par le *Nacirema* dans ces séances d'exorcisme est vraiment remarquable. Il n'est pas rare que le patient déplore le rejet qu'il a laissé lors de son sevrage en tant que bébé, et quelques individus voient même leurs problèmes remonter aux effets traumatisants de leur propre naissance.

En conclusion, il faut mentionner certaines pratiques qui ont leur base dans l'esthétique indigène, mais qui dépendent de l'aversion omniprésente pour le corps naturel et ses fonctions. Il existe des jeûnes rituels pour faire maigrir les personnes grasses et des fêtes cérémonielles pour faire grossir les personnes maigres. D'autres rites encore sont utilisés pour rendre les seins des femmes plus gros s'ils sont petits, et plus petits s'ils sont gros. L'insatisfaction générale à l'égard de la forme des seins est symbolisée par le fait que la forme idéale est pratiquement en dehors de la plage de variation humaine. Quelques femmes atteintes d'un développement hypermammaire presque inhumain sont tellement idolâtrées qu'elles gagnent bien leur vie en allant simplement de village en village et en permettant aux indigènes de les regarder contre rémunération.

Il a déjà été fait référence au fait que les fonctions excrémentielles sont ritualisées, routinières et reléguées au secret. Les fonctions naturelles de reproduction sont également déformées. Les rapports sexuels sont tabous en tant que sujet et programmés en tant qu'acte. Des efforts sont faits pour éviter la grossesse en utilisant des matériaux mafiques ou en limitant les rapports sexuels à certains moments de la lune. La conception est en fait très rare. Lorsqu'elles sont enceintes, les femmes s'habillent de manière à cacher leur état. La parturition a lieu en secret, sans amis ni parents à aider, et la majorité des femmes n'allaitent pas leurs enfants.

Notre examen du rituel des *Nacirema* a certainement montré qu'ils étaient un peuple en proie à la magie. On a du mal à comprendre comment ils sont parvenus à exister si longtemps sous les fardeaux qu'ils se sont imposés. Mais même des coutumes aussi exotiques que celles-ci prennent un sens réel lorsqu'elles sont considérées avec la perspicacité fournie par Malinowski lorsqu'il écrivait (1948 : 70) :

« En regardant de loin et d'en haut, depuis nos hauts lieux de sécurité dans la civilisation développée, il est facile de voir toute la grossièreté et l'inutilité de la magie. Mais sans son pouvoir, personne n'aurait pu avancer vers les stades supérieurs de la civilisation. »

Références bibliographiques

Linton Raplh, 1936, *The study of man*. New York, D. Appleton-Century Co.
Malinowski Bronislaw, 1948, *Magic, Science, and Religion*. Glencoe, The Free Press.

Murdock George P., 1949, *Social Structure*. New York, The Macmillan Co.
(Traduction Deep L & Noël Jouenne)

Publié le 16 novembre 2021

L'humeur du jour avec Guillaume Erner

(L'humeur du jour par Guillaume Erner, France Culture)

mardi 16 novembre 2021

« Les affiches que l'on voit sur les murs de nos villes en ce moment, comment est-ce possible? On le voit à Paris, on le voit moins à la campagne, mais on ne voit pas comment en quinze minutes une personne peut à la fois remplir un caddie pour vous et surtout vous livrer vos courses en pédalant comme un dératé. Or, le journal Libération consacre un dossier à cette nouvelle tendance, y compris d'ailleurs un test intitulé Quick ou couac ! Et Libé donc de tester la possibilité réelle ou non de se faire livrer des courses, un apéro, bref !, ce que vous voudrez dans le délai imparti. Or, cette promesse, comme disent les publicitaires, se faire livrer ses courses en quinze minutes, on peut la trouver plus que problématique, car qui a besoin de faire ses courses en quinze minutes ? C'est finalement cela, on l'avait vu, la ville du quart d'heure, une ville qui met la pression sur des personnes qui elles doivent tenir la promesse du quart d'heure. En réalité on doit être capable de patienter un peu pour la livraison de votre tasse de lait, par exemple, si vous voulez une livraison immédiate de lait eh bien vous avez peut-être la possibilité, truc de dingue, d'aller vous la chercher vous-même. Alors attention, qu'on ne se méprenne pas, il serait absurde de condamner oralement la livraison, les livraisons sont utiles socialement en ce qu'elles permettent aux livreurs de vivre. Je me méfie par exemple de ces vieux thèmes jadis ultras traités où il s'agissait de condamner le métier de caissière, tandis que maintenant, que ce métier est condamné, on réalise sont utilité sociale évidente. Non, ce qui paraît problématique c'est de proposer un service dont personne n'a réellement besoin, tout le monde peut patienter plus de quinze minutes, mais si vous construisez cela en norme, alors bientôt tout devra se faire en un quart d'heure. En un quart d'heure nous deviendrons dingues. Et c'est ce que le sociologue Daniel Bell appelait Les contradictions culturelles du capitalisme : comment on veut une société où l'on veut une quiétude pour soi et le chaos pour les autres. »

Voici une réflexion sur une idéologie actuelle qui s'immisce dans les pensées et les actes : celle de la ville du quart d'heure.

Cette notion inventée par Carlos Moreno, titulaire d'une thèse d'informatique portant sur les systèmes sécurisés de visioconférence, écrit dans un ouvrage publié aux éditions de l'Observatoire : « La crise, qui nous oblige maintenant à raisonner à court terme, est une opportunité : celle de penser autrement, non pas la ville, mais la vie dans la ville, de redonner de la force à la proximité, de développer un maximum de services près de chez soi. Et de passer à une autre temporalité, en bas carbone, à pied ou par le biais de mobilités actives – vélo, marche, trottinette -, qui encourage le « proximité multi-servicielle ». » (p. 168).

Transcription littérale de Noël Jouenne

Daniel Bell, *The cultural Contradictions of Capitalism*, Basic Book, 1976

Carlos Moreno, *Droit de cité. De la « ville-monde » à la « ville du quart d'heure »*, Ed. de l'Observatoire, 2020

Publié le 20 novembre 2021

Covid-19 : combien y a-t-il eu de vagues, jusqu'à présent ?

Avant

Il n'est pas dans mes intentions de polémiquer autour de la pandémie. La recherche nécessite une mise à distance de l'objet qui est très difficile d'obtenir avec un sujet aussi proche. Cependant, l'exploitation des archives de la presse écrite nous permet ce retour en arrière afin de mieux cerner les contours de la pandémie qui sévit à travers le monde depuis l'hiver 2019. Qu'apprend-on en relisant la succession des gros titres, et des sous-titres issus du sérieux journal *Le Monde* ?

<https://coronavirus.jhu.edu/data/new-cases>

29 février 2020

Coronavirus : les hôpitaux français se préparent à la « tempête »

Face à l'arrivée quasi certaine de beaucoup de patients, les personnels sanitaires s'inquiètent du peu de moyens, et de temps, dont ils disposeront pour gérer l'épidémie.

6 mars 2020

Coronavirus : comment la France se prépare à la phase 3 de l'épidémie

En prévision de l'afflux de malades, le système de santé s'organise. Pour éviter tout risque de contamination de patients entre eux, de nombreux hôpitaux ont mis en place des centres de consultation consacrés à cette maladie.

12 mars 2020

Coronavirus : sans attendre le « stade 3 » de l'épidémie, la France déjà en état d'alerte

Craignant un mouvement de panique lors de l'activation de cette nouvelle étape, qui paraît inéluctable, l'exécutif tente de minimiser sa portée. Emmanuel Macron a prévu de s'exprimer jeudi soir, à 20 heures.

8 juillet 2020

Coronavirus : plus de 3 millions de cas aux États-Unis ; en France, un plan de reconfinement « ciblé » en cas de « deuxième vague »

« Il a toujours été dit qu'il convenait de se préparer à une deuxième vague de l'épidémie », a souligné Jean Castex, mercredi. L'OMS met en garde contre une accélération de la pandémie dans le monde.

Fin de la deuxième vague de Covid-19 en Chine

Plus de 11 millions de personnes ont été testées, et 5 000 ont été placées en quarantaine. Mais aucun cas n'a été recensé à Pékin mardi.
<https://coronavirus.jhu.edu/data/new-cases>

22 août 2020

Covid-19 : « Le cas australien montre qu'une deuxième vague peut survenir à la faveur de l'hiver »

Le professeur de santé publique Antoine Flahault estime que si, en Europe, la circulation du virus est à ce jour déconnectée d'une hausse des décès, les deuxièmes vagues constatées en Australie et en Israël incitent à la prudence.

25 août 2020

« On est naufragés, si la deuxième vague arrive, elle va être dangereuse » : dans les Ehpad, la crainte du retour du Covid-19

Les familles de résidents s'alarment des reconfinements, alors que le personnel, épuisé, est en nombre insuffisant.

<https://coronavirus.jhu.edu/data/new-cases>

15 septembre 2020

Covid-19 : le monde face à l'arrivée de la deuxième vague

Avec près de 30 millions de cas et 920 000 morts, le Covid-19 a bouleversé en quelques mois la vie de l'humanité. L'OMS espère « en terminer avec cette pandémie en moins de deux ans », mais cet horizon semble plutôt incertain.

23 septembre 2020

« On était vigilants, on est devenus inquiets » : face à la deuxième vague de l'épidémie, les hôpitaux sur la corde raide

Devant le retour de patients atteints du Covid-19, les cellules de crise des établissements français sont réactivées, malgré la fatigue physique et morale des personnels.

5 octobre 2020

Covid-19 : confronté à « une vraie grande deuxième vague », l'exécutif cherche sa boussole

Le gouvernement veut maintenant agir par périodes de quinze jours. Le temps de voir quel est l'impact des décisions imposées sur le terrain. Mais il ne s'interdit pas « de prendre des mesures additionnelles ».

« Face à la deuxième vague de Covid-19, nous, élus de Seine-Saint-Denis, appelons à l'aide pour nos hôpitaux »

« Nous refusons que les habitants de notre département soient les oubliés de la République », déclarent, dans une tribune au « Monde », Patrice Bessac, maire de Montreuil, et vingt-trois autres élus de Seine-Saint-Denis, réclamant un plan de rattrapage de l'offre de soins.

28 octobre 2020

Covid-19 : « La deuxième vague pourrait être supérieure à la première », selon Jérôme Salomon

La perspective d'un reconfinement, pourtant repoussée depuis la rentrée, se dessine alors que le Covid-19, qui a fait plus de 500 morts en vingt-quatre heures, « explose partout », selon l'Élysée. Le président de la République doit s'exprimer ce soir à 20 heures pour expliquer ces restrictions.

2 novembre 2020

Covid-19 : la deuxième vague de la pandémie en France pourrait être plus haute que la première

Il est peu probable que le reconfinement suffise à reprendre le contrôle d'ici à Noël, selon le conseil scientifique, qui prévoit que la France vivra de nombreux mois « avec une situation extrêmement difficile ».

12 novembre

« On ne veut pas d'applaudissements, on veut que les gens respectent les consignes » : la grande fatigue des soignants face à la deuxième vague du Covid-19

Peu reposés depuis le printemps, en manques de moyens et de reconnaissance, les soignants témoignent de leur lassitude et de leurs craintes face au nouveau pic épidémique.

18 novembre 2020

Covid-19 : il était « extrêmement difficile d'anticiper » la deuxième vague, assure Jean Castex devant les députés

Dernier responsable à être auditionné par la commission d'enquête chargée de faire la lumière sur la gestion de la crise sanitaire, le Premier ministre a défendu la stratégie du gouvernement et estimé qu'il n'y avait « pas de baguette magique ».

19 novembre 2020

Après une deuxième vague de Covid-19 moins forte que prévu, Paris veut déjà se préparer à la troisième

Il y a deux mois, l'Île-de-France se préparait au pire. Elle n'a certes pas évité la deuxième vague, mais celle-ci s'est nettement brisée dans la capitale. À la Mairie de Paris, on réfléchit à la suite, pour éviter de nouvelles mesures prises en urgence.

20 novembre 2020

Comprendre les différences entre la première et la deuxième vague de l'épidémie de Covid-19

La baisse de la mortalité s'explique par l'expérience acquise dans la prise en charge hospitalière des patients.

29 novembre 2020

« Pendant ce temps, on ne sait pas comment le cancer évolue » : les « déprogrammés » de la deuxième vague du Covid-19 entre colère et résignation

Sous la pression de la crise épidémique, les hôpitaux ont mis à l'arrêt une partie de leur activité, dans une proportion moindre qu'au printemps, mais suscitant la même anxiété chez les malades concernés par les reports.
<https://coronavirus.jhu.edu/data/new-cases>

15 janvier 2021

À Paris, « la troisième vague de Covid-19 est là, mais il faut tout de même avancer »

En plein redémarrage de l'épidémie, la maire Anne Hidalgo a installé vendredi 15 janvier un comité d'experts chargé d'éclairer les décisions de la Ville.

28 janvier 2021

Covid-19 : dans les hôpitaux, une troisième vague paraît inéluctable

De plus en plus de malades en réanimation, reprise de la déprogrammation, nouveaux transferts de patients... Les signaux d'alerte se multiplient partout en France malgré le couvre-feu généralisé.

3 février 2021

Covid-19 : « Saurons-nous cette fois éviter une quatrième vague ? »

Un collectif de médecins et d'aidants détaille les mesures pratiques qui permettraient d'éviter que la situation de « stop and go » vécue en France se perpétue. Il reproche aux pouvoirs publics trop de verticalité et pas assez d'appui sur la société civile.

29 mars 2021

Covid-19 : le pic de la deuxième vague dépassé dans les services de réanimation

Selon Santé publique France, 4 974 patients étaient hospitalisés, lundi, dans les services réservés aux cas les plus graves. Vendredi, le taux d'occupation des lits de réanimation a atteint 89 %, toute pathologie confondue.

31 mars 2021

Covid-19 : la France entre troisième voie et troisième vague

Les mesures actuelles peuvent-elles encore freiner une dynamique épidémique de plus en plus inquiétante ? Aurait-il fallu confiner en janvier ? Va-t-on vers un troisième confinement ? Les explications de Delphine Roucaute, journaliste santé au « Monde ».

16 avril 2021

Covid-19 : la troisième vague reste encore très haute, malgré de premiers signes encourageants

Les conséquences des mesures commencent à s'observer dans les départements confinés dès le 20 mars, mais les hôpitaux n'ont pas encore passé le pic d'activité de la vague.

29 avril 2021

Covid-19 : la France n'est pas à l'abri d'une quatrième vague cet été

Des modélisations de l'Institut Pasteur montrent qu'un déconfinement trop rapide entraînerait un rebond épidémique dont l'ampleur serait déterminée par le rythme de vaccination et la contagiosité des variants.

<https://coronavirus.jhu.edu/data/new-cases>

23 juillet 2021

Covid-19 : à l'hôpital, les premiers signaux de la quatrième vague

Les services des urgences ont vu croître de 79 % en une semaine les passages pour suspicion de Covid-19, selon Santé publique France.

<https://coronavirus.jhu.edu/data/new-cases>

15 novembre 2021

Cinquième vague de Covid-19 : les non-vaccinés sont toujours les plus nombreux en soins critiques

Selon les données des hospitalisations en France, l'épidémie qui repart sur le territoire français est essentiellement le fait des personnes non vaccinées.

18 novembre 2021

Covid-19 : le retour des centres de vaccination envisagé par le gouvernement pour lutter contre la cinquième vague

Depuis deux semaines, le nombre de contaminations progresse très rapidement, de l'ordre de 40 % à 50 % par semaine. Le taux d'incidence est désormais supérieur à 100 sur l'ensemble du territoire.

Quelques remarques : Ces cinq vagues ont toutes une forme différente, et il est impossible à l'heure actuelle de prévoir la forme de la courbe de la cinquième vague. Mais elle pourrait redémarrer comme en octobre 2020. Nous savons qu'il y aura une sixième vague, c'est à peu près certain. Ces vagues n'ont pas toutes la même ampleur ni la même durée. Si les deux premières vagues ont débuté avec un nombre proche de zéro (normal pour la première vague), en revanche elle n'est pas descendue au-dessous de 10.000 cas pour la troisième vague, et 3.000 cas pour la quatrième vague et 5.000 cas pour la cinquième vague. De sorte que la pandémie ne s'est jamais arrêtée.

À partir de novembre 2021, la stratégie change dans les médias et l'accent est mis sur les non-vaccinés. Alors que l'accent portait sur la pénibilité du travail du personnel hospitalier, du courage et de l'engagement vis-à-vis de la collectivité, la nouvelle vague de moralisation repose désormais sur les individus coupables de ne pas être vaccinés et fait l'impasse, par exemple, sur les suppressions de lits des hôpitaux. En 2020, plus de 5.700 lits ont été supprimés selon *France Info* (du 29 septembre 2021). À cela, il faut ajouter les dégâts collatéraux, comme les reports de soins des personnes atteintes d'un cancer et les reports des opérations programmées. Le discours des médias se transforme et change.

Alors que l'OMS espère un retour à la normale en 2022, aucun « spécialiste » ne peut avancer une estimation de la fin de la pandémie. Dans un ouvrage récent, cependant, l'épidémiologiste Jean-Paul Gonzales explique que « les stratégies pour arriver à une immunité de groupe ne peuvent se faire qu'au prix d'une forte mortalité, en particulier dans les pays à la population vulnérable » (p. 300). Concernant le vaccin, il ajoutait qu'« un vaccin développé dans la hâte sera certainement contre-productif, les vaccinologues l'ont montré, le risque existe et il n'est pas raisonnable de « fabriquer » un vaccin sûr et efficace en fonction des données connues de la science dans le domaine, sans respecter des phases de développement bien établies et incompressibles » (p. 303). On en est là. La seule stratégie à l'heure actuelle étant de sur-multiplier les doses des gens déjà vaccinés, ce qui devrait creuser un écart moral entre les non-vaccinés et les sur-vaccinés. Après la distanciation sociale, voici la distanciation morale. Car aucune donnée ne nous permet de penser à un retour à la normale avant de nombreux mois. Et si cela devait durer encore cinq ans, quel choix de société ferions-nous ?

Monique Sélim, *Anthropologie d'une pandémie*, Paris, L'Harmattan, 2020

P.S. Avez-vous vu que les *Nacirema* sont en réalité les Américains (American) ?

Publié le 2 décembre 2021

Comment naissent les idées (nouvelles) ?

(Contre-écrou numéro 4 vient de sortir. Fanzine vélorutionnaire breton)

Trouver une idée nouvelle relève aussi bien du hasard que de l'intuition, que de la créativité. Trois possibilités qui se conjuguent, mais qui n'arrivent pas souvent.

Par **sérendipité** (Capacité, aptitude à faire par hasard une découverte inattendue et à en saisir l'utilité (scientifique, pratique).) nous dit Wikipédia, sera une des possibilités. Le hasard est souvent lié à des rencontres heureuses et s'articule bien avec la recherche fondamentale. Quand on ne sait pas ce que l'on cherche, on finit par trouver quelque chose.

Par **analogie** (Ressemblance établie par l'esprit (association d'idées) entre deux ou plusieurs objets de pensée essentiellement différents.) Cette méthode nécessite une culture large, un état d'esprit large, et une ouverture d'esprit large. Trouver des correspondances avec des domaines très éloignés permet d'envisager de nouvelles découvertes.

L'intuition fait partie du processus de recherche. (Forme de connaissance immédiate qui ne recourt pas au raisonnement.) nous fait voir les choses par intuition. Mais c'est aussi (Sentiment ou conviction de ce qu'on ne peut vérifier, de ce qui n'existe pas encore.) qui renvoie à la recherche et à cette faculté qu'ont certains chercheurs à trouver la bonne voie plus rapidement que d'autres. C'est cette intuition qui en réalité s'acquiert par l'expérience et la connaissance large de domaines variés.

Il en découle la **créativité**, le plus haut degré dans les apprentissages. Dans la taxonomie de Bloom, de Benjamin Bloom (1913-1999), la créativité couronne la pyramide en six étages qui comprend : la **mémorisation**, la **compréhension**, **l'application**, **l'analyse**, **l'évaluation** et enfin la **créativité**. Ce que Bloom explique c'est que pour arriver à la créativité, il faut passer par les étapes intermédiaires et commencer par mémoriser des connaissances, pour ensuite les comprendre, les analyser, et les évaluer.

En séminaire, nous passons par ces étapes lorsque nous enseignons des connaissances, et que nous faisons travailler en petits groupes les étudiants entre eux. Ils (ou elles) sont confrontés à ces étapes par aller-retour, pour accéder à la créativité. Ils mémorisent, comprennent, analysent et évaluent entre pairs. Bientôt, ils pourront construire leur mémoire de Master...

Publié le 16 décembre 2021

Soutenance d'hiver : une belle promotion

(Yona Friedman, l'architecte de papier)

La troisième session des soutenances a eu lieu hier, et nous avons eu droit à une belle fournée.

Les huit candidats au Master ont su prouver qu'ils maîtrisaient leur sujet, en livrant des mémoires dont les titres évoquent des destinations très variées. Il s'agissait principalement d'étudiant·e·s parti·e·s en mobilité l'année dernière.

Agathe Hugue, Du vernaculaire au contemporain, les différentes formes d'habitats à Ahmednabad : entre préservation, transformation et modernité.

Marine Rivron, Regard croisé : Hanoi-Lisbonne. La mobilité : un outil de lecture des villes pour l'étudiant(e) en architecture.

Mélanie Laurent, Déclin des centres-villes, place des femmes et insécurité : l'exemple de Saint-Gaudens.

Julien Jarrige, Le temps du regard. L'image dans l'appréhension du territoire en mutation.

Elodie Daguet, Intensité(s) et rythme(s) comme outils pour aborder la complexité d'un quartier. Une première approche chronotopique d'un quartier de gare à l'époque de la crise sanitaire. Cas d'étude dans le quartier Matabiau, Toulouse.

Alexandre Alff, Industrie. Influence sur le développement urbain. Aéronautique et spatial Toulousain, sidérurgie lorraine.

Julien Roudeix, La place du logement social à Rio de Janeiro dans un processus de mondialisation.

Emmanuel Bathcily, Hybridation. Entre vernaculaire et contemporain.

Les notes obtenues après délibération du jury sont comprises dans une fourchette allant de 13/20 à 18/20. Il s'agit d'une bonne promotion.

L'image de Yona Friedman (1923-2019) illustre bien cette idée que nous ne maîtrisons pas l'univers. Chacune et chacun ont produit une réflexion, élaborée à partir d'un questionnement, d'une méthode et d'un terrain d'enquête. La tendance est parfois de vouloir englober l'univers, alors qu'un modeste travail à une échelle humaine est tout aussi intéressant. Malgré les tentations de vouloir aller toujours plus vite, et de vouloir circonscrire la ville en un quart d'heure, nous nous rendons compte que le temps est nécessaire à l'élaboration d'une pensée critique. Dans ce contexte de pandémie, nous avons besoin de nous recentrer et de prendre le temps nécessaire et utile pour reposer le cadre. Alors, prenons-le, et reposons le cadre.

Publié le 22 décembre 2021

Retour sur la généalogie

(Illustration de la famille – Toulouse, 5 novembre 2018 © NJ)

En anthropologie, la généalogie est un outil très utile lorsque l'on travaille sur la parenté, la famille, et que l'on cherche les alliances et les rivalités. A Firminy, j'ai vu plusieurs ménages liés entre eux par des liens familiaux. Et comme les patronymes n'étaient pas les mêmes, il n'y avait pas d'évidence. La base sera de recueillir les informations sur la famille proche, puis sur la famille éloignée, les cousins, les oncles et les tantes. On remonte ainsi sur plusieurs générations, et cela donne du sens aux logiques de déplacement et aux logiques de mobilité sociale. On peut y lire aussi les alliances entre familles. La première collecte s'effectue grâce au récit de vie et à l'entretien. Ensuite, il faut avoir accès aux archives familiales ou bien aux archives départementales qui conservent tous les actes d'État civil, de la naissance au décès, en passant par le mariage et le divorce. On utilise ensuite les tables de recensement, les registres militaires et les actes notariés.

Comme le faisait remarquer Martine Segalen, en France, la plupart des familles sont éclatées sur le territoire français, et les recherches généalogiques nécessitent de se rendre dans des villes et des départements parfois très éloignés les uns des autres. Mais l'Internet résout bien des problèmes. La plupart des archives départementales sont aujourd'hui en accès public à partir d'un ordinateur. Pour les actes de naissance, une marge de 100 ans est appliquée pour permettre de protéger les personnes. Depuis quelques années l'Insee met à disposition les données relatives aux personnes décédées depuis 1970. Il est ainsi possible d'effectuer des recherches pour combler les trous, depuis chez soi.

Martine Segalen, sociologue de la famille, a travaillé une grande partie de sa vie à partir de généalogies, pour traiter des relations, des transmissions de patrimoine, et pour voir quelles logiques prévalaient dans les relations matrimoniales en basse Bretagne ou dans d'autres départements. En 1981, elle publie une première édition de *Sociologie de la famille*, un ouvrage fondamental pour qui s'intéresse à l'anthropologie. Cet ouvrage a été réédité plusieurs fois.

À l'occasion des fêtes de fin d'année, voici un article sur lequel Martine Segalen revient et qui concerne sa propre famille. À 70 ans, elle se penche (enfin) sur ce qu'elle a finalement toujours cherché. J'ajoute un autre article, celui de son parcours, raconté par elle-même à l'occasion de la livraison du dernier numéro d'*Ethnologie française*. Et je détache cette situation de Nathaniel H. Morgan, cousin de l'anthropologue Lewis H. Morgan, à propos des recherches généalogiques :

« La tâche du généalogiste, lorsqu'il se fraye un chemin à tâtons parmi les archives poussiéreuses du passé, ressemble beaucoup à celle de l'Indien d'Amérique, lorsqu'il suit une piste obscure dans une région sauvage enchevêtrée. Une faculté de perception aiguë, un œil vif et exercé, doit noter et scruter chaque empreinte

obscur, chaque feuille froissée, chaque brindille tordue ; il progresse maintenant rapidement sous une lumière claire, et est guidé par des signes sûrs ; puis, il est soudainement arrêté par une absence totale de tout autre signe, et forcé d'abandonner sans espoir la piste qu'il a longtemps et patiemment suivie ; jusqu'à ce que, par hasard, une marque nouvelle et inattendue salue son œil, lui inspirant une nouvelle poursuite... » (1869).

Martine Segalen, « Pourquoi mon père n'aurait pas dû épouser ma mère ? Récit d'une enquête généalogique », *Ethnographiques.org*, 2015

<https://www.ethnographiques.org/2015/Segalen>

Martine Segalen (1940-1921) par Martine Segalen

Nathaniel H. Morgan, 1869. A history of James Morgan, of New London, Conn., and his descendants ; from 1607 to 1869 ... With an appendix containing the history of his brother, Miles Morgan, of Springfield, Mass. ; and some of his descendants ..., Hartford : Case, Lockwood and Brainard (traduction DeepL+NJ).

Publié le 6 janvier 2022

Comment rendre les gens heureux grâce au vélo ?

En mars 2018, Will Butler-Adams, le PDG de la marque de vélos pliants anglais Brompton déclarait au cabinet d'audit PWC :

« Je suis Will Butler-Adams, PDG de Brompton Bicycle. Ce qui rend notre entreprise formidable, c'est que nous voulons changer la façon dont les gens vivent dans les villes. Au cours des 20 dernières années, il y a eu une migration nette vers les villes du monde entier. Mais nous ne sommes pas plus heureux. Nous vivons dans de toutes petites boîtes, nous avons des hypothèques énormes, les gens travaillent des heures grotesques. Il faut que ça change. Nous voulons faire sortir les gens du sous-sol, les faire monter au-dessus du sol, apprécier l'architecture, couper le courant, découvrir les canaux et les rivières de nos villes. Nous devons changer, et faire de la vie en ville un plaisir. Nous exportons actuellement 35 % de notre chiffre d'affaires en Asie, mais nous n'avons pas encore commencé. Nous avons fait quelques progrès au Japon, nous nous en sortons plutôt bien en Corée du Sud. On a besoin d'une quantité infime de vélos en Chine. On n'a même pas commencé. On ne fait rien à Singapour, en Thaïlande, en Indonésie. Il y a un énorme potentiel. Nous avons 100 000 vélos dans une seule ville, Londres. Ce défi à Londres est le même à Jakarta, à Singapour, à Bangkok. Les opportunités sont énormes. »

« L'innovation doit toucher tous les aspects de votre entreprise. Si vous êtes une entreprise qui se contente de sa situation, qui reste assise et n'avance pas du tout, vous n'aurez pas de personnel parce qu'il s'ennuiera à faire la même chose. Ils ne seront plus là dans un an. Si vous êtes une entreprise qui est toujours à la recherche

de nouvelles choses, qui expérimente, qui se brûle les doigts, qui essaie quelque chose de différent, votre personnel va adorer. Donnez-leur de l'autonomie. L'innovation est l'élément qui vous permettra de fidéliser votre personnel. Parce que votre personnel sera constamment mis au défi, expérimentera de nouvelles choses et fera partie d'une entreprise qui innove et se développe. »

« Nous avons vendu un demi-million de vélos dans 44 pays du monde. Mais en fait, nous ne vendons pas aux pays, nous vendons aux villes de ces pays. À Londres, nous avons 100 000 de nos vélos. Nous savons que le vélo fonctionne. Les défis que vous avez à Londres sont les mêmes que ceux que vous avez à Tokyo, à Singapour, à Chengdu. Nous avons un macro-problème dans un monde que nous devons résoudre. Il s'agit de savoir comment nous vivons dans les villes, et comment nous sommes plus heureux, plus sains dans nos villes. Notre solution et notre entreprise font partie de cette solution. »

Chaque dirigeant d'entreprise souhaite développer son activité et accroître ses ventes. C'est une équation capitaliste de base mue par une parole évangélique : croissez et multipliez. C'est aussi l'affaire d'un point de vue. Poser la question de la place du vélo en ville et de ses développements permet de penser la ville sous l'angle de nouvelles pratiques sociales et du constat de l'accroissement du nombre : densification, encombrement, pollution, etc. Cela pose la question également des distances effectuées par les gens au quotidien, dans leur rapport au travail (trajet-travail), et dans leurs loisirs. Tous ces non-dits figurent pourtant à demi-mot dans l'affirmation de Butler-Adams qui pense que c'est par le vélo que les villes vont s'ouvrir au bonheur. C'est-à-dire, permettre une circulation plus fluide, plus courte, plus rapide, moins chère. Permettre l'épanouissement par le travail, diminuer les coûts du logement, offrir la possibilité de loisirs variés et nombreux. Développer les réseaux de sociabilités, etc. Une simple question sera de se demander qui sont ces gens et que font-ils ? En d'autres termes, à qui s'adresse ce modèle de ville ?

Je m'empare de cette question parce que cette semaine Brompton prépare une révolution au niveau de sa gamme de cycles.

<https://www.pwc.co.uk/who-we-are/great/great-brompton-video-transcript.html> (traduction Deepl + NJ)

Publié le 8 janvier 2022

Tête à tête avec Pierre Bourdieu

À la fin du mois de janvier, l'événement incontournable pour un chercheur en sciences sociales sera les vingt ans de la mort de Pierre Bourdieu et de ce legs qu'il nous a fait. Une précision s'impose : tous les chercheurs en sciences sociales ne sont pas sensibles à la sociologie bourdieusienne. Pierre Bourdieu (1930-2002) laisse des éléments de réflexion qui pourront nous accompagner encore de

nombreuses années. De l'habitus aux espaces sociaux, de la théorie des champs aux rapports de domination, de la distinction à la description des mécanismes de domination et des enjeux symboliques (violence symbolique), la reproduction sociale, etc., c'est aussi toute une éthique et une étiquette du chercheur que son travail concerne. Il était important pour moi de rendre hommage à son travail, à sa réflexion et de proposer aux plus jeunes une entrée par la voie de l'image.

Grâce à l'espace public médiatique, il est possible et facile de voir ou de revoir un certain nombre de documentaires où s'exprime Pierre Bourdieu. D'ailleurs, ces dernières années, de nouvelles anciennes vidéos sont mises en ligne, comme si une forme de résistance prenait forme. Il est important de voir ou de revoir Pierre Bourdieu, car il donne des outils de compréhension du monde et de résistance face au monde néo-libéral. Nous pensons tout de suite aux rapports de domination et aux violences symboliques qui s'exercent dans tous les champs de la société. Mais il y en a d'autres. À chacun·e de les découvrir. Voici une liste non exhaustive qui permettra aux plus jeunes de couvrir cet ethno-sociologue, et aux plus vieux de prendre conscience de ce qu'ils ont raté s'il le découvre.

La sociologie est un sport de combat, de Pierre Carle, en 2001, permet de voir le travail au quotidien du sociologue dans ses dernières années. On y perçoit une personne de grande valeur, timide, honnête, attachée à une sociologie engagée qui sera beaucoup critiquée par la droite conservatrice. C'est à mon avis une bonne manière d'approcher Bourdieu, car il s'agit aussi de montrer ses qualités humaines et la difficulté de l'exercice de la sociologie.

Dans ce documentaire, une séquence porte sur le débat organisé par Arte entre Pierre Bourdieu et Günter Grass, prix Nobel allemand de littérature. YouTube permet de voir l'intégralité de ce débat produit en 1999. Il s'agit d'un débat riche entre deux intellectuels engagés de grande valeur. Cela pourra donner l'idée de lire ses textes.

Pierre Bourdieu n'a jamais été très favorable aux médias et spécifiquement à la télévision. En janvier 1996, il accepte cependant de participer à l'émission Arrêt sur image, produit sur France 5. On peut le voir aux côtés de deux journalistes célèbres à l'époque en train de décrypter les mécanismes inconscients de domination qu'ils mettent en œuvre dans les débats télévisés. Autant dire que cela ne fait pas plaisir aux journalistes.

Il s'en est expliqué dans un documentaire réalisé en mars 1996 tourné au Collège de France et intitulé Sur la télévision. Au même moment il sort un petit livre très captivant sur les mécanismes et les enjeux des médias.

À cette époque de sa carrière, Pierre Bourdieu est mondialement connu et reconnu. Ses ouvrages sont traduits dans la plupart des langues écrites et diffusés à l'échelle mondiale. En 1999, il est l'invité d'une télévision algérienne, Berbère TV, juste avant la sortie de *La sociologie est un sport de combat*, et revient sur ses premiers travaux en Kabylie dans les années 1953-55. Il revient sur sa découverte

de l'ethnologie et de la sociologie qu'il ne distingue finalement pas, même si pour lui l'ethnologie est une forme de sociologie des peuples colonisés.

Revenons en 1991, une émission lui est consacrée dans la rubrique « Chercheurs de notre temps ». Le documentaire produit par le CNDP retrace l'histoire de ce grand sociologue. Lorsque j'étais maître auxiliaire au lycée de Charleville-Mézières, j'avais emprunté ce support didactique et j'avais montré aux lycéens. Cette année, le sujet du bac avait porté sur Pierre Bourdieu.

Encore un peu avant, en 1990, la Fnac produit une émission « Grand Entretien » avec Pierre Bourdieu. Miguel Benasayag et Pascale Casanova (1959-2018) sont les deux discutants, aux côtés d'Antoine Spire, animateur chez France Culture. Pascale Casanova qui sera une de ses brillantes étudiantes a laissé un entretien réalisé par mon ami Yves Lacascade qu'il faut absolument lire.

Il appartiendra à chacune et chacun d'aller piocher dans l'étendue sociologique de l'œuvre de Pierre Bourdieu pour un accompagnement critique dans notre lien au social et au politique. Pierre Bourdieu est mort le 23 janvier 2002.

Publié le 23 janvier 2022

Subjectivité versus objectivité

(Vivian Maier, fonds John Maloof)

La recherche a pour but de montrer en toute objectivité l'état d'une thématique, d'un sujet d'enquête. Mais l'objectivité est toujours ou souvent associée à une part de subjectivité, c'est-à-dire une part de sensibilité qui rend le texte humain, coloré, agréable, etc. Il y a donc un équilibre à trouver entre un texte trop froid, que l'on perçoit souvent dans l'objectivité pure, et un texte trop littéraire que l'on perçoit à travers la subjectivité non critique.

Dit comme cela, il faut maintenant préciser ce qu'on entend par objectivité et par subjectivité, et comment lier les deux termes dans une démarche heuristique. Parce qu'évidemment, l'objectivité n'est pas le seul moyen d'atteindre la connaissance. Des récits très subjectifs peuvent aussi apporter des éléments de connaissance dans un domaine donné. Le plus souvent, on va se référer à des auteurs de romans en disant que le romancier ne se soucie pas d'être objectif, mais il donne son point de vue, un point c'est tout.

Un romancier comme Paul Auster apparaît très subjectif dans sa description de New York, par exemple, mais sa connaissance intime de la ville, ou du quartier de Brooklyn, en fait un élément objectif qui peut nous servir à mieux appréhender ce quartier. Car donc son film Brooklyn Boogie, des séquences appuient l'objectivité de notre regard sur le quartier en donnant des chiffres, des statistiques et des données sur la population de Brooklyn. On a l'impression d'une objectivité, parce qu'objectivement, les données sont là.

Souvent, dans un mémoire, les étudiants ont tendance à penser qu'il suffit de mettre des chiffres, des tableaux, des camemberts pour « faire objectif ». Le contenu reste froid, et les données livrées en pâture ne font que rendre plus froide la recherche. L'étudiant a-t-il pris du plaisir à produire sa recherche ? J'en doute. On commence à voir quelques lueurs d'humanité lorsqu'il y a des descriptions. Les descriptions sont l'affaire de choix et de mirco-sélections dans le récit. Que décide-t-on de dire et de ne pas dire ? Les non-dits ont autant d'importance, et c'est sur cette marge qu'on peut approcher la part subjective de la part objective du récit.

En fait, si l'on commence à analyser et porter un regard critique sur sa production, on va commencer à objectiver sa propre subjectivité, et ainsi boucler la boucle et rapprocher les deux termes dans une démarche qualitative ethnographique.

Pour résumer, le débat objectif vs subjectif est un faux débat dans la mesure où l'écriture comporte une part subjective que l'on peut cerner, par exemple, lorsque l'on ne veut pas répéter plusieurs fois le même mot. On choisit alors un synonyme qui n'aura jamais tout à fait la même portée. C'est déjà introduire de la subjectivité. Ensuite, on peut étayer le texte de données objectives : « Ce dimanche matin, il fait deux degrés au-dessous de zéro. Le soleil ne s'est pas encore levé. Tous les habitants de l'immeuble dorment encore. ». La troisième phrase est subjective, car l'affirmation n'est pas vérifiée. Cependant, elle indique un état ou une situation qui pourrait être vrai, ou qui permet de penser que cette situation n'est pas ordinaire. Il serait « normal » que les gens dorment à cette heure, un dimanche, alors que le soleil ne s'est pas encore levé. Nous voyons ici que la subjectivité introduit des non-dits et une épaisseur humaine. Objectivement, je n'entends pas un seul bruit dans mon immeuble et je suis en droit de penser que tout le monde dort, parce que c'est ce que fait la majorité des gens la nuit. Mais nous savons aussi, par des études sur les comportements nocturnes, que certaines personnes ne dorment pas. Insomniaques, rythmes décalés, travailleurs de l'aube, fêtards, etc. Pour être absolument sûr de mon affirmation, il faudrait par conséquent vérifier chaque logement, et voir sur quel rythme leurs occupants vivent. Mais alors que je n'ai aucune interaction avec aucun résident, cette vérification objective a-t-elle du sens ?

C'est finalement cette question qui doit animer l'écriture, et lorsque l'on propose une affirmation subjective, nous devons nous demander quel est le coût de son objectivation. D'un point de vue critique, il peut être recommandé de préciser que l'affirmation n'est pas objective ou tout à fait objective. Mais d'un point de vue du récit, le sens donné au texte prime sur l'objectivité à tout prix.

Pour faire contrepoint, voici un lien vers la photographie inconnue de son vivant Vivian Maier (1926-2009) qui nous permet de réfléchir au rapport subjectif vs objectif de la photographie.

À la recherche de Vivian Maier de John Maloof et Charlie Siskel, 2013, 1h 24mn

Publié le 25 janvier 2022

L'état de l'art

(La ville est un rêve, crowdfunding 2013)

En architecture, on appelle cela l'état de l'art. C'est le fait de vérifier, dans une thématique donnée, si des auteurs ont avant nous écrit quelque chose sur la question que l'on se pose. C'est faire l'état des lieux, dresser le constat *a priori* de la situation vis-à-vis de sa recherche.

L'état de l'art procède par thématique, par discipline, par approche historique, etc. Peut-on décider de ne pas s'intéresser à tel ou tel auteur, à telle ou telle discipline, à tel ou tel point de vue ? D'une manière très subjective, la communauté scientifique établit des priorités, une hiérarchie, sur qui est un auteur « majeur » et qui est un auteur « mineur ». Il est de bon ton de prioriser les auteurs « majeurs » et de ne pas en oublier. Mais il est aussi à recommander de trouver des auteurs « mineurs » qui ont apporté un regard singulier, et qui vont permettre de prolonger la réflexion.

Ceci n'est que mon point de vue, donc subjectif, de la situation de la recherche en France. Les auteurs « majeurs » sont généralement publiés dans de « grandes maisons d'édition », alors que les auteurs « mineurs » le sont dans des « petites maisons d'édition ». Nous pouvons faire le même parallèle avec les artistes exposés dans des galeries et ceux exposés au musée. Alors que le musée consacre l'artiste au rang des artistes « majeurs », les galeries foisonnent d'artistes encore méconnus, ou en passe de l'être. Le passage de la galerie au musée se fait après un long temps et une reconnaissance parfois tardive. Avez-vous remarqué que la plupart des artistes exposés au musée sont morts ? Alors que ceux exposés en galerie sont la plupart du temps vivants. Ce n'est pas une généralité, mais c'est souvent comme cela.

En sciences sociales, il y a des raisons objectives pour qu'un chercheur soit publié plutôt chez tel ou tel éditeur. Les questions de l'entregent, du réseau de sociabilité, de la fortune personnelle n'y sont pas pour rien. Les grandes maisons d'édition préfèrent publier des « valeurs sûres », des ouvrages tirés à plusieurs centaines d'exemplaires, alors que les petites maisons d'édition travaillent à une autre échelle, mais diffusent la connaissance et, ce qui n'est pas rien, une pensée plurielle.

En général, lorsque l'on démarre une nouvelle recherche, on va pointer les ouvrages les plus lus, les plus « célèbres », et les auteurs les plus marquants. Si l'on parle de la prison, Michel Foucault arrive en tête, puis viendront les chercheurs en sociologie comme Philippe Combessie, car son travail est plus ancien, puis Loïc Wacquant, car il est plus jeune. Ce n'est pas qu'une question de jeunesse, mais on peut penser *a priori* qu'un plus jeune chercheur aura lu un plus vieux, et que sa pensée aura été influencée par des lectures plus anciennes. C'est comme cela que la pensée progresse. Mais nous savons aussi que les trajectoires des uns et des

autres ne sont pas neutres, et qu'il faudra contrebalancer ces auteurs en appuyant par des éléments de controverse, quand cela est possible. Mais on peut aussi chercher du côté de l'histoire avec Bronislaw Geremek, et multiplier les disciplines pour élargir le champ de la pensée et la réflexion. À ce titre, le travail ethnologique de Léonore Le Caisne paraît novateur et original.

Léonore Le Caisne, *Prison. Une ethnologue en centrale*, Odile Jacob, 2000

Loïc Wacquant, *Les prisons de la misère*, Raisons d'Agir, 2015

Publié le 28 janvier 2022

Certains livres peuvent être dangereux

Certains livres peuvent être dangereux. Je ne dis pas cela à la légère, pour attirer le lecteur de ce blog. Je dis cela parce que j'ai été témoin de la dangerosité d'un livre. Mais je veux en parler parce qu'au-delà de son influence négative, il a été un livre révélateur pour toute une génération d'ethnologues. Je vais donc prendre des précautions, et si vous êtes influençable et sensible, n'allez pas plus loin.

L'ethnologue s'appelle Carlos Castaneda (1925-1998), et son premier livre se nomme *L'herbe du diable et la petite fumée*. Il s'agit de l'amorce d'une thèse de doctorat attribuée en 1973 par l'université de Los Angeles (UCLA). La thèse est son deuxième livre intitulé *Voyage à Ixtlan*. Il y raconte de manière assez convainquante son terrain et son initiation auprès d'un Indien yaqui. Un chaman, Don Juan Matus va l'initier à l'art de la consommation des substances toxiques naturelles, le peyotl. Sous l'emprise de la drogue, l'ethnologue va s'évader de son corps et voyager dans l'espace à la recherche d'une nouvelle dimension. Ces livres ont été suivis de plusieurs autres récits du même genre, et ont été reçus comme un travail anthropologique de grande qualité, jusqu'à la mise en évidence de la supercherie. En effet, après plusieurs enquêtes, il a été prouvé que Castaneda avait inventé une grande part de son ethnographie, ce qui a abouti à la remise en cause de son doctorat, disait-on à l'université au moment de mes études.

D'autre part, ses livres se sont tellement vendus qu'il n'a pas eu besoin de plus pour vivre et pour fonder sa propre « école ».

À la fin des années quatre-vingt, j'ai eu l'occasion de rencontrer une personne qui avait été particulièrement influencée par la lecture de Castaneda, au point que sa vie était centrée sur la consommation de neurotoxiques et qu'elle ne vivait, pour ainsi dire, que des expériences vécues sous l'emprise de la drogue. Les livres de Castaneda étaient toujours à proximité, et ils avaient l'allure d'ouvrages maintes fois parcourus, tout chiffonnés, tordus et défraîchis. La longue pente glissante était franchie depuis longtemps et l'issue à plus ou moins court terme ne pouvait être que la mort. Cette personne avait été l'étudiant d'un professeur en commun qui nous enseignait Goffman et l'interactionnisme. C'est ce professeur qui avait le

premier parlé de cet ouvrage, et sans précautions en avait vanté la teneur. Cependant, l'étudiant trop naïf, trop influençable, était tombé dans cette lecture et l'avait prise au premier degré...

Ce que l'on peut conserver de l'apport de Castaneda à l'anthropologie sociale c'est une démarche d'enquête dans une relation interpersonnelle, et une grande place accordée à l'enquêté. En quelque sorte, il s'agit d'une démarche ethnographique moderne qui fit barrage, en son temps, au structuralisme porté par Claude Lévi-Strauss. L'article de Bernard Traimond apporte une nouvelle clarté au travail de Castaneda, et s'il paraît, encore aujourd'hui, difficile de trancher sur la supercherie (Don Juan Matus a-t-il vraiment existé ?), la lecture de ces ouvrages offre un modèle à suivre dans la voie de la connaissance.

Il y a un passage particulièrement intéressant pour nous qui réfléchissons au lieu comme espace interpersonnel et que je voudrais partager.

« Dimanche 25 juin 1961,

J'ai passé avec don Juan tout l'après-midi du vendredi. J'allais partir vers sept heures. Nous étions assis sous la véranda devant sa maison et j'avais décidé de lui parler une fois de plus de cette étude. C'était devenu une sorte de routine, et je m'attendais à l'entendre refuser une fois de plus. Je lui ai demandé comment il pourrait admettre mon simple désir d'apprendre, comme si j'avais été un Indien. Il a attendu longtemps avant de me répondre. Il fallait que je reste, car il semblait faire un effort pour se décider.

Finalement, il m'a dit qu'il y avait bien un moyen, et il a commencé à définir le problème. Il a fait remarquer que j'étais fatigué d'être assis par terre, et que la chose à faire, c'était de trouver l'endroit du plancher (*sitio*) où je pourrais rester assis sans fatigue. J'étais resté assis les genoux sous le menton, les mains jointes devant mes jambes. Lorsqu'il a dit que j'étais fatigué, j'ai remarqué que j'avais mal dans le dos, et que je me sentais tout à fait épuisé.

J'ai attendu de l'entendre expliquer ce qu'il entendait par « endroit », mais il ne semblait pas décidé à préciser ce détail. Peut-être voulait-il dire que je devrais changer de position. Je me suis donc levé et je suis venu m'asseoir plus près de lui. Non, ce n'était pas ça, **il m'a clairement fait comprendre qu'un endroit, cela signifiait la place où un homme se sent naturellement heureux et fort.** Avec sa main, il a tapoté l'endroit où il était lui-même assis, ajoutant qu'il venait de me poser une devinette qu'il me faudrait bien trouver tout seul. »

La suite est racontée dans l'ouvrage que l'on peut récupérer en PDF. Traimond, Bernard, 2019. « Carlos Castaneda chez les anthropologues. De la fécondité des supercheries », in *Bérose – Encyclopédie internationale des histoires de l'anthropologie*, Paris. URL stable – Handle : 10670/1.s5ci1v | URL Bérose : article1648.html à propos de l'auteur, lu sur Decitre.com

« De nombreux doutes sont émis sur l'identité de Carlos Castaneda. Il déclarait être né au Brésil, à Sao Paulo. Mais les documents officiels de l'immigration

attestent qu'il est né à Cajamarca, au Pérou. Il grandit au Pérou en traversant de difficiles moments, comme la mort de sa mère. À partir de 1960, il suit des études d'anthropologie à l'UCLA. Au cours d'une expérience, il rencontre un indien de la tribu yaqui, Don Juan Matus.

Très impressionné par le chaman, Castaneda décide d'en devenir l'élève. L'étudiant apprend les diverses techniques de sorcellerie. Docteur en anthropologie à l'université de Los Angeles en 1970, Castaneda publie de nombreux livres traitant des pratiques des sorciers chamans, ainsi que de l'usage des drogues hallucinogènes. À la fin des années soixante et pendant les années soixante-dix, ses ouvrages rencontrent un grand succès, notamment auprès du mouvement hippie.

Souvent très controversé, Carlos Castaneda doit affronter les foudres de certains auteurs qui l'accusent de n'avoir écrit que des fictions. Après sa mort, de nombreux doutes sont jetés sur la validité de ses propos, et ses expériences et aventures auprès de Don Juan restent très mystérieuses. »

Publié le 4 février 2022

Travail d'écriture

(Catherine Reginensi et moi à l'occasion de la sortie de sa venue en France, le 22 janvier 2020)

Chaque matin, démarrer sa journée par un exercice d'écriture à la manière d'une gymnastique. Consigne du jour : Le Matin... Consigne 2 : Ce matin...

Ce petit changement devrait avoir des conséquences profondes.

Maki faisait remarquer qu'il avait commis une méprise en débutant son premier texte par « Ce matin » au lieu de « Le matin ». L'inversion d'une seule lettre m'a permis de pointer l'écart dont nous sommes toutes et tous victimes lorsque notre « cerveau », notre ça ou notre inconscient nous joue des tours. Sur cet exemple sans enjeu, on peut voir l'importance de la méprise lorsque les enjeux sont grands. Au quotidien, cela peut aller jusqu'à « pourrir » notre vie.

Bref, l'écriture révèle pas mal de choses sur nous-même et notre environnement. C'est peut-être cette réflexion qu'il faudrait mettre à profit dans le texte que Georges Perec écrivit en 1974. La *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien* peut-elle nous aider à comprendre dans quel contexte l'écrivain oulipien circule ? À la faveur d'une phrase lancée à la volée, l'auteur raconte qu'il vient de voir Paul Virilio : « passage de Paul Virilio : il va voir Gatsby le dégueulasse au Bonaparte » (p. 45).

Que signifie cette affirmation, ce moment de connivence et de dérision à la fois. Perec se moque-t-il de Virilio et du roman de Scott Fitzgerald mis en image dans

une version de 1974 de Jack Clayton interprétée par Robert Redford. Ou simplement du film lui-même ?

Souhaite-t-il nous montrer qu'il connaît Virilio, parce qu'il s'est enquis de sa présence et de ses occupations ? Effectivement, il y a un lien entre ces deux hommes. Paolo Fabri, professeur de sémiotique à Bologne, répond à notre interrogation :

« Après l'expérience radicale et soixante-huitarde – Virilio occupe la Sorbonne et le Théâtre de l'Odéon – et la désillusion qui en suit, il fonde la revue « Cause Commune » avec Georges Perec, marqué par la guerre comme lui. [...] Mais surtout il souligne, avec Perec, l'Introduction de signes infra-ordinaires – ni ordinaires, ni extraordinaires – pour donner une langue et un sens à « l'anti-spectacle journalier dont les journaux ne parlent pas ». Même si Perec a adhéré dès 1967 à l'Oulipo, Virilio refuse de le réduire aux seuls jeux de langage et il montre du doigt la violence tragique qui habiterait aussi son propre travail. [...] *Espèces d'espaces* de Georges Perec (1974) est le premier tome de la collection « L'Espace critique », que Virilio publie chez Galilée pour réfléchir à une nouvelle branche du savoir qu'il a appelé Dromologie. [...] »

Voilà une complicité révélée en une seule phrase. La dromologie est un néologisme inventé par Paul Virilio pour définir ce discours « logos » sur la course « dromos » qui a été repris par les amateurs de néologismes. Quoi qu'il en soit, l'exercice d'écriture, à la terrasse d'un café, de chez soi ou sur un banc offre des perspectives inépuisables...

Georges Perec, *Tentative d'épuisement d'un lieu parisien*, Christian Brougois éditeur, 1975

Publié le 17 février 2022

Une journée dans un bistrot parisien

(Le rose vous va bien au teint, © NJ 2017)

En 1974, dans le treizième arrondissement parisien, le réalisateur Marcel Teulade (1934-), pose sa caméra et relève les micro-événements d'un bistrot pour en construire une journée-type. Une journée dans un bistrot parisien.

De 4 h 10 du matin jusqu'à deux heures le lendemain, voilà une vie qui a un fort engagement social dans un quartier populaire : partage du premier verre de vin blanc, et suivent les ballons de rouge que le patron ne peut refuser à ses clients. C'est un reportage sur les rituels de la vie profane qui font passer des tas d'hommes par le bistrot, le temps d'un ballon de blanc, d'un ballon de rouge, d'un café, d'une pause restauration légère, et d'échanges courtois.

Il est 4h10 quand une femme apparaît. Elle fait le ménage, dispose une nappe sur une grande table, passe le balai sous les meubles. Elle nettoie les verres laissés la veille sur le comptoir en zinc. C'est la patronne.

Il est 6h30 quand le patron, Monsieur Charlot, entre dans la salle. Il fait la bise à sa femme et lui propose un café. Le percolateur est déjà en marche. Il allume une vieille radio qui diffuse les informations du jour. Devant, on voit un téléphone à cadran gris en bout de comptoir. Chaque chose est à sa place.

Une voix sort du poste : « L'été aussi a raté son entrée. Il fait gris sur la majeure partie de la France, mais cela ne va pas durer. Le soleil devrait être au rendez-vous dès demain. » Voilà une information intemporelle. Le café terminé, la patronne remonte à l'étage et le patron ouvre la porte du café. Il sort deux tables en fonte et des chaises, qu'il installe sous le auvent. Puis il accroche un panneau, sans doute le tarif.

Hôtel du Limousin, Bar-Hotel, Bar-Billard. Une horloge murale indique 7h15. Le patron déplie *Le Parisien*, qu'il feuillette en attendant le premier client. Celui-ci arrive, et salue le patron : « Ça va Charlot, tu me donneras un petit blanc sec », « Ça en fait deux » lui répond le patron, et l'autre répond à son tour, « Bien entendu » en effectuant une sorte de révérence. Charlot lui demande s'il a bien dormi, s'il n'a pas été inondé. Un deuxième client arrive, bien habillé, « un petit jujus s'il vous plait ». L'homme vient prendre les commandes de marchandise alimentaire. Deux kilos de jambon, un saucisson Cochonou, une plaquette de rillettes...

D'autres clients arrivent, ils serrent tous les mains du patron. Quatre personnes sont au comptoir, deux prennent un ballon de vin blanc, les deux autres sont au café. Deux enfants entrent dans le café et cri « bonjour messieurs dames » à la cantonade, et se dirigent vers le bout du comptoir et vont embrasser leur « papi », qui n'est autre que le patron du bar. « On va à l'école ». « Soyez sage » leur dit le patron. Sorte de rites quotidiens qui montrent que les petits enfants habitent dans le quartier et que le bistro se trouve sur le parcours qui mène à leur école. « Avec ça ils vont avoir un bon point ! » s'exclame Monsieur Charlot lorsque les enfants sont partis. Première bière pression. Un homme qui fait office de commis-boulangier apporte plusieurs baguettes qu'il donne au patron et commande en même temps un jambon beurre. Le client à côté dit « moi aussi » en serrant la main du commis.

Une première femme entre dans le bar. Elle veut téléphoner. Elle sort son porte-monnaie. « C'est pour Paris ? » lui demande le patron. « Pour Paris, oui ». La caméra se rapproche, elle compose un numéro. Le commis mange son sandwich. Brève conversation : « Pierre, c'est Yvette. Tu ne m'attends pas ce matin, non non, j'ai une voiture, j'ai la voiture de Joël. Merci, au revoir. » Elle raccroche, paye, reprend sa monnaie et sort sans rien consommer. Le bistrot est un lieu réservé aux hommes. Le commis fait un jeu de mots : « Ça devient grave, elle parle toute seule », parce qu'elle n'a parlé qu'au téléphone.

« Tiens, voilà René ! ». Le facteur entre dans le bar, serre la main du patron et du client (dans cet ordre), pose sa casquette sur une patère, réajuste la sangle de sa sacoche à bandoulière, et s'installe au comptoir. Sa première tournée est finie. Il prend un café. La caméra fait un zoom arrière, on voit le patron au comptoir et une employée sort des caisses de bouteilles sur le trottoir. Un chien noir et blanc circule dans le bar. Dehors, le livreur de boissons attrape une caisse en bois pleine de bouteilles. Une femme âgée entre avec un petit chien qui s'installe au bout du comptoir sur une chaise haute. Elle lui donne un morceau de gâteau. Elle se penche vers la radio qui diffuse les informations. On aperçoit deux hommes assis en terrasse. Discussion entre deux clients. Les clients se font eux-mêmes leur casse-croûte. Maintenant, les clients sont en chemise cravate, et portent des vestes foncées. Même le facteur porte une cravate. « Tu bois pas un coup Charlot ?, Force-toi ». « On va trinquer c'est lundi ».

Deux hommes jouent au flipper. Tour à tour, cigarette au bec, ils se concentrent sur le jeu. Ils font des aller-retour entre le flipper et le comptoir. Un ballon de rouge. Zoom arrière, cette fois, quatre hommes sont attablés dans la salle, puis quatre autres, et quatre encore autour du baby-foot. Quatre clients sont au comptoir. Sur les tables, les clients boivent des Pastis en jouant à la belote. C'est l'heure de l'apéro. Une femme arrive « Bonjour Messieurs dames », elle prend la relève. Il s'agit peut-être de la mère des deux enfants qui sont passés ce matin. Elle s'installe au bar, et s'affaire un torchon à la main. Le patron sort du cadre. Le chien ouvre la porte avec sa patte et se dirige vers le bout du comptoir, il saute sur une tablette et s'installe. Madame Georges, la femme du patron s'occupe de la comptabilité. Elle commande au téléphone les boissons. L'autre femme fait la vaisselle et sert les clients. Le bar est plus calme. Nous sommes en début d'après-midi. Deux clients jouent au billard situé dans le fond de la salle. Si on résume, il y a un baby-foot, un flipper et un billard. Mais d'autres clients jouent aux cartes.

Le patron revient accompagné d'un client. Il sert deux ballons de vin blanc. Deux clients parlent ensemble des transformations de la ville, des lieux qu'ils ont connus autrefois vierges de toute construction et qui aujourd'hui accueillent des immeubles. « Chaque individu, affronté pour lui-même à cette situation nouvelle, devra ainsi redéfinir et ses attitudes et ses points de repère, inventer une manière de vivre et de se relier aux autres » écrit Henri Coing à ce propos. Le bar est un lieu de convivialité, et socialité, où des choses se passent sans conséquence. On y parle pour parler, pour raconter une anecdote ou donner une information générale. On y entend pas d'information personnelle, mais des choses de la vie collective.

Sortie de club, une quinzaine de clients entrent dans le bar, et entonnent une chanson traditionnelle. Puis une autre aux paroles de « Non non Paris 13 n'est pas mort ». Sur le mur, on voit des affiches du club de football de Paris 13. « Les avants boivent du vin blanc, les demis boivent du whisky, les trois-quarts boivent du pinard, et les arrières ne boivent que de la bière ». Valorisation de la masculinité par la consommation d'alcool. Certains portent les cheveux longs. Ils restent là toute cette fin de journée jusqu'au soir.

Le soir, la télévision en couleur est allumée. Un homme présente la proposition de loi sur l'interruption volontaire de grossesse à une journaliste (qui sera votée en janvier 1975). Le bistro est plein. L'annonce du match avec la Juventus doit en être une raison. On y voit beaucoup d'hommes de toutes origines, surtout des ouvriers, la plupart sont debout. Michel Drucker en direct de l'étoile rouge à Belgrade commente le match. Seule une jeune femme semble se désintéresser du spectacle. S'agit-il du seul poste de télévision couleur du quartier ? La patronne continue de faire ses affaires. Après le match quelques clients restent un peu. L'ambiance est plus calme. Certains jouent aux courses de chevaux. Le patron joue aux cartes avec deux clients. La patronne lui apporte une assiette de bœuf et une serviette qu'elle pose sur sa cuisse. Il mange tout en parlant aux clients.

Les trois parieurs s'en vont, et saluent le patron ainsi que les deux autres clients. Derniers ballons de rouge. Les clients sont sortis, il est tard. Le patron rentre les chaises et les tables à l'intérieur, et ferme la porte. La caméra est maintenant dans la rue. On le voit marcher dans son bar, éteindre la lumière. Café du Limousin. Chez Charlot, billard.

Ce récit restitue l'ambiance d'un bistrot de quartier, dont la fonction sociale dépasse celle de la consommation d'un café ou d'un verre de vin. On y voit des échanges nombreux, courtois, une sorte de communion entre milieu ouvrier et populaire. Des accents de paris et d'autres régions.

Le site de l'INA précise :

« À Paris et en petite couronne, le nombre de cafés a baissé de 40 % depuis le début des années 2000, selon une étude du Crocis, le Centre régional d'observation du commerce, révélée par *Le Parisien*. Dans la capitale, ils sont passés de 1907 en 2002 à 1410 en 2021. Une baisse de près de 500 établissements en 20 ans. En cause notamment : la hausse de l'offre en restauration rapide ou de supermarchés qui captent une clientèle pressée.

Pourtant, dans un café parisien, le temps s'écoule au rythme des rituels. Du premier café du matin à l'heure de l'apéro entre collègues en passant par le sandwich debout devant le zinc. C'est ainsi que la journée s'écoulait en 1974 au café «Chez Charlot» situé dans le 13^e arrondissement de Paris.

Aujourd'hui, l'adresse existe toujours, mais en lieu et place du bistrot, c'est une épicerie qui est installée. »

Dans son étude sur le quartier du 13^{ème} arrondissement de Paris, Henri Coing avait fait ce constat du délitement des bistrots de quartier, à l'occasion des programmes de rénovation urbaine.

Henri Coing (1936-) fut un pionnier en sociologie urbaine aux débuts des années 1960. Il a consacré une étude du troisième arrondissement de Paris et notait à l'époque la disparition progressive des bistrots de quartier.

Sources

<https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/une-journee-dans-un-bistrot-parisien-en->

1974

Henri Coing, *Rénovation urbaine et changement social : L'îlot n°4 (Paris 13e)*, Paris : Éd. Ouvrières, impr. 1966, cop. 1966

Publié le 5 mars 2022

Épistémologie #1 : Penser par analogie

« Quand on s'intéresse à l'espace urbain et aux interactions qu'on peut observer, en dehors du courant de l'anthropologie urbaine française, développée par le laboratoire d'Anthropologie urbaine (UPR 34) du CNRS, fondé par Jacques Gutwirth et Colette Pétonnet aux débuts des années 1980, et auquel je me sens affilié, il y a le courant de l'école de Chicago et de l'interactionnisme dont l'essentiel de l'histoire et des méthodes est transmis durant la formation à l'université. Parmi les protagonistes les plus en vogue du moment, nous trouvons Howard S. Becker, qui « s'inscrit dans la tradition de la sociologie de Chicago » (Becker 2014 : 274). À côté, de cette sociologie « dominante » — au sens où elle domine le marché du livre scientifique — l'anthropologie italienne apparaît être une quasi-sous-espèce, et la lecture de Leonardo Piasere (Piasere 2010), par exemple, va nous apporter de quoi prendre de la distance. Dans les deux ouvrages que nous allons utiliser, chacun traite de la question des analogies dans la mise en abîme de la réflexion analytique. »

« De mon point de vue, ces deux ouvrages sont complémentaires, car ils offrent un point de vue différent, et partent d'un corpus bibliographique différent (et donc complémentaire). Seuls, quatre auteurs sont en commun : Pierre Bourdieu, Erving Goffman, Margaret Mead et Talcott Parsons. Voyons le premier. Howard Becker s'étonne de la « quasi-hégémonie de Bourdieu en France » et de l'étonnement en retour des Français à ne pas concevoir d'hégémonie américaine. C'est à peu près tout ce que Becker pense de Bourdieu, ce qui le positionne hors de la théorie des champs, de l'habitus et de la théorie des rapports de domination. De son côté, Piasere repense l'habitus, qu'il compare à celle du schéma, pour justifier de l'utilisation de ces deux notions qu'il emprunte à la sociologie bourdieusienne et à la sociologie connexionniste (Clifford Geertz). Piasere ne rejette pas les apports de Pierre Bourdieu, bien au contraire ; il s'en sert pour nous permettre de comprendre comment les formes « d'imprégnation-imbibation-sédimentation-intériorisation » (Piasere 2010 : 186) se cristallisent dans l'habitus. »

« Venons-en au deuxième. Erving Goffman est un « camarade de mes années d'études », écrit Becker, pour le qualifier plus tard de « maître » (Becker 2014 : 54). Il est rallié à sa cause, dirions-nous. Piasere va plus loin, il rediscute les concepts, notamment celui de *working consensus* (Piasere 2010 : 167), sans toutefois en faire son maître à penser. L'auteur utilise d'ailleurs l'expression « à la Goffman » (Ibid.

: 183) pour qualifier un type de démarche d'enquête de terrain. Quoi qu'il en soit, l'apport que fait Piasere autour de Goffman est beaucoup plus constructif et « objectif ». Se référant à Margaret Mead, Becker souligne l'apport de l'anthropologue qu'il replace dans sa dimension historique autour du débat sur la généralisation des hypothèses en anthropologie. Piasere ne fait pas moins référence six fois à Mead dans son livre. L'auteur soumet une réflexion élaborée et dense, en retraçant la filiation entre Margaret Mead, Franz Boas, Merville Herskovits, jusqu'à Robert Cresswell (Piasere 2011 : 14-15). Alors que Becker ne cite qu'à titre anecdotique Mead, Piasere l'utilise dans sa réflexion, dans la construction épistémologique et la méthode d'observation. Becker, quant à lui, dans la citation de Talcott Parsons avoue son impuissance à se servir des notions théoriques de ce dernier. À propos des variables structurelles, il écrit : « je ne voyais pas comment les relier à ce qui m'entourait » (Becker 2014 : 235). Une seule référence à Parsons également pour Piasere, cependant qu'elle lui sert à positionner Clifford Geertz, qui était un élève comme Becker de Parsons, mais qui a fait un tout autre usage de sa théorie. « Élève de Talcott Parsons, Geertz est passé de la métaphore de la société comme organisme à celle de la culture comme texte » (Piasere 2011 : 124). »

Extrait de mon mémoire inédit d'HDR (en avant-première), Qu'est-ce qu'un vélo ? Ethnologie d'un objet technique et social, UCA, SHAL, 209 p.

Becker Howard S., La bonne focale. De l'utilité des cas particuliers en sciences sociales, Paris : La Découverte, 2014

Piasere Leonardo, L'ethnologue imparfait. Expérience et cognition en anthropologie, Paris : EHESS, 2010

Publié le 19 mars 2022

Épistémologie #2 : Du questionnement initial à la question questionnante

(Morceau du mur de Berlin, 2017)

Nous entamons le deuxième volet d'une révision générale sur l'art et la manière de mener une recherche. Après avoir fait la chasse aux prénotions, nous voilà dans le questionnement.

Du questionnement initial à la question questionnante

Tout chercheur doit d'abord se questionner sur l'origine et le sens de sa recherche. Quoi chercher, pourquoi chercher, pour qui ? Avant de se questionner sur le comment. Pourquoi chercher ? Cela part d'un questionnement pour lequel il n'y a

pas de réponse immédiate ni évidente. Ou alors on n'a qu'une réponse partielle, ou qu'une série de réponses sans lien.

On peut considérer l'univers d'une recherche comme un grand espace que le chercheur aurait à observer, soit dans son ensemble, soit en des points particuliers. À l'échelle du chercheur (échelle humaine), l'ensemble n'est pas préhensible (l'image revient à dire que lorsque l'on est au milieu d'un champ, on ne peut regarder tout le champ d'un seul tenant. Un autre observateur placé sur un des coins verra celui qui est au milieu, mais ne verra pas forcément ce qu'il voit). Il faut une certaine distance pour pouvoir voir l'ensemble et en tirer quelque chose : prendre du recul. Que va-t-il pouvoir en dire ? Je mets de côté le « pour qui va-t-il écrire ? », mais en fait, il faut y penser dès à présent, et ne pas se réfugier derrière le mémoire scolaire.

Le chercheur peut travailler sur un endroit, une rue, une allée, une cage d'escalier. Dans ce cas, il va pouvoir observer, mesurer, identifier, établir une liste de ce qu'il voit. La série de boîtes aux lettres donne des indications à partir des patronymes, sur l'origine culturelle et sociale des habitants. Lorsque l'on multiplie ces données à un immeuble collectif, on obtient une lecture sociale et culturelle à l'échelle de l'immeuble. En élargissant au quartier, on peut commencer à découper les espaces en micro-espaces suivant les indicateurs que l'on a mis en place. À partir de tout cela, il va établir des principes, édicter des faits, proposer des hypothèses. Bien entendu, le chercheur doit se mettre en condition de recherche, c'est-à-dire qu'il doit évacuer tous ces a priori et considérer son sujet comme s'il n'en connaissait rien (dans un premier temps). Vous arrivez dans un quartier pour la première fois. Pour cela, vous allez construire votre objet de recherche au moyen d'outils conceptuels, comme les « agents sociaux » pour parler des gens. Attention à l'utilisation de la notion « d'acteur » qui peut renvoyer à une institution. Il faut savoir qui l'on met derrière ce mot-valise.

Si son travail dure un certain temps, il va commencer à apercevoir que des pratiques se répètent suivant des règles sociales, en comprendre les circulations, suivre les agents sociaux et les questionner. Sur un temps assez long, il va recroiser certains agents sociaux et en déduire une fréquence. Il va pouvoir trouver des logiques, des stratégies, des évitements. Il se documentera et ajoutera une connaissance historique du lieu. Il en tirera plus d'informations et ses hypothèses iront plus loin. La durée d'une recherche est par conséquent un élément important qui joue pour la qualité, mais aussi pour la quantité d'information, de connaissances accumulées.

Il pourra aussi utiliser d'autres moyens de collecte, changer d'angle d'observation et voir du dessus ce qui se passe, faire des croisements. Il pourra poursuivre en aller-autour, et ajouter une connaissance géographique du lieu. Dans le même temps, il se sera rapproché des études similaires et aura lu les récits des chercheurs qui ont travaillé sur des domaines similaires. Ses hypothèses seront nouvelles ou bien confirmeront le déjà écrit. Il va croiser ses hypothèses à celles d'autres chercheurs en allant dans des colloques ou en lisant des articles.

D'un autre côté, comme il ne vient pas d'une autre planète, il va pouvoir utiliser son expérience personnelle, son savoir-faire acquis en fréquentant son quartier. Il a déjà une idée de ce qu'on y trouve – ou n'y trouve pas – et pourrait décrire son fonctionnement, les habitudes de certains agents, même sans en avoir une connaissance précise. Il sait à peu près comment le quartier est organisé, et comment y vivent les habitants. Cette dimension incorporée de la connaissance nous sert à appréhender de nouveaux modèles, c'est une base qu'il faut aussi questionner sur ce que l'on croit savoir. En amont, il faut cerner les a priori, ou les jugements de valeur, ou les prénotions. En amont, il faut questionner ce que l'on sait déjà et ce que l'on a acquis. La recherche est plutôt du côté du doute que de la certitude, car douter c'est remettre en cause ses acquis au profit d'une nouvelle analyse ou de nouvelles perspectives.

La même démarche est à l'œuvre lorsque l'on étudie un grand ensemble, une cité, un morceau de ville, un quartier ou une place. Par où commencer ? Quoi observer ? Doit-on se contenter de collecter les informations sur un seul élément, ou bien essaie-t-on de prendre en compte l'ensemble ? Et où sont les limites de cet ensemble ? Le quartier, le territoire, la rue, l'entrée de l'immeuble ? Qui sont les voisins ? Où commence le quartier ? Quel état des lieux puis-je faire sur ce que je sais ? Comment savoir ce que je ne sais pas ? Il faut repousser sans cesse les limites du savoir. Et prendre conscience que l'on ne sait pas est déjà un pas vers la connaissance. Penser que ce que l'on sait, on le sait parce que ceux qui ont dispensé ce savoir ont eu intérêt à le dispenser. Cela renvoie à la question des enjeux que nous verrons plus tard...

Publié le 21 mars 2022

Épistémologie #3 :

(Simon Imeneuraet lors d'un atelier de médiation architectural pour son PFE, 2020)

Comme c'est déjà le printemps, voici la suite...

Une histoire de démarche

« La sociologie générale n'est rien d'autre que cette **démarche**, indispensable à toute science, qui consiste à **réfléchir aux conditions de la production de son savoir**, à étalonner la validité de ses critères de jugement et de ses **outils de découverte** sur ceux de l'activité scientifique des autres disciplines, à **clarifier les notions** qui en organisent les analyses et leur donnent leur **valeur heuristique**, à penser le rapport établi entre le cadre théorique adopté et le type de **recherche empirique engagée**, à **évaluer la pertinence des explications ou des descriptions** qui ordonnent les données recueillies ou construites » (p. 6), écrit Albert Ogien.

Réfléchir aux conditions de la production de son savoir : c'est ce que nous allons voir par la suite.

Étalonner la validité de ses critères de jugement : en commençant par énoncer les jugements de valeur, les prénotions comme dit Durkheim dans **les règles de la méthode sociologique** (voir #1), en faisant le point sur ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas, ce que l'on croit savoir sur un domaine donné. C'est beaucoup plus simple dans le cas d'une recherche exotique, car ce que l'on croit savoir est généralement faux. Comment s'organise le système religieux, politique, économique d'une région que vous ne connaissez pas ? Quelle en est l'histoire ? Quels sont les codes de civilité, etc. ? Dans le cas d'une « recherche endotique » la question des aprioris relève d'un travail réflexif, on parle aussi d'une rétroaction. Il est important de se questionner sur le point de vue adopté, et de réfléchir sur les conditions d'adoption de ce point de vue.

Outils de découverte : les méthodes de l'ethnologie classique posent l'observation et l'entretien comme les principaux outils utilisés en dans une enquête de type empirique. Les statistiques sont un outil précieux dans le cas de l'étude d'un grand groupe (immeuble collectif par exemple), mais ne sont pas utilisables à moins d'une formation ad hoc. Par outil statistique j'entends les analyses factorielles de correspondance (AFC), la construction des indicateurs synthèses, élaborés au moyen d'outils informatiques spécifiques (Modalisa, Ethnos, Lynx). La cartographie, le plan, la représentation graphique accompagnent cet outillage.

Clarifier les notions : indispensable à toute discipline de savoir de quoi on parle. Les notions les plus communes sont parfois les plus ambiguës. Par exemple, l'oxymoron «**développement durable**» doit être explicité, en regard des textes de loi, « un développement qui répond au besoin du présent sans compromettre la capacité des générations futures à répondre aux leurs » nous dit le ministère de l'Écologie, du Développement durable et de l'Énergie. Cette phrase résume les questions suivantes :

Comment concilier progrès économique et social sans mettre en péril l'équilibre naturel de la planète ?

Comment répartir les richesses entre les pays riches et ceux moins développés ?

Comment donner un minimum de richesses à ces millions d'hommes, de femmes et d'enfants encore démunies à l'heure où la planète semble déjà asphyxiée par le prélèvement effréné de ses ressources naturelles ?

Et surtout, comment faire en sorte de léguer une terre en bonne santé à nos enfants ?

Cadre théorique adopté : à partir de quel cadre théorique produit-on son analyse ? Il est indispensable de savoir quels sont les auteurs convoqués et que représentent ses auteurs dans le champ de la discipline. Cela revient à dire à qui on emprunte les idées.

Enfin, **l'évaluation de la recherche** se fait d'abord pour celui qui produit la recherche, avant d'être évalué par les évaluateurs légitimes, jury, commission, comité de rédaction, conseil national des universités, conseil scientifique qui sont autant de cercles de pouvoir autorisés. Ces sphères consolident la légitimité. Mais là, nous abordons la phase finale, c'est-à-dire la valorisation de la recherche qui passe par la rédaction, le mémoire, et sa diffusion. Bruno Latour aborde ces questions.

LATOUR, Bruno (1995), *Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue*, INRA.

OGIEN, Albert (2007), *Les règles de la pratique sociologique*, Paris PUF.

Publié le 23 mars 2022

Épistémologie #4 : La recherche empirique de la preuve et l'expérimentation par l'expérience

(MCK, Berlin 2017)

Quatrième volet autour des méthodes et de l'épistémologie en sciences sociales.

La recherche empirique de la preuve et l'expérimentation par l'expérience

L'anthropologue italien **Léonardo Piasere** explique qu'en sciences sociales comme dans beaucoup d'autres sciences, la recherche de la preuve passe par l'expérimentation. Il écrit « l'expérimentation comme instrument de connaissance de la réalité ».

Cette méthode a abouti à un consensus autour de la question de savoir si l'observateur n'induisait pas ou ne modifiait pas, par son existence même, une modification du phénomène observé ? Cela renvoie au principe d'indétermination **d'Heisenberg** : « l'observation expérimentale modifie les phénomènes observés ». Par conséquent, que ce soit en sciences physiques ou en sciences humaines, il faut tenir compte de sa présence en tant qu'observateur. C'est-à-dire, avoir conscience des limites de la méthode.

Le chercheur n'est pas transparent sur son terrain, et ses questionnements finissent par faire question auprès de ses informateurs, comme les cercles d'ondes que l'on peut voir en jetant une pierre dans l'eau. La dispersion des idées, bonnes comme mauvaises, ne peut être maîtrisée.

Pour l'ethnologie, le **terrain** est au centre de sa démarche et de l'enquête. C'est un véritable laboratoire comme a pu l'écrire **Robert Cresswell**. Le terrain permet de collecter des informations de première main, il s'oppose aux chercheurs de cabinets qui eux, travaillent à partir de sources écrites par d'autres (seconde main). **Marcel Mauss** en est un représentant (Voir **Gaboriau**).

Le problème n'est pas de valoriser ou de minorer telle ou telle méthode, mais d'expliquer en quoi l'ethnographie permet un degré qualitatif qui n'existe pas ailleurs.

Ce rapport au terrain est un rapport de proximité, c'est-à-dire d'une confrontation entre les schèmes de représentation personnels et ceux des autres. Ou bien encore d'une mise en confrontation des cadres de pensée (**Goffman**). Dans la plupart des cas, et même chez les chercheurs expérimentés, cette confrontation provoque de l'angoisse (**Devereux**) parce qu'il se produit une distorsion entre ses propres cadres de pensées et ceux des personnes observées. **Léonardo Piasere** appelle cela la « courbure de l'expérience ».

Il utilise la métaphore de l'attraction des corps **d'Enstein** pour arriver à la proposition suivante : « l'ethnologue « courbe » son propre espace-temps afin de parvenir à co- construire des expériences avec les personnes qui ne font pas partie de son quotidien ».

L'observation ethnographique est au centre de la méthode. Par observation, il faut entendre une large gamme de possibilités entre ce que **Piasere** nomme « mords-et-tire- toi » à raison d'une heure ou deux de terrain par semaine et l'immersion totale sur plusieurs mois. Entre les deux, l'observation flottante de **Devereux**, l'imprégnation **d'Olivier de Sardan**, se construit sur la base de l'observation participante classique avec un souci supplémentaire d'imprégnation, de rapprochement, d'empathie ou de résonance. Ces termes ne sont pas tout à fait des synonymes, et ils proviennent d'auteurs différents. Mais ils ont en commun le fait de vouloir co-construire une relation qui permette d'approcher de plus près la réalité des personnes observées.

L'empathie n'est pas la sympathie. Cette méthode consiste à établir une forme de résonance qui permet « d'apprendre beaucoup » en n'utilisant qu'une parole rudimentaire, mais associée aux cinq sens » nous dit l'anthropologue norvégienne **Unni Wikan**. « La résonance est l'expression d'une solidarité humaine anti-utilitariste » reprend **Piasere** (Référence au M.A.U.S.S. ?). Elle consiste à percevoir un « vivre-avec » qui va s'imprégner dans le corps de l'ethnologue comme le ferait une éponge.

Alors qu'à travers l'observation participante, l'ethnologue va noter, décrire, enregistrer le monde qui l'entoure, l'imprégnation va agir de manière inconsciente et simultanément, et se répandre avec le temps. Cela conduit à des expériences rétrospectives, car il n'est pas possible de noter toutes ces informations. Non seulement on ne peut pas les noter, mais on ne les perçoit pas consciemment. Par contre, elles sont ancrées en nous. Quand vous commencerez à rire à des blagues proférées par vos informateurs, c'est qu'il se sera produit cette incorporation de schèmes. Cette co-expérience prolongée, cette expérience vécue, cette imprégnation malgré nous, renvoie à ce que **Léonardo Piasere** appelle la « perduction ».

La métaphore employée en ethnologie est l'immersion sur le terrain. Il faut garder la tête hors de l'eau afin de ne pas se noyer par les informations et l'arrivée trop brutale de cadres de pensées trop éloignés des vôtres. Pour cela, une réflexion en amont sur le questionnement à produire (permet) une préparation et un accompagnement sur le terrain.

DEVEREUX, Georges. De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement, Paris : Aubier-Montaigne, 1998

GABORIAU, Patrick. Le chercheur et le politique. L'ombre des nouveaux inquisiteurs, Paris : Aux Lieux d'être, 2008

GOFFMAN, Erving. Les cadres de l'expérience, Paris : Éditions de Minuit, 1991

OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre. « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », Enquête, Anthropologie, Histoire, Sociologie, 1, Les terrains de l'enquête, pp. 71-112, 1995

PIASERE, Leonardo. L'ethnographe imparfait, cahier de l'Homme, n°40, EHESS, 2010

Publié le 26 mars 2022

Épistémologie #5 : Du sujet à l'objet de recherche

(Affiche « Attractions » La Halle de la Machine, 2019)

Du sujet à l'objet de recherche

Sur un territoire défini ensemble, chaque étudiant va développer une problématique à partir d'un questionnement qu'il va explorer et approfondir.

Le **questionnement** est un ensemble de questions se rapportant à un **sujet** que l'on va traiter dans le mémoire. Par exemple, « les gens vivent-ils heureux dans ce quartier ? » pose la question de savoir qui sont « les gens », quelles sont les limites du « quartier » et comment se définit la notion du « bonheur »? La question du bonheur ne peut être traitée par la sociologie, mais celle du confort, de la qualité de vie, du vivre-ensemble et du sentiment de bonheur peuvent faire **l'objet** d'une mesure (au sens statistique) ou bien qualitative, grâce à la construction d'outils d'observation et d'entretiens.

En **observation participante**, la mesure du degré de bonheur peut s'éprouver en participant aux activités et aux pratiques des informateurs. Si l'ethnographe entre suffisamment en résonance avec son terrain, il va pouvoir apprécier l'activité et en déduire des qualités. Cette **mise en résonance** peut être préparée grâce à la lecture d'articles et d'ouvrages sur le sujet afin d'essayer de mieux comprendre la manière de vivre des gens que l'on va côtoyer.

La mise à plat des questions renvoie donc à la recherche d'une **bibliographie** permettant de développer l'analyse que l'on pourra faire une fois la collecte de données réalisée (et en cours de collecte). Il faut affiner son questionnement pour chercher des pistes de lecture en partant de **mots-clés** :

Gens : population, riches, petit bourgeois, pauvres, habitants, riverains, citoyens, etc. Quartier : lotissement, territoire, espace social, espace urbain, etc. Bonheur : vivre ensemble, résidentialisation, gentrification, entre-soi, individualisme, etc.

Le travail sur les **mots-clés** est difficile parce que chaque mot possède un signifié et un signifiant. Par exemple, boire un verre ne signifie pas absorber le verre lui-même, mais son contenu. Le contenu est le signifié alors que le contenant est le signifiant. De même que dans l'expression « l'omelette du 3 est partie sans payer » signifie que le client qui avait commandé une omelette est parti sans payer. Le signifiant « omelette » se transforme en signifié « client ». Le travail sur le **véritable sens du mot** dirige la pensée vers une meilleure compréhension de son sujet.

L'idéal est de trouver des ouvrages qui recourent à l'ensemble de ces notions. Mais parfois, il n'y aura qu'un seul ouvrage ou article par notion (thème). Mais l'approfondissement de chaque notion vous permettra d'approfondir votre analyse. D'autre part, il ne faut pas forcément chercher l'ouvrage – puisque c'est vous qui allez le rédiger –, mais le **cheminement intellectuel** qui va vous conduire à poser les « bonnes questions » et surtout à y répondre. Par exemple, dans une enquête sur les populations pauvres, il peut être intéressant de lire des ouvrages sur les populations riches, de manière à pouvoir comparer par contraste des situations et des pratiques dans une société donnée.

Toute la difficulté est de trouver de **bonnes questions**. D'autant plus que la méthode en école d'architecture évolue entre les méthodes sociologiques et les méthodes ethnologiques. En sociologie, nous partirons d'un questionnement, d'une hypothèse, puis construirons les outils nécessaires à sa validation. En ethnologie, nous partirons d'une enquête de terrain (pré-enquête de terrain) ethnographique qui conduira à l'élaboration d'un questionnement (ethnologique) qui sera ensuite validé grâce à la mise en place d'un outillage spécifique. En ethnologie, il y a une étape supplémentaire qui consiste à « prendre la température » d'un territoire, d'une population, afin de cerner la meilleure approche possible.

L'outillage ethnologique s'apparente à ce que Claude Lévi-Strauss appelle « du bricolage ». Peut-on effectuer une enquête statistique ? Marcel Mauss s'en sert à propos des Eskimos lors de son étude sur les variations saisonnières. Les statistiques ne sont pas des outils propres aux démographes ou aux sociologues. Mais il faut savoir s'en servir à bon escient et surtout ne pas s'appuyer sur eux et eux seuls. [Exemple du grand H et de l'analyse factorielle des correspondances, voir Jouenne 2007].

L'observation participante reste l'outil privilégié que seuls les ethnologues utilisent dans la mesure où ils font du terrain. Lorsque les sociologues s'en

emparent, cela devient un mixe entre ambiance, subjectivité et ethnographie, comme a pu le faire Éric Charmes à propos de son travail sur la rue. Cela a davantage à voir avec la méthode intuitive de l'artiste qui est une forme complexe non justifiée d'un point de vue épistémologique.

Les questions surgissent au hasard des **connexions logiques** que vous pouvez faire tout au long de la journée. Il est évident que plus vous serez concentrés sur votre terrain, plus émergera de questions et parfois l'étincelle d'une hypothèse. Mais il faut aussi savoir prendre de la distance. [Exemple espace public du terrain de boules et séparation sociale, voir Jouenne 2007]

Peu à peu, le **sujet** de l'enquête va prendre consistance et se transformer en **objet** d'enquête. Pour être objet, il doit s'appuyer sur des concepts ou des idées : par exemple, vouloir étudier les gens dans un quartier est un sujet, mais vouloir étudier le vivre ensemble des habitants d'un quartier est un objet.

Pour reprendre le travail de Jean-Pierre Warnier sur la matérialité de la culture, et du point de vue de l'anthropologue, l'objet renvoie à trois choses : un objet physique comme une table ou un immeuble, une personne et une idée. Ces trois catégories sont socialement produites, ont une valeur et une « existence ». Par exemple, un substantif peut donner lieu à des compensations économiques : je pense aux marques et aux expressions enregistrées (titre d'ouvrages, de films, etc.).

Warnier Jean-Pierre, *Construire la culture matérielle. L'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, PUF, 1999

Publié le 31 mars 2022

Épistémologie #6 – Les sources du questionnement

(Jour de pluie – © NJ 2019)

Les sources du questionnement

Dans la recherche en SHSA les sources du questionnement peuvent s'ouvrir sur toutes les disciplines du champ, y compris l'architecture. Les Sciences de l'Homme et de la Société pour l'Architecture (SHSA) regroupent les sciences humaines et sociales (sociologie, ethnologie, anthropologie, philosophie, géographie, démographie, les sciences politiques, l'archéologie, la linguistique, la communication, les sciences de la religion), ainsi que les sciences économiques et juridiques (économie, théorie du droit).

L'étudiant peut donc puiser à satiété dans cet **ensemble hétérogène** en y ajoutant, bien entendu, l'architecture (monographie d'architecte, histoire de l'art, histoire de l'architecture, histoire critique de la pensée architecturale, etc.).

Les **sources du questionnement** portent sur un regard épistémologique indispensable. C'est là le point de référence commun entre toutes ces disciplines

qui fondent la valeur scientifique du champ. Le questionnement sur la connaissance et sur les sources de la connaissance est fondamental et devra être présent tout au long de la recherche. Qui écrit cela ? Qui dit cela ? Dans quel contexte ? De quel point de vue ? Dans quelle optique ? Quels sont les rapports de pouvoir de celui qui parle, sa position sociale, son statut, etc. ? Toutes ces questions fondent le **degré de la parole** (ou de l'écrit) qu'il faudra mettre en correspondance.

Pourquoi vouloir attribuer une hiérarchie dans la parole entre un directeur d'office HLM, un élu et un habitant ? Pourquoi vouloir hiérarchiser la parole entre un médecin et un ouvrier ? La hiérarchisation est une construction sociale, un système de valeurs mis en place pour donner de l'importance à certains acteurs et moins à d'autres. C'est arbitraire. Dans la démarche ethnologique, toutes ces personnes parlent sur un même niveau d'égalité, et la différence sociale doit être prise en compte. Qui parle ? D'où vient son point de vue ? Pourquoi a-t-il ou elle intérêt à tenir cette posture ? Le travail de réflexion consiste justement à repérer les écarts ou les degrés hiérarchiques qui renvoient à une certaine construction du monde, à certains cadres de pensée. Par exemple, Denis Guigo (1954-1993) a montré comment les termes d'adresse dans une grande entreprise permettaient de mesurer le rapport hiérarchique.

Par exemple, on peut obtenir plusieurs versions d'un même événement selon l'acteur social en présence. Voici un exemple vécu. Dans les faits, une « bande de jeunes » détériore une entrée d'immeuble. Chacun me donne sa version :

Le directeur d'un office HLM me dit : « Il n'y a pas de problème dans ce quartier, sinon avec un groupe de jeunes ».

Le gardien de l'immeuble me dit : « On a eu des problèmes, mais cela s'est calmé, il s'agissait d'une bande de jeunes qui squattaient l'immeuble, la plupart n'habitent pas ici ».

Une mère de famille qui réside dans l'immeuble me dit : « Mon fils n'a rien à voir avec cette bande, ils viennent tous d'un autre quartier, c'est à cause de la famille untel... » L'élu du quartier me dit : « Les jeunes n'étaient pas du quartier, ils venaient de la ville d'à côté... »

Les différents **points de vue** se rapportent au même **fait social**, mais ne sont pas vus du même **espace social**, de la même position dans l'espace social, de la même **distance sociale**. Dans l'analyse que l'on fait, on interroge cet endroit en même temps que le discours qui est produit. Qui a intérêt à minimiser les choses ? En fait, chacun a intérêt à minimiser les choses, mais en fonction de ses intérêts propres ou des intérêts de la collectivité. Le travail ethnographique consiste à croiser ces différents regards et à exprimer une version objective des faits relatés.

La **position sociale** s'inscrit dans un rapport de lutte sociale pour la légitimation de l'écrit ou de la parole. C'est ainsi que le maire a une parole plus importante en termes d'audition, d'écoute, que l'habitant, et que l'architecte ou le spécialiste a

une parole différente. Cela est construit socialement. Cette parole s'écoute, s'enregistre ou se lit.

Le chercheur ne peut donc pas se contenter de collecter une seule parole ni un ensemble de paroles provenant d'un même espace social. Il doit multiplier sa collecte et croiser ses données.

De même, dans un ouvrage (ou un article), l'auteur est plus ou moins « important » selon qu'il est connu, renommé, qu'il est édité ici ou ailleurs. Le prestige d'une maison d'édition parisienne est perçu comme un sauf-conduit qui rayonne sur l'auteur et en fait une personne importante. Il existe une hiérarchie sociale qui oriente le jugement que l'on porte sur tel ou tel objet (personne, idée ou chose). Le savoir c'est déjà prendre du recul par rapport à ce qu'on entend et à ce qu'on lit.

Personnellement, je privilégie les petits éditeurs aux grands groupes, qui sont ce que sont les galeries d'art par rapport aux musées nationaux. Les petites galeries préfigurent l'art officiel des musées. Elles prennent un double risque : provoquer en exposant des idées nouvelles, et s'exposer à un faible public parce que les artistes sont peu connus. De la même manière, je pense que les idées nouvelles sont véhiculées par les petits éditeurs.

C'est de cette manière que va se construire une forme intelligente de savoir, vers un savoir objectivé, c'est-à-dire débarrassé de la subjectivité qui l'entoure. Le sociologue Émile Durkheim en fait la condition nécessaire à la base de toute recherche (voir précédemment). Mettre à plat ses a priori, ses jugements de valeur et ses croyances renvoie aux **règles de la méthode sociologique**.

Certains architectes, pour ne pas dire la plupart, sont dénués d'objectivité. Ils cultivent une forme de subjectivité qu'ils nomment « doctrine ». En soi ce n'est pas un problème lorsque la doctrine est explicitement déclarée. Alors que l'architecte n'a pas besoin d'objectivité, le chercheur doit au contraire tendre vers l'objectivité. Doctrine, dit le dictionnaire c'est un « ensemble de notions qu'on affirme être vraies ». En sociologie ou en anthropologie, on parlera de « courants de pensée » ou d'école de pensée. Mais le flou qui anime les SHSA pose bien des problèmes. La sociologie évolue dans le temps et dans l'espace : L'école de Francfort, l'école de Chicago, la sociologie de Palo-Alto, la sociologie quantitative, la sociologie des pratiques, la sociologie réflexive, etc. L'anthropologie culturelle, l'anthropologie marxiste, l'anthropologie fonctionnelle, l'anthropologie structuraliste, l'anthropologie réflexive... Tous ces courants de pensée **pensent la société et l'homme** en fonction de systèmes de valeurs (cadres de pensée). Les différents courants de pensée sont souvent associés à un nom : Bourdieu, Durkheim, Mauss, Lévi-Strauss, Malinowski, Weber...

En architecture c'est la même chose : école de Chicago (Wright), modernisme/classicisme, modernisme dogmatique, modernisme expressif, modernisme réflexif, déconstructivisme (Hadid, Gerhy, Libeskind, Tschumi...), post...

Lorsque l'étudiant écrit son mémoire, il doit, pour les concepts utilisés, **dire d'où il écrit**.

Publié le 2 avril 2022

Épistémologie # 7 – Entrer en questionnement

(Les étudiants arpentent le territoire © NJ 2017)

Questionner la question

Avant d'en arriver à questionner la question, j'aimerais parler d'une notion forgée par Günther Anders, celle de la supraliminarité. « J'appelle « supraliminarité », dit-il, les événements et les actions qui sont trop grands pour être encore conçus par l'homme » (Anders, 2014). Il existe dans notre monde moderne des phénomènes d'excitation si grands qu'ils ne peuvent être perçus ni mémorisés. Anders en parle à propos d'Hiroshima, un événement si grand que les Japonais ne pouvaient même pas en parler, parce qu'ils ne pouvaient pas le percevoir. Cela conduit Anders à penser que « quand nous réfléchissons, nous sommes plus petits que nous-mêmes ». Cette réflexion s'applique-t-elle à une notion comme celle de la mondialisation ? Comment peut-être percevoir à l'échelle mondiale, lorsque notre approche du terrain nous fait prendre conscience qu'il est impossible de percevoir une totalité à l'échelle humaine. Dans ce que nous percevons, beaucoup de choses passent inaperçues. Nos questions servent à nous guider dans les choix qui font de nos observations, un choix raisonné.

Savoir de quel point de vue l'on parle (observe, etc.) est une forme préliminaire à la recherche. Le but est de chercher les enjeux liés au terrain qui sont souvent méconnus, opaques, peu lisibles. Inconsciemment, ces enjeux s'imprègnent dans la recherche et vont censurer les questions. Avant toute chose, il est important de poser des questions sans censure, et de questionner ces questions afin de découvrir quelles sont les questions que l'on ne pose pas.

Lorsque vous dites blanc, vous ne dites pas noir, ni rouge ni vert. Par exemple, à une femme architecte, une journaliste lui pose la question de savoir comment elle se débrouille avec ses enfants. Cela renvoie au rapport de genre et à une sociologie des rapports de domination selon une catégorie homme/femme avec homme/travail et femme/enfant. Pour la journaliste, la question des enfants est une évidence, car elle n'objective pas le rapport de domination à l'œuvre, alors qu'aucun journaliste ne pose cette question à un architecte homme.

Le sociologue posera cette question à un architecte homme ou évitera de poser cette question à une femme architecte, ou s'intéressera au journalisme et à la manière dont il opère pour reproduire les rapports de domination...

La recherche bibliographique

Après coup, ce savoir accumulé (expérience) va orienter la recherche bibliographique. Quand un enseignant vous donne une référence, c'est par rapport à un système de valeurs que vous ne maîtrisez pas forcément, mais qui est pourtant présent. L'enseignant fait un choix parmi un ensemble et vous propose une source, mais **vous ne savez jamais ce qu'il a mis de côté.**

Dans un premier temps vous allez chercher par vous-même des ouvrages ou des articles se rapportant à votre sujet d'étude en élargissant au maximum les pistes. C'est un survol des textes qui vous dira si vous devez les garder ou bien les supprimer de votre bibliographie. Vous allez peu à peu construire un objet d'étude.

La recherche bibliographique est un moment important et long. Pour les revues, il faut parfois dépouiller chaque numéro lorsque l'on cherche une source sans savoir où la trouver. Le recours aux moteurs de recherche permet aujourd'hui de gagner du temps et de fouiller pour vous.

Les références bibliographiques sont notées suivant une convention qui peut parfois être modifiée. L'intérêt est de pouvoir retrouver facilement l'ouvrage d'une citation.

Ouvrage : NOM , Prénom, *Titre de l'ouvrage. Sous-titre de l'ouvrage*, Villes d'édition : Éditeur, Année d'édition

Article : NOM, Prénom, « Titre de l'article », *Titre de la revue*, numéro de la revue, pages de l'article

Les bases de données facilitent la recherche bibliographique : En plus de la base de la bibliothèque de l'école, il faut chercher vos références sur des bases spécialisées : ARCHIRES, URBAMET, ABES-SUDOC, DUMAS, GALLICA, ISIDORE, JSTOR

Il existe des bibliothèques en ligne, notamment aux États-Unis. Les plus intéressantes restent soumises à un abonnement et sont payantes. Le catalogue de l'INIST, par exemple, permet de récupérer chez soi un article scientifique numérisé. Moyennant quelques euros, vous pouvez acheter des articles en ligne sur CAIRN, PERSEE ou JSTOR. Les centres de ressources du monde de la recherche offrent des outils spécifiques qu'il ne faut pas négliger, comme ACADEMIA. Et puis citons également BEROSE, l'encyclopédie en ligne sur l'histoire de l'anthropologie.

Repères bibliographiques :

AGIER, Michel. *La sagesse de l'ethnologue*, Paris, Éditions Jean-Claude Behar, 2006

AGIER, Michel. *Anthropologie de la ville*, Paris, PUF, 2015

ANDERS Günther. *Et si je suis désespéré que voulez-vous que j'y fasse*, Bordeaux, Allia, 2014

- CHARMES, Éric. *La rue, village ou décor ? : Parcours dans deux rues de Belleville*, Paris, Créaphis, 2006
- CRESSWELL, Robert. *Éléments d'ethnologie*, 2 tomes, Paris, Armand Colin, 1975
- DEVEREUX, Georges. *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier-Montaigne, 1998
- DURKHEIM, Emile. *Les règles de la méthode sociologique*, (1901), Champ, 2010
- GABORIAU, Patrick. *Le chercheur et le politique. L'ombre des nouveaux inquisiteurs*, Paris, Aux Lieux d'être, 2008
- GOFFMAN, Erving. *Les cadres de l'expérience*, Paris, Éditions de Minuit, 1991
- GUIGO, Denis. « Les termes d'adresse dans un bureau parisien », *L'Homme*, 21 (3), pp. 41-59
 [http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1991_num_31_119_369402]
- LATOUR, Bruno. *Le métier de chercheur, regard d'un anthropologue*, INRA, 1995
- JOUENNE, Noël. *Dans l'ombre du Corbusier. : Ethnologie d'un habitat collectif ordinaire*, Paris, L'Harmattan, 2007
- LEVI-STRAUSS, Claude. *Tristes tropiques*, Paris, Plon, 2001
- MAUSS, Marcel. *Les règles de la méthode sociologique* (1895), Paris, PUF, 2007
- OGIEN, Albert. *Les règles de la pratique sociologique*, Paris, PUF, 2007
- OLIVIER DE SARDAN, Jean-Pierre. « La politique du terrain. Sur la production des données en anthropologie », *Enquête, Anthropologie, Histoire, Sociologie*, 1, Les terrains de l'enquête, pp. 71-112, 1995
- PIASERE, Leonardo. *L'ethnographe imparfait*, cahier de l'Homme, n°40, EHESS, 2010
- TEISSONNIÈRE, Gilles et Daniel TERROLLE, *À la croisée des chemins. Contributions et réflexions épistémologiques en anthropologie urbaine*, Paris, Éditions du Croquant, 2012
- WARNIER, Jean-Pierre. *Construire la culture matérielle, l'homme qui pensait avec ses doigts*, Paris, PUF, 1999
- WILLIAMS, Patrick. *Nous on n'en parle pas. Les vivants et les morts chez les manouches*, Paris, MSH, 1993

Publié le 14 avril 2022

L'écriture du mémoire : un exercice de remise en cause de soi

(Hommage à la draisienne, Berlin 2017 © NJ)

Nous sommes depuis quelques semaines entrés dans la phase de l'écriture du mémoire, surtout pour ceux et celles qui veulent soutenir en juin. À l'occasion de la préparation d'une conférence que je donnerai la semaine prochaine à l'école d'architecture de Fès (EMADU), je reviens sur la notion du processus de création en sciences sociales, à partir de mon expérience.

Je reviens sur la pyramide de Benjamin Bloom (1913-1999) et sa taxonomie pour signifier que la création appartient à la dernière pierre dans l'approche pédagogique par compétences. Cette dernière étape signifie que les autres ont été intégrées et font partie de la panoplie des compétences : savoir acquérir des connaissances, savoir les comprendre et en reconnaître la pertinence, savoir les analyser et en faire la synthèse, savoir les évaluer et les critiquer. Il faut maîtriser toutes ces étapes avant de pouvoir créer.

La source de la création vient de l'originalité et du fait d'assembler des idées entre elles. Cela nécessite, de mon point de vue, de libérer du temps pour pouvoir réfléchir. Faire du vélo, aller courir, écouter de la musique, aller au cinéma sont des moyens de récupérer du temps « libre pour le cerveau » (ce n'est pas tout à faire comme regarder la télévision non-stop). Ce temps est indispensable pour poser les choses, prendre du recul, prendre le temps d'imaginer, de respirer, de créer. La musique est à ce titre un bon moyen de faire naître des images. Et nous savons que les analogies et les métaphores sont de bons connecteurs d'idées.

Je crois qu'il est préférable d'écouter de la musique plutôt que « de la regarder » (clip vidéo) également, car en mobilisant deux canaux cérébraux, on réduit la possibilité de travail du cerveau, notamment sur la production d'images mentales.

Pour certaines et certains, la création ne peut se faire que dans l'urgence, car elle aboutit dans un moment de tension extrême. Ce n'est pas mon cas, j'ai besoin de temps, et pour celles et ceux qui fonctionnent comme moi, ce temps est incompressible.

Voilà pourquoi il est inutile de vouloir le bousculer, et voilà pourquoi il est contre-productif de vouloir sauter une étape et d'être en état de stress.

En ce moment, je travaille à l'écriture d'un texte sur la période post-pandémique dans son rapport à la recherche. J'essaie d'articuler mon propos à partir des notions d'angoisse et de peur en liant le travail de Georges Devereux (1908-1985) et celui de Michel Agier (1953-). Entre ces deux « moments » (à la fois représentés par le temps et la discipline), nous voilà confrontés à des notions que l'anthropologie va devoir forger et interroger pour permettre un positionnement intellectuel. Heureusement, Michel Agier vient de publier un texte sur le Covid-19 et sur la notion de « peur sociale » engendrée et entretenue par le pouvoir politique.

Et j'avais du mal avec cette notion de « peur », car ce n'est pas, *a priori*, un concept de l'anthropologie. La peur est en effet subjective et difficile à appréhender.

Comme dans tout texte, la part créative dépend de toutes les étapes en amont. Acquérir suffisamment de connaissances sur le sujet ou le domaine considéré, savoir en comprendre les enjeux, les notions, savoir repérer les contradictions, savoir en critiquer (positif ou négatif) le contenu, et savoir en évaluer l'importance.

Pour l'étudiante ou l'étudiant qui rédige actuellement son mémoire de Master, c'est la même chose. S'il manque une étape, le mémoire sera bancal. La rédaction d'un plan de mémoire permet de cerner ces étapes et de voir ce qu'il manque...

AGIER Michel (2020), *Vivre avec des épouvantails. Le monde, les corps, la peur*, Éditions Premier parallèle, 160 p.

DEVEREUX Georges (1998), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement* [1967], Paris, Flammarion, 1980, 474 p.

Publié le 22 avril 2022

L'écriture comme processus de création

(Hommage à Marcel Duchamp, Toulouse, © NJ 2018)

1. Le processus est une histoire longue

Dans son étymologie, le « processus » nous donne « procédure », et aussi « progrès » et « progression ». L'étymologie nous permet de comprendre quelle trajectoire les mots ont parcourue avant d'être employés, mais elle permet aussi de pointer l'origine ou la racine qui est toujours présente. L'anthropologue anglais Tim Ingold utilise beaucoup cette démarche.

Dans le processus, il y a cette idée que l'on part d'un point pour arriver à un autre point, distant, et qu'il faut du temps pour y arriver. La notion de **temps** est essentielle dans le **processus**. Non seulement elle est essentielle, mais chacun va la vivre à son propre rythme. Cela renvoie à la notion d'aptitudes qui, selon chacune et chacun sera différente.

Par prolongement, nous avons aussi : « Croissance », « développement », « extension », avec par exemple, le processus de développement d'une plante, d'un arbre. Et entre la graine de haricot et celle de l'érable, ou du chêne, le temps n'est pas le même. Écrire une note ou un mémoire, ou une thèse n'est pas la même chose en termes de quantité et de durée, mais c'est suivre un même processus.

L'observation de la nature est un bon moyen pour comprendre cette notion de temps. On pourra lire avec intérêt le petit livre d'Elisée Reclus, *Histoire d'un ruisseau*. Donc, le processus est un « Ensemble de phénomènes se déroulant dans le même

ordre », dans le temps et dans un ordre prédéterminé pour reprendre la définition du Petit Robert.

On parle parfois de « processus irréversible », comme la dégénérescence, la maladie, la destruction d'un bien de consommation. Cela conduit à prévoir des **étapes**, comme dans une **chaîne opératoire** (fabrication d'un textile ou d'une maison).

Le **processus** c'est aussi une « Suite ordonnée d'opérations aboutissant à un résultat » qui nous donne « **procédure** ». Cette procédure doit suivre une **règle** établie. La règle est l'établissement d'un ordonnancement des opérations. Mais qui définit cette règle ? Qui ordonne ?

Dans l'organisation du processus d'écriture, nous avons donc une règle, un ordre, des étapes, une progression, un point de départ et un point d'arrivée.

2. Il n'y a pas de processus sans objectifs

Vous vous mettez devant une feuille blanche, s'il n'y a aucune raison de le faire, pourquoi le faire ?

La première étape qu'il faut réussir à franchir est qu'il faut définir les **objectifs**.

Objectifs définis et non définis = quels sont les objectifs ? Pour quel « public » écrire ? Il y a plusieurs raisons à l'écriture :

Écrire pour soi (tenir un carnet intime ou un journal (diary); écrire pour son entourage (ex-time à travers les « réseaux sociaux »); écrire pour laisser une trace (postérité); écrire pour entretenir le débat intellectuel (mémoire)...

Dans l'idée d'écriture, il y a différentes **motivations**, différents objectifs « et différentes manières de le faire. Car on n'utilise pas les mêmes mots (stock de mots) selon les objectifs visés. Entre l'écriture d'un poème et l'écriture d'un mémoire, les mots employés ne seront pas les mêmes, car les buts visés ne sont pas les mêmes.

L'écriture dépend des mots utilisés. Le stock de mots qui s'acquiert au fur et à mesure.

Par la socialisation, par les apprentissages dès l'enfance, par la volonté de ressembler à un auteur, à un parent, on emmagasine des tas de mots tous les jours, mais on en réutilise certains et pas d'autres. Effet de mode.

Petit travail réflexif

Sur cette feuille blanche, nous avons écrit trois mots qui nous passaient par la tête (écriture spontanée ou automatique). Réfléchissons cinq minutes à ces trois mots. Savoir d'où nous venons pour savoir comment nous écrivons, pourquoi et pour qui ?

Le choix des mots dépend du stock disponible (mots étrangers, mots étranges, mots interdits, vocabulaire technique, scientifique, jargon). Il est facile de se représenter une multitude de boîtes dans lesquelles les mots sont stockés. Certaines boîtes ne sont ouvertes qu'à de grandes occasions (lettre d'amour, mots affectueux, ou critiques).

Le choix des mots dépend des enjeux, et appelle la censure et/ou l'auto-censure. La censure est le fait du groupe social dans lequel on évolue (amis, école, institution...). L'auto-censure est le fait de soi (croyance, a priori, peur sociale...).

Le vocabulaire s'acquiert avec le temps, par la lecture et le travail, par l'utilisation et les habitudes, Il ne suffit pas de regarder des écrans pour emmagasiner des mots, il faut aussi solliciter tous les canaux (oralité, lecture, faire travailler l'œil et l'oreille).

L'auto-censure ne doit pas se soustraire à la liberté d'expression du chercheur. Dans la préface d'un livre consacré à *l'enquête en danger*, Ahmet Insel écrit qu'« il est important de se rappeler des principes fondamentaux de la liberté d'expression et de la liberté de recherche qui constituent un socle indivisible de la démocratie » (Aldrin 2022 : 21). Cela peut signifier que l'auto-censure répond à une forme d'esthétique sociale à l'œuvre.

3. Comment s'y prendre ?

En terme concret, l'écriture commence par se positionner soi-même dans le texte. Nous pouvons nous effacer des observations et du mémoire, mais la plupart du temps, nous allons nous positionner. L'utilisation du pronom personnel défini et indéfini en est l'outil principal.

JE, pronom personnel défini, moi, centrément sur EGO, engagement, affirmation de soi, socialisation : qui parle ? « Je suis devant un arbre, j'observe l'oiseau chanter. »

TU, permet de **décentrement**, « Tu descends chaque matin dans la cuisine »

IL/ELLE, permet le **décentrement** : voir Wikipédia, ceux qui écrivent leur page en faisant croire qu'elle a été écrite par un autre. Voir aussi la quatrième de couverture d'un livre qui parle de l'auteur, souvent écrite par l'auteur lui-même.

NOUS, de modestie, de majesté ou de l'ensemble. Peu prêter à confusion. Roberta Chirolì, doctorante à l'université de Turin a été condamnée à la prison avec sursis pour l'utilisation dans son mémoire du « nous » de modestie qui a été jugé comme un « nous » de participation (Aldrin 2022 : 50).

ON, flou, pronom indéfini, les gens, nous, cas général, « on dit que... » à éviter.

Dans tous les cas, il faudra justifier du choix de la personne utilisée. Enfin, nous abordons la question de la neutralité scientifique ethnographique ou ethnologique. Est-on forcément neutre, et que recouvre cette neutralité épistémologique ?

L'engagement et l'implication que l'on retrouve dans l'utilisation de la personne avec le « je » ou le « nous » est un point essentiel dans la démarche en sciences sociales. Pouvoir se positionner, c'est franchir une étape dans la compréhension politique de l'acte d'écriture. Dans la recherche-action, il y a forcément une implication de la part du chercheur, soit par rapport au financeur (État, région, commune, privé), soit par rapport à la population étudiée (souvent en opposition, mais pas systématiquement).

Subjectif => Sujet => Objet => objectif, objectivation (l'objectif à atteindre)
Il faudra faire état du point de vue « éclairé » par l'objectivation, mais aussi faire le point sur la subjectivité du locuteur, par le récit, le factuel, la narration, etc. => Créer de la distance épistémologique entre le sujet et le point de vue (l'ethnologue comme sujet).

Voilà quelques conseils utiles pour vous permettre d'aborder le processus d'écriture en pleine conscience.

Philippe Aldrin *et alii*, *L'enquête en danger. Vers un nouveau régime de surveillance dans les sciences sociales*, Armand Colin, 2022

Elisée Reclus, *Histoire d'un ruisseau*, (1869), Actes Sud, 2005

Publié le 9 mai 2022

Jouer ensemble à comprendre la société

En décembre 2019, le couple de sociologues Monique Pinçon-Charlot et Michel Pinçon éditait un *serious game* sur le thème de la lutte des classes. De manière ludique, ce jeu de l'Oie permet de comprendre les quatre types de capitaux nécessaires à la vie sociale : capital financier, capital culturel, capital social et capital symbolique.

Ces quatre types de capitaux sont distribués à la naissance de manière unilatérale selon que l'on soit issu d'une lignée riche ou pauvre. Selon la formule de Monique Pinçon-Charlot, certains naissent aujourd'hui avec une petite cuillère en or dans la bouche, d'autres auront à surmonter des problèmes toute leur vie. Nous pensons aux différences écrasantes que l'on peut trouver entre les habitants d'un quartier et un autre, par exemple entre les habitants d'une zone soumise à un plan de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine (PSMV) du centre-ville et ceux d'une zone urbaine sensible (ZUS).

Dans ces deux quartiers, l'espérance de vie est en moyenne treize ans plus courte pour un pauvre que pour un riche. Alcool, tabac, métier dangereux, accident du travail, mauvais suivi médical, etc., autant de facteurs réduisant l'espérance de vie d'un chômeur, d'un ouvrier, d'un sans diplôme...

L'argent seul ne suffit pas, mais il est essentiel pour entretenir les relations sociales (Who's Who), les richesses symboliques (comme avoir une place ou une rue à son nom), les relations de pouvoir (politique, médiatique), et à entretenir son capital culturel (biens divers, patrimoine, œuvres d'art). Sous des aspects un peu sérieux, ce jeu offre la possibilité d'une clairvoyance sur les conditions réelles des rapports de domination dans notre société. On s'y amuse, faute de pouvoir changer le monde.

Nous allons faire l'expérience avec les étudiants pour voir où cela nous mène.

Monique et Michel Pinçon-Charlot, *Kapital. Qui gagnera la guerre des classes ?*, La ville Brûle, 2019

Publié le 18 mai 2022

L'absurdité du monde : quand la ville bouge trop vite

Nouvelle forme de salariat, lorsque la sueur refait surface

Voilà ce matin un nouveau billet d'humeur de Guillaume Erner, journaliste sur France culture, et docteur en sociologie.

L'humeur du jour de Guillaume Erner du 18 mai 2022 (transcription littérale Noël Jouenne)

« Dieu, délivrez-nous de la livraison. Si je dis Gopuff, Getir, Flink, Cajoo, Dija, Gorillas, Yango Deli, Le 7h14 Vite, cherchez l'intrus. Alors oui, parmi ces drôles de noms, il n'y a que le 7h14 Vite qui ne soit pas le nom d'un service de livraison rapide. On s'en perd absolument dans ces services qui permettent de se faire livrer en dix à quinze minutes des courses par des galériens en vélo. C'est le principal atout de Gopuff, Getir, etc.

Avoir modernisé les galères en demandant aux galériens de pédaler et non plus de ramer en portant un sac isotherme. Pour le reste il s'agit d'une activité complètement absurde comme le disent le journal *Le Monde* ou bien encore le *Wall Street Journal*. L'absurdité fondatrice c'est bien entendu qu'on a créé un service dont personne n'avait vraiment besoin : être livré de ses courses en dix quinze minutes, tout le monde en ville a la possibilité d'aller au Shopi du coin et à la campagne, de toute façon, ces services ne fonctionnent pas.

L'apparition de la ville du quart d'heure n'est pas une manière uniquement d'accroître la valeur pour l'actionnaire, c'est aussi et surtout une manière d'augmenter le malheur du monde en mettant la pression sur les livreurs. Mais ce n'est pas tout : aucune de ses sociétés n'est rentable. Non seulement ça ne sert à rien, ça met la pression durement sur les employés, mais ces sociétés ne gagnent pas d'argent. Leur modèle économique fait que Gopuff, Getir, Flink, etc., peuvent

indéfiniment perdre des millions. Seul le 7h14 Vite peut gagner de l'argent, mais c'est une autre histoire.

C'est toujours la même recette Baptiste : des dépenses marketing infinies, des investissements importants pour créer des entrepôts par exemple, et une demande faible. Au final, ces entreprises de livraison livrent des pertes. Gopuff voulait ainsi lever 1,5 milliard de dollars, finalement elle se contentera d'un pauvre petit milliard. Et en attendant, elle a déjà licencié 450 personnes. Le seul espoir des entreprises n'est pas de vendre des produits, c'est de se vendre les unes aux autres, bref, de se racheter. Seule manière pour elles de pouvoir gagner un jour de l'argent, gagner de l'argent pour les actionnaires bien sûr. Les Shadocks pompaient, ils étaient absurdes, maintenant Gopuff, Getir, Flink, Cajoo et les autres sont toutes aussi absurdes, mais ils pédalent. »

Publié le 13 juin 2022

Bilan et lectures de vacances

(Exemple de carte mentale, carte heuristique DR)

Une année qui est passée très vite et qui devrait déboucher sur de nouvelles perspectives. Nous laissons peut-être derrière nous une crise, mais voilà qu'une autre arrive. Elle sera bientôt suivie d'une nouvelle, car les crises se succèdent et même se chevauchent désormais.

Carlotta a soutenu son mémoire de Master avec brio, et la Salsa n'a plus de secrets pour nous. Malak va soutenir son mémoire ce mercredi. Il portera sur le rapport homme/animal et spécifiquement sur les personnes à la rue avec leur chien. Nous attendons pour la rentrée plusieurs soutenances (2ème session) sous l'égide d'une équipe renouvelée.

Pour l'année prochaine, nous reprenons le partenariat avec *La Halle de la Machine* à Montaudran, et une nouvelle convention avec la DRAC devrait nous permettre de réaliser notre semaine intensive dans de bonnes conditions.

Les nouveaux étudiants découvriront une équipe rénovée, plus réduite, qui fait suite à l'infructuosité du recrutement d'un Professeur SHSA (que nous aurions dû accueillir). C'est la cuisine interne et les hasards de la vie quotidienne qui font que parfois les astres ne coïncident pas.

Que peut-on lire cet été ? Dans le champ des sciences sociales, je suis amené à rédiger le compte rendu de l'ouvrage : *L'enquête en danger. Vers un nouveau régime de surveillance dans les sciences sociales* (éditions Armand Colin), qui n'est pas un thriller, mais presque. Je plaisante à demi-mot, car des chercheurs ont été assassinés dans le cadre de leur recherche... On y voit que certains terrains « très sensibles » sont soumis à la surveillance policière, et qu'il est parfois nécessaire de s'auto-censurer, quand ce ne sont pas nos pairs qui nous censurent.

Toujours chez Armand Colin, je vais lire John Dewey, *Démocratie et Éducation*, qui est un recueil de texte de Dewey (prononcez Douwii), grand pédagogue américain du siècle passé qui est resté quelques décennies dans l'ombre et qui nous revient aujourd'hui, aux côtés de Célestin Freinet et de Paulo Freire.

Et puis chez CNRS éditions, *Tentsali ou l'ethnologue qui fut transformé en Indien*, pour les amoureux de l'ethnologie classique. C'est un recueil de textes rassemblés par Patrick Perez † et Frédéric Saumade. Patrick Perez se passionnait pour l'ethnologie classique et cet ouvrage lui rend hommage.

Comme je le dis chaque année, tout est intéressant à lire, et l'important c'est de lire et d'emmagasiner des idées nouvelles. Celles-ci viendront un jour ou l'autre à la rencontre d'observations de terrain, constituée en analogie, elles feront mûrir de nouvelles idées et feront progresser la recherche. La recherche est un processus lent et long, et il ne faut pas partir perdant si l'on veut arriver à quelque chose.

Philippe Aldrin et alii, *L'enquête en danger. Vers un nouveau régime de surveillance dans les sciences sociales*, Paris, Armand Colin, 2022

John Dewey, *Démocratie et éducation, suivi de Expérience et éducation*, Paris, Armand Colin, 2022

Franck Hamilton Cushing, *Tenatsali ou l'ethnologue qui fut transformé en Indien*, Éditions de Patrick Perez et Frédéric Saumade, Paris, CNRS éditions, 2022

Publié le 17 juin 2022

Pour en finir avec cette idée de « poumon vert »

(Image d'arbres en forme de poumon vert © Radio-Canada.ca)

Les urbanistes et les géographes ont apprivoisé depuis des décennies une idée qui est née de leur imaginaire. Cette idée que les espaces verts seraient les « poumons verts » de la ville. Aux débuts des années 1960, Jane Jacobs, dans son célèbre livre *Déclin et survie des grandes villes américaines*, en parle en ses termes :

« Si l'on veut vraiment comprendre la façon dont les villes et leurs espaces verts s'influencent réciproquement, c'est cesser une fois pour toutes de confondre le rêve et la réalité comme le font les urbanistes. Ceux-ci cultivent en effet une idée absurde venue tout droit de la science-fiction, qui consiste à affirmer que les espaces verts sont « les poumons de la cité ». Or, il faut plus d'un hectare de bois pour absorber l'anhydride carbonique dégagé par la respiration, la cuisine et le chauffage d'un foyer composé de quatre personnes. En réalité, ce sont les grandes masses d'air qui circulent au-dessus de nos têtes qui sauvent les cités de la suffocation, pas les espaces verts. »

Ces lignes écrites en 1961 (2012 pour la version française aux éditions Parenthèse), sont édifiantes. Comment de nos jours, un chercheur peut-il encore convenir d'utiliser cette expression ronflante de marketing urbain et de *greenwashing* dans un journal de vulgarisation ?

Pour preuve, ce numéro d'été de Toulouse Métropole, dans lequel Alice Rouyer cautionne l'idée de transformer l'île du Ramier en « nouveau poumon vert » (TM, n°19, été 2022). Plus précisément, ce n'est pas elle qui affirme cela, c'est suggéré par la question du journaliste. Mais alors, pourquoi ne pas rebondir sur une affirmation fautive ? Pourquoi ne pas commencer par écarter les prénotions ?

Le projet *Live Green Heart*, dans lequel la chercheuse est impliquée parle d'ailleurs de « Cœur vert » et non de « poumon vert ». En anatomie, cette précision a un sens. Ne s'agit-il pas simplement d'une propagande ? Prenons deux exemples qui nous questionnent sur la réelle volonté de la Métropole.

« Le Sud-Ouest de la France, nous dit-elle, est notamment vulnérable aux vagues de chaleur et aux sécheresses et le climat urbain aggrave ces conditions. » C'est peut-être pour cette raison que la réponse de la ville a été de densifier le quartier d'Empalot ?

« L'une des solutions pour combattre ce phénomène, dit-elle encore, est de faire revenir la nature en ville. » C'est sans doute pour cette raison que la réponse de la ville sur le quartier de Niel a été de bétonner la nouvelle place ?

Lorsque l'on compare le discours, qui peut être scientifiquement valide et valable, aux réalités de terrain, nous ne pouvons que déplorer l'absence de cohésion entre ce que préconisent les chercheurs et les enjeux économiques et politiques de la Métropole. Le *greenwashing* a toute sa place et de longues années devant lui.

Alors s'il vous plaît, ne parlez plus de « poumon vert ».

Jane Jacobs, *Déclin et survie des grandes villes américaines*, (1961), Coll. Eupalinos, Marseille : Parenthèses, 2012

Publié le 3 juillet 2022

L'intégrité scientifique c'est quoi ?

(*Molecule Man Statue de Jonathan Borofsky (1942-), 1999, sur la Spree, Berlin, avril 2018*
© ?)

Au détour d'une formation pédagogique destinée à accompagner les doctorantes et les doctorants, il a été question, à un moment de **l'intégrité scientifique**. Il me paraît important de parler de cette composante de la formation au doctorat le plus tôt possible.

Je présenterai ici deux formes ludiques (puisque c'est les vacances) et une forme MOOC pour bien se préparer avant la rentrée prochaine. D'abord un jeu de rôle sous forme d'un *escape game*, nommé *serious game*, réalisé par le service de coopération documentaire de l'université de Bordeaux, dont la responsable est Katie Brzustowski-Vaisse. Ce jeu se nomme *Subpoena*, qui signifie la justice et est accessible sur le site de l'Université de Bordeaux.

Ce jeu déroule une histoire de plagiat et l'enquête consiste à chercher des éléments pour prouver le plagiat et trouver le plagiaire. Pour ce faire, on évolue dans un bureau à la recherche d'éléments bibliographiques pertinents. L'enquête est minutieuse et permet de comprendre l'intérêt de la bibliographie. Le nom de l'auteur, le titre de la revue, la date de publication, tout est passé en revue et peu à peu les joueurs apprennent les règles. Il faut confondre les écrits du mémoire plagié avec les articles et les textes qui ont inspiré notre plagiaire. C'est très ludique, et il vaut mieux jouer à plusieurs. Compter 45 minutes à une heure pour résoudre l'énigme.

Ces nouvelles formes de pédagogie sont très longues à mettre en place, mais procurent un double intérêt dans les apprentissages. D'autres formes ludiques existent.

Une bande dessinée réalisée par une artiste belge du nom de **Tarmasz** ou **Tarmouze**. Ses dessins sont très sympas, ils abordent la question du plagiat d'images et d'idées. Cette dimension du plagiat se retrouve souvent chez l'architecte puisque plus de la moitié de leur travail consiste à produire (ou reproduire) des supports graphiques (plans, images, dessins). Dès l'instant où l'étudiant réalise un dessin (*sketch, rough*), il en est l'auteur et le propriétaire moral. Et s'il cite l'origine de son inspiration, il en retire un plus grand avantage que s'il le cache.

Pour les plus atteints par le syndrome du travail-pendant-les-vacances, voici un MOOC « Intégrité scientifiques dans les métiers de la recherche ». Cette formation se présente sur quatre modules (comptent 16 heures de formation) destinés à cerner la question de l'intégrité scientifique, du plagiat à la fraude, et de donner des pistes sérieuses pour éviter les problèmes de manquement à l'intégrité scientifique.

Après ça, si on arrive encore à plagier, cela relève du domaine de la fraude et de la mauvaise intention, et peut être pénalement poursuivi...

Sur le MOOC, il y a tout un tas de références et de renvois à des sources, guides, chartes, etc.

Publié le 19 juillet 2022

Pourquoi j'ai supprimé mon compte LinkedIn ?

(Petit traité d'écologie sauvage, Alessandro Pignocchi, Steinkis, 2017)

Parmi les nombreux réseaux disponibles sur Internet que certains sociologues appellent des « réseaux sociaux », il en existe qui sont spécialisés dans le domaine de la recherche d'emploi. LinkedIn fait partie de ces réseaux. Je me suis inscrit sur ce site pour suivre les étudiantes et les étudiants dans leur parcours professionnels, et je souhaitais pouvoir suivre ceux que j'avais côtoyés, peut-être pour me rassurer sur leur devenir.

Aujourd'hui je suis rassuré : certaines étudiantes et certains étudiants sortis frais émoulus de l'école d'architecture s'y inscrivent, certains s'inscrivent même en licence. On peut suivre leur évolution, les postes successifs, et les féliciter lorsqu'ils ont réussi à tenir une année. Peu à peu, ce site s'est transformé en une sorte de Facebook réservé à celles et ceux qui travaillent ou cherchent du travail. Mais beaucoup d'étudiantes et d'étudiants ne s'y inscrivent pas. Parmi eux, nous trouvons celles et ceux qui ont choisi de faire autre chose de leur vie que de suivre la voie « normale » de la professionnalisation, et celles et ceux qui n'y voient aucun avantage ou aucun intérêt.

En fait, le réseau social est quelque chose qui se construit à partir de la famille, et de la famille élargie : cousins, oncles, etc. C'est une des fonctions de la « maîtresse de maison » que d'entretenir les relations sociales au sein de la famille élargie, notamment grâce aux cartes de vœux. C'est quelque chose qui se perd dans les milieux populaires, mais qui persiste dans l'aristocratie et la bourgeoisie. N'imaginons pas que LinkedIn soit un vrai réseau social. C'est avant tout une banque de données qui marchandise les informations auprès d'entreprises de marketing.

Étant rassuré sur le devenir des architectes diplômés, j'en suis venu à me demander quel était l'intérêt de conserver mon compte, et celui de refuser des « amis » que je ne verrai certainement jamais « en vrai ». J'ai donc décidé de le fermer.

Dans le domaine de la recherche, il existe des sites spécialisés comme Orcid, ou Academia qui ne sont pas pollués par des informations « hors propos ».

Publié le 21 juillet 2022

The Killing of Zineb Redouane by Forensic Architecture

Forensic Architecture – The Killing of Zineb Redouane, 2020

Certains se demandent ce qu'ils vont pouvoir faire de leur diplôme d'architecte. L'agence **Forensic Architecture**, basée à Londres, le sait très bien. Cette agence utilise les outils des architectes pour modéliser et reproduire en réalité numérique

les scènes de crime, et se faisant, monte sa propre expertise. La mort de Zineb Redouane, le 1er décembre 2018, à l'occasion du troisième défilé des Gilets jaunes est scrutée et analysée à partir des éléments fournis par l'enquête. Cette contre-enquête permet de déterminer avec une grande précision les éléments parfois étouffés.

La vidéo de onze minutes est saisissante et donne un véritable sens aux capacités de l'architecte à s'investir dans sa société.

Le reste du site est à l'avenant. Je n'ai pas encore tout vu, loin de là. Les méthodes adaptées aux enquêtes et aux situations. N'ayez pas peur d'aller y jeter un œil...

L'architecture numérique mise en œuvre permet d'explorer, grâce aux sources historiques, les territoires en guerre, les sites pollués de la pétrochimie, les nombreux dysfonctionnements qui sont rendus sous forme d'exposition dans de grands musées à travers le monde. Eyal Weizman est l'architecte fondateur de cette agence.

On pourra également écouter l'émission diffusée sur France Culture en mai 2021.

Eyal Weizman, *A travers les murs : L'architecture de la nouvelle guerre urbaine*, La Fabrique, 2008

Eyal Weizman, *La vérité en ruines, Manifeste pour une architecture forensique*, Zones, 2021

Publié le 9 août 2022

La ville en mouvement en 2001 pris par un biais

(Un peu de fraîcheur en ce mois d'août, Empalot en hiver © JN)

Francis Godard (1948-) (sa page Wiki est édifiante) a écrit en 2001 un petit guide dans la collection Découvertes Gallimard destiné à appréhender *La ville en mouvement*. Ce titre nous intéresse parce que c'est le nom de notre séminaire. Mais je rappelle que l'idée nous vient des travaux de Colette Pétonnet et du LAU. Les vingt années qui nous séparent de ce livre vont nous être utiles pour entrevoir les biais liés à l'air du temps.

Faut-il expliquer ce principe ? Chacun de nous appartient à son époque, à son temps, et nous véhiculons tous, sans même nous en rendre compte, des préjugés et des idées reçues face à l'idée qu'on a du monde. Lorsque l'on croit être original, on diffuse en réalité des idées captées dans l'air du temps, et les plus intuitifs et créatifs d'entre nous sont ceux qui savent capturer ces moments. C'est-à-dire qu'ils ont appris à lâcher prise sur leur temps. De même, quand on écrit un livre, si les idées peuvent apparaître originales, c'est qu'elles n'ont pas encore été apprivoisées par l'ensemble de la société, ou qu'elles n'ont pas encore franchi le seuil de l'acceptation.

Voilà pourquoi ce livre va nous intéresser, parce qu'il fait état d'une pensée en 2001. Une pensée autorisée parce que validée par l'éditeur.

Les quatre chapitres qui forment l'ouvrage portent sur la métamorphose de la ville, d'un point de vue architectural et urbanistique (Godard était à l'époque aux Ponts et Chaussées), un chapitre sur les réseaux et la circulation des énergies, des fluides et des déplacements. On y parle du tout-voiture. Un chapitre sur les nouvelles compositions urbaines, avec une place importante pour l'espace public. Un dernier chapitre sur la ville qui assemble ou qui sépare.

Dans le chapitre deux, à côté du constat de l'étouffement des villes et de la densification de la circulation, plusieurs solutions apparaissent, notamment pour le « petit véhicule urbain électrique » : « Lorsqu'on sait, écrit Godard, qu'en Europe, 48 % des trajets font moins de 3 km et que les démarrages à froid et les courtes distances, pour lesquels on n'atteint pas les températures d'eau et d'huile correctes, sont ceux qui entraînent d'importantes surconsommations et surémissions de polluants » (p. 52) on pense à développer le véhicule électrique. Très peu autour du vélo, et s'il est question des pistes cyclables, ce n'est qu'à titre anecdotique. Le vélo, Godard n'y croit pas, comme la majorité des fabricants de la ville (aménageurs, décideurs, acteurs de l'urbain). Voilà une idée très répandue en 2001 qui faisait passer les cyclistes pour des hurluberlus, à l'instar du vélo de Dominique Voynet, écologiste, chargée de l'environnement sous le gouvernement de Lionel Jospin (1997-2002). Un article récent issu du *Monde* nous le rappelle :

« Devenue ministre de l'Environnement de Lionel Jospin dans le gouvernement de la gauche plurielle (1997-2002), Dominique Voynet préfère son vélo aux limousines avec chauffeur. Il lui arrivera régulièrement d'installer sa fille sur le porte-bébé de sa bicyclette pour la conduire à l'école, mais cela ne fera guère de bruit médiatique. *« C'était une tout autre époque, où l'on continuait d'adapter la ville à la bagnole. Le vélo était considéré comme un loisir – ou un mode de déplacement de prolo – mais sûrement pas une alternative à l'automobile. »*

Ce qu'il définit comme une ville durable est une ville « capable de poursuivre sa croissance tout en offrant une qualité de vie à ses habitants présents et futurs » (p. 53). Nous naviguons toujours dans l'idéologie néo-libérale d'une croissance à tout prix. Même s'il parle de ségrégation, la ville est tout de même faite pour les classes dominantes. Parce qu'en réalité, la qualité de vie ne concerne que les classes dominantes. Les classes populaires n'y ont pas accès. Lorsque ma voisine se levait à 5 heures du matin pour se rendre sur ses lieux de travail (elle faisait des ménages dans des bureaux), sa qualité de vie se percevait dans l'espoir d'un avenir meilleur, moins pénible et plus apaisé (terme à la mode aujourd'hui). Dans son quotidien, c'était l'accumulation des heures de fatigue dans les transports publics en commun, les longs trajets et le temps passé à travailler. Allait-elle se mettre au vélo ?

Dans mon immeuble, d'autres se sont mis à la trottinette électrique pour essayer de gagner du temps sur les trajets-travail, et pour améliorer cette qualité de vie, au détriment d'une fragilité dans l'espace public. Effectivement, les gens qui circulent

à trottinettes électriques (VPM) sont soumis aux accidents de circulation, aux intempéries et aux fluctuations du climat. Ils prennent des risques.

Bref, la proposition de Godard pour faire face à l'ère de la voiture tient en une phrase. « Le principe correctif à cette super-spécialisation paralysante serait de réhabiliter les modes de transports actuellement méprisés – les véhicules publics et les pieds des particuliers tous les deux essentiels au mouvement des masses. » (p. 113). Le vélo n'apparaît pas comme une solution envisageable ou réaliste.

Voilà une découverte de ce petit livre qui pourrait être mis à profit dans une séance pour mesurer les écarts entre ce qu'il était possible d'imaginer en 2001, et ce que l'on propose aujourd'hui. Si la ville est bien en mouvement, les idées le sont tout autant, et les grandes interrogations se transforment à leur tour.

Francis Godard, *La ville en mouvement*, Coll. Découvertes Gallimard, Paris, Gallimard, 2001

Jean Michel Normand, « Le vélo de Dominique Voynet, un ovni vert dans la cour de l'Élysée », *Le Monde* du 1er août 2022

Publié le 11 août 2022

Comment fonctionne l'information ?

« Mardi, près de 200 manifestants, jeunes pour la plupart, ont organisé un rassemblement dans la ville de Dortmund, dans l'ouest de l'Allemagne, pour protester contre la violence policière, après qu'un jeune Noir de 16 ans a succombé aux blessures infligées par la mitrailleuse d'un officier. »

Une information brève diffusée sur les canaux allemands à la suite d'une bavure policière. Le mouvement de contestation s'étend en Allemagne. Trois jours plus tard, toujours aucune information à ce sujet n'a été diffusée sur les chaînes françaises (journaux et télévision). Cet exemple nous sert à montrer comment circule l'information, comment elle est filtrée et organisée à l'échelle internationale.

(© 2022 *Deutsche Welle*)

Vouloir travailler l'information à l'échelle internationale nécessite de mettre en place un système d'informations internationales, non censurées, et complètes, et de croiser ses sources. Alors que la tendance des principaux médias est d'uniformiser l'information, et d'évacuer tout ce qui relève des injustices, se faire une opinion « neutre » et « claire » passe inévitablement par la recherche de sources non soumises au contrôle des grands groupes financiers.

Pour compléter cette réflexion, nous pourrions aller lire l'article de Fang Fang dans *Le Monde diplomatique* d'août 2022 au sujet de cette écrivaine censurée par le pouvoir politique chinois au moment de la pandémie du Covid-19. Le fait que

l'article soit réservé aux abonnés mérite de réfléchir à la qualité des articles « gratuits » et à cette notion de gratuité dans notre économie néo-libérale.

Fang Fang « Ce que l'épidémie a changé, ce sont les gens », *Le Monde diplomatique*, août 2022, (édition réservée aux abonnés).

Source : <https://www.dw.com/en/germany-protesters-rally-after-police-killing-of-black-youth/a-62766493>

Traduction Deepl + NJ

Publié le 28 août 2022

1948 n'est pas 1949

Ce qui peut apparaître comme un détail est en réalité un fondement. Alors que je conseillais à un étudiant le film de King Vidor, *Le rebelle*, (*The Fountainhead*), avec Gary Cooper, je faisais quelques recherches sur Internet pour m'assurer de la date de sortie du film. Sur Wikipédia, il est noté 1949, alors que sur le site de la Cinémathèque il est noté 1948. Cependant, sur un autre site, « chroniques du cinéma » il est noté 1949. Cette question du détail est essentielle lorsque l'on fait de la recherche, car l'exactitude reste une donnée objective qu'on ne peut pas mettre en cause. Imaginons un instant que le film soit sorti au moment d'un événement politique important, le lien pourrait nous renseigner sur l'état de la société à ce moment précis. Ici, nous ne sommes pas à une année près, et pourtant, tout démarre avec ce défaut de précision, et une recherche qui commence par une erreur se termine par un biais (selon l'effet papillon).

Le site « Chronique du cinéma » propose son résumé depuis août 2010 alors que la page Wikipédia est active depuis mars 2016. Nous savons comment l'information a transité et dans quel sens.

De mon côté, je trouve la bande-annonce du film en question qui se trouve sur la page même des « chroniques » : une sorte de bâton pour se faire battre. Le teaser dure 2 mn 17 et à 2 mn 13, j'effectue un arrêt sur image. En bas se trouve le copyright MCMXLVIII by Warner Bros.

Pour ceux qui ne lisent pas les chiffres romains, c'est plus compliqué, mais ici, il est clairement indiqué 1948.

Seconde vérification en allant voir sur le site *Le Monde* et en cherchant dans les archives ce qui a pu être dit à propos du film.

Un article du 3 décembre 1987 commence ainsi :

« IL y a dans le Rebelle, de King Vidor (1948) _ qui raconte la vie d'un architecte de grande ambition, peut-être Frank Lloyd Wright, en butte à la mesquinerie d'une

société sans idéal, _ de nombreux plans célèbres et majestueux, pleins d'autorité, comme le marmoréen Gary Cooper. »

Voilà un croisement à partir de **deux sources différentes légitimes**. Qu'entend-on par légitimité ?

Pour qu'une source soit légitime, il faut que son auteur puisse être identifié, il faut que la source soit une source professionnelle, sérieuse, et sans conflit d'intérêts. La *Cinémathèque* est une source professionnelle, et le journal *Le Monde* est un journal sérieux de référence. Par contre, le site amateur « Chroniques... » renvoie à un prénom, « Justin », et à aucune autre donnée relative à sa légitimité ou à son expertise. Le site Wikipédia est une encyclopédie populaire véhiculant et répétant de genre d'erreur puisqu'elle ne s'alimente qu'à partir de sources Internet.

Ceci nous enseigne qu'il faut être doublement vigilant lorsque l'on cherche une information sur Internet, et qu'il faut savoir valider ses informations avant de les diffuser à notre tour.

Sixième année (2022-2023)

Publié le 2 septembre 2022

La ville de demain c'est maintenant

Quelle ville demain ? C'est la question que nous nous sommes posée hier au cours d'une réunion de travail de rentrée. Si l'on fait un rapide bilan des deux dernières années, la facture est lourde : crise sanitaire mondiale, guerre en Ukraine, débordement du climat cet été... Avec pour conséquence des implications économiques, écologiques et sanitaires.

Cette accélération des « événements » questionne : s'agit-il d'un emballement ?

Yona Friedman, *The human being explained to aliens*, Ed. de l'Eclat, 2016

Jacques Neiryck au début des années 1980 publie un livre dans lequel il est question d'entropie et d'entropologie. Dans son introduction, Neiryck fait le constat suivant : « Après deux siècles de révolution industrielle, nous n'avons toujours pas réussi à élaborer un système économique qui soit à la fois adéquat aux techniques, approprié à l'environnement et respectueux de l'homme » (p. 6). Ce constat établi en 1986 reste non seulement valable aujourd'hui, mais les choses se sont dégradées davantage.

Par entropie, concept puisé dans la mécanique thermodynamique, ce principe évoque l'idée que « toute action entraîne une dégradation dans le futur. » Et il ajoute que « plus l'homme technicien travaille localement à organiser la planète, plus il la désorganise globalement » (p. 7). Par exemple, les climatiseurs évacuent de la chaleur qu'il faut compenser par d'autres climatiseurs. La boucle ne s'arrête jamais. L'auteur expose plusieurs paradoxes issus du progrès technique qui, s'ils viennent pallier des difficultés contemporaines et temporaires, agissent comme autant d'éléments compromettant l'existence de notre espèce.

La réaction de la société a tendance à évacuer les paradoxes en niant les évidences. Nous sommes actuellement en plein dans ce que Neiryck nomme **l'illusion technique** à travers la **transition écologique** qui voudrait que l'on supprime les véhicules utilisant des ressources issues du pétrole pour les remplacer par des véhicules électriques, utilisant les ressources indirectes des énergies fossiles, solaires, nucléaires, et ainsi sauver la planète (l'espèce humaine). Si dans une

première intention, cette solution apparaît comme salvatrice, elle ne tient pas à long terme, car les composants nécessaires à la fabrication des piles, notamment, ou des moteurs, sont rares, polluants, et limités en quantité. Leur extraction et leur transformation aboutissent à des techniques onéreuses qui ne seront pas disponibles pour tous les êtres humains de la planète. Seuls, une poignée d'élus, c'est-à-dire, des classes supérieures auront accès à ces engins.

Dans le même temps, la destruction de la nature par l'exploitation outrancière des mines de matériaux rares, la surexploitation de l'industrie, annulent les effets bénéfiques en accumulant des retombées négatives sur les hommes vivant de ces métiers, sur l'environnement immédiat, et participent directement ou indirectement au dérèglement climatique dont nous avons pu saisir l'ampleur cet été. Selon les études, la pollution tue indirectement 300 à 400 Toulousains chaque année. La difficulté à obtenir des informations précises tient à la difficulté de corréler un ensemble complexe de données, mais aussi aux enjeux politiques qui y sont liés. La solution qu'adoptent de nombreuses villes est de construire une Zone à Faible Émission de CO₂ et de particules fines afin d'essayer de régler le problème environnemental. Quelles seront les conséquences sur les populations captives (éloignées et pauvres) qui ne pourront s'offrir de « véhicule vert » ?

Nous proposons d'ouvrir le débat et d'engager une réflexion sur cette ville de demain qui arrive aujourd'hui.

Neiryck Jacques, *Le huitième jour de la création. Introduction à l'entomologie*, Presses Polytechniques et universitaires Romandes, 1986

Neiryck Jacques, *Le huitième jour de la création. Un mode d'emploi pour la technique*, 3ème édition, Presses Polytechniques et universitaires Romandes, 2005

Publié le 10 septembre 2022

Bienvenue à nos nouvelles·aux étudiant·e·s

Grâce à l'écriture inclusive, je peux m'adresser à l'ensemble des étudiant·e·s en peu de mots. Évidemment, c'est moins lisible, et je n'imagine pas la difficulté à lire un roman de Milan Kundera rédigé dans cette convention, mais que voulez-vous, il faut bien contenter tout le monde.

Mathilde, Léa, Rose, Prisca, Sarah, Raphaël, Steven et Ebrahim vont participer à cette nouvelle aventure (d'autres sous rejoindront peut-être la semaine prochaine). En attendant, chacun a pu parler de la thématique qu'il souhaite développer et cet après-midi permet de digérer toute cette première séance.

Raphaël s'intéresse à l'urbanisme, et peut-être à la question de la territorialité partagée de Jean Rémy; Rose va se pencher sur l'aspect plus psychologique du rapport des gens dans la ville; Steven lui s'intéresse au rapport richesse/pauvreté et souhaite porter un regard sur l'es formes d'utopies; Mathilde s'intéresse aux

modes de vie, leurs richesses et leurs diversités; Sarah se penche sur l'accélération et peut-être la gentrification; Ebrahim voudrait se rapprocher des métavers ou de la gouvernance; Prisca souhaite travailler sur les espaces publics et Léa se pencherait sur sa ville natale Nancy. Quant à Solène, elle nous rejoint pour travailler sur un quartier...

La semaine prochaine sera consacrée aux soutenances de deuxième session. Nous aurons la joie d'assister aux soutenances de Iyed pour un mémoire portant sur la FoodTech à Toulouse, Valéria sur le manège comme scénographie, Carlotta à propos de la ville à l'heure du Covid-19, Lou autour de la prison: « L'évasion » par la culture, et Sara pour une écoute de la ville. Carla, Sacha et Baptiste seront de la partie. Huit mémoires autour de la ville en mouvement. Je me propose de faire un petit compte rendu de chacun d'eux dans ce blog.

Publié le 15 septembre 2022

Les soutenances de deuxième session – 14 septembre 2022

Miel béton de l'aéroport de Blagnac

Les étudiants et le jury en séance de travail

Lorsqu'arrive l'automne, les mémoires sont mûrs et nous pouvons cueillir cette nouvelle récolte avant d'ensemencer à nouveau. Huit étudiantes et étudiants ont soutenu leur mémoire, et nous allons faire un tour de table.

Sara Boulet, *À l'écoute de la ville. Sons – espaces – sociétés*, dir. Américo Mariani, nous a livré une réflexion intéressante sur le son dans la ville, à travers une dimension historique, psycho-acoustique, sur ses choix et son rapport aux sons. En fin de soutenance, elle a tenu à nous faire entendre une composition urbaine réalisée à partir des neuf chantiers qu'elle a débroussaillés.

Lou Mercier, *Prison : « L'évasion » par la culture*, dir. Noël Jouenne, a révélé une réelle passion pour son sujet, entre le plaidoyer et l'éclairage de situations objectivement observées, elle a su ouvrir une voie vers la thématique des prisons et des peines. Son argumentation a été convaincante et pleine d'énergie.

Carlotta Pesole, *La ville à l'heure du Covid-19, à travers la ville de Toulouse*, dir. Noël Jouenne, s'est penchée sur la période de la pandémie et du covid. Après nous avoir livré l'historique des épisodes qui ont marqué la France, elle s'est penchée sur les formes de mémoires collectives autour de la perception des réalités sociales et des enjeux. Elle devra toutefois reprendre son mémoire écrit dans une langue étrangère à la sienne.

Valéria Castillo, *Le manège comme scénographie. Étude de cas du Carrousel de la Place Wilson et du Manège Carré Sénart*, dir. Américo Mariani, nous a gratifié d'un mémoire sur les manèges toulousains. Un sujet d'étude rondement mené qui montre que

chaque objet de la ville peut être saisi et étudié. Simple objet de loisir, le manège révèle en fait des enjeux considérables dans les espaces publics.

Iyed Aggab, *La FoodTech à Toulouse. La ville sous la culture du numérique*, dir. Mohammed Zendjebil, s'est penché sur la FoodTech et principalement les livreurs à vélo (et autres engins). Un travail qui aurait pu déboucher sur le droit du travail, et cette nouvelle classe sociale de travailleur de la peine, contrôlée par le numérique.

Baptiste Ducouso, *L'architecture d'un savoir-faire à un savoir-être*, dir. Noël Jouenne, a remis sa histoire personnelle d'ancien compagnon (peut-on être ancien compagnon ou n'est-on pas toujours compagnon ?) et de son implication dans une démarche réflexive autour du métier d'architecte et de ses fonctions. Peut-on se passer d'architecte ? Une réflexion qu'il poursuivra certainement.

Sacha Maffre, *Le rôle de l'espace public à l'échelle d'une place. Étude de cas de la place Saint Georges*, dir. Mohammed Zendjebil, a développé une ébauche d'un travail sur l'espace public. Cette notion complexe nécessitera de retravailler sur son mémoire avant dépôt.

Enfin, Carla Bouisset, *Une morphologie, des rythmes : aborder un espace public pour révéler la ville. Approche sociospatiale : le cas de l'espace public des allées Jules Guesde à Toulouse*, dir. Mohammed Zendjebil, a abordé la notion d'espace public à travers les rythmes et les morphologies spatiales et sociales. Son travail a été remarqué tant il foisonnait d'indices montrant une appétence pour la recherche.

Une belle journée par conséquent qui a su motiver les nouveaux étudiants qui sont, elles et eux, en pleine réflexion sur leur sujet à venir... Au revoir et bonne route !

Publié le 26 septembre 2022

Un serious game pour bien commencer l'année

La semaine dernière les étudiants ont joué à *Subpæna*, un serious game élaboré par l'université de Bordeaux, sous la responsabilité de Katie Brzustowski-Vaisse, autour de trois notions indispensables en matière de recherche.

- La sensibilisation au plagiat ;
- Le référencement bibliographique ;
- La bonne pratique en matière de recherche.

Cette enquête policière permet de confondre un plagiaire. Son mémoire comporte trois sources plagiées que le joueur doit identifier, traquer et avec lesquelles il fabrique la preuve formelle du plagiat.

Cela permet de référencer les sources bibliographiques, d'un livre, d'un article scientifique et d'un article scientifique en ligne (numérique). Cela permet aussi de se rendre compte de la bonne démarche et de la bonne pratique pour effectuer une recherche saine et honnête.

Ce sérieux game a été plébiscité par les étudiants qui demandent d'en faire d'autres. Effectivement, apprendre en jouant est une très bonne solution d'apprentissage. On en garde un bon souvenir, et les notions sont exploitées lors d'un débriefing.

Ce jeu sérieux permet aussi de sensibiliser les étudiants aux conséquences du plagiat. À bon entendeur, salut !

Immeuble du Mirail

<http://doc-pedagogie.u-bordeaux.fr>

Publié le 30 septembre 2022

À la découverte de la transition urbaine

Ce mercredi, nous avons commencé par jouer. Le jeu Kapital, initié par le couple de sociologues Monique et Michel Pinçon-Charlot, chercheurs au CNRS, aujourd'hui à la retraite. Ce *serious game* nous a permis de mettre le doigt sur la notion de classe sociale et de la guerre ouverte entre les riches et les pauvres dans notre société. D'une manière amusante, les étudiants ont parcouru les 81 cases de ce jeu et ont découvert les principes du maintien des règles sociales édictées par les dominants pour asseoir leur domination. Dit comme cela, c'est moins drôle, mais la matinée est passée rapidement.

L'après-midi a été consacrée à la « balade urbaine » à travers le quartier du Mirail. Les étudiants en ont découvert l'histoire et les enjeux. Aujourd'hui, pourrions-nous dire, la transition urbaine consiste à déplacer les populations les plus pauvres en réhabilitant les immeubles, en transformant les quartiers, grâce à la gentrification des zones autrefois dédiées aux classes modestes. Les anciens habitants se souviennent en cherchant les dernières traces encore visibles. Mais bientôt la table rase de l'urbaniste complice ne permettra plus de reconnaître ce qui fut à l'origine un modèle d'urbanisme et d'architecture moderne.

Dans leur note de synthèse hebdomadaire, chacun aura pris un moment pour rédiger quelques lignes sur cette journée assez dense. Nous nous réservons la possibilité d'en extraire les meilleures pages.

Monique et Michel Pinçon-Charlot, *Kapital ! Qui gagnera la guerre des classes ?*, illustré par Etienne Lécroart, Montreuil : Éditions La ville brûle, 2019

Marie-Christine Jaillet-Roman, Mohammed Zendjebil, « Le Mirail : un projet de « quasi-ville nouvelle » au destin de grand ensemble », *Histoire urbaine*, vol. 3, n°17, 2006, pp. 85-89

Barbara Morovich, « Entre stigmatés et mémoires : dynamiques paradoxales de la rénovation urbaine », *Urban Research*, special issue 5, 2014, <https://doi.org/10.4000/articulo.2529>

François Tomas, Jean-Noël Blanc, Mario Bonilla (dir.), *Les grands ensembles. Une histoire qui continue...*, Saint-Étienne, PUSE, 2003

Publié le 7 octobre 2022

S'agit-il d'urbanisme tactique ou bien de marketing urbain ?

(Montage lors du confinement autour d'un Brompton Explore)

Lors de la journée mondiale sans voiture du 22 septembre dernier, la marque de vélos anglais Brompton a utilisé les services d'un architecte pour remodeler une ancienne station-service et en faire un événement marketing. Bien sûr derrière cette forme de marketing urbain, destiné à promouvoir la marque, nous noterons les arguments en faveur de la marche à pied et du vélo. Et si les mouvements activistes se mobilisaient et concevaient ensemble des événements de la sorte, cela s'appellerait de l'urbanisme tactique.

Dans une ancienne station-service désaffectée de la banlieue de Londres, reconverte en *show room* pour la marque, il était possible de venir essayer un vélo pliant, et d'en acheter un pour repartir au guidon d'un des 70.000 vélos fabriqués chaque année dans cette usine londonienne. En s'adjoignant la morale de l'association caritative « Possible », les arguments allaient tous dans le sens de la décroissance de la voiture au profit de la marche et du vélo (y compris électromécanique). Faire culpabiliser les automobilistes, et leur faire prendre conscience que les ressources en énergie ne sont ni infinies ni illimitées dans le temps.

Voilà comment la revue *Forbes* illustre cette journée mondiale sans voiture, dédiée au 22 septembre chaque année. Sur Toulouse, cet événement a été abandonné depuis une dizaine d'années d'après *La Dépêche*. En tout cas, il s'agit d'une idée intéressante qui devrait germer dans les têtes des étudiant·e·s en architecture.

Carlton Reid, « Brompton Turns London Gas Station Into Bike-Promoting Pop-Up For Car Free Day », *Forbes*, 22 sept. 2022

Hocine Zaoui, « Toulouse : la journée sans voiture a disparu de la circulation », *La Dépêche*, 1er novembre, 2021

Publié le 20 octobre 2022

La semaine prochaine Inclus & Sens

Mercredi prochain, nous invitons, comme chaque année depuis 2018, l'association *Handi'Apt* devenue *Inclus & Sens* depuis l'année dernière.

Nos deux architectes Océane de Matos et Mélanie Barrès s'attachent à impliquer l'architecture dans le processus de fabrication de la ville autour des notions de handicap (physique, mental, psychologique, etc.). Lors de cet après-midi, elles nous conduiront à travers des exercices de prise de conscience de l'espace inclusif jusqu'à l'architecture inclusive.

L'affiche a été réalisée sous le cycle de « conférence », mais il s'agira plutôt d'une conférence gesticulée où les gesticulants seront les étudiant·e·s.

Chaque nouvelle intervention est un moment d'expérience et de surprise, car chaque année, de nouveaux outils pédagogiques sont développés pour permettre une assimilation plus facile et un travail en **médiation architecturale** plus performant.

Publié le 6 novembre 2022

On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même

Auto-interviewe

– Noël Jouenne, vous venez de publier chez L'Harmattan un nouvel opus sur le vélo, pouvez-vous nous en dire plus ?

– Dans ce livre, j'ai voulu tourner une page et reprendre l'histoire du vélo, depuis la draisienne jusqu'à nos jours. C'est un travail exploratoire, c'est-à-dire que j'ouvre des pistes sans forcément les refermer. Je suis parti de la draisienne, que l'on connaît aujourd'hui sous forme d'objet destiné à l'apprentissage de l'équilibre chez les enfants pour ensuite remonter cette histoire, étant donné que nous savons où elle nous a mené. Pour ce premier chapitre, je me suis appuyé sur le travail de Keiso Kobayashi, qui est un travail pionnier et méritant. C'est le premier chercheur à avoir mené une recherche en France sur les origines du vélocipède. Son travail s'est déroulé sur une décennie et il maîtrise l'histoire du baron Carl von Drais dans ses infimes détails. Une relecture de sa recherche, combinée avec des sources disponibles sur Gallica m'a permis de proposer une nouvelle hypothèse : celle-ci concerne cette idée que la pédale a fait basculer la draisienne vers le vélo, mais une relecture attentive permet de comprendre que la selle a autant d'importance, sinon plus, que la pédale. D'ailleurs, Keizo Kobayashi m'a dit qu'il était d'accord avec cette hypothèse.

– Mais votre livre fait 260 pages, vous ne l’avez tout de même pas entièrement consacré qu’à cette question ?

– Non, bien évidemment, c’est une entrée en matière, parce qu’ensuite, je discute de l’objet technique qu’est le vélo. D’abord, il est question des avantages et des inconvénients d’une innovation aussi importante, et je montre à travers un exposé que l’innovation ne va pas de soi. Dans le langage courant, bien souvent, on parle d’innovation alors qu’il s’agit d’une invention ou d’une amélioration d’un procédé ou d’un dispositif technique. Pour qu’il y ait innovation, il faut que l’invention soit acceptée par la société. C’est ce qui est arrivé avec le vélo, mais cela a pris vingt ans à partir des vélocipèdes à pédales. En fait, les trois premiers chapitres sont destinés à cerner cette question et je reviens à la fin du troisième chapitre sur la selle et la pédale pour montrer leur égale importance. La pédale a donné lieu au verbe pédaler, ce qui n’est pas rien.

– L’organisation de vos chapitres laisse penser un certain flottement, pourquoi ce choix ?

– Comme je l’ai dit, il s’agit d’une recherche exploratoire, et je m’autorise à traiter des questions au sujet desquelles j’attends une réponse. Par exemple, cette « petite reine » que l’on attribue aujourd’hui à la reine de Hollande semble être une reconstruction, car je n’ai rien trouvé pour le prouver. Ce point est à déposer dans la boîte des contre-vérités et des falsifications de l’histoire, et elles sont nombreuses autour du vélo. Donc, j’apporte une contribution à la remise au propre d’une histoire bercée par des enjeux nationaux que l’on peut suivre depuis l’origine du vélo moderne, et même depuis la draisienne.

– Et le texte sur le vélo pliant en est un autre exemple ?

– Là c’est autre chose. Dans la continuité de mon précédent livre, dans lequel je me centrerais sur l’objet, ici j’opère un décentrement : je me place à distance et j’observe. J’avais commencé à m’intéresser au vélo pliant, parce que cet objet technique particulier n’a pas de sens en soi dans les premières inventions. Dès le début, les inventeurs ont cherché à rendre pliant le vélocipède, pour permettre de l’entreposer plus facilement. La dépense d’énergie intellectuelle ne s’explique pas parce que l’on disposait de place. Alors l’idée a été de le rendre pliant pour permettre de le transporter plus facilement sur son dos. C’est ainsi que sont nées les troupes cyclistes. L’armée s’est saisie de cette particularité sans en faire un objet militaire. Mais le commun des mortels n’avait aucun usage d’un tel objet. Cependant, les brevets se sont succédé pour arriver à nos jours à des modèles performants capables de saisir l’intermodalité des déplacements.

– Vous faites un saut temporel, car vous parlez de votre dernier chapitre et de cet engouement pour le vélo, propulsé par des *think tanks* et des influenceurs. Si l’on revient un peu en arrière, votre livre, vous le dites vous-même, tire son originalité de la conception simondonienne de l’objet technique.

– Oui, c’est le point central de ce livre. J’ai étudié Gilbert Simondon à l’époque où je m’intéressais aux calculatrices de poche. Il employait souvent le principe de la

calculatrice électronique dans ses exemples, et son analyse du rapport à l'objet est très enrichissante pour comprendre le lien entre ce dernier et l'homme, à travers la société. C'est un petit chapitre comparé à d'autres, mais en dix-huit pages, il permet de cerner les concepts comme celui de l'individu technique et de prendre conscience du rôle de médiateur du vélo. C'est l'occasion pour moi de reprendre à mon compte les ouvrages critiques de Katja Ploog sur la mobilité et de Monique Sélim et Bernard Hours sur la moralisation du capitalisme, pour montrer en quoi le capitalisme s'est déplacé aujourd'hui autour du vélo, et notamment le vélo à assistance électromécanique pour conquérir des marchés prometteurs, sur fond de transition écologique.

– Ce chapitre est assez éloquent, mais vous abordez ensuite l'histoire singulière d'un champion cycliste oublié.

– Oui, c'est chez moi une sorte de constance. En travaillant sur les calculatrices, je m'étais penché sur les règles à calcul, et j'ai pu ainsi produire un texte sur le sociologue Jacques Jenny qui au tournant des années 1960 avait inventé une règle à calculer spécialisée pour le calcul des écarts à l'indépendance, et un inventeur de règles marines. Pour moi, faire sortir de l'ombre ces personnes permet de montrer qu'il existe des gens oubliés qui ont tout de même contribué à faire quelque chose. Maurice Archambaud est de ceux-là, et son histoire de coureur cycliste, champion de monde sur piste, est une pièce à ajouter au puzzle des oubliés. À son époque, il a su faire rêver, et le sacrifice qu'il a consenti durant sa carrière n'a pas été suffisamment valorisé à mon sens. Mais là aussi, c'est un travail exploratoire, et je n'ai pas cerné toute sa vie. Il reste des zones d'ombre qu'une recherche future pourra combler, faite par moi ou par d'autres.

– Vous semblez quand même avoir bien montré que l'histoire personnelle du coureur y est pour quelque chose, et le harcèlement dont il fut victime montre l'étroitesse d'esprit d'une communauté cycliste tiraillée entre les fabricants de vélo, les dirigeants des courses cyclistes et le public. Bref, dans le chapitre suivant, vous abordez la question du voyage, un peu, semble-t-il, à contrecœur ?

– Pour les anthropologues, le mot voyage résonne avec *Tristes Tropiques* et l'incipit de Lévi-Strauss « Je hais les voyages et les explorateurs ». Mais pour moi, après avoir parlé des courses cyclistes, et fallait bien aborder la question du voyage. Parce qu'en définitive, quand on possède un vélo et que l'on ne se rend pas à son travail avec, que reste-t-il ? Le loisir des déplacements. C'est-à-dire aller plus loin, découvrir, ce que le vélo a permis. Souvent on peut lire que le vélo a permis d'émanciper la femme, certes, mais il a aussi permis d'émanciper l'homme. Et comme je voulais m'intéresser aussi aux pratiques féminines, j'ai abordé la question du voyage avec des femmes hors du commun. Je n'en dirai pas plus.

– Pouvez-vous maintenant parler du chapitre huit qui n'apparaît pas dans le mémoire de votre soutenance d'habilitation à diriger des recherches ?

– J'avais ce texte sous la main, car j'avais traité de la question de l'objet technique comme médiateur au sens où dans la sphère publique, le vélo est plus visible que

des gens qui manifestent. C'est pour cette raison que des groupes se forment pour constituer une masse critique qui est un état d'équilibre juste avant l'explosion nucléaire. Voyez la métaphore. Et puis j'étais tombé sur un article d'un confrère économiste qui prétendait que la manifestation parisienne de 1971 était la première au monde. C'était un peu présomptueux de dire cela parce que je savais que d'autres manifestations avaient eu lieu bien plus tôt, au démarrage même des pratiques cyclistes. Alors j'ai remonté le fil de cette histoire et j'ai cherché des exemples de manifestations à vélo. Cela m'a permis de voir que très rapidement, les bourgeois et les aristocrates qui pouvaient se permettre d'acquérir une bicyclette, sont montés au créneau lorsqu'il a fallu payer une taxe, etc. On pourrait dire que de tout temps le vélo a été un médiateur dans la sphère publique parce qu'il permet d'être vu, parce qu'il donne à la manifestation un caractère positif et non belliqueux, et qu'en son sein, on trouve toujours des gens influents et politiquement proches du pouvoir.

– Enfin, nous arrivons au dernier chapitre, assez long, qui traite de l'accélération des pratiques dans un contexte de pandémie. Quels sont les points essentiels à retenir ?

– J'ai effectué cette recherche durant la pandémie du Covid-19 lors d'un congé pour études et recherches. Je ne pouvais pas ne pas parler de ce qu'il se passait alors. Et le vélo a été vraiment au centre des attentions du moment. Par exemple, je montre comment les réseaux d'influences ont permis de libérer du port du masque les cyclistes. Je montre aussi comment les services de l'État ont récupéré la notion d'urbanisme tactique pour, c'est une hypothèse, essouffler les mouvements activistes comme Vélorution et masse critique. Et je reviens sur cette injonction à la mobilité et à ce rapport au vélo comme objet devant sauver le monde, alors que la planète s'effondre.

– À vous entendre, on pourrait penser que le vélo est une mauvaise chose, un mauvais atout pour la planète ?

– En fait, dans son rapport à la médiation entre l'homme et le monde, le vélo n'est qu'un intermédiaire. Il n'est ni bon ni mauvais, c'est l'usage que l'on en fait qui est bon ou mauvais. Globalement, je suis plutôt satisfait de voir que le vélo regagne des points de participation à la course vers la transition écologique. Mais il faut envisager cette question de manière globale et si vous permettez d'un côté aux possesseurs de grosses voitures de continuer à polluer avec des moteurs surpuissants, vous ne pouvez pas demander des efforts continuels aux classes dominées en les obligeant à se rendre à leur travail à vélo au motif que la planète s'effondre. Il faut rétablir une harmonie collective à travers un équilibre entre les rapports de domination sans quoi ces efforts seront vains.

Noël Jouenne, *La simplicité apparente du vélo face aux enjeux de société, Exploration d'un objet technique et social*, Coll. Logiques sociales, Paris, L'Harmattan, 2022, 262 p.

Publié le 13 novembre 2022

Intensif du séminaire

Durant une semaine, du 14 au 18 novembre, nous allons loger à la Halle de la Machine, et arpenter le quartier de Montaudran à la recherche de son histoire récente. Nous avons conservé la même thématique qu'en 2019 : « L'art de faire rêver les gens » parce que nous n'avons pas encore exploré tous les recoins de ce nouveau quartier.

Comment l'installation d'un équipement comme la Halle de la Machine, et l'envole des pionniers, peut-il contribuer à créer un nouveau quartier ?

Mais entre temps, nous avons vécu des confinements, une pandémie et plusieurs crises sociales et économiques. Une inflation galopante, un recul des énergies, et une prise de conscience plus aiguë des problèmes environnementaux et écologiques. Nous nous rendons compte aujourd'hui, parce que nous vivons les événements climatiques d'un été suffocant et d'un hiver printanier, que les éléments se dérèglent. Nous percevons la fragilité de nos sociétés. Quels sont les impacts directs ou indirects sur les consciences, les mentalités, les comportements ?

Durant quatre jours, nos étudiants vont arpenter le ou les quartiers à la recherche de réponses. Ils seront amenés à produire une planche ou un power-point pour restituer leurs analyses et leurs observations. Attendons avec impatience ce moment...

Publié le 16 novembre 2022

L'altérité en question

La Halle de la Machine, cette semaine à Montaudran

En cherchant à partir des mots clés sur ce blog, je me suis rendu compte que le mot « altérité » ne renvoyait à aucun billet. Alors que l'on parle à tout bout de champ de l'autre, de notre rapport à l'autre, et des autres, puisque dans nos interactions, nous agissons avec les autres, il était important à un moment donné de parler d'altérité, et de revenir sur cette notion fondamentale des sciences sociales.

Hérodote d'Halicarnasse naît vers 480 av. J.-C. en Grèce. À l'âge adulte, il s'interroge sur l'espèce humaine et effectue de nombreux voyages à la rencontre de peuples tous plus bizarres les uns que les autres. Il note ses observations dans des carnets, sortes de récits de voyages et constitue son œuvre que l'on nomme les enquêtes (L'enquête). La bibliothèque de la Pléiade (éditions Gallimard) a regroupé les œuvres complètes d'Hérodote et de Thucydide dans un même volume de 1876 pages. Parmi les neuf enquêtes qu'il a rassemblées sur XX années. Une œuvre incomplète, mais qui apparaît aujourd'hui comme la première enquête

ethnographique (chaque discipline de l'histoire à la géographie s'approprie Hérodote).

L'enquête II porte sur l'Égypte. Un texte fameux que l'on donne généralement aux étudiants de licence d'ethnologie et qui regroupe en quelques pages tous les *a priori* d'une lecture comparative entre le mode de vie des Grecs et celui des Égyptiens. Le paragraphe sur la coutume des Égyptiens est éloquent :

« Les Égyptiens [...] ont aussi, en général, des coutumes et des lois contraires à celles du reste du monde. Chez eux, les femmes vont au marché et font le commerce, les hommes gardent la maison et tissent. Partout l'on tisse en menant la trame de bas en haut : les Égyptiens la mènent de haut en bas. Les hommes portent les fardeaux sur leur tête, les femmes sur leurs épaules. Pour uriner, les femmes restent debout, les hommes s'accroupissent. Ils satisfont leurs besoins dans leur maison, mais ils mangent dans la rue, ce qu'ils expliquent en disant que, si les nécessités honteuses du corps doivent être dérobées à la vue, les autres doivent se faire en public. »

Il s'ensuit la religion, les sacrifices, nous sommes avant l'ère chrétienne.

Ce qu'il faut retenir pour comprendre la notion d'altérité, c'est qu'à un moment de l'histoire, les hommes d'une société donnée se sont intéressés aux hommes d'une autre société, et plutôt que de faire la guerre ils ont observé les coutumes, les modes de vie et les traditions. Ils ont mis en avant les différences, et en ont respecté le sens. À l'époque, Hérodote était sans doute le seul à s'émouvoir des différences, et les peuples différents étaient généralement classés parmi les barbares.

De nos jours, les étrangers sont « étranges », différents, de par leurs coutumes et leur mode de vie. Ils sont taxés parfois de « barbares » alors qu'ils sont simplement différents. Le regard de cette différence s'inscrit dans l'altérité, c'est-à-dire dans le respect de l'autre que l'on perçoit comme autre, différent, certes, mais pas supérieur ou inférieur. Dans l'altérité, il n'y a pas d'échelle de valeurs. En retour, on peut se considérer comme « étrange » lorsque l'on observe, par exemple, les Anglais ou les Allemands prendre leur température corporelle en introduisant un thermomètre dans leur bouche, ou lorsque les Français épluchent les bananes par la queue, alors que les signes le font par la crosse (essayez, c'est beaucoup plus simple en fait).

Publié le 20 novembre 2022

Intensif séminaire : apprendre à rêver

(Devant la Halle de la Machine, les étudiants sous l'ombre du regard de leurs enseignants, novembre 2022)

Notre groupe s'est retrouvé pour une semaine (du lundi au vendredi) à la Halle de la Machine pour réfléchir autour de la notion de rêve. D'abord, nous avons été super bien accueilli, et nous avons pu profiter d'une immersion dans cette structure, aux côtés des Véritables Machinistes, mais aussi d'un bénévole et de Simone dit Monette, habitante du quartier investie d'une mission de communication. Les étudiants se sont penchés sur ce quartier en évolution, en création, et cette histoire encore ténue, non cristallisée, qui commence. Vendredi soir, ils étaient quatre à présenter le travail collectif de la semaine. Les autres étaient dans leur lit, car un virus nous avait semble-t-il attaqué. J'espère que tout va rentrer dans l'ordre cette semaine, car nous devons finaliser le dossier de restitution, pour nous permettre de revenir l'année prochaine... Comme c'est dimanche, je glisse le texte de ma contribution (premier jet)...

Le Minotaure est un habitant du quartier

« Astérior, le Minotaure, Ariane et Princess, les deux araignées, sont trois machines de spectacle constituées d'organes mécaniques, de vérins et de leviers, recouverts de bois vernis. Ces marionnettes spectaculaires prennent vie au contact des Véritables Machinistes (VM), intermittents de spectacle vivant et des arts de la rue. Soumis à leur volonté, la poésie qui s'en dégage est le fruit d'un travail de collaboration entre artistes, tout corps confondu, de l'insigne créateur aux techniciens de maintenance. Le Minotaure est un habitant du quartier. Dans son écrin de métal et de verre, il repose en attendant les spectateurs. Soudain, il s'éveille, et souffle une vapeur et grogne profondément. Il s'éveille, et lève la tête, ouvre les paupières pour nous faire découvrir de grands yeux bleus, regarde autour de lui, s'étonne du public qu'il reconnaît peut-être. Un visage d'enfant lui sourit. Il répond d'un mouvement de tête. Ses bras s'animent et maintenant il s'élance dans sa promenade circulaire. Il quitte son enclos pour déambuler un instant sur l'aire alentour, guidé par les VM ou bien est-ce le contraire. Dessus, les passagers s'agitent. Ils ne connaissent pas le chemin qu'Astérior va emprunter. Ils se laissent porter et emporter par l'animal-machine, durant un voyage d'une quinzaine de minutes. Cette carcasse qui a pris vie et que l'on imagine dominer le monde. Philippe Descola écrit : « On peut parler à son chat ou à son ordinateur comme s'ils étaient des sujets pensants autonomes, mais cela ne va pas jusqu'à les imaginer existants dans des sociétés parallèles à la nôtre avec leurs normes et leurs institutions, parce que nous n'avons pas de récits qui nous permettent de considérer cela comme normal, en dehors des récits littéraires ». Ne peut-on pas imaginer un instant qu'Astérior soit vivant, faire abstraction des Véritables Machinistes et puiser au fond de son imagination pour voir à travers cette scène un animal semi-mythique semi-inventé qui pose son regard interloqué sur le monde qui l'entoure. Que nous dit-il de nous-même ? Quel regard affûté n'a-t-il pas, lui qui a resurgi du passé, à travers l'imagination et les récits transmis depuis des millénaires. Le gardien du Temple est aujourd'hui cantonné à promener un public avide de sensation, consommateur d'émotion, désabusé du monde, enclin à se satisfaire d'un manège. Ce public cherche-t-il à se raccrocher à la mythologie ancienne ? À s'en rapprocher. Cherche-t-il dans cette étrangeté une réponse à son

existence et au sens de la vie ? Astérior n'est-il pas bien placé pour répondre ? Toute machine construite par l'homme est un agent médiateur entre le monde et sa représentation. Parce qu'elle contient en elle l'essence des habitudes humaines, ses peurs et ses espoirs, la machine propose une interprétation du monde, et Astérior, tout comme Ariane ou Princess, n'y échappe pas. Regardons de plus près ce visage, ces naseaux fumants et ces yeux expressifs. Il y a dans ce regard une volonté de dialogue, on sent une envie irrésistible de nous dire quelque chose. Quelle est la grande réponse à la grande question ? Astérior est un habitant du quartier. Il s'y aventure depuis maintenant quatre ans et en connaît presque tous les recoins. Autrefois, il partait le long de la piste historique d'aviation et passait devant les fenêtres des immeubles. Les bambins de la crèche savaient l'attendre et lui faire signe de la main. Pour eux, il était vivant. En ont-ils gardé un souvenir ? Aujourd'hui il a réduit sa course et tels les éléphants du zoo, il forme des cercles plus étroits, comme si l'on appréhendait qu'il ne s'échappe. Mais déjà il retourne sur ses pas, regagne son paddock dans cette écurie d'animaux mécaniques démesurés. Le groupe descend, fier et rieur, se précipite devant l'animal pour un dernier selfie. Non, cette fois, il ne dira rien. Une fois de plus, les hommes n'ont pas compris. En désespoir de cause, Astérior se rendort, paisiblement il repose sa lourde tête et ferme ses paupières. Son moteur s'éteint. Il s'endort, jusqu'au prochain réveil. »

Philippe Descola & Alessandro Pignocchi, *Ethnographies des mondes à venir*, Paris : Seuil, 2022

Publié le 27 novembre 2022

Michael Kenna fait don de l'ensemble de son œuvre à la France

(Remise de la décoration par Rima Abdul Malak, ministre de la Culture en novembre 2022)

Un acte d'une étonnante générosité, qui transcende l'espace et le temps, puisque d'origine anglaise, et vivant à San Francisco, Michael Kenna a décidé de faire don de l'ensemble de son œuvre à la Médiathèque de Photographie et Patrimoine de Fort Saint-Cyr la semaine dernière. Une cérémonie organisée par le ministère de la Culture lors de laquelle la ministre lui a décerné la décoration d'Officier des Arts et des Lettres, haute distinction après celle de Chevalier des Arts et Lettres décernée en 2001 pour son travail sur les camps de concentration.

Par ce geste, Michael Kenna évoque son attachement à la France, et les nombreux travaux photographiques qu'il y a menés. Des retombées symboliques sont nombreuses, et j'en profite à mon tour, car dans ma modeste vie, j'ai pu accompagner Michael à travers l'industrie dentellière calaisienne à plusieurs reprises entre 1998 et 2000. J'avais pour mission de l'accompagner dans les entreprises en activités ou désaffectées que je connaissais, et j'étais en quelque sorte un intermédiaire. Je l'ai accompagné plusieurs fois dans ces entreprises,

présentant son travail photographique aux ouvriers, tullistes, et mécaniciens, contremaîtres, afin qu'ils le laissent travailler tranquillement dans son coin. Michael restait seul dans les ateliers, cherchant la meilleure lumière ou un attrait pour une prise de vue.

Je connaissais son travail sur les camps de concentration et sa vision de la photographie, très épurée, pure, aux prises en vue lentes, avec son Hasselblad et son 80 mm. Format carré. Il a gagné sa vie en travaillant pour de grandes marques de voitures et de produits de luxe. Sur son temps libre, il partait photographier les quatre coins du monde (43 pays visités). Arrivé à l'âge de la retraite, que va-t-il faire de son temps libre maintenant ? Sur le plan moral, je trouve que cette initiative préserve l'intégrité de son œuvre et évitera les querelles des ayants droit. Nous sommes aux antipodes de l'œuvre de Vivian Maier corrompue par un collectionneur et dont on ne verra probablement jamais plus de 1 %.

Cet acte est une leçon d'humanité, car ce regard singulier sur le monde doit être partagé. Beaucoup de ses photographies portent sur l'architecture, des villes industrielles, des usines, de paysages, etc. De quoi éveiller en chacun et chacune une sensibilité à la lumière et à la forme...

Michael Kenna (photographies) Noël Jouenne (texte), *Et la dentelle ! Histoire d'une ville : Calais*, Paris : Marval, 2002, reliure d'art par Isabelle Lacheré, cuir, papier, tyvek, feuille d'or, 2018

Puisque l'on est à l'époque des congratulations et des auto-satisfactions, j'ai découvert que notre ouvrage *Et la dentelle !* avait été l'objet prétexte d'une œuvre d'art qui, aujourd'hui, a transformé le livre en un objet de musée. Dorénavant, ce livre est inaliénable !

Publié le 6 décembre 2022

Constat sur la Terre

(Gustave Courbet, Le ruisseau de la Brême, 1872)

Pour reprendre les propos d'Aurélien Barrau, directeur du centre de physique de Grenoble, nous vivons la 6ème extinction des espèces.

Directeur du Laboratoire de Physique Subatomique et de Cosmologie du CNRS, Aurélien Barrau, né en 1973, est Professeur à l'Université Grenoble-Alpes. Titulaire de deux thèses, la première est soutenue à Grenoble en 1998 (à 25 ans), dans son domaine de prédilection, l'astrophysique sous la direction de Monique Rivoal, puis une seconde, soutenue à Paris 4 en 2016 (à 43 ans), en philosophie sous la direction de Marc Crépon. Entre-temps, l'astrophysicien soutient son HDR en 2004. Depuis 2006, il a dirigé huit thèses, et dirige actuellement deux

thèses. C'est un chercheur reconnu qui a utilisé sa notoriété au service de l'écologie.

Une de ses premières apparitions sur la Toile a lieu le 7 mai 2013 dans le cadre du Salon du livre à Paris, où Aurélien Barrau vient présenter son livre intitulé : *Big bang et au-delà, balade en cosmologie*, parue chez Dunod. Une seconde apparition sur la Toile a lieu en 2014, alors qu'il vient présenter son métier et sa rate Calliope, au cours de deux minutes vingt de prise de parole dans une séquence offerte sur le thème : Venir présenter l'objet de mes recherches, de l'Université Joseph Fourier. En octobre 2014, il donne une conférence sur Giordano Bruno à l'université Jean Jaurès de Toulouse. Nous retrouverons l'essentiel de son discours et de ses argumentations dans ses interventions ultérieures, ce qui montre une constance dans son discours.

Le 6 juillet 2016, Aurélien Barrau apparaît sur la Toile, lors d'une conférence à Roanne. Il site un texte par appris par cœur, c'est un acteur né. Il maîtrise les codes du langage et de la rhétorique. Il est vêtu d'une paire de bottines, d'un jean délavé, d'une chemise bleu clair ouverte et d'une veste blanche à deux boutons sur les manches. Difficile d'apprécier la marque ou la facture sur l'écran. Ses cheveux longs reposent sur ses épaules, il soigne son image. Il porte un pendentif qui représente une roue qui pourrait être un soleil ou une galaxie qu'il fait passer devant la chemise, pour le montrer. Chaque détail a son importance. Sur le revers de sa veste, une griffe en forme de rectangle, une poche zippée.

En novembre 2016, il donne une nouvelle conférence à la Villette, qui porte sur le big bang. Sa présentation commence de la même manière, en citant quelques vers d'Arthur Rimbaud. C'est un orateur de talent. Il choisit ses mots et le moment le plus pertinent pour les dire. Ses démonstrations reposent sur des démonstrations par l'absurde, l'évocation de faits et la question. Il utilise l'analogie, la métaphore, la comparaison, il cite de grands noms, des philosophes, des poètes, des scientifiques. Son texte (tout du moins la trame) est forcément préparé, travaillé, relu, amélioré, et appris par cœur.

Sa femme Cécile Renault (1970-2021) meurt d'un accident de la route le 5 avril 2021. D'après Wiki, ils s'étaient séparés en 2019. Elle-même est astrophysicienne, mais n'a jamais publié d'article en commun. Pour les personnages médiatiques, l'intimité n'existe plus.

Bon orateur, se donnant régulièrement en spectacle, il articule les codes du théâtre et de la théâtralisation. Il a su composer une esthétique oratoire calquée sur la démonstration *ex cathedra* assortie d'un vocabulaire tantôt riche, tantôt désuet (hélas, certes, piètre), sur un ton péremptoire, en appliquant des liaisons désuètes « par rapport_au », laisse penser qu'il a appris un texte par cœur. Son combat écologique débute vraisemblablement en septembre 2018. Il se dégage une certaine honnêteté de sa personne, peut-être même une certaine naïveté. Sa posture très travaillée, son look, en fait un personnage attachant et dérangeant. Sorte de trublion de service au service d'une cause, Aurélien Barrau s'attache désormais à conscientiser le monde sur les problèmes dont le monde est

responsable. Le 14, la chaîne YouTube *Thinkerview* diffuse un entretien durant lequel Aurélien Barrau explique que nous arrivons au terme de la vie sur Terre. Cet entretien fait suite à l'appel de 200 personnalités pour sauver la planète, publié dans *Le Monde* le 3 septembre 2018.

L'appel, signé par des personnalités du show-business, des acteurs et des scientifiques médiatisés, débute par ce constat :

« Nous vivons un cataclysme planétaire. Réchauffement climatique, diminution drastique des espaces de vie, effondrement de la biodiversité, pollution profonde des sols, de l'eau et de l'air, déforestation rapide : tous les indicateurs sont alarmants. Au rythme actuel, dans quelques décennies, il ne restera presque plus rien. Les humains et la plupart des espèces vivantes sont en situation critique. »

Un constat : On ne peut pas ne pas savoir.

Voir son intervention au Café frappé de CentralSupelc du 28 novembre dernier intitulé : a-t-on encore besoin d'ingénieurs ?

En 1973, le réalisateur Jacques Doillon, accompagné de Gédé et de quelques hurluberlus, produisait un film intitulé *L'an 01*, qu'il serait peut-être bien de voir ou de revoir. On le trouve heureusement sur la Toile.

Aurélien Barrau, entretien avec Carole Guilbaud, *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, Veules-les-Roses : Ed. Zulma, 2022

Publié le 11 décembre 2022

Comment sauver l'humanité ?

Face aux incertitudes, mais surtout à l'immobilisme de nos politiques, nous devons envisager reconsidérer nos rapports avec la Terre et avec notre civilisation sans attendre. La série des trois documentaires de Cyril Dion permet une approche systémique des grandes questions que nous allons devoir résoudre.

Le monde est en mouvement, tout comme peut l'être la ville, jusqu'à nos échelles individuelles. Ce qui est bien dans ce documentaire, c'est la vision assez positive d'une humanité résiliente et capable d'une vision « régénérative » de la planète et de ses habitants. Bien entendu, les espèces disparues le sont à jamais. La biodiversité sacrifiée sur l'autel du capitalisme ne repoussera pas, quand bien même on y mettrait le prix...

Cependant, il existe des initiatives à travers la planète qui laisse entrevoir un avenir possible.

Cyril Dion, *Un nouveau monde*, 3 épisodes, 53 mn, Arte, 2022

Paul Hawken, Drawdown, *Comment inverser le cours du réchauffement planétaire*, Coll. Domaine du possible, Arles, Actes Sud, 2021

Aurélien Berlan, *Terre et liberté : la quête d'autonomie contre le fantasme*, St-Michel de Vax, Ed. La lenteur, 2021

Publié le 16 décembre 2022

Critiques des sources : un exemple éclairant

Le vélo conventionnel est meilleur pour la santé

La recherche scientifique passe par la critique des sources, première étape dans le travail bibliographique. Ce point important laisse supposer qu'un texte rédigé par un « scientifique », appartenant à la communauté scientifique, comportera un biais idéologique moins important, la neutralité n'existant pas.

Au détour d'un article édité dans *Le Monde* — un journal accrédité d'une certaine valeur journalistique — je tombe sur un article intitulé « vélo électrique ou conventionnel : quel impact sur la santé ? » de Sandrine Cabut. Je vais le décortiquer pour faire ressortir la part idéologique qu'il contient.

L'article porte sur une comparaison entre le vélo « électrique » et le vélo « conventionnel », qui sera appelé plus loin vélo « traditionnel ». À aucun moment la question n'est posée de savoir s'il s'agit, dans les deux cas, de vélo. Nous partons de *l'a priori* que le vélo électrique est également un vélo, non conventionnel et non traditionnel. Le sous-entendu suppose que le lecteur de l'article sait que la différence tient à la motorisation de l'un et la force motrice des jambes de l'autre. Toute la question est là, et cette confusion dans la famille des objets techniques engendre un faux débat.

Dans un premier temps, la journaliste se réfère à une étude scientifique quantitative qui compare deux groupes de cyclistes (en VAE et conventionnel) pour mesurer les écarts tant du point de vue des groupes que des bénéfices liés à la pratique du vélo. Cet alibi lui permet de mettre en avant les utilisateurs de VAE responsables d'un « engouement croissant ». Clairement, il s'agit d'un article visant à influencer vers la pratique des VAE.

On y apprend tout de même que les électro-cyclistes sont plus vieux, plus gros et plus malades, dit dans un vocabulaire politiquement correct, cela donne : « plus âgé, en surpoids et plus atteint de maladies chroniques ». On y apprend aussi qu'ils font moins d'activité physique, puisque le moteur électrique pédale pour eux. On apprend aussi que les femmes sont plus sujettes aux accidents sur VAE. L'argumentation pourrait s'arrêter ici, et concrètement le VAE n'a rien pour lui. Sauf que la conjonction « mais » vient par deux fois retourner l'argumentaire.

Une première fois, pour indiquer que le VAE a été créé pour attirer les sujets qui ne pratiquent pas le vélo traditionnel. Ici, la journaliste utilise avec subtilité un changement de mots et passe de « conventionnel » à « traditionnel ». Quand on sait l'importance des mots, ce constat n'est pas neutre.

La journaliste sort ensuite de sa botte secrète la phrase issue du livre passionnant du géographe Alexandre Schiratti. Dans le monde scientifique, ne pas connaître untel relève de l'habituel, et n'étant pas géographe, j'avoue ne pas connaître Alexandre Schiratti. Aussi je m'empresse d'aller sur these.fr pour voir quelle est sa thèse, qui a été son directeur de thèse et de quelle école doctorale il vient. Ce réflexe permet de s'assurer du parcours et de la scientificité de la personne. Bref, aucune information sur le site ; Schiratti n'a pas soutenu de thèse ! N'en est-il pas moins géographe ? Pas en France en tout cas.

Le statut de géographe n'est pas réglementé comme peut l'être le statut d'architecte. Après l'obtention d'une licence de géographie, n'importe qui peut se dire géographe, tout comme ethnologue ou sociologue. Pour cette raison, on trouve des individus socio-anthropologues, philosophes et urbanistes à la fois. Les multiples casquettes procurent une distinction et une emphase qui généralement suffit à faire autorité. Mais à regarder de plus près, ne pas avoir de thèse de doctorat, n'est-ce pas un peu tricher sur la marchandise ? Plus loin, la journaliste qualifie notre géographe de « spécialiste des mobilités et de l'environnement ». La transition écologique est en marche, nous pouvons dormir tranquille.

Sur LinkedIn, on voit que notre homme est titulaire d'un Master : Transports, territoires, environnement. Est-ce un géographe pour autant ? Titulaire d'un CAP de cuisine, il est aussi cuisinier.

Une seconde fois, le « mais » intervient dans le dernier paragraphe qui propulse Schiratti au sommet avec un « livre passionnant » refaisant l'histoire de la draisienne jusqu'aux pionniers pour mettre en avant quelques grands noms de la vélocipédie, histoire de donner envie de refaire les voyages soit « sur un biclou sans pneu », soit en vélo électrique. L'opposition binaire est ici poussée à son paroxysme alors qu'aucun pionnier n'a roulé sur un vélo sans pneu. C'est évident ! Le vélo « traditionnel » est dénigré au profit du vélo électrique.

De cet article, nous pouvons donc conclure qu'une attention est toujours nécessaire lorsque nous utilisons une source journalistique. Il est nécessaire de la citer, et de citer son auteur. Cependant, nous voyons également que les sources utilisées par les journalistes ne font pas office d'analyse critique et qu'il est important de vérifier les sources citées.

C'est une double tâche qui incombe au scientifique, et sans cette vigilance, on a tôt fait de rabâcher des à peu près ou une idéologie sans s'en rendre compte. Ici, mais je m'en doutais, nous avons affaire à une tentative d'influence d'une part pour le VAE et d'autre part pour le géographe.

La même démarche sera utilisée pour les documentaires, et toutes les sources secondaires comme Wikipedia, YouTube, etc., devront obligatoirement être critiquées avant d'être utilisées.

Sandrine Cabut, « Vélo électrique ou conventionnel : quel impact sur la santé ? », *Le Monde*, 22 octobre 2022

Publié le 21 décembre 2022

La plaquette du workshop 2022 à la Halle de la Machine

Pour cette fin d'année, voici la version finale de la plaquette que nous avons réalisée lors du workshop du 14 au 18 novembre 2022. Un grand merci à cette équipe d'étudiants et d'enseignants qui ont activement participé à cette mini-aventure. Toutes les contributions sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

Noël Jouenne, *Halle de la machine : Séminaire La ville en mouvement [2022-2023] . #2, L'art de faire rêver les gens : [Workshop du 14 au 18 novembre 2022, La Halle de la Machine, Toulouse] / ENSA Toulouse, 55 p.*

Publié le 28 décembre 2022

Je ne te demande pas si ta grand-mère fait du vélo ?

Pour clore cette année 2022, une note d'humour et de réflexion à propos du vélo. Fernand Léger (1881-1955) s'est penché sur cet objet technique comme beaucoup d'artistes contemporains de son époque. On a pu voir cet été au musée Soulages de Rodez une exposition temporaire rétrospective de la vie de l'artiste, aux côtés de Pierre Soulages (1919-2022). Le prince de l'outrenoir laissait place aux couleurs chatoyantes de Léger, pour des mises en scènes de la vie quotidienne comme au travail. Nous voyons peut-être avec ces deux gouaches une évocation émancipatrice de la femme chevauchant le cadre d'un vélo (sans doute de cirque).

Dans les années 50, le vélo était encore perçu comme un engin de déplacement pour les classes populaires, un objet de loisir pour les randonneurs et le cyclotourisme, et bien sûr comme un objet fétiche des courses cyclistes avec notamment les critériums dans les vélodromes et les compétitions par étapes symbolisées par le Tour de France. Trois aspects de la bicyclette qui produiront trois dimensions sociales et historiques entremêlées et indépendantes à la fois. Aujourd'hui, les enjeux pour des villes saines et durables font du vélo l'objet indispensable des programmes écologiques. Des discours à la réalité, 2023 nous montrera si le fossé se rétrécit ou bien s'il s'éloigne.

Publié le 7 janvier 2023

Une rustine sur la ville

On ne peut faire l'économie de sa lecture. Disons-le tout de suite, l'ouvrage assez médiatisé, bon marché, est rédigé à deux voix par la présidente de l'Ordre national des architectes et un urbaniste, ressemble à un manifeste d'urbanisme. Tenter de vouloir réparer la ville, c'est apposer une rustine là où le bâti se dégrade, lorsqu'une friche est à combler, là où la « densification douce » permet d'ajouter du toujours plus là où il faudrait peut être un peu moins. Ce texte compte de bonnes propositions, mais il part d'un postulat erroné, de mon point de vue, d'où découlent forcément des solutions mal adaptées puisque ne remettant pas en cause le principal problème.

Les huit chapitres de ce recueil de 90 pages offrent un éventail de réflexion en cours, lesquels se terminent par des propositions (d'où le manifeste). En préambule, l'architecte et l'urbaniste se présentent et expliquent leur démarche centrée sur la « transition dont on parle beaucoup ». Ici, l'emploi du « on » très critiqué chez les étudiants est abondamment utilisé pour englober le discours (ou le noyer) dans un collectif qui ne dit pas son nom. « On ne réfléchit plus..., on devrait..., on parle beaucoup..., on pense..., on fabrique..., on a des responsabilités..., tout cela en deux paragraphes. Certes, nous vivons « un siècle incertain » et « les crises nous imposent de changer de modèle ». Mais selon moi, il n'est pas clairement identifié.

Pour preuve, le premier chapitre tente d'identifier le problème qui est réduit à trois crises : celle du climat, celle des ressources et celle de la biodiversité. Nous pensons à juste titre, et pour avoir lu d'autres ouvrages, que ces trois crises sont le résultat d'une crise du capitalisme qui les englobe toutes les trois. Si l'on omet de préciser ce détail, alors nous pouvons essayer de régler chaque crise en adoptant une réponse technique qui ne sera apposée qu'une rustine à un problème plus général, plus vaste, et plus complexe.

Évidemment nous sommes d'accord avec les auteurs lorsqu'ils pointent ces problèmes et lorsqu'ils écrivent que « nos modèles de ville participent aussi activement à la crise climatique ». Mais si l'on ne pointe pas l'origine de cette crise climatique, à savoir les effets délétères du capitalisme, comment diminuer la production de gaz à effet de serre ? L'imperméabilisation des sols est le résultat de la politique du tout voiture et de la bétonisation des villes, lesquels participent à l'accumulation des richesses, et à l'absence du partage des espaces. La ville est gourmande, mais le problème n'est pas posé : pourquoi nos villes croissent-elles sans cesse ? La ville est-elle le seul modèle viable lorsqu'elle-même devient invivable ? Nous avons vu qu'en pleine pandémie, les plus riches repartaient à la campagne. La ville serait donc le ghetto des pauvres ?

Et puis il y a des choses agaçantes comme dans le chapitre deux lorsque l'architecte énonce « qu'il y a un attachement français à la propriété où chacun possède son

jardin et sa voiture, sa buanderie ». C'est aller un peu vite et oublier que 24% des ménages possèdent 68% des logements et que 42% des ménages ne possèdent aucun logement (source Insee, 2021). Aussi lorsqu'il est question d'habitants ou de citoyens, rien n'est précisé sur leur qualité au regard de leur statut de propriétaire ou de locataire. Ce n'est pas la même chose, et « l'urbanisation douce » dont il est question et qui consiste à ajouter du bâti dans « les espaces vides » (jardin, toit, etc.) ne sera pas vécu de la même manière par un propriétaire ou un locataire. La densification douce, heureuse ou dure, reste de la densification.

À un autre moment, l'urbaniste écrit : « nous avons pléthore d'équipements publics aux horaires d'ouverture étriqués qui pourraient servir plus ». Cette idée a été récupérée chez Carlos Moreno, qui prône l'utilisation des écoles pour d'autres activités le soir, le week-end ou pendant les vacances. Cette idée qui consiste à récupérer de l'espace est absurde et renvoie à l'idée d'optimisation de l'espace, c'est-à-dire à la densification de l'espace à travers le temps. Et comme chacun le sait, le temps c'est de l'argent. L'optimisation du temps et des lieux est une idée faussement bonne.

D'abord parce que chaque lieu est la propriété d'une personne morale, une commune, une institution, une entreprise, et que partager l'espace nécessite de définir les responsabilités d'affectation et d'usage. Penser qu'un bureau de poste va mettre à disposition une salle de réunion après 18 heures, puis servir de réfectoire la nuit pour les personnes à la rue, et se transformer en salle de cours le week-end, renvoie à cette idée de polyvalence qui existe déjà à l'échelle communale, mais difficile à réaliser avec des bureaux.

Reste que les propositions avancées témoignent d'un bon sens que chacun doit prendre en compte dans sa réflexion sur la « transition, bifurcation, redirection ou révolution ».

Le troisième chapitre met l'accent sur les incohérences administratives à l'échelle européenne, avec la libre concurrence des marchés. Les auteurs abordent le problème du béton, responsable des gaz à effet de serre à hauteur de 8%, et proposent de penser en termes de circuits courts, tout en insistant sur l'utilisation des matériaux biosourcés et géosourcés. Est-ce là une solution ? Comme le souligne ailleurs Aurélien Barrau, la technique n'est pas la solution à tout, un peu comme ces gens qui pensent que la science ou même Dieu viendront au secours de la civilisation (certains pensent même que les extra-terrestres viendront au secours de la Terre). La politique de l'autruche n'a jamais rien résolu. Sans un changement des mentalités et du système de valeur, il n'est pas envisageable de changer quoi que ce soit.

Reste que ces propositions sont évidemment à prendre, car elles peuvent être à l'origine d'un bouleversement des pratiques. Le chapitre quatre aborde la question du logement neuf, et des inégalités dans les mobilités. Les cinq propositions qui clôturent ce chapitre restent clampées sur une vision néolibérale de la ville et de la construction. « Multiplier les innovations en termes de financement » revient à proposer un crédit à taux zéro pour les ménages les moins riches, et faire

disparaître le sol de la propriété revient à ne faire payer que le bâti, comme en Angleterre où la propriété privée n'est jamais acquise. Mais il n'est rien dit sur le gel des loyers ni sur le contrôle du prix du mètre carré et de la spéculation foncière.

Le chapitre cinq ne propose là encore que des solutions techniques. Si la désimperméabilisation des sols devient une évidence, ou créer une nouvelle canopée, rien n'est dit sur qui habite la ville, en dehors d'une image d'Épinal de la famille modèle allant pique-niquer le dimanche dans la parc voisin. C'est intéressant de concevoir l'extérieur comme un prolongement de l'habitat, mais à qui s'adresse ce modèle ?

Disons tout de suite que je n'ai pas de solution, et que cet ouvrage abonde d'idées qu'il faut prendre en compte, qui servent de point de départ. Le sixième chapitre pourrait être qualifié de « chapitre bobo » où l'on voit la mère de jeunes enfants circuler à vélo cargo, pour aboutir à la proposition d'interdire la circulation aux abords des écoles ?? Cette injonction morale est à la fois curieuse et étrange (au sens ou curieux et étrange n'auraient pas tout à fait le même sens). De même que « créer des réseaux de pistes cyclables sécurisés à l'échelle de l'agglomération » relève d'une idée fautive en matière de déplacement et de relation vélo-voiture. Des études ont montré qu'en séparant le vélo de la voiture, on rend beaucoup plus vulnérable des vélos isolés qui choisissent de circuler sur la route. Cette dernière ne peut être la seule voie royale de la voiture, et je vois comme une contradiction à vouloir réduire ou supprimer la voiture en ville et aménager des pistes cyclables. N'y aurait-il pas intérêt, plutôt, à réconcilier le vélo et la voiture en établissant un dialogue et en rendant le vélo visible ?

On pourrait discuter d'une donnée groupée faisant état de 438 décès entre les piétons et les cyclistes en 2019. Ce chiffre est peut-être dû à une extraction du nombre de piétons tués en 2019 (483) ajouté au nombre de cyclistes tués (187), dont moins de la moitié l'ont été à la campagne. Le « zéro accident » n'est strictement pas possible et pour avoir étudié la mortalité cycliste depuis l'instauration de statistiques, je peux dire que le nombre de tué a considérablement diminué depuis des années 1970, et qu'il apparaît comme incompressible sous un certain seuil. Ne serait-ce que parce que 70% des chutes sont le fait du cycliste seul. La chute pouvant entraîner la mort, il est impensable de vouloir réduire cette donnée à zéro. Même si, comme le prétendent nos auteurs, le vélo a le vent en poupe, et pourrait reconquérir les rues, ils restent campés sur la promotion des infrastructures sécurisées. Cela relève, de mon point de vue, plus du fantasme que de la réalité, et ne supprime pas les points chauds ou les nœuds urbains qui sont, à un moment ou à un autre, des points d'insécurité essentiels non résolus.

J'ai d'autres arguments dans ma besace, et pour celles et ceux qui souhaiteraient prolonger cette réflexion, je vous invite à lire le texte de Pierre Légaré, *Rien*, Stanké, 2001, pp. 36-39 (Je le déposerai un jour sur le blog). Si le vélo peut être un bon moyen de reconquérir la ville, il ne doit pas se superposer à la voiture, mais construire un dialogue avec la voiture. L'opposition franche aboutirait au

développement d'une population très réfractaire au vélo, qui ne supporte pas le vélo, et qui parfois, provoque des accidents.

Il reste deux chapitres, et pour aujourd'hui, ce bilan est tout de même assez encourageant. Il y a des raccourcis, des approximations et des idées reçues, mais tout le mérite revient à exprimer des idées et des propositions qu'une ville apaisée sera en mesure d'écouter.

Christine Leconte et Sylvain Grisot, *Réparons la ville ! Propositions pour nos villes et nos territoires*, Rennes, Ed. Apogée, 2022

Pierre Légaré, *Rien*, Montréal : Stanké, 2001

Publié le 18 janvier 2023

Quel modèle pour le futur ?

(Emmanuel Borghi Trio)

En ce moment, je lis quelques livres en rapport avec la « transition écologique », c'est-à-dire en rapport avec la possibilité d'une extinction de l'espèce humaine (thèse Barrau), ou d'un effondrement du système économique (Collapsologie, Servigne), d'une catastrophe civilisationnelle (Berlan) ou d'une ethnographie des mondes à venir (Descola & Pignocchi)... Comme je lis lentement et aussi parce que j'ai d'autres occupations, ça n'avance pas vite. Mais il faut mieux avancer lentement, car le constat partagé par tous est que nous avançons droit dans le mur.

Un être pessimiste aura tendance à penser qu'on ne peut rien y faire et qu'il faut mieux consacrer ses derniers instants aux plaisirs de la vie que procure le capitalisme. C'est un peu court, et pour les étudiants qui cherchent d'autres issues, il faut mieux réfléchir à deux fois avant d'avancer ce genre d'argument, et proposer une lecture critique et ouverte.

Certes, les données disponibles tant du point de vue du climat, des ressources naturelles, biologiques, des non-humains, de la pollution, etc., ne sont vraiment pas bonnes. Trop de CO2 dans l'air, pas assez dans l'eau, réchauffement de l'atmosphère plus rapide que prévu, effets incontrôlés du réchauffement des eaux qui du coup n'absorbent plus le CO2. Pollution aggravée des villes, responsable de milliers de morts par an, rien qu'en France, de millions à l'échelle de la planète. Système économique capitaliste en berne, annonçant des crises économiques (entreprises) et financières (banques). Disparition massive des espèces animales et végétales depuis cinquante ans. Etc, de quoi rester morose pour le reste de la journée.

Comme je n'ai pas fini le livre du philosophe Aurélien Berlan, *Terre et liberté*, mais qu'en même temps j'ai lu celui de Benoît Bohy-Bunel, *Une critique anticapitaliste de*

la collapsologie, et que je termine celui de Descola & Pignocchi, *Ethnographies des mondes à venir*, j'ai quand même des choses à dire.

D'abord, qu'il faut être prudent avant d'avancer tête baissée dans un courant idéologique. Oui, chaque auteur est représentant d'un courant idéologique, et il faut mieux savoir où l'on pose un pied, histoire d'arriver en pleine conscience. Mais il faut poser ses pieds quelque part et sortir la tête du sable.

Le petit livre du philosophe Benoît Bohy-Bunel est tout à fait bien argumenté et limpide dans sa démonstration. Il reprend les thèses marxiennes pour contrecarrer la collapsologie, et dire que finalement, ce courant n'attend rien d'autre que l'effondrement inéluctable de la civilisation pour asseoir un retour au capitalisme avec ce qu'il restera. Par exemple, l'auteur écrit « qu'ils injectent dans leur futur post-apocalyptique les valeurs productivistes, comportementalistes et formalistes qui sont à la racine des crises du capitalisme contemporain » (p. 54).

J'ai donc demandé à Chat.JPT, une intelligence artificielle, de me répondre sur le problème de l'effondrement. Voici ça réponse :

« L'effondrement climatique fait référence à l'idée que le climat de la Terre se détériore rapidement et se dirige vers un état d'effondrement total. Ce terme est souvent utilisé pour décrire les conséquences potentielles d'un réchauffement planétaire continu, qui pourrait entraîner des dommages environnementaux de grande ampleur, tels que l'élévation du niveau des mers, des phénomènes météorologiques extrêmes et l'extinction de nombreuses espèces. L'effondrement du climat est une préoccupation sérieuse et il est important que les individus, les communautés et les gouvernements prennent des mesures pour réduire les émissions de gaz à effet de serre et atténuer les impacts du changement climatique.»

Translated with DeepL

Pris au jeu, j'ai ensuite posé la question de savoir si la bicyclette pouvait être un bon moyen de régler le problème de la planète :

« Les bicyclettes peuvent constituer un élément important d'un système de transport durable, car elles sont non polluantes, à faible émission de carbone et à propulsion humaine. La bicyclette peut contribuer à réduire les émissions de gaz à effet de serre, la pollution atmosphérique et la dépendance à l'égard des combustibles fossiles. Elle favorise également l'activité physique et la bonne santé, et peut réduire les embouteillages et les accidents.

En outre, l'utilisation de la bicyclette comme moyen de transport peut également présenter d'autres avantages, comme la réduction de l'usure des routes, la réduction de la pollution sonore et la création d'une communauté plus vivable et plus facile à marcher [là il y a un bug, mais on comprend l'idée].

Il convient toutefois de noter que la bicyclette ne suffira peut-être pas à elle seule à résoudre les problèmes de la planète en matière de changement climatique et de pollution, car il est important d'adopter une approche globale comprenant d'autres

mesures telles que l'investissement dans les énergies renouvelables, la réduction de la consommation et des déchets, la promotion d'une utilisation durable des sols et bien d'autres actions. »

Translated with DeepL

Je ne l'aurai pas dit mieux moi-même. L'intelligence artificielle peut-elle aider à prendre une décision, ou à assumer sa pensée ?

En conclusion de ce billet, vous trouverez un lien logique avec la pochette du CD d'Emmanuel Borghi à savoir : *arroser les bonnes graines*.

<https://chat.openai.com/chat>

Publié le 23 janvier 2023

Soutenir une thèse, c'est apprendre à convaincre

(La vie des gens (détail), François Morel et Martin Jarrie, Les fourmis rouges, 2013)

Soutenir une thèse, c'est avancer des arguments permettant de faire adhérer un jury, non pas par persuasion, mais en arrivant à le convaincre. **Convaincre** : « amener quelqu'un à reconnaître la vérité d'une proposition ou d'un fait » nous dit le dictionnaire (Petit Robert 2023).

Persuader : « amener quelqu'un à croire, à penser, à vouloir, à faire quelque chose, par une adhésion complète (sentimentale autant qu'intellectuelle) » dit-il encore.

Il y a une différence importante dans cette idée d'adhésion, mais lorsque je dis « faire adhérer un jury » il ne faut pas entendre adhésion complète, surtout d'un point de vue sentimental. Il s'agit davantage d'une adhésion intellectuelle. La persuasion a plutôt quelque chose à voir avec la médiatisation. On a tendance à croire ce que l'on voit à la télévision, et sur les réseaux sociaux, et à croire la parole des gens qui ont le plus de fans (followers). C'est un leurre. Un jeune sur six pense que la terre est plate, j'ai entendu ça à la radio ce matin.

Convaincre se concrétise par la méthode. D'abord, en expliquant comment on s'y est pris ou comment on s'y prend. Le choix de la méthode : qualitative ou quantitative. Le choix des questions, le choix de l'échantillon, la pertinence des uns et des autres, les croisements entre eux et avec d'autres sources. Cela amène à deux remarques :

1. La méthode peut être bonne et le corpus mauvais. Y a-t-il un lien étroit entre la méthode et les ressources ? Pas forcément, on peut avoir une bonne méthode et ne pas trouver les bons informateurs. En sciences sociales, la qualité de l'informateur est une donnée difficilement gérable et qui ne dépend pas « que » du

chercheur, sauf au moment de la sélection des informateurs. Pourquoi untel ou untelle ? L'âge, la profession, la disponibilité, l'accroche, le réseau, etc.

Daniel Terrolle faisait remarquer que dans toute recherche, il y a toujours un informateur (ou deux) qui est systématiquement nommé parmi les autres membres et vers qui l'ont vous renvoie. C'est celui qui est le plus informé, celui qui sait tout, le plus bavard, vers qui les autres dirigent le chercheur. Il s'agit d'une sorte de médiateur désigné par tous les membres du groupe d'une façon consensuelle. Sait-il vraiment tout pour autant ? Et quel est ce rôle de médiateur ?

2. La méthode peut être mauvaise et le corpus bon. Parce qu'un informateur peut détenir une somme d'informations pertinentes, et incontournables, mais on n'a pas les moyens d'en tirer quelque chose. À remarquer aussi que l'information pertinente ne dépend pas « que » du chercheur. Cette deuxième approche laisse plus de place à la controverse chez un jury qui préférera apprécier la qualité de la méthode à la pertinence des informations. Toutes proportions gardées, il vaut mieux réussir les deux volets, mais une bonne méthode passe avant une bonne collecte, il me semble. En écrivant ceci, je me demande si j'ai raison, et s'il n'y a pas, finalement, un lien étroit entre méthode et données de terrain. Pour compléter cette réflexion, on pourra se plonger dans l'ouvrage de Patrick Gaboriau sur l'enquête de terrain.

Patrick Gaboriau, *L'enquête sociologique. Sociogenèse du fait social*, coll. Logiques sociales, Paris, L'Harmattan, 2019

Publié le 30 janvier 2023

Anthropocène versus capitalocène

Nous sommes entrés dans l'ère des effondrements : acidification des océans, disparition massive des espèces animales, épuisement des ressources naturelles (pétrole, matières premières, terres rares, etc.), guerres pour maintenir les suprématies (géopolitiques et ressources), tempêtes climatiques extrêmes, pandémies virales globales, et tout cela depuis à peine 150 ans.

Pour certains, la responsabilité incombe à l'Homme dans sa globalité et c'est pour cela que l'ère se nomme Anthropocène. *Anthropos*, c'est l'Homme au sens large (il inclut la femme, les enfants, les vieillards, mais aussi les riches et les pauvres), et *Cène* qui est l'époque géologique. Ce néologisme est donc construit sur la base des ères géologiques et pourtant il s'adresse à une période déterminée par le machinisme et l'industrialisation qui est au cœur de la logique capitaliste. De plus, il s'agit d'une toute petite période qui peut être longue à l'échelle humaine, mais courte à l'échelle géologique. D'autre part, l'*anthropos* ne fait pas la distinction entre les pays en développement et les pays industrialisés, ni entre les peuples passifs et pacifiques et l'Occident. Or, l'industrialisation débute en Angleterre au XVIIIe siècle et s'étend en Occident, avant de rejoindre les pays qui

s'industrialisent comme l'Amérique du Nord, l'Europe de l'Est et plus tard l'Asie. La logique qui sous-tend ce développement est la logique capitaliste.

C'est pour cette raison que d'autres préfèrent nommer cette période le Capitalocène, en référence à Karl Marx qui a bien décrit les mécanismes du capitalisme qui tire de la plus-value un bénéfice cumulable. En reprenant la notion d'ère géologique, et en l'associant au préfixe Capital, ils pointent la responsabilité de notre situation au capitalisme et aux capitalistes. C'est en effet le capitalisme qui a massivement permis de détruire les ressources et de penser la Terre comme un objet de rentabilité et d'accumulation. Or, la Terre est un objet fini qui tourne sur elle-même. Et c'est les capitalistes qui sont au centre de cette logique d'accumulation sans limites.

Les plus fervents capitalistes proposent aujourd'hui d'aller coloniser Mars et d'aller puiser de nouvelles ressources sur des météorites. Cependant, ne faudrait-il consacrer notre intelligence collective à restituer à la Terre sa capacité d'hébergement des espèces animales et végétales dans un esprit d'harmonisation global ?

Comme ce sont aussi les capitalistes qui dominent l'aire politique, économique, juridique et idéologique (à travers notamment une remoralisation du capitalisme), tout est fait pour dénier les évidences et dévier les responsabilités. Aussi les deux regards sur l'époque, anthropocène et capitalocène, ont tendance à s'opposer alors qu'elles devraient s'associer pour amorcer une transition réelle et effective. Pourrait-on s'accorder sur les faits et sur les causes ?

Publié le 6 février 2023

Ville et bonheur

Quel rapport y a-t-il entre ville et bonheur ?

(Morning sun, Edward Hopper, 1952, Columbus Museum of Art, Ohio)

L'architecture « frugale heureuse » suppose de mettre en œuvre une architecture économique, sobre, judicieuse, efficace, qui minimise les coûts de fabrication et de production de la ville, limite des déchets sur des circuits courts et écologiques, tout en préservant la qualité de vie. On l'appelle aussi « architecture low-cost » terme moins flatteur, mais tout aussi explicite. Elle peut utiliser de préférence des matériaux biosourcés (bois, fibres...) ou écosourcés (terre du coin, lauze, pierres locales...), et limiter les interventions au maximum. Elle privilégie les circuits courts des entreprises, et sera donc adaptée localement en fonction des ressources humaines et des ressources en matériaux locaux. Globalement, toute l'architecture vernaculaire répond à cette définition, jusqu'au début des années 1970-1980. Quand on a commencé à importer des bois du Canada, c'est devenu un peu moins

écologique. Si l'on atteint ce niveau-là, elle sera « frugale », « low-cost », mais sera-t-elle heureuse pour autant ?

Le « bonheur » se définit selon des critères très variables en fonction de la population visée et aussi de l'époque. En termes de classe sociale, de profession, de statut social, d'âge et de genre, d'origine culturelle et culturelle, et aussi d'histoire personnelle. À travers le temps, on n'est pas heureux pour les mêmes raisons ni de la même façon. Prenons l'exemple du tout-voiture. Le coût des infrastructures, de l'entretien des routes et des parkings, de l'impact sur l'environnement en termes de pollution et d'acheminement des ressources, rend cette option moins frugale et la ville low cost s'éloigne. Mais cela rend les gens heureux d'être en voiture et de posséder une voiture. À ce titre, la ville de Toulouse est un parfait **anti-modèle de la ville low cost**. C'est une ville peu sobre, peu efficace, peu économe, sans retenue d'où il ne ressort pas un sentiment de sagesse et de bienveillance. Cela est d'abord l'affaire de la politique de planification urbaine, mais aussi de tempérament et de valeurs. Lorsque par exemple, un week-end est consacré à la circulation de Ferrari au motif plus ou moins fallacieux de venir en aide aux enfants malades, le tout-voiture est exacerbé à travers la couleur rouge des véhicules de luxe non soumis à la ZFE (amendement Ferrari de la Commission du Parlement européen en 2022).

En fait, pour une grande part de la population, le bonheur se définit à travers l'ostentation, la surconsommation et l'exhibition des richesses et de la prodigalité. Au contraire, la frugalité, ou le *low cost* exerce une frustration sur ces comportements exubérants et les modes de vie des citoyens sont peu compatibles avec un esprit économe et sobre. La ville a d'ailleurs toujours été le théâtre de la démonstration et de la monstration. Comment, dans ces conditions, réussir à rendre la ville attractive et inclusive, c'est-à-dire, qui déploie à la fois des qualités de vie et une offre culturelle et démonstrative suffisante et sobre ?

On parle également de « ville inclusive » ou de « ville bienveillante », autant de termes qui se recoupent et qui donnent une direction vers où aller, alors que la catastrophe socio-écologique est en cours...

Aurélien Berlan, *Terre et liberté. La quête d'autonomie contre le fantasme de délivrance*, La Lenteur, 2021

Dominique Gauzin-Müller, *Architecture frugale: 22 réhabilitations inspirantes en Occitanie*, Autoédition, 2022

Publié le 12 février 2023

L'arbre en ville

(*Open Orchard 2023, Sam Van Aken*)

Dans le cadre des activités de l'association des 1980s, sur Empalot, nous préparons une semaine autour des arbres en ville, en avril prochain (lundi 10 avril). J'ai décidé de m'intéresser à l'artiste américain Sam Van Aken, né en Pennsylvanie en 1972. Cet artiste s'intéresse aux arbres et a déjà produit des hybrides constitués à partir de greffes d'arbres fruitiers. Il a réussi à obtenir en 2013 un arbre hybride accueillant 40 fruits différents. Cet arbre a été vendu aux enchères en 2013 pour 30 mille dollars.

Dans chaque artiste il y a un subversif, et quelqu'un qui souhaite alerter la société. Ici, Sam Van Aken propose de résoudre le problème de l'approvisionnement (circuit court) en fruits variés. Un seul arbre pourrait produire sur plusieurs mois au cours des saisons. En dehors de l'esthétique fleurie, cette idée germe dans son projet à grande échelle Open Orchard, qui concentre 50 arbres hybrides. Mais surtout Van Aken sensibilise à la « beauté » des arbres et à leur nécessaire préservation.

« The Open Orchard est une nouvelle œuvre d'envergure sur Governors Island qui prendra la forme d'un verger public composé de 50 arbres fruitiers hybrides. Chaque arbre sera greffé avec de multiples variétés de pêches, prunes, abricots, nectarines, cerises et pommes qui sont originaires ou ont été historiquement cultivées dans la région de New York au cours des 400 dernières années, mais qui ont été perdues à cause de l'industrialisation de l'agriculture, préservant ainsi leur biodiversité pour les générations futures. En plus du verger de Governors Island, des centaines d'arbres supplémentaires seront distribués dans des jardins communautaires afin de créer une plantation dispersée dans les cinq arrondissements. »

Publié le 5 mars 2023

L'arbre et l'humain

(Répétition des sapins, 1980s, 5 mars 2023)

Encore dans les années 1970, il était de coutume à la naissance d'un enfant, de planter un arbre sous lequel on avait déposé le placenta. Il pouvait s'agir d'un arbre fruitier comme un pommier ou un poirier. Il fallait un jardin et des liens particuliers avec le sol et le milieu.

C'est ce que nous a raconté Jean-Pierre cet après-midi au moment de la pause durant notre répétition pour la semaine d'Empalot.

À travers cette anecdote, nous voyons que l'arbre est étroitement lié à l'humain et que ce rapprochement que l'on dit actuel entre l'homme et le vivant non-humain n'est pas d'aujourd'hui. De tout temps, l'homme a respecté ce qu'il a appelé la nature comme si c'était autre chose de très distant, de très différent, de très inférieur.

En rentrant, un homme en voiture qui sortait du match du stadium m'a traité de fils de pute parce que ma voiture le gênait. Voilà comment sont les liens aujourd'hui : déliés. Dans notre rapport à l'autre et à l'altérité, nous ne sommes plus représentant de notre espèce humaine, mais simplement nous sommes redevenus sauvages. L'autre est un poids, un parasite et un obstacle.

Il y a sûrement des gens qui voudraient être seuls sur terre, bien tranquille. Mais cette tranquillité ne durerait pas longtemps. D'abord parce qu'ils n'auraient plus accès à rien, nourriture comme santé, mais parce que la société c'est d'abord être ensemble pour faire société. Je me demande alors pour ces gens-là quel est le projet de société ?

Publié le 12 mars 2023

Mouvement de révolte dans les ENSA

De manière sporadique d'abord, plusieurs écoles d'architecture ont fait remonter des demandes en termes de progression pédagogiques, mais aussi de moyens attribués à la pédagogie, et surtout sur les conditions d'apprentissage. L'amalgame avec les mouvements sociaux actuels n'est pas étranger à ce grand ras-le-bol national que nous montre la presse à travers la crise de la santé, de l'économie, des énergies, de l'enseignement, etc. Nous vivons une crise perpétuelle dans laquelle s'engouffrent de multiples revendications. Et cela ne date pas d'hier. En effet, depuis déjà plusieurs années, des sites Internet relaient des humiliations, des critiques anti-pédagogiques, des dénigrements, du sexisme, des petites phrases assassines, sur fond de charrette. Que se passe-t-il ?

Malgré la loi sur l'égalité des chances de 2005, et les lois successives, le système de compensation dans les UE n'est pas toujours appliqué, et des coefficients monstrueux font barrage à ce dispositif quand ce ne sont pas les enseignants eux-mêmes qui notent très sévèrement afin de contrer ces effets pourtant prévus dans les accords de Bologne.

Par ailleurs, le harcèlement sexiste, sexuel et moral est mis en avant dans certains ateliers de projet, toutes écoles confondues, et nous avons du mal à constituer un dossier accumulant des faits, car les étudiantes et les étudiants ont souvent peur des conséquences. Mais depuis quelques semaines, ils se lâchent...

À l'heure de l'écriture de ce billet, une quinzaine d'écoles d'architecture ont rejoint ce mouvement de blocage afin de soutenir, en premier lieu, l'école de Normandie, bloquée depuis février. Cette initiative a amorcé un vent de révolte, et viennent s'ajouter les questions d'ordre pédagogique, et aussi ce que l'on appelle les violences pédagogiques, c'est-à-dire des violences proférées dans le cadre pédagogique, mais qui n'ont rien de pédagogique.

Va-t-on vers un nouveau mai 68 ? Aucun sociologue sérieux ne pourrait encore l'affirmer, cependant que toutes les conditions d'une révolte à grande échelle sont réunies (montée des prix des produits de première nécessité, inflation, crise sanitaire, écologique et politique, perte de l'espérance en l'humanité...).

« Dans mes relations aux autres qui n'ont pas nécessairement fait choix des mêmes options politiques, éthiques, esthétiques ou pédagogiques que moi, je ne peux partir du point de vue que je dois « les conquérir » à n'importe quel coût, mais je ne dois pas non plus craindre qu'ils prétendent « me conquérir », nous dit Paulo Freire.

Paolo Freire, *Pédagogie de l'autonomie*, Toulouse, Erès, 2019, p. 146

Publié le 16 mars 2023

La lutte continue

(Ensa en Lutte, Manifestation du 15 mars 2023 Toulouse)

Ça y est, les 20 écoles publiques sont en suspension pédagogique pour une « banalisation » de la semaine. Des ateliers de réflexion, de prise de parole, de libération de la parole sont organisées pour permettre d'arriver à la grande question : celle des violences pédagogiques.

Alors que la bienveillance est dans toutes les bouches, un voile noir recouvre une forme d'enseignement rigide et rétrograde. Retour de la charrette, humiliations et discriminations publiques, les raisons ne sont plus limpides ni évidentes sur les motivations de telles anti-pédagogies.

Tim Ingold avance que l'anthropologie et la pédagogie ont des points communs, ne serait-ce que parce que l'anthropologie c'est aussi l'écoute de l'autre, comme l'école, « le terrain est un *undercommun* » —un sous- commun — « nourri par des gestes mineurs » nous dit-il. C'est un peu comme si l'on était en situation de terrain, cet espace à la fois identique et différent, puisque soumis à l'observation et à l'analyse.

Avec l'effondrement du système capitaliste, que l'on ne peut pas qualifier d'effondrement *soft*, nous allons vers plus de manifestations diverses et variées : tempêtes extrêmes, canicules, crises économiques, disparition d'espèces, pandémies nouvelles, crises sociales et politiques, etc. Ce que nous observons cette semaine n'est qu'une manifestation de soubresauts à l'échelle de la planète. Selon toute vraisemblance, il y en aura de plus ne plus, et dans tous les domaines.

Reportage France 3

Figaro Etudiants

Publié le 17 mars 2023

Le tournant ontologique en anthropologie

(Extrait d'une peinture de Guillaîne Querrien, La vague rouge, coll. privée, Monique Selim et Pascale Phelinas, L'Harmattan, 2023)

La surprise des textes d'un livre collectif est toujours un moment attendu, et pour cette livraison de l'ouvrage intitulé *Devenir en régime pandémique ?* sous la direction de Monique Selim, j'avoue une appréhension de l'ordre du jugement entre mon texte et celui des autres. Suis-je à la hauteur ? Ma petite contribution parmi les vingt contributions vient enrichir cette question du devenir en régime pandémique, et c'est forcément par le premier article, celui de Monique Selim elle-même qu'il faut commencer.

Disons-le tout de suite, Monique Selim appartient au courant de l'anthropologie qui considère que l'histoire sociale et politique a à voir dans l'organisation du monde et des individus entre eux. Que les rapports de domination existent et sont entretenus dans ce qu'on appelle le capitalisme qui a largement contribué à promouvoir la peur durant les deux années aujourd'hui refoulées du Covid. S'agit-il, comme beaucoup le prétendent, de défendre aujourd'hui le « confort d'une gestion libérale » (p. 13) ou bien de faire naître par une intelligence collective les moyens de faire face à ce régime pandémique « dans lequel nous nous installons mondialement » et pour lequel l'auteur pose la question de savoir s'il est « générateur de comportements délibérément réactionnaires, car avides de surprotection » p. 14). Alors que « l'extrême droite est installée en masse à l'Assemblée nationale et est désormais légitimée entièrement avec un poids politique décisif » (p. 15), « l'État en France est apparu de plus en plus comme une coquille vidée de sa substance » (ibidem). Et qu'en est-il derrière ce « climat idéologique de pacification » où règne une éthique d'État reposant sur du mensonge.

Spécialiste de l'anthropologie féminine, Monique Selim ne manque pas d'aborder la question de la place des femmes dans un contexte de « marchés de la jouissance et de l'esthétique, où toute personne peut faire modifier son corps, en produire l'image, en acheter et vendre une partie et/ou l'entièreté, qui, nous dit-elle, font intégralement partie des processus de financiarisation du capitalisme » (p. 21).

Mais ce qui m'a le plus intéressé dans son texte c'est les trois derniers paragraphes portant sur Latour, et consort, Descola, Ingold, Viveiros de Castro, appartenant communément à cette nouvelle branche de l'anthropologie ontologique. Ce tournant ontologique que l'auteure qualifie de « pseudo-métaphysique de l'anthropologie » (p. 27), une critique d'ailleurs adressée à Henri Lefèvre en son temps.

L'ontologie est la branche de la philosophie qui s'intéresse à l'essence de l'être, et qui aujourd'hui s'étend aussi bien aux non-vivants qu'aux vivants. Aussi

intéressant qu'il puisse paraître, notamment parce qu'il insiste sur la prise en considération des êtres dans leur nature et leur diversité, ce courant évacue totalement l'histoire sociale et politique ainsi que les déterminismes sociaux et historiques qui font la société. « Les modes ontologiques et les formes de vie remplacent dans cette optique de connaissance les organisations sociales et politiques, engloutissant l'idée même de société » (p. 28).

En ignorant les enjeux capitalistiques, il est plus plausible de se pencher sur la transition écologique avec l'espoir qu'une technique nouvelle viendra sauver l'espèce humaine, elle-même réinvestie dans la nature, même s'il me semble que Descola modifie légèrement sa façon de penser dans son dernier livre co-écrit avec Pignocchi. Les deux hommes s'influencent peut-être mutuellement. Quoi qu'il en soit, « l'anthropologie qui s'entend comme sociale, politique et économique prend au contraire les combats écologiques contre les gouvernements comme objet et est attentive à leur dimension de plus en plus politique, transgressive et violente » (p. 28).

Bruno Latour apparaît comme un visionnaire dont le succès « doit sans doute beaucoup à l'horizon rassurant et compensatoire qu'il dresse à portée de main : à la fois messianique, réconciliateur avec « la nature » et la plénitude vivant, rejetant la « modernité » sans renier l'archaïsme, il fait oublier la violence du régime capitaliste, financiarisé, algorithmes qui règne en maître » (p. 27).

Voilà un livre qui s'annonce bien !

Monique Selim et Pascale Phelinas, *Devenir en régime pandémique ?*, coll. Anthropologie critique, Paris, L'Harmattan, 2023

Publié le 20 mars 2023

Repenser la dimension critique : à propos du 49-3

(Portrait de George Orwell)

Ce blog n'a pas une vocation politique. Cependant, la ville en mouvement est déterminée par le politique. Il faut donc aider les étudiantes et les étudiants à y voir clair. Pour cela, mettons en évidence quelques aspects de la rhétorique employée à des fins douteuses.

Dans son billet d'humeur sur *France Inter*, radio nationale, Clément Pétreault remet en cause l'idée d'un basculement vers une dictature. Voyons son argumentation et la rhétorique qu'il emploie afin de démontrer qu'il n'est autre qu'un *petit soldat du néolibéralisme* comme l'écrit l'anthropologue Patrick Gaboriau.

Dans son premier paragraphe, le journaliste attaque un partisan de *La France insoumise* à propos d'une phrase versée sur le compte Twitter. Je précise que je n'ai pas de compte Twitter. Et le chroniqueur d'affirmer : « c'est un peu rapide ».

Son argumentation repose sur l'utilisation de mots à connotation négative comme « opposants » et « bruyants » et « assez loin du coup d'État ». Qui a parlé de coup d'État sinon le journaliste lui-même. D'ailleurs avec une certaine habileté, il va retourner l'argumentation contre les opposants au gouvernement, les « bruyants », avec cette « possibilité de faire tomber le gouvernement » qui en d'autres circonstances serait un coup d'État. La question que le journaliste pose alors est de savoir s'il en sera ainsi, et si « les oppositions devront alors assumer le choix visible de la rente politique » comme si l'autre bord était dispensé d'en assumer leur part.

Comme l'écrit si bien notre auteur, ne s'agit-il, justement, que d'un combat de posture ?

La réponse se trouve sans doute dans le deuxième paragraphe. Même travail, celui qui consiste à repérer les mots employés pour qualifier un bord et son opposé. « Affaires » et « légitime » s'opposent ici à « anti- démocratique » et « opposition ». Nous avons ensuite « comédie » et « gourmandise » qui nous conduisent à l'argument central de la thèse : « champion » et « despote » en la personne d'un Premier ministre dénommé. Il s'agit donc d'une attaque *ad hominem*. Le journaliste nous dit que le processus du 49.3 a été utilisé 28 fois en trois ans par Michel Rocard, en omettant qu'il vient d'être utilisé pour la onzième fois en dix mois par notre ministre actuelle. Par extrapolation, si l'on résonne sur le principe de la comparaison et de l'analogie, on aboutira à 39 fois en trois ans. Le monopole du despotisme est bien actuel.

L'argumentation se fait donc par omission. De même, lorsque le journaliste précise que parmi les 28 lois votées, deux dispositifs comme la CSG et le CSA, dont l'une évoque une taxe sur les salaires et une institution de contrôle de l'audiovisuel qui au demeurant est plutôt une bonne chose, il omet les autres lois votées et met en parallèle des dispositifs sans commune mesure entre les trois textes d'Elisabeth Borne et les treize textes de Michel Rocard. Au demeurant, cinq motions de censure dans un cas contre quatorze actuellement, notre Première ministre arrive en tête sur le plan des désaccords. De plus, il évacue la dimension historique et contextuelle de ses deux mandats.

C'est-à-dire que dans la comparaison brute, le journaliste fait comme s'il se passait la même chose.

Il y a par conséquent une certaine mauvaise foi dans cet argumentaire, et la posture est ici celle du petit soldat du néolibéralisme. Voyons voir : Clément Péreault est titulaire, en 2004, d'un diplôme d'une école privée nantaise. Il entre ensuite au *Point* où il écrit pour les rubriques « politique et société ». Il doit un certain succès à un ouvrage couvrant les dernières élections dans lequel on peut lire une certaine idée de la France, sous la conduite de Charles Trenet, qu'il

fredonne chaque jour. Durant un mois, notre journaliste a parcouru les régions dans un camping-car. « Un livre qui part à la rencontre de notre pays » écrit l'éditeur. À qui s'adresse cet ouvrage ?

Dans ce que Patrick Gaboriau nomme les petits soldats du néolibéralisme, une place est largement faite aux journalistes, dont Pierre Bourdieu disait qu'ils étaient les nouveaux chiens de garde. Ils sont censés protéger les pouvoirs dominants et le système néolibéral. « Comment appeler le système politique dépendant de ces idées naturalisées en vision du monde, se demande Gaboriau. Le mot de dictature serait trop fort, car nombre de leaders qui le pratiquent sont élus. La tyrannie conviendrait davantage, ou mieux, l'autoritarisme » (pp. 55-56).

On est d'accord pour dire qu'entre *Le Point* et *Médiapart* deux idéologies s'opposent. Mais nous savons aussi qu'il n'existe pas de neutralité idéologique et que le propre de l'être humain est de vivre avec ses contradictions. Du côté de *Médiapart*, on s'y attendait, les avis sont plus nuancés en faveur d'une dictature. Deux contributions viennent renforcer cet argument. La première d'Alexandre Lauverjat qui pose directement la question : « En faisant passer de force sa réforme des retraites honnie grâce au 49.3, en verrouillant le débat parlementaire grâce au 47.1, en menaçant ses propres députés, Emmanuel Macron aura, une fois de plus, usé de ses stratégies les plus abjectes afin de faire taire, par tous les moyens, l'opposition d'un peuple uni. ». On verse moins dans la crédulité du chroniqueur de *France Inter*, et il n'aura évidemment pas suffi d'une phrase, mais d'un ensemble de « stratégies » visant à conserver le pouvoir. De ce point de vue, le coup d'État aurait déjà eu lieu.

Le deuxième billet est de Jean-Michel Guiart. En reprenant un jeu de mots, il articule sa question à un état de fait. La « dictature est en marche » nous dit-il. Effectivement ce rendez-vous avec l'histoire est en passe de se produire, et nous serons attentif aux réactions et aux manifestations de cette semaine. Soyons bon prince envers Pétreault, Guiart parle d'une « dictature molle », certes, mais dictature tout de même.

En fait Patrick Gaboriau pense que gauche ou droite, ce ne sont plus des gouvernements qui dirigent la planète, mais le système financier. À l'échelle macro-économique, les banques dirigent le monde, peu importe qui se place sur le trône du président, ou du roi. Car « le néolibéralisme n'est pas seulement un système économique, de façon beaucoup plus large c'est *une organisation sociale et culturelle* » (soulignée par l'auteur) (p. 55). Aussi, Gaboriau est-il enclin à penser que : « contester ces règles et cette logique, c'est refuser de cautionner la puissance de l'argent et donc mettre des bâtons dans le dérailleur d'une mécanique bien huilée, et par là se voir discrédité par les milieux dominants » (p. 17). La boucle est par conséquent bouclée. Lorsque les idéologies s'affrontent, qu'y a-t-il d'autre à faire que de renforcer ses propres convictions ?

Normand Baillargeon, *Petit cours d'autodéfense intellectuelle*, ill. de Charb, Montréal, Lux, 2006

Patrick Gaboriau, *Les petits soldats du néolibéralisme*, Paris, Ed. du Croquant, 2022

<https://blogs.mediapart.fr/jean-michel-guiart/blog/180323/la-dictature-en-marche>

<https://blogs.mediapart.fr/alexandre-lauverjat/blog/160323/macron-la-dictature-en-marche>

<https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/histoires-politiques/histoires-politiques-du-vendredi-17-mars-2023-4042619>

<https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/decouvrir-l-assemblee/engagements-de-responsabilite-du-gouvernement-et-motions-de-censure-depuis-1958>

Publié le 26 mars 2023

La ville est-elle politique ?

Architecture Forensique de Eyal Weizman

Cette semaine, nous avons un débat dans le cadre de la banalisation des cours, suite au mouvement de soutien de l'ENSA de Normandie, en grève depuis février. Le thème de la matinée était : Architecture et politique ou l'architecture est-elle politique ?

Il s'agissait d'une grande question destinée à faire prendre conscience de la valeur politique de l'architecture dans sa société.

Différencie-t-on LE politique de LA politique de LES politiques ? Dans le même ordre d'idées, on remplace les pronoms par d'autres : UN politique, UNE politique et DES politiques.

Le même mot sert en réalité à dire plusieurs choses un peu différentes; « politique » a donc plusieurs sens, et il faut d'abord les apprivoiser pour ne plus en avoir peur. Beaucoup d'étudiant.e.s ont peur de ce mot parce qu'il évoque les affaires des grandes personnes, et qu'eux-mêmes ne veulent peut-être pas grandir si vite. Mais s'occuper des affaires des grands est-ce pour autant oublier ou renier son enfance ?

Sur le coup, j'ai écouté, attentif. Une petite délégation des Sciences Politiques était présente, et nous avons pu profiter de leur savoir en la matière. Une fois rentré chez moi, j'ai repensé à cette question : évidemment que l'architecture est politique, depuis la conception jusqu'à la réalisation, dans la mesure où le prince, LE politique, est souvent le commanditaire. Et puis j'ai repensé aux ouvrages de Eyal Weizman à propos de ce qu'il a appelé l'architecture Forensique. D'ailleurs, j'avais déjà déposé un billet à ce sujet.

D'un point de vue philosophique, l'architecte part d'une posture politique lorsqu'il trace une ligne sur sa planche à dessin (c'est une image, j'avais moi-même une table à dessiner avec pantographe lorsque j'étais jeune). Le seul trait noir de 0.7 est à l'évidence d'abord une ligne de démarcation entre un dedans et un dehors, entre nous et eux, entre elle et lui, et finalement entre « moi » et le monde. Le trait est politique.

L'architecte n'arrête pas de tracer des limites et des frontières, dans un espace domestique, pour signifier qu'ici c'est la chambre des parents et là, celles des enfants; pour signifier l'entrée de l'école d'architecture, pour contenir et canaliser les pensées, etc.

Dans son introduction, Yeal Weizman raconte que pendant la guerre en Cisjordanie, les combattants palestiniens avaient percé des trous dans les maisons accolées de sorte qu'ils pouvaient changer de quartier sans sortir dehors. Weizman écrit que « ce n'était plus l'ordre spatial établi qui dictait les modalités de déplacement, mais le déplacement lui-même qui organisait l'espace qui l'entourait » (p. 8). Voilà un acte politique et voilà pourquoi le trait est politique.

Eyal Weizman, *A travers les murs. L'architecture de la nouvelle guerre urbaine*, La Fabrique éd., 2008, 110 p.

Publié le 28 mars 2023

Pyramide des âges

(Le prof devant son tableau blanc interactif)

Soyons rationnel, et regardons de près la situation dans ma classe d'âge. Je suis né en 1963, j'ai donc 60 ans cette année (en septembre). À une autre époque, je n'aurais pas été à la retraite pour autant, car les métiers « peu fatigants » nécessitent de travailler plus longtemps. Disons qu'à 62 ans, je serais parti à la retraite. Puis à 65 ans, parce que lorsque la retraite est passée à 62 ans pour les ouvriers, elle est passée à 65 ans pour les enseignants. Trois ans de plus.

En prenant la pyramide des âges que propose l'INSEE, il est possible de savoir combien nous sommes et combien nous serons. Comme c'est une institution d'État, inutile de préciser qu'elle utilise le même outil dans ses calculs.

En 2023, nous sommes (hommes et femmes confondus) 892.760 selon l'INSEE nés en 1963 encore en vie. En fait, nous sommes plus nombreux (868.876 naissances en 1963) parce qu'entre-temps, des populations étrangères sont venues renforcer cette masse (immigration). Cette extrapolation est assez fine et repose sur les recensements de la population, le calcul de l'espérance de vie, l'apport démographique et les décès par année. Si tout le monde partait à la retraite cette année, il y aurait donc 892.760 personnes de 60 ans de plus.

En partant à 62 ans, c'est-à-dire dans deux ans, les personnes nées en 1963 ne seront plus que 883.057, toujours selon l'INSEE. C'est-à-dire que 9.703 personnes (hommes et femmes) seront décédées entre temps. Je sais, ce n'est pas drôle, surtout pour celles et ceux qui font partie de cette fournée.

En partant à 64 ans, et toujours avec la même pyramide, 20.936 personnes nées en 1963 seront décédées. Sachant que les hommes meurent plus précocement que les femmes, ces 20 mille personnes ne sont pas réparties en 10 mille de chaque. Mais l'outil à ma disposition ne permet pas d'être plus précis.

En partant à 65 ans, l'âge légal pour ce qui me concerne, et par rapport à 60 ans, 26.693 personnes n'auront pas eu la chance d'y arriver. Mais repoussons un peu plus, jusqu'à 67 ans, puisque c'est l'âge de mon départ à la retraite, nous serons alors 853.310 tout de même à entrer définitivement en retraite. Seulement, 39.450 personnes n'auront pas connu cet âge, puisqu'elles seront mortes entre 2023 et 2028. Serais-je encore moi-même de ce monde ?

En allongeant le départ à la retraite de deux ans, de 62 à 64 ans, c'est 11.233 personnes qui n'en profiteront pas pour cette seule classe d'âge. Trop souvent, on a tendance à croire que l'espérance de vie à la naissance nous amène tous et toutes à ces âges canoniques. Il n'en est rien, beaucoup vont mourir avant. Aussi peu drôle soit-elle, cette réalité devrait servir plus souvent de base de discussion pour éviter les mensonges d'une vie rallongée et d'une retraite paisible.

Publié le 4 avril 2023

Urgence écologique

(Open Orchard 2023, Sam Van Aken)

Le séminaire n'est pas en pause, mais la banalisation modifie le rapport à l'acquisition des savoirs. En attendant les États généraux demandés pour la mi-mai par le mouvement Ensa en Lutte, nous pourrons écouter en podcast l'émission sur France Inter diffusée hier dans la Terre au carré.

On y entendra les architectes Philippe Rahm et Christine Leconte qui, entre deux signatures de leur dernière livraison, viennent parler de la crise que vivent les écoles d'architecture en ce moment.

L'émission démarre avec la voix des auditeurs qui rappellera aux plus vieux les séquences de Daniel Mermet (autre époque). Maintenant que France Inter est passée à droite, les vieilles recettes n'ont pas toutes été mises à la poubelle. Après, Christine Leconte revient sur son livre dont j'ai déjà parlé. Rien de nouveau puisqu'il n'est jamais question de la base du problème : le capitalisme.

Quel est le rôle des architectes dans l'effondrement global. Comment la discipline peut-elle faire face aux problèmes du « dérèglement » climatique ? En fait, le

problème est-il climatique, je veux dire, seulement climatique ? Et pourquoi utiliser cet euphémisme de « dérèglement » alors qu'il s'agit d'un effondrement.

Le fait est que parler des écoles d'architecture sur France Inter, c'est quand même quelque chose. Comment se préparer à la transition écologique ? Il faudra d'abord se mettre d'accord sur la terminologie : anthropocène, capitalocène, technocène, de quoi parle-t-on ? Ce terme est très important parce qu'il pointe les responsabilités : non pas l'homme, mais le capitaliste, non pas le capitaliste, mais l'ère de la technologie et du capitalisme. L'intervention d'un étudiant de Paris Val-de-Seine permet d'offrir cette fraîcheur naïve et qui essaie de tenir tête au présentateur... et à Jean Nouvel.

Changer de pédagogie nécessite d'en définir les contours, de dire de quoi on parle en parlant de pédagogie. À mon avis, il ne s'agit pas de changer de pédagogie, mais de changer les paradigmes de l'architecture et de recentrer le tout sur les questions écologiques et sociales.

Le couplet sur l'albédo et l'idée de tout mettre en blanc, dont les routes, est extrêmement drôle parce que ça ne suffira pas. C'est très naïf ! Du positif donc ! Pourquoi c'est naïf ? C'est vrai qu'en écrivant cela, je peux passer pour un rustre et un indécrottable grincheux. Alors je vais expliquer les sous-entendus qui permettront à toutes et tous de comprendre cette remarque.

L'albédo est le pouvoir réfléchissant d'une surface. Plus la surface est claire, plus l'albédo est élevé, entre 0 et 1, mais souvent converti en pourcentage. Ainsi, 80% c'est un pouvoir de réflexion important comme le béton clair, la neige ou l'aluminium poli. Donc, en théorie c'est plutôt bien que la surface au sol réfléchisse puisque les rayons du soleil ne vont pas pénétrer et réchauffer le sol. Ils ne vont pas non plus se stocker dans le matériau et réfléchir sous forme d'infrarouge la nuit.

En revanche, lorsque les rayons repartent du sol (des matériaux réfléchissants) vers le ciel, ils repassent dans les nuages et l'atmosphère. Alors que les nuages vont absorber 3 à 5% des rayons réfléchis, l'atmosphère va en absorber 23%. Cela signifie que tous les rayons renvoyés ne vont pas repartir dans l'espace, mais réchauffer l'atmosphère. En quelque sorte, cela revient à déplacer le problème, et ne règle rien dans l'absolu.

De plus, en réchauffant l'atmosphère, nous réchauffons la planète, provoquons des dômes de chaleur, et ne réglons aucun problème lié au réchauffement climatique. Cela contribue à la formation d'ouragans, de tempêtes, etc. Voilà pourquoi il est naïf de penser qu'en repeignant les murs et les toits en blanc on fera baisser la température générale de la planète. Au mieux, le réchauffement de l'atmosphère permettra de faire fondre les glaces polaires plus vite.

Les architectes ont l'habitude de déplacer les problèmes, par exemple, en réhabilitant des quartiers d'immeubles pour chasser les plus pauvres et mettre des plus riches à la place. Cela ne règle pas le problème des pauvres, mais déplace le

problème. Un changement de paradigme est donc nécessaire pour voir les choses autrement, et pour ne pas déplacer le problème.

Ce qu'il faut, ce n'est pas un changement de pédagogie, c'est un changement de paradigme.

Publié le 7 avril 2023

L'architecture de demain est arrivée

« Perte de temps » voilà ce qu'a dit une collègue à propos des quatre dernières semaines, alors qu'en réalité, nous nous trouvons devant **l'avenir de l'architecture**, une architecture peut être sans plan, mais en réflexion constante. Des cerveaux qui fusent, des idées qui pointent, des tentatives de dialogue et des mots qui tombent à plat. Des individus qui font « collectif », qui font ensemble quelque chose dont on ne sait pas encore la forme. D'autres propos qui amènent les applaudissements. Perte de temps de quoi ? Perte de quel temps ? Celui des apprentissages et du diplôme, celui de la vieillesse et du temps qui passe, ou celui du temps de l'enseignant qui ne sait pas quoi faire d'autre que ce qu'il a l'habitude de faire. (Entre parenthèses, si l'enseignement a conduit à ce que nous avons et que nous sommes, peut-être faut-il revoir quelques données.)

Attendez, la terre n'en a plus pour très longtemps, alors pourquoi perdre son temps à chercher à apprendre ? D'accord, c'est en centaines d'années, ouf ! Et puis enseigner c'est quoi ? Moi j'ai vu des jeunes prendre des initiatives, qui ont trouvé leurs repères et de la motivation, un sens à ce qu'ils faisaient, qui apprennent enfin à devenir adultes (ce que l'atelier de projet ne permet pas, visiblement). Organiser une réunion, construire un argumentaire, animer un débat, organiser les tours de parole, etc. C'est quoi sinon des compétences.

En fait, je me demande si nous n'avancions pas dans **l'architecture de demain**. Parce que les machines vont bientôt savoir faire mieux et plus rapidement les plans, la conception, et l'organisation des travaux. Elles n'oublieront pas une porte, calculeront la bonne portance d'une poutre, et éviteront que les balcons tombent. L'architecte, lui, va devoir réfléchir et parler, prendre la parole et négocier, entretenir des rapports humains avec les autres. Le plus important dans l'architecture, ce sont les sciences sociales. Ce que l'IA ne peut pas faire, c'est entretenir des rapports humains.

Présentation du séminaire

Le séminaire *LA Ville En Mouvement* est un séminaire de Master 1 de l'ENSA de Toulouse. Coordonné depuis 2017 par Noël Jouenne (anthropologue), professeur HDR d'anthropologie sociale.

Équipe 2022-2023 :

Mohammed Zendjebil, DEA de Géographie, CDI

Marie-Ange Lasmènes, docteure en ethnologie, MAA

Zoé Lecrosnier-Juraver, architecte, doctorante en architecture

Intervention ponctuelle :

Inclu & Sens ex-Handi'Apt (Architectes)

Océane de Matos et Mélanie Barrès (architectes)

Anciens participants :

Samuel Balti, géographe, docteur ;

Carl Hurtin, Plasticien;

Luc Gwiazdzinski, géographe, professeur HDR;

Américo Mariani, sociologue, docteur;

Nadja Monnet, ethnologue, docteure;

Marc Raymond, architecte DLPG;

Caterine Reginensi, ethnologue, docteur HDR

Clara Sandrini (architecte, docteure), Professeure HDR, ex-coordinatrice (*Image de Ville*);

Nadia Sbiti (architecte-urbaniste, docteure);

Pierre Weidknet, historien, docteur;

Table des matières

AVANT-PROPOS	3
PREMIERE ANNEE (2017-2018)	7
BIENVENUE SUR LE BLOG DU SEMINAIRE VOIR LA VILLE	7
<i>Voir la Ville : Marges, Limites, Frontières.....</i>	<i>7</i>
<i>Structure du séminaire.....</i>	<i>7</i>
<i>Organisation pédagogique sur l'année (S7 et S8).....</i>	<i>8</i>
<i>L'équipe :.....</i>	<i>8</i>
<i>Méthode adoptée</i>	<i>8</i>
<i>Repère bibliographique.....</i>	<i>8</i>
<i>Objectif pédagogique.....</i>	<i>9</i>
<i>Un contenu pluridisciplinaire</i>	<i>9</i>
<i>Un travail sur le terrain</i>	<i>9</i>
<i>Un support d'analyse</i>	<i>9</i>
<i>Une bibliographie adaptée</i>	<i>9</i>
<i>Une année bien remplie</i>	<i>10</i>
<i>Calendrier des séances.....</i>	<i>10</i>
BIENVENUE DANS LE SEMINAIRE.....	10
RETOUR SUR LA PREMIERE SEANCE	11
PREMIER CONTACT AVEC LA MARGE, LA LIMITE ET/OU LA FRONTIÈRE	12
<i>Toute nouvelle recherche commence par une recherche bibliographique.....</i>	<i>12</i>
<i>Les mots-clés.....</i>	<i>13</i>
VERS DE NOUVEAUX QUESTIONNEMENTS.....	13
PROCESSUS D'AUTO-GESTION DES GRANDS-ENSEMBLES DE SOFIA, BULGARIE, PHOTO CS CLARA SANDRINI INTERVIENDRA À PROPOS DES VILLES DE L'EST.	14
CONTRIBUTION DE JADE	15
LES METHODES : DU QUANTITATIF AU QUALITATIF	16
L'ESPACE PUBLIC ET SES LIMITES.....	16
RETOUR SUR LA SAM BAGATELLE	18
LECTURE DE MARGES	20
ATELIER DE LECTURE.....	20
LE POINT DE VUE DE BENJAMIN.....	21
PATRICK GABORIAU LE 7 FÉVRIER 2018	22

LES METHODES : ON CONTINUE...	23
RETOUR SUR LA SÉANCE DU 25 OCTOBRE.....	23
FRONTIÈRES INVISIBLES	24
EN ATTENDANT LE TRAIN... PAR VINCENT.....	25
PREMIERS PAS, PREMIÈRES IMPRESSIONS : LA ZAC VIDAILHAN À BALMA PAR DANIEL.....	27
APPROCHE DU QUARTIER PATTE-D'OIE PAR ROMANE	29
LA VIE D'UN QUARTIER À TRAVERS LES IMAGES MENTALES PAR CANDIDA.....	30
LE RÔLE DU BANC DANS LA VILLE PAR LAURY.....	31
REPOUSSER LES LIMITES DE VAL D'ISÈRE PAR BENJAMIN	33
POLLUTION EN VILLE.....	35
RETOUR SUR LA JOURNÉE DU 22 NOVEMBRE AVEC CARL HURTIN, ARTISTE	36
PRÉSENTATION DES SUJETS 1.....	37
PRESENTATION DES SUJETS 2	37
ATELIER LECTURE	39
CARLA BLEY, JACO PASTORIUS ET L'ARCHITECTURE	39
CARTE MENTALE DE LA RÉFLEXION AUTOUR DU MÉMOIRE	40
FRANCHIR LES LIMITES DU REVE	41
LES MÉTHODES ET LA RÉFLEXIVITÉ.....	41
VOUS AVEZ \$43 MILLIONS, ALLEZ VIVRE AU 53W53	41
UN BAROMÈTRE SUR LE VÉLO	42
MAIS QU'EST-CE QUI NE VA PAS EN FRANCE ?	44
SECOND SEMESTRE.....	45
UNE CONFÉRENCE À VENIR.....	46
QUI EST PATRICK GABORIAU ?	46
LE BIENFAIT DES REPORTAGES RADIOPHONIQUES	48
MARGE ET CENTRALITÉ	48
BREF RETOUR SUR LA DERNIÈRE SÉANCE	50
POLITIQUE DE LA TABLE RASE.....	51
DÉGAGER UNE PROBLÉMATIQUE	52
PATRICK GABORIAU ARRIVE À TOULOUSE	53
INTERVENTION DE PATRICK GABORIAU, ETHNOLOGUE	53
MISE EN PLACE DU PLAN ET DE L'ANALYSE.....	54
LE POINT DE VUE DE LAURY.....	55
PROBLÉMATIQUE ET HYPOTHÈSES.....	56
QUEL PLAN ?	57
COMPTER POUR PROUVER	58
JOURNÉE PARTAGÉE	59
PÉDALE DOUCE SUR LA VILLE	60
CONFÉRENCE DE LUCAS KANYO ET ANAËLLE MAHÉO	63
LES LIMITES DE LA PERCEPTION ET LA MEMOIRE DEFAILLANTE.....	64

ANAËLLE MAHÉO & LUCAS KANYO RETOUR SUR LA SÉANCE DU 14 MARS	64
LIMITES ET FRONTIÈRES ENTRE CIRQUE ET MUSIQUE	65
SOIRÉE CIRQUE	65
UNE FRONTIÈRE INVISIBLE : LA RADIOACTIVITÉ	66
L'ÉCRITURE DU MÉMOIRE 1	67
L'ÉCRITURE DU MÉMOIRE 2	68
FESTIVAL INDÉLÉBILE 6-7-8 AVRIL 2018	69
L'ÉCRITURE DU MÉMOIRE 3	70
RETOUR SUR LE FESTIVAL INDELEBILE	72
BERLIN ET LES LIMITES DES QUARTIERS	74
LA CASE DE L'ONCLE TOM A BERLIN	74
QUOI DIRE DU MUR ?.....	75
MARGES, LIMITES ET FRONTIÈRES : LE MIRAIL, UN TERRITOIRE, UNE ENTITÉ, QUELQUES ÉLÉMENTS D'APPRÉCIATION	77
LORSQUE L'ANONYMAT DISPARAITRA	79
ART ZOYD ET LES LIMITES DE LA VILLE	80
NATURE, CULTURE ET RESSOURCES TERRESTRES	82
NOTES À PROPOS DE LA NUIT.....	84
<i>La nuit dans les sociétés eskimo.....</i>	85
<i>Edward T. Hall et le temps culturel.....</i>	85
<i>Le rapport de la nuit aux croyances.....</i>	87
QUELQUES ELEMENTS D'OBSERVATION À BELLEFONTAINE AU MIRAIL À PROPOS DE L'ESPACE PUBLIC DANS UN GRAND ENSEMBLE	88
<i>La dalle, espace public désenchanté.....</i>	88
<i>L'espace public, comme lieu de dualité des genres et de pratiques.....</i>	89
PRÉPARATION À LA SOUTENANCE – PREMIÈRE SESSION	90
PRÉSENTATION DU SÉMINAIRE AUX FUTURS ÉRASMUS.....	91
BONUS TRACK.....	91
FRANCHIR LES LIMITES DU RÉCIT AVEC LA BD	92
MÉMOIRES SOUTENUS.....	93
LES ÉTUDIANTS EN MOBILITÉ PRÉPARENT LEUR SÉJOUR	94
QUAND ON EST FIER DE ZOÉ RIOLET	95
VILLE, MUSIQUE ET GUITARE	96
LA MARGE, LA FOULE ET LE LIBRE ARBITRE EN QUESTION	100
MARION, CLARA, MARIE, PAUL, PAULINE, MARINE, VALENTINE ET LES AUTRES.....	102
REPOUSSER LES LIMITES : L'EXEMPLE DE LA MUSIQUE SPECTRALE	102
LA VILLE REVEE.....	104
POURQUOI REGARDER LES ANIMAUX ? UN ETHNOLOGUE À PLANET OCEAN	105
DEUXIEME ANNEE (2018-2019)	107

C'EST LA RENTRÉE ! PREMIÈRE SÉANCE LE 19 SEPTEMBRE	107
SE DEPLACER EN VILLE 3.0 : FRANCHIR LES LIMITES DU RIDICULE	108
MARINE À MADRID	109
MARIE À SANTA FE	110
UN PASSAGE ENTRE DEUX MURS OÙ SEUL LE VENT COURT	110
MERCREDI C'EST LA RENTRÉE DU SÉMINAIRE	111
LAURIE EXPOSE LES RÉSULTATS DE SON ANNÉE	111
LA VILLE INQUIÈTE / COLETTE PÉTONNET	113
ENCHANTER LA VILLE	113
PAUL EN ARGENTINE	114
JOURNÉE D'ÉTUDE VILLE PARTAGÉE DU 17 OCTOBRE	115
ÉVÉNEMENT ! VARIATIONS SUR LA VILLE	115
ATELIER DE RÉFLEXION DU 17 OCTOBRE 2018.....	115
CHOIX DU SUJET ??????	116
DÉVELOPPEMENT AUTOUR DE LA NOTION DE MARGE	117
DEBORDEMENT ET PRISE DE PAROLE	119
RETOUR SUR UNE IDEOLOGIE DE L'ESPACE POUR TOUS.....	122
EN AVANT-PREMIÈRE DE LA CONFÉRENCE SUR LE HANDICAP.....	124
DÉAMBULATION URBAINE SENSORIELLE	124
URBANITÉ ET FRANCHISSEMENT DES LIMITES	126
LE TERRAIN ET LES ANALOGIES	127
LA QUESTION ET LE QUESTIONNAIRE	129
HANDI'APT ET LES LIMITES DE L'INCLUSION	130
RETOUR DE CONFÉRENCE GESTICULÉE	130
LA NOTION DE GENTRIFICATION.....	131
JEAN-LOUIS SIRAN (1943-2018) NOUS A QUITTE	133
GRAND JEU-CONCOURS.....	134
CHIISAKOBÉ.....	134
OÙ EN SONT LES ÉTUDIANTS ?	135
LA GRILLE D'ANALYSE.....	136
POSER LES LIMITES DES INCIVILITÉS	137
REPOUSSER LES LIMITES « AROUND THE CLOCK ».....	140
IMAGINAIRE ET VÉLO EN VILLE.....	141
<i>Ventilation des réponses selon l'âge du capitaine</i>	142
<i>Les quasi deux-tiers à avoir répondu sont des femmes.....</i>	142
<i>Répartition selon le niveau scolaire : une grosse majorité de diplômés</i>	142
<i>Une grande majorité de cadres supérieurs, et beaucoup d'étudiants</i>	142
<i>Le principal responsable est la voiture.....</i>	143
<i>Une question qui fait polémique</i>	144
<i>Ventilation selon l'usage du vélo</i>	144

LE DÉCENTREMENT.....	144
LA VILLE À PLUSIEURS VITESSES	145
MOBILISCOPE ! C'EST SORTI !.....	146
LES VILLES SE TRANSFORMENT... MAIS DEPUIS QUAND ?	147
AGNÈS VARDA IN MEMORIAM	148
L'AVANT-DERNIÈRE LIGNE DROITE	149
PATRICK PEREZ EST MORT.....	149
PRÉSENTATION DU SÉMINAIRE 2019-2020	150
LE PÉRIURBAIN AMÈNE	150
VOIR LA VILLE SOUS L'EFFORT	151
UNE LISTE DES THÈMES POSSIBLES...	153
LISTE DES SUJETS DEVELOPPES EN ERASMUS	155
VOIR LA VILLE DE CHEZ SOI DEPUIS UN ARBRE BLANC, UNE FOLIE	157
SOUTENANCE DE ROMUALD VILLAC.....	159
LE RENOUVELLEMENT URBAIN ET SES LIMITES	160
COMMENT LA VILLE NOUS FAIT-ELLE REVER ?	160
TROISIEME ANNEE (2019-2020).....	163
LISTE DES ÉTUDIANTS ET DES DESTINATIONS ERASMUS.....	163
LE JEU DU DECALAGE	164
LE PROGRAMME DU SEMINAIRE	164
ABORDER LA VILLE À SON RYTHME	165
LA BIBLIOGRAPHIE : L'ÉTERNEL RETOUR	166
COMMENT CHOISIR UN LIVRE ?.....	168
LE COURS DE CLARA	169
L'ESPACE PUBLIC COMME IDEOLOGIE	169
LECTURES, CITATIONS, ORGANISATION DES CITATIONS	172
ATTRACTIONS : PREPAREZ VOS CARNETS DE REVE	173
GÉRER LES COQUILLES.....	173
MONTÉE DES EAUX	174
LA COMPAGNIE LA MACHINE	175
LA MACHINE, ÇA VEND DU REVE...	176
WORKSHOP DU 4 AU 7 NOVEMBRE 2019	177
SECOND RENDU SUR LA MACHINE.....	177
PRÉSENTATION DES SUJETS DE RECHERCHE	178
PARUTION D'UN LIVRE SUR LE VÉLO	179
LA HALLE DE LA MACHINE 3	180
L'HABITUS EST UN INDIVIDUEL COLLECTIF	180
SOUTENANCES DU 22 JANVIER 2020.....	182

COPINAGE CATERINE REGINENSI, ANTHROPOLOGUE URBAINE	183
UNE MATINÉE D'INCLUSION	183
MON PLAN TIENT-IL LA ROUTE ?	185
LORSQUE LES MOTS GRIMPENT	186
L'ÉCRITURE DU MÉMOIRE	187
LA VIE DES GENS VUE DE DIVERS POINTS DE VUE	188
LA GÉOGRAPHIE AU SECOURS DE LA PÉDAGOGIE	189
L'ÉCONOMIE DU PIGEONNIER A-T-ELLE ENCORE UN SENS AUJOURD'HUI ?	190
LA VILLE EST UN REVE : HISTOIRE D'UN LIVRE	193
CHRONIQUES D'UN PRINTEMPS PERDU (1)	194
LA RECHERCHE EN ARCHIVES NUMERISEES	196
UNE VILLE JUSTE EST-ELLE POSSIBLE ?	198
VERS UNE MOBILITE VIABLE, CONFRONTATION ENTRE DEUX VILLES	199
CHRONIQUES D'UN PRINTEMPS PERDU (2)	201
L'ENQUÊTE PAR QUESTIONNAIRE (1)	203
L'ENQUÊTE PAR QUESTIONNAIRE (2)	206
C'EST LES VACANCES ! PROFITONS-EN POUR FAIRE PLEIN DE CHOSES	209
ÊTRE UTILE À LA COLLECTIVITÉ	210
CHRONIQUES D'UN PRINTEMPS PERDU (3)	215
L'APRÈS-CONFINEMENT ET LE MÉTIER D'ARCHITECTE	216
CHRONIQUES D'UN PRINTEMPS PERDU (4)	218
LES COUILLES SUR LA TABLE ET LES GENDER STUDIES	220
PENDANT LE CONFINEMENT, CERTAINES CHOSES S'ARRETENT	221
INTERLUDE : WES MONTGOMERY FULL HOUSE THEME	222
CHRONIQUES D'UN PRINTEMPS PERDU (5)	222
SUBJECTIF, SUBJECTIVITÉ	223
MÉTHODOLOGIE : LIRE ET COMPRENDRE UN TEXTE	225
DÉTENTE : APRÈS TOUT C'EST MON BLOG !	226
URBANISME TACTIQUE : UNE MISE AU POINT S'IMPOSE	227
DEUX SOUTENANCES POUR CETTE PREMIÈRE SESSION : PERO NO MENOS IMPORTANTE !	228
VOIR LA VILLE TOURNE LA PAGE	230
APRÈS TROIS ANNÉES D'ACTIVITÉ PÉDAGOGIQUE, LE SÉMINAIRE VOIR LA VILLE CHANGE DE NOM ET DEVIENT À LA RENTRÉE : LA VILLE EN MOUVEMENT ACRONYME LAVEM.	230
QUATRIEME ANNEE (2020-2021)	231
INTERRUPTION SUR LE PREMIER SEMESTRE 2020-2021 POUR CONGE POUR ETUDES ET RECHERCHES.	231
LA GUITARE, L'AÏKIDO ET LA PEDAGOGIE	231
MEILLEURS VŒUX 2021 REDEMARRAGE DU BLOG	236

QUELS SONT LES SUJETS DES MÉMOIRES SOUTENUS ?	237
HOMMAGE À PATRICK WILLIAMS.....	240
LA VILLE EST EN MOUVEMENT.....	242
QUOI FAIRE PENDANT LE CONFINEMENT ? REFLECHIR À SON AVENIR	244
LA SOLIDARITÉ EXISTE-T-ELLE ENCORE ?.....	245
LES PETITES BÊTES DANS LA VILLE	246
LES MOTS, TOUJOURS LES MOTS : ESPACE PUBLIC, MORALE, MOBILITE	248
ET SI LES EXTRA-TERRESTRES C'ÉTAIT NOUS ?	250
LA NUIT DANS L'ESPACE URBAIN.....	251
L'ESPACE PUBLIC EN VILLE ET LES NOUVELLES MOBILITES	252
UNE JOURNÉE À LA RADIO.....	254
UN FANZINE AU SERVICE DE L'URBANISME TACTIQUE.....	255
L'ŒIL DE VIVIAN MAIER	256
LA PLAQUETTE DU SEMINAIRE EN AVANT-PREMIERE	258
LA VILLE EST EN MOUVEMENT.....	258
CETERIS PARIBUS SIC STANTIBUS	261
QU'EST-CE QU'UN PROLO ?	262
BRAVO À CHAIMÆ ET TELIDA !	263
DES VACANCES ROBORATIVES OU PAS	264
TENIR SON JOURNAL DE TERRAIN.....	265
L'INITIATION À LA RECHERCHE EN MASTER.....	267

CINQUIEME ANNEE (2021-2022)..... 271

ÉTHIQUE ET DÉONTOLOGIE	271
À L'ORIGINE DE L'ANTHROPOLOGIE URBAINE « À LA FRANÇAISE »	272
D'OU VIEN LE MOUVEMENT ?	274
QU'AVEZ-VOUS LU CETTE SEMAINE ?	275
L'ACCELERATION... DE QUOI ?	278
HOMMAGE À ALBAN BENSA (1948-2021).....	279
TOUR DE TABLE DES THEMATIQUES.....	280
LES NACIREMA, UN PEUPLE ETONNANT !	281
L'HUMEUR DU JOUR AVEC GUILLAUME ERNER.....	286
COVID-19 : COMBIEN Y A-T-IL EU DE VAGUES, JUSQU'À PRESENT ?	287
COMMENT NAISSENT LES IDEES (NOUVELLES) ?	293
SOUTENANCE D'HIVER : UNE BELLE PROMOTION	294
RETOUR SUR LA GENEALOGIE.....	295
COMMENT RENDRE LES GENS HEUREUX GRACE AU VELO ?	296
TETE À TETE AVEC PIERRE BOURDIEU	297
SUBJECTIVITE VERSUS OBJECTIVITE.....	299

L'ÉTAT DE L'ART	301
CERTAINS LIVRES PEUVENT ÊTRE DANGEREUX.....	302
TRAVAIL D'ÉCRITURE	304
UNE JOURNÉE DANS UN BISTROT PARISIEN	305
ÉPISTEMOLOGIE #1 : PENSER PAR ANALOGIE.....	309
ÉPISTEMOLOGIE #2 : DU QUESTIONNEMENT INITIAL À LA QUESTION QUESTIONNANTE	310
<i>Du questionnement initial à la question questionnante</i>	310
ÉPISTEMOLOGIE #3 :	312
ÉPISTEMOLOGIE #4 : LA RECHERCHE EMPIRIQUE DE LA PREUVE ET L'EXPERIMENTATION PAR L'EXPERIENCE	314
ÉPISTEMOLOGIE #5 : DU SUJET À L'OBJET DE RECHERCHE.....	316
ÉPISTEMOLOGIE #6 – LES SOURCES DU QUESTIONNEMENT	318
ÉPISTEMOLOGIE #7 – ENTRER EN QUESTIONNEMENT	321
<i>Questionner la question</i>	321
<i>La recherche bibliographique</i>	322
L'ÉCRITURE DU MÉMOIRE : UN EXERCICE DE REMISE EN CAUSE DE SOI	324
L'ÉCRITURE COMME PROCESSUS DE CRÉATION	325
1. <i>Le processus est une histoire longue</i>	325
2. <i>Il n'y a pas de processus sans objectifs</i>	326
<i>Petit travail réflexif</i>	326
3. <i>Comment s'y prendre ?</i>	327
JOUER ENSEMBLE À COMPRENDRE LA SOCIÉTÉ	328
L'ABSURDITÉ DU MONDE : QUAND LA VILLE BOUGE TROP VITE.....	329
BILAN ET LECTURES DE VACANCES.....	330
POUR EN FINIR AVEC CETTE IDÉE DE « POU MON VERT »	331
L'INTÉGRITÉ SCIENTIFIQUE C'EST QUOI ?	332
POURQUOI J'AI SUPPRIMÉ MON COMPTE LINKEDIN ?	334
THE KILLING OF ZINEB REDOUANE BY FORENSIC ARCHITECTURE	334
LA VILLE EN MOUVEMENT EN 2001 PRIS PAR UN BIAIS	335
COMMENT FONCTIONNE L'INFORMATION ?	337
1948 N'EST PAS 1949	338
SIXIÈME ANNÉE (2022-2023)	341
LA VILLE DE DEMAIN C'EST MAINTENANT.....	341
BIENVENUE À NOS NOUVELLES AUX ÉTUDIANT·E·S	342
LES SOUTENANCES DE DEUXIÈME SESSION – 14 SEPTEMBRE 2022.....	343
UN SERIOUS GAME POUR BIEN COMMENCER L'ANNÉE	344
À LA DÉCOUVERTE DE LA TRANSITION URBAINE	345
S'AGIT-IL D'URBANISME TACTIQUE OU BIEN DE MARKETING URBAIN ?	346

LA SEMAINE PROCHAINE INCLUS & SENS	347
ON N'EST JAMAIS AUSSI BIEN SERVI QUE PAR SOI-MÊME	347
INTENSIF DU SEMINAIRE	351
L'ALTERITE EN QUESTION	351
INTENSIF SEMINAIRE : APPRENDRE À REVER	352
MICHAEL KENNA FAIT DON DE L'ENSEMBLE DE SON ŒUVRE À LA FRANCE	354
CONSTAT SUR LA TERRE	355
COMMENT SAUVER L'HUMANITE ?	357
CRITIQUES DES SOURCES : UN EXEMPLE ECLAIRANT	358
LA PLAQUETTE DU WORKSHOP 2022 À LA HALLE DE LA MACHINE	360
JE NE TE DEMANDE PAS SI TA GRAND-MERE FAIT DU VELO ?	360
UNE RUSTINE SUR LA VILLE	361
QUEL MODELE POUR LE FUTUR ?	364
SOUTENIR UNE THESE, C'EST APPRENDRE À CONVAINCRE	366
ANTHROPOCÈNE VERSUS CAPITALOCÈNE	367
VILLE ET BONHEUR	368
L'ARBRE EN VILLE	369
L'ARBRE ET L'HUMAIN	370
MOUVEMENT DE REVOLTE DANS LES ENSA	371
LA LUTTE CONTINUE	372
LE TOURNANT ONTOLOGIQUE EN ANTHROPOLOGIE	373
REPENSER LA DIMENSION CRITIQUE : À PROPOS DU 49-3	374
LA VILLE EST-ELLE POLITIQUE ?	377
PYRAMIDE DES AGES	378
URGENCE ÉCOLOGIQUE	379
L'ARCHITECTURE DE DEMAIN EST ARRIVÉE	381
PRÉSENTATION DU SÉMINAIRE	382